This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

XV

Digitized by Google

Acté. . . . . 1
Amaury. . . . . 1
Ange Pitou. . . . . 2
Ascanio. . . . . 2
Une Aventure d'amour. . . . . 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. . . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. . . . . 3
Black. . . . . 1
Les Blancs et les Bleus. . . . . 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. . . . . 1
Bric-à-Brac. . . . . 2
Un Cadet de famille. . . . . 3
Le Capitaine Pamphile. . . . . 1
Le Capitaine Paul. . . . . 1
Le Capitaine Rhino. . . . . 1
Le Capitaine Richard. . . . . 1
Catherine Blum. . . . . 1
Causeries. . . . . 2
Cécile. . . . . 1
Charles le Téméraire. . . . . 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. . . . . 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. . . . . 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. . . . . 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. . . . . 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . . 2
— La Fille du Marquis. . . . . 2
La Dame de Monsoreau. . . . . 3
La Dame de Volupté. . . . . 2
Les Deux Diane. . . . . 3
Les Deux Reines. . . . . 2
Dieu dispose. . . . . 2
Le Drame de 93. . . . . 3
Les Drames de la mer. . . . . 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. . . . . 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. . . . . 1
Une Fille du régent. . . . . 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat. . . . . 1
Les Frères corses. . . . . 1
Gabriel Lambert. . . . . 1
Les Garibaldiens. . . . . 1
Gaule et France. . . . . 1
Georges. . . . . 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. . . . . 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes. . . . . 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
Les Hommes de fer. . . . . 1
L'Horoscope. . . . . 1
L'Ile de Feu. . . . . 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . . 1
— L'Arabie Heureuse. . . . . 3
— Les Bords du Rhin. . . . . 2
— Le Capitaine Arena. . . . . 1
— Le Caucase. . . . . 3
— Le Corricolo. . . . . 2
— Le Midi de la France. . . . 2
— De Paris à Cadix. . . . . 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. . . . . 4
— Le Speronare. . . . . 2
— Le Véloce. . . . . 2
— La Villa Palmieri. . . . . 1
Ingénue. . . . . 2
Isabel de Bavière. . . . . 2
Italiens et Flamands. . . . . 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. . . . . 1
Jacquot sans Oreilles. . . . . 1
Jane. . . . . 1
Jehanne la Pucelle. . . . . 1
Louis XIV et son Siècle. . . . . 4
Louis XV et sa Cour. . . . . 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. . . . . 2
La Maison de glace. . . . . 2
Le Maître d'armes. . . . . 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. . . . . 1
Mes Mémoires. . . . . 10
Mémoires de Garibaldi. . . . . 2
Mémoires d'une aveugle. . . . . 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups. . . . . 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. . . . . 4
Les Morts vont vite. . . . . 2
Napoléon. . . . . 1
Une Nuit à Florence. . . . . 1
Olympe de Clèves. . . . . 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn. . . . . 2
Pauline et Pascal Bruno. . . . 1
Un Pays inconnu. . . . . 1
Le Père Gigogne. . . . . 2
Le Père la Ruine. . . . . 1
Le Prince des Voleurs. . . . . 2
La Princesse de Monaco. . . . 2
La Princesse Flora. . . . . 1
Les Quarante-Cinq. . . . . 3
La Régence. . . . . 1
La Reine Margot. . . . . 2
Robin Hood le Proscrit. . . . 2
La Route de Varennes. . . . . 1
Le Saltéador. . . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 5
Souvenirs d'Antony. . . . . 1
Les Stuarts. . . . . 1
Sultanetta. . . . . 1
Sylvandire. . . . . 1
La Terreur prussienne. . . . . 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. . . . . 25
Trois Maîtres. . . . . 1
Les Trois Mousquetaires. . . . 2
Le Trou de l'enfer. . . . . 1
La Tulipe noire. . . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. . . . . 2
Une Vie d'artiste. . . . . 1
Vingt Ans après. . . . . 3

F. Aureau et Cie. — Imp. de Lagny.

# THÉATRE COMPLET

DE

# ALEX. DUMAS

XV

CATILINA

LE CHEVALIER D'HARMENTAL

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

4538.51

AUG 31 1886
Shapleigh Fund.

Digitized by Google

# CATILINA

DRAME EN CINQ ACTES, EN SEPT TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 14 octobre 1848.

---

## DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| CATILINA | MM. | MÉLINGUE. |
| CÉSAR | | FECHTER. |
| CLINIAS | | LACRESSONNIÈRE. |
| LUCULLUS | | DUPUIS. |
| CICÉRON | | SAINT-LÉON. |
| POLENS | | CRETTE. |
| RUFÉNUS | | BONNET. |
| MARCIUS NÉPOS | | CASTEL. |
| SYLLA | | GEORGES. |
| GORGO | | BARRÉ. |
| CICADA | | COLBRUN. |
| CATON | | BOILEAU. |
| HORAX | | BOUTIN. |
| CURIUS | | GASPARI. |
| Un PÉDAGOGUE | | CHARLES. |
| CHRYSIPPE | | HENRI. |
| BULLUS | | FRÉDÉRIC. |
| LENTULUS | | PEUPIN. |
| MÉTHÉGUS | | BEAULIEU. |
| CAPITO | | GEORGES. |
| CHARINUS | Mmes | REY. |
| MARCIA | | LACRESSONNIÈRE. |
| AURELIA ORESTILLA | | PERSON. |
| FULVIE | | HORTENSE JOUVE. |
| OLYMPHÉ | | GÉNOT. |
| LUBIA | | DEVAL. |

---



Digitized by Google

# PROLOGUE

## PREMIER TABLEAU

La maison de Marcius Salvépius. — L'atrium, ouvert sur l'impluvium. Devant la porte, un lit funéraire; aux quatre coins, quatre Esclaves : l'un Gaulois, l'autre Africain, le troisième Mède et le quatrième Grec. Sur le lit, Marcius couché: costume de tribun des soldats, soixante ans, barbe blanche, couronne de laurier sur la tête, branche de laurier à la main. En avant du lit, l'eau lustrale dans une urne d'argent, avec un rameau de cyprès trempant dans l'eau. A droite, à l'entrée de la porte, une fontaine; à gauche, l'autel des dieux, sur lequel brûlent des parfums.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

NIPHÉ, MARCIUS NÉPOS, AUFÉNUS, AMIS, ESCLAVES.

Les Amis du Mort entrent lentement et se rangent aux deux côtés du lit. Ils se saluent.

NIPHÉ.

Entrez, seigneurs; quoique ce soit aujourd'hui la mort qui veille à la porte, la porte vous est ouverte. Soyez les bienvenus.

AUFÉNUS.

Bonjour, cher Marcius Népos. Quelle douleur pour moi qui viens justement de Marseille pour assister au deuil de votre famille!

MARCIUS NÉPOS.

Vous arrivez?

AUFÉNUS.

Ce matin, et j'accours, comme vous voyez. (Le prenant à part, et lui montrant Niphé.) Quelle est cette femme qui fait les honneurs de la maison?

MARCIUS NÉPOS.

C'est Niphé, une esclave thessalienne, que mon frère a affranchie voilà déjà quinze ans. Mon frère l'aima beaucoup quand elle était jeune, elle aima beaucoup mon frère quand il devint vieux. C'est une assez bonne créature pour une sorcière.

Digitized by Google

AUFÉNUS.

Elle est sorcière?

MARCIUS NÉPOS.

Oui, puisqu'elle est Thessalienne... Ce sont même ses philtres et ses breuvages qui ont soutenu mon frère pendant ses trois dernières années. Le pauvre Marcius, vous le savez, était un corps usé par les blessures et par la fatigue.

AUFÉNUS.

Alors, elle a rendu de grands services à votre frère, et, par conséquent, à vous?

MARCIUS NÉPOS.

Oui, et je saurai ce que ses services me coûtent, lorsqu'on ouvrira le testament de Marcius. (A différents personnages nouveaux.) Salut, seigneurs, salut. Rangez-vous au chevet de mon frère.

AUFÉNUS.

Ne savez-vous point à quoi vous en tenir d'avance? Sans être un des sept banquiers que l'on appelle les sept tyrans de Rome, Marcius était riche, riche de son patrimoine, riche du butin fait dans ses campagnes avec Sylla.

MARCIUS NÉPOS.

Oui, vous avez raison, Marcius était riche, riche à deux cents talents cinq à six millions de sesterces; j'en répondrais.

AUFÉNUS.

Eh bien, tout cela vous reviendra, puisque son fils est mort, et que sa fille est vestale.

MARCIUS NÉPOS.

Cela devrait me revenir, en effet; mais, à la mort de mon neveu, Sylla, son vieux général, est venu voir mon frère, pleurer avec lui. Cette marque de sympathie lui a touché le cœur, et l'on m'assure qu'il a fait Sylla son héritier.

AUFÉNUS.

Sylla a pleuré? Croyez-vous aux larmes de Sylla?

MARCIUS NÉPOS.

J'ai un esclave nubien qui m'a dit avoir vu pleurer une fois un crocodile.

AUFÉNUS.

Chut!...

MARCIUS NÉPOS.

Bah! il n'est plus dictateur.

Digitized by Google

AUFÉNUS.

Non; mais il est toujours Sylla. Puis n'aura-t-il pas l'idée d'assister aux funérailles de son ancien tribun?

MARCIUS NÉPOS.

Sylla le moribond, Sylla le goutteux, Sylla, qui se traîne ou plutôt qui rampe vers sa tombe; Sylla, qui n'est pas venu voir le mourant, viendrait aux funérailles du mort?... Soit, qu'il vienne! Je serai heureux de le revoir, et de mesurer de mes yeux à quelle distance il est du sépulcre.

AUFÉNUS.

Prenez garde, prenez garde, Marcius! le vieux Sylla n'a pas été détrôné, il a déposé le pouvoir de sa propre volonté, c'est-à-dire qu'il s'est coupé les ongles lui-même; croyez-moi donc, il ne se les sera pas coupés trop court.

MARCIUS NÉPOS.

Oh! ma foi, tant pis; au risque du coup de griffe, je me soulagerai le cœur. Ces soldats, voyez-vous, Aufénus, ça n'a plus de parents, ça n'a plus de patrie. Ils ont un drapeau et un général, voilà tout. Mon frère n'est-il pas rentré dans Rome comme les autres, une torche à la main? Il est vrai qu'il s'est retiré lors des proscriptions, il est vrai qu'il a cessé de voir Sylla pendant sa dictature. Je les croyais brouillés. Mais mon neveu Marcius meurt. Sylla calcule que c'est le moment. Il tombe chez le père, au plus fort de sa douleur. « Mon vieux tribun! — Mon vieux général! — Te souviens-tu d'Orchomène? — Te souviens-tu de Chéronée? — Je t'ai sauvé. — Tu m'as sauvé. — Embrassons-nous. » Pouah! je n'aime pas les soldats, moi!... S'il avait laissé sa fortune à cette pauvre Marcia, sa fille, au lieu de la faire entrer au collége des vestales, je ne dirais rien, je ne suis que son frère... Mais me déshériter pour enrichir de deux cents talents, c'est-à-dire d'une obole, cet illustre voleur, ce glorieux assassin, ce goinfre héroïque, qui avait déjà mangé la première partie du monde, et qui allait dévorer la seconde, si les dents, grâce à Jupiter, ne lui eussent manqué au milieu du repas!...

(Un Homme entre et va, au milieu du cortége de Clients, prendre place à la gauche du spectateur; il se traîne, appuyé sur son bâton et sur l'épaule d'un Esclave; on lui approche un fauteuil; cependant il reste debout et écoute Marcius Népos, qui, emporté par la passion, ne l'aperçoit pas.)

Digitized by Google

AUFÉNUS.

C'est désolant, je l'avoue.

MARCIUS NÉPOS.

Dites que c'est stupide... oui, stupide, en vérité. Voir les bois de mon frère se joindre aux vastes forêts de cet homme, ses cinquante esclaves s'ajouter aux dix mille esclaves du vieux dictateur, ses deux cents talents prendre le chemin d'un coffre-fort qui en contient peut-être deux cent mille. Ah! vieil hypocrite, vieil avare, tu n'en jouiras pas longtemps, voilà ce qui me console. Ah ! tu dois venir aux funérailles de mon frère? Eh bien, moi aussi, j'irai aux tiennes, et, par Pluton, je me charge de l'oraison funèbre.

## SCÈNE II

LES MÊMES, SYLLA.

NIPHÉ, s'avançant vers lui.

Seigneur Cornélius Sylla, c'est bien tard.

MARCIUS NÉPOS, se retournant.

Ah !

AUFÉNUS.

Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

MARCIUS NÉPOS.

Croyez-vous qu'il m'ait entendu?

AUFÉNUS.

Croyez-vous qu'il soit devenu sourd?

SYLLA, tranquillement.

Bonjour, Niphé.

(Tous saluent profondément Sylla.)

NIPHÉ.

Asseyez-vous, seigneur.

SYLLA, écartant de la main ceux qui l'empêchent de voir le lit funèbre.

Mon pauvre Marcius a donc vécu?

NIPHÉ.

Hier, il est mort en vous appelant.

SYLLA.

Oui, depuis quelque temps, non-seulement les mourants, mais les morts eux-mêmes m'appellent... Hier, c'était ton maître, Niphé ; avant-hier, c'était mon fils Cornélius...

Digitized by Google

NIPHÉ.

Votre fils Cornélius !... Vous avez revu votre fils, sei
gneur ?...

SYLLA.

En rêve... Il est venu m'inviter à l'aller rejoindre, lui e
sa mère Métella. (Avec un sourire.) Et j'y vais... Mais revenon
à ton maître, Niphé. Lui aussi m'a appelé, dis-tu ? Pauvr
Marcius !

NIPHÉ.

Oui ; et, quand la nuit est venue, quand l'obscurité a en
vahi la chambre, il a cru voir apparaître votre ombre a
chevet de son lit... Les mourants ont de telles visions, vou
le savez... Alors, il a étendu la main pour serrer la vôtre
tout en murmurant une espèce de reproche.

SYLLA.

Lequel ?

NIPHÉ.

« Sylla, a-t-il dit, a craint sans doute que la vue d'u
mourant ne portât atteinte à son bonheur. »

SYLLA.

A mon bonheur !... Il y a plus de trois ans que nous n
nous étions vus, et il croyait toujours à ma fortune ; il voya
toujours en moi Sylla l'heureux, Sylla l'amant de Vénus
Sylla à qui l'on dérobait un fil de sa toge pour avoir un
part de son bonheur... Il ne savait donc pas que, moi auss
je m'en vais mourant, que je me meurs !...

MARCIUS NÉPOS.

Entendez-vous, Aufénus ? il l'avoue lui-même ; le froid d
tombeau le gagne.

SYLLA.

Marcia est au logis, m'a-t-on dit ?

NIPHÉ.

Là, dans sa chambre.

SYLLA.

Niphé, tout le monde est-il réuni ?

NIPHÉ.

Oui, seigneur.

SYLLA.

Les parents du mort sont ici ?

Digitized by Google

NIPHÉ.

Nous n'avons d'autres parents que le seigneur Marcius Népos.

SYLLA.

N'est-ce pas lui que je vois là-bas?

NIPHÉ.

Oui, seigneur.

SYLLA.

Appelez Marcia, je vous prie, Niphé.

(Niphé va ouvrir la porte à gauche avec une clef qu'elle porte à sa ceinture.)

AUFÉNUS, à Marcius Népos.

Avez-vous vu comme il vous a regardé? Il a l'œil encore bien mauvais.

MARCIUS NÉPOS.

Vous savez bien que, chez le serpent, l'œil est la dernière chose qui meure.

## SCÈNE III

LES MÊMES, MARCIA.

Marcia, en entrant, va embrasser son père au front, puis elle revient sur le devant de la scène.

SYLLA.

Salut, Marcia! J'aimais ton père...

MARCIA.

Et mon père vous aimait, seigneur.

SYLLA.

Je le sais, il m'a laissé tous ses biens.

MARCIUS NÉPOS.

Par Hercule! je ne m'étais donc pas trompé.

MARCIA.

C'est là, seigneur, une preuve de respect et non point d'affection.

SYLLA.

Qu'elle soit d'affection, comme je le crois, ou de respect, comme tu le dis, Marcia, je ne puis accepter cette preuve.

MARCIA.

Pourquoi donc, seigneur?

Digitized by Google

SYLLA.

Parce que Marcius n'avait pas le droit de déshériter sa fille, même en faveur d'un ami.

MARCIA.

Seigneur, vous oubliez qu'il n'y a plus d'héritage pour moi en cette vie. J'appartiens corps et âme à la déesse Vesta; un serment me lie qui ne peut être délié que par une autre déesse, la plus puissante de toutes, la Mort!

SYLLA.

Ce n'est pas ce que le pontife me disait ce matin même. Marcia, quel jour es-tu née?

MARCIA.

Le quatrième jour des ides de mars, l'an 662 de Rome.

SYLLA.

Et quel jour entras-tu au collége de Vesta!

MARCIA.

Aux calendes de janvier, l'an de Rome 673.

SYLLA.

Eh bien, il y a une erreur de sept mois et deux semaines. Le collége n'avait pas le droit de te recevoir, Marcia. Tu avais plus de dix ans accomplis lorsque tu fus vouée.

(L'Esclave grec, qui a relevé la tête au commencement de l'observation de Sylla, se détache du lit et écoute.)

NIPHÉ, vivement.

Eh quoi, seigneur! ma chère Marcia serait libre?

SYLLA.

Libre, puisqu'elle n'est pas dans les conditions de la loi.

MARCIA.

Mes vœux?

SYLLA.

Ils seront annulés.

MARCIA.

Mon serment?

SYLLA.

Il sera rompu.

NIPHÉ.

Oh! demeurez encore longtemps Sylla l'heureux, vous qui me faites si heureuse!

(Elle embrasse Marcia.)

MARCIA, la repoussant doucement.

Niphé! Niphé!

Digitized by Google

SYLLA.

Ainsi, Marcia, te voilà réintegrée dans tous tes droits. Lorsque le temps du deuil sera passé, rappelle-toi donc, si tu vis encore, que tu as en moi un second père.

MARCIA.

Merci, seigneur; mais cela ne peut être ainsi.

NIPHÉ.

Pourquoi ?

SYLLA.

Que dis-tu !

MARCIA.

Je dis que, dans deux heures, j'aurai quitté cette maison; que, légitime ou illegitime, la déesse Vesta a reçu mon serment; il fut bon à prononcer, il est bon à tenir.

(L'Esclave va se rasseoir et laisse tomber sa tête dans ses deux mains.)

NIPHÉ, à genoux.

O Marcia ! Marcia !

SYLLA.

Je reconnais la probité du père dans la volonté de la fille; mais je te rendrai libre malgré toi, Marcia.

MARCIA.

Non, vous ne ferez pas ce déplaisir aux mânes de votre ami, seigneur ; vivant, il voulut me consacrer à Vesta; l'âme survit au corps; mort, il le veut toujours.

SYLLA.

Réfléchis, Marcia ! tu es rentrée dans tes foyers, tu as le droit d'y rester; lorsque tu auras quitté le seuil de cette maison et franchi celui du temple de Vesta, il ne sera plus temps. Prends garde aux regrets, Marcia, prends garde!

(Le Grec lève la tête pour écouter la réponse de Marcia.)

MARCIA.

Lorsque je quittai, il y a quatre ans, la maison de mon père pour entrer au collége des vestales, j'avais une colombe que je tenais prisonnière depuis un an seulement; au moment de partir, j'ouvris sa cage, afin de lui rendre la liberté; elle s'envola d'abord joyeuse et disparut; mais, trois jours après, m'as-tu dit, Niphé, elle revint d'elle-même reprendre l'esclavage auquel elle était habituée; car, n'ayant ni père ni mère, elle avait trouvé l'air vide et les bois solitaires. Je suis comme cette colombe, Niphé: Rome est vide, le monde est solitaire pour moi. Je retourne à ma cage; merci, seigneur.



Digitized by Google

NIPHÉ.

Marcia, je te supplie !

MARCIA.

Quand la cérémonie des funérailles sera terminée, quand vous aurez tous ensemble pris le repas funèbre, et que, moi je l'aurai pris seule, moi qui n'ai plus le droit de m'asseoir à la table des hommes, alors je rentrerai dans ma chambre pour revêtir mes habits de vestale, et je quitterai la maison.

SYLLA, regardant tour à tour Niphé et le Grec.

Mais tu n'es pas seule au monde, Marcia ; on n'est pas seule quand on est aimée.

(Niphé supplie; l'Esclave cache sa tête entre ses mains.)

MARCIA.

Mon père a commandé, seigneur ; j'obéirai à mon père.

SYLLA.

C'est votre dernier mot, ma fille?

MARCIA.

C'est ma suprême volonté, seigneur.

SYLLA.

Sois respectée, Marcia, dans ta volonté suprême ; mais n'essaye pas de rien changer à la mienne. Je te rends tes biens ; avant ton départ, tu en disposeras à ton plaisir. Tu as un testament à faire, toi aussi, puisque, toi aussi, tu quittes le monde. Tiens, voici l'anneau que ton père m'avait envoyé en signe que j'étais son héritier. Je te le rends.

MARCIUS NÉPOS, à Aufénus.

Allons, allons, ma nièce n'est pas un soldat de Sylla, elle... et j'espère qu'elle n'oubliera point sa famille.

SYLLA, à Niphé en lui montrant l'Esclave grec.

Quel est ce jeune homme, là, près du lit funèbre?

NIPHÉ.

Un Grec, nommé Clinias, recueilli tout enfant par mon maître, au milieu du pillage d'Athènes, où son père et sa mère furent tués.

SYLLA.

Et il a souvent vu ta maîtresse, ce Clinias ?

NIPHÉ.

Deux fois: la première lorsqu'elle entra au collége, la seconde lorsqu'elle en sortit.

Digitized by Google

SYLLA.

C'est bien: (Aux Assistants.) Amis, entourons ce cercueil vénérable, et disons au mort les dernières paroles.

(La moitié des Assistants passe derrière le lit funéraire et revient au côté gauche.)

MARCIA.

Merci de l'honneur que vous faites à mon père.

(La nuit vient.)

SYLLA, à haute voix.

Marcius ! Marcius ! Marcius !

TOUS LES ASSISTANTS.

Marcius ! Marcius ! Marcius !

SYLLA.

Il ne répond plus à la voix de son général, celui qui fut le plus brave soldat de nos armées, le meilleur citoyen de nos villes, le seul qui osa porter l'épée dans la redoutable forêt de Delphes, le seul qui osa laisser son épée au fourreau dans Rome, quand, selon sa conscience, Lucius Cornélius Sylla ordonna que toutes les épées fussent tirées. (Il s'arrête épuisé; des Amis le soutiennent; il prend la branche du cyprès.) Au revoir, Marcius !

(On jette l'eau lustrale et l'on gagne le fond.)

MARCIUS NÉPOS.

Après l'adieu de Sylla, je sais que tu n'entendras pas le mien, Marcius; mais n'importe, ton frère Marcius Népos, qui t'aimait sur la terre, qui te respecte au tombeau et qui te reverra au séjour des ombres, te dit adieu; Marcius Salvénius, adieu !

(Il jette l'eau lustrale sur le cercueil.)

MARCIA.

Et moi aussi, Niphé, je veux dire adieu à mon père. (Elle s'approche, soutenue par Niphé, prend la branche du cyprès des mains de Marcius Népos.) Mon père !... (Sanglotant.) Mon père !...

(Elle se renverse dans les bras de sa Nourrice. Sylla fait un signe; on enlève le corps. La nuit est tout à fait venue.)

NIPHÉ.

Au retour du Champ de Mars, vous trouverez le festin préparé, seigneurs.

(On entend les trompettes qui sonnent un air funèbre. Quatre Hommes en robe brune, la tête couverte d'un voile brun, enlèvent le corps. Quatre autres

Digitized by Google

les suivent pour les relayer. Le cortége défile. Un des Hommes à robe brune se glisse entre deux colonnes, et pénètre dans l'atrium. Quand cet Homme est seul, il va droit à la petite table, verse dans l'amphore d'argent le contenu d'un flacon qu'il tire de sa poitrine; puis, se rapprochant de la chambre de Marcia, il écoute si elle est déserte. Le convoi, qui a suivi l'impluvium, reparaît de l'autre côté et s'arrête à la porte de la rue, placée en face de la porte de l'atrium. On dépose le corps. Marcia s'agenouille une dernière fois près de lui. L'Homme à robe brune regarde cette scène à travers les draperies entr'ouvertes.)

SYLLA, de l'autre côté de la cour.

Adieu, ma fille ! rentre chez toi.

(Niphé relève Marcia et la soutient; elles reprennent le chemin de l'atrium.)

NIPHÉ.

Viens !... viens !

(L'Homme cesse de regarder, pousse la porte de la chambre de Marcia, et s'y cache.)

## SCÈNE IV

MARCIA et NIPHÉ rentrent.

MARCIA.

Voyons, bonne nourrice, que feras-tu quand je serai partie ?

NIPHÉ.

Que veux-tu que je fasse ? Ton père m'a donné sa petite métairie de Fésules, je m'y retirerai.

MARCIA.

Tu quitteras Rome ?

NIPHÉ.

Ne pas te voir ici, ne pas te voir ailleurs, le supplice est pareil...

MARCIA.

As-tu quelque argent, au moins?

NIPHÉ.

Vingt mille sesterces, à peu près. Je ne suis pas de celles qui amassent les gros pécules.

MARCIA.

Non, tu es trop savante pour être riche. Vous autres Thessaliennes, la science est votre déesse, et non pas la fortune. La richesse que vous poursuivez, c'est la connaissance du passé, c'est la prévision de l'avenir... Tu avais prédit la mort

Digitized by Google

le mon père, Niphé... Oh ! c'est un don fatal des dieux que le voir ainsi d'avance les malheurs de l'avenir.

NIPHÉ.

Oui, c'est un don fatal quand ces malheurs ne peuvent tre évités ; mais, lorsqu'au contraire les dieux permettent ue l'avenir nous soit révélé, pour le faire bon, de mauvais u'il pouvait être, la science augurale est un bonheur divin, ne révélation sacrée.

MARCIA.

Hélas ! on ne peut fuir son destin, Niphé, et toutes les évélations ne servent qu'à faire voir aux hommes le précice dans lequel ils tombent.

NIPHÉ.

Non, non, Marcia ; il y a des malheurs auxquels on peut e soustraire, crois-moi.

MARCIA.

Il fallait, Niphé, écarter la mort du lit de mon père, et je aurais crue.

NIPHÉ.

Ne pleure pas la mort de ton père, Marcia.

MARCIA.

Les funérailles de celui qui m'a donné la vie ne sont pas chevées, et tu me dis de ne pas pleurer sa mort !

NIPHÉ.

Je te dis qu'en ce moment même, un nouveau malheur lane sur ta tête.

MARCIA.

Aucun malheur ne peut me toucher en ce moment, où je iens d'éprouver le plus grand de tous.

NIPHÉ.

Il y a des malheurs plus grands que ceux qui nous conduient à la tombe ; la mort est une des conditions de la vie. uitte cette maison, Marcia.

MARCIA.

C'est mon intention, mais pas avant d'avoir fait le partage le mes biens ; je te dois une récompense, bonne Niphé.

NIPHÉ.

Tu ne me dois rien ; pars vite.

MARCIA s'approche de la table et s'arrête.

Mais Clinias... pauvre Clinias ! qui, quoique esclave, aimait mon père... Clinias, qui n'a pas quitté son maître un

Digitized by Google

instant, et qui veillait au pied de son lit, tandis que nou veillions à son chevet...

NIPHÉ.

Laisse-lui deux ou trois poignées d'or sur cette table; t ne lui dois pas davantage.

MARCIA.

O Niphé! te croirais-tu payée de ton affection par deux o trois poignées d'or?

NIPHÉ.

Jette toute ta fortune sur cette table, si tu le veux; mais par les mânes de ton père, hâte-toi! hâte-toi!

MARCIA.

Mais, enfin, pourquoi partir?

NIPHÉ.

Je ne sais... J'entends une voix qui me dit: « Qu'ell parte! qu'elle parte!... » voilà tout...

MARCIA.

Illusion!

NIPHÉ

« Qu'elle parte! ou malheur! malheur! malheur!... »

MARCIA.

Niphé, tu m'effrayes!...

(Elle descend la scène.)

NIPHÉ.

Je te dis que l'heure presse, Marcia; je te dis que le dieu m'avertit, que le dieu me tourmente; je te dis qu'il y a un malheur dans la maison... Hâte-toi! hâte-toi!

(Elle l'entraîne vers la porte.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, CLINIAS.

Les rideaux s'ouvrent et restent ouverts.

MARCIA.

Rassuré-toi, c'est Clinias. Approchez, Clinias.

CLINIAS.

Me voici.

MARCIA.

Tout est donc terminé, là-bas?

Digitized by Google

CLINIAS.

Tout.

MARCIA, soupirant.

Hélas ! quoi qu'en dise Niphé, voilà le véritable malheur. linias, vous avez tendrement soigné et fidèlement servi Mar- us, mon père et votre maître. Vous devez être récompensé.

CLINIAS.

Je devais servir fidèlement mon maître, je devais soigner ndrement votre père... J'ai fait mon devoir, voilà tout.

MARCIA.

Que voulez-vous que je vous donne, Clinias ?

CLINIAS.

Un esclave n'a besoin de rien.

MARCIA.

Le descendant d'une race illustre ne doit point parler mme un esclave : votre aïeul avait été archonte, m'a dit uvent mon père. Demandez, et votre demande vous sera cordée.

CLINIAS.

Eh bien, restez dans la maison de votre père, et gardez- oi près de vous.

MARCIA.

Pauvre Clinias ! tu me demandes la seule chose qu'il me it impossible de t'accorder ! Je ne suis plus au monde, je is à Vesta.

CLINIAS.

Alors, je ne demande plus rien.

MARCIA.

Pas même d'être libre?

CLINIAS.

Libre de quoi ?

MARCIA.

De retourner dans ta patrie.

CLINIAS.

Dans ma patrie, où j'ai vu tuer, le même jour, mon père et a mère, où les pieds des chevaux romains ont dispersé les ndres de mes ancêtres, où je ne retrouverai plus même les lines de ma maison !... Non, j'ai deux patries, comme tous ux qui n'en ont plus ; l'une est devenue un désert, l'autre la maison de Marcius, qui va devenir un désert aussi. cius avait été bon pour moi, il me plaignait, il me con-

Digitized by Google

solait... Vous étiez la fille de Marcius, la reine de cette ma son... Marcius est mort, vous partez... De mes deux patri comme je vous le disais, pas une ne me reste... Faites-m conduire au marché, faites-moi vendre à un autre maître ; commandera, et m'épargnera de penser ; et, si j'oublie d'obéi eh bien, il me tuera, et m'épargnera de vivre.

MARCIA.

Nul ne vous commandera, nul ne vous touchera désc mais ; venez ici, Clinias.

CLINIAS.

Me voici !

MARCIA.

A genoux...

CLINIAS.

J'obéis.

MARCIA.

En vertu du droit qui m'a été rendu de faire mon test ment, je vous constitue mon héritier, Clinias, et, par cons quent, je vous fais libre.

CLINIAS.

Moi, votre héritier ?...

MARCIA.

Acceptez, faites-moi cette grâce... Vous savez que je pu vous y forcer.

CLINIAS.

Ordonnez...

MARCIA.

Vous donnerez la moitié de l'argent, la moitié des terre la moitié des vignes, la moitié des bois à mon oncle Marci Népos... Vous partagerez le reste entre vous et Niphé. Cette maison est à vous. La métairie de Fésules est à ell Si elle meurt avant vous et sans faire de testament, vous hé terez d'elle ; si vous mourez avant elle et sans faire de test ment, elle héritera de vous. Voici l'anneau de mon père signe que vous êtes mon héritier. (Elle lui donne un petit souff sur la joue.) Levez-vous, Clinias, vous êtes libre !

CLINIAS prend l'anneau, le passe à son doigt, se détourne et le bais

NIPHÉ.

Eh bien ?

MARCIA.

Me voici.

Digitized by Google

NIPHÉ.

Pars.

MARCIA.

Tu as raison, rien ne m'arrête plus ici. Je romps ce gâteau en regrettant de ne pouvoir le partager avec vous, mais Vesta le défend. Associez-vous donc du cœur à mon dernier repas. Je lève cette coupe et je bois à vous. (Elle boit. — On revient des funérailles. Entrée de quelques Parents.) Niphé, voici nos parents qui rentrent; introduis-les dans la salle du festin, et fais-leur mes remercîments. Puis tu reviendras me chercher et tu me conduiras jusqu'au temple.

NIPHÉ.

A pied?

MARCIA.

Non; le char de la grande prêtresse doit m'attendre à la petite porte avec le licteur.

NIPHÉ.

J'y vais et je reviens... Mais toi, pendant ce temps...?

MARCIA.

Je reprends mes habits de vestale.

NIPHÉ.

Tu me promets de ne point sortir sans moi?

MARCIA.

Je te le promets.

(Niphé serre les mains de Marcia, puis sort, et ferme les rideaux.)

## SCÈNE VI

### MARCIA, CLINIAS.

MARCIA.

Clinias, voyez si le char est à la petite porte; s'il n'était point arrivé, allez au-devant, et pressez les chevaux.

CLINIAS.

Je vous verrai encore une fois, n'est-ce pas?

MARCIA.

Vous accompagnerez le char jusqu'à la porte du collége... Allez, Clinias, allez.

CLINIAS.

J'obéis.

(Il sort.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII

MARCIA, seule.

C'est étrange !... qu'ai-je donc ? Il me semble que mes yeux se voilent, que mes genoux fléchissent sous moi... C'est Niphé et sa folie... (Elle fait quelques pas.) De noires vapeurs pressent mon front... Dieux bons ! que m'arrive-t-il ?... Ah ! je ne me croyais pas si faible... A moi, Niphé ! à moi, Clinias ! à moi ! à moi !

(Sa voix s'éteint, la porte s'ouvre; l'Homme à la tunique brune sort, enlève Marcia, la porte dans sa chambre et referme la porte juste au moment où Niphé rentre par le fond, et Clinias par le côté.)

## SCÈNE VIII

CLINIAS, NIPHÉ.

NIPHÉ.

Clinias !

CLINIAS.

Niphé !

NIPHÉ.

Es-tu déjà de retour?

CLINIAS.

Non; il m'a semblé seulement que Marcia m'appelait. Je n'avais pas encore quitté la chambre voisine, je suis rentré.

NIPHÉ.

Moi aussi, j'ai cru entendre sa voix.

CLINIAS.

Nous nous sommes trompés sans doute. Tout est calme, tout est solitaire.

NIPHÉ.

N'as-tu rien vu d'extraordinaire dans la maison ?

CLINIAS.

Rien.

NIPHÉ.

Pas d'étrangers suspects ?

CLINIAS.

Aucun.

Digitized by Google

NIPHÉ.

L'orfraie ! entends-tu l'orfraie ?

CLINIAS.

C'est l'oiseau de la mort ! et, il y a une heure, la mort était encore ici, dans cette maison.

NIPHÉ.

Où as-tu quitté Marcia ?

CLINIAS.

Ici.

NIPHÉ.

Quand cela ?

CLINIAS

A l'instant même.

NIPHÉ.

Elle t'avait donné un ordre ?

CLINIAS.

Celui d'aller voir si le char était arrivé.

NIPHÉ.

Va et reviens.

CLINIAS.

Comme l'éclair.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE IX

NIPHÉ, MARCIA.

NIPHÉ.

Marcia ! Marcia !... tu es dans ta chambre, n'est-ce pas ? Réponds-moi. (Elle veut ouvrir.) Marcia, pourquoi es-tu enfermée ? Marcia, réponds-moi... Marcia !...

MARCIA, de sa chambre.

Ah !

NIPHÉ.

C'est sa voix... Elle a poussé un cri. (Secouant la porte.) A l'aide ! au secours !

## SCÈNE X

NIPHÉ, L'INCONNU, sortant de la chambre.

L'INCONNU.

Silence !

Digitized by Google

NIPHÉ.

Un homme dans le gynécée... Profanation!

L'INCONNU.

La vieille Niphé, l'Argus thessalien... Place, place!

NIPHÉ.

Qu'as-tu fait, misérable ?

(Elle le prend à la gorge.)

L'INCONNU.

Place !

NIPHÉ.

Non, tu ne fuiras point. A l'aide ! au secours !

L'INCONNU.

Ne crie pas.

NIPHÉ.

C'est toi qui es le malheur, c'est toi qui es le crime ! (La découvrant le visage.) C'est toi qui es Lucius Sergius Catilina !

CATILINA.

Oh! malheur à toi, puisque tu sais mon nom!

NIPHÉ.

Catilina ! Catilina !... au secours!

CATILINA.

Te tairas-tu !

NIPHÉ.

Catilina ! Catilina ! Catilina !...

CATILINA, la frappant de son poignard.

Eh bien, alors...

NIPHÉ.

Ah !

(Elle chancelle.)

CATILINA.

Lâche-moi !

NIPHÉ.

Oui, je te lâcherai, car la mort ouvre ma main. Mais, si tu échappes à la justice des hommes, tu n'échapperas pas à la vengeance des dieux.

CATILINA.

Soit. C'est une affaire entre Némésis et moi. Me lâcheras-tu !

NIPHÉ, se soulevant.

Catilina, tu as semé le sang criminel, tu as versé le sang innocent : par un crime tu as donné la mort, par un crime

Digitized by Google

tu as donné la vie. Catilina, tout ce que l'avenir te garde de malheurs sortira de cette nuit... Catilina, gare au fils de la vestale !

(Elle tombe.)

CATILINA.

Gare au fils de la vestale ?... Une vestale ne devient pas mère, ou, lorsqu'elle devient mère, on l'enterre avec son enfant !... Le fils de la vestale n'est donc pas à craindre pour moi... Quant au sang, innocent ou coupable, celui qui l'a versé n'a qu'à s'approcher d'une fontaine comme je le fais ; l'eau lave le sang.

(Il se lave les mains à la fontaine. Nuit profonde.)

## SCÈNE XI

CATILINA, à la fontaine ; NIPHÉ, mourante ; CLINIAS, entrant.

CLINIAS, du fond.

Oh ! cette fois, je ne me suis pas trompé ; cette fois, j'ai entendu un cri de détresse. C'était la voix de Niphé. (Heurtant le cadavre.) Niphé !...

(Il cherche à la soulever.)

NIPHÉ.

Ah !

CATILINA.

Elle n'est pas morte !...

NIPHÉ.

Clinias...

CATILINA.

Oh !... si elle dit mon nom, il faut que je les tue tous deux.

CLINIAS, à Niphé.

L'assassin !... comment s'appelle l'assassin ?...

NIPHÉ.

C'est... c'est... Ah !...

(Elle expire.)

CATILINA.

Inutile alors...

(Il fuit.)

Digitized by Google

CLINIAS, apercevant Catilina, sur qui tombe un reflet de la lampe de l'atrium.

Je ne sais pas ton nom ; mais je t'ai vu...

---

# ACTE PREMIER

## DEUXIÈME TABLEAU

Le Champ de Mars. — Au troisième plan à droite, une maison; en face de la maison, le Tibre faisant le coude. Au fond, le mur et la porte Flaminia. A gauche, le tombeau de Sylla, ombragé par un grand pin et par un groupe de cyprès. Au lever du rideau, des Jeunes Gens, dans l'espace compris à droite, s'exercent à la lutte, au saut, au disque, à la balle ; c'est un collége de patriciens. A gauche est un groupe de trois personnes couchées au pied du tombeau de Sylla.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

VOLENS, CICADA, GORGO, UN PÉDAGOGUE, JEUNES GENS.

LE PÉDAGOGUE.

Allons, la dixième heure est criée. Assez de récréation comme cela. Formez-vous deux par deux, et rentrons à la maison.

CICADA.

Bon! et le Tibre, on ne lui dit donc pas deux mots, aujourd'hui ? nous ne faisons pas un peu comme cela ?

(Il imite un homme qui nage.)

LES ENFANTS.

En effet, on nous avait promis le bain pour aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE.

Ce sera pour demain ; à vos rangs !

CICADA.

Et quand on pense que nous sommes dans un pays libre, et qu'on force des citoyens romains à obéir à un méchant pédagogue grec, qu'on en vend de pareils au marché pour cinquante sesterces.

Digitized by Google

GORGO.

Tais-toi, Cicada.

LE PÉDAGOGUE.

Apprends, drôle, qu'on ne se baigne pas après avoir travaillé comme viennent de le faire ces jeunes seigneurs.

CICADA.

C'est cela, ces jeunes seigneurs, en voilà un travail qu'ils ont fait. Bon ! je me souviendrai de cela. Jouer à la balle, lancer le disque, se donner des crocs-en-jambe, cela s'appelle travailler.

LE PÉDAGOGUE.

Et ce que tu fais là, vautré comme un âne sur le foin, comment cela s'appelle-t-il ?

CICADA.

Cela s'appelle se reposer... Tiens, pourquoi donc que je travaillerais, moi ? est-ce que je suis patricien ? est-ce que je suis chevalier ? est-ce que je suis noble ? C'est bon pour ces paresseux-là, qui ont le temps de suer toute la journée. Eh bien, cela m'est encore égal, que les jeunes seigneurs n'aillent pas à l'eau ; mais je veux que le pédagogue y aille. A l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

GORGO.

Prends garde ! c'est le pédagogue qui instruit les enfants des sénateurs ; il appellera son esclave, et tu te feras rosser, la Cigale !

CICADA.

Rosser, moi ? Allons donc, un citoyen romain ? Je voudrais bien voir un peu cela. A l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

TOUS.

Oui, à l'eau ! à l'eau !

LE PÉDAGOGUE.

Holà, Castor !

UN ESCLAVE NOIR accourt avec son fouet.

Me voilà !

LE PÉDAGOGUE, désignant Cicada.

Attrape-moi ce drôle.

CICADA.

Et des jambes ?

LE PÉDAGOGUE.

Allons, courage ! il y a cinq sesterces pour toi, Castor.

Digitized by Google

CICADA.

C'est pour tout de bon?

LE NOIR.

Tu vas voir.

(Course dans le Champ de Mars. Cicada emploie toutes ses ressources pou échapper, et finit par être pris.)

CICADA, avant qu'on lui ait rien fait.

Oh! la la! oh! la la!

VOLENS, vieux soldat, s'éveillant.

Qu'y a-t-il?

CICADA.

Au secours! au secours!

VOLENS, se levant à demi.

Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir un peu tran quille?

CICADA.

A moi, le vieux! à moi!

VOLENS.

Veux-tu lâcher cet enfant, face de charbon!

CICADA.

Veux-tu me lâcher! A moi, Volens! à moi!

VOLENS, se soulevant.

Attends!

GORGO, le retenant.

Prends garde!

VOLENS.

A quoi?

GORGO.

Prends garde à ce géant, qui t'assommera d'un coup d poing.

VOLENS.

Bah! j'en ai vu, des Africains, en Afrique, et de près, j m'en vante.

GORGO.

Oui, mais tu avais vingt ans de moins

VOLENS.

C'est vrai.

GORGO.

Et puis il a tort, le petit.

Digitized by Google

VOLENS.

Il a tort? C'est autre chose... Il paraît que tu as tort, la Cigale; tire-toi de là comme tu pourras.

CICADA.

Comment! tu m'abandonnes?... C'est bien la peine de s'appeler Volens... Comment! vous m'abandonnez, poltrons? Au secours! ou m'étrangle!...

LE NOIR.

Qu'en faut-il faire?

LE PÉDAGOGUE.

Puisqu'il aime tant le Tibre, fais-lui prendre un bain.

CICADA.

Au secours! au secours! on me noie!...

VOLENS, faisant un mouvement.

Cependant...

GORGO.

Il sait nager, sois donc tranquille.

LE NOIR, jetant Cicada dans le Tibre.

Bon bain, citoyen romain! bon bain!

CICADA, dans le Tibre.

Ohé! les sénateurs! ohé! les bandes de pourpre! ohé! les laticlaves! les noirs! les pédagogues! les Africains!...

VOLENS, avec mélancolie.

C'est égal, ce n'est pas de ton temps, mon vieux Cornélius Sylla, qu'un de tes vétérans eût été obligé de reculer devant un esclave.

CICADA, reparaissant.

Ni que cet esclave eût jeté à l'eau un citoyen romain, n'est-ce pas, père Volens?

GORGO et LES AUTRES.

L'eau était-elle bonne?

CICADA.

Allez-vous-en jouer, vous autres!... Brrrou!... Un peu de soleil, s'il vous plaît!... Je suis comme Diogène... Un peu de soleil... Merci, Gorgo!

(Il se met au soleil.)

VOLENS.

Mais patience! voilà les élections qui arrivent, on va nommer les consuls. Tel nous dédaigne aujourd'hui comme des mendiants, et prétend que nous devons travailler si nous



Digitized by Google

voulons vivre, qui viendra demain nous baiser les pieds pou avoir notre voix.

GORGO.

Alors, nous leur dirons : « Nous ne sommes pas d hommes, nous sommes des machines à élections. Voule vous être élus, graissez les machines. »

CICADA.

Tu vends ta voix, toi, Gorgo?

GORGO.

Je crois bien! c'est le plus clair du revenu du citoyen r main que sa voix... N'est-ce pas, Volens?

VOLENS.

Nous n'avons plus Sylla pour nous enrichir; il faut bie plumer ce qui nous tombe sous la main. Nous plumons l candidats... un tas de pies et un tas de geais... la monna d'un aigle.

CICADA.

Peuh! je ne suis pas fâché que Sylla soit où il est, moi.

VOLENS.

Comment! malheureux...

CICADA.

Mais laissez-moi donc finir, vieux brave! Voici ce que j veux dire : Si Sylla vivait, il ne serait pas mort; s'il n'éta pas mort, il ne serait pas enterré; et, s'il n'était pas enterr nous n'aurions pas cette belle ombre fraîche et noire que fa son tombeau au Champ de Mars, de la huitième à la dou zième heure. C'est si bon, l'ombre... quand il y a du soleil

VOLENS.

Tais-toi, Cicada... Et cependant tu as raison... De Sylla, d ses victoires, de ses bienfaits, il ne nous reste qu'un pe d'ombre fraîche, l'après-midi.

CICADA.

Ainsi passe la gloire... comme aurait pu dire le péd gogue qu'on aurait pu me donner. Est-ce que je l'ai conn moi, Sylla?

VOLENS.

Quel âge as-tu?

CICADA.

J'aurai seize ans aux prochains consuls, dans deux jours

Digitized by Google

VOLENS.

Tu es né justement l'année où son accès le prit, et où il mourut.

CICADA.

Son accès ou son abcès?... Ma mère m'a toujours dit que feu Sylla...

VOLENS.

Ta mère était une Marius, et, comme toutes ces coquines-là, elle dénigrait notre dictateur.

GORGO.

Dites donc, dites donc, père Volens! moi aussi, j'en suis, des Marius. N'en dites donc pas de mal... Marius, voyez-vous, c'était un fier homme.

VOLENS.

Pas de comparaison... Il s'en faut au moins des deux tiers que Marius ait tué autant que Sylla.

GORGO.

Eh! eh! il en a tué pas mal aussi, lui.

VOLENS.

Et les distributions, donc! Est-ce que Marius a jamais donné comme donnait l'autre?... Voyons, toi qui étais pour lui, t'a-t-il jamais fait cadeau d'une maison de ville et de deux maisons de campagne?

GORGO.

Non, je l'avoue.

VOLENS, s'asseyant.

Eh bien, Sylla m'a donné cela, à moi.

CICADA.

Vous avez trois maisons, vous, père Volens?

VOLENS.

Je les ai eues.

CICADA.

Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment vexés, dites donc!

VOLENS.

Non; quand Sylla donnait la maison, le propriétaire n'avait plus le droit de se plaindre : on lui avait coupé la parole.

GORGO.

On appelle cela la guerre civile, Cicada.

Digitized by Google

CICADA.

Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles ? En a-t-on chacun une dans sa vie ?

VOLENS.

J'en ai eu quatre, moi, et j'espère bien, quoi que fasse le Pois-Chiche, que j'en aurai encore une ou deux.

CICADA.

Dis donc, Gorgo, qu'est-ce que c'est que le Pois-Chiche ?

GORGO.

Eh ! tu le sais bien, c'est ce méchant avocat d'Arpinum, qui dit toujours : « Sénateurs, la justice ! sénateurs, l'ordre ! »

CICADA.

Ah ! oui, Cicéron ; je l'ai entendu une fois parler trois heures de suite.

GORGO.

Tu as du courage, toi !

CICADA.

Je m'étais endormi au commencement de son discours. Je ne me suis réveillé qu'à la fin ; il avait parlé trois heures ; j'ai vu cela au soleil. Eh bien, père Volens, si le Pois-Chiche, comme vous dites, est démoli, si j'ai la chance d'une guerre civile, savez-vous ce que je demanderai, moi ? Je ne suis pas ambitieux.

VOLENS.

Que demanderas-tu ?

CICADA.

Je demanderai cette maison qui est là sous les arbres. Elle me plaît, elle est postée au coin de la voie Flaminia, qui mène à la campagne. Elle a vue sur le Tibre, elle donne sur le Champ de Mars, je la retiens.

VOLENS, fronçant le sourcil.

Cette maison...

CICADA.

Eh bien, qu'y a-t-il ? est-ce que vous en voulez aussi, de cette maison ? Mais vous les voulez donc toutes, alors ?

VOLENS.

Non, je n'en veux pas. C'est une maison maudite.

CICADA.

Bon ! vous voulez déjà me dégoûter de ma propriété.

Digitized by Google

VOLENS.

Maudite pour moi, je m'entends. C'est dans cette maison que mon pauvre général a ressenti les premières atteintes du mal dont il est mort, il y a seize ans aujourd'hui.

CICADA.

Et que venait-il faire dans cette maison?

VOLENS.

Il venait à l'enterrement du père de cette vestale qui fut condamnée par Cassius Longinus pour être devenue mère.

GORGO.

Marcia? Je l'ai vu enterrer vive.

VOLENS.

Eh bien, c'était la fille du tribun Marcius.

CICADA.

Raison de plus; je ne serais pas fâché d'avoir la maison d'une vestale, moi.

VOLENS.

Soit; au premier mouvement, viens me trouver, je te ferai travailler, et tu gagneras la maison.

(On ouvre la porte.)

CICADA.

Tiens, il paraît qu'elle est habitée, ma maison.

## SCÈNE II

LES MÊMES, CLINIAS, CHARINUS, MARCIA, sortant de la maison; puis SYRUS.

MARCIA, en longue stole, le visage presque voilé.

Mon fils, voici la couronne.

CHARINUS s'avance seul vers le tombeau. Il accroche la couronne à l'un des angles et s'incline.

Divin Cornélius, bienfaiteur de ma famille, reçois cette couronne funèbre que, tous les ans, à pareil jour, je viens déposer sur ton tombeau. Tu sais, divin Sylla, qu'à l'époque où j'étais éloigné de Rome, que même au temps où j'habitais Athènes avec mon père Clinias, je m'associais par la prière à cette pieuse offrande que ma mère alors te vouait à ma place. Je suis de retour, divin Sylla; j'ai visité les champs de bataille d'Orchomène et de Chéronée, où combattit près de toi



Digitized by Google

mon aïeul Marcius, et je viens te dire : « Du séjour des ombres, où tu résides avec les héros et les dieux, veille sur nous, divin Sylla ! »

(Il suspend la couronne à l'un des angles du tombeau.)

VOLENS.

Bien, jeune homme ! très-bien ! — La Cigale, choisis une autre maison, car tu n'auras pas celle de cet enfant.

CICADA.

Allons, bon ! il faut déjà que je déménage.

MARCIA.

Allez, Clinias ; je vous recommande Charinus.

CLINIAS.

N'est-ce pas mon fils, Marcia ?

CHARINUS.

Me voici, mon père.

(Pendant ce temps, trois Hommes sont entrés en scène, et, après avoir marché de long en large, se sont arrêtés près d'un banc.)

CLINIAS.

Regarde ces trois hommes, Charinus, et salue. L'un, c'est la vertu ; l'autre, c'est la richesse ; le troisième, c'est l'éloquence.

CHARINUS.

Et ils s'appellent ?

CLINIAS.

Caton, Lucullus, Cicéron. Viens, mon fils.

(Il sort avec Charinus. Marcia les salue de la main tant qu'elle peut les voir, puis elle rentre et ferme la porte. Caton, Lucullus et Cicéron s'asseyent. Un Homme entre et se couche à quelques pas d'eux au pied d'un arbre.)

## SCÈNE III

VOLENS, GORGO, CICADA, LE PÉDAGOGUE, CATON, LUCULLUS, CICÉRON.

VOLENS, se penchant pour regarder les nouveaux venus.

Caton, ils appellent cela la vertu ! un brigand qui nous traite d'assassins, parce que nous coupions des têtes du temps de Sylla ! Mais, imbécile ! si nous coupions des têtes, c'est que cela nous rapportait quelque chose ; on vivait dans ce temps-là, tandis qu'aujourd'hui l'on vivote.

Digitized by Google

GORGO.

Caton, qui fait le sobre pour avoir le droit d'être avare, qui se nourrit de raves pour avoir le droit de nous laisser mourir de faim, qui se donne l'ennui d'être vertueux pour avoir le plaisir de reprocher leurs vices aux autres. Par Jupiter, j'aime encore mieux Lucullus ; il a volé, celui-là, c'est vrai, et beaucoup même, mais pas à Rome, en province.

(Un Homme entre à gauche, parle à Cicéron et sort.)

CICADA.

Et puis, ce qu'il a volé, ça profite, au moins : on dîne chez lui, et grassement.

GORGO.

Est-ce que c'est là que tu te nourris, Cicada ?

CICADA.

Ma foi, oui ; c'est près de la porte Salutaire, où je demeure.

GORGO.

Tu demeures donc, toi ?

CICADA.

Oui, au pied d'une colonne, sous le portique d'Ancus Martius ; ça fait que je vois de temps en temps son descendant Julius César. Je crie : « Vive le noble Julius César, descendant d'Ancus Martius ! » Ça le flatte, et il me donne des sesterces ; c'est pour jouer aux noix... Connais-tu Julius César, toi ?

GORGO.

Si je le connais ! je suis son client.

CICADA.

On est bien nourri chez lui ?

GORGO.

Regarde-moi ! ai-je l'air d'un homme qui jeûne ?... Et vous, Volens, chez qui mangez-vous ?

VOLENS, secouant la tête.

Oh ! moi, je mange à une cuisine qui se refroidit de jour en jour. C'était cependant une belle marmite !... A moitié renversée !... c'est dommage !

GORGO.

De quelle marmite parles-tu ?

VOLENS.

De celle d'un riche ruiné, d'un patricien à sec : de la marmite de Lucius Sergius Catilina, mes enfants... C'était là une

Digitized by Google

cuisine! J'y vais encore par reconnaissance... Et puis, temps en temps, il faut le dire, on y attrape de bons mo ceaux... Je devine le moment, j'arrive et je dis: « Me voilà! L'autre jour, il y a eu un festin. Il avait fait faire une gran chasse dans les Apennins par ses pâtres. On a envoyé dou chevreuils, cent lièvres, cinq cents perdrix; un dîner gibier... Et quel vin, mes enfants! Il n'y a qu'un homn ruiné pour donner de pareils repas avec un vin si vieux.

GORGO.

Oui, c'est quand il vide le fond du sac, cela; mais quai le sac est vide?...

VOLENS.

Ah! ces jours-là, on voit venir le pauvre seigneur; il e défrisé, il est pâle, il prend ses airs gracieux. « Mes enfant dit-il, excusez Lucius Catilina; les créanciers ont tordu cou à sa dernière poule. Aujourd'hui, les croûtes sero dures... mais, soyez tranquilles, d'ici à demain, je tâcher d'empaumer quelque imbécile, et nous aurons un fest royal, un festin de satrape, comme il convient à de dign Romains tels que vous. Seulement, n'oubliez pas que si, temps en temps, nous jeûnons, c'est la faute de sept ou hu gloutons qui dévorent la République. » Là-dessus, comn c'est la vérité, on rit, on remercie le patron, et l'on se ser le ventre.

CICADA.

Bon! mais le lendemain?

VOLENS.

Quand Catilina a promis, c'est comme si l'on tenait. Quan il a, il donne.

CICADA et GORGO.

Quand il n'a pas?

VOLENS.

Quand il n'a pas, il prend... De toute façon, vous voye bien qu'il tient sa promesse. Oh! c'est un Romain, celui-l et, le jour où il sera consul, le vrai peuple sera heureux.

(Cicéron se lève et regarde l'Esclave couché.)

GORGO.

Consul, Catilina?

VOLENS.

Pourquoi pas? Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas consul

Digitized by Google

t-ce parce qu'il a une mauvaise réputation? Qu'est-ce que prouve? Caton en a bien une bonne.

CICADA.

C'est moi qui voterai pour Catilina quand j'aurai l'âge.

CICÉRON, se levant.

Je crois que cet homme couché sur ce banc et qui fait semnt de dormir nous écoute... Venez ailleurs.

LUCULLUS.

Soit; quoique nous ne disions rien qui ne puisse se dire.

CICÉRON.

Ce qui peut se dire, Lucullus, ne peut pas toujours s'endre. (Apercevant Gorgo, Cicada et Volens.) Bon! en voilà d'autres r ici.

CATON.

Laissez-moi les chasser; ce sont des paresseux. Quand on nse que la République distribue tous les matins vingt sesrces et une mesure de blé à cinquante mille paresseux de tte espèce!

CICÉRON.

Pas de violence, Caton! Croyez-moi, quelques paroles amies ront plus que des injures.

LUCULLUS.

Et une centaine de sesterces plus que des paroles amies. (Il s'approche.) Citoyens, la place est bonne, puisque vous l'occupiez. Cédez-la-nous un instant, et allez en prendre une utre qui ne sera pas mauvaise non plus, autour d'une table à-bas, à la taverne de la porte Flaminia. Voilà cent sesrces.

CICADA.

Eh bien, quand je vous disais qu'il était généreux, mon patron?

LUCULLUS.

Tu es donc mon client, toi?

CICADA.

Certainement! C'est moi qui fais la roue, vous savez bien, quand vous sortez avec votre belle voiture attelée de quatre chevaux. . Ah! si vous ne me connaissez pas, vos chiens me connaissent bien. Eh! Bibrix! eh! Jugurtha! (Il aboie.) Vive Lucullus!

LUCULLUS.

Ah! je te reconnais, c'est toi qu'on appelle la Cigale.

Digitized by Google

Voilà cinq sesterces de plus pour toi. (Revenant aux autre
Charmant sujet, qui ira loin si on ne l'arrête pas en rou

CATON.

Je ne vous comprends pas, Lucullus, de prodiguer vot
argent à de pareils gueux.

LUCULLUS.

Ces gueux-là sont les rois du monde, mon cher Caton ; c
gueux-là tiennent dans leurs mains mon palais de Rome et m
villa de Naples ; — votre ferme de la Sabine, Caton ; — vot
maison d'Arpinum, Cicéron. Ayez donc des égards pour c
gueux-là.

CATON.

Quand je verrai cette populace prête à disposer de m
maisons, j'aurai une torche pour brûler mes maisons ; quan
je la verrai prête à disposer de mes jours, j'aurai un coutea
pour en finir avec mes jours.

LUCULLUS.

Vous êtes de l'école stoïque, vous, Caton ; grand bien vou
fasse ! Moi, je suis de l'école épicurienne : j'aime mes palai
et je veux les garder ; j'aime la vie, et je veux vivre ; je lais
l'action aux autres, je suis fatigué ; j'ai amassé un peu d
bien dans ma questure d'Asie et dans ma préture d'Afrique
j'en jouis avec mes amis, mes gens de lettres, mes artiste
(Mouvement de Caton.) Eh ! je sais bien ce que vous allez me dir
« Si vous laissez arriver tous ces agitateurs, tous ces Juliu
tous ces Catilina, tous ces Céthégus, on vous dépouillera, o
vous proscrira, on vous égorgera peut-être ! » Que voulez
vous que j'y fasse ? Tendre la gorge au couteau, c'est l'affai
d'un instant, c'est le désagrément d'un quart d'heure... E
bien, j'aime mieux souffrir un quart d'heure et en finir, qu
de souffrir un an comme le consul de cette année, et qui n'e
finira pas, lui.

CATON.

Vous faites la perspective sombre, Lucullus !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN AFFRANCHI.

L'AFFRANCHI, à Cicéron.

Seigneur !

Digitized by Google

CICÉRON, à Lucullus et à Caton.

Vous permettez ?

CATON.

Faites.

LUCULLUS.

Venez, Caton ; j'ai une idée.

(Ils marchent en causant, tandis que Cicéron reste sur le devant avec l'Affranchi, qui lui remet une lettre.)

CICÉRON, après avoir lu.

Es-tu sûr qu'il y ait réunion chez Catilina, ce soir?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr.

CICÉRON.

Tu es sûr qu'il se présente aux élections?

L'AFFRANCHI.

La réunion de ce soir n'a pas d'autre but que d'assurer son consulat.

CICÉRON.

Sur combien de voix compte-t-il ?

L'AFFRANCHI.

Il se vante d'en avoir déjà cent mille.

CICÉRON.

Hier au soir, qu'a-t-il fait?

L'AFFRANCHI.

Il a soupé avec Aurélia Orestilla.

CICÉRON.

Et ce matin ?

L'AFFRANCHI.

On lui a apporté trois lettres.

CICÉRON

De qui?

L'AFFRANCHI.

Une de César, une de Céthégus, une d'Aurélia Orestilla.

CICÉRON.

Lui fait-il toujours la cour, à cette femme?

L'AFFRANCHI.

Il parle de l'épouser.

CICÉRON.

C'est-à-dire d'épouser ses millions... A-t-il répondu aux messages reçus?

Digitized by Google

L'AFFRANCHI.

A celui de César, à celui d'Orestilla.

CICÉRON.

Sais-tu ce que contenaient les réponses?

L'AFFRANCHI.

Des rendez-vous, probablement; car César a demandé s
chevaux, et Orestilla sa litière.

CICÉRON.

Pour la même heure tous deux, ou pour des heures diff
rentes?

L'AFFRANCHI.

Pour la onzième heure tous deux.

CICÉRON.

Que fait Catilina en ce moment?

L'AFFRANCHI.

Quand j'ai quitté Rome, il en sortait lui-même par la r
Large.

CICÉRON.

Alors, il vient ici.

L'AFFRANCHI.

C'est probable.

CICÉRON.

Va. (L'affranchi s'éloigne; Cicéron retourne vers Caton et Lucullu
Mille pardons, seigneurs; mais un avocat, quand il a d
clients, est presque aussi occupé qu'un grand général, Luc
lus... qu'un grand propriétaire, Caton...

CATON.

Savez-vous ce que nous venons de décider, Lucullus
moi?

CICÉRON.

Non, en vérité.

LUCULLUS.

Nous venons de vous nommer consul.

CICÉRON.

Bah! moi, consul?

CATON.

C'est une affaire arrangée... Ah! ne secouez pas la tê
Lucullus ne veut pas de César: il flaire le tyran sous le d
bauché.

LUCULLUS.

Et Caton refuse obstinément Pompée; il devine le dictateu

Digitized by Google

nous le général. Nous vous faisons nommer. D'abord, moi, je donnerai un festin au peuple.

CICÉRON.

Vous voyez bien que voilà des extrémités...

CATON.

Et moi, s'il le faut, je me remettrai à jouer à la paume et à lancer le disque avec toute cette populace; c'est un moyen de lui plaire.

LUCULLUS.

Sans dépenser d'argent.

CICÉRON.

Merci !

LUCULLUS.

Moi, je réponds de douze tribus sur les trente-cinq.

CATON.

Moi, j'en aurai six, les plus pures... Trente mille vieux romains...

CICÉRON.

Vous croyez qu'il en reste tant que cela à Rome, Caton?

CATON.

J'en suis sûr.

LUCULLUS.

Eh bien, douze et six font dix-huit; dix-huit, sur trente-cinq, c'est déjà la majorité. Et vous, Cicéron, de combien de voix disposez-vous?

CICÉRON.

De la mienne.

CATON.

Ce n'est pas beaucoup.

LUCULLUS.

Au contraire, c'est tout. Parlez, Cicéron; et vous ferez plus, avec votre parole, que moi avec mes dîners et Caton avec sa gymnastique... Rentrez-vous avec nous en ville, Tullius?

CICÉRON.

Non, je vais à Tusculum; je préparerai mon discours.

LUCULLUS.

Mes jardins sont sur la route de Tusculum, allons ensemble; vous ferez un simple goûter avec moi, et vous continuerez votre chemin.



Digitized by Google

CATON.

Et moi, je reste... Allons, les discoboles, place pour moi.

(Il se mêle aux Joueurs.)

LES JOUEURS.

Place au seigneur Caton!

LUCULLUS, à Caton.

Au revoir! (Passant au pied d'un arbre où Gorgo, Volens et Cica boivent et mangent.) Ah! vous voilà, vous autres!

CICADA.

Oui, noble Lucullus; nous avons préféré faire notre peti collation dehors, au frais.

LUCULLUS.

Bon appétit!

CICADA.

A votre santé!

TOUS.

A la santé du seigneur Lucullus!

(Cicéron et Lucullus sortent.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, hors LUCULLUS et CICÉRON.

LES SPECTATEURS, à Caton, qui lance le disque.

Bravo, seigneur Caton!

LES TROIS MANGEURS, la bouche pleine.

Bravo, seigneur Caton!

CATON.

C'est en s'exerçant de la sorte que les Romains comma deront toujours aux autres peuples. Dans un corps vigoure l'esprit se trouve plus à l'aise.

CICADA.

Seigneur Caton, pendant que vous y êtes, vous devr essayer de lancer le disque de Rémus. Depuis six cent quat vingt-dix ans qu'il est là sur sa borne, personne ne l'a lan vous en auriez l'étrenne.

VOLENS.

Le seigneur Caton se nourrit trop légèrement pour ten de faire de pareils tours de force.

Digitized by Google

CATON.

Rémus était un dieu, je ne suis qu'un homme; tout ce qu'un homme peut faire, j'essayerai de le faire; rien au delà.

(Il disparaît avec les Joueurs.)

CICADA.

Tiens, les patriciens ne sont donc pas plus que des hommes, seigneur Caton?

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CATILINA.

CATILINA, allant droit à un Homme couché.

Où est Cicéron?

L'HOMME.

Il est parti pour Tusculum.

CATILINA.

Que faisait-il ici?

L'HOMME.

Il causait avec Lucullus et Caton.

CATILINA.

Qu'ont-ils dit?

L'HOMME.

Ils se sont doutés que je les écoutais et se sont éloignés. Je crois cependant qu'il est question de faire Cicéron consul.

CATILINA, laissant tomber une pièce d'or.

C'est bien. Va m'attendre chez moi...

(L'Homme se lève et sort.)

VOLENS, se levant.

Ah! c'est le seigneur Catilina!

TOUS, rentrant.

Catilina! Catilina!... Vive Catilina!...

(Ils abandonnent Caton et vont à Catilina.)

CATILINA.

Oui, mes amis, c'est moi... Bonjour, mes amis; bonjour.

CATON.

Braves gens, en voilà un patricien, et des plus vieux, sinon des plus purs! Il descend de Sergeste, le compagnon d'Énée; il le dit, du moins. Il est un peu pâle, c'est vrai; un peu déraillé, c'est encore vrai; mais enfin, comme je vous le di-

Digitized by Google

sais, c'est un patricien. Demandez-lui donc un peu de lanc
le disque de Rémus, à lui?

CATILINA.

Mes amis, il m'est arrivé cent chevreaux tendres de m
bergeries de Clytumne. Ne manquez pas d'en venir prend
votre part demain. Les tables seront dressées dans mes ja
dins du Palatin.

TOUS.

Vive Sergius! vive Catilina!

CATILINA.

Eh! bonjour, cher seigneur Caton! Ne me faisiez-vous p
l'honneur de m'adresser la parole, ou tout au moins de pa
ler de moi?

CATON.

Justement! Ces honnêtes citoyens, vos amis, me raillaie
de ce que je n'ose me hasarder à lancer le disque de Rému
J'avouais mon impuissance; mais je disais que vous, le de
cendant du robuste Sergeste, vous seriez moins timide q
moi.

CATILINA.

N'avez-vous point tout simplement répondu que c'éta
impossible, seigneur Caton?

CATON.

Oui; mais impossible à moi. Je ne suis pas Catilina;
n'ai pas une réputation galante à soutenir auprès des dam
romaines.

(Une litière entre à ce moment avec le cortége d'Orestilla.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, AURÉLIA ORESTILLA, en litière découverte; CÉSA
à cheval; ESCLAVES, portant le parasol et l'éventail; ESCLAVES, po
tant le marchepied, les tapis, les siéges.

CATON.

Or, en voici une qui nous arrive, la belle, la riche Auréli
Orestilla, qui, dit-on, vous tient au cœur; et, à sa suite, voti
bien-aimé Julius César, fils de Vénus! Allons, Catilina, u
peu d'amour-propre. Faites pour tous ces beaux yeux-là
que je ne puis faire, moi... l'impossible! La main à l'œuvr
noble Sergius! madame vous regarde et vos amis attendent.

Digitized by Google

CATILINA.

Les dames savent ce que nous valons l'un et l'autre, illustre aton; ne me demandez donc rien pour elles... Mes amis ous connaissent, vous et moi; ne me demandez donc rien our eux...

CATON.

Alors, je vous adjure au nom de cette noble populace, qui us prend pour un demi-dieu, en attendant qu'elle vous renne pour un roi!

(Murmures.)

CATILINA.

Oh! ceci, c'est différent... Pour ces nobles Romains, mes ncitoyens, mes égaux... pour ces fils de Rémus, mes ères... j'essayerai!

CATON.

Prenez garde à votre manteau : les plis vous gêneront!

CATILINA.

Merci! (Aux Spectateurs.) Romains, quand vos fils vous de-anderont ce qu'est devenu le disque de Rémus, qui était sté six cent quatre-vingt-dix ans scellé à cette pierre, et e nul homme ne pouvait soulever, vous leur direz ceci : Un jour, sur le défi de Caton, Lucius Sergius Catilina s'est pproché de ce cippe, a brisé la chaîne qui retenait le disque, , d'ici, entendez-vous bien? d'ici... il a jeté le disque dans Tibre...

mesure qu'il parle, Catilina fait ce qu'il annonce, et jette le disque dans le Tibre. Acclamations.)

TOUS, regardant dans l'eau.

Bravo, Catilina!...

CATILINA.

Qu'en dis-tu, Caton?...

CATON.

Je dis que, si tu as le cœur aussi fort que le bras, Rome t perdue...

(Il ramasse sa toge et sort.)

TOUS.

Bravo, Catilina!...

(On entoure Catilina pour le féliciter.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins CATON; plus, CHARINUS, SYRUS et CURI
qui sont survenus rentrés et ont vu lancer le disque.

CHARINUS.

As-tu vu, Syrus, quelle vigueur! quelle adresse!... O
que mon père eût été heureux de voir ce beau jeune seign
lancer ainsi le disque!

SYRUS.

Il eût été bien plus heureux de vous le voir lancer à vo
même. Rentrez-vous, maître?

CHARINUS.

Non; va rendre à ma mère la réponse de mon père, et d
lui que je suis ici à chasser les oiseaux avec ma fronde,... V

(Syrus se dirige vers la maison.)

CÉSAR, s'approchant de Catilina.

De pareils exploits sont brillants, mon cher Sergius; m
parfois ils coûtent cher.

CATILINA.

Bonjour, Julius! Pourquoi dites-vous que de pareils e
ploits coûtent cher?

CÉSAR.

Parce que l'on a vu des athlètes se rompre un vaisse
dans la poitrine; ce qui, à moins de très-grandes précau
tions, est presque toujours un accident mortel.

CATILINA.

Rassurez-vous, César, ce n'est rien.

CÉSAR.

C'est que, dans le cas où vous souffririez, j'ai là mon m
decin Archigènes, et je pourrais vous l'envoyer... Mais q
regardez-vous donc ainsi, Sergius?

CATILINA, montrant Charinus.

Voyez donc le bel enfant, César; le connaissez-vous?

CÉSAR.

Non.

CATILINA.

C'est étrange! il me semble que je le connais, et cepe
dant... Non, je ne l'ai jamais vu.

Digitized by Google

ORESTILLA.

Eh bien, seigneur César?...

CÉSAR.

Me voici, madame... Vous savez ce que je vous ai dit, Catilina, à propos de mon médecin.

CATILINA.

Merci, César.

CHARINUS, s'avançant vers Catilina.

Mais, je ne me trompe pas, on dirait qu'il souffre... Comme il pâlit!... Oh! si j'osais lui parler... Seigneur! seigneur!

CATILINA.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

CHARINUS.

Vous chancelez!

CATILINA.

Tu te trompes.

CHARINUS.

Vous avez sur les lèvres une écume de sang.

CATILINA.

Chut!

CHARINUS, lui tendant une gourde.

Oh! tenez, seigneur, buvez, buvez, et ne méprisez pas le vase; il a été sculpté par un pâtre du mont Olympe.

CATILINA.

Merci, mon enfant, merci... (Il boit.) Veuillez m'attendre un instant.

(Apercevant Curius qui cause avec Orestilla, il s'arrête et regarde.)

ORESTILLA.

Curius, vous me fatiguez; je veux écouter César, et vous me forcez de vous entendre. Taisez-vous.

CURIUS.

Madame, j'ai du malheur près de vous. Vrai, je mérite mieux...

ORESTILLA.

Si Fulvie était là, me diriez-vous tout ce que vous me dites? Fulvie, que vous ne quittiez pas plus que votre ombre! Que les hommes sont perfides, César!... Prenez garde, Curius : Fulvie est jalouse.

CURIUS.

Jalouse?...

(Il regarde autour de lui.)

Digitized by Google

CÉSAR, à Orestilla.

Vous l'avez fait pâlir de peur, ce pauvre Curius... Ah voilà un homme qui aime !

ORESTILLA.

Vraiment ! Je le regarderai de plus près demain. (A Catilina Et depuis quand, Catilina, êtes-vous devenu si modeste Comment ! vous accomplissez un exploit digne d'Hercul vous lancez le disque de Rémus, vous chassez Caton, deu triomphes, et vous ne venez point recueillir nos remerc ments et nos bravos !

CATILINA.

Vous avez là, madame, un charmant flacon.

ORESTILLA.

Oui, n'est-ce pas? il est d'or, et sculpté par Ephialtès Corinthe.

CÉSAR.

Pauvre Rome ! Toutes les fois qu'elle possède quelqu chose de beau, cette chose lui vient de la Grèce.

CATILINA.

Voulez-vous me le céder, madame? Je vous donnerai échange le vase murrhin que vous daignâtes remarquer dan mon vestibule, la dernière fois que vous me vîntes voir.

ORESTILLA.

Prenez. — Continuez, seigneur Julius ; ce que vous me d siez m'intéresse fort.

CATILINA, revenant à Charinus.

Jeune homme, rendez-moi un service.

CHARINUS.

Volontiers, seigneur.

CATILINA.

Cette gourde, dont la liqueur vient de me rappeler à la vi donnez-la-moi.

CHARINUS.

Avec bien du bonheur ! Gardez-la.

CATILINA.

Mais à une condition : acceptez en échange ma gourde, moi, que voici.

CHARINUS.

Oh ! seigneur, ce flacon est trop précieux... Je ne puis.

CATILINA.

Par grâce !

Digitized by Google

CHARINUS.

Je consulterai mon père. Il va venir ; et, s'il y consent, j'accepterai, seigneur...

CATILINA.

Je me charge d'obtenir son consentement... Prenez toujours.

ORESTILLA, montrant à César une litière qui entre.

César, César, voyez donc !

CÉSAR.

Fulvie dans une litière de louage !... Mais elle est donc ruinée tout à fait ?

ORESTILLA.

Elle s'arrête ! Ah ! nous allons voir quelque chose d'amusant.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, FULVIE.

FULVIE, de sa litière, fait appeler Curius par un de ses Gens.

Bien, Curius ! vous vous consolerez facilement de mon absence ; cela me rassure.

CURIUS.

Fulvie !

(Il court à elle.)

FULVIE.

Laissez-moi ! Adieu.

CURIUS

Mais...

FULVIE.

Loin d'ici, vous dis-je ! (A ses Porteurs.) Allez, vous autres !

(Curius suit la litière qui s'éloigne.)

ORESTILLA.

Oh ! le pauvre Curius, le voilà désespéré !

CÉSAR.

Vous alliez me demander quelque chose quand Fulvie est arrivée.

ORESTILLA.

Oui, j'allais vous demander si vous connaissiez cet enfant avec lequel cause Sergius.



Digitized by Google

CÉSAR.

Non, c'est la première fois que je le vois.

ORESTILLA.

Il est charmant !

CÉSAR, à part.

Ce que c'est que la sympathie; elle le déteste.

SYRUS, revenant.

Me voici, maître !

CHARINUS, à Syrus.

Tiens, prends ce beau flacon, que je pourrais briser en faisant mes exercices. As-tu ramassé des cailloux pour ma fronde?

SYRUS.

J'en ai plein le pan de mon manteau.

CHARINUS.

Eh bien, allons par la route où doit venir mon père. (A Catilina.) Où vous retrouverai-je, seigneur?

CATILINA.

Ici. (A Curius, qui revient tout effaré.) Eh bien?

CURIUS.

Mon cher Sergius!

CATILINA.

Oh! grands dieux! que vous arrive-t-il?

CURIUS.

Un affreux malheur! Fulvie va faire un coup de tête. Je suis désespéré.

CATILINA.

A quoi puis-je vous être bon?

CURIUS.

Il me faudrait quelques hommes dont je fusse sûr.

CATILINA.

Courez jusqu'à la porte Flaminia; j'ai là six gladiateurs; prononcez le mot de passe : *Vigil*, et ils vous obéiront.

CURIUS.

Merci, merci !

ORESTILLA, à Catilina, qui se rapproche d'elle.

En vérité, Sergius, je commençais à renoncer à l'espoir de votre société pour aujourd'hui.

CATILINA, riant.

Vous le savez, madame, on se doit avant tout aux malheureux !

Digitized by Google

ORESTILLA.

De qui parlez-vous?

CATILINA.

De Curius, qui vient de sortir désespéré.

ORESTILLA.

Et ce bel enfant que vous aimez si fort, est-il aussi malheureux?

CATILINA.

Quel enfant?

ORESTILLA.

Celui avec qui vous causiez tout à l'heure.

CATILINA.

Moi, madame? Je ne le connais pas.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas?

CATILINA.

Non, par Castor! En vérité, je le vois aujourd'hui pour la première fois; il faut qu'il soit depuis peu de temps à Rome.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas, et vous lui donnez mon flacon!

CATILINA.

Vous le savez, il y a des entraînements dont on n'est pas le maître.

ORESTILLA.

Oui, c'est comme les répulsions. (Bas, à une Femme esclave qui porte le costume égyptien.) Nubia, tu sauras quel est cet enfant. Continuez, César. Oh! vous nous avez interrompus au milieu de la plus intéressante conversation; César et moi, nous parlions pâte et essences. Savez-vous que c'est un général de première force sur la toilette!

CATILINA.

Il mentirait à son origine s'il en était autrement; on n'est pas pour rien petit-fils de Vénus.

ORESTILLA.

Voyons, César, voyons, comment vous faites-vous ce teint que toutes les femmes vous envient?

CÉSAR.

Voulez-vous ma recette? Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

ORESTILLA.

Sans intérêt, au moins?

Digitized by Google

CÉSAR.

Nous compterons plus tard.

ORESTILLA.

En vérité, vous êtes charmant! quelle différence il y a entre vous et certaines gens que je connais... Décidément, le seigneur Sergius est distrait aujourd'hui.

CATILINA.

Pardon, c'est étrange... Mais je regardais...

ORESTILLA.

Quoi donc?

CATILINA.

Une tourterelle d'Égypte qui vient de se poser sur ce chêne; elle se sera échappée de quelque volière.

ORESTILLA.

Une tourterelle d'Égypte! Il n'y a que moi qui en aie deux à Rome.

CATILINA.

Et vous y tenez?

ORESTILLA.

J'ai un esclave dont le seul soin est de s'occuper d'elles.

## SCÈNE X

LES MÊMES, STORAX.

STORAX, entrant à petits pas.

Chut! chut! chut!... Cocote! cocote! petite!... Auriez-vous par hasard vu une tourterelle bleue?

CICADA, lui montrant la tourterelle sur un arbre.

Tiens, là, regarde!

STORAX.

Oui, oui, je la vois. Petite, petite! (A Cicada.) Viens ici, toi! monte sur mes épaules.

(Cicada obéit.)

ORESTILLA, se levant.

Mais je ne me trompe pas!...

CÉSAR.

Qu'y a-t-il?

ORESTILLA.

C'est ce coquin de Storax!

Digitized by Google

CATILINA.

Cet esclave est à vous?

ORESTILLA.

C'est le gardien de mes tourterelles.

CATILINA.

Je lui en fais mon compliment, il les garde bien.

ORESTILLA.

Taisez-vous! je vous déteste.

STORAX.

Bon! la voilà repartie. (A Cicada.) C'est ta faute, petit malheureux!

ORESTILLA.

Ah! le misérable!... Ici, Storax!

STORAX.

La maîtresse! Bon Jupiter, je suis perdu.

CATILINA.

Oh! l'excellente figure de bandit!

ORESTILLA.

Que cherches-tu donc, mon petit Storax?

STORAX.

Rien, maîtresse, rien; je me promène.

ORESTILLA.

Et mes tourterelles d'Égypte?

STORAX.

Aie!

ORESTILLA.

Où sont-elles?

STORAX.

Aie! aie!

ORESTILLA.

C'est que, si jamais tu en perdais une, je te plaindrais, bon Storax.

STORAX.

Aie! aie! aie!

CATILINA.

Pas de colère, Orestilla; vous ne vous faites pas idée combien la colère enlaidit.

ORESTILLA.

De la colère, moi? Jamais!... Storax, mes tourterelles!...

STORAX, les mains jointes.

Maîtresse!...

Digitized by Google

ORESTILLA.

Prends garde au carcan, Storax... Mes tourterelles !...

STORAX, à genoux.

Maîtresse !...

ORESTILLA.

Prends garde au fouet:

STORAX.

Maîtresse, je la rattraperai... Maîtresse, il y a des gens qu courent après... Elle est là-bas, sur un petit arbre pas plu haut que cela. (Se jetant la face contre terre.) Ah ! Jupiter !

ORESTILLA.

Qu'y a-t-il encore ?

CATILINA.

De la générosité, Orestilla... Votre tourterelle vient d'étu tuée d'un coup de fronde.

ORESTILLA.

Tuée !... ma tourterelle tuée !... et par qui ?

CATILINA.

Par un enfant qui était loin de se douter qu'il vous priva d'un bien si précieux.

ORESTILLA.

Par ce jeune homme qui causait là avec vous tout à l'heure

CATILINA.

Je suis forcé de l'avouer.

ORESTILLA.

Ah ! (Montrant Storax.) Qu'on emmène cet homme, et qu'o le mette en croix. Ma litière !

(La litière entre; deux Gladiateurs se tiennent près du disque; on relève l coussins, et l'on prend le tapis.)

CATILINA.

Grâce pour lui, Orestilla !

ORESTILLA

Taisez-vous !

CATILINA.

En croix pour un oiseau envolé !

ORESTILLA.

En ai-je le droit, oui ou non ? cet esclave est-il à moi ?

CATILINA.

Oh ! puisque vous le prenez ainsi... (Se reculant, à Storax.) T entends !

Digitized by Google

STORAX.

Je crois bien que j'entends !

CATILINA.

Debout, et sauve-toi !

STORAX.

Le Champ de Mars est gardé, je serai pris.

CATILINA.

Cours vite.

STORAX.

Je n'ai plus de jambes.

CATILINA.

Crève, alors !

ORESTILLA, à ses Esclaves.

Emparez-vous de lui ! (Aux deux Gladiateurs.) Emmenez cet homme, et que dans une heure il soit mort. Ne m'attendez pas ce soir, Sergius.

CATILINA, s'inclinant.

Votre place restera vide.

CÉSAR, conduisant Orestilla à sa litière.

En vérité, la colère vous va à merveille, et jamais je ne vous ai vue si belle.

ORESTILLA.

Venez voir demain l'effet de votre recette.

CÉSAR.

Je n'y manquerai pas.

(Il salue.)

NUBIA, bas, à Orestilla.

Faut-il toujours s'informer de ce jeune homme?

ORESTILLA.

Plus que jamais.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, s'approchant de Catilina.

De la part de Lentulus.

CATILINA.

Qu'est-ce?

L'ESCLAVE.

Une lettre... Tendez votre main.

Digitized by Google

CATILINA.

Impossible ! César me regarde... Trouve moyen de la glisser sous mon manteau, qui est là, au pied du tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE.

Bien !

ORESTILLA, dans la coulisse.

Ce n'est pas assez de la croix ; qu'on l'écorche vif !

(On conduit Storax, et on emporte la litière.)

CÉSAR.

Cette femme est tout cœur. (A Catilina.) Quel bon petit ménage vous ferez, Sergius !

CATILINA.

Vous m'avez abandonné, César.

CÉSAR.

Comment?

CATILINA.

Vous si miséricordieux, vous qui faisiez couper la gorge aux pirates avant que de les pendre, vous qui faisiez panser les gladiateurs blessés, vous à qui l'on reproche d'être trop humain, vous n'avez pas trouvé une seule parole en faveur de ce malheureux !

CÉSAR.

Vous êtes charmant ! je ne veux pas me brouiller avec Orestilla. C'est bon pour vous qui épousez... Adieu, Sergius.

CATILINA.

Vous partez ?...

CÉSAR.

Je vais au bain.

CATILINA.

Et du bain ?

CÉSAR.

A un rendez-vous.

CATILINA.

Servilie?

CÉSAR.

Eh ! mon Dieu, oui.

CATILINA.

Toujours?

CÉSAR.

Il faut qu'elle m'ait donné quelque philtre.

Digitized by Google

CATILINA.

Vous l'aimez?

CÉSAR.

Follement!... Que dites-vous de cette perle?

CATILINA.

Je dis qu'elle vaut un million de sesterces.

CÉSAR.

Je viens de l'acheter douze cent mille.

CATILINA.

Et... payée?...

CÉSAR.

Allons donc!... pour qui me prenez-vous?

CATILINA.

Les bijoutiers vous font donc encore crédit?

CÉSAR.

Je leur ai donné rendez-vous dans ma prochaine préture. Tenez, Sergius, un conseil: faites-vous nommer préteur! Le préteur, c'est le prince, c'est le satrape, c'est le roi! La province tout entière est à lui! Est-il prodigue? A lui l'or et l'argent! Est-il artiste? A lui les tableaux et les statues! Est-il libertin? A lui les femmes et les filles! Vous êtes prodigue, artiste, libertin... Catilina, faites-vous nommer préteur!

CATILINA.

Non, je veux être consul.

CÉSAR.

Alors, disposez de moi; j'ai soixante mille voix à votre service. Vous avez besoin d'argent?

CATILINA.

Certes!

CÉSAR.

Épousez Orestilla, vous m'en prêterez... Mais, hâtez-vous, elle se ruine, et, pour peu que vous tardiez, vous n'aurez plus que des restes... Adieu, Sergius!

CATILINA.

Un mot encore... Vous verra-t-on, ce soir?

CÉSAR.

Où cela?

CATILINA.

Chez moi.

Digitized by Google

CÉSAR.

Je ferai tout pour y aller : seulement, aidez-moi à traver ser tout ce populaire.

CATILINA.

Prenez mon bras.

LE PEUPLE.

Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉSAR.

Ces gens-là vous adorent, mon cher Sergius.

LE PEUPLE.

Vive Julius César !

CATILINA.

Et vous, donc !... Écoutez-les.

CÉSAR.

Ma foi, oui... Oh ! que nous avons mauvaise réputatic mon cher ! Adieu ! adieu !

(Il se sauve, escorté du Peuple.)

## SCÈNE XII

CLINIAS et CHARINUS, puis CATILINA.

CLINIAS.

Mais où donc est ce seigneur qui t'a donné ce flacon ?

CHARINUS.

Il était ici, il devait attendre ici... Eh ! tenez, je crois qu le voilà.

CLINIAS.

Es-tu sûr que ce soit lui ?

CHARINUS.

Lui-même, mon père.

CLINIAS.

Alors, venez, Charinus. (S'avançant vers Catilina.) Permettez seigneur, que mon fils et moi... (S'arrêtant.) Par Jupiter ! j ne me trompe pas !

CHARINUS.

Qu'y a-t-il, mon père ?

CLINIAS.

C'est lui !...

CATILINA.

Eh bien ?

Digitized by Google

CLINIAS.

Dieux vengeurs ! (Il prend le flacon et le jette aux pieds de Catilina.) Viens, Charinus ! viens !

CHARINUS.

A la maison, mon père ?

CLINIAS.

Non, non, suis-moi.

(Il s'éloigne précipitamment et emmène Charinus.)

## SCÈNE XIII

CATILINA, seul.

Pourquoi donc cet homme me fuit-il ainsi? Pourquoi donc repousse-t-il mes présents avec horreur?... Il y a quelque mystère là-dessous... Je le saurai... Allons, me voilà seul ! Tous sont partis... L'esclave de Lentulus a mis la lettre de son maître sous mon manteau. (Il lève le coin de son manteau.) Storax !

## SCÈNE XIV

CATILINA, STORAX, sous le manteau.

CATILINA.

Storax sous mon manteau !

STORAX.

C'est Jupiter sauveur qui m'a indiqué cet asile.

CATILINA.

Tu es donc parvenu à te sauver, enfin ?

STORAX.

Le divin Mercure m'est venu en aide.

CATILINA.

Il te devait bien cela ; car tu me parais être un de ses plus fervents adorateurs... Et de quelle façon le prodige s'est-il opéré ?

STORAX.

En passant sur le pont...

CATILINA.

Oui, je comprends, tu t'es jeté dans le Tibre?

Digitized by Google

STORAX.

Justement... Je suis assez bon plongeur, j'ai nagé entre deux eaux, j'ai gagné de grandes herbes ; puis, des herbes, le rivage; puis, du rivage, votre manteau... Il m'a semblé, puisque vous aviez intercédé pour moi, que je pouvais me confier à vous.

CATILINA.

Mais, si j'eusse relevé mon manteau devant des étrangers... ?

STORAX.

Oh ! j'étais bien sûr que vous ne le lèveriez pas, seigneur. Il cachait un objet trop précieux.

CATILINA.

Et quel objet ?

STORAX.

Cette lettre du seigneur Lentulus.

CATILINA.

Tu l'as lue, drôle ?

STORAX.

Je n'ai pas pu faire autrement dans la position où je me trouvais : j'avais le nez dessus.

CATILINA.

Alors, comme il fait nuit, et que je ne puis pas lire, tu vas me dire ce qu'elle contient.

STORAX.

Huit mots, mon cher seigneur ; pas un de plus, pas un de moins.

CATILINA.

Et ces huit mots ?

STORAX.

*Pois chiche est mûr, il faut le manger.*

CATILINA.

Et cela signifie ?

STORAX.

Si je n'ai pas compris ?

CATILINA.

Ce sera bien.

STORAX.

Et si j'ai compris ?

CATILINA.

Ce sera mieux.

Digitized by Google

STORAX.

Eh bien, mon bon seigneur, avec votre permission, il me semble que le *pois chiche*, c'est un petit nom d'amitié que l'on donne à un grand orateur nommé Marcus Tullius...

CATILINA.

Pas mal.

STORAX.

Cicéron... Quant à sa maturité, il pourrait bien être question, ce me semble, de son prochain consulat.

CATILINA.

Bien.

STORAX.

On ne mange pas les hommes, seigneur; mais les pois, quand ils sont mûrs, on les cueille.

CATILINA.

Très-bien; sortons d'ici.

STORAX.

Mon bon seigneur, n'oubliez pas qu'on me cherche pour me crucifier.

CATILINA.

Tu as raison; enveloppe-toi de ce manteau, et tâche d'avoir l'air d'un honnête homme.

STORAX, avec un soupir.

Ah!

CATILINA.

Et maintenant, viens!

STORAX.

Où cela?

CATILINA.

Chez moi.

STORAX.

O fortune! est-ce que j'aurais enfin mis la main sur tes trois cheveux!

Digitized by Google

# ACTE DEUXIÈME

## TROISIÈME TABLEAU

La maison de Catilina, au Palatin. — Salle à manger donnant sur de vastes jardins.

## SCÈNE PREMIÈRE

CURIUS, regardant à la cantonade; puis FULVIE, apportée par QUATRE GLADIATEURS dans une litière.

CURIUS.

Oh! je ne me trompe pas, ils entrent. Oui, ce sont bien eux... Ils l'ont rejointe, par Jupiter! J'avais peur qu'elle n'eût changé de route. Je respire.

(La litière entre et s'arrête devant la porte.)

FULVIE.

Où m'avez-vous conduite, et quel est le but de cette violence?

UN DES HOMMES.

Vous êtes arrivée, madame.

CURIUS, ouvrant la porte de la litière.

Vous êtes libre, Fulvie.

FULVIE.

Curius!

CURIUS, donnant sa bourse aux Porteurs.

Tenez, vous êtes maintenant de cinq cents sesterces plus riches que moi.

(Les Gladiateurs s'éloignent.)

FULVIE.

Ah! c'est donc de vous que m'est venu cet empêchement de continuer ma route?

CURIUS.

Allez-vous me punir de n'avoir pu supporter la pensée que j'allais vous perdre?

Digitized by Google

FULVIE.

Pensez-vous m'avoir retrouvée parce que vous m'avez reprise ?

CURIUS.

Fulvie, écoutez-moi !.., Fulvie, de grâce !...

FULVIE.

Oh ! par Vénus, je sais tout ce que vous allez me dire... Vous m'aimez plus que jamais, n'est-ce pas? C'est tout simple, je ne vous aime plus.

CURIUS.

Mais pourquoi ne m'aimez-vous plus, Fulvie?

FULVIE.

Vous faites là une sotte question, mon cher Curius. Ne savez-vous pas que celles qui n'aiment plus ont toujours de bonnes raisons pour cesser d'aimer?

CURIUS.

Mais enfin, ces raisons, exposez-les-moi; peut-être serai-je assez heureux pour les combattre.

FULVIE.

Vous allez vous faire dire des choses désagréables, Curius. Prenez garde !

CURIUS.

Mais peut-être, si vous ne parlez pas, allez-vous m'en faire penser de plus désagréables encore.

FULVIE.

Bon ! que penserez-vous? Je suis curieuse de le savoir.

CURIUS.

Eh bien, je penserai que le Curius qui possédait quarante millions de sesterces il y a six mois, n'eût pas reçu, il y a six mois, de Fulvie, l'accueil qu'il en reçoit aujourd'hui qu'il est ruiné.

FULVIE.

Bravo, Curius !

CURIUS.

Comment, bravo?

FULVIE.

Eh bien, oui, vous avez deviné juste, et je vous applaudis.

CURIUS.

Vous avouez que c'est ma ruine qui vous rend indifférente pour moi? Mais cette ruine que vous me reprochez, c'est vous qui en êtes la cause.

Digitized by Google

FULVIE, se levant.

Ah! je m'attendais à cela. En vérité, Curius, on dirait qu vous me prenez pour une courtisane grecque. Vous avez dé pensé avec moi quarante millions de sesterces; eh bien, moi j'en ai dépensé trente millions avec vous; la différence n'es pas si grande, ce me semble. Vous êtes un Curius, je sui une Métella. Bref, vous m'avez aimée et vous me l'avez dit j'ai eu du goût pour vous et je vous l'ai prouvé; nous somme quittes. Maintenant, vous voulez que, moi qui suis jeune j'aille m'embarrasser d'un homme qui n'a rien? Vous voule que, vous qui n'avez pas trente ans, qui portez un beau nom, et, par conséquent, pouvez faire un riche mariage j'aille vous embarrasser d'une femme ruinée? En vérité, mon cher, ce serait une double sottise. Je vous en laisse ma part

CURIUS.

J'emprunterai, Fulvie, et nous vivrons comme par le passé

FULVIE.

S'il y avait encore des préteurs d'argent à Rome, mon che Curius, je les eusse trouvés aussi bien que vous. Mais, voyons, avouez-le, vous savez bien qu'il n'y en a plus.

CURIUS.

Eh bien, je me ferai homme politique. Je puis arriver à la préture comme un autre.

FULVIE.

Et avec quoi? C'est très-cher, la préture.

CURIUS.

Oh! vous êtes résolue, je le vois bien. Vous me remplacez déjà en pensée; et moi qui vous aimais malgré vos coquetteries, malgré vos caprices, malgré votre méchante réputation!

FULVIE.

Prenez garde, Curius; vous ne parlez plus comme un patricien; vous parlez comme un paysan ivre... Est-ce que je vous ai jamais rappelé votre procès avec le juif du forum? Est-ce que je vous ai reproché d'avoir été chassé du sénat? Est-ce que...? Tenez, quittons-nous, Curius; haïssons-nous, mais ne nous dégradons pas.

CURIUS.

Il est impossible que vous soyez cruelle à ce point... Vous en aimez un autre, Fulvie!... Vous avez fort applaudi Cicéron, ce me semble, et Cicéron paraissait tout fier de vous avoir fait applaudir.

Digitized by Google

FULVIE.

C'est vrai, j'aime Cicéron. Quand il parle, j'oublie que c'est un homme nouveau. Il se peut bien qu'il m'ait remarquée; peut-être même m'a-t-il suivie...

CURIUS.

Oh! cet homme nouveau, comme vous l'appelez, est riche à millions.

FULVIE.

C'est vrai encore; mais tranquillisez-vous, ce n'est pas plus lui qui vous remplacera que Sergius ou César. Ce soir, quand vous m'avez fait arrêter, je quittais Rome.

CURIUS.

Vous quittiez Rome?

FULVIE.

Mes équipages sont saisis, ma maison va être vendue, je n'ai plus un esclave à moi. Que voulez-vous que je fasse à Rome?

CURIUS.

Et où allez-vous?

FULVIE.

A Corinthe, chez ma sœur Métella, où j'attendrai des temps meilleurs.

CURIUS.

Un exil! Vous souffrirez l'exil?

FULVIE.

Je souffrirai la mort plutôt que la honte, et c'est une honte pour moi de voir qu'il y a à Rome des gens qui ne sont pas encore ruinés.

CURIUS.

O Fulvie!

FULVIE.

Oui, je l'avoue, quand Aurélia Orestilla, quand cette ancienne affranchie, quand cette veuve d'un publicain qui avait à peine le droit de porter l'anneau de fer, passe avec ses mules africaines, ses esclaves nubiens, ses eunuques de Bithynie; quand, sur le passage de sa litière, tout le monde se retourne, tout le monde s'arrête, tout le monde admire, alors moi, Curius, moi qui suis à pied, moi qui porte sur moi tout ce qui me reste de joyaux d'or, moi qui passe inaperçue dans la foule, comme je passais ce soir au Champ de Mars, où vous ne m'eussiez pas vue si je ne vous eusse touché l'épaule,



Digitized by Google

alors... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela dans deux heures, je serai sur la route de Corinthe. Adieu Curius, adieu.

CURIUS.

Mais vous êtes chez Catilina; restez au souper qu'il vou donne ce soir. Il est prévenu, il vous attend.

FULVIE.

Croyez-vous que, sur la route, je n'aie pas reconnu ses gla diateurs; qu'en arrivant ici, je n'aie pas reconnu sa maison Il comptait sur moi au souper, dites-vous?

CURIUS.

Oui.

FULVIE.

Remerciez-le pour moi, Curius; mais je n'accepte pas u festin que je ne puis rendre. Moi parasite, vous n'y pense pas! Faites pour moi mes compliments à la belle Aurélie Orestilla, la reine du festin; moi, je pars. Adieu, Curius.

CURIUS.

Écoutez-moi une dernière fois.

FULVIE.

Avez-vous à me dire quelque chose que je n'aie point en core entendu?

CURIUS.

Fulvie, ne partez que dans huit jours.

FULVIE.

Adieu, Curius.

CURIUS.

Ne partez que dans trois jours.

FULVIE.

Adieu.

CURIUS.

Fulvie, ne partez que demain... Demain, ce soir même, u grand changement peut se faire.

FULVIE, revenant.

Dans votre sort?

CURIUS.

Dans notre sort à tous.

FULVIE.

Encore quelque leurre.

CURIUS.

Restez, Fulvie, restez deux heures, et, dans deux heures

Digitized by Google

vous avouerez que tout votre patrimoine perdu, toute votre fortune dévorée étaient la médiocrité, la pauvreté, la misère près de l'état nouveau qui nous attend tous les deux.

FULVIE.

Qui nous attend ?...

CURIUS.

Que voulez-vous ? qu'ambitionnez-vous ? Parlez, que vous faut-il ?

FULVIE.

Prenez garde ! les désirs d'une âme comme la mienne n'ont pas de bornes. J'ambitionne tout, je veux tout.

CURIUS.

Eh bien, souhaitez, imaginez, rêvez. Votre *tout* à vous, ce n'est rien. Mais attendez, Fulvie, attendez, attendez deux heures... C'est tout ce que je vous demande de temps pour vous prouver que je ne mens pas.

FULVIE.

Vous êtes fou, Curius, ou bien...

CURIUS.

Ou bien ?...

FULVIE.

Ou bien ce que l'on dit de Catilina est vrai.

## SCÈNE II

LES MÊMES, CATILINA.

CATILINA.

Et que dit-on de Catilina, belle Fulvie ?

FULVIE.

On dit qu'il donne ce soir une fête charmante à laquelle il a bien voulu m'inviter, et dont je prends ma part avec grand plaisir... pourvu qu'il me soit permis de continuer d'y quereller à mon gré Curius.

CATILINA montrant le jardin.

A droite, vous trouverez l'allée des querelles, Fulvie... A gauche, vous trouverez la grotte des raccommodements, Curius.

CURIUS.

Venez, Fulvie.

FULVIE.

Vous me direz tout ?

Digitized by Google

CURIUS.

Oui.

(Il sort avec Fulvie.)

## SCÈNE III

CATILINA, seul.

Va, pauvre fou ! pour un jour, pour une heure d'amour de plus, trahis tes amis. Ce que tu devrais cacher même à la femme qui t'aimerait, dis-le à la femme qui ne t'aime plus. On ne craint pas les dénonciateurs quand on a le peuple romain tout entier pour complice. (A des Serviteurs.) Mon barbier et mon médecin. Viens, Storax.

## SCÈNE IV

CATILINA, STORAX, puis LE BARBIER.

STORAX.

Nous sommes arrivés?

CATILINA.

Oui; tu n'as plus rien à craindre, tu peux jeter là ce manteau.

LE BARBIER.

Vous m'avez demandé, maître ?

CATILINA.

Change-moi la tête de cet homme-là.

STORAX.

Ah ! oui, si c'est possible.

CATILINA.

Tout est possible à mon barbier, c'est un faiseur de miracles. Entrez, Chrysippe... Toi, emmène cet homme et fais vite.

(Storax et le Barbier sortent.)

## SCÈNE V

CATILINA, CHRYSIPPE, entrant.

CATILINA, donnant la main à Chrysippe, qui lui tâte le pouls.

Eh bien ?

Digitized by Google

CHRYSIPPE.

Eh bien, vous avez la fièvre.

CATILINA.

Tu ne m'apprends rien de nouveau. Mais d'où me vient cette fièvre ?

CHRYSIPPE.

Vous vous serez encore déchiré la poitrine en faisant quelque effort.

CATILINA.

J'ai lancé le disque de Rémus.

CHRYSIPPE.

C'est cela, toujours le même ! Quand les autres boivent la coupe d'Hercule, vous videz, vous, l'amphore tout entière. Quand, aux fêtes de Vénus, les autres veillent trois jours, vous veillez, vous, toute la semaine. Quand les autres lancent le palet ordinaire, vous lancez, vous, le disque de Rémus. Vous avez craché le sang, n'est-ce pas ?

CATILINA.

Oui.

CHRYSIPPE.

Un autre se fût tué sur le coup.

CATILINA.

Tandis que, moi, je ne mourrai que dans... Voyons, dans combien de jours, Chrysippe ?

CHRYSIPPE.

Oh ! dieux merci...

CATILINA.

Dans combien de mois ?

CHRYSIPPE.

J'espère mieux encore.

CATILINA.

Un an alors... Eh ! de quoi te plains-tu et quel est l'homme qui est sûr d'avoir un an devant lui ?... Un an !... tu dis un an, n'est-ce pas ?

CHRYSIPPE.

Je crois que vous pouvez compter sur un an.

CATILINA.

Merci. Un an !... le temps de me marier, d'avoir un fils, de laisser sur cette terre, où peut-être on parlera de moi, un héritier de mon nom, glorieux ou sinistre.



Digitized by Google

CHRYSIPPE.

Vous êtes bien fatigué, bien vieilli depuis quelques années.

CATILINA.

J'ai trente-sept ans à peine.

CHRYSIPPE.

Oreste était vieux à vingt-cinq. Pourquoi vous marier?

CATILINA.

N'as-tu pas entendu ce que je viens de dire? Je veux un enfant.

CHRYSIPPE.

Ne vous mariez pas, car vous n'aurez pas d'enfant, car vous ne laisserez pas d'héritier de votre nom. Vous avez tari en vous les sources de la vie. Agissez désormais comme si vous étiez seul au monde. Pensez à vous.

CATILINA.

Ainsi, voilà ton arrêt. Tu me condamnes, toi, le juge infaillible.

CHRYSIPPE.

Je prononce la sentence, mais vous l'avez exécutée vous-même.

CATILINA.

Pas d'enfant!

CHRYSIPPE.

C'est cela. Cette sentence va devenir votre tourment, n'est-ce pas? C'est assez qu'une chose soit devenue impossible pour que vous la désiriez. Soyez donc ambitieux pour vous-même, c'est déjà bien assez. Un fils!... à quoi vous servira un fils?

CATILINA.

A avoir quelqu'un à aimer et qui m'aime en ce monde. A quoi me servira un fils?... Demande à l'ombre du vieux Cornélius Sylla, qui posséda le monde, s'il n'eût pas donné la moitié du monde, le monde entier, pour racheter cette larme qu'il versa sur le tombeau de son fils Cornélius. Eh bien, les dieux eurent pitié de lui. Il eut d'un troisième mariage Faustus. Pourquoi les dieux seraient-ils donc plus sévères pour moi que pour Sylla? Un fils continue notre vie, et, quand le feu qui anime certains hommes s'est éteint sous l'aile de la mort, une étincelle se réfugie au sein de leur enfant. Une étincelle recommence une incendie.

CHRYSIPPE.

Adoptez quelqu'un que vous aimerez et qui vous aimera.

Digitized by Google

CATILINA.

Me prends-tu pour un sot, Chrysippe? crois-tu que l'adoption remplace la naissance? Je veux aimer selon la nature et non par la loi. Va, mon médecin, je serai sage et le temps me guérira.

CHRYSIPPE.

Je me retire.

CATILINA.

Surveille-moi pendant le souper. J'ai besoin de toute ma rigueur et de toute ma gaieté, ce soir. Au reste (riant), je ne me suis jamais senti en meilleure disposition.

CHRYSIPPE.

Et vous ne voulez pas qu'on en doute?

CATILINA.

Non, certes.

CHRYSIPPE.

Alors, mettez du rouge de Péluse sur vos joues, car vous êtes pâle comme la mort.

CATILINA.

J'en mettrai. Adieu, Chrysippe.

CHRYSIPPE

Au revoir, seigneur.

## SCÈNE VI

CATILINA, seul.

Qu'a-t-il voulu dire par ces mots: « Oreste était vieux à vingt ans? » Oreste était souillé, Oreste avait des remords, Oreste était poursuivi par les Euménides? Moi, je n'ai rien à faire avec les noires déesses. Allons, allons, Catilina, du découragement, du dégoût, au moment où tu es près de toucher le but? Tes genoux faiblissent, ta main tremble? Pauvre machine humaine! Si j'en arrive à me mépriser moi-même, que penserai-je des autres? (A Storax, qui entre.) Qui va là? qui êtes-vous?

## SCÈNE VII

STORAX, CATILINA.

STORAX.

Allons, il paraît décidément que j'ai changé de tête.

Digitized by Google

CATILINA.

Oui, par Janus, tu as deux visages.

STORAX.

Oh! deux!... Je ne vous en ai pas encore donné le compt

CATILINA.

Avance ici, et causons.

(Il s'assied.)

STORAX.

Je ne demande pas mieux, la langue me démange. De qu allons-nous parler?

CATILINA.

Eh bien, parlons de toi.

STORAX.

De moi? J'ai peur d'être trop indulgent.

CATILINA.

Je tiendrai compte de la partialité. D'abord, comment u homme d'esprit comme toi, car tu as de l'esprit...

STORAX.

Trop!

CATILINA.

Eh bien, comment un homme qui a trop d'esprit s'expos t-il à être crucifié pour une tourterelle?

STORAX.

On ne pare pas un coup de fronde.

CATILINA.

C'est vrai.

STORAX.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de me sauver, une foi pris.

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Eh bien, je me suis sauvé, ne m'en demandez pas davan tage. Quand, placé dans une situation mauvaise, on tire de l situation tout le parti qu'on peut en tirer, il n'y a rien dire.

CATILINA.

Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas... Donc, s tu n'as pas paré le coup de fronde, cela ne veut pas dire qu tu n'eusses pas paré autre chose.

Digitized by Google

STORAX.

J'ai paré Caton.

CATILINA.

Explique-moi cela, je ne comprends pas bien... Quelles affaires as-tu pu avoir avec Caton, toi ?

STORAX.

Des affaires politiques.

CATILINA.

Allons donc! la politique ne regarde pas les esclaves.

STORAX.

Les esclaves, c'est vrai ; mais...

CATILINA.

Car je ne suppose pas que tu sois citoyen romain.

STORAX.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe.

CATILINA.

Tu es citoyen ?

STORAX.

Comme vous, comme César, comme Crassus. Seulement, je suis moins noble que vous, moins débauché que César, et moins riche que Crassus.

CATILINA.

Mais alors, si tu es citoyen romain, tu n'avais qu'à crier tout à l'heure : « Halte-là, maîtresse Orestilla ! Je me nomme Storax, je suis citoyen romain !... » et tu sortais d'embarras tout naturellement.

STORAX.

Brrr ! comme vous y allez, vous, seigneur Sergius !

CATILINA.

Sans doute.

STORAX.

Voilà justement l'affaire... Je me débarrassais d'avec Orestilla, mais je m'embarrassais avec Caton.

CATILINA.

Eh bien, parle, explique-toi.

STORAX.

Chacun a ses petits secrets.

CATILINA, se levant sur son séant.

C'est ce que je n'admets pas, maître Storax. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes à moi... Or, si votre corps seul m'appartient, ce n'est point assez... S'il ne s'agit que de votre corps, j'ai

Digitized by Google

cinq cents esclaves plus beaux et mieux tournés que vo
Votre confiance, au contraire, m'est précieuse. Je vous p
donc de me l'accorder, ou sinon je me verrais forcé, n'aya
aucun besoin de votre corps, de le rendre à Aurélia, et mê
de le donner à Caton, à qui je n'ai jamais rien donné. Voyo
ce que je vous dis là fait-il effet sur vous, aimable Storax ?

STORAX.

Beaucoup d'effet.

CATILINA.

Eh bien, voyons.

(Il se recouche.)

STORAX.

Vous le voulez?

CATILINA.

Absolument.

STORAX.

Vous saurez d'abord que je ne me suis pas toujours appe
Storax.

CATILINA.

Ah !

STORAX.

Non. Du temps des proscriptions, je m'appelais Quint
Pugio, j'étais tanneur.

CATILINA.

Très-bien !

STORAX.

Sylla, vous en savez quelque chose, vous qui étiez son am
Sylla mit un certain nombre de têtes à prix. Je n'avais pa
d'ouvrage, la tête valait quatre mille drachmes. J'en coupa
quelques-unes, mais honnêtement, je vous jure.

CATILINA.

Qu'appelles-tu honnêtement?

STORAX.

C'est-à-dire que je n'imitais jamais ces gens de mauvais
foi, qui, pour s'épargner des recherches fatigantes, coupaien
la tête de leur voisin... quand celui-ci ressemblait au pro
scrit demandé. Non, avec moi, bon argent, bon jeu.

CATILINA.

C'était de la probité.

STORAX.

Oui, jusque-là, je sais bien, tout va à merveille... Mai

Digitized by Google

voilà qu'un jour, Sylla eut la malheureuse idée de changer le mode de payement, et qu'au lieu de compter tant par tête, il se mit à acheter les têtes à la livre. Chacun alors de chercher les plus lourdes. Mes associés eurent la chance... Les uns prirent des têtes de savants, de magistrats; les autres, les têtes de philosophes, toutes têtes de poids... Il ne me resta plus qu'un beau, qu'un élégant... un fils de sénateur.

CATILINA.

Tête légère, n'est-ce pas? et que tu laissas vivre.

STORAX.

Non. J'imaginai un moyen. Je m'avisai de lui couler du plomb fondu dans l'oreille pour réparer l'injustice du sort... Je vous le disais, j'ai trop d'esprit.

CATILINA.

En effet, j'ai entendu parler de cela... C'était ingénieux.

STORAX.

N'est-ce pas?... Malheureusement, la main me tourna, j'en mis trop; la tête devint si lourde, que c'était invraisemblable... L'intendant, après avoir payé, s'aperçut de la supercherie. Sylla, qui était de bonne humeur ce jour-là, me fit grâce de la vie; mais il voulut que je rendisse l'argent. Je l'avais dépensé. On me déclara banqueroutier, et, comme tel, je fus mis à l'encan et vendu au vieux mari d'Aurélia Orestilla... Le mari mort, j'échus à la femme. Aujourd'hui, vous le savez, Caton recherche curieusement, pour en faire collection, les têtes de ceux qui se sont distingués dans les proscriptions. Je sais que mon trait du plomb fondu l'occupe, et qu'il a fort envie de connaître particulièrement le citoyen Quintus Pugio. Voilà pourquoi, tant que Caton vivra, je préfère m'appeler Storax. Auriez-vous quelque chose à objecter contre ce désir, seigneur Sergius?

CATILINA.

Moi? Pas le moins du monde.

STORAX.

Voyez-vous, si vous êtes assez bon pour me protéger, et contre Caton et contre Aurélia, je tâcherai de vous rendre à mon tour quelques services. J'ai beaucoup vu, beaucoup observé... Je sais beaucoup de choses qui, inutiles à moi, peuvent être fort utiles aux autres... Voulez-vous que je vous dise quelques mots de vos amis?

Digitized by Google

CATILINA.

Mes amis, je les connais.

STORAX.

Et vos ennemis?

CATILINA.

Inutile, je m'en défie. Écoute : te chargerais-tu de me re trouver quelqu'un?

STORAX.

Où cela?

CATILINA.

Dans Rome.

STORAX.

Donnez-moi son signalement.

CATILINA.

Tu l'as vu.

STORAX.

Je l'ai vu, et vous me demandez si je retrouverai quelqu'u que j'ai vu?

CATILINA.

Je te le demande.

STORAX.

Où l'ai-je vu?

CATILINA.

Au Champ de Mars.

STORAX.

Quand cela?

CATILINA.

Il y a deux heures...

STORAX.

Mettez-moi sur la voie.

CATILINA.

Le jeune homme à la fronde...

STORAX.

Qui a tué ma tourterelle?

CATILINA.

Justement.

STORAX.

Comme cela tombe! Je m'étais promis de le retrouver pour mon compte. Je ferai, comme lui, d'une pierre deux coups.

Digitized by Google

CATILINA.

Storax, ce jeune homme te sera sacré. Ta vie me répondra d'un de ses cheveux ! Tu le retrouveras pour moi seul.

STORAX.

Soit.

CATILINA.

Combien te faut-il de temps pour le retrouver ?

STORAX.

N'était-ce pas à lui, ce petit gueux d'esclave jaune qui le suivait ?

CATILINA.

C'était à lui.

STORAX.

En ce cas, il me faut une heure. Laissez-moi sortir, et, dans une heure...

CATILINA.

Tu es libre.

STORAX fait trois pas et revient.

Ah ! pardon, seigneur Sergius, mais il y a une chose qui m'inquiète ?

(Il va s'appuyer sur le bras du fauteuil.)

CATILINA.

Serait-ce, par hasard, cette lettre de Lentulus, que tu as trouvée sous mon manteau, et que tu as su si habilement déchiffrer ?

STORAX.

Non.

CATILINA.

Non ? C'est grave, cependant, un secret de cette importance !

STORAX.

Aussi m'a-t-il préoccupé un instant... En revenant au Champ de Mars, nous avons côtoyé un vivier plein de grosses lamproies, qui dévoreraient dix Storax et quinze Pugio en un quart d'heure. Ces bêtes, en me voyant passer, levaient leurs fins museaux à la surface de l'étang, et me couvaient d'un œil affamé. Vous m'aviez fait prendre le bord de l'eau. « Ah ! ah ! me suis-je dit, il paraît que c'est ici que mon nouveau maître va enterrer Storax et le secret de Lentulus. » Mais, pas du tout, vous avez passé outre... Alors,



Digitized by Google

je me suis dit : « Il faut qu'il ait bien besoin de moi ; sans quoi... »

CATILINA.

Sans quoi ?...

STORAX.

Sans quoi, vous m'eussiez poussé dans le bassin aux lamproies.

CATILINA.

J'y ai bien pensé.

STORAX.

Je l'ai bien vu.

CATILINA.

Ce n'est donc plus cela qui t'inquiète ?

STORAX.

Vous vous êtes chargé de ma toilette ; bien !... la tête est bonne. Vous vous êtes chargé de mon costume, et je ne me plains pas de l'habit ; mais...

CATILINA.

Mais quoi ?

STORAX.

Quel doit être l'usage de cet anneau qu'on m'a rivé à la jambe ?

CATILINA.

Cet anneau, c'est pour y mettre cette chaîne.

(Il lui remet une chaîne.)

STORAX.

Ah ! ah !...

CATILINA.

Tu es mon confident ; mais je t'élève à la dignité de portier... dans tes moments perdus. Sois tranquille, dans une heure, tu seras libre.

STORAX.

Donc, je me mets à la piste du jeune homme.

CATILINA.

A l'instant même... Songe que j'en veux avoir des nouvelles cette nuit.

STORAX.

Je vous ai demandé une heure.

CATILINA.

Ah ! voilà quelqu'un qui nous arrive.

Digitized by Google

STORAX.

C'est Orestilla.

CATILINA.

Eh bien, ne vas-tu pas faire quelque imprudence? Puisque tu ne te reconnais pas toi-même, elle ne te reconnaîtra pas.

## SCÈNE VIII

### CATILINA, STORAX, ORESTILLA.

CATILINA.

Salut, Orestilla ! Je vous attendais.

ORESTILLA.

Est-ce parce que je vous avais dit que je ne viendrais pas?

(Elle s'assied.)

CATILINA.

Justement; mais je me suis dit : « Storax pendu, la colère passera, et Orestilla ne voudra pas me faire cette douleur, de priver de sa présence une fête donnée pour elle. » Il a donc été pendu, ce malheureux Storax?

ORESTILLA.

Non; le drôle n'a pas voulu me donner ce plaisir; en passant sur le pont, il s'est jeté dans le Tibre.

CATILINA.

Où il s'est noyé?

ORESTILLA.

On me l'a dit, du moins; mais, comme je tiens à en être sûre, j'ai donné l'ordre aux pêcheurs de chercher son corps.

CATILINA, à Storax.

Va où je t'ai dit.

ORESTILLA.

Qu'est-ce que cet homme?

CATILINA.

Un nouvel esclave dont j'examinais les mérites.

(Storax sort.)

## SCÈNE IX

### CATILINA, ORESTILLA.

ORESTILLA.

Bien. Sommes-nous seuls?

Digitized by Google

CATILINA.

A l'exception de Curius et de Fulvie, qui se disputent ou raccommodent dans les jardins, je ne sais trop lequel.

ORESTILLA.

Verrez-vous longtemps encore une société pareille?

CATILINA.

Cela dépendra de vous, Orestilla. Sommes-nous d'accor

ORESTILLA.

Parfaitement. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez p nous nous épousons; n'est-ce point cela?

CATILINA.

Il est impossible de mieux établir la situation.

ORESTILLA.

Il y a dans la vie d'un homme, fût-il homme de mérit fût-il homme de talent, fût-il homme de génie, un de c moments où tout avenir peut se briser devant un mot : l'a gent manque!

CATILINA.

Moins le génie, je suis, en effet, dans un de ces moments-l

ORESTILLA.

Il en résulte que, faute de quelques milliers de sesterce une destinée avorte, une fortune croule...

CATILINA.

C'est ce qui faillit arriver à César au moment de partir po l'Espagne. Il rencontra Crassus, qui le sauva.

ORESTILLA.

Et c'est ce qui vous arriverait, à vous, si vous ne m'avi pas rencontrée... Je serai votre Crassus. Crassus donna préture à César, je vous donnerai le consulat. Combien vo faut-il pour assurer votre élection? Calculez largement.

CATILINA.

Vingt millions de sesterces.

ORESTILLA.

Vous pouvez les faire prendre chez moi cette nuit.

CATILINA.

De mon côté, vous savez que je ne vous apporte rien. M terres et mes prairies sont grevées d'hypothèques, mes e claves sont engagés, le séquestre est mis sur mes maison Vous épousez Lucius Sergius Catilina... ou plutôt son no et rien de plus.

Digitized by Google

ORESTILLA.

Soit. C'est à un homme tel que vous qu'il me convient de lier ma destinée. Maintenant, vous savez toute ma vie. Je ne cherche point à me farder. J'abjure mon passé. J'oublie ce que je fus. Votre avenir politique, c'est le mien. Pour la réussite de vos désirs, pour le triomphe de votre ambition, pas de trêve, pas d'obstacles. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de sentiments... Je suis votre associée, votre instrument, s'il est besoin, votre complice, s'il le faut... Je suis à vous, toute à vous.

CATILINA.

J'accepte.

ORESTILLA.

Les serments que les époux se font entre eux, dérision! Ce n'est point un mariage, c'est un pacte que nous concluons au pied des autels. Le jour où vous me direz : « Aurélia, pour que je sois plus riche, pour que je sois plus grand, pour que je sois le premier de Rome, ce n'est pas assez qu'il y ait entre nous un pacte, il faut qu'il y ait un crime!... » ce jour-là, je vous dirai : « Associée, je partage le mal et le bien ; complice, je me mets à l'œuvre ; instrument, je frappe!... »

CATILINA.

Bien!

ORESTILLA.

Est-ce là-dessus que vous comptiez?

CATILINA.

Tout à fait.

ORESTILLA.

A votre tour!... Que faites-vous pour moi?

CATILINA.

Je croyais cette question résolue entre nous... Où je vais, je vous mène. Seulement, tant que je monte, vous pouvez me suivre ; si je tombe, vous avez le droit de m'abandonner... Je ne vous dois que ma bonne fortune.

ORESTILLA.

Je n'aime point Catilina comme on aime un homme ; je l'aime comme on aime sa propriété. Je vous veux exclusivement, entièrement... C'est vous dire que je ne permettrai pas que rien, entendez-vous? que rien surgisse entre nous... J'ai accepté la seconde place dans votre fortune et dans votre vie ;

Digitized by Google

mais, réfléchissez-y, je refuserais la troisième. Vous d'abor
moi ensuite.

CATILINA.

C'est convenu.

ORESTILLA.

Ainsi, vous n'avez rien dans le cœur, Catilina?

CATILINA.

Rien.

ORESTILLA.

Vous n'aimez aucune femme?

CATILINA.

Aucune.

ORESTILLA.

Pas un regard que vous cherchiez avec plaisir?

CATILINA.

Pas un.

ORESTILLA.

Pas une main que vous pressiez avec affection?

CATILINA.

Pas une.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'un premier mariage?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'adoption?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant naturel?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Réfléchissez-y bien. En me disant que vous n'aimez rien a
monde, que tout vous est indifférent; en me disant que
dois passer avant tout et avant tous, vous vous ôtez le droi
de défendre qui que ce soit contre moi, vous me donnez
droit de disposer souverainement de tout et de tous.

CATILINA.

Je vous le donne.

Digitized by Google

ORESTILLA.

Voici l'anneau d'Orestillus, mon premier mari, le cachet auquel obéissent mon intendant et mes esclaves. Il représente quarante millions de sesterces... et ma liberté. Votre main.

(Elle lui passe l'anneau au doigt.)

CATILINA.

A vous, voici l'anneau de Sergeste, mon ancêtre, le cachet qui régnait sur tous mes biens, quand j'avais des biens. Aujourd'hui, il n'est plus que le gage de ma volonté. Mais ce que je veux, c'est cent fois, c'est mille fois, c'est un million de fois ce que j'ai perdu. C'est ce qu'a voulu Marius ; c'est ce qu'a accompli Sylla.

ORESTILLA.

Votre associée peut le prendre ?

CATILINA.

Le voici.

(Orestilla prend l'anneau.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, NUBIA, puis LENTULUS, RULLUS, CÉTHÉGUS, CAPITO, CURIUS, FULVIE, UN INTENDANT, etc., etc.

Catilina va au-devant des nouveaux venus jusque dans le jardin.

NUBIA, paraissant à la porte de côté.

Maîtresse...

ORESTILLA.

Ah ! c'est toi, Nubia ?

NUBIA.

Puis-je parler ?

ORESTILLA.

Oui.

NUBIA.

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Erys.

ORESTILLA.

Où demeurent-ils ?

NUBIA.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia.

ORESTILLA.

Bien. Prends mon manteau, Nubia.

Digitized by Google

CATILINA, revenant avec Capito, et allant au-devant de Lentulus.

Lentulus, salut!

LENTULUS.

Avez-vous reçu ma lettre?

CATILINA.

Oui, et soyez tranquille. On veillera à ce que le pois chiche soit cueilli. — Bonjour, Céthégus!

CÉTHÉGUS.

Bonjour. Avons-nous du nouveau?

CATILINA.

C'est à vous qu'il faut demander cela; à vous, notre futur édile.

(Entrent Fulvie et Curius.)

CÉTHÉGUS.

Par Hercule! le sénat se remue comme une fourmilière sur laquelle un cheval a mis le pied. Toutes les bandes de pourpre veulent nommer Cicéron. Sera-t-il nommé?

CATILINA.

Vous le savez, amis, c'est un coup de dés sur le tapis vert des comices. Nul ne peut répondre s'il fera le coup de Vénus ou le coup du chien.

FULVIE.

O Sergius! pourquoi les femmes ne votent-elles pas!

CATILINA.

Merci, belle Fulvie; mais, si les femmes ne votent pas, elles font voter.

ORESTILLA, assise.

C'est presque une déclaration, savez-vous? Dites donc à Fulvie que nous nous marions... séparés de biens.

CURIUS, à Catilina.

Bon! voilà les femmes qui se disputent, à présent.

CATILINA, intervenant.

L'une ou l'autre de vous deux a-t-elle vu César, mesdames?

TOUTES DEUX.

César? Non.

CATILINA.

Voyons, Orestilla?

CURIUS.

Voyons, Fulvie?

ORESTILLA.

Eh bien, quoi?

Digitized by Google

FULVIE.

Qu'y a-t-il ?

CÉTHÉGUS.

César, c'est un Janus : il a deux visages. Par Hercule ! dé-ez-vous de lui, Sergius. L'un qui sourit à Catilina, l'autre ui sourit à Cicéron.

CATILINA, à Orestilla.

Si César vient, retenez-le, et qu'il ne sorte sous aucun pré-xte. — Ah ! vous voilà, Rullus ! Que tenez-vous là ? Est-ce un hapitre des dix premières années de votre *Histoire de Sylla ?*

RULLUS.

Non ; c'est un projet d'organisation dont je compte faire essai, si jamais j'arrive au pouvoir.

CAPITO, à Catilina.

Eh bien, qu'attendons-nous pour souper ?

CATILINA.

César.

L'INTENDANT.

Une lettre du noble Julius...

CATILINA.

Il ne viendra pas.

ORESTILLA.

A-t-il une bonne raison, au moins ?

CATILINA.

Excellente. Jugez-en... (Il lit.) « Une belle dame vient de me aire avouer que l'on dîne mieux à deux qu'à douze. Pardon-ez-moi ; elle ne me pardonnerait pas. »

FULVIE, à Curius.

Si César ne vient pas, c'est mauvais signe.

CURIUS.

Par Vénus ! Fulvie, César donne une trop bonne excuse pour que je ne trouve pas qu'il est dans son droit.

FULVIE.

Niais que vous êtes !

CATILINA.

Seigneurs, nous tâcherons de nous passer de César.

LENTULUS.

N'importe, c'est fâcheux. César ! c'est un beau nom.

RULLUS.

Eh ! laissez là vos patriciens, Lentulus. Invitez le peuple,



Digitized by Google

et il viendra, lui. Je réclame la part du peuple, Catilina, d peuple, toujours oublié dans les révolutions?

CATILINA.

C'est bien, Rullus, c'est bien; on lui fera justice cette foi au peuple, et c'est vous qui serez chargé de la lui faire.

TOUS.

Bravo, Catilina! bravo!

CÉTHÉGUS.

J'attends, pour crier: « Vive Catilina! » que Catilina a fait ses largesses.

CATILINA.

Soyez tranquille, il les fera. J'ai regardé l'aigle romaine et j'ai mesuré son vol; elle part du mille d'or, centre de l ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Eu rope au ciel sévère, à la terre féconde; l'Asie aux plaines em baumées, aux fleuves semés de paillettes d'or, aux ville opulentes; l'Afrique avec ses mines d'argent et de pierre précieuses, avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis voilà ce que domine l'aigle de nos légions; du haut du ciel son œil voit s'agiter cent cinquante millions de tributaires fumer quarante mille cités; l'ombre de ses deux ailes s'éten sur les deux mers qui embrassent son domaine, comme un ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée elle peut reposer son vol sur une montagne d'or aussi haut que l'Atlas. Comptons-nous. Nous comptons six! Coupons l montagne en six tranches; taillons le monde en six parts voilà, mes amis, la largesse que vous fait le roi du festin.

TOUS.

Vive le roi du festin!

CATILINA.

Le roi, ce sera le consul de demain. Criez: « Vive le consul! »

CÉTHÉGUS.

Pas de détours, pas d'apologues. Ne crions ni « Vive le roi! » ni « Vive le consul! » Crions: « Vive Catilina! »

CURIUS, à Fulvie.

Comprenez vous, maintenant?

FULVIE.

Je comprends.

CURIUS.

Et êtes-vous fâchée d'être restée?

Digitized by Google

FULVIE.

Je ne m'engage que jusqu'à demain

CATILINA.

Maintenant, parlez. Il n'y a pas de trop vastes désirs, il n'y a pas de trop grandes ambitions ; ce que les autres osent à peine rêver, demandez-le, et vous l'aurez. — A vous, Lentulus, prenez.

LENTULUS.

A moi l'Asie !

CATILINA.

Rullus, vous l'organisateur de nos majorités, demandez.

RULLUS.

A moi Rome, et, avec Rome, l'Italie !

CATILINA.

Soit... — Céthégus, vous, le bras de l'entreprise, que vous faut-il ?

CÉTHÉGUS.

La Gaule, la Germanie, le Nord !

CATILINA.

C'est dit. — Capito, que désirez-vous ?

CAPITO.

L'Afrique !

CATILINA.

Accordé. — Vous, Curius ?

CURIUS.

Que dites-vous de l'Espagne, Fulvie ?

FULVIE.

Elle est un peu ruinée par César.

CURIUS.

Bah ! nous trouverons bien à y glaner un milliard de sesterces. (Se tournant vers Catilina.) L'Espagne !

CATILINA.

Vous l'avez.

ORESTILLA, à Catilina.

Ils vous oublient et prennent tout. Chacun a sa province ; que vous restera-t-il, à vous ?

CATILINA, bas.

Tout. Ne faut-il pas des proconsuls à un dictateur ? (Haut.) Et maintenant, amis, à table !

CAPITO.

Mais la table n'est pas dressée.

Digitized by Google

CATILINA.

Oh! ce sera bientôt fait; j'ai, pour me servir, des génies fort intelligents, quoique invisibles.

FULVIE.

Et de quelle façon leur transmettez-vous vos commandements?

CATILINA.

Frappez du pied, madame, avec l'intention qu'ils vous envoient à souper, et ils vous obéiront.

FULVIE.

Combien de fois?

CATILINA.

Trois fois, c'est le nombre sacré.

FULVIE frappe du pied trois fois; une table somptueusement servie sort de terre avec des lits de pourpre.

C'est par magie!

ORESTILLA, bas, à Catilina.

Envoyez chercher chez moi un million de sesterces.

CATILINA.

Bien! placez-vous. Amis, à table! à table!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, STORAX.

STORAX.

Maître!

CATILINA.

C'est toi?

STORAX.

Je sais tout.

CATILINA.

Parle!

STORAX.

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Érys.

CATILINA.

Où demeurent-ils?

STORAX.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia, une petite maison isolée.

Digitized by Google

CATILINA, vivement.

La maison de la vestale ?

STORAX.

Justement!

CATILINA.

Qu'on apporte un manteau d'esclave dans cette chambre ; ns dix minutes, je sors.

ORESTILLA.

Eh bien, Catilina, nous n'attendons plus que vous et les ouronnes.

CATILINA.

Voici Vénus, votre sœur, qui vient vous les apporter.

ux Esclaves vêtues en nymphes et une Vénus descendent du lambris sur un nuage, avec des couronnes et des guirlandes.)

TOUS.

Vive Catilina, le roi du festin !

CATILINA, levant sa coupe.

Amis, au partage du monde!

TOUS.

Au partage du monde !

---

# ACTE TROISIÈME

## QUATRIÈME TABLEAU

La maison de la Vestale. — Même décoration qu'au prologue.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

MARCIA, sur un canapé; CLINIAS.

MARCIA.

Pourquoi prenez-vous cette peine de porter vous-même les gages dans le souterrain, Clinias ?

CLINIAS, s'approchant d'elle.

Parce que je me défie de tout le monde, et même de Syrus;

Digitized by Google

puis il y a près d'une année que la porte extérieure n'a ouverte. J'avais peur que la serrure ne fût rouillée et q nous n'éprouvassions quelque difficulté au moment du d part. Heureusement, tout va bien.

MARCIA.

Voyons, Clinias, pour me séparer encore une fois de m enfant, le danger est-il aussi grand que vous le croyez ?

CLINIAS.

Le danger est immense, Marcia.

MARCIA.

Ainsi, vous ne vous êtes pas trompé, vous êtes sûr d'av reconnu cet homme ?

CLINIAS.

Marcia, trois figures vivent incessamment dans mon souv nir ; l'une y éveille l'amour, la seconde la pitié, la troisièr la haine : vous que le ciel nous a donnée, Niphé que la mi nous a prise, cet homme que l'enfer nous renvoie.

MARCIA.

C'est bien, Clinias ; prenez cette bourse. J'ai mis quat talents d'or au fond du coffre. Rien ne s'oppose plus main nant à ce que je sois séparée de mon fils. Rien, pas même r volonté.

CLINIAS.

Marcia, vous avez encore une heure.

MARCIA.

Elle passera bien vite.

CLINIAS.

Elle passera trop lentement, Marcia. Je l'avoue, je ne re pirerai à l'aise qu'une fois hors des murs de Rome, quar nos mules nous entraîneront vers Naples.

MARCIA.

Alors, partez tout de suite.

CLINIAS.

Il m'a fallu le temps de faire prévenir nos esclaves. Je les ai donné rendez-vous à la fin de la seconde veille seulemen

MARCIA.

Où doivent-ils vous attendre ?

CLINIAS.

Au premier mille de la voie Appia. Ils seront vingt, con duits par Senon le Gaulois, bien armés, bien montés.

Digitized by Google

MARCIA.

Et quand pourrai-je vous rejoindre?

CLINIAS.

Aussitôt que nous vous aurons annoncé notre arrivée à Alexandrie. Pardon si je dispose ainsi de vous, Marcia, si je vous pousse ainsi dans l'exil, mais c'est pour suivre votre fils. Vous y perdez la patrie, mais vous y gagnez le bonheur.

MARCIA.

Merci, Clinias.

CLINIAS.

Ah! voici Charinus qui vient... D'ici à l'heure du départ, Marcia, pas un mot à votre fils! qu'il n'apprenne qu'il vous quitte que lorsque le moment de vous quitter sera venu.

## SCÈNE II

LES MÊMES, CHARINUS, SYRUS.

CHARINUS.

Pardon, ma mère, je me suis laissé entraîner par le travail, et j'avais peur, en entrant, de ne plus vous trouver ici. Il est tard, n'est-ce pas?

CLINIAS.

On vient de crier la cinquième heure de la nuit.

MARCIA.

Qu'as-tu fait, Charinus? Tu as dessiné ou traduit?

CHARINUS.

L'un et l'autre, ma mère.

MARCIA.

Es-tu content de ce que tu as fait?

CHARINUS.

Je serai content si vous êtes contente, ma mère. Syrus, va chercher dans ma chambre un dessin qui représente des hommes à cheval, et un rouleau de papyrus couvert de lignes inégales. Ce n'est point par paresse, ma mère, que j'envoie Syrus, c'est pour ne pas vous quitter.

MARCIA.

Cher enfant!...

CLINIAS, bas, à Marcia.

Du courage!

Digitized by Google

CHARINUS.

Votre cœur bat, votre poitrine se gonfle; qu'avez-vous, m
mère?

MARCIA.

Rien.

SYRUS, rentrant.

Jeune maître, est-ce là ce que vous demandez?

CHARINUS.

Oui. Tenez, ma mère, voyez... Ceci est la copie d'une fris
du Parthénon.

MARCIA.

Laisse-moi ce dessin, mon enfant; je le garde.

CHARINUS.

Oh! ma mère, vous lui faites beaucoup trop d'honneur.

CLINIAS.

Qu'as-tu traduit aujourd'hui, Charinus?

CHARINUS.

Quelques vers du chef-d'œuvre d'Euripide; un fragmen
de *Phèdre*: l'invocation à Diane.

CLINIAS.

Voyons.

MARCIA.

Attends que je t'écoute, mon enfant; attends surtout qu
je te voie.

CHARINUS.

Fille de Jupiter, déesse au front changeant,
Qui mires dans les flots ta couronne d'argent,
Et traces à ton char, quand la nuit prend ses voiles,
Une route nacrée au milieu des étoiles,
Toi qui chasses le jour, et que j'entends parfois
En excitant les chiens, troubler la paix des bois;
Qui sondes des forêts l'épaisseur inconnue,
Quand ton frère Phœbus, éclatant dans la nue,
Te conseille d'aller, au milieu des roseaux,
Livrer ton corps divin à la fraîcheur des eaux;
Diane chasseresse, ô fille de Latone,
Reçois d'un cœur ami cette blanche couronne
Que je t'offris hier, et que, d'une humble main,
Avec les mêmes vœux, je t'offrirai demain.
J'en ai ravi les fleurs...

CLINIAS, bas, à Marcia, qui paraît fort émue.

Marcia!...

(Geste de désespoir de Marcia.)

Digitized by Google

CHARINUS.

Mais qu'avez-vous donc, ma mère? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

CLINIAS, retournant le sablier.

Marcia, c'est l'heure.

CHARINUS.

Quelle heure, mon père? celle de me retirer, sans doute?

CLINIAS.

Oui... Dites adieu à votre mère, Charinus.

CHARINUS.

Bonsoir, ma bonne mère! bonsoir, ma mère chérie!

MARCIA.

Adieu! adieu!...

CHARINUS.

Mais vous ne me dites pas bonsoir, vous me dites adieu, ma mère.

MARCIA, sanglotant.

Adieu! oh! oui, adieu!

CHARINUS.

Ma mère, vous pleurez... Mon père, vous détournez la tête... Qu'y a-t-il? par grâce, qu'y a-t-il?

CLINIAS.

Il y a, Charinus, que vous partez, ou plutôt que nous partons cette nuit.

CHARINUS.

Nous partons! et où allons-nous, mon père?

CLINIAS.

En Égypte.

CHARINUS.

En Égypte?

CLINIAS.

Oui; votre éducation n'est pas finie, Charinus... L'Égypte est un de ces pays qu'un jeune homme, destiné comme vous l'êtes aux arts et aux sciences, doit visiter.

CHARINUS.

Oh! je serais bien heureux de voir l'Égypte, si ma mère pouvait nous y suivre.

CLINIAS.

Avant trois mois, Charinus, elle nous aura rejoints.

CHARINUS, allant à sa mère.

Oh! bonne mère! Mais, puisque tu dois venir, pourquoi ne

Digitized by Google

viens-tu pas avec nous? pourquoi n'avances-tu pas ton d
part où ne retardons-nous pas le nôtre?

CLINIAS.

Parce qu'il faut que tu partes à l'instant même, Charinu

CHARINUS.

Mais ce n'est pas un voyage, alors, c'est une fuite.

MARCIA, pleurant.

Oui, mon enfant, une fuite!

CHARINUS.

Il y a donc un danger?... Pour qui?... Pour moi?...

MARCIA.

Oui, pour toi.

CHARINUS.

Ma mère, serait-ce donc ce seigneur que nous avons vu a
Champ de Mars?... Mon père, ce...

CLINIAS.

Silence! je vous dirai tout cela en route, Charinus. Prene
ce coffret.

CHARINUS, allant pour prendre le coffret.

Dois-je appeler Syrus ou Byrrha?

CLINIAS.

Non, non! gardez-vous-en, au contraire! Il faut que tou
le monde ignore notre départ.

CHARINUS.

Mais, quelque précaution que nous prenions, le portie
nous verra sortir.

CLINIAS.

Il ne nous verra point, car nous sortons par le souterrain
Dis adieu à ta mère, Charinus.

CHARINUS s'élance dans les bras de sa mère, assise sur le canapé.

Mais ma mère se meurt! vous le voyez bien, je ne puis l
quitter dans cet état.

CLINIAS.

Charinus, il faut que le jour nous trouve aux marais Pon-
tins.

CHARINUS, à genoux devant Marcia.

O ma mère! ma mère!

SYRUS, entrant.

Maître!

CLINIAS.

Qui vient ici sans être appelé?

Digitized by Google

MARCIA.

C'est un instant de plus que les dieux me donnent. Sois le bien venu, Syrus !

SYRUS, prenant Clinias à part.

Maître, un esclave est là-bas qui demande à vous parler.

CLINIAS.

Je n'attends personne, je ne veux recevoir personne en ce moment. (Syrus sort.) Allons, embrassez votre fils, Marcia.

CHARINUS.

Tu viendras, n'est-ce pas, bonne mère ?

MARCIA.

Oh ! oui, le plus tôt possible.

SYRUS, rentrant.

Maître !

CLINIAS s'apprête à ouvrir le passage secret.

Encore ?

SYRUS.

Maître ! cet esclave insiste.

CLINIAS.

Chasse-le.

SYRUS.

Il demande seulement à vous remettre un billet.

CLINIAS.

Qu'il attende. (A Marcia.) Vous verrez ce que c'est, Marcia, lorsque nous serons partis.

SYRUS.

Maître, à ce que dit l'esclave, le billet vous prévient d'un grand danger.

MARCIA.

D'un grand danger ! Vous entendez, Clinias.

CLINIAS.

Voyons, que dis-tu ? de quelle part vient ce danger ?

SYRUS.

De la part de Sergius Catilina.

CLINIAS.

De Sergius Catilina ?

MARCIA.

Catilina !... Grands dieux !

CHARINUS.

Mon père, c'est ce patricien que nous avons rencontré au

Digitized by Google

Champ de Mars, qui m'avait donné ce beau flacon, et loin d qui vous m'avez entraîné si vite?

CLINIAS, à Syrus.

Amène l'esclave, je veux lui parler. (Syrus sort. A Marcia. Dans votre chambre... Pas un souffle, pas une parole!

MARCIA.

Et Charinus?...

CLINIAS.

Dans le souterrain, afin qu'il soit tout prêt à partir... Dan votre chambre, dans votre chambre! Marcia, je vous en sup plie. (Montrant le souterrain.) Et vous, Charinus, là, là. (Il le fa entrer dans le souterrain.) Ne vous écartez point, ne bougez pas n'ayez point peur. Seulement, fermez la trappe en dedan avec cette barre de fer. (A Marcia.) Allez, Marcia. (A Charinus. Allez, Charinus... Il était temps!

## SCÈNE III

CLINIAS, SYRUS, L'ESCLAVE.

SYRUS.

Voici l'esclave.

CLINIAS.

C'est bien, laisse-nous seuls. (A l'Esclave.) Tu as une lettre à me remettre? (L'Esclave la donne. — Lisant.) « Tu as aujourd'hui, au Champ de Mars, insulté Lucius Sergius Catilina. Il désire savoir la cause de cette offense. » C'est bien, demain je la lui ferai savoir. Je ne puis la dire qu'à lui-même.

L'ESCLAVE.

Alors, parle; le voici...

(Il lève son capuchon.)

CLINIAS.

Catilina! Catilina dans cette maison!...

CATILINA.

Eh bien, cette réponse? Je l'attends.

CLINIAS.

Je n'ai pas de réponse à te faire.

CATILINA.

Tu n'as pas de réponse à faire à Sergius Catilina, quand, aujourd'hui même, tu l'as offensé cruellement? Voyons, quel

Digitized by Google

sentiment t'a fait agir envers moi... Était-ce un sentiment de haine, de mépris ou de terreur ?

CLINIAS.

Crois à tous les sentiments que tu peux m'inspirer, Catilina, excepté à la terreur.

CATILINA.

Je ne dis pas que tu as eu peur pour toi... Ne connaissant pas ce sentiment, je ne suppose jamais qu'il existe chez les autres.

CLINIAS.

Et pour qui craignais-je donc, si ce n'était pour moi ?

CATILINA.

Mais pour ce jeune homme qui t'accompagnait, peut-être.

CLINIAS.

J'ignore de quelle terreur vous voulez parler et de quel jeune homme il est question... L'heure s'avance... J'ai besoin d'être seul ; laissez-moi...

CATILINA.

Je ne suis pas de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, qui interrogent pour ne pas apprendre, qui vont sans raison d'aller... Je t'ai vu, au Champ de Mars, agir d'une façon qui a droit de m'étonner... Je suis venu dans cette maison pour savoir ce qu'il importe que je sache. Je ne m'en irai point que tu ne m'aies répondu.

CLINIAS.

Ma réponse, la voici : Regardez ce portique silencieux et sombre ; regardez cette voûte où le bruit de vos pas fait un écho funèbre...

CATILINA.

J'ai vu ce portique, j'ai vu cette voûte... Après ?

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu entras dans cette maison, ne trouvas-tu pas sous ce vestibule un cercueil ?

CATILINA.

Peut-être.

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu sortis de cette maison, ne laissas-tu pas à cette place un cadavre ?

CATILINA.

Cela se peut.

Digitized by Google

CLINIAS.

Ce n'est pas tout, car le meurtre fut ton moindre crime !.. Cette nuit, ne l'avais-tu pas destinée à tous les forfaits? n'avais-tu pas outragé la fille au pied du cercueil du père, souillé la prêtresse à la face de la divinité? et, non content d'avoir assassiné l'affranchie, dont le sang rougit l'eau de cette fontaine, ne laissas-tu pas lâchement condamner à mort, lâchement ensevelir vivante, le jour où elle devenait mère, la vestale, victime de ta brutale passion?... J'ai donc raison de te dire : Traverse en courant ce vestibule, sacrilége!... fuis de cette salle sans regarder en arrière, assassin !

CATILINA.

Tu es cet esclave qui se précipita sur moi au moment où je quittais la maison?

CLINIAS.

Eh bien, oui, c'est moi.

CATILINA.

Alors, plus de détours, plus de mystères... Charinus a quinze ans; Charinus est le fils de la vestale enterrée vivante, Charinus est mon fils!

CLINIAS.

Tu te trompes, c'est le mien !

CATILINA.

Tu es donc marié?

CLINIAS.

Oui !

CATILINA.

Où est ta femme?

CLINIAS.

Que t'importe !

CATILINA.

Oh ! je te l'ai dit, quand je soupçonne, quand je désire, quand je veux, rien ne me distrait, rien ne m'arrête, tu le sais bien... Charinus existe : je l'ai vu... Charinus ! cher petit !... Tu as bien fait de l'appeler Charinus, car je l'aime; car, au premier coup d'œil, je l'ai aimé... Ne dis pas que tu es son père, ne dis pas qu'il est le fils de ta femme... Je l'ai reconnu, comme on reconnaît une ombre... Charinus est le fils de Marcia, le fils de mon amour, la seule chose que j'aime en ce monde. (Il s'assied.) Je resterai jusqu'à ce qu'on me l'ait rendu... Rends-le-moi, et je m'en irai.

Digitized by Google

CLINIAS.

Oh ! tu fais bien de m'irriter, tu fais bien de provoquer ma violence.

CATILINA.

Tu fais bien de me menacer, tu fais bien de porter la main à ton épée !

CLINIAS.

Hors d'ici !

CATILINA.

Prends garde !

CLINIAS, tirant son épée.

Hors d'ici ! ou tu es mort.

CATILINA.

Tiens, je n'ai que ce poinçon d'acier, avec lequel j'écris sur mes tablettes ; mais, au besoin, il peut devenir un poignard ; prends garde ! car, avec cette arme misérable, je vais combattre pour un bien plus précieux que ma vie, je vais combattre pour un fils. Prends garde ! tu succomberas et je le prendrai.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MARCIA.

MARCIA, entrant.

Vous me prendriez mon enfant, vous ?...

CATILINA.

Dieux immortels ! est-ce une apparition ? est-ce un rêve ? Marcia, Marcia la vestale !

MARCIA.

Oh ! tu l'as reconnue ?

CATILINA.

Marcia, Marcia !

MARCIA.

Oui, quand, par un crime, cette vierge pure donnait le jour à un fils ; quand, par le dévouement généreux d'un ami, la morte revoyait le jour qu'elle ne devait jamais revoir ; quand les dieux ont permis tout cela, croyez-moi, ils ne peuvent permettre que mon fils me soit ravi par vous, que mon sauveur soit assassiné par vous, par vous qui êtes la cause de tous mes malheurs, et que cependant je vois pour la

Digitized by Google

première fois, et dont cependant je prononce le nom pour l
première fois, Lucius Sergius Catilina !...

CATILINA.

Marcia vivante !

CLINIAS.

Marcia, vous nous avez perdus ; il sait notre secret main
tenant ; il peut le révéler aux magistrats. Marcia, laissez-nou
ensemble, et, quand je vous rappellerai, vous n'aurez plu
rien à craindre de lui.

MARCIA.

Clinias, retirez-vous !

CLINIAS.

Seule ! vous voulez que je vous laisse seule avec cet homme!

MARCIA.

Je vous en prie.

CLINIAS.

Oh ! vous savez bien que vos prières sont des ordres. Je
me retire, Marcia.

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE V

### CATILINA, MARCIA.

MARCIA.

Lucius Sergius Catilina, asseyez-vous dans ma maison.

CATILINA, se laissant tomber sur un fauteuil.

O dieux bons !...

MARCIA, s'approchant de lui.

Vous avez dit tout à l'heure que vous veniez chercher ici
votre fils Charinus, votre fils qui n'avait pas de mère ; main-
tenant, vous voyez que Charinus a une mère ; que deman-
dez-vous ?

CATILINA.

Oh ! c'est donc vous, Marcia ?

MARCIA.

Non, ce n'est pas Marcia, la Marcia que vous connaissiez
autrefois et que vous essayez de reconnaître aujourd'hui ;
c'est une mère à qui vous avez dit : « Je vais te prendre ton
enfant ! »

Digitized by Google

CATILINA.

Je ne sais ce que j'ai dit, Marcia.

MARCIA.

Oui, je comprends, mon apparition vous a troublé ; ce n'est point une chose ordinaire que la résurrection des morts, n'est-ce pas ? et vous deviez croire ensevelie à jamais cette Marcia que vous avez perdue. Voyons, est-ce au nom de Marcia déshonorée par votre crime, est-ce au nom de Marcia assassinée par votre abandon que vous venez redemander Charinus ?

CATILINA.

Ah !... Isolons les deux crimes que vous me reprochez ; laissez-moi porter le poids du premier, si lourd, qu'il courbe mon front devant vous lorsque vous me regardez ; mais ne m'accusez pas du second, c'est une lâcheté que je n'ai pas commise. Lorsque le jugement de Cassius Longinus vous frappa, je combattais en Espagne ; la nouvelle de votre mort m'arriva deux mois après l'exécution de la sentence ; je ne pus ni vous défendre ni vous sauver. Charinus ne saurait donc reprocher à son père autre chose que le crime auquel il doit la vie.

(Il se lève.)

MARCIA.

Charinus n'a pas de père, seigneur ; il n'a qu'une mère, près de laquelle il a vécu depuis sa naissance et qui, le jour où il sera devenu un homme, lui révélera le malheur qui pèse sur sa vie.

CATILINA.

Pour qu'à partir de ce jour, il me haïsse, n'est-ce pas ?

MARCIA.

Je ne veux lui inspirer pour vous ni bons ni mauvais sentiments ; je ne sais de vous que tout ce que le monde en dit ; vous ne m'avez été révélé que par votre crime : vous êtes entré la nuit dans la maison de mon père, je dormais lorsque vous avez franchi le seuil de ma chambre ; vous avez abusé d'un sommeil préparé par vous ; quand je me suis réveillée, vous n'étiez plus là, et j'étais mère.

(Elle s'est éloignée de Catilina.)

CATILINA.

Marcia, pas un mot de plus, je vous en conjure ! (S'appro-



Digitized by Google

chant de Marcia.) Je ne suis pas un homme à moduler des sou pirs et à nourrir des remords, et cependant bien des fois l souvenir de cette nuit terrible est venu me faire tressaillir e trembler. Mais à quoi bon tout cela? Quand on a ruiné la for tune, l'honneur, la vie d'une femme; quand on a fait tombe sur sa tête les plus épouvantables malheurs, on ne vient pa lui dire: « Pardonnez-moi, je me repens; » mais on vient lu dire: « Écoutez-moi, pauvre victime de ma folie, de mo amour, de ma brutalité, écoutez-moi; si j'ai été méchant c'est que j'étais seul, c'est que je voyais le vide autour d moi, c'est que le néant qui précède l'existence et qui suit l mort, vivant, je l'avais dans le cœur. Oh! il est facile d'être bon, croyez-moi, quand on aime et qu'on est aimé!... Pour quoi toutes ces orgies ardentes qui usent mes nuits, tous ce rêves fiévreux qui brûlent mes jours? Parce qu'au lieu d'un sentiment réel qui fait aimer la vie, j'ai été obligé de vouer un culte aux passions factices qui la font oublier. Pourquo mon patrimoine perdu? pourquoi ma fortune jetée aux vents pourquoi mes jours dépensés au hasard? Parce que je ne ré pondais à personne de mon patrimoine, de ma fortune, de mes jours. Donnez-moi un héritier de tout cela, Marcia, e je conserverai tout cela pour mon héritier. Donnez-moi un enfant, et je grouperai le passé, le présent et l'avenir autou de cet enfant. » Eh bien, Marcia, comprenez-vous? A l'heure où il est temps encore pour moi de m'arrêter, quand peut-être je puis écarter la fatalité qui me poursuit en épouvantant cette fatalité avec le présent que les dieux viennent de me faire, je retrouve Charinus, je retrouve votre enfant, je retrouve mon fils; mon cœur, que je croyais mort, ressuscite; l'espoir, que je croyais éteint, renaît... Marcia, Marcia! il y a là pour moi, devant moi, je le sens, un monde nouveau, inouï, inconnu, pareil à ces jardins enchantés que gardait le serpent de Jason ou le dragon d'Hespérus. Ce monde, c'est vous, Marcia, qui en tenez l'entrée. Marcia, au nom de tous les dieux, ne me repoussez pas du seuil sau veur! Marcia, ne me fermez pas la porte sacrée!

MARCIA.

Et vous voulez que je croie à cet amour paternel venu en un instant, ignoré d'hier, tout-puissant aujourd'hui?

CATILINA.

Que voulez-vous que je vous dise, Marcia? A peine si j'y

Digitized by Google

crois moi-même; c'était une chose qui vivait en moi et que j'ignorais. Tout ce que je croyais aimer, c'était l'émanation de cet amour inconnu auquel l'apparition de mon enfant a donné un nom, une forme, une existence. J'ai vu Charinus, et mes yeux n'ont pu se détacher de lui. Il buvait dans une gourde de bois de frêne, et j'ai souhaité qu'il bût dans l'or. Il était brillant de jeunesse, de beauté, de grâce, et j'ai souhaité qu'il fût mon fils. Les dieux ont permis que l'impossible devînt une réalité, et j'ai dit aux dieux : « Eh bien, c'est tout ce que je désirais; dieux immortels, donnez-moi mon enfant, et je n'ai plus rien à demander de vous. »

MARCIA; elle se soulève sans quitter sa place.

Je voudrais vous croire, Catilina; mais je me souviens, et je me défie. Je voudrais avoir confiance en vous; mais je me souviens, et j'ai peur.

(Elle retombe assise.)

CATILINA.

Voyons, Marcia, comment supposez-vous que je cherchasse avoir cet enfant en ce moment, où, au compte de mon ambition, les minutes valent des jours et les jours des années, si je ne l'aimais de toute mon âme? Ma fortune, ma renommée, ma vie, se jouent demain. Je devrais m'occuper à préparer ce grand combat qui doit être le triomphe ou la mort de ce qu'il y a deux heures encore j'appelais mes espérances. Eh bien, j'apprends que cet enfant que j'ai vu, que ce Charinus qui m'a parlé, habite cette maison funeste. Je quitte tout; j'accours. Ce vague espoir ne m'avait pas trompé. Cependant, la troisième veille va s'accomplir; mes partisans m'attendent, m'appellent, me maudissent. Le sablier à la main, ils voient le temps qui fuit, l'heure qui s'échappe. Où suis-je? Je vous le demande, Marcia. Ici; que fais-je? J'implore, je prie, car je ne menace plus, Marcia; je n'ai plus de courage pour la haine, plus de force pour la colère. Je suis tout amour! Le monde m'attend, et je perds le monde!... Eh bien, Marcia, que voulez-vous pour votre fils et pour le mien? Est-ce le monde?... Montrez-moi mon fils; laissez-moi embrasser mon fils; laissez Charinus m'appeler son père, et je cours lui conquérir le monde... Est-ce un coin obscur dans la Sabine, une pauvre maison dans les Apennins, une chétive cabane au bord de la mer? Eh bien, cette chétive cabane, cette pauvre maison,

Digitized by Google

ce coin obscur, mettez-y mon fils, et il me tiendra lieu du monde!

MARCIA.

Inutile, Sergius : l'enfant que vous cherchez n'est plus ici.

CATILINA.

Prenez-garde! voilà que vous ne me comprenez point, Marcia, et voilà que vous allez essayer de me tromper. Charinus n'est point sorti d'ici; Charinus est caché dans la maison... Vous n'étiez pas prévenue de mon arrivée, d'ailleurs; comment eussiez-vous songé à éloigner votre fils?

MARCIA.

Ne l'avez-vous pas rencontré au Champ de Mars? Clinias ne vous a-t-il pas reconnu ? N'avons-nous pas dû songer que, séparé violemment de cet enfant sur lequel vous aviez jeté les yeux avec curiosité, vous essayeriez de vous rapprocher de lui? Puis ce jour est un jour néfaste. Catilina n'est pas le seul qui cherche Charinus.

(Elle tombe assise sur le canapé.)

CATILINA.

Je ne suis pas le seul?

MARCIA.

Non ; avant que votre esclave interrogeât Syrus, Syrus avait déjà été interrogé par une femme.

CATILINA.

Tu dis, Marcia, qu'on a interrogé Syrus, n'est-ce pas?

MARCIA.

Oui, une esclave.

CATILINA.

Nubienne?

MARCIA.

Oui.

CATILINA.

C'est cela. Elle aussi est à sa recherche.

CATILINA.

Elle!...

MARCIA.

Marcia, plus que jamais, rends-moi notre enfant, que je le sauve...

MARCIA ; elle se lève.

Et pourquoi penses-tu que je ne le sauverai pas bien seule?

Digitized by Google

CATILINA.

Marcia, si elle m'a suivi, si elle a découvert que je venais dans cette maison, si elle sait pourquoi j'y viens, Charinus est perdu.

MARCIA.

Perdu!

CATILINA.

Si elle a deviné cela, fusses-tu la sombre Hécate qui enfouit ses trésors dans les abîmes de la terre, tu ne saurais dérober Charinus à la colère qui le poursuit.

MARCIA.

Grands dieux! Mais qui peut donc haïr mon Charinus?

CATILINA.

Il existe des esprits jaloux, farouches, sanguinaires, qui détruisent, quand ils aiment, tout ce qu'on aime plus qu'eux. Eh bien, une femme m'a demandé s'il était quelqu'un que je préférasse à elle, et, moi qui ne savais point alors que Charinus fût mon fils, je lui ai répondu : « Non. » Si cette femme sait que Charinus existe, que Charinus est mon fils, mon unique amour, à cette heure elle aiguise le poignard, elle distille le poison!...

MARCIA.

Grands dieux!

CATILINA.

Ainsi, tu le vois bien, Marcia, ce n'est plus pour moi seul, c'est pour toi, c'est pour lui, pauvre enfant, que je prie, que j'implore. Mais, au nom de tous les dieux! au nom de ton père mort! au nom de notre enfant! Marcia, à genoux, à tes pieds, je te le demande, mets-le auprès de moi, ou mets-moi auprès de lui, jusqu'à demain, jusqu'à ce que je sois consul, jusqu'à ce que je te dise : « Dors tranquille, Marcia; je te réponds de notre enfant. »

MARCIA.

Oh! l'on ne trompe pas avec cet accent; oh! l'on ne trahi pas avec cette voix... Viens, Catilina, viens!...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CLINIAS, puis CICÉRON.

CLINIAS.

Sergius Catilina, voici Cicéron qui veut vous entretenir un instant.



Digitized by Google

CATILINA, se relevant.

Cicéron!

CLINIAS, à Marcia.

Il n'a pas vu Charinus?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Il ne sait pas où il est?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Et vous n'avez rien avoué?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Dieu merci! j'arrive à temps. (Il va fermer à clef les deux portes latérales.) Marcia, venez.

(Il sort avec elle.)

## SCÈNE VII

### CICÉRON, CATILINA.

CICÉRON.

Salut, Sergius!

CATILINA.

Vous ici?

CICÉRON.

Vous le voyez.

CATILINA.

Que me voulez-vous?

CICÉRON.

Clinias ne vous a-t-il pas dit que je voulais vous entretenir un instant?

CATILINA.

L'heure est mal choisie, le lieu du rendez-vous n'est pas convenable... A demain, Cicéron... Ah! la porte est gardée?

CICÉRON.

Oui, je suis venu accompagné.

CATILINA.

Je comprends.

Digitized by Google

CICÉRON.

Vous vous présentez au consulat, Sergius?

CATILINA.

Pourquoi pas? Vous vous y présentez bien... Suis-je de moins bonne famille que vous, par hasard? Il faut deux consuls à Rome; vous serez le premier, je serai le second. Vous voyez que je suis modeste.

CICÉRON.

Eh bien, c'est justement dans cette hypothèse que je désirais causer avec vous. Deux collègues qui ne s'entendraient pas, quel détriment pour la République!

CATILINA.

Raillez-vous toujours, Cicéron?

CICÉRON.

Non, sur ma parole de chevalier, et la preuve, Sergius, c'est que, si vous voulez sur certaine question m'engager votre foi de patricien, je suis votre homme.

CATILINA.

Impossible, Cicéron; mes engagements sont pris.

CICÉRON.

Vous refusez?

CATILINA.

Je refuse.

CICÉRON.

C'est votre dernier mot?

CATILINA.

C'est le dernier.

CICÉRON.

Prenez garde, Sergius! (Il s'avance près de Catilina.) Nous vous décidé que, si vous n'acceptiez pas mes propositions, vous ne seriez pas consul.

CATILINA.

Et comment empêcherez-vous mon élection?

CICÉRON.

Oh! d'une façon bien simple. Pour être nommé consul, n'est-ce pas, il faut se trouver, le jour de l'élection, dans l'enceinte des murs de Rome?

CATILINA.

J'y suis, ce me semble.

CICÉRON.

Oui; mais cette maison, où nous vous avons suivi, où nous

Digitized by Google

vous tenons enfermé ; cette maison, qui appartient à Clinia
c'est-à-dire à un de mes amis, touche à la porte Flaminia. I
dix minutes, nous vous emportons par delà les murs ; en s
heures, nous vous conduisons à bord d'un bâtiment qui a
tend à Ostia ; en quinze jours, ce bâtiment vous conduit
Gaule, en Espagne, en Égypte. Pendant ce temps, les éle
tions se font, et, comme vous n'êtes pas à Rome, vous n'ét
pas nommé.

CATILINA.

Ah ! voilà donc le moyen que comptent employer, pour
débarrasser d'un adversaire qui les gêne, Caton, Lucullu
Cicéron, c'est-à-dire les gens vertueux ! Les gens vertue
appellent cela un moyen, à ce qu'il paraît ; moi, qui ne su
pas vertueux, j'appelle cela un guet-apens.

CICÉRON.

Appelez cela comme vous l'entendrez, Sergius ; mais rega
dez-vous dès à présent comme déporté en Gaule, en Espag
ou en Égypte.

CATILINA.

Soit ; mais on revient de la Gaule, de l'Espagne, de l'
gypte. On en revient plus fort, par cela même qu'on a é
persécuté. Je reviendrai d'Égypte, d'Espagne et de Gaule ;
démasquerai les hommes vertueux, et, comme on nomme d
consuls tous les ans, je serai nommé consul l'année pr
chaine.

CICÉRON.

Voyons, je me place en face de toi et je te regarde : je vo
un homme que la Divinité a doué d'une intelligence sup
rieure, d'un génie éclatant. Cette intelligence brille enco
sous la couche épaisse de tes débauches, ce génie transpara
encore sous le masque sanglant de tes crimes ! Tu aimes to
ce qui est beau, tu aimes tout ce qui est bon, tu aimes to
ce qui est grand ; ne le nie pas. Tu sais bien aussi que je
suis pas un homme vulgaire, un grossier paysan d'Arpinu
un bourgeois encroûté, un citadin bouffi d'orge, de figues
de vin ; tu sais que je ne veux pas la religion comme un a
gure, l'ordre comme un centurion, la prospérité comme
marchand d'étoffes ; tu n'ignores pas que j'aime les arts, q
j'aime les poëtes, que j'aime la gloire ! Tu es bien convain
que la postérité est à moi, que ce titre de consul que j'am
tionne n'ajoutera rien à ma renommée d'orateur, n'est-ce p

Digitized by Google

Quand je me suis décidé à ne pas te perdre de vue depuis un mois, à te suivre ici ce soir, à te tenir enfermé dans cette maison, tu devines que je n'ai pas cédé au besoin de te faire un discours... Non : j'ai voulu te voir face à face, j'ai voulu te dire de toi à moi : Catilina, plus de prétextes ! Expose-moi ce que tu penses, demande-moi ce que tu veux. Tu me hais, moi, Cicéron? Impossible ! je ne t'ai fait aucun mal... Tu hais mes principes? Ce n'est pas vrai, tu n'en as aucun... Tu as besoin d'argent, tu en auras; tu as soif d'honneurs, je te ferai asseoir sur la chaise d'ivoire des consuls; tu es ambitieux de gloire, nous te ferons général comme Lucullus et comme Pompée !... Mais écoute-moi bien, Sergius, j'ai étudié mon époque, Rome, le monde... Nous sommes arrivés à cette heure plennelle des accomplissements où chaque homme a reçu les dieux une tâche à remplir. Ma tâche, à moi, est sinon d'imprimer, du moins de régler le mouvement de mon siècle. Eh bien, je ne veux pas que ma marche vers le bon, vers l'utile, vers le grand, ma marche vers le bien, enfin, soit retardée par la crainte ou pressée par la cupidité. Et, comme nous devons tous partir du même point pour atteindre à un même but, c'est-à-dire de l'humanité, qui est en bas, pour arriver à la Divinité, qui est en haut, vous marcherez avec moi vers ce but, Catilina ; vous y marcherez, je l'espère, librement, de bon cœur, avec toutes vos forces, et, si, pour que vous ne trébuchiez pas en regardant en arrière, il ne faut que vous tendre la main loyalement, je vous la tendrai... Voici ma main, Sergius.

CATILINA.

Merci, Cicéron; mais je ne veux partager avec personne ce que je peux conquérir seul. La vertu est pour vous un prétexte, un moyen d'action; avec un mot, vous vous faites un levier; avec ce levier, vous soulevez les masses; mais j'ai mon levier aussi, moi, Cicéron. Le vice ! ou plutôt ce que vous appelez le vice !... Vous dites à vos partisans : « Travaillez, ménagez, endurez... » Je dis à mes prosélytes : « Prenez, prodiguez, jouissez. » Quand nous aurons parlé tous deux en ce sens, sur la place publique, comptez vos clients, je compterai les miens; en vérité, je suis curieux de savoir ce que pourra contre moi cette force de résistance à laquelle, depuis le commencement du monde, les Cicérons de tous les temps ont prêté leur concours. Je suis comme vous, Tullius, je crois

Digitized by Google

que l'heure des accomplissements est arrivée, apportant chacun sa tâche, et je vais te dire quelle sera la mienne. Tu vas te promener dans Rome, et tu as pu voir deux choses qui ne devraient jamais se rapprocher, et qui cependant heurtent incessamment dans les rues de cette cité, qu'on appelle la cité reine. Ces deux choses, c'est la suprême richesse et la suprême misère, des hommes en tunique brodée d'or et en manteau de pourpre, qu'on appelle les patriciens; des cadavres vivants, à moitié nus, qu'on appelle le peuple.

CICÉRON.

Eh bien, à ce peuple nu, ne jetons-nous pas souvent le manteau de pourpre, à ces cadavres vivants, ne donnons-nous pas la sportule, et ne faisons-nous pas l'aumône?

CATILINA.

C'est cela, tu fais l'aumône parce que tu es riche; mais moi, je ne suis plus riche, et je me suis dit : « Est-ce qu'au lieu de faire l'aumône, je ne pourrais pas faire la justice... Car sache bien une chose : ces hommes en manteau de pourpre n'ont rien fait de bon pour être riches; ces cadavres vivants, à moitié nus, n'ont rien fait de mauvais pour être pauvres. Ils ont, suivant le hasard qui a présidé à leur naissance, vu le jour les uns dans un palais de la voie Flaminia ou de la porte Capène, les autres dans quelque mauvaise impasse de la Suburra ou de l'Esquilin, et alors, selon qu'ils ont ouvert les yeux sous le marbre ou sous le chaume, l'inexorable Fatum, ce dieu des rois, ce roi des dieux, leur a dit : « Pour toute ta vie, tu es voué au luxe ou condamné à la misère. Et cela, ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis un mois, ce n'est pas depuis un an, c'est depuis des siècles! et, depuis des siècles, les cris de ces malheureux déshérités du destin ont inutilement monté de l'abîme au ciel. Aussi, l'Italie se dépeuple; Rome a, depuis cinquante ans, élevé trois temples à la Fièvre. Encore si la mort frappait également, il n'y aurait rien à dire; mais la mort a pris parti pour les patriciens qui ont des palais bien aérés, des villas bien fraîches, des fermes bien saines... A l'époque des chaleurs, au temps des débordements du Tibre, quand le riche fuit Rome, la mort se garde bien de le suivre. Non : hôtesse funèbre, elle a ses quartiers de prédilection, elle visite le taudis du pauvre, elle va s'asseoir au chevet du mendiant. Là, elle fait tranquillement son œuvre, elle sait bien que le médecin grec, chez

Digitized by Google

lacolape, ne montera pas cinq étages pour lui arracher sa proie, la mort, que l'on représente aveugle et impassible, est devenue haineuse et partiale... Eh bien, j'ai vu cela, moi, et on me mis dit : « La société est mal faite ainsi; les dieux ont mis l'air du ciel et les biens de la terre pour tous, il est temps que tous aient part aux biens de la terre et à l'air du ciel... » Eh bien, ma tâche à moi, Cicéron, c'est d'ouvrir l'écluse au torrent qui gronde; je veux voir l'expansion de cet océan qui rugit, je veux entendre l'explosion de ces milliers de volcans humains qui ne demandent qu'à éclater.

CICÉRON.

C'est-à-dire que tu veux détruire ce qui est, n'est-ce pas?... Eh bien, soit, si tu as quelque chose de mieux à mettre à la place.

CATILINA.

Quand nous en serons là, nous verrons.

CICÉRON.

Ah! pauvre aveugle qui joue avec les hommes et les choses, les institutions et les lois, les révolutions et les empires! pauvre insensé qui entasse les uns sur les autres, vices et besoins, crimes et misères, haines et passions, comme faisaient les Titans de Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, et qui, lorsqu'on lui demande quel nouveau monde il compte tirer de l'ancien, quel univers il veut pétrir avec le chaos... pauvre aveugle! pauvre insensé qui se contente de répondre : « Quand nous en serons là, nous verrons! » Encelade a tenté ce que tu veux dire, et Encelade, foudroyé, est enseveli sous l'Etna.

CATILINA.

Eh bien, Catilina et Cicéron recommencent la lutte d'Encelade et de Jupiter, et nous verrons à qui, cette fois, demeurera la victoire.

CICÉRON.

Ah! la victoire n'est pas un doute pour moi, Catilina, pour moi qui ne crois pas au hasard, mais à une force motrice, intelligente, supérieure. Oh! non, ce n'est pas pour reculer devant ce qui lui reste à faire que Rome a fait ce qu'elle a fait. Non, quand elle est sortie de l'enceinte de Romulus pour s'emparer du Latium, du Latium pour s'emparer de l'Italie, de l'Italie pour s'emparer du monde; quand elle a pris à Carthage son commerce, à Athènes ses arts, à Sardes ses richesses, à Memphis sa science; quand, pareille à ces divinités

Digitized by Google

de l'Inde qui ont dix mamelles, elle fait boire à dix peuple à la fois le lait de l'avenir, ce n'est pas, crois-moi, pour qu sa gigantesque destinée avorte selon le caprice d'un homme !. Non, Sergius, prends le feu ! prends l'épée ! prends la torche Tu ne pourras rien contre Rome, Rome est immuable, Rom est éternelle, Rome est sous la main des dieux!

CATILINA.

Eh bien, si Rome est sous la main des dieux, ce que j'au rai détruit, les dieux se chargeront de le reconstruire.

CICÉRON.

Vous allez voir, Catilina, qu'il y a un Dieu... J'ai voul vous ramener au bien...

CATILINA.

C'est-à-dire à votre avis.

CICÉRON.

Ne m'interrompez pas, le moment est suprême. Je vous a parlé le langage de la fraternité... C'est un mot que vous n comprenez pas; il n'est pas dans le vocabulaire de notre so ciété, et, malheureusement, il faudra verser encore bien d sang pour l'écrire au livre de l'humanité. Je vous ai dit « Partageons. » Je vous ai dit : « Améliorons... » Je vous a dit : « Aimons-nous... » Mais vous avez fermé votre oreille mes instances, votre cœur à mes prières... Vous avez persé véré dans votre folie furieuse... Eh bien, Catilina, c'est main tenant un arrêt rendu contre vous.

CATILINA.

Vous m'exilez?

CICÉRON.

Non! C'était bon tout à l'heure, j'espérais encore... Mainte nant, vous m'avez ouvert l'abîme de votre cœur. J'ai réfléchi.. je ne vous exile plus : je vous tue.

CATILINA.

Ah! voilà donc la péroraison de l'homme vertueux, d l'honnête citoyen, du clément orateur qui, devançant le siècles, a inventé le mot fraternité pour me séduire!... Capito le boucher, ne parle pas si bien; mais, il faut lui rendre jus tice, il ne tuerait pas mieux.

CICÉRON.

Eh bien, c'est justement parce que je suis tout ce que tu dis, qu'il faut que tu meures. Deux grands principes luttent l'un contre l'autre, depuis le commencement du monde :

Digitized by Google

l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et le néant... Moi, je suis l'ordre, je suis le bien, je suis la vie... Toi, tu es le désordre, tu es le mal, tu es le néant. Nous combattons, je te tuerai; car, si je ne te tuais pas, peut-être tuerais-tu la société.

CATILINA.

Ainsi, à toi l'homme de la fraternité, à toi aussi, il te faut du sang pour accomplir ton œuvre de fraternité... Tu vois bien que tu n'es pas meilleur que moi, Cicéron!

CICÉRON.

Tu te trompes; car, si tu sors d'ici, Catilina, ce n'est plus une lutte entre Sergius et Cicéron; c'est une guerre entre le peuple et le sénat. Demain, après-demain peut-être, dix mille hommes égorgés rougiront de leur sang les rues, le Forum, la voie Sacrée... En te tuant aujourd'hui, en te tuant ici, j'économise!

CATILINA.

Et sans doute la même main qui m'aura frappé se chargera d'écrire mon histoire?

CICÉRON.

Ton histoire?... Et à quoi bon? Prends tes tablettes et assieds-toi à cette table. Écris ton testament... Ajoute que c'est moi, moi, Marcus Tullius Cicéron, qui te tue... Et ce que tu auras ordonné sera accompli; ce que tu auras écrit sera lu, lu au sénat, lu au Forum, lu au peuple, d'un bout à l'autre, hautement, publiquement... Mais hâte-toi, je te donne cinq minutes.

CATILINA.

Merci, Cicéron, j'accepte tes cinq minutes, et que le ciel te les rende à l'heure de ta mort.

CICÉRON, s'avançant au milieu de la cour.

Hors du fourreau les épées!...

## SCÈNE IX

CATILINA, seul en scène; CICÉRON et LES CHEVALIERS dans la cour; puis CHARINUS.

CATILINA, allant à la porte à droite du spectateur.

Fermée!... (Il traverse le théâtre et secoue la porte à gauche.) Fermée aussi... Oh!



Digitized by Google

CHARINUS, une lampe à la main, soulevant la trappe du souterrain.
Venez, mon père !

(Catilina s'élance dans l'ouverture et disparaît avec Charinus.)

---

# ACTE QUATRIÈME

## CINQUIÈME TABLEAU

Le Champ de Mars au jour des Comices

—

### SCÈNE PREMIÈRE

CICADA, GORGO, UN ESCLAVE, BOURGEOIS, se promenant et attendant.

CICADA, à cheval sur le tombeau de Sylla.
Combien as-tu déjà dejeuné de fois, Gorgo?

GORGO.
Trois fois.

CICADA.
Et combien de fois dîneras-tu ?

GORGO.
Toute la journée.

CICADA.
Ce que c'est que de n'avoir pas l'âge de voter ! Moi, je serais encore à jeun sans Volens, qui m'a donné un pâté d'alouettes et une amphore de vin. Quel est celui qu'on vient de te servir, à toi?

GORGO.
Du massique, à ce que l'on m'a dit.

CICADA.
Moi, je déguste du cœcube. Envoie-moi du tien, je t'enverrai du mien.

Digitized by Google

GORGO, à l'Esclave.

Fais goûter de ta liqueur à ce jeune citoyen qui est là sur tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE.

Mais il n'a pas l'âge de voter.

GORGO.

Il est mon ami.

L'ESCLAVE.

Oh ! alors, c'est autre chose.

(Il sert à boire à Cicada.)

GORGO.

Et Volens, où est-il?

CICADA.

Il place des bulletins pour Catilina. Catilina lui a fait distribuer du vin, et, pour engager les électeurs à boire, il boit. en a déjà enrôlé plus de cinq cents et grisé plus de mille.

GORGO.

Aussi, sa voix s'enroue. Écoute; on l'entend si on ne le voit as.

VOLENS, dans la coulisse.

Arrivez par ici, les forgerons! arrivez, les fondeurs! arrivez, les taillandiers! Vive Sergius Catilina!

TOUS.

Vive Sergius Catilina!

## SCÈNE II

LES MÊMES, VOLENS.

VOLENS.

Rangez-vous là et attendons. Serrez les rangs, front! (Apercevant Cicada.) As-tu bien bu, petit? as-tu bien mangé?

UN HOMME, dans les rangs.

C'est bon de boire, c'est bien de manger; mais on nous vait promis cent vingt sesterces par homme. Où sont les sesterces?

VOLENS.

Sois tranquille, ils viendront.

L'HOMME.

Où sont-ils? Voyons.

Digitized by Google

VOLENS.

Silence, ivrogne! Arrive ici, Gorgo... Arrive ici, Cicada.

CICADA.

Moi aussi?

VOLENS.

Tiens, il faut que tu gagnes ton pâté d'alouettes. Écoute moi tous les deux. Vous allez vous promener autour des pou où les électeurs viennent déposer leurs bulletins. Ceux q votent pour un seul, vous tâcherez de les faire voter po Catilina; ceux qui votent pour deux, vous tâcherez de faire voter pour Catilina et Antonius; ceux qui ne sauro pas écrire, vous leur donnerez des bulletins tout faits. Il y a plein mon casque, prenez.

CICADA.

Mais s'ils veulent qu'on mette Cicéron?

VOLENS.

Eh bien, vous écrirez Catilina, et vous direz que vous m tez Cicéron.

CICADA.

C'est vrai, cela commence par un C.

VOLENS.

Vous entendez, qu'il n'en soit pas question, de Cicéro C'est Catilina qu'il nous faut, un capitaine et non un avoca

CICADA.

Mais où est-il donc, Catilina?

VOLENS.

Probablement où il a besoin d'être. Cela ne nous regar point.

(Bruit dans la coulisse.)

CICADA.

En attendant, voilà le seigneur Pois-Chiche qui vient, lui. Il ne dort pas, il a recruté les bourgeois.

VOLENS.

Où donc le vois-tu, toi?

CICADA.

Là-bas, en robe blanche. Tenez, tenez, en a-t-il apr lui!... Mais, si on lui laisse comme cela récolter toutes l voix, il n'en restera plus pour les autres.

VOLENS.

Tais-toi, jeune homme; tu n'entends rien au gouverne ment.

Digitized by Google

GORGO.

Par Jupiter, Cicada a raison, ce n'est pas un cortége, c'est ie armée.

VOLI NS.

Tout cela se dissipera quand on jouera du bâton.

GORGO.

Vous croyez?

VOLENS.

A vos rangs!... Une bonne huée pour l'avocat d'Arpi- im... Ho! Cicéron!...

LES BOURGEOIS.

Vive Cicéron!...

(Huées, applaudissements.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, CICÉRON.

CICÉRON, au fond.

Merci, merci, mes amis. Vous savez ce que je veux, n'est- pas? En me nommant, vous aurez l'ordre, la tranquillité, commerce.

LES BOURGEOIS.

Bravo!

VOLENS.

N'écoutez donc pas ce bavard qui parle pour de l'argent, ni dit blanc et qui dit noir, selon qu'on le paye en or ou en ivre. A bas Ciceron! à bas!

CICÉRON, descendant la scène.

Oh! oh! je n'ai rien de bon à faire par ici, je suis en plein atilina... Ah! ah! Caton.

VOLENS, aux partisans de Catilina, qui rentrent.

Bon! voilà du renfort qui lui arrive. Il va perdre son temps bavarder avec Caton... Allez vite distribuer les bulletins et venez. Ne va pas me perdre mon casque, toi!

CICADA,

N'aie pas peur!... (Il sort avec Gorgo.) Vive Catilina!...

(Tous les partisans de Catilina sortent par la gauche.)

Digitized by Google

## SCÈNE IV

LES MÊMES, CATON, entrant par la droite.

CICÉRON, allant au-devant de Caton.

Eh bien, les entendez-vous, comme ils crient?

CATON.

Laissez-les crier, les choses vont au mieux.

CICÉRON.

Comment cela?

CATON.

Nous avons trois cent mille voix, toutes celles de la bo
geoisie et du commerce... Tous les bons Romains sont p
nous.

CICÉRON.

Les jours d'élection, Caton, les voix sont des voix ; ils o
eux, celles du peuple et de tous les nobles ruinés.

CATON.

De sorte que les soixante-quinze mille voix de César
votre avis, feront la majorité?

CICÉRON.

Oui, selon qu'elles se porteront sur Catilina ou sur moi.

CATON.

Avez-vous un moyen de communiquer avec César sans
compromettre?

CICÉRON.

J'ai Fulvie, la maîtresse de Curius.

CATON.

Curius est à Catilina !

CICÉRON.

Oui, mais Fulvie est à nous.

CATON, montrant un papier.

Eh bien, voilà les soixante-quinze mille voix de César;
vous les donne, Cicéron.

CICÉRON

Dans ce billet?

CATON.

Lisez la signature.

CICÉRON.

Servilie !... Votre sœur !... vous avez employé ce moyen!

Digitized by Google

CATON.

Comprenez, Cicéron, et que ceci reste entre nous.

CICÉRON, remontant.

Soyez tranquille !

(Cris dans la coulisse.)

CICADA, retournant le casque.

Plus un, père Volens; tout est distribué.

VOLENS.

Bien, petit ! Et toi, Gorgo ?

GORGO.

En avez-vous d'autres ?

VOLENS.

Il va en venir.

CICADA.

Dites donc, seigneur Caton, et le disque de Remus ?

GORGO.

Vous qui nagez si bien, vous devriez l'aller chercher au fond du Tibre ; foi de citoyen Romain, je donne ma voix au seigneur Cicéron, si vous faites cela.

VOLENS.

Seigneur Caton, une coupe.

CATON.

Tu ignores donc que je ne bois pas de vin ?

VOLENS.

Bah ! une fois n'est par coutume.

CATON.

Eh bien, donne.

LES PARTISANS DE CATILINA.

A Catilina ! à Catilina !

LES PARTISANS DE CICÉRON.

A Cicéron ! à Cicéron !

CATON, levant sa coupe.

A Rome !

(Il boit; applaudissements; tumulte au fond.)

CICÉRON, se retournant.

Qu'y a-t-il là-bas ?

Digitized by Google

## SCÈNE V

LES MÊMES, L'AFFRANCHI du premier acte.

L'AFFRANCHI.

Seigneur Tullius ! seigneur Tullius !

CICÉRON.

Lui ! par ici !

L'AFFRANCHI.

Bonne nouvelle!

CICÉRON.

Parle bas; ces gens sont nos ennemis.

L'AFFRANCHI.

Oh ! ce que j'ai à vous dire, dans dix minutes sera conn de tout le monde.

CICÉRON, CATON, LUCULLUS.

Eh bien, quoi ?

L'AFFRANCHI.

Toute une tribu qui avait engagé ses voix à Curius, et qu devait voter pour Catilina et pour Antonius, a voté pour An tonius et pour vous.

CATON.

Comment cela s'est-il fait?

L'AFFRANCHI.

Il paraît que les bulletins ont été changés, et, comme il votaient de confiance, les électeurs ont voté pour vous.

CICÉRON, bas.

Fulvie m'a tenu parole.

L'AFFRANCHI.

C'est douze ou quatorze mille voix sur lesquelles vous n comptiez pas et qui vous arrivent.

CICÉRON.

Elles sont les bien venues.

VOLENS, aux siens.

Ils se réjouissent!... est-ce que cela irait mal pour nous ! (Bruit, rumeurs.) Eh ! eh! que se passe-t-il donc là-bas?

GORGO.

On dirait une bataille.

CICADA.

S'il y a bataille, un peu de patience, les autres... Atten dez-moi.

Digitized by Google

CICÉRON.

Allez donc voir ce qui se passe, Caton.

(Tout le monde sort.)

## SCÈNE VI

CICÉRON, FULVIE, voilée.

FULVIE, sans lever son voile.

Ce n'est rien.

CICÉRON.

Est-ce vous, Fulvie?

FULVIE.

Oui.

CICÉRON.

Que fait-on là-bas?

FULVIE.

On s'extermine.

CICÉRON.

Qui cela?

FULVIE.

Mes votants. Quand ils ont vu qu'ils étaient trompés, ils ont voulu annuler l'élection; le questeur s'y est opposé; les chevaliers ont soutenu le questeur, de sorte que les coups pleuvent comme grêle.

CICÉRON.

Bien joué, Fulvie! Et Curius ne se doute de rien? il ne vous soupçonne pas?

FULVIE.

Il soupçonnerait plutôt sa main droite. Je vous le conduirai quand vous voudrez dans le Tibre.

CICÉRON.

Les yeux bandés?

FULVIE.

Les yeux ouverts.

CICÉRON.

Maintenant, pouvez-vous causer avec César?

FULVIE.

Pourquoi pas?

CICÉRON.

Il faudrait le voir avant l'élection.



Digitized by Google

FULVIE.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à l'attendre ici : il va ven

CICÉRON.

Eh bien, attendez-le. (Il regarde autour de lui.) Et...

FULVIE.

Et?...

CICÉRON.

Remettez-lui ce billet.

FULVIE.

Bien.

CICÉRON.

Oh ! oh ! voici tous nos ennemis. Laissez-moi me retirer retirez-vous vous-même, vous pourriez être reconnue.

(Cicéron s'éloigne d'un côté, Fulvie de l'autre.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, moins CICÉRON et FULVIE, plus CURIUS, CÉTH GUS, CAPITO, LENTULUS et LA FOULE.

CURIUS.

C'est une trahison! c'est une infamie !... L'élection d être annulée.

LENTULUS.

Mais comment cela s'est-il fait?

TOUS.

Oh ! à mort les traîtres !

CURIUS.

Comment cela s'est fait ? le sais-je ? puis-je le savoir ? donne des bulletins, les deux noms y sont écrits par moi, par mon secrétaire, devant moi, et, quand on dépouille scrutin, un des noms est changé.

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! tu as du malheur, Curius. Pour une trib que tu fais voter, elle se trompe. J'en ai fait voter six soixante-quinze mille hommes, et pas une erreur.

CURIUS.

Qu'est-ce à dire? m'accuses-tu ?

CÉTHÉGUS.

Non ; mais je dis...

Digitized by Google

LENTULUS.

Assez ! Voyons, c'est un malheur... mais réparable avec de l'activité. Avez-vous vu Catilina ?

CURIUS et CÉTHÉGUS.

Non.

LENTULUS à Volens.

Et vous autres ?

VOLENS.

Pas aperçu.

GORGO.

Nous le demandions tout à l'heure.

CICADA.

Oui ; et puis l'on demandait aussi les sesterces.

CAPITO.

C'est vrai !... l'argent !... Il nous avait dit de passer chez lui ce matin... et personne pour nous recevoir... Y a-t-il au moins quelqu'un de sa maison ici ?

STORAX, s'avançant.

Il y a moi, seigneur.

CAPITO.

Qui es-tu, toi ?

STORAX.

Je suis son nomenclateur.

LENTULUS.

Quand l'as-tu quitté ?

STORAX.

Hier au soir.

CURIUS.

Et, depuis hier, tu ne l'as pas revu ?

STORAX.

Non, seigneur ; non.

CAPITO.

Et l'argent, tu n'en a pas entendu parler ?

STORAX.

Pas le moins du monde.

Digitized by Google

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'INTENDANT d'Orestilla, conduisant un mulet.

L'INTENDANT.

Voici l'argent promis par le seigneur Catilina.

LENTULUS.

C'est toujours quelque chose.

STORAX, à part.

L'intendant d'Orestilla!... Cache-toi, Storax! cache-toi!

CURIUS.

Et, avec cela, as-tu des ordres de Sergius?

L'INTENDANT.

Pas d'autres que de remettre en son absence cet argent aux mains de ses amis. Vous êtes ses amis, je vous remets l'argent.

CAPITO.

Vive Catilina, alors!

CURIUS.

Citoyens, c'est cent vingt sesterces par tête, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui! oui! oui!

CICADA, prenant le mulet par la bride.

Oh! le joli mulet!

(Il le baise sur le nez. Chacun s'éloigne. On partage l'argent de Catilina.)

## SCÈNE IX

ORESTILLA, L'INTENDANT.

ORESTILLA.

Eh bien?

L'INTENDANT.

Il n'est pas ici, comme vous voyez.

ORESTILLA.

Et chez lui?

L'INTENDANT.

Non plus.

ORESTILLA.

Ses amis savent-ils où il est?

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Ils le cherchent comme vous.

ORESTILLA.

Qui a renvoyé l'or, cette nuit?

L'INTENDANT.

L'intendant.

ORESTILLA.

En disant?...

L'INTENDANT.

En disant qu'il vous remerciait, mais qu'il n'en avait pas besoin.

ORESTILLA.

Il y a quelque chose d'étrange là-dessous. Cherche Nubia, et envoie-la-moi.

L'INTENDANT.

Où dois-je l'envoyer?

ORESTILLA.

Ici.

(Elle abaisse son voile et demeure adossée au tombeau.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, RULLUS, LENTULUS.

LENTULUS.

Comprenez-vous, Rullus?

RULLUS.

Le vote de toute cette tribu?

LENTULUS.

Non, l'absence de Catilina.

RULLUS.

Catilina absent?

LENTULUS.

Sans que personne puisse dire où il est.

RULLUS.

Et l'argent?

LENTULUS.

L'argent est venu, par bonheur.

RULLUS.

C'est qu'il m'en faut pour mes hommes, et beaucoup!

Digitized by Google

LENTULUS.

On vous en a mis une sacoche à part.

RULLUS.

Bon !

CAPITO, revenant.

Eh bien, Catilina ?

LENTULUS.

Absent toujours, tandis que Cicéron parle, s'agite, péror
Le voyez-vous, là-bas, avec Caton et Lucullus ?

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! l'auraient-ils assassiné ?

VOLENS.

Assassiné ! Qui cela ? Si Catilina est assassiné, nous brûlo
Rome : les funérailles seront dignes du mort !

CRIS DU PEUPLE.

Catilina ! Où est Catilina ?

(Bruit, confusion.)

CÉTHÉGUS.

Faites-leur un discours, Rullus ; cela leur donnera un pe
de patience.

RULLUS.

Soit.

LENTULUS.

Monte sur ce banc.

RULLUS.

Romains !

TOUS.

Chut ! chut ! écoutons Rullus.

RULLUS, monté sur un banc.

Romains ! vous appelez Catilina, vous avez raison. Cati
lina, c'est votre ami, c'est notre patron à tous. Nommez-le
et la première loi que nous rendrons, c'est le partage d
champ public, ce champ qui appartient au peuple, et qu
les consuls louent à vil prix à des publicains comme Métel
lus, comme Lucullus, comme Caton.

TOUS.

Bravo ! bravo !

RULLUS.

Rien que dans le partage des champs qui environnen
Rome, et qui sont affermés aux éleveurs de bestiaux, il y a d
quoi enrichir cent mille familles,

Digitized by Google

TOUS.

Oui, oui, le partage du champ public! la loi agraire! la loi des Gracques!

RULLUS.

Puis il y a encore le territoire de Capoue qui est libre, et que le sénat se réserve; un million d'arpents de terres et des meilleures de l'Italie; les jardins qui ont arrêté Annibal, et qui, aux mains de nos administrateurs, sont devenus un désert.

TOUS.

Bravo! bravo!

RULLUS.

Votez donc pour Catilina! pour Catilina, qui vous promet tout cela, qui veut que le peuple soit maître et roi, oui, maître et roi à son tour. Votez pour Catilina! Je réponds de lui, je me porte garant pour lui.

TOUS.

Vive Catilina!

RULLUS.

Vous fiez-vous à ma parole?

TOUS.

Oui! oui!

RULLUS.

Me croyez-vous votre ami?

TOUS.

Oui, oui.

RULLUS, tirant des bulletins.

Eh bien, pour Catilina, amis! pour Catilina!

(Il distribue les bulletins.)

LENTULUS, CAPITO, VOLENS.

Pour Catilina, amis! pour Catilina!

(On porte Rullus en triomphe.)

CÉTHÉGUS.

Ils sont tous préparés, vous n'avez qu'à les mettre dans l'urne.

TOUS.

Allons voter! allons voter!

(Tout le Peuple sort.)

RULLUS, s'essuyant le front.

Encore une bataille gagnée!

Digitized by Google

CÉTHÉGUS, embrassant Rullus.

Vous êtes l'éloquence en personne, mon cher Rullus : une bouche d'or !

RULLUS.

Oui ; mais je ne les quitte pas.

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! je crois bien. Poussez-les, poussez-les !

RULLUS.

Je ferai de mon mieux ; mais, si Catilina n'arrive pas, je ne réponds plus de rien.

CÉTHÉGUS.

Allez toujours !

(Rullus sort.)

LENTULUS.

Il a raison, Catilina nous perd.

CAPITO.

Il faudrait gagner du temps.

CÉTHÉGUS.

J'ai une idée.

LENTULUS.

Laquelle ?

CÉTHÉGUS.

Si Catilina n'est pas ici dans cinq minutes...

LENTULUS.

Eh bien ?

CÉTHÉGUS.

Ce cher Rullus ! il est l'idole du peuple...

CAPITO.

Vous le proposez à la place de Catilina ?

CÉTHÉGUS.

Allons donc ! ce serait une infamie... Non, je le fais tuer dans un coin...

LENTULUS, stupéfait.

Qui, Rullus ?

CÉTHÉGUS.

Nous ferons venir un char, on le traînera au milieu de la foule... Nous crierons : « Vengeance ! » nous dirons que le crime vient de Cicéron, et nous ferons voter d'enthousiasme pour Catilina.

Digitized by Google

LENTULUS.

Mais encore faut-il que Catilina soit ici, ou l'élection sera nulle.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, CATILINA, puis CURIUS.

CATILINA, escorté par la foule.

Me voici, mes amis, me voici !

TOUS.

Ah ! ah !... Vive Sergius ! vive Catilina!

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! vous avez bien tardé, Sergius.

CATILINA.

Bonjour, mes amis, bonjour ! Oui, j'ai tardé, c'est vrai; mille embarras sont survenus; j'avais mon accord à faire avec Antonius... Eh bien, comment va le vote?

LENTULUS.

A merveille ! Heureusement qu'en ton absence l'argent est venu; il a parlé pour toi. (On entend sonner l'argent.) Tiens, entends-tu? il parle encore...

CAPITO.

Allons, tu as bien fait les choses, Catilina, et il n'y a rien à dire.

CATILINA.

Ah ! j'ai bien fait les choses, soit. Et César, l'a-t-on vu?

CURIUS.

Oh ! César votera pour nous.

CATILINA, lui tournant le dos.

Oui, comme votre tribu.

CÉTHÉGUS.

Que voulez-vous ! c'est une difference de quatorze à quinze mille voix.

CATILINA.

Qui n'a pas d'importance, si nous avons les soixante-quinze mille voix de César.

CÉTHÉGUS.

Qu'il vienne seulement, et nous les aurons.

Digitized by Google

TOUS.

Oui, oui.

CATILINA.

Ceci vous regarde. Vous vous chargez de César, n'est-
pas ?

CAPITO et LENTULUS.

Nous nous en chargeons.

CATILINA.

Avez-vous vu mon nomenclateur ?

LENTULUS.

Il était là tout à l'heure, travaillant de son mieux pour to

CATILINA.

Holà ! maître!

STORAX, vivement.

Me voilà.

CATILINA.

Viens.

STORAX.

Deux mots, seigneur?

CATILINA.

Parle.

STORAX.

Elle est là.

CATILINA.

Qui ?

STORAX.

Ne vous retournez point... Orestilla.

CATILINA.

Où ?

STORAX.

Auprès du tombeau.

CATILINA.

C'est elle qui a envoyé l'argent ?

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Je m'en doutais. Commençons par ces groupes.

STORAX.

Mais nous allons de son côté ?

CATILINA.

Pourquoi pas?

Digitized by Google

STORAX.

Bon Jupiter !

CATILINA.

N'es-tu pas déguisé de façon à ce que les Parques elles-mêmes ne te reconnaissent pas ?

STORAX.

Je l'espère !

CATILINA.

Allons, redresse-toi et parle. Quels sont ces gens-là ?

STORAX.

Le bleu ou le violet ?

CATILINA.

Le bleu.

STORAX.

Publius Pudens, marchand bonnetier dans le vicus Toscanus. Chef de centurie, deux enfants, un garçon et une fille; le garçon boite.

CATILINA.

Publius Pudens, salut !

(Les partisans de Catilina s'approchent.)

PUDENS.

Salut, seigneur Catilina !

CATILINA.

Il est arrivé de belles laines de Judée cette année ?

PUDENS.

Mais oui, seigneur.

CATILINA.

Vous savez que je nourris bon nombre de brebis; je puis vous envoyer quelques échantillons.

PUDENS.

A quel prix ?

CATILINA.

Oh ! mes échantillons, je ne les vends pas, je les donne. S'ils vous conviennent, vous viendrez prendre livraison à ma maison de campagne. En même temps, amenez votre fils qui boite. En le voyant passer, l'autre jour, mon médecin me disait qu'il y aurait peut-être moyen de le guérir. Il se mettra tout à votre disposition.

PUDENS.

Merci.

Digitized by Google

CATILINA.

Si vous n'avez pas de répugnance à voter pour moi, Pudens, je me recommande à vous et à vos amis.

PUDENS.

Nous verrons, seigneur Sergius.

CATILINA, l'embrassant.

J'attendrai respectueusement. (A Storax.) Et cette face blême?

STORAX.

Le violet?

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Marcus Bino, charcutier. Cent vingt voix; marié depuis trois mois.

CATILINA.

Salut, Marcus Bino. J'ai cent beaux porcs dans ma métairie de Féciale, je veux vous en envoyer une douzaine à titre de cadeau; si ceux-là vous conviennent, nous traiterons des autres à un prix raisonnable, je vous le promets.

BINO.

Merci.

CATILINA.

Vous avez, par Hercule! une figure de prospérité; c'est sans doute le mariage?

STORAX, bas et vivement.

Ne lui parlez pas de sa femme, bon Jupiter!

CATILINA.

Pourquoi cela, puisqu'il l'a épousée depuis trois mois?

STORAX.

Elle est accouchée hier.

CATILINA.

Votez pour moi, mon ami.

BINO.

Peut-être.

CATILINA.

Je me confie à votre amitié.

(Les partisans de Catilina veulent prendre Bino, il refuse; il sort avec les autres.)

STORAX.

Voici, de ce côté, Furius Cappa et Tonstrinus Glabrio; l'un est cabaretier, l'autre tondeur.

Digitized by Google

CATILINA.

Mariés?

STORAX.

Cappa est veuf; il a laissé tomber, dit-on, du haut de l'escalier un bloc de plomb sur la tête de sa femme.

CATILINA.

Et Glabrio?

STORAX.

Glabrio est célibataire... Aïe! voilà Aurélia.

ORESTILLA, bas.

Je n'y puis plus tenir. (Haut et relevant son voile.) Bonjour, seigneur Sergius.

CATILINA.

Oh! chère Aurélia, bonjour! que vous me faites plaisir en me venant joindre ici!

ORESTILLA.

J'étais là bien avant vous, Catilina, et je commençais à m'inquiéter, je vous l'avoue.

CATILINA.

Et de quoi?

ORESTILLA.

Mais, d'abord, de ce renvoi d'argent que je n'ai pas compris après ce qui était convenu entre nous.

CATILINA.

Mes amis m'avaient assuré que c'était une dépense inutile.

ORESTILLA.

J'ai pensé qu'il y avait quelque malentendu, j'ai envoyé l'argent et je l'ai fait remettre à vos amis, qui l'ont parfaitement accepté; sans doute, ce matin, ils avaient changé d'avis: la nuit porte conseil.

CATILINA.

Merci, Aurélia.

ORESTILLA.

Mais ce n'était pas seulement cela qui m'inquiétait.

CATILINA.

Qu'était-ce donc?

ORESTLLIA.

Ce matin, pensant que je pouvais vous être utile, je me suis présentée chez vous.

CATILINA.

A quelle heure?

Digitized by Google

ORESTILLA.

A la première.

CATILINA.

En effet, j'étais déjà sorti.

ORESTILLA.

Ou plutôt vous n'étiez pas rentré.

CATILINA.

Et c'est cela qui vous a inquiétée?

ORESTILLA.

Oh! non; mais on m'a dit qu'à la fin de la troisième veille, vous aviez envoyé chercher votre médecin Chrysippe, qu'on l'avait fait lever, et qu'il était parti sans dire où il allait; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

CATILINA.

Chrysippe, cet hiver, a donné en mon nom des soins aux gens pauvres de la Suburrane et du Vélabre. Je l'ai mis en campagne pour faire récolte de voix.

ORESTILLA.

De sorte qu'il moissonne pour vous, à cette heure?

CATILINA.

Probablement. Voulez-vous permettre que je continue mes suppliques? Croyez que j'aimerais mieux causer avec vous que d'aller serrer toutes ces mains sales et baiser toutes ces barbes mal faites.

(Clinias est entré depuis un moment.)

ORESTILLA.

Allez! d'autant plus qu'il y a là quelqu'un qui vous attend, ce me semble.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, CLINIAS, sur le devant de la scène; MARCIA, dans la foule.

Catilina, en se retournant, se trouve en face de Clinias.

CLINIAS.

Demeure!

CATILINA.

Qui es-tu?

CLINIAS.

Clinias!

Digitized by Google

CATILINA.

Que me veux-tu ?

CLINIAS.

Je viens te demander mon fils !

CATILINA.

Je ne te comprends pas.

CLINIAS.

Mon fils, que tu as enlevé là, cette nuit, dans ma maison !

ORESTILLA, à part.

Charinus !

CATILINA.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLINIAS.

Oh ! je me doutais bien que tu nierais. Heureusement, Cicéron était là, Cicéron et ses douze chevaliers. Ils affirmeront au peuple que tu as violé ma maison et enlevé mon enfant.

LE PEUPLE.

Allons donc !

CATILINA.

Laissez-moi passer, vous êtes fou.

CLINIAS.

A moi, Romains, à moi ! (Les partisans de Catilina et les Bourgeois descendent en scène.) Ce misérable qui se présente à vos suffrages, qui vient demander vos voix ; ce misérable s'est introduit cette nuit dans ma maison, dans cette maison que vous voyez là, là ! et il m'a enlevé mon enfant... Cicéron y était, Ciceron me rendra témoignage.

(Deux Hommes s'emparent de Clinias.)

CATILINA.

Amis, il a prononcé le nom de Cicéron, et le nom de Cicéron est aujourd'hui une mauvaise recommandation pour Catilina. Écartez de moi cet homme.

(Les Bourgeois disent : « Non, non ; » les partisans de Catilina se précipitent sur Clinias.)

CLINIAS.

Oh ! misérable !

CATILINA.

Qu'on ne lui fasse aucun mal, vous comprenez, mais qu'on le mette en lieu de sûreté jusqu'à ce que les élections soient finies.

(On entraîne Clinias.)

Digitized by Google

ORESTILLA, à part.

Ah! voilà donc à quoi il a occupé sa nuit!

CATILINA, se rapprochant des Électeurs.

Vous ne croyez pas à un mot de ce qu'il dit?

CAPPA.

Non, seigneur Sergius. D'ailleurs, c'est un étranger; n'est pas Romain.

CATILINA.

Non, c'est un Grec, et, vous le savez, il est d'une race à l quelle on fait faire tout ce qu'on veut pour cinquante se terces.

TOUS.

Oui, oui; c'est un Grec! A mort le Grec!

CATILINA.

Amis, pas de violences!

MARCIA, tombant à genoux.

Mon fils! Sergius, mon fils!

CATILINA.

C'est vous! Silence! pas un mot.

MARCIA.

Vous le voyez, à mon tour, je ne menace pas, je supplie.

CATILINA.

Un homme se présentera ce soir chez vous de ma part, c lui que vous voyez là à ma droite; il dira ce seul mot : *Cha rinus;* vous le suivrez, il vous conduira près de votre enfan

MARCIA.

Vous le jurez?

CATILINA.

Par les dieux!

MARCIA.

Merci!

(Elle s'éloigne.)

ORESTILLA, à Nubia, qui la rejoint.

C'est la mère, n'est-ce pas?

NUBIA.

Oui.

CATILINA, élevant la voix.

Pauvre femme! Son père était un soldat de Sylla, et on l a tué son père, son enfant était sa seule consolation, et o lui a enlevé son enfant. Nous ne pouvons lui rendre son père

Digitized by Google

mais, par les dieux, nous lui rendrons son enfant ! Mes amis, votez pour moi, et que je sois consul, vous verrez, vous verrez : nous réparerons bien des injustices.

(Il s'éloigne vers le fond. Le Peuple crie : « Vive Catilina ! » en le reconduisant.)

ORESTILLA, à Nubia.

Va chez Ephialtès ; il faut que dans une heure il m'ait fait un anneau pareil à celui-ci, un anneau auquel on puisse se tromper pour la ressemblance. Va ; tu me trouveras aux environs.

NUBIA.

Attendrai-je l'anneau ?

ORESTILLA.

Oui. (Suivant des yeux Storax.) Maintenant, assurons-nous que le nomenclateur est bien celui que je crois.

CÉTHÉGUS.

Bon ! voici Catilina qui fait sa besogne lui-même. Je n'ai plus besoin ici, je vais à la vingtième tribu.

RULLUS.

Moi, à la trentième.

CAPITO.

Moi, je rejoins les taillandiers ; il paraît qu'on va se battre. Je ne serais pas fâché de frotter un peu les bourgeois. (César paraît.) Ah ! César !

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Que je ne vous retienne pas, amis.

CÉTHÉGUS.

Vous n'êtes pas venu hier au soir, César.

CÉSAR.

J'ai écrit à Catilina pour m'excuser.

CAPITO.

Mais tu viens ce matin ?

CÉSAR.

Oh ! ce matin, c'est autre chose, c'est un devoir sacré.

RULLUS.

Et vous votez pour nous, Julius ?



Digitized by Google

CÉSAR.

Je vote avec ceux qui votent pour Catilina.

CAPITO.

Alors, César vote pour nous. Vive Julius !

TOUS.

Vive César !

CÉTHÉGUS.

C'est sérieux, ce que vous dites, n'est-ce pas ?

CÉSAR.

Écoutez, je vous promets de ne voter que devant vous ; mais ne me compromettez pas trop vis-à-vis du sénat. Laissez-moi donner mes ordres à mon affranchi. Dailleurs, je vote librement pour mon ami Sergius, et ne veux pas avoir l'air de céder à la contrainte.

CÉTHÉGUS.

Où vous retrouverons-nous ?

CÉSAR.

Ici ; je n'en bouge pas.

CAPITO.

Au revoir, alors.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins CAPITO, CÉTHÉGUS, et RULLUS; plus L'AFFRANCHI de César.

CÉSAR, à son Affranchi.

Fulvie nous suit-elle toujours ?

L'AFFRANCHI.

Elle est là.

CÉSAR.

Tu es sûr que c'est elle qui a changé les bulletins de Curius ?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr ; vous m'aviez dit de ne pas la perdre de vue.

CÉSAR.

Je me doutais qu'elle était à Cicéron. Donne-moi des lettres à lire; je veux avoir l'air occupé. (Tout en décachetant une lettre.) C'est embarrassant, sur ma foi... Voter pour Catilina,

Digitized by Google

ce sauvage qui brûlera tout... Voter pour Cicéron, cette borne qui conservera tout.

L'AFFRANCHI.

Avez-vous décidé quelque chose?

CÉSAR.

Ma foi, non, rien encore...

L'AFFRANCHI.

Vos sept tribus attendent.

CÉSAR.

Et elles obéiront à mon ordre?

L'AFFRANCHI.

Elles obéiront à un signe.

CÉSAR.

Va les rejoindre... Je t'enverrai mes tablettes... celles-ci... Tu les reconnaîtras?

L'AFFRANCHI.

Parfaitement.

CÉSAR.

S'il y a deux noms écrits dessus, fais voter pour ces deux noms... S'il y a un seul nom, fais voter pour un seul.

L'AFFRANCHI.

Bien.

CÉSAR.

Attends!... Enfin, si tu recevais mes tablettes sans aucun nom...

L'AFFRANCHI.

Alors?...

CÉSAR.

Fais jeter dans les urnes soixante-quinze mille bulletins blancs. Va... (L'Affranchi s'éloigne.) C'est cela; Fulvie n'attendait que son départ.

## SCÈNE XV

### CÉSAR, FULVIE.

FULVIE.

Bonjour, César!

CÉSAR.

Ah! vous venez aux comices... C'est d'une bonne citoyenne.

Digitized by Google

FULVIE.

Je vous cherchais.

CÉSAR.

Vous me cherchiez?

FULVIE.

Oui... Pour qui votez-vous?

CÉSAR.

Vous me demandez cela comme si c'était chose facile à répondre...

FULVIE.

Vous n'avez donc pas encore pris de décision?

CÉSAR.

Je l'avoue.

FULVIE.

Voici une lettre qui vous tirera d'embarras.

CÉSAR.

Une lettre... de qui?

FULVIE.

Voyez.

CÉSAR.

De Servilie?

FULVIE.

Je crois que oui.

CÉSAR.

Et de qui tenez-vous cette lettre?

FULVIE.

De Cicéron.

CÉSAR.

Qui la tenait?

FULVIE.

De Caton.

CÉSAR.

De Caton!... (Il lit.) « Dans ma famille, on aime la vertu. Si vous laissez Catilina devenir consul, ne vous présentez plus chez moi. Si vous faites nommer Cicéron, venez ce soir, que je vous remercie. SERVILIE. » Oh! rigide Caton, voilà donc pourquoi tu m'as fait sortir cette nuit par la fenêtre de ta sœur, tandis que tu entrais, toi, par la porte! C'en est fait, le sort en est jeté, je me décide pour la vertu... Oui, mais le vice m'égorgera, et, si le vice m'égorge, je ne souperai pas ce soir chez la vertu.

Digitized by Google

FULVIE.

Eh bien ?

CÉSAR, à lui-même.

Mais, voyons, peut-être y a-t-il moyen de tout concilier.

FULVIE.

Dépêchez-vous, César... Voilà les amis de Catilina, et Curius avec eux.

CÉSAR.

Ma chère Fulvie, il est impossible que vous vouliez mon malheur... et mon malheur est immense si je ne revois pas Servilie.

FULVIE.

Rassurez-vous, César ; je ne veux pas votre malheur.

CÉSAR.

Vous ne voulez pas ma mort non plus, n'est-ce pas, Fulvie?... Et ma mort est sûre si je ne vote pas pour Catilina.

FULVIE.

Je ne veux pas votre mort.

CÉSAR.

Alors, ne perdez pas une parole de tout ce qui va se dire... Comprenez à demi-mot, et tirez-moi d'embarras. Les tablettes seront remises à Curius.

FULVIE.

Si les tablettes sont remises à Curius, je réponds de tout.

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, CAPITO, CÉTHÉGUS, CURIUS.

CURIUS.

Vous, Fulvie ?

FULVIE.

Oui, moi qui vous cherchais, et qui, tout en vous cherchant, décidais César à voter pour Catilina.

CÉSAR.

Et avouez que vous n'avez pas eu grande peine à me décider, belle Fulvie. Eh bien, amis, où en sommes-nous des élections ?

CÉTHÉGUS.

Elles vont à merveille ; tout le monde a voté, excepté vos soixante-quinze mille clients, qui attendent vos ordres.



Digitized by Google

CÉSAR.

Et a-t-on relevé les votes?

CAPITO.

Oui.

CÉSAR.

Comment se sont-ils répartis?

CAPITO.

Cicéron a trois cent vingt mille voix; Catilina, trois cent dix mille; Antoine, cinq cent soixante et dix mille.

CÉSAR.

De sorte que, jusqu'à présent, c'est Antoine et Cicéron qui seront, consuls?

CURIUS.

Oui, sans doute; mais vos soixante-quinze mille voix vont donner une majorité énorme à Catilina.

FULVIE.

Faites attention, César, que, si vos gens ne votaient pas...

CÉSAR.

Par Castor! je comprends bien : si mes gens ne votaient pas, la majorité resterait à Ciceron.

CÉTHÉGUS.

Allons, César, décidez-vous.

CÉSAR.

Mais je suis tout décidé, et, comme j'agis franchement avec vous, je veux vous mettre au courant des ordres que j'ai donnés à mon affranchi. Voici mes tablettes; si j'écris deux noms sur mes tablettes, mes soixante-quinze mille clients votent pour ces deux noms; si j'écris un seul nom, ils votent pour ce nom seul; si je n'écris rien du tout, ils votent en blanc. Quels sont les noms que vous voulez que j'écrive?

TOUS, à César.

Catilina et Antoine.

CÉSAR, écrivant.

Catilina et Antoine... Voici. Est-ce bien cela?

CÉTHÉGUS.

Bravo, César! bravo!

CÉSAR.

Pour que vous ne doutiez pas de moi, amis, Curius, voici mes tablettes; vous les porterez à mon affranchi; vous les lui remettrez à lui-même. Il saura ce qu'il a à faire. Tenez, Curius,

Digitized by Google

TOUS.

Merci, César.

CÉSAR.

Vous êtes tous témoins que j'ai tenu ma promesse.

CURIUS.

Oui, César, et bravement.

CÉSAR.

Fulvie, vous rendrez témoignage.

FULVIE.

Je vous le promets. (A Capito et à Céthégus.) Suivez-le, afin qu'il ne donne pas contre-ordre.

CÉTHÉGUS.

Vous avez raison.

CÉSAR.

Au revoir, amis; mes compliments à Catilina.

CAPITO.

Nous vous reconduisons, César.

CÉSAR.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XVII

### CURIUS, FULVIE.

CURIUS.

Eh bien, Fulvie, nous tenons l'Espagne.

FULVIE.

Oui, si César a bien réellement écrit les noms de Catilina et d'Antoine.

CURIUS, lui donnant les tablettes.

Regardez plutôt.

FULVIE.

Voyons... (Elle ouvre les tablettes.) Ma foi, oui. (Laissant tomber le poinçon.) Ah! ramassez-moi donc ce poinçon, Curius. (Pendant que Curius se baisse, elle efface avec son pouce les deux noms écrits sur la cire.) Merci. (Elle ferme les tablettes et les remet à Curius.) Allez! il n'y a pas un instant à perdre.

CURIUS.

Où vous reverrai-je?

Digitized by Google

FULVIE.

Ce soir, chez vous.

CURIUS.

O Fulvie ! vous faites de moi un dieu.

(Il lui baise la main et sort en courant.)

## SCÈNE XVIII

FULVIE, L'AFFRANCHI de Cicéron.

FULVIE.

Psit! psit!

L'AFFRANCHI.

Que dois-je dire à Cicéron ?

FULVIE.

Que les soixante-quinze mille clients de César voteront en blanc, et que les consuls de l'an 691 de la république romaine sont Marcus Cicéron et Caïus Antonius Népos.

(Elle sort d'un côté, l'Affranchi de l'autre.)

## SCÈNE XIX

CATILINA, STORAX.

CATILINA.

Fulvie avec l'affranchi de Cicéron, que veut dire cela? Après tout, qu'importe à cette heure ? le coup est joué, et ce qui doit être, est déjà. Viens, Storax.

STORAX.

Me voici, maître.

CATILINA.

Tu vois bien cette petite maison ?

STORAX.

La maison de la vestale.

CATILINA.

Quand la nuit sera venue, tu frapperas à la porte.

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Une femme viendra ouvrir.

Digitized by Google

STORAX.

Bien.

CATILINA.

Tu prononceras ce seul mot : *Charinus.*

STORAX.

Après ?

CATILINA.

Tu marcheras devant, et elle te suivra.

STORAX.

Où me suivra-t-elle ?

CATILINA.

A ma maison du val d'Égérie.

STORAX.

Est-ce tout ?

CATILINA.

Absolument. J'y serai.

STORAX.

La chose est faite.

CATILINA.

Silence ! Voilà Céthégus et Capito.

## SCÈNE XX

LES MÊMES, CÉTHÉGUS, CAPITO, puis successivement TOUS LES AUTRES.

CAPITO.

Victoire, Sergius ! victoire !

CATILINA.

Comment, victoire ?

CAPITO.

César a voté devant nous.

CATILINA.

Pour moi ?

CAPITO.

Pour toi et pour Antoine.

CATILINA.

Vous avez vu les deux noms ?

CÉTHÉGUS.

Vus, sur les tablettes qu'il a envoyées à son affranchi.

Digitized by Google

CATILINA.

Par qui les a-t-il envoyees ?

CURIUS, entrant.

Par moi, qui les lui ai remises.

CATILINA.

A l'affranchi ?

CURIUS.

A lui-même.

CATILINA.

Et qu'a-t-il dit ?

CURIUS.

Il s'est incliné, disant : « Il sera fait selon la volonté du noble Julius César. »

CATILINA.

Et ces tablettes ne vous ont pas quitté, Curius, du moment que César y a eu inscrit les deux noms ?

CURIUS.

Pas un instant.

CATILINA.

Personne n'y a touché ?

CURIUS.

Personne.

CATILINA.

Pas même Fulvie ?

CURIUS.

Si fait, Fulvie s'est assurée que les deux noms étaient inscrits.

CATILINA.

O malheur ! malheur !...

TOUS.

Quoi ?... quoi donc ?... qu'y a-t-il ?...

CATILINA.

Quand je suis revenu ici, là, tout à l'heure, Fulvie causait avec l'affranchi de Ciceron... Merci, Curius, si je suis perdu, ce sera par toi.

Digitized by Google

## SCÈNE XXI

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA.

TOUS.

Victoire ! victoire !...

GORGO.

Eh bien, ce brave César, il a donc voté pour nous?

CICADA.

Il me l'avait promis.

TOUS.

Vive Catilina consul !

CATILINA.

Un peu de patience.

(La cloche sonne. Le Peuple remonte.)

CÉTHÉGUS.

Voici la cloche qui sonne, on va proclamer les noms.

VOLENS.

Le consul a-t-il une bonne voix, au moins, pour bien crier : « Lucius Sergius Catilina ? »

CATILINA.

Patience ! patience !

(On entend de nouveau la cloche.)

CICADA.

Tiens ! c'est drôle; cela me fait de l'effet comme si cela me regardait, moi.

GORGO.

Et à moi aussi.

VOLENS.

Et à moi aussi.

CÉTHÉGUS.

En vérité, le cœur me bat.

CATILINA.

Il ne me bat plus.

STORAX, bas, à Catilina.

Orestilla !

CATILINA.

Où cela ?

Digitized by Google

STORAX.

A son poste, près du tombeau.

CATILINA.

Mauvais augure.

CICADA.

Silence !

(Trompettes, rumeurs, puis silence.)

ORESTILLA, à Nubia.

As-tu les deux anneaux?

NUBIA.

Les voici.

ORESTILLA, les regardant.

Bien ; c'est à s'y tromper.

CURIUS.

Voici qu'on nomme.

(Nouvelles fanfares. Proclamation.)

UNE VOIX.

Les deux consuls élus par le peuple, pour l'an de Rom 691, sont : Caïus Antonius Népos...

CÉTHÉGUS.

Celui-là, c'était sûr.

LA VOIX.

Et Marcus Tullius Cicéron.

CATILINA.

Que t'avais-je dit, Curius?

(Trompettes, cris, huées, applaudissements, sifflets.)

CÉTHÉGUS.

Oh! vengeance ! vengeance !

LE PEUPLE.

Vengeance !

RULLUS, accourant.

Nous sommes trahis ! Les électeurs de César ont voté en blanc. Soixante-quinze mille bulletins ont été perdus.

CAPITO.

Impossible ! J'ai vu les deux noms sur les tablettes.

CÉTHÉGUS.

Et moi aussi.

CURIUS.

Et moi aussi.

Digitized by Google

CATILINA.

Et Fulvie aussi.

CURIUS.

Que veux-tu dire?

CATILINA.

Que Fulvie a eu les tablettes entre les mains assez longtemps pour en effacer les deux noms, et que tu as porté à l'affranchi des tablettes blanches. Quand nous conspirerons, et que vos maîtresses seront du complot, avertissez-moi, seigneurs.

(Il remonte.)

LENTULUS, entrant.

Où va donc Fulvie, Curius? Je viens de la rencontrer fuyant au grand galop d'un cheval. « Mes compliments à Catilina! » a-t-elle crié en riant; et elle a disparu.

CURIUS.

Par quelle route?

LENTULUS.

Par la route de Tibur.

CURIUS, s'élançant hors du théâtre.

Oh! un cheval! un cheval!

LENTULUS.

Pauvre fou!

ORESTILLA.

Cours à la maison, Nubia, et envoie-moi mes quatre gladiateurs. Ils se cacheront dans les roseaux, au bord du Tibre, et y attendront mes ordres.

NUBIA.

J'y vais.

CÉTHÉGUS.

Oh! cela ne se passera pas ainsi... Il y a eu trahison... Annulons les votes, ou bien aux armes!

TOUS.

Oui, aux armes! Tes ordres, Catilina?

CATILINA.

Moi, je n'ai plus d'ordres à donner. Je ne suis plus rien.

CAPITO.

C'est ce que nous allons voir.

(Il remonte vers le fond, et va de groupe en groupe, comme pour semer l'agitation.)



Digitized by Google

ORESTILLA, s'avançant.

Salut, Sergius !

CATILINA.

Vous étiez là, Orestilla ? Vous avez entendu la proclamation ? Cicéron triomphe. Je suis un homme ruiné.

ORESTILLA.

Le croyez-vous réellement ?

CATILINA.

Je serais un insensé si je me faisais illusion.

ORESTILLA.

Donc, vous n'avez plus aucun espoir ?

CATILINA.

Aucun, Orestilla. Je vous avais dit : « Tant que je monterai, suivez-moi ; si je tombe, abandonnez-moi. » Je suis tombé, Orestilla ; vous êtes libre.

ORESTILLA.

Je devais partager votre bonne fortune ; je suis prête à partager la mauvaise, Sergius.

CATILINA.

Ma dernière consolation, Orestilla, est d'avoir le droit d'être malheureux tout seul.

ORESTILLA.

Ainsi, vous me rendez ma parole ?

CATILINA.

Je vous prie de la reprendre.

ORESTILLA.

Ce n'est pas moi qui m'éloigne de vous ; c'est vous qui vous éloignez de moi.

CATILINA.

Voici le cachet d'Orestillus, votre premier époux, l'anneau auquel obéissent vos esclaves et vos intendants.

ORESTILLA.

Voici le cachet des Sergius, le gage de vos volontés. Vous pouvez encore garder cet anneau, et moi celui-ci.

CATILINA.

Voilà votre anneau, Orestilla ; rendez-moi le mien.

ORESTILLA.

Le voici.

CATILINA.

Merci.

Digitized by Google

ORESTILLA.

Adieu, Sergius!... Le mal qui t'arrivera, tu l'auras voulu!

(Elle sort.)

CATILINA.

Adieu!

## SCÈNE XXII

LES MÊMES, hors ORESTILLA.

CÉTHÉGUS.

Avons-nous bien entendu, bien compris, et abandonneriez-vous la partie, par Hercule?

CATILINA.

Êtes-vous assez sots pour le croire, assez lâches pour le désirer?

LENTULUS.

A la bonne heure! Voilà comme j'aime que l'on me réponde.

BELLUS.

Si tu eusses reculé, je ne te reconnaissais plus,

CÉTHÉGUS.

Si tu eusses renoncé, je te tuais.

(Braxos dans la coulisse au fond.)

VOLENS.

Les vainqueurs chantent là-bas, et disent que tout est fini. Eh bien, je dis, moi, qu'au lieu que tout soit fini, tout commence.

CATILINA.

Est-ce votre avis à tous?

TOUS.

Oui, oui, oui!

CATILINA.

Vous m'obéirez donc si je commande?

TOUS.

Jusqu'à la mort!

CATILINA.

Eh bien, écoutez... J'ai dans ma maison du val d'Égérie une centaine d'amphores d'un vieux vin qui remonte au consulat d'Opimius; ce sont les dernières. Nous les boirons

Digitized by Google

jusqu'à la lie cette nuit, pour fléchir les dieux qui nous o abandonnés... Venez, et amenez tous vos amis.

CAPITO.

Oh! je n'ai pas soif de vin, j'ai soif de sang.

CATILINA.

Venez, vous dis-je, il y aura à boire pour tout le mond

VOLENS.

En sommes-nous, nous autres plébéiens?

CATILINA.

Oui; vous surtout, vous en êtes... Toi, Volens; toi, Gorgo venez! C'est demain le premier jour des saturnales; demai à Rome, les esclaves sont maîtres, et les maîtres sont esclave Venez, venez.

CICADA.

Et moi aussi?

CATILINA.

Toi comme les autres; n'es-tu pas un citoyen romain Allez chercher vos amis, Volens. Allez chercher les vôtres Gorgo. Amène les tiens, Cicada. Et vous, faites-moi bonn compagnie jusqu'à ma maison du Palatin; les rues ne son pas sûres pour moi, ce soir.

CAPITO.

Mais pour te rendre au val d'Égérie?

CATILINA.

J'ai mes gladiateurs.

TOUS.

Vive Catilina!

CATILINA.

Vous avez trop crié aujourd'hui et pas assez agi. Désormais criez moins et agissez davantage. Venez, amis. A cette nuit vous autres.

(Il sort, accompagné de Capito, de Céthégus, de Lentulus, de Rullus et de quelques autres.)

VOLENS.

Oui, à cette nuit; soyez tranquille, nous ne manquerons pas au rendez-vous.

GORGO.

Qui amenez-vous, Volens?

VOLENS.

J'ai bien deux ou trois cents vétérans de Marius et de Sylla

Digitized by Google

que la misère a réunis, et qui ne demandent pas mieux que de jouer de l'épée. Je vais les prévenir.

(Il sort.)

GORGO.

Moi, j'amène une centaine de gladiateurs sans emploi, qui se cachent dans les carrières le jour, et qui travaillent la nuit. Je sais où les trouver.

CICADA.

Et moi, j'amène... la Fortune, si je la rencontre.

(Tous sortent.)

## SCÈNE XXIII

ORESTILLA, sur le devant du tombeau; QUATRE GLADIATEURS, cachés.

ORESTILLA.

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas! Êtes-vous au poste que je vous avais indiqué?

QUATRE VOIX répondent successivement.

Oui, oui, oui, oui.

ORESTILLA.

Silence! On vient; c'est lui.

## SCÈNE XXIV

LES MÊMES, STORAX.

STORAX, tremblant, chantant, hésitant à chaque pas, et regardant tout autour de lui.

Jupiter sur la dune,
Un soir,
Flânait au clair de lune,
Pour voir
Si son auguste épouse,
Junon,
D'Europe était jalouse
Ou non.

Décidément, je crois que je suis seul.

(Il s'approche de la maison.

Digitized by Google

Affectant les airs mornes
D'un veuf...

(Il rencontre un Gladiateur. Il essaye de sortir de l'autre côté.)

Il avait pris les cornes
D'un bœuf.

(Il rencontre un second Gladiateur. Il s'avance sur le devant du théâtre, à gauche.)

Soudain, que nul n'en rie,
Voilà...

(Il rencontre un troisième Gladiateur. Il essaye de sortir du côté opposé.)

Une voix qui lui crie :
« Holà! »

(Il rencontre le quatrième Gladiateur. Il se trouve pris entre les quatre.)

ORESTILLA, paraissant.

Bonsoir, Storax.

STORAX.

Je suis mort!

ORESTILLA.

Mais je crois que oui.

STORAX.

Maîtresse!

ORESTILLA.

A moins que tu ne répondes franchement.

STORAX, joignant les mains.

Ah!

ORESTILLA.

Pas de gestes, pas de prières, pas de cris... Tout serait inutile. Réponds.

STORAX.

Interroge, bonne maîtresse.

ORESTILLA.

Où vas-tu?

STORAX.

A cette maison.

ORESTILLA.

Que vas-tu y faire?

STORAX.

Y chercher quelqu'un.

ORESTILLA.

Qui cela?

Digitized by Google

STORAX.

Une femme.

ORESTILLA.

De la part de qui?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina.

ORESTILLA.

Où dois-tu conduire cette femme?

STORAX.

Au val d'Égérie.

ORESTILLA.

Et quel est le mot d'ordre auquel elle doit reconnaître que tu viens de la part de Catilina?

STORAX.

*Charinus.*

ORESTILLA.

C'est bien, tu es un serviteur fidèle. Fais ta commission, mon bon Storax.

STORAX.

Comment!...

ORESTILLA.

Oui... (Lui donnant une bourse.) Et voilà pour t'encourager à l'accomplir de point en point.

STORAX.

Qu'est cela?

ORESTILLA.

Une bourse.

STORAX.

De l'argent?

ORESTILLA.

De l'or!

STORAX.

Ainsi...?

ORESTILLA.

Tu peux frapper à cette porte, emmener cette femme et la conduire au val d'Égérie; seulement, comme tu pourrais ne pas faire la commission de point en point, mes quatre gladiateurs te suivront... et écoute bien ce que je vais te dire, Storax.

STORAX.

J'écoute.

Digitized by Google

ORESTILLA.

Si tu essayes de dire un mot à celle que tu conduis, voici mon porte-glaive, qui te fendra la tête d'un coup d'épée; si tu essayes de fuir, voici mon rétiaire, qui te jettera le filet; si tu échappes au filet, voici mon frondeur, qui te cassera la tête d'un coup de pierre; enfin, si mon frondeur te manque, voici mon archer, qui te passera une flèche au travers du corps. Tu vois bien que tu n'as pas grande chance à tenter de t'échapper, et qu'il vaut mieux gagner honnêtement l'argent que je te donne.

STORAX.

Mais, parvenu à la porte...?

ORESTILLA.

Tu entreras.

STORAX.

Vos gladiateurs?

ORESTILLA.

Ils reviendront.

STORAX.

Et ce sera tout?

ORESTILLA.

Tu es bien curieux! Frappe à cette porte.

STORAX.

Hum!... Je dois donc...?

ORESTILLA.

Frapper à cette porte. Oui.

STORAX, frappant.

Holà!

ORESTILLA.

Tu te souviens de tout ce que je t'ai dit?

STORAX.

Il n'y a pas de danger que j'en oublie un mot: le porte-glaive, le rétiaire, le frondeur et l'archer...

ORESTILLA.

C'est cela.

MARCIA, dans la maison.

Qui frappe?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina. Ouvrez.

MARCIA, ouvrant.

Le mot d'ordre?

Digitized by Google

STORAX.

*Charinus.*

MARCIA.

Marchez devant, je vous suis.

ORESTILLA, aux Gladiateurs.

Allez.

(Storax s'avance le premier; Marcia ensuite; les quatre Gladiateurs ferment la marche; Orestilla reste immobile contre la muraille.)

---

# ACTE CINQUIÈME

## SIXIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au deuxième acte.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

CATILINA, CHARINUS; DES GLADIATEURS se promènent au fond.

CATILINA, sur un fauteuil, à Charinus, debout.

D'abord, Charinus, mon enfant, mon fils bien-aimé, laisse-moi te regarder (il l'éloigne comme pour l'admirer), t'embrasser, te serrer sur mon cœur.

CHARINUS.

Seigneur!

CATILINA.

M'as-tu dit *seigneur* quand tu m'as sauvé la vie?... Non... tu m'as dit: « Venez, mon père! »

CHARINUS.

Mon père!

CATILINA.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

CHARINUS.

Quoi donc?



Digitized by Google

CATILINA.

De t'avoir pris dans mes bras, de t'avoir emporté... Il me semblait que je volais l'Asie à Mithridate, le ciel à Jupiter.

CHARINUS.

Ai-je résisté? ai-je appelé? ai-je même dit: « Laissez-moi?... » Non, j'ai jeté les bras autour de votre cou, j'ai fermé les yeux, et je me suis laissé emporter.

CATILINA.

Dieux bons! comme l'homme passe éternellement près de son bonheur! Il y a seize ans que tu existes, et je t'ai vu hier pour la première fois.

CHARINUS.

Il y a seize ans que je vis, et j'ignorais que vous existez.

CATILINA.

Eh bien, voyons, dis-moi, cher enfant, ma vue a-t-elle répondu au besoin de ton cœur?

CHARINUS.

Que vous dirai-je? Jusqu'à hier, je n'avais connu que ma mère, je n'avais aimé que ma mère; je savais que Clinias m'avait servi de protecteur, je l'appelais mon père, n'ayant personne à appeler de ce nom. Mais ce que j'éprouvais pour lui, c'était de la reconnaissance et non de l'amour filial... J'ai l'air de répéter vos propres paroles; car, de ce souterrain, j'entendais tout ce que vous disiez. Eh bien, en vous apercevant, j'ai tressailli; quand le seigneur Caton vous a adressé ce défi, je l'ai pris en haine de ce qu'il vous proposait une chose qui me semblait impossible. Quand je vous ai vu approcher du cippe, briser la chaîne de fer avec la même facilité qu'un autre eût fait d'une guirlande de fleurs, j'ai adressé tout bas une prière à Castor, le divin discobole, et, quand vous avez, semblable à Ajax Télamon, lancé cette masse, qu'un héros d'Homère pouvait seul soulever, au milieu du frissonnement de joie que m'inspirait votre triomphe.., j'ai ressenti là une vive douleur, comme si quelque chose se brisait dans ma poitrine... Aussi, quand je vous ai vu pâlir, quand j'ai vu comme une frange de soie rougir vos lèvres, j'ai été près de crier, d'appeler au secours; il me semblait que votre vie défaillante emmenait la mienne... Vous me demandez de vous appeler mon père? Oh! oui, oui, mon père, tant que vous voudrez, car, à coup sûr, je suis plus heureux

Digitized by Google

de dire mon père, que vous n'êtes heureux de l'entendre... Mais qu'avez vous?

CATILINA.

Rien, rien, ou plutôt tout... oui, tout... Enfant, sais-tu que je pleure, moi l'homme aux yeux arides, aux paupières desséchées? sais-tu que les deux larmes qui coulent le long de mes joues, et que tu me donnes pour rien, toi, sais-tu que ce sont deux diamants pour lesquels j'eusse donné le monde?... Oh! regarde ces deux larmes, Cicéron,.. Cicéron, vois pleurer Catilina, et dis encore que je suis le désordre, que je suis le mal, que je suis le néant. As-tu entendu tout ce que m'a dit cet homme, Charinus?

CHARINUS.

Mais pourquoi Cicéron voulait-il donc tuer mon père?... J'ai toujours entendu parler de Cicéron comme d'un homme juste.

CATILINA.

Ah! ne me force pas à te dire des choses que tu ne pourrais pas comprendre; à ton âge, la vie est une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur, où les passions n'ont pas encore laissé leur trace brûlante. Comment veux-tu que je te parle de choses que tu ne connais pas, que j'explique l'incendie à celui-là qui sait à peine ce que c'est qu'une étincelle, que je découvre l'océan orageux à l'enfant qui s'est contenté d'effeuiller des roses dans le bassin de marbre d'un jardin?... Non, mon bien-aimé Charinus: laisse-moi te dire seulement (il se lève et relève doucement Charinus): Je tente une œuvre immense, j'essaye de soulever un monde... Peut-être ce monde, en retombant sur moi, m'écrasera-t-il... non point parce que j'aurai entrepris une œuvre impie et impossible, mais parce que le temps de l'accomplir ne sera point venu... En attendant, comme c'est le succès qui fait le nom, si je succombe, mon nom sera flétri, déshonoré... Eh bien, mon enfant, garde dans ton cœur la religion du nom paternel, aime-moi quand on me maudira; souviens-toi qu'en échouant, je n'aurai qu'un regret, celui de ne pas te léguer la royauté du monde; qu'en mourant, je n'aurai qu'une douleur, celle de t'avoir retrouvé si tard et de te perdre sitôt.

CHARINUS.

Mais, alors, mon père, pourquoi ne faisons-nous pas ce que vous disiez à ma mère?... pourquoi ne quittons-nous pas

Digitized by Google

Rome? pourquoi ne nous éloignons-nous pas du monde ?... Vivons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre.

CATILINA.

Hélas ! hélas ! mon enfant, il est trop tard. Si je t'eusse connu il y a un an, il y a six mois, il était temps encore ; si ta douce voix m'eût dit avant-hier ce que tu me dis aujourd'hi, je pouvais m'arrêter, peut-être ; mais, aujourd'hui, les dieux ont décidé : n'allons pas contre la volonté des dieux... Voyons, Charinus, maintenant, que veux-tu ? que désires-tu ? que demandes-tu ?

CHARINUS.

Quand reverrai-je ma mère ?

CATILINA.

Enfant ! j'ai donc deviné ce que tu désirais, j'ai donc été au-devant de ton vœu !... Tu viens d'entendre refermer la porte : ce doit être ta mère.

CHARINUS.

Ma mère ici ?...

CATILINA.

Je viens de l'envoyer chercher.

CHARINUS.

O mon père ! je vois bien que vous m'aimez véritablement.

## SCÈNE II

### LES MÊMES MARCIA, STORAX.

MARCIA.

La voix de mon Charinus, de mon enfant... Il est ici ! le voilà ! (Marcia le presse contre son cœur. Puis, tendant la main à Catilina.) Catilina, merci !

CHARINUS.

Ma mère !...

CATILINA.

Sauvés tous deux !

STORAX.

Tous trois même.

CATILINA.

Oui, tous trois, bon Storax... Mais comme te voilà blême, grands dieux !...

Digitized by Google

STORAX.

Vous trouvez?

CATILINA.

Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard, Storax?

STORAX.

Peur de quoi?

CATILINA.

Eh bien, mais de cette foule de choses dont Storax peut avoir peur.

STORAX.

Oh! mon Dieu, non, au contraire... Je n'ai de ma vie été si rassuré.

CATILINA.

Tu n'as vu personne?

STORAX.

Pas une ombre.

CATILINA.

Et personne ne t'a vu?

STORAX.

Personne.

CATILINA.

Cependant, Orestilla...

STORAX.

Elle dort probablement.

CATILINA.

Et pourquoi penses-tu qu'elle dorme?

STORAX.

Par Castor! elle doit être fatiguée; toute la journée, elle s'est promenée au Champ de Mars.

CATILINA, allant à Marcia.

Marcia, avez-vous été contente de cet homme?

MARCIA.

Oui, c'est un guide fidèle, vous le voyez; un peu taciturne.

CATILINA.

Il avait raison de garder le silence; la moindre parole pouvait vous trahir.

MARCIA.

Vous avez eu pitié des angoisses d'une mère, Sergius; les dieux vous récompenseront.

(Charinus se lève et prend la main de son père.)

Digitized by Google

CATILINA.

Charinus vous a-t-il dit qu'il m'aimait?

MARCIA.

Oui.

CATILINA.

Eh bien, les dieux sont quittes envers moi. Maintenan écoutez, Marcia. Vous voilà réunie à votre fils, rien r pourra plus vous en séparer tant que vous ne songerez poi à le séparer de moi. Tant que nous resterons ici, et nous n resterons pas longtemps, vous habiterez là-bas, dans maison des bains. C'est une retraite impénétrable, où qua rante gladiateurs vous garderont. Ils sont à moi, j'ai achet leur vie; ils se feront tuer pour défendre Charinus.

MARCIA.

Mais vous m'épouvantez avec cet appareil de précaution Charinus court donc de bien terribles dangers?

CATILINA, descendant la scène avec Marcia.

Marcia, défiez-vous de votre ombre! Que Charinus n prenne rien que de votre main ou de la mienne. Appelez a moindre bruit. Veillez tandis qu'il dormira, et, quand vou serez lasse de veiller, appelez-moi... Mais à personne, enten dez-vous, pas même à Cilnias, ne confiez Charinus un seu instant.

MARCIA.

Oh! soyez tranquille.

CATILINA.

Et cependant il faut tout prévoir, Marcia; il est possibl que je sois forcé de faire partir Charinus au galop de mo plus rapide cheval. Il est possible enfin que je ne puisse l'al ler chercher moi-même, et que je sois obligé de le fair prendre par quelqu'un... Marcia, regardez bien cet anneau

MARCIA.

Le vaisseau de Sergeste, votre ancêtre.

CATILINA.

Vous le reconnaîtrez bien, n'est-ce pas?

MARCIA.

Oh! oui.

CATILINA.

Eh bien, ne confiez Charinus qu'à l'homme qui vous re mettra cet anneau.

Digitized by Google

MARCIA.

Alors, doublez, triplez les précautions... Joignez-y un mot d'ordre que me dira l'homme en me remettant cet anneau.

CATILINA.

Il vous dira : « De la part de Sergeste, ami d'Énée. »

MARCIA.

Bien.

CATILINA.

Oh! c'est à cette heure seulement que je pourrai vous dire : Marcia, les dieux soient loués! nous avons sauvé Charinus.

STORAX.

Maître, tandis que vous êtes en train de sauver tout le monde, est-ce que vous ne me sauverez pas un peu aussi, moi?

CATILINA.

C'est vrai, pauvre Storax, je t'avais oublié... Tiens, l'or est la meilleure sauvegarde que je connaisse. Prends cette bourse, elle est à toi.

STORAX.

Merci, noble Sergius! merci!

MARCIA.

Cet homme a tout entendu, Catilina,

CATILINA.

Oui ; mais, sans mon anneau, cet homme ne peut rien.

MARCIA.

C'est vrai,... (On entend du bruit.) Quel est ce bruit?

CATILINA.

Ce sont les gens que j'attends, qui frappent à la porte... Il ne faut pas que ces gens nous voient... Venez, Marcia.

MARCIA.

Mais pourquoi ne les recevez-vous pas ailleurs et ne restons-nous pas ici?

CATILINA.

Dans la salle des festins, ouverte de tous les côtés? Non, non. La maison des bains est seule une retraite sûre.

MARCIA.

Vous nous accompagnez?

CATILINA.

Je referme moi-même la porte sur vous. Vous avez les clefs de cette porte ; qu'elle ne s'ouvre qu'au mot d'ordre. Que Charinus ne vous quitte qu'en échange de l'anneau. Cou-

Digitized by Google

vrez la tête de Charinus avec votre voile, et venez, Marcia venez!

MARCIA.

Viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III

STORAX, seul.

Dieux trompeurs! qui eût dit au pauvre Storax, lorsque la douce voix d'Aurélia criait: « Pendez Storax! Mettez Storax en croix! Écorchez vif Storax! » qui eût dit que c'était le commencement de sa fortune? (Il tire de sa ceinture la bourse d'Orestilla,) Bourse d'Orestilla. (Il montre l'autre.) Bourse de Sergius. Il y a bien là, dans les deux bourses, quatre talents d'or, c'est-à-dire plus que je n'ai jamais eu à la fois en ma possession. Ce que c'est que d'être honnête homme, pourtant! je n'aurais jamais cru que ce fût d'un si bon rapport. Décidément, l'honnêteté est la route de la fortune; d'abord, il y a moins de concurrence que sur l'autre. Continuons donc à être honnête. Après les services rendus à Sergius et à Orestilla, ils ne peuvent manquer, pour récompense, de m'accorder ma liberté. Puisque ma liberté ne peut pas me manquer, je puis alors me considérer comme libre. Comme cela tombe! juste au moment des saturnales; juste au moment où les esclaves courent les champs, sans que les maîtres aient la moindre chose à leur dire. Comme tu vas courir les champs, mon petit Storax! comme tu ne t'arrêteras, une fois sorti de Rome, que quand tu te sentiras bien loin de ton bon maître Sergius, de ta bonne maîtresse Aurélia et du vertueux Caton.

UNE VOIX.

Le voici.

STORAX, bondissant.

Hein! j'ai entendu une voix. (Il regarde autour de lui.) Je me trompais... Personne! Ma foi, à présent, l'avenir m'apparaît rose comme l'aurore des poëtes... Bonne Orestilla! petite maîtresse!... je dis bonjour à ton porte-épée, je dis bonsoir à ton frondeur, je dis bon voyage à ton sagittaire, et j'envoie mille baisers à ton aimable filet.

Digitized by Google

LA VOIX.

Si tu dis un mot, tu es mort.

(Au même moment, deux Hommes bâillonnent et enlèvent rapidement Storax, et il disparaît.)

## SCÈNE IV

CATILINA, VOLENS, paraissant au fond.

CATILINA.

Tu as raison, Volens, il y a longtemps qu'ils attendent. Fais-les entrer ; pas d'exceptions, entends-tu ! ma maison, mes galeries, mes jardins, tout au peuple ; puisque le peuple, lis-tu, est tout à moi, il est bon que, moi, je sois tout à lui. (Revenant, et ouvrant la fenêtre.) Chrysippe, ce que j'ai ordonné a-t-il été exécuté ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La coupe sera prête ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La femme qui doit représenter Némésis est prévenue ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

Bien.

## SCÈNE V

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA, ROMAINS.

CATILINA.

Soyez les bienvenus chez moi, Romains... Je vous l'ai dit : c'est aujourd'hui les saturnales, c'est-à-dire le jour où les esclaves sont maîtres, le jour où les maîtres sont esclaves. Mais il nous manque des amis, ce me semble ?

Digitized by Google

VOLENS.

Il nous manque ceux qui n'avaient pas encore assez faim
Nous étions pressés, nous autres, et nous sommes venu
Mais sois tranquille, ceux que tu attends nous suivent. Je t'
amené, pour mon compte, cent cinquante vétérans des guerr
de Grèce et de Bithynie, et je t'en promets deux mille autre

CATILINA.

Bien, Volens, bien.

GORGO.

Salut, seigneur.

CATILINA.

Salut, ami.

GORGO.

Je t'amène deux cents gladiateurs et soixante esclaves
ils savent dans quelle carrière de la Sabine, dans quelle mon
tagne des Apennins, trouver trois mille compagnons. Quan
il sera temps, ils les feront prévenir.

CATILINA.

Qu'ils les préviennent, il est temps.

CICADA.

Bonjour, ami Sergius.

CATILINA.

Bonjour, seigneur Cicada... Compagnons, entrez, entrez
Oh ! la maison est à vous, bien à vous... Prenez, usez, abu
sez ! ce n'est que le commencement, mes hôtes. Je m'exécut
d'abord... Nous verrons si, plus tard, les banquiers et le
bourgeois s'exécuteront d'aussi bonne grâce que moi.

TOUS.

Vive le roi Catilina !

CATILINA.

Vive le peuple romain !

TOUS.

Vive le peuple romain !

CATILINA.

Du vin et des fleurs !

Digitized by Google

CHANT DES CONJURÉS

GORGO.

I

Allons, robuste œnophore,
Embrasse l'énorme amphore;
Dans les coupes du Bosphore,
Buvons, au nez des Catons,
Le vin de tous nos cantons.
Coulez, cécube et falerne!
Que l'ivresse nous gouverne!
Rome est la grande taverne!
Chantons!

II

A nous donc tout ce qui souffre!
Tout ce qui hait! Flamme et soufre!
Oh! nous allons faire un gouffre!
A nous, hideux bataillons,
Les guenilles, les haillons!
Rome flambe, elle chancelle!
Tout l'or que son flanc recèle,
Voyez-vous comme il ruisselle?
Pillons!

III

Dans cette large fournaise,
Que chacun tue à son aise!
Le sang n'éteint pas la braise!
Tibre, tu vas, j'en réponds,
Monter par-dessus tes ponts!
Vieux Romulus, sur ta tombe,
Que la victime enfin tombe!
Amis, Rome est l'hécatombe :
Frappons!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CURIUS, entrant.

CURIUS.

Vous riez, vous chantez ici!... Là-bas, l'on se bat et l'on

Digitized by Google

brûle: la maison de Lentulus, celle de Céthégus, celle de Lecca sont en flammes, et les bourreaux de la prison Mamertine sont à l'œuvre.

CATILINA.

Que dis-tu là!

CURIUS.

Je dis que, n'ayant pu rejoindre Fulvie, je suis rentré dans Rome, et, de loin, j'ai vu ma maison aux mains des licteurs; j'accours au Forum, on venait d'y arrêter Lentulus, Rullus et Céthégus. Je dis que tout est perdu là-bas, et que nous n'avons plus qu'à gagner la montagne et à nous faire bandits.

CATILINA.

Voyons, Curius, n'exagères-tu pas?

CURIUS.

Je te dis la vérité tout entière.

CATILINA.

Lentulus!... un sénateur, arrêté?...

CURIUS.

Arrêté! je l'ai vu, te dis-je.

CATILINA.

Rullus, un tribun?

CURIUS.

Bâillonné, lié comme un esclave.

CATILINA.

Céthégus, Bestia, Capito, Lecca?

CURIUS.

Capito combattait encore, disait-on; les autres étaient déjà dans la prison Mamertine.

CATILINA.

Eh bien, amis, voilà l'heure suprême venue... Je suis toujours à vous... Êtes-vous toujours à moi?

TOUS.

Oui! oui!

CURIUS.

Comment, Sergius, tu en appelles à de pareils hommes? Je suis patricien, moi; je ne conspire pas avec le peuple.

Digitized by Google

TOUS.

O Curius!... Curius, prends garde!

CATILINA.

Silence! Il n'y a plus ici ni patriciens ni peuple... Il y a des hommes qui vont jurer de détruire et de brûler Rome... Je m'appelle poignard, tu t'appelles flambeau...

TOUS.

Oui! oui!

CATILINA.

La bataille est engagée.

TOUS

Des armes! donnez-nous des armes! il est temps...

(Des Esclaves apportent et jettent des amas d'armes aux pieds des Conjurés, qui s'en saisissent.)

CATILINA.

Êtes-vous armés, compagnons?...

TOUS.

Oui! oui!

CATILINA.

Rentrons dans Rome comme Sylla y rentra il y a vingt ans: l'épée d'une main et la torche de l'autre... Marchons droit au sénat; les sénateurs seront nos otages, ils nous répondront de nos amis tête pour tête...

TOUS.

Oui! oui!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, CAPITO, se précipitant en scène les habits déchirés, une hache à la main.

CAPITO.

Nos amis?... Ils ont vécu!...

TOUS.

Morts?...

Digitized by Google

CAPITO.

Étranglés, par l'ordre de Cicéron...

CATILINA.

Oh ! à Rome !... à Rome !...

TOUS.

A Rome !...

CAPITO.

Impossible !... Les portes sont fermées; quatre légions avaient été réunies dans la prévision de ce qui vient d'arriver, elles sont sous les armes...

CATILINA.

Et comment es-tu sorti, alors, si les portes sont fermées ?

CAPITO.

J'ai sauté du haut des remparts, poursuivi par les bourgeois et les chevaliers... Ta tête est mise à prix à un million de sesterces !...

CATILINA.

Oh ! j'espère bien qu'elle leur coûtera plus cher que cela !... Maintenant, amis, ce n'est plus pour la richesse que nous allons combattre: c'est pour la vie.

CAPITO.

Oui; et, comme nous allons combattre pour la vie, et que la vie d'un homme vaut celle d'un autre; il faut des enjeux égaux, il faut que patriciens et peuple, qui désormais vont faire cause commune, boivent à la même coupe; il faut que cette coupe contienne une liqueur terrible; il faut que, sur cette liqueur, un serment infernal nous lie.

CATILINA.

Tu le veux donc, Capito ?

CAPITO.

Je le veux !... As-tu fait ce que je t'ai demandé, Catilina ?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle prête ?

Digitized by Google

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle pleine?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

Que la coupe vienne donc!

CATILINA.

Place, alors! (Il prend le milieu de la scène. On forme un cercle autour de lui.) Némésis! déesse des vengeances, apporte-nous la coupe sur laquelle nous devons jurer!...

(Toutes les lumières s'éteignent. Une femme, vêtue en Némésis, vient du dessous. Elle a près d'elle un trépied où brûle un feu rouge, qui seul éclaire la scène.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, NÉMÉSIS.

NÉMÉSIS.

Voici la coupe!

CATILINA, prenant la coupe et la levant au-dessus de sa tête.

Pluton! Vejovis! Mânes, sombres divinités qui inspirez la terreur! Lucius Sergius Catilina vous invoque. Vous le savez, dieux vengeurs! j'ai une armée de vingt mille hommes en Étrurie, j'ai dix mille conjurés à Rome, j'ai mille pâtres dans les Apennins!... Eh bien, au nom des absents comme au nom des présents, je dévoue Rome aux dieux infernaux!... Je jure qu'il lui sera fait comme elle a fait à Carthage, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, que la charrue passera sur les fondations du Capitole, que je sèmerai du sel dans le sillon de la charrue, et qu'il sera bâti une ville qui sera la ville de Catilina, sur un autre emplacement que celui où fût bâtie la ville de Romulus... O ville perverse! ville vénale, qui déjà au temps de Jugurtha n'attendais qu'un acheteur pour te vendre! Rome, sois maudite!

Digitized by Google

TOUS.

Rome, sois maudite!

CATILINA.

A toi, Capito.

CAPITO, tenant la coupe.

Maudit soit celui qui ne marchera pas en avant jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi! maudit soit celui qui reculera pendant la bataille! maudit soit celui qui sortira vivant de la défaite! Mais, avant tout, maudite soit Rome!

(Il passe la coupe à Curius.)

TOUS.

Maudite soit Rome!

CURIUS.

Rome, sois maudite!

(Il passe la coupe à Volens.)

TOUS.

Maudite!

VOLENS.

Maudite soit Rome!

TOUS.

Maudite soit Rome!

(La coupe passe de mains en mains.)

CATILINA.

Et maintenant, amis, comme on pourrait nous surprendre ici et nous y enfermer, gagnez la plaine. Capito et Curius, prenez les commandements; Volens, mon vieux centurion, forme les phalanges. Prenez la route d'Étrurie; dans dix minutes, je vous rejoins.

TOUS.

Mais, toi, toi?

CATILINA.

Oh! soyez tranquilles, je serai là à l'heure où vous aurez besoin de moi. (On ferme les rideaux à la sortie du peuple.) Allez! (Tous sortent.) Toi, Chrysippe, cours à la maison des bains, et dis à travers la porte que je m'arme, qu'on s'apprête, qu'on

Digitized by Google

m'attende, que je viens ; va ! (Chrysippe sort.) O nuit ! nuit sacrée ! nuit, ma sœur ! nuit, ma complice, mon amie ! tu es la dernière obscurité de ma vie ; demain, météore de feu, c'est moi qui ferai le jour ! Allons ! allons revoir Charinus. Merci, Némésis, voilà ta coupe.

(Il rend la coupe à la Némésis. La Némésis s'enfonce dans la terre, mais, en s'enfonçant, elle relève son voile.)

ORESTILLA.

Malheur à toi, Sergius ! je suis Némésis Orestilla.

(Elle disparaît.)

## SCÈNE IX

CATILINA, puis L'OMBRE DE CHARINUS.

Orestilla ici !... Orestilla dans cette maison !... Dieux immortels, qu'est-elle venue y faire ? Ce sang, ce sang que nous avons bu... Horreur !... (Tonnerre. Il passe à gauche et tombe sur le canapé.) Qu'est cela ?... Des plaintes, des gémissements dans l'air ?... La terre tremble... Présages néfastes, je vous reconnais, c'est vous qui annoncez les apparitions des morts... Dieux bons, dieux immortels, qui donc vais-je voir apparaître ? (Le bassin du fond se couvre de fumée. La fumée se dissipe. On voit Charinus sortir lentement de terre et monter vers le ciel. De sa main droite, il montre une blessure qui lui a ouvert la veine du cou.) Oh ! c'est toi, Charinus ?... Charinus, mon enfant bien-aimé, n'es-tu plus qu'une ombre ?... Charinus, parle-moi !... Cette blessure, qui te l'a faite ?... ce sang, qui l'a versé ?...

CHARINUS, d'une voix lente.

Orestilla !...

(La vapeur l'enveloppe de nouveau. Il disparaît.)

CATILINA.

Malheur ! malheur !...



Digitized by Google

## SCÈNE X

MARCIA, CATILINA.

MARCIA.

Que me faites-vous dire ?... de vous attendre ?...

CATILINA.

Marcia, où est mon fils ?

MARCIA.

Charinus ?

CATILINA.

Oui, Charinus !... qu'en as-tu fait ?... Réponds !

MARCIA.

Mais je l'ai remis à votre envoyé, qui est venu de votre part, avec le mot d'ordre, avec l'anneau.

CATILINA.

L'anneau ne m'a pas quitté !... l'anneau, le voilà !...

MARCIA, lui en donnant un second.

Et celui-ci, d'où vient-il donc ? Tenez...

CATILINA.

Ah ! Orestille en avait un second, et Storax sera tombé entre ses mains.

MARCIA.

Oh ! courons ! courons !... il en est temps encore peut-être !... Sergius, viens, viens !...

CATILINA.

Inutile... Regarde !... voici le dernier présent que me font les dieux !...

(Clinias apporte le cadavre de Charinus et le dépose sur un lit de repos.)

MARCIA.

Mon Charinus ! mon enfant !...

CATILINA.

Marcia, je voudrais pouvoir mourir à l'instant même ; mais je ne m'appartiens plus, et mon sang ne doit se tarir que dans le combat... Mais jurez-moi, Marcia, partout où je tomberai, de venir relever mon corps, et de mêler mes cendres à celles de mon enfant bien-aimé... afin que, n'ayant pu vivre

Digitized by Google

avec lui dans ce monde, je repose au moins avec lui pendant l'éternité !

MARCIA.

Je vous le jure !

CATILINA.

Oh ! Charinus ! Charinus ! nous ne serons pas longtemps sans nous revoir !

ORESTILLA, au fond.

J'avais droit sur tout et sur tous !...

---

# ÉPILOGUE

## SEPTIÈME TABLEAU

Le champ de bataille de Pistoie. — Une vallée immense jonchée de morts. Un pont brisé au fond. Des tentes renversées. Les cadavres viennent jusque sur l'avant-scène. Au premier plan, Cicada, Gorgo, Volens, morts ensemble. — On entend les clairons de l'armée victorieuse qui s'éloigne. — Le silence se fait sur le champ de bataille, éclairé seulement par la lune. — Au fond, Marcia apparaît comme une ombre. Elle est vêtue d'une longue stole. Elle a un voile sur la tête. Elle s'avance au milieu des cadavres, en hésitant pour poser le pied.

—

## SCÈNE UNIQUE

### MARCIA, CATILINA.

MARCIA, à voix basse.

Sergius !... Sergius !... Sergius !... (Rien ne répond, elle s'avance.) Sergius ! (Elle s'avance encore.) Sergius !...

CATILINA, se soulevant au milieu d'un monceau de cadavres.

Me voici.

Digitized by Google

MARCIA.

Je vous avais promis de venir vous chercher partout où vous tomberiez, Catilina... Je tiens mon serment.

CATILINA.

Je vous avais promis de mourir pour ne pas survivre à Charinus ; je meurs !

(Il tombe mort. Marcia jette sur le cadavre son voile blanc, et fait un signe comme pour appeler ses Esclaves.)

FIN DE CATILINA

Digitized by Google

# LE CHEVALIER
# D'HARMENTAL

DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX ET UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 26 juillet 1849.

---

DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| BUVAT | MM. | NUMA. |
| D'HARMENTAL | | LAFERRIÈRE. |
| DUBOIS | | DUPUIS. |
| LE RÉGENT | | PIERRON. |
| BRIGAUD | | BOILEAU. |
| ROQUEFINETTE | | A. ROGER. |
| BONIFACE | | COLBRUN. |
| LAFARE | | PEUPIN. |
| DUCOUDRAY | | ALEXANDRE. |
| BOURGUIGNON | | CASTEL. |
| SIMIANE | | H. ARMAND. |
| UN SURNUMÉRAIRE | | VIDRIX. |
| UN AGENT | | DÉSIRÉ. |
| UN CHIFFONNIER | | FLEURY. |
| UN EXEMPT | | SERRES. |
| UN PORTEUR D'EAU | | ARMAND. |
| UN CHANTEUR | | PAUL. |
| UN GARDE-FRANÇAISE | | MOREL. |
| CLARISSE DUROCHER | Mmes | REY. |
| BATHILDE | | |
| RAVANNE | | HORTENSE JOUVE. |
| LA DUCHESSE DU MAINE | | ATALA BEAUCHÊNE. |
| MADAME DENIS | | GÉNOT. |
| NANETTE | | ASTRUC. |
| MADAME D'AVERNE | | RACINE. |
| PERRINE | | BETZY. |
| UNE VOISINE. | | |

Le prologue et les neuf premiers tableaux, à Paris ; le dixième tableau, à Chelles.

---



Digitized by Google

# PROLOGUE

Une petite chambre. — Porte au fond donnant sur un palier. — Fenêtre avec grand rideau. — Tables, chaises.

## SCÈNE PREMIÈRE

NANETTE, seule en scène ; BUVAT, dans la chambre voisine.

NANETTE, balayant.

Oui, monsieur Buvat, oui, votre déjeuner est prêt, vos habits sont brossés ; vous savez bien que ce n'est jamais moi qui suis en retard... Eh ! mon Dieu ! quand un homme doit être à son bureau à dix heures, ce n'est pas pour y être à dix heures un quart, on le sait bien.

LA VOIX DE BUVAT, chantant.

Laissez-moi aller jouer !
Laissez-moi aller jouer !

NANETTE.

Quelle facilité ! il chante en écrivant !

BUVAT, dans l'autre pièce.

Dame Nanette !

NANETTE.

Monsieur Jean !

BUVAT.

Comment va madame Durochet, ce matin ?

NANETTE.

Bien doucement, monsieur, bien doucement... Cette pauvre dame a voulu sortir un peu pour ses sollicitations, comme à l'ordinaire ; mais les forces lui ont manqué : elle vient de rentrer. Maintenant, je crois qu'elle dort dans sa chambre, avec sa petite.

BUVAT.

Allons, tant mieux, mon Dieu ! tant mieux ! Et madame Denis ?

Digitized by Google

NANETTE.

Oh! madame Denis, elle se porte trop bien, comme toujours... En voilà une veuve qui n'a pas maigri!... On dirait que j'entends son pas dans l'escalier. Je ferme votre porte, monsieur Jean, pour que vous puissiez finir tranquillement vos comptes. Bon! c'est ici qu'elle venait.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DENIS.

MADAME DENIS, allant s'asseoir.

Ouf!... Ah! dame Nanette, il n'y a que vingt-huit marches de chez moi chez vous, mais elles sont roides! Comment va le voisin?

NANETTE.

M. Jean écrit, madame.

MADAME DENIS,

Encore quelque chef-d'œuvre... Voilà des rideaux bien frippés, dame Nanette.

NANETTE.

On les repassera, madame. (A part.) Elle va recommencer son inspection, à présent.

MADAME DENIS.

Oh! une toile d'araignée, dame Nanette.

NANETTE.

Eh! madame, mon ménage n'est pas fini.

MADAME DENIS.

Justement! il devrait l'être.

NANETTE.

Mais, madame, voilà quinze ans que je fais le ménage chez M. Jean; je le faisais chez sa mère, une brave et digne femme, qui ne me chicanait pas, et qui cependant en avait le droit. Comme je ne fais pas votre ménage, à vous, madame, ne vous mêlez pas du mien, je le fais à mon goût; et, si mon goût est celui de M. Buvat, personne n'a rien à dire.

MADAME DENIS.

Eh bien, vous ne le ferez pas longtemps, son ménage.

NANETTE.

Moi?... Oh! toujours!

Digitized by Google

MADAME DENIS.

Nous verrons... Voilà une table sous laquelle on n'a pas balayé, un cadre qui n'a pas été époussetè depuis trois semaines.

NANETTE.

Madame Denis!...

MADAME DENIS.

Ah! c'est le goût de M. Buvat?

NANETTE.

Et c'est aussi celui de madame Durocher, qui vous vaut bien.

MADAME DENIS.

Une femme qui loge au cinquième, une femme à cinquante livres de loyer, qui ne me paye pas son terme, et qui ne vous paye pas même les six livres qu'elle vous doit par mois.

NANETTE.

Une grande dame qui est belle, qui est bonne, qui est noble, qui est... tout ce que tant d'autres ne sont pas.

MADAME DENIS.

Vous êtes une impertinente!

NANETTE.

Une vraie veuve, celle-là; une veuve qui a eu du chagrin lorsqu'elle a perdu son mari.

MADAME DENIS.

Je vous ferai chasser.

NANETTE.

Oh! il faudra voir! (Elles appellent toutes deux en même temps.) Monsieur Buvat! monsieur Buvat!

## SCÈNE III

LES MÊMES, BUVAT, une plume à la main.

BUVAT.

Eh! que de bruit!

MADAME DENIS.

Monsieur Buvat, c'est une indignité! il faut que vous chassiez cette femme!

NANETTE.

Monsieur Buvat, madame prétend que je fais mal votre ménage.

Digitized by Google

MADAME DENIS.

Nous nous brouillerons si vous ne me donnez pas raison, monsieur Buvat.

NANETTE.

Vous chercherez une autre ménagère si vous me donnez tort, monsieur Buvat.

BUVAT.

Dame Nanette...

MADAME DENIS.

Ah! c'est comme cela!

BUVAT.

Madame Denis...

NANETTE.

Bien! vous êtes un ingrat!

BUVAT.

Mon Dieu! que voilà une journée qui commence mal!... Mais qu'est-il arrivé? Voyons! Je n'aurai pas fini mon catalogue.

NANETTE.

Je suis la plus raisonnable, moi, je me retire. Allons, madame.

MADAME DENIS.

Moi, j'ai à vous parler, monsieur Buvat, je reste.

NANETTE, bas, à Buvat.

Monsieur, ne croyez pas un mot de ce qu'elle vous dira.

MADAME DENIS.

Plaît-il?

NANETTE.

Rien, rien... Vous m'appellerez pour votre déjeuner, monsieur Jean (en sortant), si vous avez le temps de déjeuner aujourd'hui; car il est neuf heures un quart, je vous en préviens.

BUVAT.

Neuf heures un quart, mon Dieu! Moi qui ai toujours pris ma serviette quand le quart sonne!

MADAME DENIS.

Asseyons-nous, monsieur Buvat.

BUVAT.

Voisine, asseyez-vous; j'aime autant rester un peu debout. Le matin, comme ça... je me dégourdis les jambes. (Madame Denis s'assied.) Et puis, quand je suis pressé d'aller à la biblio-

Digitized by Google

thèque, et que je me trouve debout, il me semble que je su en chemin.

MADAME DENIS.

C'est que, voyez-vous, monsieur Buvat, c'est très-sérieu ce que j'ai à vous dire.

BUVAT.

Ah! quoi donc?

MADAME DENIS, prenant un air maniéré.

La position dans laquelle nous sommes ne peut pas dur plus longtemps, monsieur Buvat.

BUVAT.

Quelle position?

MADAME DENIS.

Une veuve comme moi, jeune, pourvue de quelques agr ments, ne peut pas fréquenter un homme de votre âge, sa que le monde en parle; si ce n'est pas pour moi, monsieu Buvat, ce doit être pour mes deux enfants.

BUVAT.

Mais qu'est-ce que le monde peut dire, madame Denis? me lève à six heures du matin, l'été; à huit heures, l'h ver; je vous souhaite le bonjour avant le déjeuner, c'est to simple, nous sommes voisins! Je déjeune à neuf heures, j' fini à neuf heures un quart, je pars à dix heures moins vin minutes pour la bibliothèque, j'en reviens à quatre heur sept minutes. Le soir, nous jouons au loto avec les voisin avec M. l'abbé Brigaud, quand il vient vous voir... Je m couche à neuf heures l'été, à sept heures l'hiver, voilà tou et, depuis quinze ans que je loge dans la maison, c'est ch que jour la même chose. Est-ce qu'il y a du mal à cela?

MADAME DENIS, se levant.

Non, certes, monsieur Buvat; mais le monde est bien m chant, et, quand un jeune homme est avec une jeune femme.

BUVAT.

Permettez! permettez! à ce compte-là, madame Claris Durocher, mon autre voisine, est aussi une jeune femme.

MADAME DENIS.

Oui, mais une femme qui se dit toujours mourante; u mijaurée qui prend des airs de dame, et qui n'a peut-être ja mais été mariée.

BUVAT.

Je ne sais si elle est dame, en effet, mais elle en a bie

Digitized by Google

l'air. Je ne sais si elle a été mariée, mais elle pleure bien tristement son mari.

MADAME DENIS.

Il ne s'agit pas de madame Clarisse; il s'agit de moi, il s'agit de vous... Si vous me voyez assidûment, c'est que cela vous plaît, n'est-ce pas?

BUVAT,

Sans doute, cela me plaît assez, de vous voir.

MADAME DENIS.

Si vous me faites un doigt de cour, et que je ne vous repousse pas...

BUVAT,

Mais je ne vous fais pas la cour, ma voisine, à moins que, sans le savoir...

MADAME DENIS.

Passons, passons.

BUVAT,

Je vous assure que je ne vous fais pas la cour, madame Denis, à ma connaissance, du moins.

MADAME DENIS.

Je ne m'en fâche pas; mais, pour que cela dure honorablement et chrétiennement, deux mots d'explication sont nécessaires. Savez-vous que cette maison me rapporte dix-huit cents livres de rente, monsieur Buvat?

BUVAT.

C'est joli.

MADAME DENIS.

Savez-vous que j'ai pour mille à douze cents livres de joyaux, pour mille livres d'argenterie, pour trois mille livres de linge, et que mes enfants, ayant une dot de dix mille livres chacun, ne coûteraient rien à mon second mari, si je me remariais?

BUVAT.

Vous êtes riche, madame Denis, je le sais bien.

MADAME DENIS.

Mais vous, est-ce que vous ne l'êtes pas, riche?

BUVAT.

Pas trop.

MADAME DENIS.

Votre place à la bibliothèque du roi ne vous vaut-elle pas...?

Digitized by Google

BUVAT.

Neuf cents livres.

MADAME DENIS

Et vous avez des économies?...

BUVAT.

Trois cents écus.

MADAME DENIS.

Faites une addition, monsieur Buvat.

BUVAT.

Une addition de quoi?

MADAME DENIS.

De ce que je possède et de ce que vous avez.

BUVAT.

Quelque chose comme trois mille livres de revenu... Ah une seule personne qui posséderait cela serait richissime.

MADAME DENIS.

Une seule personne... ou un ménage... A deux alors, on n fait qu'un.

BUVAT.

C'est vrai, ou un ménage...

MADAME DENIS.

Eh bien, qu'en dites-vous?

BUVAT.

Voisine, je dis... Je ne sais pas, moi.

MADAME DENIS.

Réfléchissez.

BUVAT, ébloui.

Dame!

MADAME DENIS.

Je vous donne jusqu'à ce soir... Là-bas, à votre bureau tout en faisant vos belles écritures, est-ce que vous ne pouve pas penser un peu comme moi, lorsque je couds ou que j brode près de ma fenêtre?

BUVAT.

Ah! voisine, je vais avoir des distractions.

MADAME DENIS.

Ayez-en!

(On frappe.)

BUVAT.

On frappe!

Digitized by Google

MADAME DENIS.

C'est Nanette... Dieu la bénisse!

(On frappe de nouveau.)

BUVAT.

Entrez!

CLARISSE.

La clef n'est pas sur la porte, monsieur Buvat

(Buvat court ouvrir.)

MADAME DENIS, à part.

Bon! c'est cette mijaurée de voisine... Que vient-elle faire ici?

BUVAT.

Entrez, madame, entrez!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, CLARISSE, puis NANETTE.

CLARISSE.

Pardonnez-moi, monsieur Buvat, je vous dérange. (Apercevant madame Denis.) Bonjour, madame.

(Elle salue.)

MADAME DENIS.

Bonjour, madame; tiens! comme vous êtes pâle!

CLARISSE.

Je souffre beaucoup.

BUVAT.

Ah! Mon Dieu!

(Il lui offre un siége.)

CLARISSE.

Merci... Je venais seulement vous prier de me donner un peu d'encre, je n'en ai plus... et une plume taillée.

BUVAT.

Très-volontiers, ma voisine... madame... Mais vous chancelez!

NANETTE, entrant.

Vous avez eu tort de vous lever, madame, vos jambes manquent sous vous... Il fallait m'appeler.



Digitized by Google

BUVAT.

Votre main tremble... Vous ne pourrez jamais tenir la plume.

NANETTE.

Si c'est quelque chose que M. Buvat puisse écrire pour vous, ce ne sera pas plus mal, allez, madame.

CLARISSE.

Peut-être... (Elle tombe assise.) Oh ! mon Dieu !...

BUVAT.

Je suis bien à votre service... Oh la la ! dix heures moins un quart; il faut que je parte.

NANETTE.

Et vous n'avez pas déjeuné...

MADAME DENIS.

Et vous manquerez votre bureau...

BUVAT.

Oh ! je pars sans déjeuner, le bureau avant tout.

CLARISSE.

Monsieur, avant que vous partiez... cette plume, cet encre, je vous prie.

MADAME DENIS.

Qu'avez-vous à écrire ?

CLARISSE.

Une pétition.

BUVAT.

Une pétition ? Oh ! comme j'écrirais cela, moi, si j'avais le temps ! Mais vous attendrez bien jusqu'à mon retour, n'est-pas, madame?

CLARISSE.

Attendre... Je ne sais pas si je pourrai attendre, monsieur Buvat; dans tous les cas, j'ai une lettre à écrire, une lettre plus pressée que la pétition.

NANETTE, à madame Denis.

Vous voyez bien que madame Durocher veut parler à M. Buvat en particulier; nous les gênons.

MADAME DENIS.

Gardez vos leçons, dame Nanette... Votre servante, monsieur Buvat.

BUVAT.

Adieu, madame Denis.

Digitized by Google

MADAME DENIS.

A tantôt! (Elle remonte pour sortir, puis revient près de Buvat, lui prend le bras et dit en minaudant.) A tantôt!

(Elle sort; Nanette sort derrière elle.)

CLARISSE.

Qu'elle est heureuse de pouvoir dire: « A tantôt! »

## SCÈNE V

### BUVAT, CLARISSE.

BUVAT.

Voyons, madame, voyons, ne prenez pas cet air triste. On est malade, on souffre, mais on guérit... Est-ce qu'il faut douter de Dieu!

CLARISSE.

C'est vrai, il ne faut jamais douter de Dieu! voilà une bonne parole, monsieur Buvat, merci; je ne peux pas douter de Dieu, j'ai un enfant!

BUVAT.

Allons! allons! parlons de cette lettre, madame; je vais vous l'écrire, si vous voulez... J'arriverai un peu plus tard, voilà tout.

CLARISSE.

Non; puisque vous êtes si bon, rendez-moi un service plus important... La propriétaire de cette maison est... votre amie... Je lui dois déjà deux termes de loyer, le troisième échoit aujourd'hui... Elle me rudoie un peu, c'est naturel; mais cela m'est bien sensible, monsieur Buvat; ne sauriez-vous obtenir d'elle un délai... un peu de patience?... Je n'habiterai pas longtemps désormais cette maison... et, quand je partirai, mes meubles resteront en payement.

BUVAT.

Vous allez demeurer chez quelque parent, chez quelque ami?

CLARISSE.

Oui, oui, chez un ami...

BUVAT.

Avec votre petite fille, avec votre amour d'enfant?

CLARISSE, sombre.

Avec ma fille? (Elle pleure.) Oh! non, non!

Digitized by Google

BUVAT.

Mon Dieu, que vous me faites de peine, madame! que vo
me faites de mal!... (A part.) Dix heures moins cinq minut

CLARISSE.

Adieu, monsieur; parlez pour moi à la propriétaire,
vous prie; qu'on ne me tourmente pas trop aujourd'hui..
y a juste aujourd'hui deux ans, voyez-vous, que mon m
est mort.

BUVAT.

Qu'il y a des gens qui sont malheureux! Comment Di
qui a le cœur si bon, peut-il voir de pareilles souffrances
Ah! le ciel, c'est si loin!... pauvre dame!

CLARISSE.

Adieu, adieu, monsieur Buvat.

BUVAT.

Non, je ne vous laisserai pas dans ce moment aux pri
avec une pareille douleur... Parlez-moi, je vous en conju
je sais bien que je ne puis pas grand'chose; mais vous para
siez désirer tout à l'heure d'écrire une pétition. Eh bien, d
tez-la-moi, je vais écrire.

CLARISSE.

Vous avez raison, c'est un devoir sacré que je dois rempl
sinon pour moi qui n'aurai bientôt plus besoin de rien...
moins pour ma pauvre Bathilde. Oui, monsieur, cette pé
tion aura peut-être un meilleur sort que toutes nos dém
ches passées; peut-être, un jour, la mort du père aura-t-e
empêché l'enfant de mourir de faim.

BUVAT.

A qui adressez-vous cette pétition, madame?

CLARISSE.

A M. le duc de Chartres, que mon mari a servi en qua
d'écuyer.

BUVAT.

Écuyer de Son Altesse royale... votre mari?

CLARISSE.

Oui; mon mari avait sauvé la vie du prince à Nerwinde
était devenu plutôt l'ami que le serviteur de Son Alte
M. Durocher, qui m'aimait, m'épousa secrètement au re
de la campagne, et j'étais mère quand monseigneur, dev
duc d'Orléans par la mort de Monsieur, partit pour l'Esp
où il conduisait des troupes au maréchal de Berwick. M.

Digitized by Google

ocher partit avec lui ; hélas ! nos adieux furent tristes omme des adieux éternels. En effet, à la première bataille il se trouva, mon mari, emporté par son courage jusqu'au entre des Espagnols, lutta corps à corps avec un enseigne, quel il arracha son drapeau, le conserva malgré une lutte harnée, et, lorsque, dégagé par ses compagnons, il se trouva face du duc, il n'eut que la force de jeter le drapeau à ses ieds, en disant : « Monseigneur, je vous recommande ma emme et mon enfant. » A peine avait-il prononcé ces mots, u'une écume de sang monta à ses lèvres, qu'il chancela sur es arçons et tomba dans les bras mêmes du duc. Une balle lui vait traversé la poitrine. Il prononça encore une fois ces ots : « Ma femme ! ma fille ! » et il expira.

BUVAT, se levant.

Oh ! madame ! Et le prince?

CLARISSE.

Le prince fut touché de cette mort, il fut touché du sort e cette pauvre femme, qu'il ne connaissait pas; il voulut 'écrire, il m'écrivit de sa main pour me consoler; cette ettre, c'est le seul héritage de ma fille, vous la verrez, vous la lirez... Votre bras, monsieur; les forces me manquent.

BUVAT.

On vous a oubliée, enfin !

CLARISSE.

Que voulez-vous ! le prince est depuis longtemps en Espagne; je n'avais pas d'autre fortune que le traitement de mon mari... Les princes ne croient pas à la pauvreté... J'attendis, et, comme l'argent me manquait, je quittai mon appartement pour un logement plus petit.

BUVAT.

Et le prince ?

CLARISSE.

Il ne revenait pas; je vendis mes meubles. Quand je fis des démarches à la cour, et que je montrai la lettre du prince, on me répondit que monseigneur ferait tout pour nous s'il revenait.

BUVAT.

Et vous souffrîtes deux ans !

CLARISSE.

Malade, mourante, de jour en jour plus faible, plus découragée; chaque matin, depuis que j'habite cet humble appar-

Digitized by Google

tement, je vais au Palais-Royal, je regarde les fenêtres, l vestibules, espérant toujours que monseigneur sera revenu Ce matin encore, j'ai voulu aller jusque-là; mais, ce matin je n'ai pu arriver.

BUVAT.

Il faut demander, demander bien haut! assez haut pou qu'on vous entende.

CLARISSE, se levant.

Oh! non, ce serait une honte pour le nom de mon mari, c serait un reproche pour Son Altesse royale... Ce n'est qu'a prince lui-même que la veuve et la fille de M. Durocher peu vent demander assistance; seulement, mes forces s'épuisen et j'ai peur de ne plus pouvoir attendre. Encore une faiblesse qui me prend, monsieur Buvat; ramenez-moi dans ma cham bre, je vous prie, ou bien appelez Nanette.

BUVAT.

Dame Nanette?... Oui, oui... Prenez mon bras, madame allons doucement. Nanette! dame Nanette!

(Nanette paraît et aide Clarisse à marcher.)

CLARISSE.

Merci! adieu! Vous parlerez à madame Denis, n'est-ce pas?

BUVAT.

Oh! soyez tranquille.

## SCÈNE VI

BUVAT, rentrant; puis MADAME DENIS.

BUVAT.

Cela fend le cœur! Allons, faisons vite ce que j'ai à faire et en route!... Qu'est-ce qu'on va penser de moi à la bibliothè que? (Il ouvre un meuble.) Mon Dieu, mon Dieu, dix minutes de retard!

MADAME DENIS, qui l'a vu fouiller dans l'armoire.

Comment! vous n'êtes pas encore parti, monsieur Buvat?

BUVAT.

Ne m'en parlez pas! il me semble qu'il y a un an que je n'ai été à mon bureau.

MADAME DENIS.

Dieu me pardonne, vous avez pleuré?

Digitized by Google

BUVAT.

Moi? Allons donc!

MADAME DENIS.

Votre voisine, l'autre, vous a attendri; c'est bien dommage que ce ne soit pas à vous qu'elle doive trois termes.

BUVAT.

A propos de ces trois termes, madame Denis, est-ce que vous auriez les quittances?

MADAME DENIS.

Les quittances, oui, je les ai sur moi; mais il me semble que c'est assez inutile de les lui porter, à cette grande dame... Tous les trois mois, elle me répond la même chose: rien.

BUVAT.

Eh bien, elle m'a remis son argent, madame Denis, en me priant de vouloir bien payer pour elle.

MADAME DENIS.

Elle vous a remis son argent?

BUVAT.

Le voici... Voulez-vous me donner les quittances?

MADAME DENIS, les donnant.

C'est surprenant!... Mais d'où vient que vous avez pris cet argent dans votre armoire?

BUVAT.

Dans mon armoire... Aie!... Voyez-vous, elle m'avait remis la somme, vous n'étiez pas là, et, moi qui n'aime pas que l'argent traîne, je l'ai serré.

MADAME DENIS.

Vous êtes soigneux, monsieur Buvat.

BUVAT.

Enfin, le voici... Je m'en vais à la bibliothèque... Dix heures et demie!... c'est effrayant. Nanette! mon chapeau.

MADAME DENIS.

Savez-vous que voilà de l'argent venu par miracle, monsieur Buvat?

BUVAT.

Oh! oh!... (Il appelle.) Nanette!

Digitized by Google

## SCÈNE VII

BUVAT, MADAME DENIS, NANETTE.

NANETTE, à madame Denis.

Madame, M. l'abbé Brigaud attend chez vous, ou plutôt à votre porte, vu que vous avez emporté la clef et qu'il paraît avoir oublié la sienne... (A part.) Attrape !

MADAME DENIS.

Merci... A tantôt, monsieur Buvat.

BUVAT.

Oui, ma voisine, oui... (Madame Denis sort.) Écoutez, dame Nanette, la pauvre madame Durocher est bien mal, comme vous avez pu voir.

NANETTE.

Hélas! oui, elle s'éteint.

BUVAT.

Si malheureusement son état empirait...

NANETTE.

Eh bien?

BUVAT.

Venez me chercher à la bibliothèque, dérangez-moi; c'est irrégulier, je le sais bien; mais, ma foi, tant pis ! Et puis, j'oubliais, dites bien à madame Durocher, quand je serai parti, qu'elle n'a plus à s'inquiéter pour aujourd'hui, et que tout est arrangé avec madame Denis.

(Il remonte pour sortir et laisse tomber les quittances.)

NANETTE.

Qu'est-ce que cela?

BUVAT.

Ah! donnez! donnez!

NANETTE.

Les quittances? Ah! c'est beau cela, monsieur Jean, c'est très-beau !

BUVAT.

Silence donc, malheureuse ! silence ! Laissez-moi passer! je suis déjà bien assez en retard.

Digitized by Google

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLARISSE, puis NANETTE.

CLARISSE.

J'étouffe!... j'étouffe!... Monsieur Buvat! à moi! je n'y vois plus! monsieur Buvat! je ne veux pas mourir toute seule.

BUVAT.

Mon Dieu ! Nanette! courez chez le médecin.

(Nanette sort.)

CLARISSE.

De l'air! (Buvat ouvre la croisée.) Approchez-vous, je vous en prie ; écoutez-moi !

BUVAT.

Je vous écoute.

CLARISSE.

La mort me presse! elle envahit mon cœur... Oh! mon enfant! mon enfant!... je vais donc abandonner mon enfant? Monsieur, la famille de mon mari ne l'aime pas, cette chère créature; c'est donc une enfant abandonnée... Ah! monsieur!

BUVAT.

Abandonnée? Ah! Dieu merci, il y a encore des braves gens au monde, madame Durocher.

CLARISSE.

Monsieur, apportez-moi ma fille, que je l'embrasse encore une fois... par grâce !

BUVAT.

Mais je ne puis vous quitter... Ah ! voilà Nanette!... Et le médecin, où est-il? Voyons!

NANETTE.

Il vient, monsieur, il vient.

BUVAT.

Allez chercher la petite; sa mère veut la voir ; allez, Nanette.

(Nanette sort.)

CLARISSE.

Mon Dieu! je vous recommande l'innocente créature...



Digitized by Google

Je meurs trop tôt, mon Dieu! puisque je n'ai pas assuré vie de ma chère enfant!... Oh! Bathilde! Bathilde!

(Nanette rentre avec l'Enfant.)

BUVAT, présentant Bathilde à sa mère.

La voici... la voici... Et ce médecin qui n'arrive pas! (Appelant.) Madame Denis! madame Denis! du secours!

CLARISSE.

Chère enfant, tu ne comprends pas; oh! souviens-toi de mère, de ta mère, qui a mis toute son âme dans son dernier baiser.

BUVAT.

Le médecin! le médecin!

CLARISSE.

Monsieur, mes forces s'épuisent... Ce que je n'ai pu faire puisque la mort m'arrête en chemin, essayez de le faire pour ma petite Bathilde... Ah! si Son Altesse pouvait m'entendre ma fille aurait un protecteur... Mon Dieu! n'y a-t-il pas ici une mère qui comprenne ce que c'est que de quitter le monde en y laissant un pauvre enfant?

NANETTE

Mon Dieu!

BUVAT.

Ses mains sont glacées... Au secours!

CLARISSE.

J'ai la lettre de Son Altesse... vous savez.

BUVAT.

Oui, oui.

CLARISSE.

Promettez-moi...

BUVAT, sanglotant.

Je vous le promets...

CLARISSE.

Merci!

(Elle s'évanouit.)

BUVAT.

Au secours! à l'aide! Ah! le médecin! Venez donc, monsieur! venez donc!

Digitized by Google

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MÉDECIN, puis MADAME DENIS et L'ABBÉ BRIGAUD.

LE MÉDECIN, s'approchant de Clarisse et lui tâtant le pouls.

Pauvre femme ! c'était pour elle.

BUVAT.

Oui ; eh bien ?

LE MÉDECIN.

Vous vous intéressez à elle ?

BUVAT.

Je crois bien !

LE MÉDECIN.

Hélas ! monsieur...

BUVAT.

Plus d'espoir ?... (Le Médecin secoue la tête.) Elle revient cependant.

CLARISSE.

Oui, oui, je reviens ; oui, Dieu permet que je revoie encore une fois ce pauvre petit ange, que je vous revoie encore une fois, vous, monsieur Buvat, mon ami... Bathilde, mon enfant, où es-tu ?

BUVAT.

Mais la voilà, chère madame.

CLARISSE.

Je ne vois plus, je ne sens plus. Mon Dieu ! prenez-moi, puisque vous le voulez, mais n'abandonnez pas mon enfant.

(Sa main se referme sur la lettre du prince.)

BUVAT.

Madame Durocher ! madame Durocher !...

CLARISSE.

Je vous avais parlé d'une lettre, vous savez...

BUVAT.

Oui, eh bien ?

CLARISSE se lève et retombe sur son fauteuil.

Ah ! ma fille ! ma fille !

(Elle meurt en étendant la main sur la tête de sa fille.)

LE MÉDECIN lui met la main sur le cœur.

Elle est morte !

Digitized by Google

BUVAT.

Morte?

MADAME DENIS, entrant.

Morte! Pauvre femme!

NANETTE.

Ange et martyre... Et cette pauvre enfant!...

MADAME DENIS.

Il faut l'emmener, il faut la conduire loin d'ici.

BUVAT.

Loin d'ici?... (Il s'agenouille devant la morte, et prend le papier dans sa main roidie, qu'il baise. Lisant.) « Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi!... Ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari; mais dites un mot, et, si vous avez besoin de nous, souvenez-vous que nous sommes tous deux vos débiteurs... Votre affectionné, PHILIPPE D'ORLÉANS. » — Loin d'ici!... et elle est morte! et son enfant n'a plus que ceci pour héritage!... Oh! si fait, elle a autre chose encore...Viens, ma petite Bathilde! (Il prend l'Enfant par la main.) Viens, n'aie pas peur; ta mère est endormie, vois-tu... Embrasse-la bien doucement... laisse-la dormir encore... Un jour, le bon Dieu la réveillera.

MADAME DENIS.

Mais qu'en fera-t-on, de cette petite? où la conduirez-vous?

BUVAT.

Nulle part.

MADAME DENIS.

Comment, nulle part?

BUVAT, allant s'asseoir et prenant l'Enfant dans ses bras.

Est-ce qu'elle n'est pas ici chez moi? Elle restera ici. Dieu m'a nourri seul, il nourrira bien cette petite créature par-dessus le marché... N'est-ce pas, cher amour d'enfant, que tu resteras avec moi? car, à présent, je suis ton père.

BRIGAUD, sur le seuil.

Brave homme!

Digitized by Google

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

Les deux chambres de d'Harmental et de Bathilde, en face l'une de l'autre. La rue au milieu.

### CÈNE PREMIÈRE

PERRINE, chez d'Harmental; NANETTE, chez Bathilde.

NANETTE, un balai à la main, regardant dame Perrine, qui secoue son tapis.

Ah! bonjour, dame Perrine; que faites-vous donc?

PERRINE.

Vous le voyez bien, je fais la chambre de notre nouveau locataire.

NANETTE.

Ah! il est donc arrivé?

PERRINE.

Oh! mon Dieu, oui, cette nuit, à une heure, par le carrosse de Nevers; il a fallu se lever, lui faire du feu dans sa chambre; encore un peu, l'abbé Brigaud lui aurait fait bassiner son lit.

NANETTE.

Ah! c'est une connaissance de l'abbé Brigaud?

PERRINE.

Mieux que cela : un pupille.

(Brigaud entre.)

NANETTE.

C'est donc un jeune homme?

PERRINE.

Vingt-cinq ans tout au plus! Il vient à Paris pour entrer dans un ministère. Dame, c'est un fils unique; ç'a été élevé dans du coton.

UNE VOISINE, accrochant sa cage à la fenêtre.

Qui ça, dans du coton? un serin?

Digitized by Google

PERRINE.

Non, un beau jeune homme qui nous est arrivé de province, cette nuit.

BRIGAUD, à part.

Bien, bravo! courage, dame Perrine, courage!

PERRINE, désignant le serin.

Et il va bien, Jonas?

LA VOISINE.

A merveille! Madame Denis me disait hier que sa fille était enrouée, parce qu'elle avait chanté une heure à un concert. Je lui ai dit : « C'est étonnant que votre fille, qui est grande comme cela, soit enrouée pour avoir chanté une heure... Moi, j'ai un serin qui n'est pas plus gros que le pouce, il chante matin et soir, et il a la voix plus claire le soir que le matin. »

BATHILDE, dans sa chambre.

Nanette!

NANETTE.

Me voilà, mademoiselle! (A Perrine.) Et on le verra, votre beau jeune homme?

PERRINE.

Dame, s'il se met à la fenêtre.

LA VOISINE.

Il me semble que la vue est assez belle d'ici pour qu'il se donne ce plaisir-là.

UN PORTEUR D'EAU, dans la rue.

A l'eau!... Qui veut de l'eau?

LA VOISINE.

Ah! ciel!... un seau!... montez donc!

BATHILDE.

Nanette!

NANETTE, ouvrant la porte.

Me voilà, mademoiselle, me voilà; je balayais la chambre.

PERRINE, apercevant Brigaud.

Tiens, c'est vous, monsieur l'abbé?

## SCÈNE II

LES MÊMES, BRIGAUD.

BRIGAUD.

Oui, c'est moi!

Digitized by Google

NANETTE, de l'autre côté.

C'est bien, mademoiselle! c'est bien... (Elle referme la porte.) Tiens, voilà M. Buvat qui remue là-haut!

BUVAT.

Hum! hum!

BRIGAUD.

Fait-il jour chez notre jeune homme?

PERRINE.

Je ne sais pas... Je ne l'ai pas encore vu.

BRIGAUD.

C'est bien, dame Perrine; je vais l'éveiller, alors.

PERRINE.

Oh! pauvre garçon!

BRIGAUD.

Bon! est-ce que vous croyez, par hasard, que je l'ai fait venir dans la capitale pour qu'il dorme jusqu'à midi? Allez à vos affaires, dame Perrine, allez!

PERRINE.

Mais, monsieur l'abbé, je n'ai pas encore fini.

BRIGAUD.

Eh bien, vous finirez plus tard; allez!

(Perrine sort.)

NANETTE, passant une manie à Bathilde.

Tenez, mademoiselle, voilà ce que vous avez demandé.

BATHILDE, toujours dans sa chambre.

Merci, Nanette... Ah! prends garde! voilà Mirza qui se sauve.

BRIGAUD, à la porte du Chevalier, après avoir fermé les rideaux de la fenêtre.

Chevalier! chevalier!

D'HARMENTAL, dans sa chambre.

Ah! diable! c'est vous, l'abbé! Comme vous êtes matinal!

BRIGAUD.

Plaignez-vous, je vous apporte des habits convenables à un jeune homme modeste... J'en suis fâché, il faut momentanément renoncer au velours et au satin.

D'HARMENTAL.

Oh! j'en ai fait mon deuil; pour les gens que j'ai à voir ici... (Passant la tête.) Bonjour, l'abbé; donnez-moi mes hardes. Merci!

Digitized by Google

BRIGAUD.

Dépêchez-vous, nous avons à causer.

(Il s'assied et examine un papier.)

BUVAT, entrant.

Bien, Nanette, bien... Tu fais le déjeuner de Bathilde, n'est-ce pas?

NANETTE.

Oui, monsieur Buvat, vous voyez bien.

BUVAT.

La crème n'était pas si bonne hier que d'habitude, Nanette.

NANETTE.

Vous me l'avez dit, et je m'en suis plainte ce matin, monsieur Buvat; aussi, aujourd'hui...

(Elle lui montre la crème.

BUVAT.

Ah! oui, aujourd'hui, il n'y a rien à dire... Je crois qu'il a plu cette nuit, Nanette?

NANETTE.

A verse!

BUVAT.

Alors, mon réservoir doit être plein; nous pourrons faire jouer les eaux dimanche.

NANETTE.

Ce sera comme à Versailles.

BUVAT.

Je vais voir cela!

(Il sort sur la terrasse en chantant.)

Laissez-moi aller,
Laissez-moi jouer,
Laissez-moi aller jouer sur la coudrette.

D'HARMENTAL, sortant de sa chambre.

Bonjour, l'abbé. Comment me trouvez-vous?

BRIGAUD.

Très-bien, à merveille! Vous avez l'air du bachelier don Alonzo... Pas une grisette du quartier n'en réchappera.

D'HARMENTAL.

Oh! l'abbé, ne parlons pas amour, parlons politique.

Digitized by Google

BRIGAUD.

Oui, vous avez raison, parlons politique et parlons sérieusement. Écoutez, chevalier, je connais votre famille, et, par conséquent, je serais fâché de vous entraîner, avant que vous ayez bien réfléchi, dans une affaire de cette gravité.

D'HARMENTAL.

Comment! ce n'est donc pas vous qui avez parlé de moi à madame du Maine, qui lui avez dit mes motifs de haine contre le régent? Mais, lorsque, conduit chez elle hier, sans savoir où j'allais, lorsqu'elle m'a parlé de mon régiment perdu, de ma fortune militaire écroulée, j'ai cru qu'elle tenait tous ces détails de vous.

BRIGAUD.

Non, mon cher chevalier, non; c'est à votre ami Valef que vous devez tout cela. On cherchait un homme d'entreprise pour faire un coup de main; Valef, forcé de partir pour l'Espagne, a parlé de vous, et voilà comment vous avez reçu ce billet mystérieux qui vous donnait rendez-vous dans une maison inconnue, laquelle n'était autre que l'Arsenal. Maintenant, chevalier, écoutez : hier, en vous trouvant vis-à-vis de la petite-fille du grand Condé, vis-à-vis de la belle-fille de Louis XIV, vis-à-vis d'une des plus grandes princesses qu'il y ait au monde, vis-à-vis de madame du Maine enfin, vous avez cédé à un moment d'entraînement, et vous vous êtes jeté les yeux bandés dans notre conspiration.

D'HARMENTAL.

Oui.

BRIGAUD.

Ce n'est pas tout: vous êtes devenu non-seulement le complice, mais encore le chef de cette terrible menée, et cela, non pas pour la grandesse d'Espagne qu'on vous a promise, non pas pour le grade de mestre de camp qu'on vous a offert, non pas pour le cordon bleu qu'on vous a montré en perspective : non, je vous connais; mais parce que, à vos motifs de haine contre le régent, s'est jointe cette conviction, qu'il faisait le malheur de la France.

D'HARMENTAL.

En vérité, Brigaud, vous lisez dans ma pensée à livre ouvert.

BRIGAUD.

Et alors, vous vous êtes engagé à enlever le régent, à le

Digitized by Google

conduire à Saragosse ; vous vous êtes engagé à trouver des hommes pour vous seconder dans cette entreprise.

D'HARMENTAL.

Eh bien?

BRIGAUD.

Eh bien, aujourd'hui que la nuit a passé sur cette résolution prise hier, d'enthousiasme, je viens vous dire, en mon nom, au nom de tous nos amis, au nom de madame du Maine : Chevalier, il est encore temps de vous retirer; il est encore temps de reprendre votre parole; il est encore temps de ne voir, dans tout ce qui s'est passé cette nuit, qu'un rêve, qu'un projet en l'air, qu'une folie.

D'HARMENTAL.

Brigaud, quand un homme comme moi a donné sa parole, il ne la retire pas; j'ai promis d'enlever le régent et de le conduire en Espagne : j'enlèverai le régent, je le conduirai en Espagne, ou j'y laisserai ma vie.

BRIGAUD.

Ainsi, chevalier, c'est une résolution prise?

D'HARMENTAL.

Irrévocable! Je joue ma tête, c'est vrai; mais, comme je suis seul au monde, au moins personne ne pleurera si je perds. Avez-vous des nouvelles de l'abbé Porto-Carrero?

BRIGAUD.

Son neveu est arrivé ce matin; il apporte des lettres du roi Philippe V en personne, et il se charge de remporter tout notre plan de conjuration. Vous n'avez pas le temps de copier une partie des pièces, vous?

D'HARMENTAL.

J'ai le temps de faire tout ce que vous voudrez, l'abbé; seulement, je vous préviens que j'écris...

BRIGAUD.

Comme un gentilhomme, oui, je comprends. Tandis que c'est une magnifique écriture qu'il nous faudrait.

D'HARMENTAL.

Comment n'avez-vous pas une imprimerie à vous?

BRIGAUD.

Nous en avions une; mais le damné Dubois l'a saisie avant-hier. N'importe! en cherchant, vous trouverez bien quelqu'un qui écrive comme un imprimeur; enfin, nous reparlerons de tout cela demain soir, chez madame du Maine.

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Comment, chez madame du Maine?

BRIGAUD.

Oui, je dois vous conduire ce soir au bal de l'Opéra, puis à Sceaux. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de nos fêtes de nuit?

D'HARMENTAL.

Si fait!

BRIGAUD.

Eh bien, madame du Maine m'a chargé de vous dire qu'il n'y avait plus à l'avenir de fêtes sans vous... Ainsi, chevalier, vous comprenez?

D'HARMENTAL.

Cent fois merci, l'abbé!

BRIGAUD.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est elle. A propos, on vous avait parlé de certain capitaine pour vous seconder, n'est-ce pas?

D'HARMENTAL.

Oui.

BRIGAUD.

C'est un homme sûr?

D'HARMENTAL.

C'est un homme comme il en faut un dans la circonstance où nous nous trouvons; je l'ai vu à l'œuvre: le hasard l'a fait mon témoin dans ce duel, à propos de madame d'Averne, où j'ai eu le malheur de blesser M. de la Fare.

BRIGAUD.

Vous l'avez sous la main?

D'HARMENTAL.

Non; mais je puis l'avoir quand je voudrai; j'ai son nom, son adresse, et presque sa parole.

BRIGAUD.

Ayez tout cela. Et vous le verrez...?

D'HARMENTAL.

Je vais lui écrire de venir déjeuner avec moi demain matin, et, demain soir, je vous rendrai bon compte de l'entrevue.

BATHILDE, enfant.

Nanette!

NANETTE.

Ah! bonjour, mademoiselle Bathilde.

Digitized by Google

BATHILDE.

Où est petit père? Il me semble que je l'ai entendu parler.

NANETTE.

Il est sur la terrasse.

BATHILDE.

Bien!

D'HARMENTAL, apercevant Bathilde.

Ah! mais voyez donc, l'abbé!

BRIGAUD.

Quoi?

D'HARMENTAL.

Oh! la charmante personne!

BRIGAUD.

Ma foi, oui!

NANETTE.

Vous sortez?

BATHILDE.

Nanette, il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas? le marchand de couleurs t'a bien répété ce qu'il avait dit hier à petit père, c'est-à-dire qu'il me donnerait quarante-huit livres de chaque pastel que je ferais pour lui?

NANETTE.

Oh! il m'a dit cela, aussi vrai que je vous le dis moi-même; seulement, il veut vous parler en personne, pour que vous promettiez de n'en pas faire pour d'autres que lui.

BATHILDE.

J'y vais, Nanette, et, si petit père me demande, ne lui dis pas que je suis allée chez M. Papillon; dis-lui seulement que je reviens.

NANETTE.

Oui, mademoiselle.

BATHILDE.

Dans dix minutes, je suis de retour.

BUVAT, sur la terrasse, admirant son rocher et son jet d'eau.

Bathilde! Bathilde!

NANETTE.

Monsieur vous appelle, mademoiselle.

BATHILDE.

Qu'y a-t-il, petit père?

BUVAT.

Regarde!

Digitized by Google

BATHILDE.

Oui.

D'HARMENTAL.

Le diable m'emporte, l'abbé, si je croyais trouver une pareille figure rue du Temps-Perdu... Ouvrez donc la fenêtre, l'abbé, que l'on voie que je reçois bonne compagnie ; cela me fera honneur près de mes voisins.

BUVAT.

Viens donc sur la terrasse.

BATHILDE.

Merci, petit père, elle est trop humide. Plus tard, plus tard... (Elle rentre.) Tu sais que je reviens, Nanette.

BRIGAUD, ouvrant la fenêtre.

Chevalier, je vous prédis, pour peu que cette figure-là regarde de ce côté, qu'avant huit jours nous aurons autant de peine à vous faire sortir d'ici que nous en avons eu aujourd'hui à vous y faire rester.

D'HARMENTAL.

Mon cher abbé, si votre police était aussi bien faite que celle du prince de Cellamare, vous sauriez que je suis guéri de l'amour et pour longtemps ! et la preuve la voici : c'est que je vous prierai de m'envoyer, en descendant, quelque chose comme un pâté et une douzaine de bouteilles du meilleur vin que vous pourrez trouver... Je m'en rapporte à vous, je sais que vous êtes connaisseur... D'ailleurs, envoyées par vous, elles témoigneront d'une attention de tuteur ; achetées par moi, elles témoigneraient d'une débauche de pupille, et j'ai ma réputation à garder vis-à-vis de notre hôtesse, madame Denis.

BRIGAUD.

C'est juste ; je ne vous demande pas pour quoi faire ces provisions, je m'en rapporte à vous.

D'HARMENTAL.

Et vous avez raison, mon cher abbé, c'est pour le bien de la cause.

BRIGAUD.

Dans dix minutes, le pâté et le vin seront ici !

D'HARMENTAL.

Quand vous reverrai-je?

Digitized by Google

BRIGAUD.

D'abord, demain soir, chez madame du Maine, et auparavant même, s'il est besoin.

D'HARMENTAL.

Allez, et que Dieu vous garde !

BRIGAUD.

Restez ! et que le diable ne vous tente pas... Souvenez-vous que c'est la femme qui nous a fait chasser tous tant que nous sommes du paradis terrestre... Défiez-vous de la femme !

D'HARMENTAL.

*Amen !*

(Brigaud sort.)

## SCÈNE III

D'HARMENTAL, chez lui; BUVAT, sur la terrasse; NANETTE, repassant.

On sonne chez Buvat.

NANETTE.

Ah ! l'on sonne !

D'HARMENTAL.

Il paraît qu'elle est sortie !... (Apercevant Buvat.) Oh ! la bonne figure de bourgeois !

NANETTE.

C'est bien, madame Denis; entrez, madame Denis. Il est là, sur la terrasse, je vais l'appeler.

MADAME DENIS.

Appelez, mademoiselle Nanette, appelez !

D'HARMENTAL.

Oh ! madame Denis, mon hôtesse.

(Il referme la fenêtre.)

NANETTE.

Monsieur Buvat, monsieur Buvat ! venez !

(Elle s'assied et tricote.)

BUVAT.

Me voilà, Nanette, me voilà ! Qui me demande ?... Ah ! c'est vous, madame Denis.

MADAME DEN...

Oui, voisin, venez.

Digitized by Google

BUVAT.

Me voilà, voisine!

MADAME DENIS.

Je vous dérange?

BUVAT.

Non, je me promenais dans mon jardin.

MADAME DENIS.

Vous avez raison, le matin, l'exercice est salutaire. Je voudrais vous parler, monsieur Buvat.

BUVAT.

A moi?

MADAME DENIS.

Oui, à vous, à vous seul.

BUVAT.

Tu entends, Nanette, la voisine Denis a quelque chose à me dire.

NANETTE.

Ah!

(Elle s'apprête à sortir, de mauvaise humeur.)

D'HARMENTAL, qui a ouvert plusieurs placards en cherchant comme un homme qui s'ennuie, trouve une bibliothèque.

En vérité, l'abbé Brigaud est un homme de précaution... Une bibliothèque, voilà qui prouve que ma captivité ne doit pas finir demain.

(Il prend un livre, s'assied et lit.)

BUVAT.

Parlez, madame Denis, je vous écoute.

MADAME DENIS.

Mon cher monsieur Buvat, ce n'est pas ma faute si, dans une époque antérieure, il n'y a pas eu entre nous un de ces rapprochements indissolubles... (Buvat regarde madame Denis.) Oui, c'est bien, vous aviez une passion dans le cœur, et, maintenant que le temps a fait, du sentiment un peu trop vif que j'éprouvais pour vous, une amitié durable... bref, mon cher monsieur Buvat, je viens voir s'il ne serait pas possible de renouer, pour d'autres, ce qui a été si malheureusement rompu pour nous.

BUVAT.

Madame Denis, je ne vous comprends pas.

MADAME DENIS.

Le roi est pauvre, mon cher monsieur Buvat.

Digitized by Google

BUVAT.

On le dit.

MADAME DENIS.

Dame, puisque, depuis cinq ans, on ne vous a pas pay vos appointements à la bibliothèque.

BUVAT.

C'est vrai, madame Denis, depuis cinq ans, trois mois treize jours, on ne m'a pas payé.

MADAME DENIS.

Et cela vous gêne.

BUVAT.

Eh! oui, vous comprenez... quatre mille huit cent quatre vingt-une livres dix sous six deniers, c'est une somme pou moi! Heureusement que ce bon M. Chaulieu, qui est aveugle me fait copier ses poésies et qu'il m'a prévenu hier encor que, dans peu de temps, il me ferait avoir des copies très importantes et très-bien payées.

MADAME DENIS.

Oui; mais, en attendant, on est trois à vivre... et Bathild est obligée de travailler.

BUVAT.

De travailler?... Bathilde?... Dieu merci, si Bathilde travaille, madame Denis, c'est pour s'amuser.

MADAME DENIS.

Pour s'amuser?... Allons donc! est-ce qu'on travaille pour s'amuser jusqu'à minuit!

BUVAT.

Vous dites, vous dites que Bathilde travaille jusqu'à minuit, et travaille pour vivre?... vous dites cela, madame Denis?

MADAME DENIS.

Je dis, mon cher monsieur Buvat, qu'une jeune fille de seize ans, coquette...

BUVAT.

Coquette!... Bathilde coquette?...

MADAME DENIS.

Enfin, qui aime à être bien mise.

BUVAT.

Bathilde n'est pas mise comme elle devrait être mise, entendez-vous, madame Denis! Bathilde est une fille noble, la fille de ce pauvre M. Albert Durocher; vous savez bien ce

Digitized by Google

qu'elle est, vous, madame Denis, vous le savez mieux que personne, puisque vous avez vu mourir sa pauvre mère... Ah! reprocher à Bathilde d'être coquette...

MADAME DENIS.

Mais je ne lui reproche rien, cher monsieur Buvat; je la trouve charmante, au contraire, et la preuve...

BUVAT.

La preuve?

MADAME DENIS.

C'est que je viens vous la demander en mariage.

BUVAT.

En mariage?... Bathilde?

MADAME DENIS.

Eh bien, qu'y a-t-il donc là de si étonnant?... Avez-vous cru qu'elle ne se marierait jamais, par hasard?

BUVAT.

Ah! mon Dieu, je n'avais jamais songé à cela!... Bathilde se marier? Mais, pour se marier, il faut qu'elle me quitte... Oh! oh!

MADAME DENIS.

Voilà justement où la proposition que je vais vous faire peut vous aller... Mon fils est amoureux de votre pupille.

BUVAT.

M. Boniface?

MADAME DENIS.

En personne!

BUVAT.

Il est bien jeune, madame; c'est un enfant.

MADAME DENIS.

Il a dix-huit ans, il est surnuméraire avec vous à la bibliothèque, il aura un jour trois mille livres de rente... sans compter deux mille écus que je lui donne en le mariant...

BUVAT.

Oui, je comprends, madame Denis; je vous demande bien pardon... Oh! Bathilde se marier... Mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DENIS.

Ah çà! dites donc, père Buvat, est-ce que vous l'aimeriez?

BUVAT.

Si je l'aime! vous demandez si j'aime la fille de la pauvre Clarisse? vous demandez si j'aime l'enfant de mon adoption,



Digitized by Google

l'enfant que je n'ai pas quittée depuis douze ans, excep pour m'en aller à mon bureau... à qui je pense à chaq instant du jour?... vous me demandez si je l'aime?... Sa de bois, oui, je l'aime !

MADAME DENIS.

Non, je demande si vous n'en êtes pas amoureux, p hasard?

BUVAT.

Amoureux!... qu'est-ce que vous dites là?... Amoureux ! est-ce que je suis amoureux de la sainte Vierge?... Amo reux ! moi... moi qui n'ai jamais été amoureux de personn vous voulez...? Mais vous me prenez donc pour un monst d'immoralité, madame Denis?

MADAME DENIS.

Eh bien, si vous n'en êtes pas amoureux, mon cher mo sieur Buvat, raison de plus.

BUVAT.

Madame Denis je trouve votre demande convenable tout point... Mais, comme ce n'est point ma main que vo venez demander pour M. Boniface... mais celle de Bathild vous permettrez que je consulte Bathilde.

MADAME DENIS.

Et vous ne l'influencerez pas?

BUVAT.

Madame, je me ferai un devoir de la laisser libre d'accept ou de refuser.

MADAME DENIS.

Très-bien, monsieur Buvat; et vous lui en parlerez...?

BUVAT.

A l'instant même, madame, à l'instant même.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, BATHILDE.

MADAME DENIS.

Et tenez, justement, la voilà, cette chère enfant... Vene mon enfant; je vous laisse avec M. Buvat, qui a à vous pa ler de choses sérieuses. Adieu, ma chère Bathilde, ou plutô au revoir... Monsieur Buvat, il est bien entendu que vous laisserez libre...

Digitized by Google

## SCÈNE V

### D'HARMENTAL, BATHILDE, BUVAT.

D'HARMENTAL, apercevant Bathilde.

Ah ! elle est rentrée !

BATHILDE.

Libre de quoi, petit père ?

BUVAT.

Libre de ton choix, mon enfant !

BATHILDE.

De mon choix... De quel choix ?... Voyons, parlez !

BUVAT.

Tu as seize ans, mon enfant.

BATHILDE.

Oui. Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

BUVAT.

Eh bien, cela veut dire que tu es d'âge à te marier.

BATHILDE.

A me marier, moi ?

BUVAT.

Et que madame Denis...

BATHILDE.

Madame Denis... ?

BUVAT.

Qui sort d'ici...

BATHILDE.

Je l'ai bien vue...

BUVAT.

Y est venue...

BATHILDE.

Mais achevez donc, petit père !

BUVAT.

Y est venue pour demander ta main.

BATHILDE.

Ma main ! et pour qui ?

BUVAT.

Pour son fils Boniface.

Digitized by Google

BATHILDE.

Ainsi, petit père, vous avez assez de votre pauvre fille, e vous voulez vous en débarrasser?

BUVAT.

Moi, moi, avoir envie de me débarrasser de toi? Mais c'es moi qui mourrai le jour où tu me quitteras.

BATHILDE.

Eh bien, alors, pourquoi me venez-vous parler de mariage

BUVAT.

Mais parce qu'il faudra bien qu'un jour ou l'autre, tu t'éta blisses, et que, plus tard peut-être, tu ne trouveras pas un auss bon parti; quoique... Dieu merci! ma petite Bathilde mérit un peu mieux qu'un M. Boniface.

BATHILDE.

Mon petit père, je ne mérite pas mieux qu'un M. Boniface; mais...

BUVAT.

Mais quoi?

BATHILDE.

Mais je ne me marierai jamais!

BUVAT.

Comment, tu ne te marieras jamais?

BATHILDE.

Pourquoi me marier?... Est-ce que nous ne sommes pas heureux comme nous sommes?

BUVAT.

Si fait, nous sommes heureux, sabre de bois!... je crois bien que nous le sommes!

BATHILDE.

Eh bien, si nous sommes heureux, restons ainsi... Vous le savez bien, petit père, il ne faut pas tenter Dieu.

BUVAT.

Tiens, embrasse-moi, mon enfant! c'est comme si tu venais de m'enlever Montmartre de dessus l'estomac.

D'HARMENTAL.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui l'embrasse?

BATHILDE.

Mais vous ne désirez donc pas ce mariage, petit père?

BUVAT.

Moi, désirer ce mariage?... moi, désirer de te voir la femme de ce petit gueux de Boniface, de ce satané chenapan,

Digitized by Google

ne j'avais pris en grippe... je ne savais pas pourquoi?... h! je le sais maintenant!

BATHILDE.

Mais, si vous ne désirez pas ce mariage, pourquoi m'en arlez-vous?

BUVAT.

Dame, parce que tu sais bien que je ne suis pas ton père, arce que tu sais bien que je n'ai aucun droit sur toi, parce ne tu sais bien que tu es libre.

BATHILDE.

Vraiment, je suis libre?

BUVAT.

Libre comme l'air, mon enfant.

BATHILDE.

Alors, je refuse.

BUVAT.

Réfléchis bien!

BATHILDE.

A quoi?

BUVAT.

Tu sais que le roi ne nous paye plus, qu'il y a cinq ans rois mois et treize jours que je n'ai reçu d'appointements, u'il m'est dû quatre mille huit cent quatre-vingt-une livres ix sous six deniers.

BATHILDE.

Petit père, nous sommes riches.

BUVAT.

Comment, riches?

BATHILDE.

M. Papillon ne vous a-t-il pas dit hier qu'il prendrait mes pastels à quarante-huit livres la pièce?

BUVAT.

Oui, il me l'a dit, et même je l'ai rembarré...

BATHILDE.

Vous avez eu tort, petit père.

BUVAT.

J'ai eu tort?

BATHILDE.

Oui; moi, je viens de chez lui... Tenez...

BUVAT.

Qu'est-ce que cela?



Digitized by Google

BATHILDE.

Vous le voyez bien, quatre-vingt-seize livres.

BUVAT.

Tu as vendu deux pastels ?

BATHILDE.

Comprenez vous?... Je ne voulais pas le croire, deux dessins de moi pour quatre-vingt-seize livres... Ce pauvre M. Papillon, il est fou !

BUVAT.

Ainsi, madame Denis ne s'était pas trompée: la fille de Clarisse Gray et d'Albert Durocher travaille pour vivre !

BATHILDE.

Mais, petit père, je ne travaille pas, je m'amuse... Eh bien qu'avez-vous donc, bon ami?

BUVAT.

Je ne suis ni votre petit père, ni votre bon ami, Bathilde; je suis le pauvre Buvat, que le roi ne paye plus et qui ne gagne pas assez avec son écriture, pour continuer à faire pour vous ce qu'il voudrait faire.

BATHILDE.

Mais vous voulez donc me faire mourir de chagrin, petit père?

BUVAT.

Moi, te faire mourir de chagrin, mon enfant? qu'est-ce que je t'ai donc dit? qu'est-ce que je t'ai donc fait?

BATHILDE.

A la bonne heure! voilà comme je vous aime, c'est quand vous tutoyez votre fille; quand vous ne me tutoyez pas, il me semble que vous êtes fâché contre moi, et, alors, je pleure.

(Une pendule sonne neuf heures.)

BUVAT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BATHILDE.

C'est neuf heures.

BUVAT.

Neuf heures! et je ne suis pas encore habillé... Mais jamais je ne serai à mon bureau à dix heures. Ah! maudite madame Denis, va! elle n'en fait jamais d'autres... (Il sort.) Nanette, Nanette, le couvert !

Digitized by Google

BATHILDE.

C'est égal, quatre-vingt-seize livres par mois... plus que petit père ne gagne à sa bibliothèque .. quel bonheur!

(On frappe à la porte de d'Harmental.)

D'HARMENTAL.

Qui va là?

PERRINE, en dehors.

C'est le vin et le pâté.

D'HARMENTAL.

Entrez!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, PERRINE, NANETTE.

PERRINE, entrant avec un panier.

Puis le livre que vous avez laissé tomber par la fenêtre. On vous en donnera, des bibliothèques, pour les rappareiller comme ça.

D'HARMENTAL.

Bon! serrez-moi tout cela dans l'armoire.

BATHILDE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Nanette?

NANETTE.

C'est de la musique nouvelle qu'on a apportée.

BATHILDE.

Ah! un cadeau de M. de Chaulieu... Ce bon M. de Chaulieu!

(Elle se met à son clavecin.)

D'HARMENTAL.

Dame Perrine!

PERRINE.

Qu'y a-t-il?

D'HARMENTAL.

Qui donc demeure en face de moi?

PERRINE.

En face de vous, là?

D'HARMENTAL.

Oui.

PERRINE.

Eh bien, c'est M. Buvat.

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Mais cette jeune et jolie personne?

PERRINE.

C'est mademoiselle Bathilde.

D'HARMENTAL.

Qu'est-ce que M. Buvat et mademoiselle Bathilde?

PERRINE.

Vous le voyez bien.

D'HARMENTAL.

Est-ce le père et la fille, l'oncle et la nièce, le mari et la femme?

PERRINE.

Oh! ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais.

D'HARMENTAL.

C'est elle qui joue du clavecin?

PERRINE.

Oui, c'est elle.

D'HARMENTAL.

Mais ce n'est pas mal du tout.

PERRINE.

N'allez pas dire cela devant madame Denis.

D'HARMENTAL.

Et pourquoi?

PERRINE.

Parce que sa fille en joue aussi, du clavecin.

D'HARMENTAL.

Ah! bien. (Perrine sort.) Mais c'est qu'en vérité, c'est à merveille... Bravo! bravo!

(Il bat des mains, Bathilde se retourne.)

BATHILDE.

Ah! mon Dieu! (Elle se lève et se réfugie au fond de la chambre.) Nanette!

NANETTE, entrant.

Mademoiselle?

BATHILDE.

Qu'est-ce donc que ce jeune homme qui loge en face de nous, dans l'ancienne chambre de M. Boniface?

NANETTE.

C'est un nouveau locataire de madame Denis, un jeune homme qui arrive de province. Il vient pour entrer dans un

Digitized by Google

inistère; il paraît qu'il est de très-bonne famille, c'est le pupille de M. Brigaud.

BATHILDE.

Ah! très-bien. Tirez le rideau, Nanette.

D'HARMENTAL.

Il paraît que la voisine n'aime pas les apolaudissements. Bon! l'on se tiendra pour averti.

BUVAT, entrant.

Ah! me voilà.

BATHILDE.

Voyons, petit père, prenez vite votre café... Il est neuf heures et demie.

BUVAT.

Tu as raison.

D'HARMENTAL, au piano; il chante.

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé;
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura;
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

BATHILDE.

Tiens, entendez-vous, petit père?

BUVAT.

Certainement que j'entends.

BATHILDE.

Mais c'est très-bien, cela.

BUVAT.

Ah! vraiment?... Attends, alors.

BATHILDE.

Que faites-vous?

BUVAT.

Je tire les rideaux pour que tu entendes mieux.

D'HARMENTAL.

Tiens, le bonhomme qui tire le rideau.

BATHILDE.

Oh! petit père... oh!

Digitized by Google

BUVAT, à Bathilde, qui change de place.

Eh bien, que fais-tu donc ?

BATHILDE.

Mais je me mets là pour que ce jeune homme ne me voie pas.

BUVAT.

Oh ! il ne regarde pas par ici.

BATHILDE, bas.

Maintenant, non ; mais tout à l'heure il y regardait.

D'HARMENTAL.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira...
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

BUVAT.

Allons, il ne faut pas que les délices de la musique me fassent oublier l'heure de la bibliothèque.

BATHILDE.

En effet, petit père, il est dix heures moins dix minutes.

BUVAT.

Dix heures moins dix minutes... Ma canne et mon chapeau ?

BATHILDE.

Les voilà, petit père; allez ?

BUVAT.

Dix heures moins dix minutes !... Au revoir, mon enfant... A propos, si M. de Chaulieu envoie quelqu'un pour de la copie...

BATHILDE.

Soyez tranquille !

(Buvat embrasse Bathilde et sort.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII

D'HARMENTAL, chez lui; BATHILDE, chez elle.

D'HARMENTAL.

Celui qui a gagné ma place,
Ne vous peut aimer tant que moi,
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera;
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

BATHILDE.

Oh! mais c'est très-bien.

D'HARMENTAL, se retournant.

Elle écoutait!

BATHILDE, se jetant en arrière.

Ah! si je fermais la fenêtre!... Oh! non, la première fois, c'était bien; la seconde, ce serait ridicule.

D'HARMENTAL.

Elle se cache!

(Il regarde par la fenêtre.)

## SCÈNE VIII

Les Mêmes, BONIFACE, entrant chez d'Harmental et le voyant regarder par la fenêtre.

BONIFACE.

Bon! je m'en doutais!

D'HARMENTAL, fermant la fenêtre.

Qu'est-ce que c'est?

BATHILDE.

Ah! il ferme sa fenêtre, je n'aurai pas besoin de fermer la mienne.

BONIFACE.

Oh! ne vous dérangez pas, monsieur Raoul, c'est moi.

D'HARMENTAL.

Vous! qui, vous?

Digitized by Google

BONIFACE.

Eh bien, moi, Boniface Denis, héritier présomptif de mère Denis, votre prédécesseur dans cette chambre pour ve servir.

D'HARMENTAL.

Ah! enchanté de faire votre connaissance, monsieur Bon face. Vous avez quelque chose à me dire?

BONIFACE.

Moi? Non; vous êtes notre locataire, je viens faire co naissance avec vous... Et puis on m'avait dit que papa Br gaud était ici.

D'HARMENTAL.

Papa Brigaud?

BONIFACE.

Oui, c'est un petit nom d'amitié que je lui donne ; vo comprenez que ça ne peut pas être un vrai nom, puisqu' est abbé, et que la mère Denis est veuve... Après cela, vo me direz ce n'est pas une raison... Ah! oui, la fenêtre, comprends.

D'HARMENTAL.

Que voulez-vous dire?

BONIFACE.

Je veux dire que vous mourez d'envie de regarder de l'a tre côté de la rue.

D'HARMENTAL.

Moi?

BONIFACE.

Vous!... Eh bien, je vais vous donner un avis, monsieu Raoul.

D'HARMENTAL.

Lequel?

BONIFACE.

Ne regardez pas trop de ce côté-là.

D'HARMENTAL.

Du côté de mademoiselle Bathilde?

BONIFACE.

Ah! voilà que vous la connaissez déjà? Bon! alors, ça ir bien. Allons, allons, ça n'est pas bien de la part de la mèr Denis; elle aurait dû vous prévenir...

D'HARMENTAL.

Me prévenir de quoi?

Digitized by Google

BONIFACE.

Tiens, il faut prévenir les locataires quand il y a dans les maisons des cas rédhibitoires... Ah! c'est un terme de palais, vous ne connaissez pas cela, vous.

D'HARMENTAL.

Que voulez-vous dire?

BONIFACE.

Je veux dire que, dans huit jours, vous serez amoureux comme un fou de mademoiselle Bathilde, et que ce n'est pas la peine d'être amoureux d'une coquette.

D'HARMENTAL.

D'une coquette?

BONIFACE.

Oui, d'une coquette! d'une coquette! je ne m'en dédis pas... d'une coquette qui fait la bégueule avec les jeunes gens, et qui demeure avec un vieux... sans compter sa gueuse de Mirza... Mirza, c'est sa chienne, qui mangeait tous mes bonbons, et qui, chaque fois qu'elle me rencontre maintenant, veut me mordre les mollets, et cependant, je ne lui ai fait que des politesses.

D'HARMENTAL.

Pardon, mais j'aurais cru que ce bon bourgeois que j'ai vu sur la terrasse... Car c'est de lui, sans doute, que vous voulez parler?...

BONIFACE.

De lui-même, le vieux coquin! Hein! qui aurait dit cela de lui?

D'HARMENTAL.

J'aurais cru que c'était son père.

BONIFACE.

Son père! est-ce qu'elle a un père, mademoiselle Bathilde? Elle n'a pas de père.

D'HARMENTAL.

Ou du moins son oncle?

BONIFACE.

Oh! oui, son oncle à la mode de Bretagne... N'est-ce pas, papa Brigaud?



Digitized by Google

## SCÈNE IX

LES MÊMES, BRIGAUD.

BRIGAUD.

Ah! tu es ici, méchant espiègle!... Et qui t'a permis de ve
nir chez M. Raoul?

BONIFACE.

Tiens, personne donc,... Je puis bien venir chez lui, puis
qu'il demeure chez nous... Ah! cette épée... Vous porte
donc une épée, monsieur Raoul?

D'HARMENTAL, bas, à Brigaud.

Eh bien, quoi encore?

BRIGAUD.

Notre copiste est trouvé,

D'HARMENTAL.

Et vous revenez pour cela?

BRIGAUD.

Je n'ai pas quitté la maison.

D'HARMENTAL.

Il demeure donc dans la maison?

BRIGAUD.

Non, en face.

D'HARMENTAL.

Bon! où cela?

BRIGAUD.

On vous dit en face.

D'HARMENTAL.

Comment! là?...

BRIGAUD.

Oui, là!... Ce bon bourgeois, c'est un ami de madame
Denis, de notre hôtesse; de sorte que, vous comprenez, che
valier... il s'agit, en attendant que les papiers soient prêts
de ne pas vous mettre trop mal avec lui.

D'HARMENTAL.

Ah! diable!

BRIGAUD, à Boniface, qui fouille dans ses poches.

Eh bien, que fais-tu, petit drôle?

BONIFACE.

Ne faites pas attention, papa Brigaud; je regarde seule

Digitized by Google

dent s'il ne reste pas dans votre poche un petit ecu pour votre ami Boniface.

BRIGAUD.

Tiens, en voilà un gros et laisse-moi tranquille.

BONIFACE.

Ah! papa Brigaud, vous avez un cœur de cardinal, et, si le roi ne vous fait qu'archevêque, parole d'honneur, vous serez volé de moitié.

BRIGAUD.

C'est bon! c'est bon! A demain soir, chevalier.

(Il sort.)

BONIFACE.

Adieu, monsieur Raoul; je vous le répète, prenez garde à mademoiselle Bathilde, si vous voulez garder votre cœur, et jetez-moi une bonne boulette à Mirza, si vous tenez à vos mollets... Me voilà, papa Brigaud.

(Il sort.)

## SCÈNE X

D'HARMENTAL, BATHILDE, travaillant.

D'HARMENTAL.

Charmant jeune homme!... C'est égal, il m'a appris une chose au moins, c'est que Bathilde n'est ni la femme ni la fille de cet affreux bourgeois... Ah! et puis il m'a appris encore une chose, c'est que la chienne s'appelle Mirza... (Il appelle.) Mirza! Mirza!... Ah! elle est apprivoisée... La charmante petite bête!... il paraît qu'elle est seule dans la chambre... Mirza!... (Il prend un morceau de sucre et le lui jette.) Mirza!... (Mirza mange le morceau de sucre.) Le moment approche où je vais jouer mon avenir, ma liberté, ma vie... et je... Oh! c'est qu'il me semble que, si cette charmante fille qui est là priait pour moi, je n'aurais plus rien à craindre. Mirza! (Il lui jette un second morceau de sucre.) Oh! une idée!

(Il se met à une table et écrit.)

BATHILDE, regardant par la fenêtre non ouverte.

Mon Dieu, j'ai bien envie cependant... Il croit que je n'y suis pas... et si je me montre... Que fait-il?... Il écrit.

Digitized by Google

D'HARMENTAL prend un troisième morceau de sucre et l'enveloppe avec le billet qu'il vient d'écrire.

Mirza !... (Il jette le morceau de sucre et le billet.) L'abbé m'a dit de me tenir bien avec mes voisins... Suivons ses conseils.

BATHILDE.

Oh! cette fois, par exemple... Oh ! non, cette fois moins que jamais ; car, s'il me voit fermer la fenêtre, il croira que c'est pour lire ce billet !...

(Mirza écarte le papier et mange le sucre.)

D'HARMENTAL, fermant sa fenêtre.

Bien !

BATHILDE, apercevant Nanette, qui entre.

Ah ! c'est toi, Nanette.

NANETTE.

Oui ; qu'avez-vous ?

BATHILDE.

Moi ? Rien !

NANETTE.

On dirait que votre voix tremble.

BATHILDE.

Tu te trompes.

NANETTE, voyant à terre le billet qui enveloppait le sucre.

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle ?

BATHILDE.

Rien, un papier qui sera tombé de ma poche et qu'il faut jeter au feu.

NANETTE.

Si cependant c'était quelque chose d'important ; lisez, mademoiselle.

BATHILDE.

Oh! mon Dieu, donne... Emmène Mirza !... (Nanette, emmène Mirza. Après un moment d'hésitation, Bathilde lit.) « On vous dit orpheline, je suis sans parents, nous sommes frère et sœur devant Dieu... Ce soir, demain, après-demain, peut-être courrai-je un grand danger ; mais j'espérerais en sortir sain et sauf, si ma sœur Bathilde voulait prier pour son frère Raoul. » (Après un mouvement involontaire qui la rapproche de la fenêtre.) Un grand danger, mon Dieu !

Digitized by Google

D'HARMENTAL, voyant Bathilde le billet à la main, et rouvrant la fenêtre.

Vous prierez pour moi... Je ne crains plus rien. Merci!

(D'Harmental sort pour rejoindre Brigaud; Bathilde se sauve dans sa chambre.)

---

# ACTE DEUXIÈME

## DEUXIÈME TABLEAU

Le bal de l'Opéra. — Un couloir. Trois portes donnant sur la salle. Banquettes.

### SCÈNE PREMIÈRE

DUBOIS, en domino noir, un ruban couleur de feu sur l'épaule; puis UN DOMINO GRIS, puis UN DOMINO BLEU, puis UN GARDE-FRANÇAISE, MASQUES.

DUBOIS.

Eh bien, mes drôles ne seraient-ils pas à leur poste?... Ah! si fait, voici un domino gris qui porte le ruban d'uniforme. (S'approchant.) D'Argenson.

LE DOMINO GRIS.

Chanson.

DUBOIS.

Est-il ici?

LE DOMINO GRIS.

Oui.

DUBOIS.

A quelle heure est-il entré?

LE DOMINO GRIS.

A minuit moins dix minutes.

DUBOIS.

Avec qui est-il?

LE DOMINO GRIS.

Avec M. de Simiane.

Digitized by Google

DUBOIS.

Où est-il ?

LE DOMINO GRIS.

Dans la loge derrière nous.

DUBOIS.

Dans laquelle ? celle de droite, celle de gauche, celle du milieu ?

LE DOMINO GRIS.

Dans celle du milieu.

DUBOIS.

Y est-il seul avec Simiane ?

LE DOMINO GRIS.

Non ; ils y ont trouvé la Souris et la Desmares.

DUBOIS.

Qu'a-t-il fait depuis qu'il est dans la loge ?

LE DOMINO GRIS.

Il a appelé le garçon et lui a demandé des glaces.

DUBOIS.

Va ! (Le Domino gris se retire. A un Domino bleu foncé qui a un rub couleur de feu.) Chanson !

LE DOMINO BLEU.

D'Argenson !

DUBOIS.

Est-il ici ?

LE DOMINO BLEU.

Oui.

DUBOIS.

A quelle heure y est-il entré ?

LE DOMINO BLEU.

A minuit moins dix minutes.

DUBOIS.

Avec qui était-il ?

LE DOMINO BLEU.

Avec M. de Simiane.

DUBOIS.

Où est-il ?

LE DOMINO BLEU.

Dans la loge derrière nous.

DUBOIS.

Laquelle ? celle de droite, celle de gauche, celle du milieu

Digitized by Google

LE DOMINO BLEU.

Celle du milieu.

DUBOIS.

Y est-il seul avec Simiane?

LE DOMINO BLEU.

Non, la Souris et la Desmares y étaient déjà quand ils y sont entrés.

DUBOIS.

Qu'a-t-il fait depuis qu'il est dans la loge?

LE DOMINO BLEU.

Il a appelé un garçon et a demandé des glaces.

DUBOIS.

Va! (Le Domino bleu se retire.) Eh bien, que l'on dise encore que ma police est mal faite! voilà deux gaillards qui ne se connaissent pas, qui ne savent pas pour qui ils travaillent, et qui m'ont répété mot pour mot les mêmes paroles. (Au Garçon, qui passe avec un plateau.) Halte!

LE GARÇON.

Qu'y a-t-il pour votre service?

DUBOIS.

Tu portes des glaces dans la loge no 12.

LE GARÇON.

Oui.

DUBOIS.

A un domino violet.

LE GARÇON.

Oui.

DUBOIS.

Attends!

LE GARÇON.

Mais, dites donc, et le domino violet?

DUBOIS.

Tiens!

(Il lui donne un écu.)

LE GARÇON.

Qu'il attende, alors.

DUBOIS, écrivant quelques lignes sur ses tablettes.

« Une jeune et jolie femme, qui a reconnu M. le régent sous son masque et sous son domino, l'attend dans le corridor pour lui dire deux mots... » Va, et donne-lui ce billet.

Digitized by Google

LE GARÇON.

A qui?

DUBOIS.

Pardieu! au domino violet.

LE GARÇON.

On y va.

(Il entre dans la loge n° 12.)

UN GARDE-FRANÇAISE, s'approchant de Dubois.

Chanson!

DUBOIS.

D'Argenson!

LE GARDE-FRANÇAISE.

Une lettre, monseigneur.

DUBOIS.

De qui?

LE GARDE-FRANÇAISE.

De la rue Quincampoix!

DUBOIS.

Bien! Promène-toi dans ce corridor.

LE RÉGENT, dans la loge.

Une jeune et jolie femme qui veut me dire deux mots! (Il vient en scène.) Où est-elle?

## SCÈNE II

### LE RÉGENT, DUBOIS.

DUBOIS, se démasquant.

La voici, monseigneur.

LE RÉGENT.

Comment! c'est toi qui te permets de me poursuivre jusqu'ici?

DUBOIS.

Monseigneur, pour affaire d'importance.

LE RÉGENT.

Dubois, tu sais bien que, lorsque je suis au bal ou que je soupe...

DUBOIS.

Oui, je sais qu'il est défendu de déranger monseigneur.

LE RÉGENT.

Eh bien, alors?

Digitized by Google

DUBOIS.

Oui; mais monseigneur sait que j'ai fait une exception.

LE RÉGENT.

Pour l'Espagne... ce qui fait que je voudrais que l'Espagne fût à tous les diables.

DUBOIS.

Oh! monseigneur! monseigneur!

LE RÉGENT.

Voyons, dis vite... Une dépêche, n'est-ce pas?

DUBOIS.

Oui.

LE RÉGENT.

Pourquoi ne m'as-tu pas donné cette dépêche dans la journée?

DUBOIS.

Parce qu'elle n'est arrivée que ce soir.

LE RÉGENT.

Par courrier?...

DUBOIS.

Extraordinaire.

LE RÉGENT.

Et comment diable as-tu su que j'étais ici?

DUBOIS.

Par mes gens, pardieu!

LE RÉGENT.

Est-ce que tu te permettrais de me faire espionner, drôle?

DUBOIS.

Mais je vous prie de croire, monseigneur, que je passe ma vie à cela... et, je dois le dire, vous ne me ménagez pas la besogne.

LE RÉGENT.

Voyons cette dépêche!... (Dubois la lui donne et va transmettre quelques ordres à un Domino gris.) Eh bien, qu'y a-t-il de si extraordinaire là dedans?

DUBOIS.

Est-ce que vous ne voyez pas que madame du Maine est en correspondance suivie avec la reine d'Espagne?

LE RÉGENT.

Ma mère l'est bien avec toutes les reines du monde.



Digitized by Google

DUBOIS.

Ne voyez-vous point que l'on prépare un appartement dan la citadelle de Saragosse?

LE RÉGENT.

Le roi d'Espagne a peut-être son masque de fer à y enfer mer.

DUBOIS.

Ne voyez-vous pas que le roi d'Espagne a fait passer cin cent mille livres à Paris?

LE RÉGENT.

Eh bien, tant mieux! tu dis toujours qu'il n'y a plus d'ar gent en France.

DUBOIS.

Ne voyez-vous pas que M. de Saint-Aignan me recommand de vous dire de prendre garde personnellement à vous?

LE RÉGENT.

Il te le dit dans toutes ses lettres, et, si tu n'as pas quel que chose de mieux à m'apprendre...

DUBOIS.

Non, je l'avoue, je n'ai rien de mieux... à moins qu'un lettre qu'on vient de me remettre de la rue Quincampoix...

LE RÉGENT.

Eh! pardieu! c'est de M. Law, qui te dit que les actions du Mississipi ont haussé.

DUBOIS.

Oui, et que madame du Maine en a vendu pour cent mill livres.

LE RÉGENT.

Il faut bien qu'elle paye ses fêtes de Sceaux avec quelque chose.

DUBOIS.

Monseigneur, vous feriez damner un cardinal.

LE RÉGENT.

Qu'est-ce que cela te fait! tu n'es qu'archevêque.

DUBOIS.

Monseigneur...

LE RÉGENT.

Dubois, il y a une ambassade vacante, j'ai bien envie de t'y envoyer.

DUBOIS.

Et où cela, votre ambassade?

Digitized by Google

LE RÉGENT.

En Chine.

DUBOIS.

Et pourquoi pas dans la lune?... Vous seriez encore plus sûr d'être débarrassé de moi.

SIMIANE, sortant de la loge.

Eh bien?

LE RÉGENT.

Ah! mon ami!... à moi! à l'aide!... je suis aux mains des infidèles, Simiane!

## SCÈNE III

Les Mêmes, SIMIANE, RAVANNE.

RAVANNE.

Ah! que je te trouve à propos, Simiane, et la bonne histoire que j'ai à te raconter!

UN MASQUE.

Bonsoir, Ravanne... Sais-tu où est monseigneur?

RAVANNE.

Non, nous sommes brouillés.

LE MASQUE.

Bah! et pourquoi?

RAVANNE.

Pour une femme, parbleu!

LE RÉGENT.

Petit fat, va!

DUBOIS.

Venez, monseigneur.

SIMIANE.

Et quelle est ton histoire? Voyons!

RAVANNE.

Il n'y a qu'une chose qui me désespère : c'est qu'elle va réjouir ce coquin de Dubois.

DUBOIS.

Hein?

SIMIANE.

C'est donc quelque méchante aventure arrivée à monseigneur?

Digitized by Google

RAVANNE.

Pardieu ! sans cela, est-ce que je la raconterais ?

LE RÉGENT.

Plait-il ?

RAVANNE, au Régent et à Dubois masqués.

Oh ! vous n'êtes pas de trop, messieurs ; au bal de l'Opéra, on est en famille ! Il faut d'abord vous dire une chose que vous savez tous : c'est que madame de Parabère, quoique séparée depuis deux ans de son mari, était, comme disent nos voisins d'outre-Manche, dans une position intéressante.

LES MASQUES.

Eh bien, cela est connu.

RAVANNE.

Oui ; mais voilà où nous entrons dans l'inconnu... M. le régent, qui savait à quoi s'en tenir, ou à peu près, sur la vertu de la marquise, consulta sur la paternité probable... devinez qui ?

SIMIANE.

Comment veux-tu que nous sachions cela ?

RAVANNE.

Le lieutenant de police ! M. d'Argenson, qui sait tout, lui répondit sans hésiter : « Monseigneur, l'enfant est de vous, ou du duc de Richelieu. »

(On rit.)

LE RÉGENT, à Dubois.

Ma parole d'honneur, c'est que c'est vrai comme l'Évangile, ce qu'il raconte là.

SIMIANE.

Eh bien, que fit le régent ?

RAVANNE.

Il fit inviter, par madame de Parabère, M. de Richelieu a la venir voir ; seulement, ce fut lui qui le reçut. « Mon cher duc, lui dit Son Altesse, je vous ai fait prier de passer pour vous dire que cette pauvre marquise est dans un grand embarras, et nous aussi. — Comment cela ? » demanda le duc. Son Altesse lui raconta la chose. « Diable ! fit Richelieu, mais cet imbécile de Parabère va crier comme un paon. — Justement, reprit Son Altesse, il voudra que je le fasse duc. — Eh bien, mais, si, en attendant, nous le faisions père, dit Richelieu. (Un affreux jeu de mots !) — Mon cher, s'écria Son Altesse, vous avez justement eu la même idée que la mar-

Digitized by Google

ise. Seulement, c'est assez difficile, attendu qu'il y a deux
s... — Bon ! fit Richelieu; M. de Parabère a-t-il toujours
ur le chambertin et le romanée ce faible que je lui ai
nnu ? — Toujours ! — Alors, nous sommes sauvés ! — Sau-
s ! expliquez-moi cela, duc... — Rien de plus simple;
us comprenez, monseigneur : j'invite le marquis à souper
ns ma petite maison avec une douzaine de mauvais sujets
de femmes charmantes... Vous y envoyez Dubois. — Com-
nt, Dubois ?... Sans doute, il faut bien quelqu'un qui con-
rve sa tête, et, comme Dubois ne peut pas boire, les méde-
ns le lui ont défendu (on rit), eh bien, mais il se chargera
faire boire le marquis... et, quand nous serons tous sous
table, il le démêlera du milieu de nous, et il en fera ce
'il voudra... Le reste regarde la marquise... Surtout qu'il
ille pas se tromper ! »

SIMIANE.

De sorte que... ?

RAVANNE.

De sorte que tout réussit à merveille : après s'être endormi
hez le duc de Richelieu, le marquis de Parabère se réveilla
hez sa femme.

TOUS.

Chez sa femme ?...

RAVANNE.

C'est monseigneur l'archevêque de Cambrai, le successeur
e Fénelon, qui avait arrangé cela.

(On rit.)

DUBOIS, à part.

Ah ! le petit serpent !

LE RÉGENT, à Dubois.

Il raconte très-bien, je trouve.

SIMIANE, à Ravanne.

Finis donc !... « Se réveilla chez sa femme... »

RAVANNE.

Vous comprenez qu'il a fait grand bruit; mais il n'y avait pas moyen de crier au scandale, pas moyen d'intenter un procès : sa voiture avait passé la nuit à la porte de la marquise, tous les domestiques l'avaient vu entrer à l'hôtel et en sortir; de façon que le duc et Son Atesse ne furent plus préoccupés que d'une chose, c'était de savoir auquel des deux

Digitized by Google

l'enfant ressemblerait... Enfin, la marquise est accouchée ce soir.

LE RÉGENT.

Ah!

DUBOIS.

Ah!

SIMIANE.

Et à qui l'enfant ressemble-t-il?

LE RÉGENT.

A Richelieu?

SIMIANE.

A Son Altesse?

RAVANNE.

A Simiane!

LE RÉGENT.

Pas possible!

RAVANNE.

Très-possible!

DUBOIS, au Régent.

Je trouve qu'il raconte très-bien.

RAVANNE.

Est-ce que l'histoire n'est pas bonne?

LE RÉGENT.

Très-bonne!

SIMIANE.

Parfaite!

TOUS.

Parfaite!

SIMIANE, prenant Ravanne à part.

D'autant plus parfaite, que tu l'as racontée, ah! ah! ah! devant qui?... devant monseigneur le régent lui-même.

RAVANNE.

Bah!

SIMIANE.

Ce domino violet!

RAVANNE.

C'est lui?...

SIMIANE.

Lui-même en personne.

RAVANNE.

Ah! quel malheur que celui qui lui donne le bras...!

Digitized by Google

SIMIANE.

Eh bien?

RAVANNE.

Ne soit pas...

SIMIANE.

Qui?

RAVANNE,

Dubois.

DUBOIS, s'avançant.

Vous n'avez rien à vous reprocher, chevalier.

RAVANNE.

Dubois! j'ai fait coup double!... Ah! monseigneur, je vous demande pardon...

LE RÉGENT.

Chut, donc!

RAVANNE.

Ah! monsieur l'archevêque, que je suis désespéré.

DUBOIS.

Silence, morbleu!

RAVANNE, seul, appelant.

Garçon! garçon! un verre d'eau sucrée. Ah! l'histoire était bonne; mais, maintenant, ma foi, elle est excellente... Ah! garçon! un verre d'eau sucrée, je t'en prie... (Le Garçon entre.) Je l'ai bien gagné!... Ah! la précieuse aventure... J'ai envie de te la raconter, garçon.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME D'AVERNE, en domino rose.

MADAME D'AVERNE, à Ravanne.

Chevalier!...

RAVANNE.

Ah! je vais vous la raconter.

MADAME D'AVERNE.

Quoi?

RAVANNE.

Mon histoire!

MADAME D'AVERNE.

Je la sais.

Digitized by Google

RAVANNE.

Comment cela ?

MADAME D'AVERNE.

J'écoutais !

RAVANNE.

Ah bien, alors, si tu écoutais, beau masque, laisse-moi aller chercher des gens qui n'écoutaient pas.

MADAME D'AVERNE.

Tout de suite; mais, auparavant, deux mots.

RAVANNE.

Parle !

MADAME D'AVERNE.

Comment cela s'est-il passé ?

RAVANNE.

Quoi ?

MADAME D'AVERNE.

La rencontre.

RAVANNE.

Quelle rencontre ?

MADAME D'AVERNE.

Ne faites pas l'ignorant, je sais tout.

RAVANNE.

Diable !

MADAMD D'AVERNE.

Ne craignez rien, je suis la personne pour laquelle le chevalier d'Harmental s'est battu.

RAVANNE, criant.

Madame d'Averne !...

MADAME D'AVERNE.

Chut, donc ! Quelle trompette de Jéricho, que ce garçon-là !

RAVANNE.

Ah ! c'est vrai, pardon !... Cela s'est passé à merveille.

MADAME D'AVERNE.

Le chevalier... ?

RAVANNE.

Est sain et sauf.

MADAME D'AVERNE.

Oh ! tant mieux ! ce n'eût pas été juste... Et vous me dites la vérité ?...

Digitized by Google

RAVANNE.

Eh! si vous ne me croyez pas, demandez à lui-même. (Appelant d'Harmental.) Chevalier ! chevalier!...

## SCÈNE V

### Les Mêmes, D'HARMENTAL.

MADAME D'AVERNE.

Monsieur de Ravanne, si vous faites une chose pareille, je ne vous pardonne de ma vie.

RAVANNE.

Chevalier, voilà une belle dame qui veut savoir...

MADAME D'AVERNE.

Mais taisez-vous donc !

D'HARMENTAL, s'approchant.

Qui veut savoir?... Dis, beau masque, que veux-tu savoir?

RAVANNE.

L'heure qu'il est... Madame a un rendez-vous à minuit et demi; or, je prétends, moi, qu'il est une heure, et que, par conséquent, il est inutile qu'elle y aille.

D'HARMENTAL, à part.

Je ne vois pas mon ruban violet.

MADAME D'AVERNE.

Vous êtes un charmant page, chevalier ! Eh bien, non, je n'irai pas à mon rendez-vous, mais à une condition.

RAVANNE.

Laquelle ?

MADAME D'AVERNE.

C'est que vous viendrez après-demain souper cher, moi rue des Bons-Enfants, avec le régent et Simiane.

RAVANNE.

Ce sera bien de l'honneur, madame... Chevalier, vous m'excuserez, n'est-ce pas ? mais on m'enlève.

(Ils sortent.)

D'HARMENTAL.

Allez, chevalier, allez! Moi-même, j'attends quelqu'un... Ah!...

Digitized by Google

## SCÈNE VI

D'HARMENTAL, LE DOMINO BLEU à ruban violet, puis LA DUCHESSE DU MAINE.

D'HARMENTAL.

Est-ce moi que tu cherches, beau masque?

LE DOMINO BLEU.

Parbleu! oui, c'est vous, chevalier.

D'HARMENTAL.

L'abbé!

LE DOMINO BLEU.

A merveille!... (Allant à la porte de gauche.) Venez, madame la duchesse!

LA DUCHESSE, se démasquant.

Chevalier!

D'HARMENTAL.

Vous, madame?

LA DUCHESSE.

Oui, moi, moi qui ne veux pas vous laisser vous jeter dans cette terrible affaire, sans vous demander une dernière fois si vous avez bien réfléchi, sans rendre à vous-même la parole que vous m'avez donnée.

D'HARMENTAL.

Dieu me garde, madame, qu'ayant eu le bonheur d'engager ma vie au service d'une si grande princesse, je sois assez malheureux pour me priver moi-même de ce bonheur, que je n'eusse osé espérer! Non, madame; prenez au contraire au sérieux tout ce que j'ai offert, mon bras, ma vie, mon épée, et, là où Votre Altesse ne craint pas de s'engager, comment hésiterais-je en route?

LA DUCHESSE.

Oui, chevalier, il y a de grands noms, il y a des personnages importants, des noms et des personnages qui ne vous sont pas inconnus...

D'HARMENTAL.

Je ne demande à Votre Altesse aucune confidence.

LA DUCHESSE.

Oui; mais, moi, je ne veux pas avoir de secrets pour vous. Que dites-vous du marquis de Pompadour, de M. de Malé-

Digitized by Google

zieux, du comte de Laval, du prince de Cellamare, du cardinal Alberoni, du roi Philippe V?... Voilà vos complices, chevalier!

D'HARMENTAL.

Le roi Philippe V!

LA DUCHESSE.

Lisez ces papiers, que vous rendrez à Brigaud; mais, encore une fois, réfléchissez bien, l'entreprise est grave, dangereuse, presque impossible.

D'HARMENTAL.

Impossible! et pourquoi, madame?... Mais rien de plus simple au contraire, surtout avec la vie que mène le régent. Que faut-il pour cela? Huit ou dix hommes de cœur, une voiture bien fermée, et des relais préparés jusqu'à Bayonne, puisque j'ai l'honneur d'être choisi pour une pareille mission...

LA DUCHESSE.

Ainsi, chevalier, vous risquez...?

D'HARMENTAL.

Ma vie, c'est tout ce que je puis risquer: je croyais déjà l'avoir offerte à Votre Altesse, et je pensais que Votre Altesse l'avait acceptée; m'étais-je trompé, madame?

LA DUCHESSE.

Chevalier, vous êtes un loyal et brave gentilhomme. A demain soir, à Sceaux.

D'HARMENTAL.

A demain soir.

(Il lui baise la main et sort.)

BRIGAUD, s'approchant.

Eh bien, madame, que dites-vous du chevalier d'Harmental?

LA DUCHESSE.

Je dis, mon cher abbé, que nous pouvons éteindre notre lanterne; car, pour cette fois, nous avons trouvé un homme.

(Elle sort avec Brigaud.)

DUBOIS, à un Agent.

Suis ces deux dominos, et que je sache demain le nom de la femme à qui M. le chevalier d'Harmental vient de baiser la main.

Digitized by Google

## TROISIÈME TABLEAU

La chambre de d'Harmental.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

### BRIGAUD, D'HARMENTAL, BATHILDE.

BRIGAUD entre, va s'asseoir dans un fauteuil, et regarde d'Harmental, qui cause avec Bathilde par la fenêtre.

Chevalier !...

D'HARMENTAL, sans l'entendre, à Bathilde.

Vraiment?

BATHILDE.

Pourquoi me dire de pareilles choses si elles ne sont pas vraies?

D'HARMENTAL.

Mais si elles le sont?

BRIGAUD.

Chevalier !...

D'HARMENTAL.

C'est donc pour cela que j'ai vu de la lumière toute la nuit chez vous?

BATHILDE.

Vous ne dormiez donc pas non plus, vous?

D'HARMENTAL.

Non ! j'avais les yeux sur votre fenêtre, comme s'il y avait eu... pauvre fou que je suis ! quelque probabilité de la voir s'ouvrir.

BRIGAUD.

Chevalier !...

D'HARMENTAL.

Ah ! c'est vous, cher tuteur; pardon, me voici.

BATHILDE, apercevant Brigaud.

Ah !

(Elle quitte la fenêtre.)

BRIGAUD.

Mon Dieu ! qu'on a de peine à vous avoir, mon cher pu-

Digitized by Google

pille, quand vous regardez par cette fenêtre. Voyons, est-ce que vous m'en voulez encore de vous avoir logé ici?

D'HARMENTAL.

Mais non.

BRIGAUD.

C'est amusant, n'est-ce pas, de causer ainsi avec ses voisins, et surtout avec ses voisines?

D'HARMENTAL.

Ah! l'abbé! l'abbé! n'entrez pas dans mes secrets plus avant que moi-même.

BRIGAUD.

Allons donc! un confesseur, mais c'est un tombeau. Je suis bien aise de voir que vous êtes acclimaté!

D'HARMENTAL.

Eh bien, Brigaud, m'apportez-vous les papiers?

BRIGAUD.

Quels papiers?

D'HARMENTAL

Ceux que je dois faire copier au brave homme d'en face.

BRIGAUD.

Ah! oui, vous vous ennuyez de causer par la fenêtre, je comprends.

D'HARMENTAL.

Brigaud, Brigaud!...

BRIGAUD.

Non; on a changé d'avis.

D'HARMENTAL.

Comment, on a changé d'avis? on ne fait plus copier les papiers?...

BRIGAUD.

Si fait; mais on veut voir le copiste, l'interroger, juger de son degré d'intelligence. Il n'aura qu'à se présenter rue du Bac, au coin de la rue de Grenelle, chez le prince de Listhnay.

D'HARMENTAL, à part.

Bon! chez le prince de Listhnay, au coin de la rue du Bac et de la rue de Grenelle.

BRIGAUD, bas.

Il retient l'adresse.

D'HARMENTAL.

Est-ce tout, l'abbé?

Digitized by Google

BRIGAUD.

Peste ! comme vous êtes pressé de me voir en aller, chevalier !

D'HARMENTAL.

Eh ! non, pas du tout. Je vous trouve charmant, au contraire. (Lui montrant une table toute dressée.) Mais vous voyez ?...

BRIGAUD.

Comment ! vous donnez à déjeuner dans votre position libertin ?

D'HARMENTAL.

C'est pour le bien de la cause.

BRIGAUD.

Ah ! c'est autre chose.

D'HARMENTAL.

Donc, si vous avez quelque nouvelle à m'annoncer...

BRIGAUD.

Il faut que je me hâte, n'est-ce pas ?

D'HARMENTAL.

A moins que vous ne vouliez déjeuner avec nous ?

BRIGAUD.

Non, merci ! Eh bien, voilà ma nouvelle : madame d'Averne a déménagé.

D'HARMENTAL.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi ?

BRIGAUD.

Bon ! toujours dans les extrêmes. Vous vous en occupiez trop il y a huit jours, vous ne vous en occupez pas assez aujourd'hui. Qui, elle a déménagé, elle demeure rue des Bons-Enfants.

D'HARMENTAL.

Très-bien !

BRIGAUD.

Dans une maison qui appartient au prince.

D'HARMENTAL.

A merveille !

BRIGAUD.

De sorte que, demain, on pend la crémaillère, on soupe !

D'HARMENTAL.

L'abbé ! l'abbé ! vous avez une manière d'aller au fait !...

Digitized by Google

BRIGAUD.

Que voulez-vous ! c'est la mienne. Or, savez-vous qui soupe chez madame d'Averne?

D'HARMENTAL.

Cela m'est bien égal.

BRIGAUD.

Et vous avez tort. Cela ne doit pas vous être égal. Ceux qui soupent chez madame d'Averne, c'est Simiane, Ravanne et le régent.

D'HARMENTAL.

Eh bien?...

BRIGAUD.

Eh bien, ce soir, avant d'aller chez madame du Maine, je viendrai vous chercher pour faire un tour rue des Bons-Enfants, les localités parleront pour moi.

D'HARMENTAL.

Ah ! je comprends ! si près du Palais-Royal, le régent ira à pied. L'hôtel qu'habite madame d'Averne a son entrée rue des Bons-Enfants. Après une certaine heure, on ferme le passage du Palais-Royal; il est donc obligé, pour rentrer, de tourner par la cour des Fontaines ou par la rue Neuve-des-Bons-Enfants, et alors, nous le tenons. Mordieu ! l'abbé, vous êtes un grand homme, et, comme le disait M. Boniface, si madame du Maine ne vous fait qu'archevêque, il n'y a pas de justice.

ROQUEFINETTE, dans l'escalier.

Belle Ariane, je vous prie,
Prêtez-moi votre peloton,
Ton ton, ton ton, tontaine ton ton.

BRIGAUD.

Qu'est-ce que cela?

D'HARMENTAL.

Mon convive.

(On entend un grand bruit.)

BRIGAUD.

Dites donc ! il me semble qu'il se casse le cou, votre convive?

D'HARMENTAL.

En effet, ça m'en a tout l'air. Par ici, capitaine, par ici !

Digitized by Google

## SCÈNE II

Les Mêmes, ROQUEFINETTE.

ROQUEFINETTE, entrant.

A la bonne heure. C'est que l'échelle de votre pigeonni est noire en diable. Ah! pardon, un homme d'Église?

D'HARMENTAL.

Mon directeur, capitaine.

ROQUEFINETTE, bas, à d'Harmental.

Vous étiez en train de vous confesser?

D'HARMENTAL.

Justement.

ROQUEFINETTE, de même.

Recommandez-moi à ses prières.

BRIGAUD, bas, à d'Harmental.

C'est votre capitaine?

D'HARMENTAL, bas.

Oui.

BRIGAUD, de même.

Soignez bien ce gaillard-là!

D'HARMENTAL, de même.

Soyez tranquille.

BRIGAUD, en sortant, à Roquefinette, et en se courbant très-bas.

Monsieur...

ROQUEFINETTE, de même.

Monsieur...

BRIGAUD, à d'Harmental.

A ce soir!

D'HARMENTAL.

A ce soir!

## SCÈNE III

D'HARMENTAL, ROQUEFINETTE.

D'HARMENTAL.

Vous êtes homme de parole, capitaine! mais laissez-moi fermer la fenêtre; il est important que nos voisins ne vous voient pas, et surtout ne vous entendent pas.

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

En ce cas, je suis muet comme une tanche... et puis... et puis je vois que vous avez pris des mesures pour me fermer la bouche. (D'Harmental met le verrou.) Du mystère ! tant mieux !... Il y a toujours quelque chose à gagner avec les gens qui débutent par dire : « Chut ! » Vous tombez bien, je suis le petit-fils d'Harpocrate, dieu du silence.

D'HARMENTAL.

C'est à merveille, capitaine; car j'ai à vous dire des choses assez importantes pour réclamer d'avance votre discrétion.

ROQUEFINETTE.

Elle vous est acquise... Tandis que je donnais une leçon au petit Ravanne, je vous ai vu du coin de l'œil manier l'épée en amateur distingué... J'aime les braves ! et puis vous m'avez donné un joli cheval de cent louis, comme s'il eût valu trente livres... J'aime les gens généreux ! vous êtes deux fois mon homme, pourquoi ne serais-je pas une fois le vôtre ?

D'HARMENTAL.

Allons ! je vois que nous pourrons nous entendre... Mais vous m'écouterez mieux assis, et nous ferons bien, si nous nous asseyons, de dîner tout de suite.

ROQUEFINETTE.

Vous prêchez comme saint Jean Bouche-d'or... Me voilà, commandez la manœuvre et je l'exécute.

D'HARMENTAL.

Et goûtez ce vin, tandis que j'attaquerai ce pâté.

ROQUEFINETTE.

Bon ! une division !... nous battrons l'ennemi séparément... (Il boit.) Oh ! oh ! qu'est ce que je fais là ! indigne que je suis, j'avale du nectar comme si c'était de la piquette, et cela, au commencement d'un repas... Ah ! Roquefinette, tu te fais vieux, mon ami... Il y a dix ans, rien qu'à goûter de ce vin (il boit), tu aurais vu tout de suite que c'est de l'ermitage de 1702, l'année de la bataille de Friedlingen. Si votre fournisseur en a beaucoup comme celui-là, et qu'il fasse crédit, je lui promets ma pratique.

D'HARMENTAL.

Mon fournisseur ne fait pas crédit à mes amis, il donne pour rien.



Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Oh! l'honnête homme! (Silence.) Ainsi donc, mon cher chevalier, nous conspirons?

D'HARMENTAL.

Eh!...

ROQUEFINETTE.

Et, pour réussir, à ce qu'il paraît, nous avons besoin de ce pauvre capitaine Roquefinette?

D'HARMENTAL.

Qui vous a dit cela?

ROQUEFINETTE.

Pardieu! la belle charade à deviner!... un homme qui donne des chevaux de cent louis, qui boit à son ordinaire du vin à une pistole la bouteille, et qui loge rue du Temps-Perdu, dans une mansarde; s'il ne conspire pas, que voulez-vous qu'il fasse?

D'HARMENTAL.

Eh bien, est-ce qu'une petite conspiration vous effraye?

ROQUEFINETTE.

Moi! qui est-ce qui a dit que quelque chose au monde effraye le capitaine Roquefinette?

D'HARMENTAL.

Ce n'est pas moi, puisque je vous choisis pour mon second.

ROQUEFINETTE.

C'est-à dire que, si vous êtes pendu à une potence de vingt pieds de haut, je le serai, moi, à une potence de dix.

D'HARMENTAL.

Peste! si l'on commençait par voir les choses sous le mauvais côté...

ROQUEFINETTE.

Parce que j'ai parlé de potence?... Eh! cela ne prouve rien... Qu'est-ce que la potence, pour un philosophe? Une des mille manières qu'il y a de sortir de la vie... D'ailleurs, nous donnerons nos parchemins; nous ferons nos preuves, et nous aurons le cou coupé comme M. de Rohan; l'avez-vous vu décapiter?... C'était un beau jeune homme, comme vous; il avait conspiré, comme vous; mais la chose manqua, comme manquera peut-être la nôtre... On lui fit un fort bel échafaud noir, on lui permit de se tourner du côté de la fenêtre où était sa maîtresse, et puis le bourreau... ah! chevalier,

Digitized by Google

c'était un maladroit qui s'y reprit à dix fois avant de lui couper tout à fait la tête!... ce pauvre M. de Rohan souffrit mille martyres... Allons, vous êtes un brave, vous n'avez pas sourcillé; touchez là, je suis votre homme. Voyons, contre qui conspirons-nous?... Contre M. d'Orléans, qui ne voit plus que d'un œil, ou contre M. du Maine, qui ne marche plus que d'une jambe?... Faut-il casser l'autre jambe au boiteux, ou crever l'autre œil au borgne?

D'HARMENTAL.

Rien de tout cela.

ROQUEFINETTE.

De quoi s'agit-il, alors?

D'HARMENTAL.

Avez-vous entendu parler de l'enlèvement du secrétaire du duc de Mantoue?

ROQUEFINETTE.

Mattioli?

D'HARMENTAL.

Oui.

ROQUEFINETTE.

C'est Willebois et Saint-Martin qui ont fait le coup, et ils ont eu chacun trois mille livres... Un joli denier!

D'HARMENTAL.

Ainsi, pour trois mille livres, vous vous seriez chargé de la chose?

ROQUEFINETTE.

Oui.

D'HARMENTAL.

Mais, si, au lieu d'enlever le secrétaire, il eût été question d'enlever le duc lui-même?

ROQUEFINETTE.

C'eût été plus cher, voilà tout.

D'HARMENTAL.

Mais vous eussiez encore accepté?

ROQUEFINETTE.

Pourquoi pas?

D'HARMENTAL.

Et à celui qui vous eût donné le double, en vous disant: « Je m'engage avec vous... comme vous.., je joue avec vous mon avenir et ma tête, » à celui-là, qu'eussiez-vous répondu?

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

J'eusse dit : « Voilà ma main ! »

D'HARMENTAL.

A la santé du régent, alors !... et puisse-t-il arriver sans accident à la frontière d'Espagne, comme Mattioli est arrivé à Pignerol.

ROQUEFINETTE.

Ah ! ah ! et pourquoi pas ? le régent est un homme comme un autre ; seulement, au lieu d'être décapités ou pendus, nous serons roués... A un autre, je dirais que c'est plus cher ; mais, pour vous, je n'ai pas deux prix : vous donnerez six mille livres, et je vous fournirai douze hommes résolus.

D'HARMENTAL.

Voici dix mille livres en or ; prenez-les comme un à-compte, si nous réussissons ; si nous échouons, chacun tirera de son côté.

ROQUEFINETTE.

A quand la chose?

D'HARMENTAL.

Je n'en sais rien ; mais, en venant déjeuner avec moi tous les matins...

ROQUEFINETTE.

Non ! non ! je ne serais pas venu ici trois fois de suite, que M. d'Argenson et M. Dubois nous sauraient tous les deux par cœur... Non, plus d'entrevues ; le jour qu'il faudra agir, accrochez-moi ce ruban-là à votre fenêtre ; je saurai ce que cela veut dire : je le verrai de la rue Montmartre, où je passe tous les jours, et je monterai.

D'HARMENTAL.

Comment ! vous partez sans achever la bouteille?

ROQUEFINETTE.

Maintenant, n i, ni, c'est fini, me voilà à l'eau... jusqu'au lendemain du jour où j'aurai vu le ruban rouge à votre fenêtre... Voyez-vous, chevalier, quand Roquefinette est en face d'une bouteille, il boit ; quand il a bu, il parle, et, si bien qu'on parle, quand on parle trop, on finit toujours par dire une bêtise. Adieu !... Pensez au ruban ponceau ; je vais à mes affaires.

D'HARMENTAL.

Inutile, capitaine, de vous dire : chut ! (Roquefinette fait un geste et sort.) Et moi, vite à ma toilette !

Digitized by Google

# ACTE TROISIÈME

## QUATRIÈME TABLEAU

Chez Buvat. — Chambre modeste, propre; fenêtre au fond, donnant sur un balcon d'où l'on voit la maison en face; grand rideau à la fenêtre. D'un côté de la fenêtre, un miroir; de l'autre un crucifix.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

BATHILDE, NANETTE.

BATHILDE.

Nanette, fermez cette fenêtre.

NANETTE.

Mademoiselle, vous étoufferez.

BATHILDE.

Fermez les rideaux, alors.

NANETTE.

Mademoiselle, ce jeune homme en tombera malade.

BATHILDE.

Ce jeune homme! ce jeune homme!... Ah! Nanette, ne croyez donc pas qu'il y ait ici-bas des cœurs aussi tendres et aussi nobles que vous le dites... Ce jeune homme... Enfin, n'en parlons plus.

NANETTE.

Pardon, mais c'est qu'il paraît si distingué.

BATHILDE.

Trop! trop! pour la pauvre Bathilde.

NANETTE.

Voyez-le donc si triste, si désolé à sa fenêtre; c'est à fendre le cœur!

BATHILDE.

Eh! que m'importe son air triste, à moi? que me fait ce jeune homme? Je ne le connais pas... C'est un étranger qui est venu demeurer là pour quelques jours seulement, et qui demain s'en ira.

NANETTE.

Mon Dieu, mademoiselle, puisqu'il faut qu'une femme



Digitized by Google

vienne à aimer un jour ou l'autre, puisque nous y sommes toutes condamnées, autant aimer un beau jeune homme qui a l'air noble comme un roi.

BATHILDE.

Eh bien, que dirais-tu si ce jeune homme, qui te paraît si noble, si loyal, si bon, n'était qu'un méchant, qu'un traître, qu'un menteur?

NANETTE.

Ah! mon Dieu, mademoiselle, je dirais que c'est impossible.

BATHILDE.

Si je te disais qu'hier, quand mademoiselle Delaunay m'est venue chercher pour remplacer à Sceaux, chez madame la duchesse du Maine, mademoiselle Bury, qui ne pouvait chanter; si je te disais que ce jeune homme, qui habite une mansarde, et se fait passer pour un étudiant, était là, en habit de colonel, donnant le bras à madame la duchesse du Maine, et s'appelait M. le chevalier Raoul d'Harmental!

NANETTE.

Mon Dieu!

BATHILDE.

Si je te disais qu'à l'instant même où je l'ai vu, reconnu, mes forces m'ont abandonnée, que je me suis évanouie, que j'ai demandé en me réveillant à être conduite à Paris, que, depuis ce temps, je suis guérie, guérie... de cette sympathie étrange, insensée que le menteur m'avait inspirée d'abord... et que je suis folle, désespérée, morte au monde, et que je ne veux plus jamais le voir!

NANETTE.

La! la!... s'il est noble, s'il est grand, eh bien, c'est une raison pour qu'il se rapproche de vous...

BATHILDE.

Jamais!

NANETTE.

Soit! oubliez-le, chassez-le... Mais vous souffrez, vous êtes malade, et le premier remède, pour une jeune fille qui souffre, c'est l'air, c'est le soleil... Voyez les pauvres fleurs, quand on les enferme... Laissez-moi ouvrir la fenêtre.

BATHILDE.

Je vous le défends... Allez à vos affaires; vous avez un dessin à porter chez M. Papillon. Laissez-moi!

Digitized by Google

NANETTE, sortant.

J'obéis, mademoiselle, j'obéis.

## SCÈNE II

BATHILDE, seule.

Oh! oui, je l'oublierai, oui, je le chasserai, lui qui s'est joué perfidement de mon cœur si loyal... Que dis-je? il ne croit même pas m'avoir offensée... Il attend un signe, un geste, un remercîment peut-être... Oui, je vais le remercier d'avoir déchiré mon cœur... Ah! je n'ai plus rien qui m'aime, je suis seule au monde; mon Dieu! vous m'avez abandonnée... Il a fermé sa fenêtre, il ne prend plus la peine de dissimuler. C'était trop d'honneur que le chevalier d'Harmental faisait à la pauvre Bathilde... Eh bien, j'en mourrai! oui, j'en mourrai! (Elle tombe assise.) Qu'est cela? Oui, à la porte!... Ah! la pauvre Mirza qui m'appelle... Elle me regrette... Oui, Mirza, oui, ma seule amie...

(Elle va ouvrir.)

## SCÈNE III

BATHILDE, D'HARMENTAL.

BATHILDE.

Lui! lui! mon Dieu!

D'HARMENTAL.

Moi! est-ce que vous ne m'attendiez pas?

BATHILDE.

Oh! monsieur, que vous m'avez fait souffrir!

D'HARMENTAL.

Et moi! moi qui ai envers vous l'apparence de tous les torts, et qui suis innocent!

BATHILDE.

Oh! non, non.

D'HARMENTAL.

Écoutez-moi! Vous êtes le grand événement de ma vie, vous devez passer avant tout ce qu'il y a dans ma vie... Écoutez-moi, vous dis-je! et vous ne m'accuserez plus, et vous sécherez vos larmes, et vous me rendrez cette confiance qui

Digitized by Google

faisait doux vos regards, douce votre voix, douce votre amitié Bathilde! Je sais ce que vous allez dire : l'apparence en mo vous a trompée; mais, maintenant, vous me connaissez : c que vous avez vu à Sceaux, c'est toute mon histoire. Un due avec M. de la Fare, le favori du régent, m'a poussé dan l'exil... Je me cachais là, dans la mansarde, en face de vous.. et, de temps en temps, pour respirer cet air sans lequel, il y huit jours, je n'eusse pas cru pouvoir vivre... de temps e temps, j'allais me mêler secrètement au monde, revoir me amis... J'ai été chez madame du Maine, vous m'y avez vu.. Je n'irai plus maintenant : tout mon avenir, c'est vous; tout ma vie, tout mon bonheur, c'est vous!... l'air qui me fer vivre, c'est celui que vous respirez!... Pardonnez-moi, je n'a pas commis une trahison, pas même une tromperie... Ba thilde, je n'avais rien à vous dire, rien, sinon que je vou aimais, et vous ne m'aviez pas permis de vous dire, comme j vous le dis en ce moment, je vous aime! je vous aime! j n'aime rien que vous en ce monde!... Ah! croyez-moi bien je n'ai jamais menti.

BATHILDE.

Oh! si je croyais!

D'HARMENTAL.

Vous n'avez donc rien vu? vous n'avez donc rien deviné?... J'étais là, le jour, guettant votre moindre geste, aspirant votre parole quand vous parliez, votre chant quand vous chantiez, votre souffle quand vous respiriez. La nuit, alors que vous étiez rentrée chez vous, quand la lueur de la veilleuse éclairait à peine vos rideaux, j'étais là encore, envoyant ma prière et mon amour à votre ange gardien, pour qu'il jetât mon nom, mon image dans vos rêves... Oh! je vous ai aimée, oh! je vous aime!... croyez-moi, Bathilde, croyez-moi!...

(Il se jette aux genoux de Bathilde.)

BATHILDE.

Eh bien, oui, je vous crois.

D'HARMENTAL.

Mais vous!... vous qui n'avez rien su, rien vu, rien pensé, vous qui regardez comme un suprême effort de croire à l'amour; vous, Bathilde, vous n'aimez point.

BATHILDE.

Je n'aime pas, non, Raoul, je n'aime pas!

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Ce que votre voix me dit, vos yeux le démentent; et cependant vous êtes un noble cœur, cependant vous ne pouvez voir une pensée que votre bouche ne traduise; vous êtes la vraieté, la candeur, la noblesse; si vous m'aimez, Bathilde, dites-le loyalement; si vous ne m'aimez pas, ayez la générosité de le dire.

BATHILDE.

Me connaissez-vous, seulement, vous qui croyez m'aimer?

D'HARMENTAL.

Si je vous connais? Oh! mais venez devant ce miroir, et regardez ce que dit l'azur de vos yeux, regardez ce que disent votre front et votre bouche!

BATHILDE.

Vous savez que je suis orpheline, abandonnée au berceau! vous savez qu'un ange de bonté, qu'un ange tutélaire m'a prise dans ses bras et sauvée de la misère et de la mort! vous savez que, si je l'appelle mon père, c'est qu'il n'y a pas de nom qui rende fidèlement ce que je ressens pour lui de reconnaissance et d'amour! vous savez, enfin, que j'ai vécu pauvre, inerte, ignorée... jusqu'au jour où je suis devenue riche, intelligente, illustre, jusqu'au jour où...

D'HARMENTAL.

Par grâce, achevez!

BATHILDE.

Jusqu'au jour où je vous ai vu.

D'HARMENTAL.

Tenez, ce mot vient d'ouvrir un sillon dans mon cœur! celle qui a prononcé ce mot doit lire jusqu'au plus profond repli de ma pensée... Merci pour ce noble élan, merci pour cette généreuse franchise... Bathilde, à partir de ce moment, je suis à vous, tout à vous!

BATHILDE.

Oh! non, non, Raoul!... une part de vous reste cachée, mystérieuse, inconnue à mes regards; c'est le tourment de ma vie, c'est la crainte de mon avenir.

D'HARMENTAL.

Eh bien, oui, vous avez raison; car, avant de vous connaître, j'ai fait abandon d'une part de mon libre arbitre; cette portion de moi ne m'appartient plus, elle subit une loi suprême, elle obéit à des événements imprévus... La main

Digitized by Google

qui tient et guide la mienne peut me conduire à la plus ha
faveur... peut m'entraîner dans la plus profonde disgr
Bathilde, dites-moi, êtes-vous disposée à partager la bo
comme la mauvaise fortune, le calme comme la tempête ?

BATHILDE.

Dieu vous punisse, si vous me trompez! Tout avec vo
Raoul, tout, tout!

D'HARMENTAL.

Songez à l'engagement que vous prenez, Bathilde ; peut-
est-ce une vie heureuse et brillante qui vous est réserv
peut-être est-ce l'exil, la captivité ; peut-être serez-vous ve
avant d'être femme.

BATHILDE, chancelant.

Oh ! mon Dieu ! oh !...

D'HARMENTAL.

Bathilde !...

BATHILDE.

Il me semblait que toutes les promesses étaient renfermé
dans les mots que je vous ai dits... Vous en voulez de no
velles, je vous les fais ; mais elles étaient inutiles... Votre
sera ma vie, votre mort sera ma mort ; l'une et l'autre se
entre les mains de Dieu, sa volonté soit faite !

D'HARMENTAL.

Et moi, moi, je jure qu'à compter de ce moment, vous ê
ma femme devant Dieu et devant les hommes, et que, si l
événements qui disposeront de ma vie ne m'ont laissé à vo
offrir que mon amour, cet amour est à vous, profond, ina
térable, éternel !

BATHILDE.

Merci, merci.

(Elle lui donne sa main.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, BUVAT.

BATHILDE.

Mon père !... Chevalier, que dira-t-il?

BUVAT.

Ah ! tiens !... Monsieur, j'ai bien l'honneur... (A part.) I
me semble que je connais cette figure-là.

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

C'est à monsieur Buvat que j'ai l'honneur dé parler?

BUVAT.

A moi-même, monsieur, et tout l'honneur est de mon
té, je vous prie de le croire.

D'HARMENTAL.

Vous connaissez l'abbé Brigaud?

BUVAT.

Parfaitement!... le... la... le... de madame Denis...

D'HARMENTAL.

Le directeur.

BUVAT.

Un homme de beaucoup d'esprit, monsieur.

D'HARMENTAL.

J'étais en train de dire à mademoiselle que M. l'abbé Bri-
ud cherchait un copiste habile, et m'avait envoyé ici...
abbé est mon tuteur, monsieur.

BUVAT.

Ah! ah!

D'HARMENTAL.

Et il vous a découvert une excellente pratique.

BUVAT.

Vraiment?... Asseyez-vous donc, monsieur. Quelle est cette
atique, s'il vous plaît?

D'HARMENTAL.

Le prince de Listhnay, rue du Bac.

BUVAT.

Un prince! un prince!... Et quel genre de copie, mon-
ur?

D'HARMENTAL.

Une correspondance, je crois, avec *le Mercure de Madrid*,
*Nouvelles parisiennes*.

BUVAT.

Une véritable trouvaille, monsieur! N'est-ce pas, Bathilde?

BATHILDE.

Mais, oui, petit père.

BUVAT.

Merci, merci, monsieur.

D'HARMENTAL.

J'ai peur seulement que ce travail ne vous donne un peu

Digitized by Google

de mal... Il y aura beaucoup de pièces en espagnol. Savez vous l'espagnol?

BUVAT.

Non, monsieur... je ne crois pas, du moins; mais n'importe, la calligraphie est un art d'imitation comme le dessin... Je copierais du chinois, pourvu que les pleins et les déliés fussent assez bien tracés pour former des lettres.

(Sans y penser, il s'assied devant d'Harmental; Bathilde lui fait signe; il se lève tout de suite.)

D'HARMENTAL.

Je sais, monsieur, que vous êtes un grand artiste.

BUVAT.

Vous me confusionnez... A quelle heure, sans indiscrétion, trouverai-je Son Altesse?

D'HARMENTAL.

Quelle Altesse?

BUVAT.

Le prince de...

D'HARMENTAL.

Ah! M. de Listhnay!... Mais dans une heure, si vous voulez... Je vous donnerai une lettre pour lui, à cinq heures après votre goûter.

BUVAT.

J'y serai, monsieur, j'y serai... Ce jeune homme est bien aimable ; n'est-ce pas, Bathilde?

BATHILDE.

Oui, fort aimable!

BUVAT.

Vous cherchez quelque chose, monsieur?

D'HARMENTAL.

Non! non! seulement, je croyais avoir entendu parler en face.

BUVAT.

En face?

D'HARMENTAL.

Oui, dans cette maison-là, vis-à-vis... chez moi.

BUVAT.

Vous demeurez là?

D'HARMENTAL.

Oui, monsieur Buvat. Justement, il y a quelqu'un qui m'attend. (A part.) L'abbé! il y a du nouveau...

Digitized by Google

BUVAT.

Dans cette mansarde... Mais c'est M. l'abbé Brigaud.

D'HARMENTAL.

Mon tuteur, oui... qui m'avait donné rendez-vous pour avoir le résultat de ma démarche... près de M. Buvat, et qui aura pris ma clef pour monter... J'y vais, mon tuteur, j'y vais !

BRIGAUD, à la fenêtre en face.

Bien, bien, ne vous pressez pas. Ah ! serviteur, mademoiselle... Serviteur, monsieur Buvat.

BUVAT.

Votre très-humble, monsieur l'abbé...

D'HARMENTAL.

Ainsi donc, à l'honneur de vous revoir. Et vous, mademoiselle, recevez tous mes remercîments pour la bonté que vous avez eue de me tenir compagnie en attendant M. Buvat, bonté de laquelle je vous garderai, je le jure, une reconnaissance éternelle.

BATHILDE.

Monsieur...

D'HARMENTAL, bas.

Adieu, Bathilde !

BATHILDE, de même.

Adieu, Raoul !

(D'Harmental sort.)

BUVAT, à Brigaud.

Ne vous impatientez pas, monsieur l'abbé.

BRIGAUD.

Non, non, cher monsieur Buvat, non.

BUVAT.

C'est très-drôle, d'être ainsi en pays de connaissance... Un prince ! des copies espagnoles... C'est très-drôle. (Il se frotte les mains.) Je suis très-heureux, moi ; et toi, Bathilde ?

BATHILDE.

Oh ! moi aussi, je suis très-heureuse.

(Ils rentrent à droite.)

---



Digitized by Google

## CINQUIÈME TABLEAU

La rue des Bons-Enfants. — A gauche, la maison de madame d'Averne, a balcon au premier étage. Terrasse au second. — Il fait nuit.

### SCÈNE PREMIÈRE

DUBOIS, DEUX PORTEURS DE CHAISE, ROQUEFINETTE, en ch bonnier; puis successivement D'HARMENTAL, UN PORTEUR D'E UN CHANTEUR DES RUES, BONIFACE.

DUBOIS, en procureur, dans une chaise, à un des Porteurs.

Eh bien?

PREMIER PORTEUR.

J'ai causé avec la femme de chambre: il y a festin, et e attend trois personnes.

DUBOIS.

A quelle heure les attend-elle?

PREMIER PORTEUR.

A neuf heures.

DUBOIS.

Huit heures et demie... Tâche de me ramasser quelq chanteur et de me l'amener ici; plus il y aura de mond moins on fera attention à nous.

PREMIER PORTEUR.

Bon!

(Il s'éloigne.)

DEUXIÈME PORTEUR, arrivant.

Me voilà!

DUBOIS.

Eh bien?

DEUXIÈME PORTEUR.

Le petit Ravanne vient de sortir en éclaireur.

DUBOIS.

Comment est-il habillé?

DEUXIÈME PORTEUR.

En trompette de mousquetaires.

DUBOIS.

Et il vient de ce côté-ci?

Digitized by Google

DEUXIÈME PORTEUR.

Oui ; seulement, il a pris le plus long.

DUBOIS.

Et les autres ?

DEUXIÈME PORTEUR.

Vont le suivre probablement.

DUBOIS.

C'est bien ; assieds-toi sur le brancard.

D'HARMENTAL, arrivant par le fond.

Personne !... à moins que ce charbonnier avec son sac ne soit un des hommes du capitaine... Essayons le mot d'ordre... (Chantant.) Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

ROQUEFINETTE, chantant.

Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

D'HARMENTAL.

Le diable m'emporte ! c'est lui... Eh bien, capitaine ?

ROQUEFINETTE.

Vous voyez, solide au poste.

D'HARMENTAL.

Et vos hommes ?

ROQUEFINETTE.

Dispersés aux environs.

D'HARMENTAL.

Impossible de deviner... ?

ROQUEFINETTE.

Que dites-vous de votre serviteur ?

D'HARMENTAL.

Le fait est, capitaine, que, sans le mot d'ordre...

ROQUEFINETTE.

Et de ce porteur d'eau, par exemple ? (Il chante bas.) Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

LE PORTEUR D'EAU, traînant son tonneau.

Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre !

D'HARMENTAL.

Est-ce qu'il va s'arrêter là ?

ROQUEFINETTE

N'est-il pas à portée ?

D'HARMENTAL.

Mais devant un marchand de vin...

ROQUEFINETTE.

Raison de plus, un porteur d'eau.

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Et vous n'avez rien remarqué de louche?

ROQUEFINETTE.

Rien! que cette chaise-là qui me déplaît.

D'HARMENTAL.

Ah! bon! maintenant, voilà un chanteur.

ROQUEFINETTE.

Tant mieux! plus il y aura de monde, moins on fera attention à nous.

LE CHANTEUR.

(On s'assemble autour de lui.)

Ne parlons plus de politique;
Qu'importe à moi
Qui gouverne la république,
Lorsque je boi!
A-t-on la paix? a-t-on la guerre?
Je n'en sais rien;
Mais j'ai ma bouteille et mon verre,
Tout ira bien.

Que l'on confère la régence,
L'autorité,
Ou que le parlement de France
Soit consulté;
Que l'on élève des indignes
Dans tous états:
Je suis content dès que nos vignes
Ne gèlent pas.

BONIFACE, qui est entré pendant le premier couplet, au Chanteur.

Dites donc, est-ce que vous ne pourriez pas nous chanter autre chose, mon brave homme? C'est connu, cela!

LE CHANTEUR.

Moi, je chanterai ce qu'on voudra, pourvu qu'on me paye

BONIFACE.

En voilà un ambitieux! Eh bien, moi, je vous chantera tout ce que l'on voudra, sans rétribution aucune.

LE CHANTEUR.

Vous voulez donc me faire du tort?

BONIFACE.

Du tout! du tout! Tenez, faites la quête, et tout ce que

Digitized by Google

vous ramasserez sera pour vous... (Aux autres.) Mais, surtout, qu'on lui retire son violon. Je vais vous chanter *les Dragons de Malplaquet.*

Les gros dragons, à Malplaquet,
Ont seuls rabattu le caquet
D'Eugène.
« Ah ! disait-il au maréchal,
Que ce dragon sur son cheval
Me gêne ? »

(Il imite la trompette au refrain. Le chœur reprend le refrain à chaque couplet.)

« Les artilleurs, les grenadiers,
N'entameront point les lauriers
D'Eugène.
Le fer, le feu, tout m'est égal,
Mais ce dragon sur son cheval
Me gêne. »

DEUXIÈME PORTEUR, montrant Ravanne à Dubois.

Le voici !

DUBOIS.

Qui ?

DEUXIÈME PORTEUR.

Le petit chevalier.

DUBOIS.

Ah !

## SCÈNE II

LES MÊMES, RAVANNE, en trompette de mousquetaires ; puis BRIGAUD, UN CHIFFONNIER, BUVAT.

RAVANNE, inquiet.

Oh ! oh ! voilà bien de la société... Hé ! la jolie fille, que nous chante-t-on là ?... quelque chose qui vaille la peine de s'arrêter ?... Peste ! les beaux yeux ! (Inquiet.) Que diable fait là cette chaise ?

BONIFACE, apercevant Brigaud, qui entre.

Tiens, mon parrain !

BRIGAUD, à part.

Diable !

BONIFACE.

Qu'est-ce que vous faites donc ici, mon parrain ?

Digitized by Google

BRIGAUD.

Rien, rien, je passe... (A part.) Petit malheureux, va!

BONIFACE.

Oh! mon parrain, donnez-moi donc une pièce de vingt quatre sous. (Montrant le Chanteur.) Je lui ferai chanter de horreurs jusqu'à demain.

BRIGAUD.

Tiens, et laisse-moi tranquille!

(Il lui jette vingt-quatre sous qui vont rouler vers la chaise de Dubois).

BONIFACE.

Bon! je ne vous remercie pas! (A un Chiffonnier.) Prêtez-moi donc votre chandelle, vous, mon brave philosophe.

LE CHIFFONNIER, bas.

Vingt-quatre! vingt-quatre! vingt-quatre!

BONIFACE.

Eh bien, c'est justement cela que j'ai perdu, une pièce de vingt-quatre sous... (Il s'approche de la chaise, et met sa lanterne sous le nez de Dubois.) Tiens, il y a quelqu'un? Qu'est-ce que vous faites donc là dedans, monsieur le procureur?

DUBOIS.

Va-t'en, petit drôle!

RAVANNE, à part.

Dubois! il nous guette?... Attends! attends!

(Il va parler bas au Chanteur.)

LE CHIFFONNIER, à Roquefinette.

Dubois dans la chaise!

ROQUEFINETTE.

Je vous le disais bien.

D'HARMENTAL.

Est-ce pour nous qu'il est là, ou pour le régent?

ROQUEFINETTE.

J'ai bien envie de monter au troisième, sous prétexte de monter mon sac de charbon, et de lui jeter une commode ou un secrétaire sur sa chaise.

BONIFACE.

Ah! je la tiens!... Merci, mon bonhomme; voilà votre lanterne...Tiens, où est-il donc? Bon! voilà que j'ai hérité d'une lanterne, moi.

BUVAT, passant en chantonnant.

Laissez-moi aller,
Laissez-moi...

Digitized by Google

BONIFACE, se jetant dans Buvat.

Oh! pardon! (Levant sa lanterne.) Tiens, c'est vous, monsieur Buvat?

BUVAT.

Ah! monsieur Boniface!... Monsieur Boniface, j'ai bien l'honneur...

BONIFACE.

Où allez-vous donc comme cela?

BUVAT.

Je vais reporter des copies, monsieur Boniface.

BONIFACE.

Loin d'ici?

BUVAT.

Barrière des Trois-Sergents.

BONIFACE.

Voulez-vous que je vous éclaire?

BUVAT.

Merci, monsieur Boniface, merci!

LE CHANTEUR, à Ravanne.

Mais, monsieur, si l'on m'arrête?

RAVANNE.

Sois donc tranquille, nous serons là... Dites donc, il n'ose pas chanter un noël sur notre grand, notre illustre, notre bien-aimé premier ministre Dubois; il a peur! Est-ce que nous ne sommes pas là pour empêcher qu'il ne lui arrive quelque chose? Tenez, tenez, mon brave homme, voilà un procureur dans sa chaise: consultez-le, et il vous dira que vous ne risquez rien, et que maître Dubois est si généralement, si justement, si abominablement estimé, que...

PREMIER PORTEUR.

Je crois que nous sommes reconnus, monseigneur.

DUBOIS.

Serpent de page, va!

RAVANNE.

N'est-ce pas, monsieur le procureur, qu'on ne risque rien à chanter?...

AIR des *Bourgeois de Châtres.*

Plein d'audace et de zèle,
L'ambassadeur Dubois,

Digitized by Google

En vrai polichinelle,
Aperçut les trois rois.
Le bœuf s'épouvanta, l'âne d'effroi recule,
Quand on eut dit son nom,
Don, don,
Un chacun s'écria :
« La, la,
C'est Dubois, qu'on le brûle! »

TOUS.

Quand on eût dit, etc.

(La chaise sort, suivie par le Peuple.)

BONIFACE.

Oh! c'était donc M. Dubois?... Que je suis content de l'avoir vu!... Eh bien, il est encore plus laid que je ne croyais

(Il court après la chaise.)

ROQUEFINETTE.

Eh bien, quand je vous le disais, chevalier, que ce petit Ravanne est un garçon charmant... Voilà qu'il nous a fait place nette.

D'HARMENTAL.

Ma foi, oui, ou à peu près.

## SCÈNE III

RAVANNE, LE RÉGENT, en garde-française; SIMIANE, D'HARMENTAL, ROQUEFINETTE, puis successivement LE CHANTEUR, BUVAT, BONIFACE, MADAME D'AVERNE, BRIGAUD, LE GUET.

RAVANNE.

Venez, monseigneur, la place est libre.

LE RÉGENT.

Comment, est-ce qu'elle était gardée?

RAVANNE.

Imaginez-vous que ce coquin de Dubois était là en procureur, dans une chaise... Je l'ai dépisté.

LE RÉGENT.

Ah çà! mais ce drôle-là ne se lassera donc pas de m'espionner?

ROQUEFINETTE.

Chut! les voilà!

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Allons, Ravanne, allons!

RAVANNE, frappant à la porte de la maison de madame d'Averne, qui s'ouvre à l'instant.

Vous voyez qu'on ne nous fait pas attendre; à tout seigneur, tout honneur.

(Ils entrent.)

ROQUEFINETTE.

Les avez-vous vus?

D'HARMENTAL.

Parbleu!

ROQUEFINETTE.

Quel est le bon des trois?

(Le Chanteur reparaît et accorde son violon.)

D'HARMENTAL.

Le garde-française! Allons, bien! voilà notre chanteur qui recommence! Si nous ne nous débarrassons pas de lui, la rue ne sera jamais libre... Mon ami, je demeure en face, ma femme est malade, et ta musique l'empêche de dormir... Voilà un écu, va-t'en sur la place du Palais-Royal.

LE CHANTEUR, s'éloignant.

Merci, monseigneur!

ROQUEFINETTE.

Eh bien?

D'HARMENTAL.

Il est parti!

ROQUEFINETTE.

Bon!

D'HARMENTAL.

Maintenant, la chaise de poste?

ROQUEFINETTE.

Elle attend au coin de la rue Baillif.

D'HARMENTAL.

On a eu le soin d'envelopper les roues et les pieds des chevaux avec des chiffons?

ROQUEFINETTE.

Oui.

D'HARMENTAL.

Très-bien.

ROQUEFINETTE.

Dix heures.



Digitized by Google

D'HARMENTAL.

On ferme la grille du Lycee.

ROQUEFINETTE.

Maintenant, pourvu qu'ils sortent avant le jour !

D'HARMENTAL.

S'il était seul, il serait à craindre qu'il ne restât ; mai quand le diable y serait, cette chère madame d'Averne ne l gardera pas tous les trois.

ROQUEFINETTE.

Hum ! elle peut prêter sa chambre à l'un, et laisser dorm les deux autres sous la table.

D'HARMENTAL.

Peste ! vous avez raison, capitaine. Toutes vos précautio sont prises ?

ROQUEFINETTE.

Oui.

D'HARMENTAL.

Vos hommes croient qu'il s'agit tout bonnement d'un gageure ?

ROQUEFINETTE.

Ou ils font semblant de le croire, ce qui revient exacte ment au même.

D'HARMENTAL.

Ainsi, c'est entendu, vous et vos gens, vous êtes ivres ; vou me poussez, je tombe entre le régent et celui des deux à qui i donne le bras ; je l'en sépare ; vous vous emparez de lui, vou le bâillonnez, tandis que l'on contient Simiane et Ravann le pistolet sur la gorge.

ROQUEFINETTE.

Mais, s'il appelle, s'il se nomme... ?

D'HARMENTAL.

S'il se nomme, vous le tuerez !

ROQUEFINETTE.

Peste ! tâchons qu'il ne se nomme pas ! Comme vous y allez, colonel !... Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous faites d'une pierre deux coups.

D'HARMENTAL.

Qu'est-ce que cela ?

ROQUEFINETTE.

Rien, le guet ! (Le Guet passe.) Bon ! nous voilà tranquilles, maintenant.

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Chut!

ROQUEFINETTE.

Quoi?

D'HARMENTAL.

Du nouveau!

ROQUEFINETTE.

Le balcon s'éclaire!... Chacun est-il à son poste?

DES VOIX.

Oui!... oui!... oui!... oui!...

BUVAT, revenant.

C'est étonnant, une place où il y avait tant de monde tout à l'heure, il n'y a plus personne... mais plus un chat!... Brrou!... C'est assez imprudent à un homme seul de sortir à une pareille heure... J'avoue que, si maintenant je rencontrais M. Boniface et sa lanterne...

ROQUEFINETTE.

Eh bien, mais il ne passera donc pas?

BUVAT.

Maintenant, surtout, que j'ai une somme dans ma poche... Cette diable de rue des Bons-Enfants! elle est noire comme un four. On devrait, en vérité, l'appeler la rue Vide-Gousset, ou la rue Coupe-Gorge! Oh! oh! il me semble que j'ai vu quelqu'un!

ROQUEFINETTE.

Mais, mille tonnerres! te décideras-tu?

D'HARMENTAL.

Je ne me trompe pas, c'est lui... Ne faites pas de mal à cet homme... Passez, mon ami, mais passez promptement, et surtout ne regardez pas en arrière.

(Buvat se sauve.)

BONIFACE, revenant avec sa lanterne, et cherchant.

Chiffonnier!... chiffonnier!... votre lanterne que je vous rapporte. Dire que je ne peux pas remettre la main sur mon chiffonnier... Qu'est-ce que je vais faire de ça, moi? J'ai bien envie de la donner à M. le voyer, pour éclairer la rue des Bons-Enfants. C'est commode tout de même, une lanterne: on voit où l'on marche!...

(Il trébuche en accrochant la jambe de Roquefinette; il élève sa lanterne depuis les pieds jusqu'à la tête, et, quand il l'approche de la figure de Roquefinette, celui-ci la souffle. Boniface la laisse tomber et se sauve.)

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Il était temps! voici la fenêtre qui s'ouvre.

LE RÉGENT, de l'intérieur.

Eh bien, Simiane, quel temps fait-il?

SIMIANE.

Je crois qu'il neige.

LE RÉGENT.

Tu crois qu'il neige?

SIMIANE.

Ou qu'il pleut, je n'en sais rien.

RAVANNE.

Comment, double brute! tu ne peux pas distinguer ce qui tombe?

SIMIANE.

Après cela, je ne suis pas sûr qu'il tombe quelque chose.

RAVANNE.

Tu vois bien que c'est blanc. Il neige, monseigneur.

LE RÉGENT.

Tu es ivre-mort, c'est le clair de lune.

RAVANNE.

Moi, ivre-mort?... Arrivez ici, monseigneur; venez, venez!

LE RÉGENT.

Eh bien, quoi?

RAVANNE.

Ah! ivre-mort... Eh bien, touchez là, monseigneur; je vous parie deux cents louis que, tout régent de France que vous êtes, vous ne faites pas ce que je vais faire?

MADAME D'AVERNE.

Vous entendez, monseigneur, c'est une provocation.

LE RÉGENT.

Et, comme telle, je l'accepte, baronne; va pour deux cents louis, Ravanne.

SIMIANE.

Je suis de moitié avec celui des deux qui voudra.

LE RÉGENT.

Parie avec la baronne; je ne veux personne dans mon jeu.

RAVANNE.

Ni moi; je suis trop sûr de gagner.

SIMIANE.

Baronne, cinquante louis contre un baiser,

Digitized by Google

MADAME D'AVERNE.

Ah! demandez à Philippe s'il permet que je le tienne.

LE RÉGENT.

Tenez! c'est un marché d'or, et vous ne pouvez qu'y gagner... Eh bien, y es-tu, Ravanne?

RAVANNE.

M'y voilà!... Vous me suivez?

LE RÉGENT.

Partout! Que vas-tu faire?

RAVANNE.

Regardez!

LE RÉGENT.

Où diable vas-tu?

RAVANNE.

Je rentre au Palais-Royal.

LE RÉGENT.

Par où?

RAVANNE.

Par les toits!

MADAME D'AVERNE.

Monseigneur, j'espère bien que vous ne le suivrez pas.

LE RÉGENT.

Je ne le suivrai pas? Savez-vous que j'ai pour principe, baronne, que tout ce qu'un autre essayera, je le ferai, moi?... Qu'il monte à la lune, et le diable me brûle si je n'arrive pas pour frapper à la porte en même temps que lui. Embrasse, Simiane! embrasse! tu as gagné.

MADAME D'AVERNE, à Simiane.

Mais j'espère que vous restez, vous, au moins?

SIMIANE.

Le temps de ramasser les enjeux, baronne! (Il l'embrasse.) Me voilà, monseigneur, me voilà!

ROQUEFINETTE.

Eh! mais, vous voyez ce qu'ils font?

D'HARMENTAL.

Ils nous échappent, pardieu!

SIMIANE.

Hein! qu'est-ce que cela?

MADAME D'AVERNE.

Des hommes dans la rue! quelque embuscade...

Digitized by Google

LE RÉGENT, sur la terrasse supérieure.

Vois-tu, double ivrogne! tu vas nous faire prendre par le guet.

RAVANNE.

Ce n'est pas le guet, monseigneur; pas de baïonnettes, pas d'uniformes.

LE RÉGENT.

Qu'y a-t-il donc?

RAVANNE.

Rien, rien, monseigneur!

MADAME D'AVERNE.

Prenez à gauche, monseigneur.

LE RÉGENT.

Eh! eh! qu'est-ce que c'est que cela, messieurs? un petit complot?

MADAME D'AVERNE.

Oui, oui, un complot. Prenez la petite porte à gauche, monseigneur, prenez!

LE RÉGENT.

La porte à gauche?

MADAME D'AVERNE.

Mais certainement; elle conduit au jardin, et le jardin donne sur le Palais-Royal...

LE RÉGENT.

Serviteur, messieurs, et bonne nuit! mais, demain matin, gare au lieutenant de police!

D'HARMENTAL, ajustant le Régent.

Je ne sais à quoi tient...

ROQUEFINETTE, lui écartant la main.

Corbœuf! vous alliez nous faire écarteler!

D'HARMENTAL.

Oh! une idée, Roquefinette!

ROQUEFINETTE.

Colonel, pas de noms propres, s'il vous plaît... Voyons l'idée!

D'HARMENTAL.

Enfonçons la grille, et nous arriverons avant eux.

ROQUEFINETTE.

Oui, si nous l'enfonçons.

D'HARMENTAL.

A moi, mes amis, à moi... Oh! mille démons!

Digitized by Google

LE RÉGENT, en dehors.

Bien du plaisir, messieurs!... Oh! secouez, secouez, la grille est bonne.

SIMIANE.

Bonsoir, messieurs!

RAVANNE.

Bonsoir, messieurs!

D'HARMENTAL.

Ils sont rentrés au Palais-Royal.

ROQUEFINETTE.

Ils y sont rentrés!... (Aux Hommes.) Nous avons perdu le pari, mes enfants; mais ce n'est qu'une partie remise, je l'espère... En attendant, voici la moitié de la somme; demain, le reste où vous savez... Bonsoir!

TOUS.

Bonsoir!

(Ils partent.)

ROQUEFINETTE.

Eh bien, chevalier?

D'HARMENTAL.

Eh bien, capitaine, j'ai bien envie de vous prier d'une chose.

ROQUEFINETTE.

Laquelle?

D'HARMENTAL.

C'est de me suivre dans quelque carrefour, et de m'y casser la tête d'un coup de pistolet, pour que cette misérable tête soit punie et ne soit pas reconnue.

ROQUEFINETTE.

Et pourquoi cela?

D'HARMENTAL.

Parce qu'en pareille matière, quand on échoue, on n'est qu'un sot. Que vais-je dire à madame du Maine, maintenant?

ROQUEFINETTE.

Comment! c'est de cette bibi-gongon-là que vous vous inquietez? Eh bien, il faut le dire, vous êtes crânement susceptible. Chevalier, écoutez un vieux renard : Pour être bon conspirateur, il faut surtout ce que vous avez, du courage; mais il faut encore ce que vous n'avez pas, de la patience!...

Digitized by Google

Mordieu ! si j'avais une affaire comme cela à mon compte, je vous réponds que je la mènerais à bien, moi, et, si vous voulez me la repasser... un jour, nous causerons de cela.

D'HARMENTAL.

Ah ! que me conseillez-vous donc ?

ROQUEFINETTE.

Pardieu ! la belle malice : vous retournez vous cacher dans votre mansarde, je vous y rends une visite, vous continuez de me faire part des libéralités de l'Espagne, attendu qu'il m'importe de vivre agréablement et de soutenir mon moral ; puis, à la première occasion, nous rappelons les braves gens que nous venons de congédier, et nous prenons une revanche... Mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? Les baïonnettes du guet... Estimable institution ! je te reconnais bien là : toujours un quart d'heure trop tôt ou trop tard... Voici votre chemin, colonel, et voici le mien.

D'HARMENTAL.

Comment, vous...?

ROQUEFINETTE.

Soyez donc tranquille, ça me connaît. Allons, du calme, et allez-vous-en à petits pas, pour qu'on ne se doute pas que vous devriez courir à toutes jambes, la main sur la hanche, comme cela, et en chantant la mère Godichon.

Tenons bien la campagne ;
La France ne vaut rien,
Et les doublons d'Espagne
Sont d'un or très-chrétien.

LE GUET.

Qui vive ?

ROQUEFINETTE, passant.

Bourgeois !

D'HARMENTAL.

Ma revanche !... ma revanche !... Mais, en attendant, qui dira à l'Arsenal que j'ai fait mon devoir ?

BRIGAUD, sortant d'une porte.

Moi, chevalier, moi qui ai tout vu... Votre bras, et allons-nous-en !

(Il l'entraîne ; le Guet passe.)

Digitized by Google

# ACTE QUATRIÈME

## SIXIÈME TABLEAU

La Bibliothèque. — Un ou deux bureaux vides ; un Surnuméraire à sa table. — A droite, au premier plan, un autre bureau vide surcharge de livres. Au milieu, une table pour les visiteurs. A gauche, une échelle double.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

BONIFACE, entrant ; LE SURNUMÉRAIRE, à son bureau.

BONIFACE.

Ah ! bon ! en voilà une sévère !

LE SURNUMÉRAIRE.

Laquelle ?

BONIFACE.

Dix heures, et le père Buvat n'est pas encore arrivé à son bureau... Allons, allons, il se la passe douce, le bonhomme.

LE SURNUMÉRAIRE.

En effet, cela doit te paraître extraordinaire : depuis un an que tu es surnuméraire, voilà la première fois que tu arrives avant lui.

BONIFACE.

Tiens, il a oublié la clef à son bureau ; voilà un homme d'ordre... Bon ! il la cherchera.

BUVAT, dans la coulisse.

Laissez-moi aller,
Laissez-moi jouer,
Laissez-moi...

(Il entre.)

Digitized by Google

## SCÈNE II

LES MÊMES, BUVAT, puis DUCOUDRAY, UN VISITEUR et UN GARÇON DE BUREAU.

BONIFACE.

Ah ! bravo, monsieur Buvat !... en voilà une belle heure pour venir à son bureau !

BUVAT.

Mais il me semble que je n'arrive pas le dernier, et que M. Ducoudray...

BONIFACE.

M. Ducoudray est un savant !... il est correspondant de l'académie de Monaco et de plusieurs autres sociétés littéraires et politiques... Cela lui donne des droits que vous n'avez pas, monsieur Buvat.

BUVAT.

Vous avez raison, monsieur Boniface ; du reste, je n'étais pas à mon bureau, c'est vrai ! mais j'étais dans le monument à dix heures moins dix minutes... J'étais à la caisse.

BONIFACE.

Et pourquoi à la caisse ?

BUVAT.

Mais parce que c'est aujourd'hui le 1er du mois, ce me semble.

BONIFACE.

Eh bien, qu'avez-vous à faire avec le 1er du mois, papa Buvat ?

BUVAT.

Le 1er du mois n'est-il pas le jour où l'on paye les appointements ?

BONIFACE.

Oui ; mais, depuis cinq ans, on ne les paye plus.

BUVAT.

C'est vrai ; mais, comme on dit toujours que l'on payera le tout ensemble, à chaque 1er du mois, je vais voir si le jour du payement n'est pas arrivé.

BONIFACE.

Curieux, va !

Digitized by Google

LE SURNUMÉRAIRE.

Dites donc, papa Buvat, si cela dure longtemps encore, que ferez-vous?

BUVAT.

Comment, ce que je ferai?

BONIFACE.

Oui, continuerez-vous de venir?

(Entrée de Ducoudray.)

BUVAT.

Sans doute que je continuerai... Le roi, pendant vingt ans, m'a payé rubis sur l'ongle... Si, au bout de vingt ans, le roi est gêné, il a bien le droit de me demander un peu de crédit.

BONIFACE.

Vil flatteur, va!... Et vous, monsieur Ducoudray, resterez-vous?

DUCOUDRAY.

Moi, monsieur, je me tâte; le prince de Monaco m'a offert la place de conservateur de sa bibliothèque.

BUVAT.

Je vous en fais mon compliment bien sincère, monsieur. Mais où est donc la clef de mon tiroir?

BONIFACE.

Et puis, le père Buvat, il a des ressources inconnues.

BUVAT.

Mes ressources inconnues, c'est le travail, monsieur Boniface; mon bureau me laisse du temps, et, ce temps, je l'emploie à faire des copies.

BONIFACE.

Pour des procureurs, des épiciers, des poëtes?

BUVAT.

Et pour des princes, monsieur Boniface.

DUCOUDRAY.

Pour des princes?

BUVAT.

Oui, et, dans ce moment-ci, j'en quitte un... prince.

BONIFACE.

Un prince?

BUVAT.

Oui, le prince de... N'importe.

Digitized by Google

BONIFACE.

Comment, n'importe?

BUVAT.

Je ne puis pas me rappeler son nom.

DUCOUDRAY.

Un faux prince.

BUVAT, se levant.

Un faux prince?... Un homme de cinq pieds huit pouces, qui paye la copie un écu la page.

BONIFACE.

Dites donc, père Buvat, s'il en reste, des copies à faire, j'en demande, des copies.

BUVAT.

Impossible, monsieur Boniface... C'est de l'espagnol.

DUCOUDRAY.

Est-ce que vous savez parler l'espagnol?

BUVAT.

Non, monsieur; mais je l'écris.

BONIFACE.

Dites donc, père Buvat, il me semble que vous cherchez quelque chose?

BUVAT.

Oui, monsieur Boniface, je cherche la clef du tiroir où sont mes étiquettes.

BONIFACE.

Votre clef? Il fallait donc le dire!

BUVAT.

L'auriez-vous, monsieur Boniface?

BONIFACE.

Non; mais, hier au soir, vous l'avez laissée à votre tiroir, et le garçon de bureau l'a mise dans sa poche.

BUVAT.

Mille remercîments, monsieur Boniface; je vais la lui demander.

BONIFACE.

Eh! vous savez bien qu'il n'est pas encore arrivé... Les garçons de bureau ne viennent qu'à onze heures... C'est bon pour les employés, de venir à dix.

BUVAT.

Alors, pour ne pas perdre mon temps, je m'en vais toujours commencer ma copie pour le prince de... C'est drôle

Digitized by Google

ie je ne puisse pas me r ppeler son nom... Hum !... (Com-ençant d'écrire.) « Confidentielle, pour son Éminence mon-igneur Alberoni en personne. » Ah ! c'est singulier, est-ce ie je comprendrais l'espagnol à présent? Il paraît !... « Il udrait gagner la garnison de Bayonne. Pour fournir à cette pense, on doit compter sur trois cent mille livres au moins, premier mois payé exactement. » Il est évident que ce n'est oint par la France que ces payements doivent être faits, isque la France est si gênée, que, depuis... Oh ! oh ! « Ne is laisser sortir d'Espagne l'ambassadeur de France... Sa te répondra de la tête des conspirateurs de Paris. » (Avec plosion.) Sabre de bois ! mais c'est une conspiration.

DUCOUDRAY.

Vous dites, père Buvat... ?

BUVAT.

Moi? Je ne dis rien.

BONIFACE.

Si fait, vous avez parlé de conspiration... Messieurs, une ouvelle, le père Buvat qui conspire.

BUVAT.

Ah! monsieur Boniface, pas de plaisanteries de ce genre-là.

BONIFACE.

Eh ! c'est pour rire, pardieu !... Est-il bon, le père Buvat!

BUVAT, à part.

Une conspiration !

BONIFACE.

Est-ce que l'on conspire avec une figure comme celle-là?

BUVAT.

Que me voulez-vous, monsieur?

Il met son chapeau sur les papiers, des in-folios sur son chapeau, son encrier sur les in-folios, et son mouchoir sur son encrier.

BONIFACE, remettant la clef au tiroir.

Eh ! rien ! rien !... Oh ! est-il etonnant, le père Buvat ! il herche sa clef partout, il demande sa clef à tout le monde, t sa clef est à son tiroir.

BUVAT.

C'est, ma foi, vrai !... Ah ! voilà qui est étonnant, par exemple !

UN GARÇON DE BUREAU.

M. le conservateur fait demander si M. Buvat s'occupe

Digitized by Google

des étiquettes; il désire que tous les livres soient classés ce soir.

BUVAT.

Ils le seront, monsieur; dites à M. le conservateur qu'ils le seront.

UN VISITEUR, au Garçon de bureau.

Mon ami, pourrait-on avoir les *Mémoires de Sully?*

LE GARÇON DE BUREAU.

Les *Mémoires de Sully*, monsieur Buvat?

BUVAT.

Première chambre à gauche, premier rayon à droite, qua trième volume à partir de la separation, relié en basane, *ex libris cardinalis Richelieu.*

LE GARÇON DE BUREAU.

Venez, monsieur; vous allez avoir ce que vous demande

BUVAT, à part.

Et ce petit gueux de Boniface qui me demande si je suis. (Il prend des volumes.) Ah! ah! *Conspiration de M. de Cinq Mars*... Diable! diable! j'ai entendu parler de cela... C'éta un beau gentilhomme qui était en correspondance avec l'Es pagne... Cette maudite Espagne, qu'a-t-elle besoin de s mêler éternellement de nos affaires?... « *Conspiration d M. de Cinq-Mars*, suivie de la relation de sa mort et de celle d M. de Thou, condamné pour non-révélation... » Pour non révélation!... Mais c'est mon cas, à moi... Sabre de bois! o me suis-je fourré? C'est que la loi est précise... Ainsi, mo je suis le complice du prince de... n'importe quoi... Eh bien on lui coupe la tête, au prince de...! on me la coupe, à mo aussi!... c'est-à-dire, non, non, moi, on se contente de m faire pendre, attendu que je ne suis pas noble... Pendu pendu! oh! oh!

(Il dénoue sa cravate.)

BONIFACE.

Mais que diable avez-vous donc, père Buvat? Vous défaite votre cravate; est-ce qu'elle vous étrangle, par hasard?.. Eh bien, vous ne vous gênez pas... Otez votre habit tout de suite; à votre aise, père Buvat, à votre aise!

BUVAT.

Pardon, messieurs... (A part.) Et le cardinal Richelieu qui ne demandait que cinq lignes de la main d'un homme pour le faire pendre; ils ont de quoi me faire pendre cent fois! et quand

Digitized by Google

je pense que, lorsqu'on lira mes étiquettes, et qu'on demandera : « Oh ! oh ! quel est donc l'employé qui a classé ces volumes ?... » quelqu'un répondra : « Mais vous savez bien, c'est ce gueux de Buvat qui était de la conspiration du prince de Listhnay... » Tiens, j'ai retrouvé son nom... Je vais l'écrire !... Oui, pour qu'on le saisisse sur moi... Voyons, ce n'est pas tout cela... *Art de plumer la poule sans la faire crier*... Si j'allais tout déclarer... Mais, en déclarant tout, je suis un dénonciateur... Un dénonciateur, fi donc !

BONIFACE.

Mais que diable avez-vous donc, père Buvat ? est-ce que vous jouez la pantomime ?

BUVAT.

Non, monsieur Boniface, non ; je m'occupe de classer mes livres ; il y en a de fort amusants, et rien que les titres... Tenez : *Procès-verbal de torture de François Affinius Van den Enden.*

BONIFACE.

Vous trouvez cela un livre amusant, père Buvat ? vous êtes donc un cannibale ?

BUVAT.

Monsieur Ducoudray, vous qui êtes un savant, dites-moi donc pourquoi ce pauvre M. Affinius Van den Enden a été torturé ?

DUCOUDRAY.

Parce que l'on a trouvé dans les papiers de M. de Rohan le plan de la conspiration écrit entièrement de sa main.

BUVAT.

Miséricorde ! le plan était entièrement écrit de sa main ?

DUCOUDRAY.

Entièrement.

BUVAT.

Et on l'a mis à la torture pour cela ?

DUCOUDRAY.

Il me semble qu'il ne l'avait pas volé... Il avait conspiré contre le roi, crime de haute trahison.

BUVAT, à part.

Juste ma position ! (Lisant.) « A répondu : qu'il était étranger à la conspiration, et que, n'ayant fait qu'en copier les différentes pièces, il ne pouvait en dire davantage ; et alors, nous lui avons fait appliquer la question des brodequins... »

Digitized by Google

Monsieur Ducoudray, pourrais-je, sans indiscrétion, vous demander ce que c'est que l'instrument de torture appelé brodequins?

DUCOUDRAY.

Les brodequins, mon cher monsieur Buvat, ne sont rien autre chose que quatre planches, à peu près pareilles à des douves de tonneau.

BUVAT.

Très-bien!...

DUCOUDRAY.

On vous met... quand je dis vous, mon cher monsieur Buvat, vous comprenez bien, je veux dire: on met au coupable... On vous met donc d'abord la jambe droite entre deux planches, puis on assure les planches avec des cordes, puis on en fait autant de la jambe gauche, puis on rassemble les deux jambes... puis, entre les deux planches du milieu qui se touchent, on introduit des coins qu'on enfonce à coups de maillet, cinq pour la torture ordinaire, dix pour la torture extraordinaire.

BUVAT.

Mais, monsieur Ducoudray, cela doit mettre les jambes dans un état déplorable!

DUCOUDRAY.

C'est-à-dire qu'au sixième coin, monsieur, il n'en est plus question.

BUVAT, chancelant.

Jésus! que dites-vous là, monsieur!... (Lisant.) « Au premier coin, affirme qu'il a dit la vérité; au cinquième coin, a crié: « Aïe! mon Dieu!...» au sixième coin, a crié: « Je suis mort!... » Ah!

(Il se laisse glisser sur l'échelle.)

BONIFACE.

Mais que diable faites-vous donc là à rouler de gros yeux effarés, père Buvat?

BUVAT.

Moi? Rien, monsieur; je rumine un nouveau mode de classement.

BONIFACE.

Un nouveau mode de classement?... Mais qu'est-ce donc qu'un perturbateur comme vous?... Voulez-vous donc faire une revolution?

Digitized by Google

BUVAT.

Moi, une révolution?... Jamais, au grand jamais! Dieu merci, on connaît mon dévouement à M. le régent, dévouement bien désinterressé, puisque, depuis cinq ans... (D'Harmental entre.) Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... Mon brigand! celui qui m'a envoyé chez le prince de...

## SCÈNE III

LES MÊMES, D'HARMENTAL.

D'HARMENTAL, entrant sans voir Buvat, qui lui tourne le dos.

Messieurs, auriez-vous la complaisance de me donner, si vous l'avez, la renonciation de Philippe V, roi d'Espagne?

BUVAT, à part.

L'Espagne! mais elle me poursuivra donc partout?... Voilà mon Cinq-Mars, à moi!

BONIFACE.

Tiens! c'est M. Raoul.

D'HARMENTAL.

Ah! c'est vous, M. Boniface?

BUVAT.

Comment! il connaît Boniface?... Alors, je me trompe; à moins que Boniface ne soit dans la conspiration; mais non, c'est impossible!

D'HARMENTAL, à part.

Je ne le vois pas. On m'avait dit cependant qu'il était employé à la bibliothèque... (A Ducoudray.) Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous demander...

BONIFACE.

Attendez!... attendez!... je vais vous faire donner cela.

BUVAT.

Il ne m'a pas vu.

BONIFACE.

Dites donc là-haut!... est-ce que vous n'entendez pas qu'on demande la renonciation du roi Philippe V?

BUVAT, à part.

Allons! voilà que je suis trahi... Oh! le misérable! il va me voir, me reconnaître, me parler... Je suis perdu!

BONIFACE.

Monsieur Buvat!



Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Buvat, c'est lui !

BONIFACE.

Ah çà ! père Buvat, est-ce que vous ne voulez pas me répondre?

BUVAT, à part.

Mais non, sabre de bois ! je ne veux pas, mais non !

D'HARMENTAL.

Merci, monsieur Boniface; j'ai l'honneur de connaître personnellement M. Buvat, et j'espère qu'il aura la complaisance de me remettre ce que je lui demande... Monsieur Buvat !... (Buvat ne répond pas.) Monsieur Buvat!

BONIFACE.

Oh ! le farceur ! il fait semblant d'être sourd... Montez, montez, monsieur Raoul.

D'HARMENTAL.

(Il monte d'un côté de l'échelle; mais, à mesure qu'il monte, Buvat monte de l'autre côté en lui tournant le dos; arrivé au dernier échelon, d'Harmental lui touche l'épaule.)

Pardon, monsieur Buvat, je voudrais avoir l'honneur de vous dire un mot.

BUVAT.

A moi, monsieur?

D'HARMENTAL.

Oui, à vous.

BUVAT, à part.

Me voilà perdu, c'est fini...(Haut.) Asseyez-vous donc, monsieur.

D'HARMENTAL.

Monsieur Buvat, parmi les papiers espagnols que le prince vous a remis...

BUVAT.

Eh bien, monsieur?

D'HARMENTAL.

Il s'est glissé, par erreur, une pièce écrite en français qui pourrait être mal interprétée.

BUVAT.

La pièce relative à l'Espagne ?

D'HARMENTAL.

Vous l'avez lue?

Digitized by Google

BUVAT.

Monsieur, j'ai jeté les yeux dessus, et je vous avoue que je n'ai pas compris...

D'HARMENTAL.

Cette pièce n'a aucun rapport avec celles que vous copiez, monsieur; ainsi...

BUVAT.

Monsieur, je suis prêt à vous la rendre, avec toutes les autres, même.

D'HARMENTAL.

Non, gardez les pièces espagnoles, et, le plus vite possible, rapportez-les chez le prince... Ce à quoi je tiens, c'est à avoir la pièce française.

BUVAT.

Reprenez-la, monsieur; elle est sur mon bureau.

D'HARMENTAL.

Comment! vous laissez...?

BUVAT.

Oh! il n'y a pas de danger... Vous allez voir.

LE VISITEUR.

Voici les *Mémoires de Sully*, monsieur; je n'en ai plus besoin.

BUVAT.

Monsieur Boniface, ayez la bonté de les remettre à leur place. (A d'Harmental en levant l'encrier, les livres et le chapeau.) Vous voyez qu'ils étaient bien cachés, monsieur.

D'HARMENTAL.

Oui, en effet!

BUVAT, lui remettant les papiers.

Tenez, monsieur, tenez!

D'HARMENTAL.

C'est bien; merci, monsieur Buvat.

BUVAT, à part.

Merci! je ne t'en dirai pas autant, à toi!

BONIFACE.

Et la renonciation de Philippe V, monsieur Raoul?

D'HARMENTAL.

Je n'en ai plus besoin, mon jeune ami. Au revoir, monsieur Buvat.

Digitized by Google

BUVAT, à part.

Au revoir, malheureux? J'espère bien, au contraire, ne te revoir jamais... (Il chancelle.) Ah! mon Dieu!

BONIFACE.

Qu'avez-vous donc, père Buvat?

BUVAT.

Ah! mon cher monsieur Boniface, je sens que je suis bien mal!.. mon cher monsieur Boniface, je sens que je m'en vas!

BONIFACE.

En effet!

BUVAT.

C'est ce maudit procès-verbal de torture de Van den Enden, qui m'a brisé les os.

DUCOUDRAY.

Voilà ce que c'est que de faire la lecture au lieu de travailler; mais non, M. Buvat veut s'instruire.

BONIFACE.

Dame, il veut peut-être devenir, comme vous, correspondant de l'académie de Monaco... Eh bien, cela va-t-il mieux, père Buvat?

BUVAT, à part.

Oui; car ma résolution est prise, et prise irrévocablement; il ne serait pas juste que je portasse la peine d'un crime que je n'ai pas commis... Je me dois à la société, à ma pupille, à moi-même. (Haut.) Monsienr Ducoudray, si M. le conspirateur... non, si M. le dénonciateur... si M. le conservateur me demande, vous lui direz que... vous le prierez... Monsieur Boniface, voulez-vous me donner ma canne, s'il vous plaît? Vous direz qu'il a fallu... que je suis sorti... Elle est dans le coin... Ah! le coin, cela me rappelle... Merci!...Vous direz à M. le conservateur... je veux être pendu... c'est-à-dire, non, c'est pour ne pas être pendu... enfin, vous lui direz ce que vous voudrez...

(Il roule ses papiers, prend son chapeau, sa canne et sort.)

BONIFACE.

Savez-vous où il va?

DUCOUDRAY.

Non.

BONIFACE.

Eh bien, il va jouer au cochonnet.

Digitized by Google

DUCOUDRAY.

Où cela ?

BONIFACE.

Au Cours-la-Reine ou aux Porcherons; je l'y ai rencontré dimanche.

---

## SEPTIÈME TABLEAU

Une chambre à alcôve au Palais-Royal. — Tables, fauteuils, flambeaux, tout ce qu'il faut pour écrire.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGENT, DUBOIS, entrant.

LE RÉGENT.

Eh! non, cent fois non!

DUBOIS.

Vous avez beau dire, monseigneur, c'est à Votre Altesse qu'ils en voulaient.

LE RÉGENT.

Ils en voulaient à tout le monde... Ils étaient ivres.

DUBOIS.

Monseigneur, il y a de l'Espagne là dedans.

LE RÉGENT.

Tu es fou!

DUBOIS.

Monseigneur, il y a du Philippe V, là dedans.

LE RÉGENT.

Tu es fou!

DUBOIS.

Monseigneur, il y a de la duchesse du Maine là dedans.

LE RÉGENT.

Tu es fou!

DUBOIS, prenant un rouleau de papier.

Monseigneur...



Digitized by Google

LE RÉGENT.

Bonsoir, l'abbé!

DUBOIS.

Dites : l'archevêque... Je suis archevêque depuis huit jours.

LE RÉGENT.

Que veux-tu ! je ne m'y habituerai jamais...

(Il sort en chantant, par la gauche.)

## SCÈNE II

DUBOIS, puis UN HUISSIER.

DUBOIS.

Oui, va, chante!... chantera bien qui chantera le dernier... Et une police qui est faite, ma parole d'honneur !... Il est vrai que nous ne payons pas nos agents... Mais où est le mérite d'être bien servi quand on paye!... Qui va là?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est un brave homme qui demande à parler à Votre Grandeur.

DUBOIS.

Et que veut-il?

L'HUISSIER.

Il dit qu'il a une révélation de la plus grande importance à faire à Votre Grandeur.

DUBOIS.

Relative à quoi?

L'HUISSIER.

Relative à l'Espagne.

DUBOIS.

Faites entrer.

L'HUISSIER, annonçant.

M. Jean Buvat, employé à la bibliothèque.

## SCÈNE III

DUBOIS, BUVAT.

DUBOIS.

Venez, venez...

BUVAT, sur la porte.

Vous me faites honneur, monsieur.

Digitized by Google

DUBOIS, à l'Huissier.

Fermez la porte, et laissez-nous. (L'Huissier sort.) Eh bien, monsieur, vous avez demandé à me parler... Me voilà.

BUVAT.

C'est-à-dire, monsieur, j'ai demandé à parler à monseigneur l'archevêque de Cambrai.

DUBOIS.

Eh bien, c'est moi.

BUVAT.

Comment! c'est vous, monseigneur?... Je n'avais pas reconnu Votre Grandeur... il est vrai que c'est la première fois que j'ai l'honneur de la voir.

DUBOIS.

Et vous avez à me faire des révélations sur l'Espagne?...

BUVAT.

C'est-à-dire, monseigneur, voici la chose : mon bureau me laisse du temps, et, le temps qu'il me laisse, je l'emploie à faire des copies.

DUBOIS.

Oui, je comprends, et l'on vous a donné des copies de choses suspectes; de sorte que, ces choses suspectes, vous me les apportez, n'est-ce pas?

BUVAT.

Dans ce rouleau, monseigneur, dans ce rouleau...

DUBOIS.

Eh! donnez donc, mordieu! (Il l'ouvre.) Ah! ah! de l'espagnol! La protestation de la noblesse, la liste nominative des officiers qui demandent à entrer au service de l'Espagne... L'enlèvement de Son Altesse... Le chevalier d'Harmental... Ah! ah! cette fois, nous verrons s'il dira encore... Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Buvat.

BUVAT.

Merci, monsieur, je ne suis pas fatigué.

DUBOIS.

Pardon, pardon, je vois vos jambes qui tremblent...

BUVAT.

Monsieur, c'est depuis la torture!... mes pauvres jambes ne peuvent plus se remettre.

DUBOIS.

Comment, la torture? On vous aurait donné la torture, monsieur Buvat?

Digitized by Google

BUVAT.

Non ; mais à ce malheureux Urbain Grandier, mais à ce pauvre M. Van den Enden... Oh ! rien que d'y penser...

DUBOIS.

Voyons, laissons là Urbain Grandier et Van den Enden... Asseyez-vous, mon cher monsieur Buvat, et causons comme deux bons amis.

BUVAT.

Comme deux bons amis ?... Moi... vous... vous, à moi !... moi... avec... vous... avec...

DUBOIS, le faisant asseoir.

Mais, corbleu ! asseyez-vous donc !

BUVAT, souriant.

Me voilà.

DUBOIS.

Monsieur Buvat, votre place vous rapporte...?

BUVAT.

Oh ! ma place, c'est autre chose, ma place : elle ne me rapporte rien du tout, vu que, depuis cinq ans, le caissier nous dit, à chaque jour de payement, que le roi est trop gêné pour nous payer.

DUBOIS.

Et vous n'en restez pas moins au service de Sa Majesté !... C'est très-bien, monsieur Buvat, c'est très-bien ! (Buvat se lève, salue et se rassied.) Et peut-être avec cela avez-vous une femme, des enfants?

BUVAT.

Non, monsieur, non; jusqu'à présent, je vis dans le célibat.

DUBOIS.

Mais des parents, au moins ?

BUVAT.

Une pupille, monsieur...

DUBOIS.

Ah ! ah ! monsieur Buvat, je vous y prends : vous avez une pupille !

BUVAT.

Oui, monsieur, j'en ai une.

DUBOIS.

Et comment s'appelle-t-elle?

Digitized by Google

BUVAT.

Bathilde Durocher.

DUBOIS.

Enfin, mon cher Buvat, vous n'êtes pas riche?

BUVAT.

Oh! pour cela, riche!... non, monsieur, non, je ne le suis pas; mais je voudrais bien l'être!

DUBOIS.

Ah! ah!

BUVAT.

Oh! pas pour moi, mon Dieu!... pour ma pauvre Bathilde... Et, si vous pouviez obtenir de M. le régent que, sur le premier argent qui rentrera dans les coffres de l'État, on me paye mon arriéré, ou au moins un à-compte...

DUBOIS.

Et à quoi cela peut-il se monter, votre arriéré?

BUVAT.

Quatre mille huit cent quatre-vingt-six livres cinq sous six deniers, aujourd'hui, monsieur.

DUBOIS.

Misère! mon cher monsieur Buvat... J'ai mieux que cela à vous offrir.

BUVAT.

Offrez, monsieur.

DUBOIS.

Vous avez une fortune au bout des doigts.

BUVAT.

Au bout des doigts?

DUBOIS.

Oui!

BUVAT.

Monseigneur, je suis tout prêt... Que faut-il que je fasse?

DUBOIS.

Rien de plus simple... Vous allez, séance tenante, me faire une seconde copie de tout ceci.

BUVAT.

Mais, monseigneur!...

DUBOIS.

Ce n'est pas le tout, mon cher monsieur Buvat; vous reporterez à la personne qui vous a donné ces papiers les copies et les originaux, comme s'il n'était rien arrivé; vous

Digitized by Google

prendrez tout ce que cette personne vous donnera; puis vou me l'apporterez aussitôt, afin que je le lise; puis vous en fere autant des autres papiers que de ceux-ci... indéfiniment, jus qu'à ce que je dise : « Assez! »

BUVAT.

Mais, monsieur, il me semble qu'en agissant ainsi, j trompe la confiance du prince.

DUBOIS.

Ah! il y a un prince?... Et comment se nomme, c prince?

BUVAT.

Mais, monsieur, il me semble qu'en disant son nom, je l dénonce.

DUBOIS.

Ah çà! mais qu'êtes-vous donc venu faire ici?... Je n'y com prends plus rien.

BUVAT.

Je suis venu pour vous prévenir du danger que courai M. le régent, voilà tout!

DUBOIS.

Vraiment!... et vous comptez en rester là?

BUVAT.

Mais je le désire.

DUBOIS.

Il n'y a qu'un malheur... C'est chose impossible!

BUVAT.

Comment, impossible?...

DUBOIS.

Tout bonnement.

BUVAT.

Monsieur, je suis un honnête homme!

DUBOIS.

Monsieur, vous êtes un niais!

BUVAT.

Mais je voudrais pourtant bien me taire.

DUBOIS.

C'est fâcheux; car vous parlerez.

BUVAT.

Mais, si je parle, je suis le dénonciateur du prince.

DUBOIS.

Mais, si vous ne parlez pas, vous êtes son complice.

Digitized by Google

BUVAT.

Complice, moi !... et de quel crime ?

DUBOIS.

Eh ! mon Dieu ! du crime de haute trahison, rien que cela !... Ah ! il y a longtemps que la police a les yeux sur vous, monsieur Buvat.

BUVAT.

Les yeux sur moi ?

DUBOIS.

Oui, sur vous ! sous prétexte qu'on ne vous paye pas vos appointements, vous tenez des propos fort seditieux contre l'État.

BUVAT.

Ah ! monseigneur !... peut-on dire...

DUBOIS.

Sous prétexte qu'on ne vous paye pas vos appointements, vous faites des copies d'actes incendiaires.

BUVAT.

Mais, monsieur, je ne sais pas l'espagnol, moi.

DUBOIS.

Vous le savez, et la preuve... osez dire que vous ne comprenez pas ceci : « Rien n'est plus important que de s'assurer des places voisines des Pyrénées et des seigneurs qui font leur résidence dans ces cantons. » Entendez-vous l'espagnol, maintenant ?

BUVAT.

Mais enfin...

DUBOIS.

Monsieur Buvat, on en a envoyé aux galères qui le méritaient moins que vous !

BUVAT.

Monsieur...

DUBOIS.

Monsieur Buvat, on en a pendu qui étaient moins coupables que vous ne l'êtes.

BUVAT.

Monsieur... monsieur...

DUBOIS.

Monsieur Buvat, on en a écartelé...

BUVAT.

Grâce, monsieur, grâce !...

Digitized by Google

DUBOIS.

Grâce à un criminel comme vous, monsieur Buvat? Je v
vous faire mettre à la Bastille, et envoyer mademoiselle
thilde à Saint-Lazare.

BUVAT.

A Saint-Lazare!... Bathilde à Saint-Lazare!... et qui a
droit-là, monsieur?

DUBOIS.

Moi!

BUVAT.

Non, monsieur... Bathilde n'est pas une fille du peu
entendez-vous! Bathilde est une demoiselle de noblesse!
thilde est la fille d'un homme qui a sauvé la vie au régen
Oui, monsieur, oui!... vous pouvez me faire mettre à
Bastille, vous pouvez me faire pendre, vous pouvez me fa
écarteler; mais vous ne pouvez pas faire mettre Bathild
Saint-Lazare!

DUBOIS.

Ah! je ne le puis pas?...

BUVAT.

Non!

DUBOIS.

Vous allez voir...

(Il sonne.)

BUVAT.

Que faites-vous?

DUBOIS.

Attendez. (Un Huissier entre.) Un exempt et un fiacre.

BUVAT.

Monsieur, je ferai tout ce que vous voudrez; mais...

DUBOIS.

Mais quoi?

BUVAT.

Mais Bathilde n'ira point à Saint-Lazare?

DUBOIS, à l'Huissier.

Faites ce que j'ai ordonné.

BUVAT, joignant les mains.

Monsieur, j'obéirai; mais...

DUBOIS.

Mais quoi?

Digitized by Google

BUVAT, à genoux.

Mais Bathilde n'ira pas à Saint-Lazare?

DUBOIS.

Pendu! pendu! pendu!

L'HUISISER, rentrant.

Monsieur, le fiacre est à la porte et l'exempt dans l'antichambre.

BUVAT.

Monsieur, par grâce, par pitié...

DUBOIS.

Ah! vous ne voulez pas me dire le nom du prince!

BUVAT.

C'est le prince de Listhnay...

DUBOIS.

Ah! vous ne voulez pas me dire l'adresse du prince!

BUVAT.

Il demeure rue du Bac, monseigneur.

DUBOIS.

Ah! vous ne voulez pas me faire une copie de tout ces papiers!

BUVAT, se relevant, les prenant et se précipitant à la table à gauche.

Je m'y mets, monseigneur... Tenez, j'ai déjà tiré la majuscule... Bathilde à Saint-Lazare!... sabre de bois!

DUBOIS.

Alors, vous ferez tout ce que je voudrai?

BUVAT.

Tout!

DUBOIS.

Sans en souffler le mot à personne?

BUVAT.

Je serai muet.

DUBOIS.

Pas même à mademoiselle Bathilde!

BUVAT.

Oh! à elle moins qu'à tout autre! pauvre enfant!

DUBOIS.

C'est bien... A cette condition je vous pardonne, j'oublierai votre faute, et peut-être irai-je jusqu'à vous récompenser.

BUVAT.

Ah! monseigneur, tant de magnanimité...



Digitized by Google

DUBOIS.

Que dites-vous de cette chambre, monsieur Buvat?

BUVAT, regardant autour de lui.

Eh! eh! monsieur, je la trouve agréable.

DUBOIS.

Tant mieux! et je suis fort aise qu'elle soit de votre goût; car cette chambre, c'est la vôtre.

BUVAT.

La mienne?...

DUBOIS.

Eh bien, oui, la vôtre... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je désire avoir sous la main un homme aussi important que vous?

BUVAT.

Mais je vais donc demeurer au Palais-Royal, moi?

DUBOIS.

Oui, momentanément, du moins.

BUVAT.

Alors, laissez-moi prévenir Bathilde.

DUBOIS.

Justement, je vous l'ai dit, il faut que mademoiselle Bathilde ne soit pas prévenue.

BUVAT.

Monseigneur, vous permettrez, au moins, que la première fois que je sortirai...?

DUBOIS.

Vous ne sortirez plus.

BUVAT.

Comment! je ne sortirai plus? Mais je suis donc prisonnier?

DUBOIS.

Prisonnier d'État! Au revoir, monsieur Buvat; je vais donner des ordres pour que rien ne vous manque.

BUVAT.

Ainsi, me voilà sous les verrous, me voilà sous les barreaux!

DUBOIS.

Et où diable voyez-vous des verrous? où diable voyez-vous des barreaux? La porte ferme à un seul loquet, et n'a pas même de serrure; quant à la fenêtre, elle donne sur le jardin du Palais-Royal, et pas le moindre petit grillage ne vous en

Digitized by Google

tercepte la vue, une vue superbe! vous serez ici comme le
i de France lui-même. Adieu, mon cher monsieur Buvat!
la besogne.

BUVAT.

M'y voilà, monseigneur, m'y voilà!

DUBOIS.

N'oubliez pas les adresses du chevalier d'Harmental et du
rince de Listhnay. Surtout... de votre plus belle écriture.
part, en sortant, tandis que Buvat écrit.) Le brave homme ne se
oute pas qu'il expédie mon bref de cardinal.

(Il sort par la porte du fond, à côté de l'alcôve.)

## SCÈNE IV

BUVAT, seul.

Oh! ma petite chambre! oh! ma terrasse! Bathilde, pau-
re Bathilde! si elle savait ce que cet affreux homme noir
méditait contre elle... Mais il n'y a pas de grille, dit-il? il n'y
pas de verrous, dit-il? je ne suis pas prisonnier, dit-il? Si
e ne suis pas prisonnier, je puis donc sortir.

Il prend sa canne et son chapeau sur la table à droite, et ouvre la porte du fond.)

UNE SENTINELLE.

On ne passe pas!

BUVAT, rentrant à reculons, à la Sentinelle.

Pardon de vous avoir dérangé. Il appelle cela ne pas être
risonnier, le monstre!... Je voudrais bien le voir à ma
lace, menacé comme je le suis de mille dangers inconnus,
'osant marcher de peur de voir le plancher s'ouvrir sous ses
ieds, craignant à chaque instant que quelque porte ne se
émasque pour donner passage à des assassins... (Regardant à
a montre.) Il est tard... Voici ma chambre, dit-il? Si je me met-
ais au lit? Oui, mais ce lit, qui a bien l'apparence d'un lit,
st-il naturel ou artificiel?... J'ai entendu dire qu'il y avait
les lits dont le baldaquin s'affaissait et étouffait le dormeur.
'ai entendu dire aussi qu'il y en avait d'autres qui s'enfon-
aient d'eux-mêmes par une trappe, mais si doucement, si
loucement, qu'on ne pouvait s'en apercevoir, au point qu'on
e retrouvait le lendemain à la même place, comme si rien ne

Digitized by Google

s'était dérangé; seulement, on était mort. Voyons si on n m'a pas tendu quelque embûche; voyons s'il n'y a pas de assassins dans les armoires. (Il prend le flambeau sur la table gauche.) Sous ce lit... C'est sous le lit qu'ils se cachent tou jours, ces assassins... de sorte qu'on est sûr de les trouver l (Il s'agenouille avec hésitation; enfin, il approche à quatre pattes, fou sa tête sous le lit. En ce moment, la porte s'ouvre; Buvat demeure immobi et la tête sous son lit.) Ah! mon Dieu!...

## SCÈNE V

BUVAT, LE RÉGENT, entrant et cherchant inutilement Buvat.

LE RÉGENT.

Ah çà! mais où est-il donc?

BUVAT.

Je crois entendre des pas humains.

LE RÉGENT.

Ah! ah! je découvre une portion de son individu... Qu cherchez-vous donc là-dessous, monsieur?

BUVAT, se retirant.

Je cherchais, monsieur, je cherchais mon bonnet de nui

LE RÉGENT.

Vous êtes M. Jean Buvat?

BUVAT.

Oui, monsieur, pour vous servir, si j'en étais capable.

LE RÉGENT.

Mon ami, je viens d'apprendre les services que vous ave rendus à l'État.

BUVAT.

Moi, monsieur?

LE RÉGENT.

Oui, vous!

BUVAT.

Quand cela?

LE RÉGENT.

Aujourd'hui même.

BUVAT.

Ah! j'ai donc décidément rendu un service?

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Comment, si vous avez rendu un service! mais, mon ami, us avez sauvé la France!

BUVAT.

Moi, j'ai sauvé la France?

LE RÉGENT.

Ah! mon Dieu, oui, tout bonnement.

BUVAT.

Tiens, tiens, tiens, j'ai sauvé la France, vous en êtes sûr?

LE RÉGENT.

Tellement sûr, que, si vous avez par hasard quelque chose demander au régent...

BUVAT.

Eh bien?

LE RÉGENT.

Eh bien, je me charge de lui transmettre votre demande!

BUVAT.

Et vous croyez qu'il y fera droit?

LE RÉGENT.

Je n'en doute pas, mon ami.

BUVAT.

Mon cher ami, puisque vous avez la bonté de vous offrir our être l'interprète de mes sentiments près de Son Altesse oyale, dites-lui que, quand elle sera moins gênée... je la rie, si cela ne la prive pas trop... de me faire payer mon rriéré.

LE RÉGENT.

Ah! ah! Et à combien se monte-t-il, votre arriéré?

BUVAT.

A cinq mille deux cents et quelques livres, à part les fracons de sous et de deniers.

LE RÉGENT.

Et vous désireriez être payé?

BUVAT.

Je ne vous cache pas, monsieur, que cela me ferait grand laisir.

LE RÉGENT.

Voilà tout ce que vous demandez?

BUVAT.

Absolument tout, oui, mon ami! Ah! pardon! je réclamerais bien encore le droit de faire dire à ma pupille Bathilde,

Digitized by Google

qui doit être fort inquiète de mon absence, qu'elle se tra
quillise, et que je suis prisonnier au Palais-Royal.

LE RÉGENT.

Mais pourquoi n'avez-vous pas fait plus tôt cette demand

BUVAT.

Je l'ai faite, mon ami!

LE RÉGENT.

A qui?

BUVAT.

A monseigneur l'archevêque de Cambrai; il m'a refusé.

LE RÉGENT.

Il vous a refusé de vous laisser écrire à votre pupille, de laisser venir ici?

BUVAT.

Ah! quant à cela, je me serais bien gardé de le lui dema der... Imaginez-vous qu'il m'a menacé d'envoyer Bastille Saint-Lazare.

LE RÉGENT.

Et à quel propos cela?

BUVAT.

Parce que j'aurais bien voulu lui dire de prévenir M. régent que l'on conspirait contre lui, attendu que je vén que j'honore M. le régent, mais que je n'aurais pas voulu dire le nom de ceux qui conspiraient.

LE RÉGENT.

Et pourquoi cela?

BUVAT.

Parce qu'il me semble que, depuis que j'ai dit à monse gneur l'archevêque le nom de tous ces gens-là, je suis u dénonciateur.

LE RÉGENT.

Non, mon ami; vous êtes un brave homme... Et, pour e revenir à votre pupille...

BUVAT.

Vous permettez que je lui fasse passer de mes nouvelles?

LE RÉGENT.

Je fais mieux que cela, monsieur : je vous autorise à lu en donner vous-même.

BUVAT.

Comment! je ne suis plus prisonnier?

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Non.

BUVAT.

Je puis sortir?

LE RÉGENT.

Quand vous voudrez.

BUVAT, prenant son chapeau et sa canne.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

LE RÉGENT.

Pardon, monsieur Buvat, encore un mot.

BUVAT.

Deux, mon ami!

LE RÉGENT.

Je vous répète que la France a envers vous des obligations qu'il faut qu'elle acquitte... Écrivez donc au régent, faites-lui le relevé de ce qui vous était dû... Exposez-lui votre situation, et, si vous désirez particulièrement quelque chose, dites hardiment votre désir, je suis garant qu'il fera droit à votre requête.

BUVAT.

Vous êtes trop bon, je n'y manquerai pas. Aujourd'hui même, ma pétition sera adressée au régent.

LE RÉGENT.

Et demain, vous serez payé. Allez, monsieur Buvat.

BUVAT.

Ah! mon ami, que de bontés! (Il revient.) Ah! pardon, sans indiscrétion, comment vous appelez-vous, s'il vous plaît? Votre nom? Je voudrais le classer dans ma mémoire.

LE RÉGENT.

Eh bien, je m'appelle M. Philippe.

BUVAT.

A l'honneur de vous revoir, monsieur Philippe! enchanté d'avoir fait votre connaissance.

(Il va pour sortir, la Sentinelle qui est à la porte en dehors crie : « On ne passe pas! »)

LE RÉGENT.

Si fait! si fait! laissez passer!

(Buvat sort.)

Digitized by Google

## SCÈNE VI

LE RÉGENT, seul.

Eh bien, que Dubois vienne encore dire que les hommes sont naturellement mauvais... En voilà un à la nature duquel, bien certainement, l'éducation n'a rien changé... Et, Dieu merci... Voyons, au cas où il n'écrirait pas, ou au cas que sa lettre n'arrive pas jusqu'à moi. (Il prend une note sur un calepin.) » Jean Buvat, employé à la bibliothèque. »

## SCÈNE VII

LE RÉGENT, DUBOIS.

DUBOIS, sans voir le Régent.

Eh bien, monsieur l'écrivain?...

LE RÉGENT

Ah! c'est toi, Dubois!

DUBOIS.

Monseigneur!... vous ici?

LE RÉGENT.

N'as-tu pas de honte!

DUBOIS.

Et de quoi?

LE RÉGENT.

De retenir prisonnier ici un brave homme auquel nous devons cinq années d'appointements... Voilà donc comme tu payes les dettes de l'État, marroufle!

DUBOIS.

Eh bien, où est-il?

LE RÉGENT.

Parbleu! où il est! il est chez lui.

DUBOIS.

Vous l'avez renvoyé?...

LE RÉGENT.

Certainement.

DUBOIS.

Et vous lui avez rendu ses papiers?

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Quels papiers?

DUBOIS.

Eh! mordieu! ceux qu'il m'avait apportés. Non, non, les voilà.

LE RÉGENT.

Et qu'en veux-tu faire, de ces papiers?

DUBOIS.

Lisez, monseigneur.

LE RÉGENT, jetant les yeux sur un papier que lui présente Dubois.

Qu'est-ce que c'est que cela? » Liste nominative des officiers qui demandent du service au roi d'Espagne... Protestation de la noblesse. S'assurer des places fortes voisines des Pyrénées... Gagner la garnison de Bayonne, livrer nos villes, mettre aux mains de l'Espagnol les clefs de la France...» Qui veut faire cela, Dubois?

DUBOIS.

Oh! de la patience, monseigneur! nous avons mieux qui cela à vous offrir... Tenez, voici des lettres de Sa Majesté Philippe V en personne.

LE RÉGENT.

Philippe V est roi d'Espagne, et non pas roi de France; qu'il n'intervertisse pas les rôles. J'ai déjà franchi une fois les Pyrénées pour le rasseoir sur le trône d'Espagne; je pourrais bien les franchir une seconde fois pour le renverser.

DUBOIS.

Nous y songerons plus tard, je ne dis pas non... Mais, pour le moment, nous avons une autre pièce à lire.

LE RÉGENT ouvre avec impatience et déchire le papier.

Allons donc!

(Il le jette à terre.)

DUBOIS, le ramassant.

Cela ne fait rien... La satire est mauvaise, mais les morceaux en sont bons. Lisez, monseigneur.

LE RÉGENT.

Des vers!

DUBOIS.

Oui, de M. Lagrange-Chancel... l'ancien maître des cérémonies de la princesse votre mère.. Lisez, monseigneur, lisez.



Digitized by Google

LE RÉGENT.

Oh!

DUBOIS.

Oh! je sais que la médecine est amère! mais il faut l'avaler.

LE RÉGENT, lisant.

Nocher des ondes infernales
Prépare-toi, sans t'effrayer,
A passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer.
A peine ouvrit-il les paupières,
Que, tel qu'il se montre aujourd'hui
Il fut indigne des bannières
Qu'il voit entre le trône et lui;
Dans ces détestables idées,
De l'art des Circés, des Médées,
Il fit ses uniques plaisirs.

DUBOIS.

Cela vous apprendra à vous occuper de chimie, monseigneur.

LE RÉGENT, continuant.

Croyant cette voie infernale
Digne de remplir l'intervalle
Qui s'opposait à ses désirs...

Assez!... Tiens...

DUBOIS.

Oh! monseigneur, vous laissez ce qu'il y a de mieux!

LE RÉGENT.

Ainsi les fils pleurant leur père...

DUBOIS.

Le grand dauphin.

LE RÉGENT.

Tombent frappés des mêmes coups;
Le frère est suivi par le frère...

DUBOIS.

Monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry.

Digitized by Google

LE RÉGENT.

L'épouse devance l'époux!

DUBOIS.

Madame la duchesse de Bourgogne.

LE RÉGENT, profondément ému.

Mais, ô coups toujours plus funestes!
Sur deux fils, nos uniques restes,
La faux de la parque s'étend :
Le premier a rejoint sa race...

DUBOIS.

Le duc de Bretagne.

LE RÉGENT, avec des larmes dans la voix.

L'autre, dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant...

DUBOIS.

Louis XV...

LE RÉGENT, sanglotant.

Oh! oh!

DUBOIS.

Monseigneur, je voudrais que le monde entier fût là pour voir couler ces deux larmes... et je ne vous donnerais plus le conseil de vous venger de vos ennemis; car le monde entier serait persuadé de votre innocence.

LE RÉGENT.

Oui, mon innocence, oui... et la vie de Louis XV en fera foi... Les infâmes! Oh! ils savent mieux que personne quels sont les véritables coupables. Ah! madame de Maintenon! ah! madame du Maine! car ce misérable Lagrange-Chancel n'est que leur scorpion... Et quand je pense que je les tiens sous mes pieds, que je n'ai qu'à appuyer le talon et que je les écrase!

DUBOIS.

Écrasez, monseigneur!... écrasez!...

LE RÉGENT.

Voyons, que veux-tu, Dubois?

DUBOIS.

Je veux, monseigneur, un ordre d'arrêter tous ces gens-là?

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Oui, tous... Voilà l'ordre... Quant à Lagrange-Chancel...

DUBOIS.

Eh bien ?

LE RÉGENT.

Celui-là, comme il n'a attaqué que moi, je me le réserve.

DUBOIS.

Pour l'envoyer passer le reste de ses jours à la Bastille, j'espère bien ?

LE RÉGENT.

Non : pour lui pardonner... Adieu, Dubois.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII

DUBOIS, puis UN HUISSIER

DUBOIS.

Je tenais moins à Lagrange-Chancel qu'aux autres. (Appelant.) Holà ! quelqu'un !

UN HUISSIER, entrant.

Me voici, monseigneur.

DUBOIS.

Ordre d'arrêter les personnes dont les noms sont portés sur cette liste.

L'HUISSIER, lisant.

« M. le duc et madame la duchesse du Maine, M. le prince de Cellamare, M. le duc de Richelieu, M. le chevalier d'Harmental... »

DUBOIS.

Allez, allez, monsieur; vous lirez cela en route; la liste est longue, et, avant demain matin, songez-y, toutes ces arrestations doivent être faites.

L'HUISSIER, s'inclinant.

Elles le seront monseigneur.

Digitized by Google

# ACTE CINQUIÈME

## HUITIÈME TABLEAU

Les deux balcons. Décoration du premier tableau.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

### BATHILDE, D'HARMENTAL.

D'HARMENTAL, à son balcon.

Mon Dieu, Bathilde, ne vous désolez pas ainsi, si votre tu-eur n'est pas revenu...

BATHILDE, à son balcon.

Songez donc, Raoul, pas revenu !... lui qui jamais n'a man-ué l'heure ! toute la nuit dehors, et pas de nouvelles !... Il ui est arrivé malheur, vous dis-je !

D'HARMENTAL.

C'est étrange, en effet ! mais ne croyez pas cela, Bathilde... l aura été retenu chez le prince de Listhnay, pour des co-ies pressées.

BATHILDE.

J'y ai pensé ; mais on lui aurait donné le temps d'écrire, l'envoyer un messager ici... Je meurs d'inquiétude !

D'HARMENTAL.

Vous avez envoyé chez le prince ?

BATHILDE.

Cent fois !... On n'a rien voulu répondre.

D'HARMENTAL.

Vous voyez bien !

BATHILDE.

Mais à vous... à vous, on répondra... Envoyez, Raoul ! en-oyez, je vous prie.

D'HARMENTAL.

J'irai moi-même... un peu plus tard... J'attends ce matin n ami ; j'ai un rendez-vous d'affaires... Mais, par grâce, ne ous tourmentez pas... Regardez-moi ; serais-je aussi calme i vous étiez menacée d'un malheur ?

Digitized by Google

BATHILDE.

Voilà bien ce qui m'alarme, Raoul... Je ne vous trouve pa l'air calme dont vous parlez.

D'HARMENTAL.

A moi?

BATHILDE.

Non... Je vous observais ce matin : vous êtes pâle, vou êtes inquiet, vous n'avez pas dormi de la nuit, vous vous ét promené dans votre chambre comme un homme dévoré soucis.

D'HARMENTAL.

Je vous assure...

BATHILDE.

Oh! je vous connais bien!... oh! je sais bien comme vous êtes dans les bons jours, quand votre esprit n'est p troublé, quand vous ne pensez qu'à une chose...

D'HARMENTAL.

A vous, n'est-ce pas?

BATHILDE.

Oui!

D'HARMENTAL.

Eh bien, ne m'avez-vous pas dit souvent qu'il y a en m quelque chose d'inconnu, de mystérieux que vous ne pouve définir?

BATHILDE.

Mais quel est cet homme à cheval qui s'arrête à votr porte?

D'HARMENTAL.

L'ami que j'attendais. Bathilde, vous m'excuserez, n'est-c pas?

BATHILDE.

Adieu... Non! pas adieu!... ce mot fait mal... Au re voir!... Est-ce que je ne vous vois pas toujours!... avec l cœur, quand ce n'est pas avec les yeux.

D'HARMENTAL.

Au revoir, mon amie adorée! au revoir!

(Bathilde rentre chez elle.)

Digitized by Google

## SCÈNE II

D'HARMENTAL, ROQUEFINETTE.

D'HARMENTAL, allant ouvrir.

Entrez, entrez, capitaine... C'est un plaisir de vous faire des signaux : vous avez l'œil du marin.

ROQUEFINETTE.

Laissez-moi d'abord faire tous mes compliments à votre cervelle; vous l'avez gardée saine et entière, ce dont je vous félicite, attendu que dans la cervelle germent les bonnes idées. Tenez, moi, j'avais eu une idée aussi, et je m'étais décidé à venir vous la communiquer... quand, au détour de la rue, j'ai vu le signal à votre fenêtre... Pardieu! cela se trouve bien! nos deux idées n'en feront peut-être qu'une, si nous nous donnons la peine de les marier ensemble.

D'HARMENTAL.

Toujours de belle humeur, capitaine!... A propos de quoi cette idée?

ROQUEFINETTE.

Il me semble que je vois là-bas une jolie figure, hein?...

D'HARMENTAL.

Peut-être bien...: Je vous demandais, capitaine...

ROQUEFINETTE.

A propos de quoi mon idée?

D'HARMENTAL.

Oui.

ROQUEFINETTE.

Eh bien, mais à propos de cette revanche que nous avons à prendre... (Regardant en face.) Vous êtes joliment logé, vous!... au paradis... près des anges! Moi, au contraire, depuis avant-hier, j'ai été forcé de me réintégrer dans la chambre d'amis de madame Fillon, au cinquième... Séjour maussade, nourriture frugale et solitaire... Je voudrais bien déménager.

D'HARMENTAL.

Je comprends... Eh bien, mon cher capitaine, entamons franchement la conversation; dites-moi vos idées, je vous dirai les miennes... (On entend frapper un coup à la porte de la rue.) Qu'est-ce que cela?

ROQUEFINETTE.

On frappe en bas.

Digitized by Google

BATHILDE, au balcon.

Il ne revient pas!... Tiens! une dame qui entre en face, et qui monte l'escalier... Où va-t-elle?

BRIGAUD, frappant à la porte.

Est-ce qu'on peut entrer, chevalier?

D'HARMENTAL.

L'abbé!

ROQUEFINETTE.

L'abbé!

BRIGAUD.

C'est que je ne suis pas seul... Est-ce que je pourrais faire entrer une dame qui monte l'escalier?

ROQUEFINETTE.

Je suis de trop!

D'HARMENTAL.

Oui, oui, mon cher abbé! Vite, capitaine! dans la chambre à côté.

(Le Capitaine sort.)

BATHILDE.

Elle s'arrête à son palier...

D'HARMENTAL.

Capitaine, dix minutes... Mademoiselle Delaunay, sans doute... Entrez, madame...

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA DUCHESSE DU MAINE, BRIGAUD.

LA DUCHESSE.

Bonjour, monsieur le chevalier.

D'HARMENTAL.

Madame la duchesse! mon Dieu!

BATHILDE.

Cette femme est entrée chez lui!

LA DUCHESSE.

Mais qu'il fait clair ici, chevalier!

D'HARMENTAL.

J'entends, madame.

(Il tire le rideau.)

Digitized by Google

BATHILDE.

Eh bien, il s'enferme avec elle... Oh! mais oui!... mais oui!...

D'HARMENTAL.

Votre Altesse chez moi! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'honneur?

LA DUCHESSE.

Vous avez été malheureux, chevalier, après avoir été brave... Je viens vous remercier... Vous êtes dans l'embarras peut-être, et il ne sera pas dit que la petite-fille du grand Condé a laissé un de ses amis dans l'embarras.

D'HARMENTAL.

J'avais besoin de ces nobles paroles, madame, après l'échec si honteux de l'autre nuit... Votre Altesse me rend plus que du courage, elle me rend l'estime de moi-même.

BRIGAUD.

Allons donc! est-ce que vous l'avez perdue, chevalier!!... Mais j'ai vu un cheval à la porte... Avez-vous quelqu'un ici?

D'HARMENTAL.

Personne!... ou du moins personne qui soit à craindre. Parlez, madame; nous sommes plus en sûreté ici qu'à l'Arsenal.

LA DUCHESSE.

C'est bien ce que j'ai pensé... Voyez-vous, chevalier, à l'heure qu'il est, nous sommes suspects, nous sommes espionnés; mais nous ne sommes pas découverts.

BRIGAUD.

Eh! eh!...

LA DUCHESSE.

L'abbé, soyez prudent; ne le soyez pas trop. Je dis donc que nous ne risquons rien encore; mais, entre la sécurité où nous sommes et le piége qui nous est tendu, il y a juste le temps de frapper un dernier coup.

D'HARMENTAL.

Je suis prêt.

LA DUCHESSE.

L'enlèvement est le moyen le plus imprévu, le plus efficace... Il a été résolu que l'enlèvement serait tenté demain... Demain, le régent va souper chez sa fille, l'abbesse de Chelles... Il s'agit d'avoir douze cavaliers éprouvés, commandés par trois gentilshommes. Les trois gentilshommes, ce

Digitized by Google

sont : MM. d'Harmental, de Laval, de Pompadour... Mais les douze hommes...

D'HARMENTAL.

J'ai leur chef; le chef aura les soldats.

LA DUCHESSE.

Bien! L'abbé, donnez au chevalier les trente mille livres que nous avons apportées.

BATHILDE.

Ah! m'avoir trompée ainsi, c'est affreux!... Une femme vient, et il ne me l'avait pas dit... Une femme est là, là, près de lui, et il ne comprend pas que je meurs!

(Elle se met à écrire.)

D'HARMENTAL.

J'accepte l'argent de Votre Altesse, comme le soldat sa solde.

LA DUCHESSE.

C'est, en effet, la solde que je fais... Et puis, si le coup de main manquait encore, il vous faudrait fuir, chevalier; car la police de Dubois ne vous pardonnerait pas... (Présentant un petit portefeuille.) Il y a dans ce portefeuille dix autres mille livres, payables à Dunkerque... Embarquez-vous là pour Londres; à Londres, le rendez-vous général.

D'HARMENTAL.

Madame, cette fois, nous réussirons. Votre Altesse n'a pas de plan particulier?

LA DUCHESSE.

A la sortie du bois de Vincennes, vous posterez vos hommes de vingt en vingt pas... Laval arrêtera le coureur; Pompadour se tiendra, le pistolet au poing, à la portière; les hommes de renfort garrotteront les deux valets de pied, qui sont tout l'équipage du prince...

D'HARMENTAL.

Et moi?

LA DUCHESSE.

Vous, vous remplacerez le postillon, vous êtes un cavalier infatigable... Vous conduirez le carrosse au galop; vous arrêterez d'abord à Charenton, dont le maître de poste est à nous. Là est une chaise de voyage tout attelée, les postillons en selle... Vous repartez au galop, vous traversez la Marne à

Digitized by Google

Alfort, la Seine à Villeneuve-Saint-Georges; vous gagnez Grandvaux, Montlhéry; vous êtes sur la route d'Espagne.

D'HARMENTAL.

Mais le prince parlera.

LA DUCHESSE.

Ce n'est plus un prince, c'est un pauvre fou qui se croit duc d'Orléans... Vous êtes ses parents, et vous le conduisez à Saragosse, dans votre famille... C'est hasardeux, je le sais... Mais jamais entreprise ne réussit mieux que celle dont nul ne se défie... Nous, pendant ce temps, nous faisons ici vos affaires, ainsi que vous ferez les nôtres là-bas. Eh bien, chevalier?

D'HARMENTAL.

Eh bien, madame, vos ordres seront exécutés.

LA DUCHESSE.

A demain donc!

D'HARMENTAL.

A demain.

LA DUCHESSE.

Venez, l'abbé... Chevalier, bon courage! nous touchons au but... Encore ce pas, et, grands et petits, notre fortune à tous est bien faite. Adieu. (Elle lui tend la main.) Ah! voyez dans la rue si nul ne nous a guettés.

D'HARMENTAL tire le rideau, et, à part, voyant Bathilde rentrer chez elle avec colère.

Tiens! qu'a donc Bathilde?... (Haut.) Personne, madame, personne.

LA DUCHESSE.

Adieu.

(Elle sort avec Brigaud.)

## SCÈNE IV

### D'HARMENTAL, ROQUEFINETTE.

D'HARMENTAL.

A nous deux, mon brave! Je vous ai fait attendre...

ROQUEFINETTE.

Oh!...

D'HARMENTAL.

Mais qu'avez-vous donc? Vous n'êtes plus cet homme souriant, épanoui... Vous avez entendu, n'est-ce pas?

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Tout!

D'HARMENTAL.

Eh bien, est-ce que cela ne vous va pas?

ROQUEFINETTE.

Je ne dis pas cela.

D'HARMENTAL.

Les douze hommes...

ROQUEFINETTE.

Je les ai.

D'HARMENTAL.

Et leur chef, ce vaillant Roquefinette...

ROQUEFINETTE.

Oh! celui-là, je sais où le trouver... en supposant que nous tombions d'accord sur les conditions.

D'HARMENTAL, à part.

Décidément, il a quelque chose. (Pendant tout ce temps, Bathilde a regardé, dans la rue, s'éloigner madame du Maine; elle rentre chez elle.) Eh bien, les conditions, capitaine, nous allons les discuter, comme deux bons compagnons, et je crois avoir pris mes mesures d'avance pour que vous soyez content.

ROQUEFINETTE.

Voyons-les.

D'HARMENTAL.

D'abord, je double la somme que vous avez touchée la dernière fois.

ROQUEFINETTE.

Ah! je ne tiens pas à l'argent.

D'HARMENTAL.

Comment! capitaine, vous ne tenez pas à l'argent?... A quoi tenez-vous donc, alors?

ROQUEFINETTE.

A une position.

D'HARMENTAL.

Que voulez-vous dire?

ROQUEFINETTE.

Tous les jours, chevalier, je me fais plus vieux de vingt-quatre heures, et, avec l'âge, la philosophie arrive.

D'HARMENTAL.

Voilà un préambule inquiétant... Qu'y a-t-il donc?... Voyons, capitaine, parlez! qu'ambitionne votre philosophie?

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Je vous l'ai dit, une position convenable, un grade qui soit en harmonie avec mes longs services... pas en France ! vous comprenez, en France, j'ai trop d'ennemis... mais en Espagne !... Ah ! en Espagne, cela m'irait bien !... un beau pays ! des femmes superbes ! des doublons à remuer à la pelle !... Décidément, je veux un grade en Espagne.

D'HARMENTAL.

Mais la chose n'est pas impossible, et cela dépend du grade que vous désirez.

ROQUEFINETTE.

Oh ! quand on souhaite, autant souhaiter quelque chose qui en vaille la peine.

D'HARMENTAL.

Vous m'inquiétez, monsieur... Je n'ai pas les sceaux du roi Philippe V pour signer les brevets... Enfin, dites toujours.

ROQUEFINETTE.

Eh bien, je vois tant de blancs-becs à la tête des régiments, que, moi aussi, je veux être colonel !

D'HARMENTAL.

Colonel ! vous ?... Impossible !

ROQUEFINETTE.

Et pourquoi donc cela ?

D'HARMENTAL.

Parce que, si l'on vous fait colonel, vous qui n'avez qu'une position secondaire dans l'affaire, que voulez-vous que je demande, moi qui suis à la tête ?

ROQUEFINETTE.

Vous demanderez ce que vous voudrez, monsieur le chevalier ; moi, je ne vous marchanderai pas... Quoi ! vous voyez que M. Dubois est sur nos traces, que l'affaire s'embrouille, et que nos têtes sont en jeu, vous me dites : « Roquefinette, en avant ! » et vous marchandez les titres. Fi, chevalier !... Ma parole d'honneur ! plutôt que d'en démordre, je mettrais mes mains dans mes poches, et je laisserais faire M. Dubois.

D'HARMENTAL.

Bon ! vous voulez être colonel... Mais, supposez que je vous fasse cette promesse, comment répondre que j'aurai l'influence de la faire ratifier ?

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Oh ! ne vous tourmentez pas de cela : je compte bien manipuler mes petites affaires moi-même.

D'HARMENTAL.

Où cela ?

ROQUEFINETTE.

A Madrid !

D'HARMENTAL.

Mais qui vous dit que je vous y mène?

ROQUEFINETTE.

Je ne sais pas si vous m'y menez, mais je sais que j'y vais.

D'HARMENTAL.

Pour quoi faire ?

ROQUEFINETTE.

Pour y conduire le régent, pardieu !

D'HARMENTAL.

Mais vous êtes fou !...

ROQUEFINETTE.

Pas de gros mots... Voyons, vous me demandez mes conditions, je vous les dis ; elles ne vous conviennent pas... Bonsoir !... nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

(Il se lève et va pour sortir.)

D'HARMENTAL.

Vous vous en allez?

ROQUEFINETTE.

Sans doute.

D'HARMENTAL.

Mais réfléchissez donc qu'il est impossible qu'on vous confie, à vous, une mission de cette importance.

ROQUEFINETTE.

Pourtant, cela sera ainsi... ou ne sera pas du tout... Je conduirai le régent à Madrid, je le conduirai seul... où le régent restera au Palais-Royal.

D'HARMENTAL.

Et vous vous croyez assez bon gentilhomme pour arracher des mains de Philippe d'Orléans l'épée qui a renversé les murailles de Lérida, et qui a reposé sur le coussin de velours, près du sceptre de Louis XIV?

ROQUEFINETTE.

Je me suis laissé dire qu'à la bataille de Pavie, François Ier a rendu son épée à un boucher... Adieu, chevalier !

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Capitaine! voyons, ne nous quittons pas ainsi; partageons le différent par la moitié... Je conduirai le régent en Espagne, et vous viendrez avec moi.

ROQUEFINETTE.

Oui... pour que le pauvre capitaine se perde dans la poussière que fera le brillant chevalier, pour que l'on oublie Roquefinette en vous voyant, comme tout à l'heure ici, vous, madame du Maine et M. Brigaud, vous l'oubliiez... et cependant, il était bien près... Impossible!... j'aurai la conduite de l'affaire, ou elle ne se fera pas!

D'HARMENTAL.

Mais c'est une trahison!

ROQUEFINETTE.

Plaît-il?... J'appelle cela une condition, moi! et je m'y tiens.

D'HARMENTAL.

C'est-à-dire que vous voulez être le maître de laisser aller le régent, s'il vous offre le double de ce que je vous donne.

ROQUEFINETTE.

Peut-être.

D'HARMENTAL, se contenant.

Tenez, capitaine, je vous donne vingt mille livres comptant; l'argent est là, dans ce portefeuille?

ROQUEFINETTE.

Tarare!

D'HARMENTAL.

Je vous emmène en Espagne.

ROQUEFINETTE.

Chanson!

D'HARMENTAL.

Et je m'engage à vous faire obtenir un régiment.

ROQUEFINETTE, chantonnant.

Lanlaire! comme dit la présidente.

D'HARMENTAL.

Prenez garde, capitaine!... au point où nous en sommes, avec les terribles secrets que vous savez, il y a imprudence pour vous à refuser mes offres.

ROQUEFINETTE.

Bah! et que m'arrivera-t-il, si je refuse?

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Il arrivera que vous ne sortirez pas d'ici !

ROQUEFINETTE.

Et qui m'en empêchera ?

D'HARMENTAL.

Moi... (Prenant ses pistolets sur un meuble.) Un pas encore, et je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûle la cervelle !

ROQUEFINETTE.

Il faudrait d'abord, pour cela, que vous ne tremblassiez pas comme une vieille femme !... Savez-vous ce que vous allez faire ? Vous allez me manquer, le bruit attirera la voisine, cette jolie personne qui écrit là-bas en face... On appellera la garde ; la garde me demandera pourquoi vous avez tiré sur moi, et il faudra bien que je le dise.

D'HARMENTAL.

Vous avez raison. (Il remet ses pistolets sur le meuble et prend son épée.) Je vous tuerai plus honorablement que vous ne méritez !... L'épée à la main, monsieur ! l'épée à la main !

ROQUEFINETTE.

Et avec quoi me défendrai-je contre ceci ?... Est-ce que vous n'avez pas quelque part une des aiguilles à tricoter de votre maîtresse ?

D'HARMENTAL.

Oh ! mon épée me suffit bien ; elle fait plus de mal que vous ne pensez... et, puisque vous n'en avez pas peur... tenez !

(Il lui fouette le visage avec son épée.)

ROQUEFINETTE.

Démons !

(Il se met en garde.)

BATHILDE, qui a écrit.

Oui, c'est cela... je ne le reverrai plus. « Monsieur, puisque la vie vous est si douce sans moi, vivez sans moi... Vivez heureux !... Adieu ! »

(Combat acharné.)

ROQUEFINETTE.

La main est leste, il n'y a rien à dire... Touché, hein ?...

D'HARMENTAL, blessé.

Oui, l'aiguille à tricoter... Qu'en pensez-vous ?

(Il perce Roquefinette.)

Digitized by Google

ROQUEFINETTE.

Ah ! un joli coup d'épée, chevalier ! (Il chancelle.) Ah ! diable de carrelet, va !... (Il laisse tomber son épée.) Chevalier, c'est vous qui mènerez le régent à Madrid... sans rancune !

(Il tombe.)

D'HARMENTAL.

Est-il mort?... Le malheureux... Ah ! que de sang !

(Il s'agenouille près du corps.)

BATHILDE, écrivant.

Son adresse, son nom, pour la dernière fois !

## SCÈNE V

LES MÊMES, BUVAT, puis BONIFACE, UN EXEMPT et DES GARDES.

BUVAT.

Bonjour, Bathilde !

BATHILDE.

Ah ! c'est vous !... Que vous m'avez fait de peine ! que j'ai pleuré, cher petit père !

BUVAT.

D'abord, laisse-moi m'asseoir... Je n'ai plus de jambes.

(Il s'assied.)

BATHILDE.

D'où venez-vous? qu'avez-vous fait ?...

BUVAT.

Je viens du Palais-Royal... et j'ai sauvé la France.

BATHILDE.

Oh ! mon Dieu ! est-ce que vous devenez fou ?

BUVAT.

Non; mais il y avait bien de quoi le devenir... Tu sais bien ce prince de Listhnay ?

BATHILDE.

Oui...

BUVAT.

Un faux prince, mon enfant ! un faux prince !...

BATHILDE.

Mais ces copies qu'il vous donnait à faire?



Digitized by Google

BUVAT.

Des manifestes... des proclamations... des actes incendiaires... une révolte, une conspiration contre M. le régent.

BATHILDE.

Ah ! mon Dieu !

BUVAT.

Et c'est moi qui ai découvert tout cela !

BATHILDE.

Vous avez parlé d'une conspiration... Mais les noms des conspirateurs ?

BUVAT.

Oh ! les premiers noms du royaume : M. le duc du Maine, le prince de Cellamare... comprends-tu ?

BATHILDE.

Voilà tout?

BUVAT.

Ah bien, oui !... Le baron de Valef, M. de Laval... J'ai copié la liste.

BATHILDE.

Mon père ! mon père ! dans tous ces noms-là, vous n'avez pas vu le nom... du chevalier...

BUVAT.

D'Harmental ?...

BATHILDE.

D'Harmental !

BUVAT.

Eh ! c'est le chef, le pivot de la conspiration !

BATHILDE.

Ah !

BUVAT.

Rassure-toi... Le régent les connaît tous ; ils seront tous arrêtés ce soir, et, demain, pendus, écartelés, roués vifs...

BATHILDE.

Malheureux ! malheureux que vous êtes ! vous avez tué celui que j'aime !

BUVAT.

Hein !

BATHILDE.

Mais, je vous le jure, s'il meurt, monsieur, s'il meurt, je mourrai !

(Buvat tombe anéanti. Bathilde sort.)

Digitized by Google

D'HARMENTAL.

Allons, allons, je n'ai plus qu'à fuir !... Ah ! Bathilde !... Elle n'est pas là... Vite, un manteau... des armes... de l'or... Une minute pour monter chez elle... pour la décider... Allons !...

(Il ouvre la porte.)

BATHILDE.

C'est moi !... (Elle voit le corps.) Ah !...

D'HARMENTAL.

Tu vois, Bathilde, tu vois...

BATHILDE.

Vous êtes perdu !...

D'HARMENTAL.

Je le sais.

BATHILDE.

Il faut fuir.

D'HARMENTAL.

J'allais te chercher.

BATHILDE.

Laissez-moi, laissez-moi... Partez !

D'HARMENTAL.

Avec toi !

BATHILDE.

Jamais ! jamais !

D'HARMENTAL.

Est-ce là ce que vous m'avez juré?

BATHILDE.

Pas un moment à perdre ! on est sur vos traces... Le régent sait tout... Allez ! allez !

D'HARMENTAL.

Venez donc, alors ; car je ne partirai pas seul.

BATHILDE.

Et moi... moi... mon Dieu !

D'HARMENTAL.

Quoi ?

(Bruit au dehors.)

BATHILDE.

Écoutez !...

D'HARMENTAL.

Oui... oui...

Digitized by Google

BONIFACE, du dehors.

Chevalier ! chevalier !... qu'y a-t-il ?... (Entrant.) La maison est cernée... pleine de gardes !...

D'HARMENTAL.

Adieu, Bathilde... Il faut mourir !

(Il saisit un pistolet.)

BATHILDE.

Ah !...

(Elle lui arrache le pistolet.)

UN EXEMPT, suivi de Gardes.

Monsieur le chevalier d'Harmental, au nom du roi et du régent, je vous arrête.

BATHILDE.

Raoul !...

(Elle s'évanouit.)

BUVAT, seul, chez lui.

L'homme qu'elle aime... elle mourra s'il meurt... Je ne comprends pas.

---

## NEUVIÈME TABLEAU

La chambre du régent, au Palais-Royal.

### SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGENT, LA FARE.

LE RÉGENT, assis.

Ne me parle de rien, la Fare ; j'ai promis à Dubois, et Dubois doit venir ici me rappeler ma promesse.

LA FARE.

Eussiez-vous promis au diable, monseigneur, je vous dirai ce que j'ai à vous dire.

LE RÉGENT.

Je te croyais dans ton lit, je te croyais malade ; j'étais bien débarrassé.

LA FARE.

J'y étais, monseigneur ; mais, hier, j'ai reçu de la Bastille un messager qui m'a fait lever.

Digitized by Google

LE RÉGENT.

De la Bastille?

LA FARE.

Oui; et, tout malade que j'étais, je me suis levé!... et j'y ai été.

LE RÉGENT.

A la Bastille?

LA FARE.

Oui!

LE RÉGENT.

Tu as donc des amis à la Bastille?

LA FARE.

Pardieu! j'ai M. de Richelieu, j'ai Pompadour, j'ai... j'ai celui qui m'a donné le dernier coup d'épée que j'ai reçu, le chevalier d'Harmental.

LE RÉGENT.

Et c'était le chevalier d'Harmental qui te faisait demander?

LA FARE.

En personne.

LE RÉGENT.

Et Dubois t'a laissé entrer à la Bastille?

LA FARE.

Le chevalier avait dit qu'il avait des révélations à faire, mais ne voulait les faire qu'à moi.

LE RÉGENT.

Et il a fait des révélations, le chevalier d'Harmental?

LA FARE.

Allons donc! est-ce que les gentilshommes se déshonorent!... Non, ils meurent, et tout est dit.

LE RÉGENT.

Eh bien, pourquoi te faisait-il demander, alors?

LA FARE.

Pour me remettre cette lettre.

LE RÉGENT.

Cette lettre! Et à qui est-elle adressée?

LA FARE.

A vous, monseigneur.

LE RÉGENT.

Je ne la lirai pas.



Digitized by Google

LA FARE.

Oh ! si fait, pardon, vous la lirez.

LE RÉGENT.

Je te dis que je ne la lirai pas.

LA FARE.

Monseigneur, j'ai donné ma parole d'honneur.

LE RÉGENT.

Ta parole d'honneur, de quoi ?

LA FARE.

Que vous la liriez, et vous ne me ferez pas mentir.

LE RÉGENT.

Tous ces drôles-là s'entendent... Allons, donne. (Après avoir lu.) C'est bien, prenez un carrosse, huit gardes, et amenez-le ici... Je lui parlerai ! Mais, avant tout, votre parole d'honneur, la Fare, que vous n'aiderez en rien à sa fuite, et que, pris à la Bastille par vous, il sera reconduit par vous à la Bastille.

LA FARE.

Foi de gentilhomme !

LE RÉGENT.

Eh bien, qu'attendez-vous ?

LA FARE.

Un mot pour M. Delaunay, le gouverneur.

LE RÉGENT.

C'est juste. Le voici...

(Il donne un ordre à la Fare.)

LA FARE.

Merci, monseigneur !

LE RÉGENT.

Vous voilà bien content, n'est-ce pas ? Dubois s'était donné bien du mal pour finir cette affaire, et nous lui gâtons toute sa besogne.

LA FARE.

Avec de la générosité ?... Bon !... Monseigneur, ne croyez pas cela.

LE RÉGENT.

Qu'il le sache seulement, et je serai joué huit jours.

LA FARE.

Il ne le saura pas.

LE RÉGENT.

Oh ! il le saura, il sait tout... Tenez, justement, le voici !

Digitized by Google

diantre soit de votre clémence, la Fare ! Allons ! passez par mon appartement. Dubois gronderait, et il aurait raison. Vite ! vite !

(Ils sortent.)

## SCÈNE II

DUBOIS, UN SECRÉTAIRE, puis BUVAT.

DUBOIS, au Secrétaire.

On aura soin que les familles des suppliciés soient averties honorablement après l'exécution... Allez ! Qu'y a-t-il encore ?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur, il y a là un homme qui veut vous parler.

DUBOIS.

Je n'y suis pas.

LE SECRÉTAIRE.

Un homme qui vous a rendu, dit-il, un grand service.

DUBOIS.

Raison de plus pour que je n'y sois pas ; il me demanderait quelque chose.

LE SECRÉTAIRE.

C'est qu'il a bien insisté et qu'il pleurniche.

DUBOIS.

Chassez ! chassez !

BUVAT, montrant sa tête.

C'est moi, monseigneur.

DUBOIS.

Qu'est-ce que ce drôle ?

(Le Secrétaire sort.)

BUVAT.

Moi, Jean Buvat.

DUBOIS.

Qu'est-ce que cela, Buvat ?

BUVAT.

Celui qui a sauvé la France, vous savez ?

DUBOIS.

Voulez-vous bien me faire le plaisir de déguerpir, maraud ?

Digitized by Google

BUVAT.

Oh! monseigneur !

DUBOIS.

Hors d'ici !

BUVAT.

Je n'en ai que pour cinq minutes.

DUBOIS.

Si je sonne, gare à vos oreilles !

BUVAT.

Je ne vous demanderai pas d'argent, monseigneur.

DUBOIS.

Alors, puisque tu ne demandes pas d'argent, tu n'as rien à faire ici.

BUVAT.

Pardon, pardon, j'y ai affaire, fort affaire, et voilà pourquoi j'y reste.

(Il s'assied.)

DUBOIS.

Comment! tu y restes malgré moi?

BUVAT.

J'y resterais malgré le régent lui-même, voyez-vous ! je suis monté. (A lui-même.) Elle m'a dit qu'elle en mourrait.

DUBOIS.

Monsieur Buvat, je vous préviens d'une chose...

BUVAT.

Laquelle?

DUBOIS.

Je vais appeler deux laquais.

BUVAT.

Pour quoi faire?

DUBOIS.

Pour vous jeter à la porte.

BUVAT.

Monsieur Dubois, vous n'êtes pas poli; comme j'ai besoin de vous, je vous passe l'impolitesse... Non, vous n'irez pas à la sonnette, non! Asseyez-vous un peu et causons, la, causons, n'est-ce pas?

DUBOIS.

Ouais! il a quelque chose d'égaré, ce me semble... Est-ce un fou?... Prenons garde.

Digitized by Google

BUVAT.

Maintenant, vous m'écoutez, c'est très-bien; je n'ai qu'une misère à vous demander.

DUBOIS.

Faites vite, mon ami.

BUVAT.

Une signature... comme cela... un trait de plume... délié et plein, avec une rosace, voilà tout.

DUBOIS.

La tête n'y est plus... Diable ! diable ! Et pourquoi cette signature, mon cher monsieur Buvat?

BUVAT.

Cette signature, c'est, monseigneur, à propos d'une petite condamnation, vous savez?

DUBOIS.

Non, je ne sais pas.

BUVAT.

Eh ! si, dans cette petite conspiration... vous savez bien ?

DUBOIS.

Une petite condamnation dans une petite conspiration?...

BUVAT.

Oui, c'est à propos d'un des conjurés qui voulaient, les scélérats, enlever M. le régent.

DUBOIS.

Eh bien, ce scélérat?...

BUVAT.

Ce scélérat, je viens demander sa grâce.

DUBOIS.

La grâce de qui?

BUVAT.

De M. le chevalier d'Harmental.

DUBOIS.

Ah bien, en voilà, une plaisanterie !... Ah ! il ne vous faut que cette misère-là, à vous... la grâce de M. d'Harmental?

BUVAT.

Mon Dieu, oui, rien que cela.

DUBOIS.

Pas davantage ?

BUVAT.

Mon Dieu, non, pas davantage; mais il me la faut.

Digitized by Google

DUBOIS.

En vérité, si j'avais le temps, ce bipède me divertira beaucoup. Mon ami, nous verrons cela, nous reparlerons cela.

BUVAT.

Quand, s'il vous plaît?

DUBOIS.

Ces jours-ci!

BUVAT.

Mais c'est demain qu'on exécute le jugement, et, une fois que l'exécution aura été faite, je crois qu'il serait un peu tard.

DUBOIS.

Il est d'une bêtise épouvantable, il n'y a pas moyen d'y résister... Allons, hors d'ici! ou sinon...

BUVAT.

Oh! non, non...Vous entendez bien que je ne rentrerai pas comme cela à la maison!

DUBOIS.

Parce que?...

BUVAT.

Parce que Bathilde en mourrait!

DUBOIS.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait, à moi, que Bathilde en meure?

BUVAT.

Hein?

DUBOIS.

Je dis : qu'est-ce que cela me fait?

BUVAT.

Que Bathilde meure, oui, j'ai bien entendu que vous avez dit cela... Cela ne vous fait rien que Bathilde meure? Oh! mais c'est une parole cruelle, infâme; ce n'est pas une parole, c'est un rugissement de tigre!

DUBOIS.

Plaît-il?

BUVAT.

C'est une atrocité, c'est un crime qui n'a pas de nom! Bathilde mourir!... ma pauvre Bathilde! Oh! est-ce que c'est vous qui avez dit cela?

Digitized by Google

DUBOIS.

Sacrebleu ! monsieur Buvat, en finirons-nous ?

BUVAT.

Je savais bien que vous êtes un vilain homme, je vois bien que vous n'avez pas même la figure d'un homme ; mais je ne croyais pas que, sous cette laide enveloppe, il y eût un cœur plus hideux encore.

DUBOIS.

Oh ! mon maître, mon maître, vous serez pendu !

BUVAT.

Vous me l'avez déjà dit. Eh bien, avant d'être pendu, avant de voir décapiter M. d'Harmental, avant de voir Bathilde mourir de chagrin, je vais commencer par me donner une petite satisfaction.

DUBOIS.

Et laquelle, monsieur ?

BUVAT.

Parbleu ! il ne m'en coûtera pas davantage, sabre de bois !

DUBOIS.

C'est effrayant !

BUVAT.

Je suis très-fort, je suis un hercule quand je me mets en colère, je briserais toute la maison comme ceci... (Il casse sa canne.) Sabre de bois ! je vais vous rompre en mille millions de morceaux !

(Il saisit Dubois à la gorge.)

DUBOIS.

Au secours ! à l'aide !

BUVAT.

Ah ! Bathilde mourra !... ah ! M. d'Harmental mourra !... ah ! je mourrai !... Attends ! attends !

(Il le renverse sur le sofa en continuant de l'étrangler.)

DUBOIS.

Au secours ! au secours !

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE RÉGENT.

LE RÉGENT.

Qu'y a-t-il ?

Digitized by Google

DUBOIS.

A l'aide !

BUVAT.

Tiens, c'est M. Philippe !

LE RÉGENT.

Dubois qu'on étrangle ? Ah ! ah !

BUVAT.

Bonjour, monsieur Philippe ! N'est-ce pas que j'ai raison?

LE RÉGENT.

Tu dois avoir raison... Je connais cette figure-là... Lâchez le, mon brave... Qui êtes-vous ?

BUVAT.

Jean Buvat, monsieur Philippe; vous savez, le bibliothécaire à qui le roi doit de l'argent.

LE RÉGENT.

Eh ! oui !

DUBOIS.

C'est un fou, c'est un enragé, c'est un assassin ! laissez-moi le faire écarteler, monseigneur.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, RAVANNE.

RAVANNE.

Ah ! monseigneur ! monseigneur !

LE RÉGENT.

Eh bien, quoi ?

RAVANNE.

Pardon, est-ce que...? Ah ! monsieur l'abbé, vous êtes tout violet !

LE RÉGENT, riant.

Pardieu ! c'est sa couleur, un évêque...

DUBOIS.

Bien, bien !... oh ! l'esprit est une belle chose... Merci monseigneur !

LE RÉGENT.

Eh bien, quoi? Tu te sauves parce que je ris?

DUBOIS.

Vous avez trop d'esprit, monseigneur, pour ne pas vous

Digitized by Google

rer d'affaire sans moi... Riez, riez ! rira bien qui rira le ernier !

(Il sort.)

LE RÉGENT.

Et ce brave homme que tu oublies... Dubois ! Dubois !

RAVANNE.

Je le reconduirai, monseigneur; vous savez que c'est un es priviléges de ma charge; mais veuillez d'abord m'é- outer.

LE RÉGENT.

Tu es tout joyeux.

RAVANNE.

Ma foi, monseigneur, on le serait à moins; je viens de ren- ontrer un ange.

LE RÉGENT.

Un ange, bah ! où cela ?

RAVANNE.

A la porte, suppliant la garde de la laisser arriver jusqu'à 'ous.

LE RÉGENT.

Eh bien ?

RAVANNE.

On la repoussait, je l'ai prise sous ma protection.

LE RÉGENT.

Attends... (A Buvat.) Eh bien, où allez-vous ?

BUVAT.

Je vais tâcher de le rejoindre !

LE RÉGENT.

Qui ? Dubois ? Et pourquoi ?

BUVAT.

Pour l'achever.

LE RÉGENT.

Non, non; on en a encore besoin ici.

BUVAT.

Pour longtemps ?

LE RÉGENT.

Pour quelques mois.

BUVAT.

Enfin, je patienterai !

(Il sort.)



Digitized by Google

LE RÉGENT.

Maintenant, fais entrer...

RAVANNE.

Entrez, mademoiselle; j'ai fait ce que j'ai pu, le reste vous regarde.

LE RÉGENT.

Tiens, tiens !.

## SCÈNE V

LE RÉGENT, BATHILDE, puis LA FARE, puis RAVANNE.

BATHILDE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE RÉGENT.

Qu'y a-t-il, mademoiselle, et que me voulez-vous ?

BATHILDE, s'agenouillant.

Oh ! monseigneur !

LE RÉGENT.

Relevez-vous, je vous prie.

BATHILDE.

Non, monseigneur, non, c'est à vos pieds que je dois être; car je viens vous demander une grâce.

LE RÉGENT.

Une grâce ! et laquelle ?

BATHILDE.

Voyez d'abord qui je suis, monseigneur... (Elle tend la lettre au duc d'Orléans.) Lisez, monseigneur, lisez !

LE RÉGENT, lisant.

« Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi... Ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari; mais souvenez-vous que, si jamais vous aviez besoin de quelque chose, nous sommes tous les deux vos débiteurs... PHILIPPE D'ORLÉANS. » Je reconnais parfaitement cette lettre pour être de moi, mademoiselle; mais, à la honte de ma mémoire, je ne me rappelle plus à qui elle a été écrite.

BATHILDE.

Voyez l'adresse, monseigneur.

LE RÉGENT.

« Clarisse Durocher. » Oui, en effet, je me rappelle, j'ai écrit cette lettre d'Espagne, après la mort d'Albert, qui a été tué à

Digitized by Google

a bataille d'Almanza ; j'ai écrit cette lettre à sa veuve... Comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

BATHILDE.

Hélas ! monseigneur, je suis la fille d'Albert et de Clarisse.

LE RÉGENT, la relevant.

Vous, mademoiselle !... Et qu'est devenue votre mère ?

BATHILDE.

Elle est morte, monseigneur.

LE RÉGENT.

Depuis longtemps ?

BATHILDE.

Depuis douze ans.

LE RÉGENT.

Mais heureuse, sans doute, ne manquant de rien ?

BATHILDE.

Au désespoir, monseigneur ! dans la misère la plus profonde !

LE RÉGENT.

Mais comment ne s'est-elle pas adressée à moi ?

BATHILDE.

Votre Altesse était encore en Espagne.

LE RÉGENT.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous là ! Pauvre Clarisse ! pauvre Albert ! ils s'aimaient tant... je me le rappelle... Elle n'aura pu lui survivre... Savez-vous que votre père m'avait sauvé à Nerwinde, mademoiselle ? savez-vous cela ?

BATHILDE.

Oui, monseigneur, je le savais, et voilà ce qui m'a donné le courage de me présenter devant vous.

LE RÉGENT.

Mais vous, pauvre enfant, pauvre orpheline, qu'êtes-vous devenue, alors ?

BATHILDE.

Moi, monseigneur, j'ai été recueillie par un pauvre écrivain nommé Jean Buvat.

LE RÉGENT.

Jean Buvat ?... Mais, attendez donc, je connais ce nom-là... Jean Buvat, mais c'est ce pauvre diable de copiste qui a découvert toute la conspiration du prince de Cellamare ; alors, cette pupille qu'il était si pressé de revoir, cette Bathilde...

Digitized by Google

BATHILDE.

Hélas ! c'était moi !

LE RÉGENT.

Mademoiselle, il paraît que tout ce qui vous entoure était destiné à me sauver; me voilà deux fois votre débiteur... Vous avez dit que vous aviez une grâce à me demander... Parlez hardiment, je vous écoute.

BATHILDE.

O mon Dieu, donnez-moi la force !

LE RÉGENT.

Mais c'est donc une chose bien importante et bien difficile que celle que vous souhaitez?

BATHILDE.

Monseigneur, c'est la vie d'un homme qui a mérité la mort.

LE RÉGENT.

S'agirait-il du chevalier d'Harmental ?

BATHILDE.

Hélas ! monseigneur, c'est Votre Altesse qui l'a dit.

LE RÉGENT.

Est-il votre parent, votre allié, votre ami?

BATHILDE.

Il est ma vie, il est mon âme, monseigneur !... je l'aime !

LE RÉGENT.

Mais savez-vous que, si je fais grâce à lui, il faut que je fasse grâce à tout le monde, et qu'il y a dans cette affaire de plus grands coupables encore que lui?

BATHILDE.

Oh ! grâce de la vie seulement, monseigneur; qu'il ne meure pas, c'est tout ce que je demande.

LE RÉGENT.

Mais, si je commue sa peine en une prison perpétuelle, vous ne le verrez plus.

BATHILDE.

Je ne le verrai plus, mais il vivra.

LE RÉGENT.

Que deviendrez-vous, alors ?

BATHILDE.

J'entrerai dans un couvent, monseigneur, où, pendant le reste de ma vie, je prierai pour vous et pour lui.

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Cela ne se peut pas.

BATHILDE.

Pourquoi donc, monseigneur?

LE RÉGENT.

Parce qu'aujourd'hui même, il y a une demi-heure, on m'a demandé votre main, et que je l'ai promise.

BATHILDE.

Ma main, monseigneur! vous avez promis ma main! et à qui donc, mon Dieu?

LE RÉGENT, lui donnant la lettre de d'Harmental.

A votre tour, lisez!

BATHILDE.

Raoul!... l'écriture de Raoul!... Qu'est-ce que cela veut dire?

LE RÉGENT.

Lisez!

BATHILDE, lisant.

« Monseigneur, j'ai mérité la mort, je le sais, et ne viens point vous demander la vie... Je suis prêt à mourir au jour fixé, à l'heure dite; mais il dépend de Votre Altesse de me rendre cette mort plus douce, et je viens la supplier à genoux de m'accorder cette faveur... J'aime une jeune fille, que j'eusse épousée si j'eusse vécu... Permettez qu'elle soit ma femme; quand je vais mourir, au moment où je la quitte pour toujours, où je la laisse seule et isolée au milieu du monde, que j'aie au moins la consolation de lui donner pour sauvegarde mon nom et ma fortune... En sortant de l'église, je marcherai à l'échafaud. C'est mon dernier vœu, c'est mon seul désir... Ne refusez pas la prière d'un mourant... RAOUL D'HARMENTAL. » Ah! monseigneur! monseigneur! vous voyez bien que, pendant que je pensais à lui, il pensait à moi.

LE RÉGENT.

Eh bien, soit, je lui accorde sa demande, elle est juste... Puisse cette grâce, comme il le dit, adoucir ses derniers moments.

BATHILDE.

Oh! c'est bien affreux, le revoir pour le perdre à l'instant même! Monseigneur, monseigneur, la vie! je vous en supplie... et que je ne le revoie jamais, j'aime mieux cela.

Digitized by Google

LE RÉGENT.

Pourquoi voulez-vous que je fasse pour le chevalier plu qu'il ne demande lui-même?

BATHILDE.

Oh ! mais pour moi, pour moi, monseigneur !

LE RÉGENT, sonnant.

Qu'on éclaire la chapelle et que mon aumônier se tienn prêt.

BATHILDE.

Oh ! monseigneur, monseigeur, vous êtes bien cruel !

LA FARE, entrant.

Monseigneur !

LE RÉGENT.

C'est vous la Fare; bien !

RAVANNE, entrant.

Eh bien, mademoiselle?

BATHILDE.

Inflexible ! inflexible!

LE RÉGENT.

Vous savez ce qu'a demandé le chevalier, monsieur de la Fare? Sa demande lui est accordée. Vous servirez de témoin à M. d'Harmental; Ravanne, vous accompagnerez mademoiselle Durocher à l'autel... Ah ! qu'on fasse prévenir ce bonhomme qui était ici tout à l'heure.

LA FARE.

Mais, ensuite, monseigneur?

RAVANNE.

Après, Votre Altesse?

LE RÉGENT.

Vous trouverez mes ordres à la Bastille, en y reconduisant le chevalier.

RAVANNE.

Madame pourra-t-elle l'accompagner?

LE RÉGENT.

Jusqu'à la porte de la Bastille, oui.

BATHILDE.

Monseigneur.

LE RÉGENT.

Assez, mademoiselle ! assez !

BATHILDE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Le Régent sort ; la porte du fond s'est

Digitized by Google

éclairée, on voit une chapelle remplie de Gardes. — D'Harmental entre.)
Raoul !

D'HARMENTAL.

Bathilde !... Du moins, je mourrai votre époux !

(Ravanne donne la main à Bathilde; ils entrent dans la chapelle.)

---

## DIXIÈME TABLEAU

A Chelles. — Un salon élégant.

### SCÈNE PREMIÈRE

BOURGUIGNON, BUVAT.

BOURGUIGNON.

Entrez, monsieur Buvat, entrez !

BUVAT, sur la porte.

Mais, avant d'entrer, monsieur Bourguignon, je voudrais bien savoir où je suis.

BOURGUIGNON.

Monsieur, vous êtes à Chelles.

BUVAT.

Ah ! je suis à Chelles ; c'est déjà bien, et je suis satisfait de savoir que je suis à Chelles ; mais à qui cette maison dans laquelle vous me faites entrer?

BOURGUIGNON.

A qui cette maison?... vous ne le savez pas ?

BUVAT.

Non, non, monsieur ; voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous le demander.

BOURGUIGNON.

Eh bien, vous êtes chez madame la baronne.

BUVAT.

Ah ! je suis chez madame la baronne ?... Ah ! ah !

BOURGUIGNON.

Oui, elle vient d'acquérir cette propriété.

BUVAT.

Je lui en fais mon compliment bien sincère... Mais pardon...

Digitized by Google

BOURGUIGNON.

Quoi, monsieur?

BUVAT.

Quelle est cette baronne, s'il vous plaît?

BOURGUIGNON.

Vous demandez quelle est cette baronne?

BUVAT.

Oui, je demande quelle est... Aurais-je commis une indiscrétion, par hasard, monsieur Bourguignon?

BOURGUIGNON.

Non, monsieur, pas le moins du monde... Cette baronne, c'est une amie de M. Philippe.

BUVAT.

De M. Philippe?... Ah! oui, un bien brave homme, que ce M. Philippe... Ainsi donc, c'est M. Philippe...?

BOURGUIGNON.

Qui m'a chargé de vous conduire ici, chez la baronne.

BUVAT.

Ah! voilà, c'est cette baronne que je ne peux pas savoir...

COMTOIS, annonçant.

Madame la baronne d'Harmental!

BUVAT, à part.

C'est probablement la mère de ce pauvre chevalier.

## SCÈNE II

### BATHILDE, BUVAT.

BUVAT.

Bathilde! Bathilde!... Est-ce bien toi, mon enfant?

BATHILDE.

Oh! petit père, j'ai donc le bonheur de vous retrouver, vous, au moins!

BUVAT.

Ah! mon Dieu!... Eh bien, puisque te voilà, tu vas tout m'expliquer, mon enfant. Il faut te dire que je crois que j'ai fait un rêve, vois-tu.

BATHILDE.

Que vous est-il arrivé, petit père?

Digitized by Google

BUVAT.

Imagine-toi que j'ai été chez le régent.

BATHILDE.

Et qu'alliez-vous faire chez le régent?

BUVAT.

Tu comprends, ma pauvre enfant, tu m'avais dit: « Malheureux! vous avez tué celui que j'aime; mais, je vous le dis, s'il meurt, je meurs! »

BATHILDE.

Alors...?

BUVAT.

Il s'agissait de t'empêcher de mourir, ma pauvre enfant, et j'ai demandé à M. Dubois la vie de M. d'Harmental, en récompense de ce que j'avais sauvé la France.

BATHILDE.

Eh bien?

BUVAT.

Eh bien, il m'a ri au nez, il m'a dit que j'étais fou, et il a voulu me faire mettre à la porte.

BATHILDE.

A la porte?

BUVAT.

Oui; mais je n'ai pas voulu m'en aller, moi; je lui ai dit que je voulais la vie du chevalier d'Harmental, attendu que c'était ta vie, mon enfant; alors, il a répondu quelque chose, je ne sais plus trop quoi! Ce quelque chose m'a exaspéré, je lui ai sauté à la gorge.

BATHILDE.

Oh! mon Dieu! Et...?

BUVAT.

Et je crois que je l'ai un peu étranglé.

BATHILDE.

Vous, petit père?

BUVAT.

Oui; il a crié beaucoup, malheureusement, et il allait ne plus crier du tout, quand il est arrivé quelqu'un: M. Philippe, un monsieur que je connais, puis un petit bonhomme de page; ça m'a dérangé... On m'a conduit dans une chambre où je suis resté seul; un instant après, M. Bourguignon est venu me chercher, il m'a dit qu'on m'attendait pour un mariage... Oh! je lui ai dit: « Non, ce n'est pas la peine,



Digitized by Google

monsieur Bourguignon, je n'ai pas le cœur à la noce... » Il m'a répondu : « C'est égal, venez toujours. » Comme c'est un garçon très-aimable que M. Bourguignon, je l'ai suivi ; alors, il m'a conduit à la porte d'une chapelle... Ah ! vois-tu, mon enfant, c'est ici que ça s'embrouille dans ma tête. Imagine-toi qu'il m'a semblé que je te voyais agenouillée devant l'autel avec le chevalier d'Harmental, tout entouré de gardes; un prêtre vous mariait... C'est étonnant de rêver comme cela tout éveillé, c'est la première fois que cela m'arrive... Mais, depuis quelque temps, il m'arrive tant de choses qui ne m'étaient jamais arrivées...

BATHILDE.

Hélas ! non, vous n'avez pas rêvé, petit père : c'était bien moi, c'était bien le chevalier, c'était bien un véritable mariage.

BUVAT.

Ainsi, tu es mariée ?

BATHILDE.

Oui, mariée ce soir, veuve demain.

BUVAT.

Veuve demain !... Tu n'as donc pu rien obtenir non plus, toi ?

BATHILDE.

Hélas ! non, que d'être sa femme avant qu'il meure.

BUVAT.

Oh ! et quand je pense que c'est moi qui, par peur de la torture, ai été chez cet infâme coquin de Dubois ... Mais, cinq coins, dix coins, la question ordinaire et extraordinaire... Oh ! je suis un misérable ! tiens, Bathilde, je m'en vais ; car tu ne dois plus pouvoir me regarder en face. Adieu, Bathilde ! adieu, mon enfant !

BATHILDE.

Oh ! non, petit père ! restez, car je n'ai plus que vous.

BUVAT.

Tu n'as plus que moi?... Dame, si tu n'as plus que moi, je reste.

BATHILDE.

Oui, oui, vous êtes bon, vous.

BUVAT.

Voyons, voyons, mon enfant, du courage !

Digitized by Google

BATHILDE.

Mon père je vous dis que tout est fini !

BUVAT.

Tout est fini ?

BATHILDE.

Écoutez : comme je passais sur la place de la Bastille... Oh !

BUVAT.

Comme tu passais sur la place de la Bastille ?...

BATHILDE.

J'ai vu des hommes qui travaillaient dans l'ombre, et qui dressaient un échafaud.

BUVAT.

Un échafaud ?

BATHILDE.

Et peut-être qu'à cette heure... à cette heure où je vous parle, à cette heure où vous me dites d'espérer... peut-être...

COMTOIS, annonçant.

M. le chevalier d'Harmental.

BUVAT.

Le chevalier d'Harmental !

## SCÈNE III

### BUVAT, D'HARMENTAL, BATHILDE.

D'HARMENTAL.

Bathilde !

BATHILDE.

Raoul !

D'HARMENTAL.

Bathilde !... où suis-je ? Oh ! parle-moi donc, que je sois sûr de n'être point devenu fou.

BATHILDE.

Oh ! non, c'est moi, c'est bien moi !

BUVAT.

Et moi aussi, monsieur le chevalier, c'est moi, c'est bien moi.

D'HARMENTAL.

Mais qui vous a amenée ici, Bathilde ?

Digitized by Google

BATHILDE.

M. de Ravanne... Mais vous, vous-même, que vous est-il arrivé depuis qu'on nous a séparés à la porte de la Bastille?

D'HARMENTAL.

On m'a fait rentrer dans la forteresse : là, M. de la Fare, qui m'accompagnait, comme vous savez, a trouvé une lettre cachetée dont il a pris connaissance. Une voiture tout attelée attendait dans la cour. « Montez, monsieur! » a-t-il dit. J'ai obéi... Il s'est assis près de moi; douze hommes à cheval ont pris leur place, six à chaque portière.

BATHILDE.

Douze hommes à cheval...

D'HARMENTAL.

Oui, j'ai compris alors que le régent me faisait grâce d'une mort infamante, que l'on m'emmenait pour me faire mourir au moins de la mort du soldat; je me suis informé à M. de la Fare; mais il avait ordre de ne pas me répondre. J'ai compris que j'étais condamné; je lui ai pris les mains et je lui ai dit : « Monsieur, au nom du ciel, laissez-moi la voir une fois encore; laissez-moi lui dire adieu, et je mourrai sans me plaindre et en vous bénissant. » Dix minutes après, la voiture s'est arrêtée devant cette maison; l'escorte à fait halte; M. de la Fare est monté avec moi jusque dans l'antichambre; il a dit à un valet : « Annoncez le chevalier d'Harmental! » et je suis entré.

BATHILDE.

Oh! mon Dieu! et il est là dans l'antichambre? et ces hommes sont là, sous cette fenêtre?

D'HARMENTAL.

Oui, Bathilde, oui, ma bien-aimée; mais je te presse encore une fois sur mon cœur; une fois encore, je te dis : Je t'aime! une fois encore, tu peux me le dire.

BATHILDE.

Oh! oui, je t'aime!

BUVAT, allant à la fenêtre.

Et quand on pense qu'il y a là sous la fenêtre douze brigands qui attendent... Ah! mais non, il me semble qu'ils n'y sont plus... Ils s'en vont, ils s'en vont là-bas...

D'HARMENTAL.

Comment! ils s'en vont?

Digitized by Google

BUVAT.

Oui!

BATHILDE.

En effet!

D'HARMENTAL.

Que veut dire ceci?

BATHILDE.

Mon Dieu!

D'HARMENTAL, à la porte.

Monsieur de la Fare! monsieur de la Fare!

BOURGUIGNON.

Il est parti, monsieur!

D'HARMENTAL.

Comment! sans rien dire pour moi?

BOURGUIGNON.

Si fait!... Il a dit... il a dit de faire ses compliments à monsieur.

D'HARMENTAL.

Que signifie ce départ?

BATHILDE.

Écoutez, Raoul, quelle que soit la cause de ce départ, il faut en profiter.

D'HARMENTAL.

Que dites-vous?

BATHILDE.

Je dis que nous sommes seuls, je dis que vous êtes libre... Fuyons!

BUVAT.

Oui, fuyons!

D'HARMENTAL.

Fuir? Impossible!

BATHILDE.

Impossible! et pourquoi?

BUVAT.

Oui, pourquoi?

D'HARMENTAL.

Parce qu'en sortant de la Bastille, j'ai engagé ma parole à M. de la Fare.

Digitized by Google

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE RÉGENT

LE RÉGENT.

Je vous la rends, chevalier!

BUVAT.

Tiens, M. Philippe!... Bonsoir, monsieur Philippe.

(Il lui prend la main.)

BATHILDE.

Monseigneur le régent!

D'HARMENTAL.

Son Altesse le duc!

BUVAT.

Sabre de bois!...

LE RÉGENT.

Bathilde, je me suis aperçu que j'avais, par mégarde, conservé la lettre de votre mère, et je vous la rapporte.

BATHILDE.

Monseigneur!

LE RÉGENT.

Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre seul héritage?

BATHILDE.

Monseigneur!... Ah! je savais bien que vous ne pouviez pas vouloir qu'il mourût.

LE RÉGENT.

On vous avait promis le grade de mestre de camp, monsieur; je ne veux pas que vous fassiez un sacrifice en rentrant au service du roi : monsieur le baron, voici votre brevet.

D'HARMENTAL.

Monseigneur, monseigneur, vous pouvez bien me pardonner; mais, moi, je ne me pardonnerai jamais.

LE RÉGENT.

Quant à vous, monsieur Buvat, n'avez-vous point parlé à votre ami Philippe d'un certain arriéré?...

Digitized by Google

BUVAT.

Oui, monseigneur, cinq mille deux cents livres quinze sous huit deniers.

LE RÉGENT.

Vous vous présenterez demain à la caisse ; voici l'ordre de vous payer.

BUVAT.

Vraiment, monseigneur... (Lisant.) Ah ! pardon, pardon, monseigneur...

LE RÉGENT.

Eh bien, quoi ?

BUVAT.

Ça ne fait pas mon compte... C'est votre contrôleur des finances qui a fait une erreur ; il a mis... Oh ! si c'est comme cela qu'il fait vos affaires, je ne vous conseille pas de le garder à votre service.

LE RÉGENT.

Eh bien, qu'a-t-il mis ?

BUVAT.

Oh ! presque rien, un zéro de trop ; de sorte que l'ordonnance porte cinquante mille deux cents livres quinze sous huit deniers...

LE RÉGENT.

Gardez, monsieur Buvat, gardez !

BUVAT.

Il ne comprend pas... Comment, que je garde ? Mais vous voyez bien, monseigneur, qu'il y a quarante-cinq mille francs de trop.

LE RÉGENT.

La différence sera pour les intérêts.

BUVAT.

Ah çà ! mais le roi n'est donc plus gêné, monseigneur ?

LE RÉGENT.

Quant à votre place...

BUVAT.

Ah ! oui, monseigneur sait que j'ai perdu ma place pour avoir sauvé la France.

LE RÉGENT.

Les appointements vous en seront conservés à titre de pension.

Digitized by Google

BUVAT.

Eh bien, mais je n'aurai donc plus rien à faire?

LE RÉGENT, montrant Bathilde et d'Harmental.

Vous apprendrez à écrire à leurs enfants.

BOURGUIGNON.

Madame la baronne est servie !

LE RÉGENT.

Eh bien, Bathilde, croyez-vous que votre mère m'ait pardonné?...

FIN DU TOME QUINZIÈME

Digitized by Google

# TABLE

Pages

CATILINA . . . . . 1
LE CHEVALIER D'HARMENTAL. . . . . 173

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

XVI

Digitized by Google

Acté. . . . . 1
Amaury. . . . . 1
Ange Pitou. . . . . 2
Ascanio. . . . . 2
Une Aventure d'amour. . . . . 1
Aventures de John Davys. . . . 2
Les Baleiniers. . . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. . . . . 3
Black. . . . . 1
Les Blancs et les Bleus. . . . . 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige. . . . . 1
Bric-à-Brac. . . . . 2
Un Cadet de famille. . . . . 3
Le Capitaine Pamphile. . . . . 1
Le Capitaine Paul. . . . . 1
Le Capitaine Rhino. . . . . 1
Le Capitaine Richard. . . . . 1
Catherine Blum. . . . . 1
Causeries. . . . . 2
Cécile. . . . . 1
Charles le Téméraire. . . . . 2
Le Chasseur de Sauvagine. . . . 1
Le Château d'Eppstein. . . . . 2
Le Chevalier d'Harmental. . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge. . 2
Le Collier de la reine. . . . . 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais. 1
Le Comte de Monte-Cristo. . . . 6
La Comtesse de Charny. . . . . 6
La Comtesse de Salisbury. . . . 2
Les Compagnons de Jéhu. . . . . 3
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent. . . . . 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . . 2
— La Fille du Marquis. . . . 2
La Dame de Monsoreau. . . . . 3
La Dame de Volupté. . . . . 2
Les Deux Diane. . . . . 3
Les Deux Reines. . . . . 2
Dieu dispose. . . . . 2
Le Drame de 93. . . . . 3
Les Drames de la mer. . . . . 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. . . . . 2
La Femme au collier de velours. 1
Fernande. . . . . 1
Une Fille du régent. . . . . 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . 1
Le Fils du forçat. . . . . 1
Les Frères corses. . . . . 1
Gabriel Lambert. . . . . 1
Les Garibaldiens. . . . . 1
Gaule et France. . . . . 1
Georges. . . . . 1
Un Gil Blas en Californie. . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. . . . . 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes. . . . . 2
Histoire d'un casse-noisette. . . 1
Les Hommes de fer. . . . . 1
L'Horoscope. . . . . 1
L'Ile de Feu. . . . . 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. . . 1
— L'Arabie Heureuse. . . . . 3
— Les Bords du Rhin. . . . . 2
— Le Capitaine Arena. . . . . 1
— Le Caucase. . . . . 3
— Le Corricolo. . . . . 2
— Le Midi de la France. . . . . 2
— De Paris à Cadix. . . . . 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . 1
— En Russie. . . . . 4
— Le Speronare. . . . . 2
— Le Véloce. . . . . 2
— La Villa Palmieri. . . . . 1
Ingénue. . . . . 2
Isabel de Bavière. . . . . 2
Italiens et Flamands. . . . . 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis. . . . . 1
Jacquot sans Oreilles. . . . . 1
Jane. . . . . 1
Jehanne la Pucelle. . . . . 1
Louis XIV et son Siècle. . . . . 4
Louis XV et sa Cour. . . . . 2
Louis XVI et la Révolution. . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . 3
Madame de Chamblay. . . . . 2
La Maison de glace. . . . . 2
Le Maître d'armes. . . . . 1
Les Mariages du père Olifus. . . 1
Les Médicis. . . . . 1
Mes Mémoires. . . . . 10
Mémoires de Garibaldi. . . . . 2
Mémoires d'une aveugle. . . . . 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups. . . . . 1
Les Mille et un Fantômes. . . . 1
Les Mohicans de Paris. . . . . 4
Les Morts vont vite. . . . . 2
Napoléon. . . . . 1
Une Nuit à Florence. . . . . 1
Olympe de Clèves. . . . . 3
Le Page du duc de Savoie. . . . 2
Parisiens et Provinciaux. . . . . 1
Le Pasteur d'Ashbourn. . . . . 2
Pauline et Pascal Bruno. . . . . 1
Un Pays inconnu. . . . . 2
Le Père Gigogne. . . . . 1
Le Père la Ruine. . . . . 2
Le Prince des Voleurs. . . . . 2
La Princesse de Monaco. . . . . 2
La Princesse Flora. . . . . 1
Les Quarante-Cinq. . . . . 3
La Régence. . . . . 1
La Reine Margot. . . . . 2
Robin Hood le Proscrit. . . . . 2
La Route de Varennes. . . . . 1
Le Salteador. . . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 5
Souvenirs d'Antony. . . . . 1
Les Stuarts. . . . . 1
Sultanetta. . . . . 1
Sylvandire. . . . . 1
La Terreur prussienne. . . . . 2
Le Testament de M. Chauvelin. . 1
Théâtre complet. . . . . 25
Trois Maîtres. . . . . 1
Les Trois Mousquetaires. . . . . 1
Le Trou de l'enfer. . . . . 2
La Tulipe noire. . . . . 1
La Vicomte de Bragelonne. . . . 6
La Vie au Désert. . . . . 2
Une Vie d'artiste. . . . . 1
Vingt Ans après. . . . . 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

# THÉATRE COMPLET

DE

# ALEX. DUMAS

## XVI

LA GUERRE DES FEMMES — LE COMTE HERMANN
TROIS ENTR'ACTES POUR L'AMOUR MÉDECIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874
Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA

# GUERRE DES FEMMES

## DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 1er octobre 1849.

---

### DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| LE BARON DE CANOLLES | MM. | MÉLINGUE. |
| LE DUC D'ÉPERNON | | ROGER. |
| LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD | | GEORGES. |
| RICHON | | PEUPIN. |
| CAUVIGNAC | | PIERRON. |
| RAVAILLY | | BONNET. |
| BARRABAS | | BOUTIN. |
| LENET, conseiller de la princesse de Condé | | BOILEAU. |
| POMPÉE, écuyer de la vicomtesse de Cambes | | BARRÉ. |
| CASTORIN, laquais de M. de Canolles | | COLBRUN. |
| BISCARROS, cuisinier | | ALEXANDRE. |
| COURTANVAUX, écuyer de M. le duc d'Épernon | | MOREL. |
| UN OFFICIER | | BERTHOLLET. |
| UN PASSEUR | | PAUL. |
| FERGUZON | | DÉSIRÉ. |
| FRICOTIN | | SERRES. |
| CARROTEL | | ARMAND. |
| LA VICOMTESSE DE CAMBES | Mmes | PERSON. |
| NANON DE LARTIGUES | | REY. |
| LA PRINCESSE DE CONDÉ | | DAUBRUN. |
| LA DOUAIRIÈRE | | FONTENAY. |
| MADAME DE TOURVILLE | | ASTRUC. |
| FRANCINETTE, suivante de Nanon | | RACINE. |

UN BOURREAU, SOLDATS, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

---



Digitized by Google

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

Le bac d'Ison. — Sur le devant du théâtre, le chemin qui mène au bac. A droite, un arbre avec des filets qui sèchent, et un banc. A gauche, la cabane du Passeur. Au deuxième plan, la Dordogne.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

CAUVIGNAC, BARRABAS, FERGUZON, CARROTEL, FRICOTIN, LE PASSEUR, dormant dans sa cabane.

FERGUZON, sur un arbre.

Rien sur la terre, rien sur l'eau ! quarante degrés de chaleur, et des cigales en masse, voilà tout... Vous pouvez venir, capitaine.

CAUVIGNAC, paraissant.

Bon !... (Il appelle à demi-voix.) Tu peux venir, Barrabas.

BARRABAS.

Voilà !

CAUVIGNAC.

Où est Carrotel ?

BARRABAS.

Il a trouvé un figuier, et il mange des figues.

CAUVIGNAC.

As-tu regardé par la fenêtre ?

BARRABAS.

J'y ai regardé.

CAUVIGNAC.

Que fait le passeur ?

BARRABAS.

Il dort.

CAUVIGNAC.

Eh bien, il nous manque un homme.

BARRABAS.

Fricotin ? Il ne manque pas.

CAUVIGNAC.

Où est-il, alors ?

Digitized by Google

BARRABAS.

Il visite la boutique au poisson; mais il n'a pas la clef.

CAUVIGNAC.

Bien! (Il va à la cabane et heurte.) Hé! l'ami.

BARRABAS.

Vous allez le réveiller.

CAUVIGNAC.

J'ai à causer avec lui... Hé! le passeur!

LE PASSEUR, grognant.

Hum!

CAUVIGNAC.

Allons, allons, un peu de bonne humeur!... de la bonne humeur pour un écu!

LE PASSEUR.

Un écu?... Ah! diable!

CAUVIGNAC.

Allons donc!

LE PASSEUR.

Vous voulez passer la rivière, monsieur?

CAUVIGNAC.

Nous sommes au bac d'Ison, n'est-ce pas?

(Barrabas est entré dans la cabane par la fenêtre, et en fait l'inventaire.)

LE PASSEUR.

Oui, monsieur.

CAUVIGNAC.

Et cette petite maison dans les arbres, n'est-elle pas habitée par une jeune dame de vingt à vingt-deux ans?

LE PASSEUR.

Oui, justement, et par une petite femme de chambre qui a les yeux...

CAUVIGNAC.

Sais-tu le nom de la dame?

LE PASSEUR.

Non.

CAUVIGNAC.

Et le nom de la suivante?

LE PASSEUR.

Oh! celle-là, c'est autre chose: elle s'appelle mademoiselle Francinette,

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

C'est cela!... Est-ce que c'est d'un bon rapport, le bac?

LE PASSEUR.

Si l'on n'avait pas la pêche...

CAUVIGNAC.

Ah! tu pêches?... Il me semble que tu ne pêchais pas dan ta cabane.

LE PASSEUR.

Dame, quand il fait trop chaud, je dors!

CAUVIGNAC.

A propos de chaleur, est-ce qu'on est absolument forcé d se désaltérer à la rivière, quand on est au bac d'Ison et qu'o a soif.

LE PASSEUR.

Non... Si on a une langue, on demande du vin, et, si l'o a une bourse...

CAUVIGNAC.

Oui, on paye... Va chercher une bouteille, et du meilleu

LE PASSEUR.

J'y vais!

(Il s'avance vers la cave, Cauvignac le suit; à peine est-il entré dans le caveau que Cauvignac pousse la porte et la ferme au verrou.)

CAUVIGNAC.

La!

LE PASSEUR.

Eh bien, que faites-vous?

CAUVIGNAC.

Ce que fait M. de Mazarin quand il trouve un trésor.

LE PASSEUR.

Que fait-il?...

CAUVIGNAC.

Il le met sous clef.

LE PASSEUR.

Mais vous m'aviez promis un écu.

CAUVIGNAC.

Un honnête homme n'a que sa parole, et, dès que je l'au rai, tu l'auras.

Digitized by Google

## SCÈNE II

LES MÊMES, hors LE PASSEUR.

CAUVIGNAC.

Maintenant, messieurs, avancez à l'ordre, je vais faire l'appel... M. le lieutenant Barrabas.

BARRABAS.

Présent!

CAUVIGNAC.

M. l'enseigne Ferguzon.

FERGUZON.

Présent!

CAUVIGNAC.

M. le sergent Carrotel et M. l'anspessade Fricotin.

CARROTEL et FRICOTIN.

Présents!

CAUVIGNAC.

Messieurs, vous êtes l'état-major d'un corps qui n'existe pas encore, c'est vrai, mais qui ne peut manquer d'exister si vous me prêtez un concours intelligent et unanime.

BARRABAS.

Nous vous le prêterons, capitaine.

CAUVIGNAC.

Dès notre entrée en campagne, nous avons fait escorte au percepteur royal qui levait les contributions de Sa Majesté, et qui, ayant passé par ce bac ce matin pour aller à Libourne, doit nécessairement y repasser ce soir... N'oubliez pas ce détail.

BARRABAS.

Non, capitaine.

CAUVIGNAC.

Dans la prévision d'un événement qui peut être favorable à nos intérêts.

BARRABAS.

Celui du retour du percepteur?

CAUVIGNAC.

Oui! J'ai donc cru devoir occuper militairement le bac d'Ison sur la Dordogne, position qui commande le fleuve.

BARRABAS.

Très-bien!

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

J'attends, en outre, un haut et puissant seigneur.

BARRABAS.

Un haut et puissant seigneur?... Ah!

CAUVIGNAC.

Avec lequel j'ai à régler des affaires de famille. Il amènera sans doute une escorte; je désire n'être pas inquiété pendant notre conférence... Surveillez l'escorte, et, au premier geste que je ferai, feu à la hauteur de la ceinture... Maintenant, à bas les chapeaux! dissimulons les armes; nous sommes les bateliers et les pêcheurs du bac d'Ison, et nous attendons...

BARRABAS.

Que le poisson morde, n'est-ce pas?

FERGUZON.

Ou que le gibier passe, compris!

CAUVIGNAC.

Ils sont pleins d'intelligence... A propos, une dernière recommandation. Vous voyez bien cette petite maison?

BARRABAS.

Là-bas, dans les arbres?

CAUVIGNAC.

Oui; il se pourrait que, dans vos courses, il vous prît envie d'y entrer, pour une chose ou pour une autre.

BARRABAS.

Dame!

CAUVIGNAC.

Eh bien, je désire qu'on n'y entre pas; elle est habitée par quelqu'un de ma famille... Et maintenant, prenez les airs les plus innocents que vous pourrez. J'ai dit!

BARRABAS.

Moi, je vais pêcher à la ligne.

FERGUZON.

Moi, je raccommode les filets.

CARROTEL.

Moi, je retourne à mon figuier.

FRICOTIN.

Et moi, je vais chercher la clef de la boutique.

CAUVIGNAC, dans le haut.

Ah! diable, voilà déjà quelqu'un qui nous arrive.

BARRABAS.

Gibier ou poisson?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Gibier.

BARRABAS, regardant.

Oh ! oh ! il y a des gibiers qui parfois mangent les chasseurs.

PERCUZON.

Bah ! un percepteur, cela s'avale ; c'est doux comme miel.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE PERCEPTEUR.

LE PERCEPTEUR.

Passeur ! ohé !

CAUVIGNAC.

Voilà, monsieur.

LE PERCEPTEUR.

Est-ce que vous êtes le passeur d'Ison ?

CAUVIGNAC.

Mais oui !

LE PERCEPTEUR.

Allons donc ! Vous êtes Ramoneau, vous, Ramoneau, qui me passe tous les jours ?

CAUVIGNAC.

Je ne vous ai pas dit que je sois Ramoneau, je vous dis que je suis le passeur.

LE PERCEPTEUR.

Ouais ! que veut dire ceci ?... Oh ! si j'avais encore ces cinq braves partisans qui m'ont fait si bonne escorte pendant ma tournée... Dites-moi, mon ami, est-ce que vous n'avez point vu cinq hommes armés ?... (Apercevant Barrabas.) Oh ! oh !

BARRABAS.

Quoi ?

LE PERCEPTEUR.

Il me semble reconnaître...

BARRABAS.

Eh bien ?

LE PERCEPTEUR.

Mais oui, mais oui...

(Ils entourent le Percepteur.)

Digitized by Google

LE PERCEPTEUR.

Comment se fait-il...? C'est vous qui m'accompagniez, n'est-ce pas?

CAUVIGNAC.

Mais oui, monsieur le percepteur.

LE PERCEPTEUR.

C'est vous qui m'avez prêté main-forte pendant trois jours, quand les manants refusaient l'impôt; c'est vous qui m'avez tiré de l'eau quand je suis tombé à la rivière, et vous m'avez rendu un fier service, car je ne sais pas nager; enfin, c'est vous qui m'avez aidé à remplir le sac du roi.

CAUVIGNAC.

Eh! mon Dieu, oui... C'est même ce que nous disions tout à l'heure.

LE PERCEPTEUR.

Ah! je suis sauvé, alors... Ah! mes chers amis!

CAUVIGNAC.

Sauvé! est-ce que vous couriez un danger, par hasard?

LE PERCEPTEUR.

Dame, voyez-vous, au premier aspect, l'absence de Ramoneau, et puis ce déguisement...

CAUVIGNAC.

Comment, ce déguisement?

LE PERCEPTEUR.

Oui, cette barbe... Hier, votre barbe était courte et noire...

CAUVIGNAC.

Et aujourd'hui, elle est longue et blanche; je vais vous expliquer cela, mon ami. (Il fait signe à ses Compagnons, tandis que le Percepteur s'apprête à écouter.) Voici : la chaleur d'une résolution que j'ai prise cette nuit m'a fait pousser la barbe plus vite qu'à l'ordinaire... et les angoisses qui ont suivi cette résolution...

LE PERCEPTEUR.

Eh bien?

CAUVIGNAC.

L'ont fait blanchir comme vous voyez.

LE PERCEPTEUR.

Et quelle résolution?

CAUVIGNAC.

J'ai réfléchi que la guerre civile est un horrible fléau; j'ai réfléchi que la reine avec son insolence, M. de Mazarin

Digitized by Google

avec son avidité, le roi avec l'impuissance de son jeune âge, vont faire pleuvoir un déluge de malheurs sur la France.

BARRABAS.

Tiens ! tiens ! tiens !

LE PERCEPTEUR.

Ah ! bah !

CAUVIGNAC.

J'ai réfléchi que M. de Condé, au contraire, ce héros, vainqueur à Rocroy, à Lens, à Fribourg, ce César qui a sauvé la France de l'Espagnol, peut encore, du fond de la prison où Mazarin le fait gémir, sauver le royaume de la misère et de l'anarchie.

LE PERCEPTEUR.

En sorte que...?

CAUVIGNAC.

En sorte que, après bien des luttes, après bien des débats, notre patriotisme et notre conscience l'ont emporté, et nous avons abandonné le parti du roi... N'est-ce pas, lieutenant?

BARRABAS.

Hélas ! oui.

LE PERCEPTEUR.

Ah !... Eh bien, le roi perd de braves gens, et c'est un grand malheur pour lui et pour la France, un malheur dont je gémis. Passez-moi vite, messieurs.

CAUVIGNAC.

On va vous passer.

BARRABAS, à part.

Hein ! que dit-il donc ?

CAUVIGNAC.

Ainsi, mon ami, tout en gémissant, vous annoncerez, de l'autre côté de la rivière, que, moi et mon armée, nous sommes à MM. les princes.

LE PERCEPTEUR.

Je l'annoncerai ; mais je suis sûr qu'on ne voudra pas me croire.

CAUVIGNAC.

Oh ! moi, je suis sûr qu'on vous croira.

LE PERCEPTEUR.

Non.



Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Si, si fait... quand on vous verra revenir sans votre sacoche.

LE PERCEPTEUR.

Comment, sans ma sacoche?... Mais je l'ai, ma sacoche.

CAUVIGNAC.

Sans doute; mais, quand nous l'aurons prise, vous ne l'aurez plus.

LE PERCEPTEUR.

Comment! vous me prendrez mon argent?

CAUVIGNAC.

Votre argent? Jamais!... L'argent du roi, à la bonne heure.

LE PERCEPTEUR.

Mais, monsieur, cet argent...

CAUVIGNAC.

Nous devons le retenir, en notre qualité de serviteurs des princes... Allons, Barrabas, mon ami, enferme cette sacoche dans les coffres de M. de Condé.

LE PERCEPTEUR.

Mais c'est un vol!

CAUVIGNAC.

Non, c'est une saisie.

LE PERCEPTEUR.

Mais c'est du brigandage!

CAUVIGNAC.

Non, c'est la guerre.

LE PERCEPTEUR.

Je proteste.

CAUVIGNAC.

C'est votre droit. (On entend la cloche du bac.) Qu'est-ce que c'est que cela?

BARRABAS.

Monseigneur le duc d'Épernon.

LE PERCEPTEUR.

Au secours!

CAUVIGNAC.

Ferme-lui la bouche, Carrotel.

BARRABAS.

Où faut-il le mettre? dans la cave?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Avec Ramoneau? Non pas! ils conspireraient ensemble contre les princes.

BARRABAS.

Où cela, alors?

CAUVIGNAC.

Où tu voudras... Que diable, invente!

FRICOTIN, une clef à la main.

Ah! je l'ai enfin trouvée!

BARRABAS.

Quoi?

FRICOTIN.

La clef de la boutique à poisson... Nous allons faire un fameux souper.

BARRABAS.

Ah! dans la boutique, c'est cela! Viens, Fricotin!

FERGUZON.

Alerte! alerte!

LE DUC, de l'autre côté.

Ohé! le passeur, n'entends-tu pas la cloche?

CAUVIGNAC.

Ferguzon, allez chercher les voyageurs.

FERGUZON.

J'y vais, capitaine. (Il sort.) Cinq hommes d'escorte, un manteau, un chapeau brodé, un air insolent... C'est le duc en personne.

CAUVIGNAC.

Attention, messieurs! chacun à son poste.

(Carrotel raccommode les filets; Barrabas et Fricotin, qui ont enfermé le Percepteur dans la boutique à poisson, pêchent à la ligne. Cauvignac, qui est rentré dans la maison, ajuste son masque par-dessus sa fausse barbe.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DUC D'ÉPERNON, CINQ HOMMES D'ESCORTE.

LE DUC, aux cinq Hommes.

Tenez-vous là, vous autres!... (S'avançant.) Où est l'homme qui m'a écrit?

CAUVIGNAC, sortant.

Le voici!

Digitized by Google

LE DUC.

Masqué !... Et pourquoi êtes-vous masqué?

CAUVIGNAC.

Pour que vous ne voyiez pas mon visage.

LE DUC.

Je le connais donc, votre visage?

CAUVIGNAC.

Non; mais, l'ayant vu une fois, vous pourriez le reconnaître.

LE DUC.

Vous êtes franc!

CAUVIGNAC.

Oui, quand la franchise ne peut pas me faire tort.

LE DUC.

Et cette franchise va jusqu'à révéler les secrets des autres?

CAUVIGNAC.

Pourquoi pas, quand cette révélation peut me rapporter quelque chose?

LE DUC.

Singulier métier que vous faites là!

CAUVIGNAC.

Dame, on fait ce qu'on peut, monsieur; j'ai été tour à tour moine, avocat, médecin, partisan; vous voyez que je ne manquerai pas faute de profession.

LE DUC.

Et, pour le moment, vous êtes espion?

CAUVIGNAC.

Oh! comme vous interprétez mal mes services

LE DUC.

Il me semble...

CAUVIGNAC.

Monsieur, je suis un fidèle sujet de Sa Majesté.

LE DUC.

Eh bien, après?

CAUVIGNAC.

Et, comme M. le duc d'Épernon sert Sa Majesté, je me sens naturellement un grand faible pour M. d'Épernon.

LE DUC.

Après?

CAUVIGNAC.

Alors, je me suis dit : « Comment, M. le duc d'Épernon

Digitized by Google

qui est encore jeune, qui est encore un galant cavalier, qui est riche, qui est généreux, qui a toutes les qualités possibles, enfin... comment M. d'Épernon aime-t-il une femme à fair des sottises pour elle? »

LE DUC.

Monsieur!

CAUVIGNAC.

Il lui donne son argent; quand il n'en a plus, il lui donne celui du roi; il lui achète maison de ville à Bordeaux, maison de campagne à Libourne; il s'expose à être arrêté, assassiné même, en venant voir cette femme, et cette femme le trompe.

LE DUC.

Monsieur! monsieur! la preuve qu'on trompe M. le duc d'Épernon, vous avez promis de la donner à celui qui viendrait en son nom, et il m'a envoyé.

CAUVIGNAC.

Certainement, monsieur, et je suis prêt à vous la donner, cette preuve; mais vous savez contre quoi?

LE DUC.

Contre un blanc-seing; vous le disiez dans votre lettre.

CAUVIGNAC.

C'est cela, justement.

LE DUC.

Et, ce blanc-seing, qu'en ferez-vous, une fois que vous l'aurez?

CAUVIGNAC.

Ce que j'en ferai, le diable m'emporte si je m'en doute!... Mais j'ai demandé un blanc-seing, parce que c'est portatif, commode, élastique... Peut-être ne m'en servirai-je jamais; peut-être, avant huit jours, M. d'Épernon le verra-t-il revenir chargé de signatures comme un effet de commerce.

LE DUC, à part.

Voilà un drôle que je ferai pendre. (Haut.) Montrez-moi la lettre.

CAUVIGNAC.

Montrez-moi le blanc-seing.

LE DUC.

Est-ce bien la signature de M. le duc?

CAUVIGNAC.

Est-ce bien l'écriture de mademoiselle de Lartigues?

Digitized by Google

LE DUC.

Donnez!

CAUVIGNAC.

Donnez!

LE DUC.

Un moment! Comment vous êtes-vous procuré cette lettre?

CAUVIGNAC.

A quoi bon?

LE DUC.

C'est qu'on imite si adroitement les écritures par le temps qui court!

CAUVIGNAC.

Allons donc! un faux? On est gentilhomme, monsieur.

LE DUC.

Alors, je te ferai rouer.

CAUVIGNAC.

Plaît-il?

LE DUC.

Rien; je demande comment cette lettre est tombée entre vos mains?

CAUVIGNAC.

Vous y tenez?

LE DUC.

J'y tiens!

CAUVIGNAC.

Je vais vous le dire. On m'avait signalé un marchand forain, qui fournit des étoffes à mademoiselle Nanon de Lartigues, comme un agent de MM. les princes; ce marchand allait de la petite maison que vous voyez là-bas à Saint-Michel-la-Rivière, où habite M. de Canolles; ceci vous explique comment il était chargé de ce billet.

LE DUC.

Oui; mais cela ne m'explique point comment, de ses mains, il est passé dans les vôtres.

CAUVIGNAC.

Tout naturellement... Moi, en ma qualité de royaliste, — c'était mon opinion dans ce moment-là, — j'ai attendu le marchand, je l'ai invité à me montrer les différents objets dont il était porteur. Au nombre de ces objets était la lettre de mademoiselle Nanon à M. de Canolles. Je l'ai ouverte, je l'ai lue, j'ai été indigné, et j'ai écrit à M. d'Épernon, tout en

Digitized by Google

prenant copie exacte de la lettre, que j'ai fait passer à M. de Canolles.

LE DUC.

De sorte que M. de Canolles doit venir ce soir?

CAUVIGNAC.

A moins que M. le duc n'ait commis quelque imprudence.

LE DUC.

Cependant, la lettre que M. de Canolles a reçue n'étant pas de la main de mademoiselle de Lartigues...

CAUVIGNAC.

J'ai ajouté dans le post-scriptum que, pour plus grande sûreté, mademoiselle de Lartigues employait une main étrangère.

LE DUC.

Je vois que vous avez tout prévu.

CAUVIGNAC.

Je suis très-prévoyant, c'est vrai.

LE DUC.

Je vous demande pardon si je continue à vous interroger.

CAUVIGNAC.

Comment donc, monsieur! mais c'est un très-grand honneur pour moi.

LE DUC.

Vous avez dit tout à l'heure un mot qui m'a donné à réfléchir.

CAUVIGNAC.

Quel mot, monsieur?

LE DUC.

Vous avez dit : « En ma qualité de royaliste, c'était mon opinion dans ce moment-là!... » Vous n'avez donc pas toujours la même opinion?

CAUVIGNAC.

Si fait!

LE DUC.

Mais, enfin, êtes-vous pour le roi ou pour les princes?

CAUVIGNAC.

Je ne suis ni pour les princes, ni pour le roi.

LE DUC.

Et pour qui êtes-vous?

CAUVIGNAC.

Je suis pour moi.

Digitized by Google

LE DUC.

Comment, pour vous?... Expliquez-moi un peu cela, je vous prie.

CAUVIGNAC.

Ah ! c'est bien facile. M. de Mazarin fait, dans ce moment-ci, la guerre pour la reine; vous faites la guerre pour le roi; moi, je fais la guerre pour mon compte.

LE DUC.

C'est-à-dire que j'ai affaire tout bonnement à un chef de partisans ?

CAUVIGNAC.

Oh ! mon Dieu, oui.

LE DUC.

A un capitaine de bandits?

CAUVIGNAC.

Justement.

LE DUC.

Et vous n'avez pas pensé à une chose?

CAUVIGNAC.

Laquelle ?

LE DUC.

C'est qu'à la suite d'un aveu pareil à celui que vous me faites...

CAUVIGNAC.

Eh bien?

LE DUC.

Il pouvait, me venir, à moi aussi, une idée...

CAUVIGNAC.

Quelle idée?

LE DUC.

Celle de vous faire arrêter.

CAUVIGNAC.

Si fait, j'y ai pensé.

LE DUC.

Et...?

CAUVIGNAC.

Et j'ai pris toutes mes précautions.

LE DUC.

Toutes vos précautions ?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Toutes ! Regardez par là... Hop !

(Barrabas, Carrotel, Ferguzon et Fricotin se lèvent et mettent en joue les cinq Hommes du Duc.)

LE DUC.

Ah !

CAUVIGNAC, tirant un pistolet de sa ceinture.

Maintenant, regardez par ici.

LE DUC.

Ah ! ah !

LES GENS DU DUC.

Eh ! les autres !... Eh ! que diable faites-vous donc ?

CAUVIGNAC.

Rien, rien ! Retirez-vous, mes enfants !

(Il fait un signe, chacun reprend sa place.)

LE DUC.

Voilà votre blanc-seing.

CAUVIGNAC.

Voici votre lettre.

LE DUC.

Merci, monsieur... Mais, si nous nous rencontrons, vous ne trouverez pas mauvais...

CAUVIGNAC.

Que vous me fassiez pendre ? Comment donc, monsieur le duc ! seulement, il faudra commencer par me mettre la main sur le collet, et je ferai tout au monde pour ne pas vous donner cette petite satisfaction.

LE DUC.

Venez, vous autres.

(Il sort ; les Gardes le suivent.)

CAUVIGNAC.

Bon voyage, monsieur le duc ! bon voyage, messieurs ! nous ne vous reconduisons pas.

## SCÈNE V

LES MEMES, hors LE DUC et SON ESCORTE.

CAUVIGNAC.

Arrivez ici, tout le monde !

Digitized by Google

TOUS.

Nous voilà!

CAUVIGNAC.

Que vous ai-je promis? De l'argent et une garantie... La garantie, la voici! l'argent, le voilà!

TOUS.

Vive le capitaine!

CAUVIGNAC.

Et maintenant, comme M. le duc nous a promis de nous faire pendre partout où il nous rencontrerait, je crois qu'il n'y aurait pas de mal à détaler.

BARRABAS.

Détalons!

LE PASSEUR, dans la cave.

Dites donc, dites donc, et moi?

CAUVIGNAC.

C'est vrai!

BARRABAS.

Ah! et le percepteur?

CAUVIGNAC.

C'est vrai, tire le percepteur de la boutique à poisson, tandis que je vais tirer le passeur de la cave. Allons, viens, toi!

LE PASSEUR, sortant.

Ah!

CAUVIGNAC.

Es-tu content?

LE PASSEUR.

Je suis content... Et mon écu?

CAUVIGNAC.

Le voilà!

LE PASSEUR.

C'est, ma foi, du bon argent.

CAUVIGNAC.

Je crois bien, de l'argent du roi!

BARRABAS.

Capitaine! capitaine!

CAUVIGNAC.

Quoi?

BARRABAS.

Le percepteur n'est plus dans la boutique à poisson.

Digitized by Google

LE PASSEUR.

Comment, dans la boutique?... vous avez mis le percepteur dans la boutique?

BARRABAS.

Et il n'y est plus.

LE PASSEUR.

Je crois bien! il n'y avait pas de fond, à la boutique!

CAUVIGNAC.

Nous avons noyé un percepteur!... Sauve qui peut!...

TOUS.

Sauve qui peut!

## DEUXIÈME TABLEAU

Une salle d'auberge. — Dans un pan coupé à droite, une grande fenêtre donnant sur la route; dans l'autre pan coupé, un escalier conduisant à des chambres au premier étage. A gauche, une autre fenêtre.

### SCÈNE PREMIÈRE

BISCARROS, FRANCINETTE, LA VICOMTESSE DE CAMBES.

La Vicomtesse est en haut de l'escalier; elle porte un élégant costume d'homme.

FRANCINETTE.

Vous avez entendu, maître Biscarros, un joli souper; tout ce que vous aurez de plus fin... En un mot, comme le dernier, vous savez.

BISCARROS.

Et pour quelle heure, ma belle enfant?

FRANCINETTE.

Pour dix heures précises.

BISCARROS.

On sera prêt; qui demandera-t-on?

FRANCINETTE.

Mais il me semble que vous connaissez la maison, puisqu'on la voit d'ici... Apportez le souper, on vous le payera d'avance même, si vous le voulez.

Digitized by Google

BISCARROS.

Eh ! mon Dieu, mademoiselle Francinette, vous savez bien que ce n'est pas pour l'argent; mais enfin...

FRANCINETTE.

Quoi ?

BISCARROS.

On aime savoir qui l'on sert.

FRANCINETTE.

Eh bien, vous servez ma maîtresse, une jeune veuve, vingt ou vingt deux ans, blonde, jolie, riche, et donnant à souper deux fois par semaine; il me semble que c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Adieu, maître Biscarros.

BISCARROS.

Ah ! mademoiselle Francinette !...

(Il court après elle.)

## SCÈNE II

### BISCARROS, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, descendant l'escalier et allant à la fenêtre à droite du spectateur.

Personne encore ! En vérité, je commence à craindre qu'il ne soit arrivé malheur à ce pauvre Richon.

BISCARROS.

Ah ! pardon, mon gentilhomme, je ne vous avais pas vu.

LA VICOMTESSE.

C'est que je suis descendu tandis que vous causiez avec cette jolie fille.

BISCARROS.

Ah ! jeune homme ! jeune homme !

LA VICOMTESSE.

Hein ?

BISCARROS, s'éloignant avec respect.

Votre couvert est prêt, monsieur.

(Il indique une table.)

LA VICOMTESSE, s'asseyant.

Vous savez bien que je ne soupe pas seul, et que j'attends un compagnon... Quand il sera arrivé, vous pourrez dresser votre repas.

Digitized by Google

BISCARROS.

Ah ! monsieur, ce n'est pas pour censurer votre ami, il est certainement libre de venir ou de ne pas venir, mais c'est une bien mauvaise habitude que de se faire attendre.

LA VICOMTESSE, se levant et allant à la fenêtre.

Moi-même, vous le voyez, je m'étonne qu'il tarde tant.

BISCARROS.

Et, moi, je fais plus que de m'en étonner, je m'en afflige.

LA VICOMTESSE.

Vous? et à quel propos ?

BISCARROS.

Le rôti va être brûlé.

LA VICOMTESSE.

Otez-le de la broche.

BISCARROS.

Alors, il sera froid.

LA VICOMTESSE.

Mettez-en un autre au feu.

BISCARROS.

L'autre ne sera pas cuit.

LA VICOMTESSE.

En ce cas, faites comme vous voudrez, mon ami; j'abandonne la chose à votre profonde sagesse.

BISCARROS.

Eh ! monsieur, il n'y a pas de sagesse, fût-ce celle du roi Salomon, qui puisse rendre mangeable un dîner réchauffé.

(Il sort désespéré.)

## SCÈNE III

LA VICOMTESSE, seule, retournant du côté de la fenêtre.

Pauvre diable ! je crois en vérité qu'il regarde cela comme un grand malheur... Ah ! je vois quelqu'un, ce me semble... Est-ce lui? Non... Richon doit venir seul, et je vois deux hommes... Oh ! oh ! que font-ils donc ? Il entrent dans le bois, ils se cachent; à travers les branches, j'ai vu reluire un mousquet... En voudrait-on à mes deux mille pistoles? Non ; car, en supposant que Richon arrive ce soir et que je puisse partir ce soir, je vais à Libourne, c'est-à-dire du côté opposé à l'endroit où ces hommes sont embusqués.

Digitized by Google

## SCÈNE IV

LA VICOMTESSE, POMPÉE, paraissant sur l'escalier.

POMPÉE.

Monsieur ! monsieur !

LA VICOMTESSE.

Ah ! c'est toi, Pompée.

POMPÉE.

Chut!

LA VICOMTESSE.

Qu'y a-t-il?

POMPÉE.

Il y a que, pendant que vous êtes ici, je veille, moi.

LA VICOMTESSE.

Bien, Pompée, bien ! Et que vois-tu, en veillant ?

POMPÉE, lui faisant signe d'approcher.

Une embuscade qui se prépare.

LA VICOMTESSE.

Une embuscade ?

POMPÉE.

Croyez-en un vieux soldat.

LA VICOMTESSE.

Je te croirai d'autant mieux, mon brave Pompée, que ce que tu as vu, je l'ai vu comme toi.

POMPÉE.

Deux hommes, n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE.

Deux hommes, oui. En voici deux autres.

POMPÉE, descendant l'escalier.

Encore ?

LA VICOMTESSE.

Seulement, ceux-ci se cachent de l'autre côté du chemin.

POMPÉE.

Embuscade! embuscade!... Je crois que nous ne ferions pas mal de nous barricader, monsieur, quoique la maison soit bien pauvrement disposée pour soutenir un siége... Pendant ce temps, nous enverrions demander du secours à Libourne.

LA VICOMTESSE.

Pompée!... mon cher Pompée, vous oubliez une chose,

Digitized by Google

c'est qu'à Libourne, sont les troupes de la reine, et que nous servons, nous, madame de Condé.

POMPÉE.

C'est juste.

LA VICOMTESSE.

Et puis qui vous dit que c'est à nous qu'on en veut ?

POMPÉE.

Monsieur le vicomte, lorsqu'on tient la campagne, il faut toujours avoir l'œil sur l'ennemi.

LA VICOMTESSE.

Attendez, nous allons savoir à qui l'ennemi en veut.

POMPÉE.

En tout cas, je vais me mettre en défense.

(Il prend un mousqueton, et se promène d'un air formidable au haut de l'escalier.)

LA VICOMTESSE, s'asseyant près de la table.

Maître Biscarros ! maître Biscarros !

## SCÈNE V

BISCARROS, LA VICOMTESSE, POMPÉE, sur l'escalier.

BISCARROS, montrant sa tête à la porte.

Vous m'avez appelé, mon gentilhomme? Est-ce que, par hasard, vous verriez venir votre compagnon ?

LA VICOMTESSE.

Non ; mais j'ai un renseignement à vous demander.

(Biscarros entre, tenant une poule plumée.)

POMPÉE.

Hum ! hum !...

BISCARROS.

Hein ?

LA VICOMTESSE.

Ne faites pas attention... Vous connaissez les environs n'est-ce pas ?

BISCARROS.

Parbleu ! je suis du pays.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, je voulais vous demander, si toutefois il n'y a

Digitized by Google

pas d'indiscrétion dans ma demande, à qui appartient cette petite maison que l'on aperçoit là-bas.

BISCARROS.

Diable! diable!

LA VICOMTESSE.

Ah! il paraît...

BISCARROS.

Non, mais, voyez-vous, c'est que je ne puis vous en dire que ce que j'en sais moi-même.

LA VICOMTESSE.

C'est trop juste... En tout cas, elle doit appartenir à une femme; car, tout à l'heure, je l'ai vue apparaître à son balcon.

BISCARROS.

Et à une femme charmante, à une veuve.

LA VICOMTESSE.

A une veuve?

BISCARROS, avec mystère.

Que l'ombre de son premier mari, et même de son second mari, vient visiter de temps en temps... Seulement, il y a une chose à remarquer: c'est que les deux ombres s'entendent probablement entre elles, et ne reviennent jamais le même jour, ou plutôt la même nuit.

POMPÉE.

Hum! hum!...

LA VICOMTESSE.

Bien, Pompée, bien!... Est-ce qu'il y a apparition ce soir, maître Biscarros?

BISCARROS.

Je serais tenté de le croire, attendu que la femme de chambre, cette jolie fille que vous avez vue ici, tout à l'heure, est venue commander, pour dix heures, un petit souper fin.

LA VICOMTESSE.

Et à qui la dame veuve donne-t-elle à souper, ce soir?

BISCARROS.

A l'une des deux ombres, probablement.

LA VICOMTESSE.

Avez-vous vu parfois ces deux ombres?

BISCARROS.

L'une est une ombre de cinquante-cinq à soixante ans, et elle m'a tout l'air de celle du premier mari; car elle vient à

Digitized by Google

découvert, comme une ombre sûre de l'antériorité de ses droits.

LA VICOMTESSE.

L'autre ?

BISCARROS.

L'autre est celle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, je dois le dire, celle-là est plus timide ; celle-là a tout l'air d'une âme en peine ; je jurerais que c'est l'âme du second mari.

LA VICOMTESSE.

Et cela, parce que...?

BISCARROS.

Parce qu'elle arrive ici, qu'elle s'arrête, qu'elle regarde, qu'elle explore les bois, les ravins, les plaines ; enfin je m'entends.

LA VICOMTESSE.

Et laquelle des deux ombres croyez-vous qu'on attende aujourd'hui ?

BISCARROS.

Donnez-moi la main, monsieur le vicomte... (Il la conduit à l'autre fenêtre.) Regardez !... Chut !

(Il se retire en souriant.)

LA VICOMTESSE.

Ce jeune homme qui vient là-bas, à cheval...

BISCARROS.

Chut !

LA VICOMTESSE.

C'est l'ombre du second mari ?

BISCARROS, en sortant.

Chut !

LA VICOMTESSE.

Pompée !

POMPÉE, pris au dépourvu.

Hein?

LA VICOMTESSE.

Fermez le portemanteau, et tenez toutes choses prêtes pour notre départ.

POMPÉE.

Et l'embuscade ?

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas à nous qu'elle en veut.



Digitized by Google

POMPÉE.

Ah ! morbleu ! vous avez bien fait de me dire cela : la moutarde me montait au nez, et, quoique ce fût une imprudence impardonnable, j'allais faire une sortie.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon brave Pompée, faites tout au contraire une rentrée, et tenez-vous prêt.

(Pompée rentre dans la chambre.)

## SCÈNE VI

LA VICOMTESSE, seule.

Maintenant, je comprends tout : la jeune dame du balcon attend ce cavalier qui vient de Libourne ; les quatre hommes du taillis se proposent d'aborder le visiteur... Ah ! en voici un qui se découvre et qui se recache... Il fait signe aux autres... C'est bien cela. Ils l'ont vu, pauvre jeune homme ! ils savent que son cœur est là-bas, et qu'il faut que le corps aille où le cœur l'attend. Il accourt, insouciant, joyeux, sans se douter qu'entre lui et celle qu'il aime, il y a un danger... Car cette embuscade, ces hommes armés de mousquets, c'est la mort peut-être... Oh ! il est impossible de souffrir que, là, devant mes yeux... Mais comment faire ?... Arrêter ce jeune homme que je ne connais pas ?... Le voilà, il va passer... il passe. (Appelant.) Monsieur !...

## SCÈNE VII

LA VICOMTESSE, CANOLLES, CASTORIN.

CANOLLES, du dehors.

Plaît-il ?

LA VICOMTESSE.

Holà !... arrêtez-vous, s'il vous plaît... Oui, oui, approchez ; c'est cela, ici, de ce côté. J'ai quelque chose d'important à vous dire...

CANOLLES.

Me voici à vos ordres, monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Avancez, monsieur, avancez encore, toujours; car ce que j'ai à vous dire ne peut se dire tout haut!... La! maintenant, remettez votre chapeau sur votre tête; car il faut que l'on croie que nous nous connaissons depuis longtemps, et que c'est moi que vous venez voir à cette auberge.

CANOLLES.

Mais, monsieur, je ne comprends pas.

LA VICOMTESSE.

Vous comprendrez tout à l'heure... Tendez-moi la main... C'est cela! Enchanté de vous voir, monsieur... Maintenant, ne dépassez pas cette auberge, où vous êtes perdu.

CANOLLES.

Oh! oh! qu'y a-t-il donc? seriez-vous placé sur mon passage par...?

LA VICOMTESSE.

Par la Providence, oui, monsieur!

CANOLLES.

Au moins, vous m'expliquerez...

LA VICOMTESSE.

Faites mettre les chevaux à l'écurie et venez me rejoindre ici.

CANOLLES.

Castorin, vous entendez!

(Il enjambe la fenêtre.)

LA VICOMTESSE.

Eh bien, que faites-vous?

CANOLLES.

Dame, vous paraissez pressé de me parler, je prends le plus court.

LA VICOMTESSE.

Oh! monsieur, monsieur, j'ai bien peur qu'avec toutes ces imprudences...

CANOLLES.

Moi, je fais des imprudences?... En vérité, je ne m'en doutais pas... Eh bien, maintenant, nous voilà seuls; dites, mon gentilhomme, qu'y a-t-il?

LA VICOMTESSE.

Il y a que vous vous rendez à cette petite maison, là-bas, où brille une lumière.

Digitized by Google

CANOLLES.

Moi ?

LA VICOMTESSE.

Vous vous y rendez, ne le niez pas ; mais, sur la route de cette maison, là, au coude du chemin, dans ce taillis sombre, quatre hommes sont embusqués...

CANOLLES.

Quatre hommes sont embusqués?... Et qui attendent-ils ?

LA VICOMTESSE.

Vous !

CANOLLES.

Ah ! et vous êtes sûr...?

LA VICOMTESSE.

Je les ai vus arriver deux à deux, se cacher, les uns derrière les rochers, les autres derrière les arbres. Enfin, quand tout à l'heure ils vous ont aperçu là-bas, sur la route, l'un d'eux a fait un signe, et...

CANOLLES.

Et...?

LA VICOMTESSE.

Et j'ai entendu armer les mousquets.

CANOLLES, riant.

Peste! les gaillards!

LA VICOMTESSE.

Vous riez: c'est cependant comme je vous le dis, et, si la nuit n'était pas sombre, peut-être pourriez-vous les voir et les reconnaître.

CANOLLES.

Ah! d'après ce que vous me dites, je n'ai pas besoin de les voir pour les reconnaître. Je sais à merveille qui ils sont... Mais, vous, monsieur, qui vous a dit que j'allais à cette petite maison et que c'était moi que l'on guettait ainsi ?

LA VICOMTESSE.

Je l'ai deviné.

CANOLLES.

Vous êtes un OEdipe très-charmant, monsieur. Ah ! l'on veut me fusiller! Et combien sont-ils pour cette aimable opération ?

LA VICOMTESSE.

Quatre !

Digitized by Google

CANOLLES.

Oh ! il y a bien un chef ?

LA VICOMTESSE.

Plus vieux que les autres, cinquante-cinq à soixante ans, rond d'épaules, chapeau brodé, plume blanche.

CANOLLES.

Le duc d'Épernon.

LA VICOMTESSE.

Le gouverneur de la Guyenne ?

CANOLLES.

Bon ! voilà que je vous conte mes affaires ; je n'en fais jamais d'autres... Mais n'importe, vous me rendez un assez grand service pour que je n'y regarde pas de si près... Ainsi, c'est convenu (lui tendant la main), vous m'avez sauvé la vie !

LA VICOMTESSE.

Oh ! monsieur, vous exagérez sans doute le service que je vous ai rendu.

CANOLLES.

Non, d'honneur, c'est comme je vous le dis ; je connais le duc, il est brutal en diable ; quant à vous, mon jeune sauveur, vous êtes un modèle de perspicacité, un type de charité chrétienne... Mais, dites-moi, avez-vous poussé l'obligeance jusqu'à prévenir...?

LA VICOMTESSE.

Où ?

CANOLLES.

Là-bas, dans la petite maison.

LA VICOMTESSE.

Comment cela m'eût-il été possible ? Je suis depuis deux heures ici, je ne connais personne.

CANOLLES.

C'est qu'elle va m'attendre... Pauvre Nanon !

LA VICOMTESSE.

Nanon !... Nanon de Lartigues ?

CANOLLES.

Ah çà ! mais qu'est-ce que cela signifie ? vous voyez des hommes s'embusquer sur la route, vous devinez à qui ils en veulent ; je vous dis un nom de baptême, et vous dites le nom de famille ; vous êtes sorcier, avouez-moi la chose, ou sinon je vous dénonce et vous fais condamner au feu par le parlement de Bordeaux.



Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Oh ! cette fois, vous en conviendrez, il ne faut pas être bien malin pour vous avoir dépisté... Une fois que vous aviez dénoncé le duc d'Épernon pour votre rival, il était évident que, si vous nommiez une Nanon quelconque, c'était Nanon de Lartigues.

CANOLLES.

Vous la connaissez ?

LA VICOMTESSE.

Par exemple !

CANOLLES.

Oh ! ne vous effarouchez pas : Nanon est une charmante fille, pleine de fidélité à ses promesses, tant qu'elle trouve du plaisir à les garder, toute dévouée à celui qu'elle aime, tant qu'elle aime celui là... Je devais souper avec elle ce soir; mais le duc a renversé la marmite, n'en parlons plus; demain, le duc sera parti, et, si vous le voulez, demain, je vous présenterai à elle.

LA VICOMTESSE.

Merci, monsieur, je ne connais mademoiselle de Lartigues, que de nom et ne désire pas la connaître autrement.

CANOLLES.

Et vous avez tort, morbleu ! Nanon est une fille bonne à connaître de toute façon.

LA VICOMTESSE.

Mais, en attendant, monsieur, voilà une femme horriblement compromise, et qui, si elle n'est pas prévenue...

CANOLLES.

Vous avez raison, mon jeune Nestor, et j'oubliais, dans le charme de votre conversation, mes devoirs de gentilhomme. Voyons, vous savez qu'en bonne guerre, quand la force est inutile, il faut employer la ruse... Aidez-moi à ruser.

LA VICOMTESSE.

Je ne demande pas mieux ; mais de quelle façon ?

CANOLLES.

Attendez !... L'auberge a deux portes.

LA VICOMTESSE.

Je n'en sais rien.

CANOLLES.

Je le sais, moi : une qui donne sur la grande route, l'autre qui donne sur la campagne ; je décris un demi-cercle et je

Digitized by Google

ais frapper chez Nanon, dont la maison a aussi une porte le derrière.

LA VICOMTESSE.

Oui, pour que l'on vous surprenne dans la maison !

CANOLLES.

Je ne ferai qu'entrer et sortir.

LA VICOMTESSE.

Si vous entrez, vous ne sortirez plus.

CANOLLES.

Décidément, vous êtes magicien.

LA VICOMTESSE.

Alors, ce sera bien pis, car vous serez peut-être tué sous ses yeux.

CANOLLES.

Bah ! il y a des armoires.

LA VICOMTESSE.

Oh ! monsieur !...

CANOLLES.

Ah çà ! êtes-vous chevalier de Malte, ou par hasard vous destine-t-on à l'Église ?

LA VICOMTESSE.

Au fait, vous avez raison, monsieur, allez !... car, en vérité, moi, je ne sais pas de quoi je me mêle ; allez, mais cachez-vous bien.

CANOLLES.

Eh bien, moi, j'ai tort, et c'est vous qui avez raison. Mais comment la prévenir, mordieu ?

LA VICOMTESSE.

Il me semble qu'une lettre...

CANOLLES.

Sans doute, une lettre... Mais qui la portera ?

LA VICOMTESSE.

Je croyais vous avoir vu un laquais... Un laquais en pareille circonstance ne risque que des coups de bâton, tandis qu'un gentilhomme risque sa vie.

CANOLLES.

En vérité, je perds la tête, et Castorin, vous l'avez dit, fera la commission à merveille... (Il remonte et appelle.) Maître Biscarros ! maître Biscarros !... (Biscarros montre sa tête.) Du papier, de l'encre et une plume ; puis envoyez-moi mon laquais. (Biscarros sort.) Maintenant, mon gentilhomme, j'es-

Digitized by Google

père que vous me ferez la grâce de me dire à qui je dois des remercîments pour tant de bons avis.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, je suis le vicomte de Cambes.

CANOLLES.

Ah ! bon ! j'ai entendu parler d'une charmante vicomtesse de Cambes, qui a bon nombre de terres aux environs du fort Saint-Georges, et qui est amie de madame la princesse.

LA VICOMTESSE.

C'est ma belle sœur, monsieur.

CANOLLES.

Ah ! ma foi, je vous en fais mon compliment, vicomte; j'espère que, si l'occasion me favorise, vous me présenterez à elle... Moi, je suis le baron de Canolles, capitaine dans Navailles, et, de plus, votre bien reconnaissant serviteur !

LA VICOMTESSE.

Vous êtes le baron de Canolles ?

CANOLLES.

Vous me connaissez ?

LA VICOMTESSE.

De réputation seulement.

CANOLLES.

Et de mauvaise réputation, n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE.

Oh !

CANOLLES.

Que voulez-vous! chacun suit sa nature; moi, j'aime la vie agitée.

LA VICOMTESSE.

Vous êtes parfaitement libre de vivre comme vous voulez, baron. (Biscarros entre avec papier, plume et encre.) Mais voilà qu'on vous apporte ce qu'il vous faut pour écrire.

CANOLLES, allant à la table.

Merci! (A part.) Le singulier petit bonhomme ! (A Biscarros.) Et mon domestique ?

BISCARROS.

Il vient, monsieur.

LA VICOMTESSE, faisant des signes à Biscarros, pendant que Canolles écrit.

Personne n'est venu ?

Digitized by Google

BISCARROS.

Personne!

CANOLLES.

Hein! que dites-vous, maître Biscarros?

BISCARROS.

Rien ; je fais la carte du souper avec monsieur.

CANOLLES.

Bravo !... (Tout en écrivant.) Voulez-vous de moi pour convive, vicomte?

LA VICOMTESSE.

Impossible, monsieur de Canolles: j'attends quelqu'un.

CANOLLES, à part.

Décidément, son respectable père l'aura élevé dans l'horreur des Canolles...

(Il écrit.)

LA VICOMTESSE.

Si la personne que j'attends arrive, ne la faites pas entrer, mais prévenez-moi.

BISCARROS.

Il sera fait comme vous le désirez... Mais qu'il se dépêche, ou le souper...

LA VICOMTESSE.

Allez, maître Biscarros.

(Biscarros sort. Pendant ce temps, Castorin est entré, et est allé se placer près de son maître.)

CANOLLES.

Ah ! vous êtes là!

CASTORIN.

Oui, monsieur.

CANOLLES.

Monsieur Castorin, vous savez que, pour ce soir, la campagne est finie.

CASTORIN.

Que dit donc monsieur?

CANOLLES.

Pour moi, mais pas pour vous; venez çà, et dites-moi où vous en êtes avec mademoiselle Francinette.

CASTORIN.

Mais, monsieur, je ne sais pas si je dois...

Digitized by Google

CANOLLES.

Soyez tranquille, maître fat, je n'ai aucune intention sur elle.

CASTORIN.

En ce cas, monsieur, c'est autre chose.

CANOLLES.

Parlez donc.

CASTORIN.

Mademoiselle Francinette a eu l'intelligence d'apprécier mes qualités.

CANOLLES.

Vous êtes au mieux avec elle, n'est-ce pas, monsieur le laquais? Fort bien; prenez ce billet, alors, et tournez par la prairie.

CASTORIN.

Je sais le chemin.

CANOLLES.

C'est juste! Allez heurter à la porte de service; vous connaissez sans doute cette porte?

CASTORIN.

Parfaitement!

CANOLLES.

Et remettez ce billet à mademoiselle Francinette.

CASTORIN, après une fausse sortie.

Ah! pardon, monsieur.

CANOLLES.

Quoi encore?

CASTORIN.

Si l'on ne m'ouvrait pas cette porte, par hasard?

CANOLLES.

C'est que vous seriez un sot, et, moi, je serais, dans ce cas, un gentilhomme bien à plaindre d'avoir à mon service un bélître tel que vous... Mais vous avez une manière de frapper, j'en suis sûr.

CASTORIN.

Oh! oui, monsieur, j'en ai une... Je frappe d'abord deux coups à intervalles égaux, puis...

CANOLLES.

Je ne vous demande pas comment vous frappez; peu m'importe, pourvu que l'on vous ouvre... Allez donc, et, si l'on vous surprend, mangez le papier, ou je vous coupe les

Digitized by Google

oreilles à votre retour, si ce n'est pas déjà fait... Eh bien, vous n'êtes pas parti?

CASTORIN.

Si fait, monsieur, si fait.

CANOLLES.

Eh bien, que faites-vous?

CASTORIN.

Monsieur...

CANOLLES.

Vous savez bien que ce n'est pas par cette porte-là, mais par celle-ci.

CASTORIN.

C'est vrai!

(Il sort par la porte à droite; pendant ce temps, la Vicomtesse, qui a causé à la porte du fond avec Biscarros, revient en scène.)

LA VICOMTESSE.

Et maintenant, monsieur le baron...

CANOLLES.

Me voilà, vicomte. Avez-vous encore un conseil à me donner.

LA VICOMTESSE.

Non; mais j'ai une prière à vous faire.

CANOLLES.

Laquelle?

LA VICOMTESSE.

C'est de choisir l'endroit où vous désirez souper, attendu que, n'ayant point de préférence, si vous désirez rester ici...

CANOLLES.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Moi, je passerai dans une autre chambre.

CANOLLES.

Ah! ah! c'est-à-dire que...?

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire que la personne que j'attends est arrivée, et...

CANOLLES.

Et que vous désirez vous débarrasser du baron de Canolles?

LA VICOMTESSE.

Oh! baron...

Digitized by Google

CANOLLES.

Vicomte, vous êtes le premier en date, la table est mise ici pour vous, il est juste que je me retire.

BISCARROS.

Le souper de M. le baron est servi dans la chambre à côté.

CANOLLES.

Mais c'est égal, ce n'est pas gentil, de me renvoyer, de me laisser souper seul comme un lépreux, à moins que votre compagnon, votre ami, votre inconnu ne soit une inconnue!... auquel cas, vous comprenez, quoique vous ayant offert de vous conduire chez Nanon, vous pouvez bien, à votre tour... Non?... Toute liberté, vicomte, n'en parlons plus... Maître Biscarros, combien coûtent tous les carreaux qui sont à cette fenêtre?

BISCARROS.

Mais trois pistoles.

CANOLLES.

Voici les trois pistoles; marche devant, et, s'il y a quelque chose à redire à ton souper, tu passeras par là!

(Il entre dans le cabinet.)

BISCARROS.

Oh! je ne crains rien, monsieur.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII

### LA VICOMTESSE, RICHON.

LA VICOMTESSE, allant vivement à la porte.

Entrez, Richon!

RICHON.

Nous sommes observés, à ce qu'il paraît?

LA VICOMTESSE.

Non, pas précisément; mais, comme j'étais avec un gentilhomme qui me semble assez indiscret, j'ai pris mes précautions.

RICHON.

Et il est ...?

LA VICOMTESSE.

Là, dans la chambre à côté.

Digitized by Google

RICHON.

Vous le nommez?

LA VICOMTESSE.

Le baron de Canolles.

RICHON.

Ah! c'est vrai, on m'a dit, en effet, que la belle Nanon de Cartigues demeurait dans les environs.

LA VICOMTESSE.

Ici, à cinq cents pas de cette auberge.

RICHON.

Cela explique la présence du baron de Canolles à l'auberge du *Veau d'or*.

LA VICOMTESSE.

Vous le connaissez?

RICHON.

Qui? le baron?... Oui, je pourrais même dire que je suis son ami, si M. de Canolles n'était pas d'excellente noblesse, tandis que, moi, je ne suis qu'un pauvre roturier.

LA VICOMTESSE.

Les roturiers comme vous, Richon, valent des princes, dans la situation où nous sommes.

RICHON.

Êtes-vous sûre de n'avoir pas été reconnue par lui ?

LA VICOMTESSE.

On reconnaît mal ceux qu'on n'a jamais vus.

RICHON.

Aussi est-ce deviné que j'aurais dû dire.

(Biscarros entre avec un plat qu'il pose sur la table.)

LA VICOMTESSE.

En effet, il me regardait fort.

RICHON.

Je le crois bien ! on ne rencontre pas tous les jours des gentilshommes de votre tournure... C'est bien, maître Biscarros, allez! si nous avons besoin de quelque chose, nous appellerons.

LA VICOMTESSE.

C'est un joyeux cavalier, à ce qu'il m'a semblé, que le baron de Canolles.

RICHON.

Joyeux et bon, un charmant esprit et un grand cœur. Le



Digitized by Google

Gascon, vous le savez, n'est point médiocre : il est tout bon ou tout mauvais. Celui-là est excellent en amour comme en guerre ; c'est à la fois un petit-maître et un brave capitaine. Je suis fâché qu'il tienne contre nous... En vérité, vous eussiez dû, puisque le hasard l'a mis en relation avec vous, essayer de le gagner à notre cause.

LA VICOMTESSE.

Comment ! cet écervelé ?

RICHON.

Eh ! mon Dieu, sommes-nous donc si sérieux et si raisonnables, nous autres qui manions de nos mains imprudentes la torche de la guerre civile, comme nous ferions d'un cierge d'église ? Est-ce un homme bien sérieux que M. de Mazarin, fils d'un pêcheur de Piscina, qui s'est fait premier ministre non par ambition, mais par avarice ? Est-ce une femme bien sérieuse que madame de Condé, qui, encore hier, ne s'occupait que de robes, de bijoux et de diamants, et qui, aujourd'hui, commande sa cavalerie et fait des coups d'État ? Est-ce un chef de parti bien sérieux que M. le duc d'Enghien, qui joue encore au polichinelle, et qui vient de mettre son premier haut-de-chausses, pour bouleverser toute la France ? Enfin, moi-même, suis-je donc un personnage bien grave, moi, le fils d'un meunier d'Angoulême, moi, l'ancien serviteur de M. de la Rochefoucauld, moi à qui, un jour, mon maître a donné une épée que je me suis bravement mise au côté en m'improvisant homme de guerre ? Et cependant, voilà le fils du meunier d'Angoulême devenu capitaine ; le voilà qui va être colonel, gouverneur de place ; qui sait ? le voilà qui arrivera peut-être à tenir, pendant dix minutes, une heure, un jour même, le destin d'un royaume entre ses mains ! Vous voyez, cela ressemble fort à un rêve, et cependant je le prendrai pour une réalité jusqu'au jour où quelque grande catastrophe me réveillera.

LA VICOMTESSE.

Et, ce jour-là, malheur à ceux qui vous réveilleront, Richon ! car vous serez un héros.

(Elle le conduit à la table.)

RICHON.

Un héros ou un traître, selon que nous serons les plus forts ou les plus faibles.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Ah çà ! mais sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui, que vous mettiez ainsi tout au pis, mon cher Richon ?... La guerre civile est une chose triste, je le sais, mais parfois nécessaire.

RICHON.

Oui, nécessaire... comme la peste !... Oh ! vous ne comprenez pas la guerre, vous autres femmes ; vous n'y voyez qu'un océan d'intrigues, et vous vous y plongez comme dans votre élément naturel. Et, tenez, je le disais l'autre jour à Son Altesse madame de Condé, et elle en convint avec moi, vous vivez dans une sphère d'où les feux d'artillerie qui nous tuent vous semblent de simples feux d'artifice.

LA VICOMTESSE.

En vérité, vous me faites peur, Richon, et, si je n'étais sûre de vous avoir là pour me protéger, je n'oserais plus me mettre en route... (Lui tendant la main.) Mais vous avez beau dire, sous votre escorte, je ne crains rien.

RICHON.

Ah ! mon escorte, c'est juste, vous m'y faites penser : il faudra vous en passer, de mon escorte, monsieur le vicomte.

LA VICOMTESSE.

Comment cela ?

RICHON.

La partie est rompue.

LA VICOMTESSE.

Mais ne deviez-vous pas revenir avec moi à Chantilly?

RICHON.

C'est vrai, je devais revenir dans le cas où je ne serais pas nécessaire ici. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, mon importance a tellement grandi, que j'ai reçu, de madame la princesse, l'ordre de ne pas quitter les environs du fort de Vayres, sur lequel il paraît que l'on a des projets.

LA VICOMTESSE.

Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là, Richon ! partir sans vous, partir avec ce digne Pompée, qui, tout en faisant le brave, est cent fois plus poltron que moi, traverser ainsi la moitié de la France, seule, ou à peu près ?... Oh ! non, je ne partirai pas, j'en jure ! Je mourrais de peur avant d'être arrivée.

Digitized by Google

RICHON.

A votre fantaisie, vicomtesse; cependant, prenez garde! on compte sur vous à Chantilly, et les princes ne sont pas longs à perdre patience, surtout quand ils attendent de l'argent. A propos d'argent, êtes-vous bien riche? Je vous demande pardon, mais c'est une question que l'on m'a fort recommandé de vous faire.

LA VICOMTESSE.

Mais non; j'ai à grand'peine recueilli chez mes fermiers une vingtaine de mille livres, que j'ai là, en or, voilà tout.

RICHON.

Voilà tout! Peste! comme vous y allez! parler avec un pareil mépris d'une pareille somme, dans un pareil moment vingt mille livres... Vous êtes moins riche que M. de Mazarin, mais vous êtes plus riche que le roi.

LA VICOMTESSE.

Ainsi, vous croyez que cette humble offrande sera acceptée?

RICHON.

Avec reconnaissance! vous apportez à madame de Condé de quoi payer une armée.

LA VICOMTESSE.

Et vous dites que l'on attend cet argent avec impatience?

RICHON.

Oui; et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de partir ce soir même.

LA VICOMTESSE.

Ce soir? pendant la nuit?

RICHON.

Tant mieux! plus il fera obscur, moins on verra que vous avez peur, et vous rencontrerez plus poltrons que vous, qui vous ferez fuir... D'ailleurs, il y a partout des soldats du roi, et nous ne sommes pas encore en guerre.

(La Vicomtesse et Richon se lèvent; Pompée entre et descend.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, POMPÉE.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison, je pars. N'avez-vous pas quelques commissions particulières pour Son Altesse?

Digitized by Google

RICHON.

Ah! je le crois bien! vous me rappelez le plus important.

LA VICOMTESSE.

Vous lui avez écrit?

RICHON.

Non; il n'y a que deux mots à lui transmettre.

LA VICOMTESSE.

Lesquels?

RICHON.

*Bordeaux! Oui!*

LA VICOMTESSE.

Elle saura ce que cela veut dire?

RICHON.

Parfaitement! et, sur ces deux mots, elle peut partir en toute assurance.

LA VICOMTESSE, à Pompée, qui est descendu et qui écoute.

Allons, Pompée!

POMPÉE.

Quoi, monsieur le vicomte?

LA VICOMTESSE.

Il faut partir, mon ami.

POMPÉE.

Partir? Mais il va faire un orage affreux!

RICHON.

Que diable dites-vous donc là, Pompée? Il n'y a pas un nuage au ciel.

POMPÉE.

Mais, pendant la nuit, nous pouvons nous tromper de chemin.

RICHON.

Ce serait difficile : vous n'avez que la grande route à suivre, et, d'ailleurs, il fait un clair de lune magnifique.

POMPÉE.

Clair de lune, clair de lune... Vous comprenez que ce n'est pas pour moi ce que j'en dis, monsieur Richon.

RICHON.

Parbleu! un vieux soldat.

POMPÉE.

Quand on a fait la guerre aux Espagnols, et qu'on a été blessé à la bataille de Corbie...

Digitized by Google

RICHON.

On n'a plus peur de rien. Eh bien, cela tombe à merveille, attendu que le vicomte n'est pas rassuré du tout.

POMPÉE, à la Vicomtesse.

Oh ! oh ! vous avez peur ?

LA VICOMTESSE.

Pas avec toi, mon brave Pompée ; car je te connais, et je sais que tu te ferais tuer avant que l'on arrivât à moi.

POMPÉE.

Sans doute. Si cependant vous aviez trop peur, il faudrait attendre à demain.

LA VICOMTESSE.

Impossible, mon bon Pompée. Tiens, assure cet or sur la croupe de ton cheval ; je te rejoins dans un instant.

POMPÉE.

C'est une grosse somme pour s'exposer la nuit.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a point de danger ; du moins, Richon le dit. Voyons, les pistolets sont-ils aux fontes, l'épée au fourreau, le mousqueton au crochet ?

POMPÉE, se redressant.

Vous oubliez, monsieur le vicomte, que, lorsqu'on a été soldat toute sa vie, on ne se laisse pas prendre en défaut. Oui, monsieur, chaque chose est à sa place.

RICHON.

Voyez si l'on peut avoir peur avec un pareil compagnon !

POMPÉE, à la Vicomtesse.

Dites donc, et l'embuscade ?

LA VICOMTESSE.

Nous lui tournons le dos... Et puis ils étaient à pied.

POMPÉE.

Et nous sommes à cheval... Je vais faire donner au mien double ration d'avoine.

(Il sort.)

## SCÈNE X

### RICHON, LA VICOMTESSE.

RICHON.

Bon voyage, vicomte !

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Merci du souhait; mais la route est longue! Ah çà! notre baron ne va-t-il pas épier mon départ?

RICHON.

Oh! dans ce moment-ci, il fait ce que nous aurions dû faire, c'est-à-dire qu'il soupe, et, pour peu que son souper ait valu le nôtre, il est trop bon convive pour quitter la table sans un puissant motif; d'ailleurs, je reste ici, et je le retiens.

LA VICOMTESSE.

Alors, faites-lui mes excuses sur mon impolitesse envers lui. Je ne veux pas, si je le rencontre un jour en moins généreuses dispositions qu'il n'était aujourd'hui, qu'il me cherche une querelle; avec cela que ce doit être un véritable raffiné, votre baron.

RICHON.

Vous avez dit le mot, il serait homme à vous suivre au bout du monde, rien que pour croiser l'épée avec vous. Mais soyez tranquille, je lui ferai vos compliments.

LA VICOMTESSE.

Bien! Adieu, Richon... (Revenant.) Dites donc, je pense à ce que vous me disiez tout à l'heure : si ce Canolles est aussi brave capitaine et aussi bon gentilhomme que vous le dites...

RICHON.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi ne tenteriez-vous pas de l'embaucher dans notre parti?... Il pourrait nous rejoindre, soit à Chantilly, soit pendant le voyage... Le connaissant déjà un peu, je le présenterais... (Richon sourit.) Au reste, prenez que je n'ai rien dit, et faites ce que vous croirez devoir faire... Adieu! adieu!

## SCÈNE XI

RICHON, seul.

Allez grossir ce conseil de femmes, auquel des hommes sont assez fous pour obéir! allez jeter un nouveau germe de haine ou d'amour au milieu de ce monde de passions! Guerre des femmes, guerre des femmes... Oh! que le peuple, dans

Digitized by Google

sa souveraine sagesse, a bien baptisé l'étrange guerre que nous faisons !

## SCÈNE XII

### RICHON, CANOLLES.

CANOLLES, en gaieté.

Ah ! voilà mon petit gentilhomme... Tiens, il me semble qu'il a grandi depuis notre séparation... Dites donc, vicomte... Ah ! pardon, ce n'est pas vous... mais c'est... Mort de ma vie ! mais c'est Richon ! un ami de dix ans pour un ami de deux heures. Ah ! pardieu ! vous arrivez bien.

RICHON.

Bonjour, baron... En quoi suis-je le bienvenu?

CANOLLES.

J'avais besoin de trouver quelqu'un à qui faire l'éloge de maître Biscarros, n'ayant même pas là ce drôle de Castorin, que j'ai envoyé en commission, et qui se sera fait rompre les os... Avez-vous soupé comme nous, vous? Écoutez le menu : potage de bisques, hors-d'œuvre, huîtres marinées, anchois et petits pieds, chapon aux olives, avec une bouteille de médoc dont vous trouverez là-bas le cadavre sur le champ de bataille; un perdreau truffé, des pois au caramel, une gelée de merises; le tout arrosé d'une bouteille de chambertin, gisante comme le médoc. De plus, le dessert... Ah ! mais il me semble que vous n'avez pas été mal traité, vous... Une bouteille de l'ermitage, à peine écornée, sarpejeu ! (Il va à la table.) Richon, il faut qu'elle y passe comme les autres... Ah ! que je suis de belle humeur, et que maître Biscarros est un grand maître !... (Il vient chercher Richon et le fait asseoir à la table.) Mettez-vous là, Richon. Vous avez soupé?... Eh bien, moi aussi, j'ai soupé. Qu'est-ce que cela prouve?... Nous recommencerons.

RICHON.

Merci, baron, je n'ai plus faim.

CANOLLES, versant à boire.

J'admets cela; à la rigueur, on peut n'avoir pas faim; mais on doit toujours avoir soif... Goûtez-moi cet ermitage... Ainsi, vous avez soupé, soupé avec le petit bélître de vicomte?... Non pas, je me trompe, cher ami; c'est un char-

Digitized by Google

mant garçon, au contraire, auquel je dois le plaisir de savourer la vie par son beau côté, au lieu de rendre l'âme par trois ou quatre trous que comptait faire à ma peau ce brave duc d'Épernon. Je lui suis donc reconnaissant, à ce joli vicomte, à ce ravissant Ganimède. Oh ! Richon, Richon, vous m'avez bien l'air d'être ce que l'on dit, c'est-à-dire un véritable serviteur de M. de Condé.

RICHON.

Allons donc, baron ! n'ayez pas de ces idées-là, vous me feriez mourir de rire.

CANOLLES, écoutant le bruit d'un galop de chevaux.

Eh ! qu'est-ce que c'est que cela ?

RICHON.

Je crois m'en douter.

CANOLLES.

Dites, alors.

RICHON.

C'est notre petit gentilhomme qui part.

CANOLLES.

Sans me dire adieu ?... Décidément, c'est un croquant.

RICHON.

Non pas, mon cher baron, c'est un homme pressé, voilà tout.

CANOLLES.

Quelles singulières façons ! Où a-t-on élevé ce garçon-là ? Je serais capable d'aller tout casser chez son précepteur. Richon, mon ami, je vous préviens qu'il vous fait tort : on ne se conduit pas ainsi entre gentilshommes... Corbleu ! je crois que, si je le tenais, je lui frotterais les oreilles...

RICHON.

Ne vous fâchez pas ; le vicomte n'est pas si mal élevé que vous croyez ; car il m'a, en partant, chargé de vous exprimer tous ses regrets, et de vous dire mille choses flatteuses.

CANOLLES.

Bon ! bon ! eau bénite de cour, qui d'une grande impertinence fait une petite impolitesse, voilà tout. Corbleu ! je suis d'une humeur féroce ; cherchez-moi donc querelle, Richon... Vous ne voulez pas ? Sarpejeu ! attendez ; Richon, mon ami, je vous trouve fort laid.

RICHON.

Avec cette humeur-là, baron, vous seriez, si nous jouions,



Digitized by Google

capable de me gagner cent pistoles, ce soir : le jeu favoris les grands chagrins, vous le savez.

CANOLLES, remontant au fond et criant.

Des cartes ! Ah ! pardieu ! le jeu ! oui, le jeu, vous avez rai son, mon ami ; voilà une parole qui me réconcilie avec vous Richon, vous êtes beau comme Adonis, et je pardonne à M. d Cambes. — Biscarros, des cartes !

RICHON.

Non, non, inutile, mon ami.

CANOLLES.

Comment, inutile ?

RICHON.

Oui, je n'ai pas le temps de jouer.

CANOLLES.

Pas le temps de jouer, pas le temps de boire...

RICHON.

Cher baron, j'ai des affaires très-pressées.

CANOLLES.

Et vous me quittez ?

RICHON.

Je vous quitte !

(Il va prendre son chapeau et son épée.)

CANOLLES.

Ah çà ! mais je vais m'ennuyer horriblement ici, tout seul. Je n'ai pas la moindre envie de dormir, moi. Si je vous proposais de vous accompagner, Richon ?

RICHON.

Je refuserais cet honneur, baron ; les affaires du genre de celle dont je suis chargé se traitent sans témoins.

CANOLLES.

Fort bien ; vous allez de quel coté ?

RICHON.

J'allais vous prier de ne pas me faire cette question.

CANOLLES.

De quel côté est allé le vicomte ?

RICHON.

Je dois vous répondre que je n'en sais rien.

CANOLLES.

Mon cher Richon, vous êtes, ce soir, tout confit de mystères ; mais liberté complète. Un dernier verre, et adieu !

Digitized by Google

RICHON.

A votre santé, et adieu !

(Il sort.)

## SCÈNE XIII

CANOLLES, seul.

Bon voyage ! Ah çà ! mais... que diable y a-t-il donc contre moi dans ce damné pays ? Les uns courent après moi pour me tuer, les autres me fuient comme si j'avais la peste... Corbleu ! je n'ai plus faim; je sens que je m'attriste, je suis capable de me griser ce soir comme un lansquenet... Holà ! Castorin, venez ici que je vous rosse... Que diable Richon peut-il avoir à faire avec ce petit impertinent de vicomte, et d'où viennent ces allées, ces venues, cet air de mystère?... Ah ! double bœuf ! ils conspirent ! c'est cela ; voilà qui m'explique tout ! Maintenant, pour qui conspirent-ils? est-ce pour le coadjuteur? est-ce pour le parlement? est-ce pour le roi ? est-ce pour la reine? est-ce pour M. de Mazarin ? est-ce pour madame de Condé ?... Ma foi, cela m'est bien égal... La soif m'est revenue. (Il se verse à boire.) Mais Richon, conspirer avec un enfant de seize ans, avec... (Il aperçoit un gant que la Vicomtesse a laissé tomber.) Tiens, qu'est-ce que cela ? (Il ramasse le gant.) Son gant !... un joli petit gant, ma foi, musqué, élégant, brodé ; brodé comme un gant de femme. (Il essaye de le mettre.) Ouais ! qu'est-ce que cette main-là ? Il est impossible qu'un homme mette un pareil gant... Oh ! triple sot que tu es, Canolles ! cette rougeur, cette retenue, ce refus de souper avec moi, ces délicatesses à l'endroit de la pauvre Nanon... C'est une femme !... une femme !... Oh ! par exemple, madame, vous me permettrez... Que diable ! quand on sauve la vie aux gens, cela engage... Biscarros ! Castorin ! Biscarros !

## SCÈNE XIV

CANOLLES, CASTORIN, puis BISCARROS.

CASTORIN, entrant par la porte de côté.

Ah ! monsieur ! à moi ! à l'assassinat ! au meurtre !

CANOLLES.

Castorin ! viens ici !

Digitized by Google

CASTORIN.

Oh ! monsieur, les porte-bâton de M. d'Épernon m'ont roué de coups !

CANOLLES, écrivant.

Très-bien !

CASTORIN.

Comment, monsieur, très-bien? Mais je n'ai pas pu remettre la lettre.

CANOLLES.

Très-bien !

CASTORIN.

Mais mademoiselle Nanon n'est pas prévenue.

CANOLLES.

Très-bien !... Biscarros ! Biscarros !

BISCARROS, entrant.

Monsieur?

CANOLLES.

Mon chapeau, mon manteau, mon épée ! (A Castorin.) Ma lettre?

CASTORIN.

La voilà... Oh la la ! monsieur, les côtes !... j'en ai pour quinze jours à rester au lit.

CANOLLES.

Selle les chevaux, nous partons.

CASTORIN.

Comment, nous partons?

CANOLLES.

Allons, dépêchons !

CASTORIN.

Mais, monsieur...

(Canolles frappe sur la table; Castorin, effrayé, se sauve.)

## SCÈNE XV

### BISCARROS, CANOLLES.

CANOLLES.

Cette lettre par un de tes garçons à mademoiselle Nanon de Lartigues, à elle, ou à mademoiselle Francinette; tu comprends !

Digitized by Google

BISCARROS.

Pardieu!

CANOLLES.

Et maintenant, le vicomte?

BISCARROS.

Comment, le vicomte?

CANOLLES.

Oui, par où est-il parti? par quelle route?

BISCARROS.

Par la route de Paris.

CANOLLES.

Ce gant, c'était bien à elle, n'est-ce pas?

BISCARROS.

A elle?...

CANOLLES.

Oui, à lui ou à elle, peu importe. Oh! je la rejoindrai! oh! je baiserai la main qui a servi de moule à ce gant!... (Saisissant Biscarros à la gorge.) Biscarros! Biscarros, vous êtes un misérable de ne pas m'avoir dit que le vicomte était une femme.

BISCARROS.

Monsieur le baron! monsieur le baron! vous m'étranglez!

CANOLLES, lui jetant sa bourse.

Tiens, et tais-toi... Je te recommande le billet pour mademoiselle Francinette!... Mon cheval! mon cheval!

BISCARROS.

Est-il Dieu possible qu'un gant mette un homme dans cet état-là!

Digitized by Google

# ACTE DEUXIÈME

## TROISIÈME TABLEAU

Chez Nanon. — Boudoir avec porte au fond. Grande fenêtre à balcon.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

NANON, FRANCINETTE.

NANON, assise sur le canapé.

Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que ces cris que nous avons entendus tout à l'heure? vous êtes-vous informée?

FRANCINETTE.

Oh! madame, c'est ce pauvre Castorin qui a voulu pénétrer ici par la petite porte de la prairie, et qui est tombé, à ce qu'il paraît, dans une embuscade.

NANON.

Dans une embuscade?

FRANCINETTE.

Madame, je crois que M. le duc a été prévenu que nous attendions ce soir M. de Canolles, et qu'il a placé des hommes armés de mousquets sur la route du maître, et des hommes armés de bâtons sur la route du valet.

NANON.

Ah! mon Dieu, que me dites-vous là!

FRANCINETTE.

Tenez, madame, tenez, voyez au clair de la lune...

NANON.

Quatre hommes armés, précédés d'un homme en manteau... L'homme au manteau, c'est le duc.

FRANCINETTE.

Le duc!

NANON, regardant la table.

Je suis perdue!... Ces deux couverts, ces deux fauteuils, cette table dressée... Jamais je n'aurai le temps...

FRANCINETTE.

Si j'ordonnais à Baptiste de ne point ouvrir?

Digitized by Google

NANON.

Non pas ! au contraire, allez ouvrir vous-même. C'est M. le duc que j'attendais, et non M. de Canolles... Servez !

(Francinette sort; on entend un coup sec frappé à la porte.)

## SCÈNE II

NANON, seule.

Ce gobelet par la fenêtre; celui du duc, à sa place; ce couvert dans ce tiroir... Où est donc le couvert du duc?... Ah ! le voici... Maintenant, le vin, le vin qu'il a l'habitude de boire... (Elle prend une bouteille de vin dans une armoire et la met sur la table.) Allons, allons, Nanon, le reste te regarde. (On entend le bruit des pas dans l'escalier. — Ouvrant la porte.) Mais venez donc, mon duc, venez donc ! Ah ! mon rêve ne m'a donc pas trompée, cher duc !

## SCÈNE III

NANON, LE DUC.

LE DUC.

Un instant, mademoiselle, un instant ! et commençons par nous expliquer, s'il vous plaît.

(Il regarde de tous les côtés.)

NANON.

Qu'avez-vous donc, mon cher duc? est-ce que vous avez oublié quelque chose la dernière fois que vous êtes venu, que vous regardez ainsi de tous côtés ?

LE DUC.

Oui, j'ai oublié de vous dire que je n'étais pas un sot, un Géronte, comme M. Cyrano de Bergerac en met dans ses comédies.

NANON.

Je ne vous comprends pas ; expliquez-vous, je vous en supplie.

LE DUC.

Hum ! hum !...

NANON, avec une révérence,

J'attends le bon plaisir de Votre Seigneurie.

Digitized by Google

LE DUC.

Le bon plaisir de Ma Seigneurie est que vous me disiez pourquoi ce souper.

NANON.

Parce que, comme je vous le répète, j'ai fait un rêve, lequel m'anonçait que, quoique vous m'eussiez quittée hier, vous reviendriez aujourd'hui.

LE DUC.

Et ce charmant négligé, madame?

NANON.

Mais il me semble que, lorsque j'attends monseigneur, je l'attends avec costume de guerre.

LE DUC.

Ainsi, vous m'attendiez?

NANON.

Ah çà! monseigneur, je crois, Dieu me pardonne, que vous avez envie de regarder dans les armoires. Seriez-vous jaloux, par hasard?

LE DUC, ôtant son manteau et s'asseyant sur le canapé.

Moi, jaloux? Oh! non, Dieu merci! je n'ai pas ce ridicule. Vieux et riche, je sais que je suis fait pour être trompé; mais je veux prouver au moins à ceux qui me trompent que je ne suis pas leur dupe.

NANON.

Et comment leur prouverez-vous cela? Je suis curieuse de le savoir.

LE DUC.

Oh! ce ne sera pas difficile... Je ne fais pas de rêves... A mon âge, on ne rêve plus, même éveillé; mais on reçoit des lettres; lisez celle-ci, elle est intéressante.

NANON prend la lettre et lit.

« Monseigneur le duc d'Épernon est prévenu que, ce soir, un homme qui a des familiarités avec mademoiselle Nanon de Lartigues, viendra chez elle, et qu'il y restera à souper et... et à coucher. Comme on ne veut laisser à M. le duc d'Épernon aucune incertitude, on le prévient que ce rival heureux se nomme M. le baron de Canolles. » (A part.) L'écriture de Cauvignac!... Ah! je croyais bien cependant être débarrassée de lui. (Au Duc.) Est-il possible qu'un homme de votre genie, qu'un profond politique comme vous se laisse prendre à une lettre anonyme! Tenez, la voilà, votre lettre.

Digitized by Google

LE DUC.

Pardon, mais vous n'avez pas lu le post-scriptum.

NANON.

Le post-scriptum ?...

LE DUC.

Oui, lisez !

NANON, lisant.

« J'ai entre mes mains la lettre originale de mademoiselle Nanon de Lartigues à M. de Canolles. Je donnerai cette lettre en échange d'un blanc-seing que M. le duc me fera remettre aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, au bac d'Ison, où je l'attendrai. » (Parlé.) Et vous avez eu l'imprudence...?

LE DUC.

Votre écriture m'est si précieuse, chère dame, que je n'ai point pensé que je pusse payer trop cher une lettre de vous.

NANON.

Alors, vous avez ma lettre?

LE DUC.

La voici !... Oh ! lisez tout haut.

NANON, lisant.

« Je souperai à dix heures. Êtes-vous libre? Je le suis; en ce cas, soyez exact, mon cher Canolles, et ne craignez rien pour notre secret. »

LE DUC.

Voilà qui est clair, ce me semble.

NANON, joyeuse.

Ah !

LE DUC.

Ah ! vous avez un secret avec M. de Canolles?

NANON.

Eh bien, oui.

LE DUC.

Vous l'avouez?

NANON.

Il le faut bien, puisqu'on ne peut rien vous cacher. Maintenant, savez-vous ce que c'est que M. de Canolles?

LE DUC.

C'est votre amant, madame.

NANON.

Vous vous trompez, monsieur le duc: c'est... mon frère.

Digitized by Google

LE DUC.

Votre frère?... Ceci demande une explication.

NANON.

Et je vais vous la donner... A quelle époque mon père est-il mort?

LE DUC.

Mais voilà quinze mois, à peu près.

NANON.

A quelle époque avez-vous signé ce brevet de capitaine, pour M. de Canolles?

LE DUC.

Vers le même temps.

NANON.

Quinze jours après, monsieur.

LE DUC.

Quinze jours après, c'est possible.

NANON.

Il est triste pour moi de révéler la honte d'une autre femme, de révéler ce qui est notre secret, et non le vôtre, entendez-vous! mais votre jalousie étrange m'y pousse, vos façons cruelles m'y obligent... Je vous imite, monsieur le duc, je manque de générosité.

LE DUC.

Continuez, continuez!

NANON.

Eh bien, mon père était un avocat qui ne manquait pas d'une certaine célébrité, quoiqu'il soit mort sans fortune. Il y a vingt-huit ans, mon père était jeune, mon père était beau. Il aimait la mère de M. de Canolles, qu'on lui avait refusée parce qu'elle était noble et qu'il était roturier. L'amour se chargea de réparer, comme cela arrive souvent, l'erreur de la nature... Et pendant un voyage de M. de Canolles... Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas?

LE DUC.

Oui; mais comment cette grande amitié pour M. de Canolles vous a-t-elle prise si tard?

NANON.

Parce qu'à la mort de mon père seulement, j'ai su le lien qui nous unissait.

LE DUC.

Ah! ah!

Digitized by Google

NANON.

Vingt fois, j'ai voulu vous raconter cette histoire, bien sûre que vous feriez tout pour celui que j'appelle mon frère... Mais il m'a toujours retenue, toujours suppliée d'épargner la réputation de sa mère, qui vit encore. J'ai respecté ses scrupules, attendu que je les comprenais.

LE DUC.

Ah! vraiment!

NANON.

Et cependant, c'était sa fortune qu'il refusait.

LE DUC.

C'est d'une âme délicate.

NANON.

Et moi qui avais fait le serment que jamais ce mystère ne serait révélé à qui que ce fût au monde... Malheur à moi qui ai trahi le secret de mon frère!

LE DUC.

Vous dites « Malheur à moi! » Nanon, dites donc: « Bonheur pour tous!... » Je veux qu'il répare le temps perdu, ce cher Canolles; je ne le connais pas, je veux faire sa connaissance.

NANON.

Eh bien, je vous le présenterai demain.

LE DUC.

Demain?... Pourquoi pas ce soir?

NANON.

Comment, ce soir?

LE DUC.

Oui, que ne vient-il souper avec nous, ce garçon? Tenez, je vais à l'instant même l'envoyer chercher au *Veau d'or*.

NANON.

Pour qu'il sache qu'au mépris de mes serments, je vous ai tout dit?

LE DUC.

Bon! je serai discret.

NANON.

Ah çà! monsieur le duc, savez-vous que je vais vous faire une querelle?

LE DUC.

Pourquoi cela?

Digitized by Google

NANON.

Parce que, autrefois, vous étiez plus friand de tête-à-tête. Voyons, croyez-moi, il sera temps de l'envoyer chercher demain.

LE DUC.

Nous le renverrons après le souper, chère amie... Francinette ! Francinette !...

NANON.

Que faites-vous ?

LE DUC, à Francinette, qui entre.

Francinette, demandez les ordres de votre maîtresse.

NANON, s'asseyant sur le canapé.

Donnez les vôtres, monsieur le duc; n'êtes-vous pas chez vous ?

LE DUC.

Francinette, allez jusqu'à l'hôtel du *Veau d'or*, et dites a M. de Canolles que mademoiselle Nanon de Lartigues l'attend pour souper.

NANON, à Francinette, qui l'interroge des yeux.

Allez !... (A part.) J'espère qu'il comprendra à demi-mot.

LE DUC, s'asseyant près de Nanon.

Savez-vous pourquoi je tiens à voir votre frère ce soir, chère amie ?

NANON.

Je ne sais; à moins que ce ne soit pour vous assurer que M. de Canolles est bien mon frère.

LE DUC.

Est-ce que je doute quand vous avez dit une chose, chère amie ?... Non, c'est que, si cela lui convenait et à vous aussi, j'aurais justement une mission à lui donner pour la cour.

NANON.

Une mission ?

LE DUC.

Oui; mais cela vous séparerait, et...

NANON.

Oh ! ne craignez pas, mon cher duc; qu'importe la séparation, pourvu qu'elle lui soit profitable ! De près, je le servirais mal; car je vois que vous en êtes jaloux; mais, de loin, vous étendrez votre main puissante sur lui. Exilez-le, expatriez-le, si c'est pour son bien; pourvu que l'amour de

Digitized by Google

mon cher duc me reste, n'est-ce pas plus qu'il ne m'en faut pour me rendre heureuse?

LE DUC.

Eh bien, c'est dit, nous l'envoyons à Paris, à la cour, nous faisons sa fortune... (On gratte à la porte.) Qui est là?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANCINETTE.

FRANCINETTE.

Madame, M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau d'or*.

NANON.

Ah!

LE DUC.

M. le baron de Canolles n'est plus à l'hôtel du *Veau d'or?*

NANON.

Ah! vous vous trompez sûrement.

FRANCINETTE.

Madame, je répète ce que vient de me dire M. Biscarros, qui est venu lui-même pour dresser le souper.

NANON, à part.

Ah! ce cher Canolles, il aura tout deviné.

LE DUC.

Dites à maître Biscarros d'entrer.

NANON.

Voyons, mademoiselle, obéissez à M. le duc.

FRANCINETTE.

Venez, monsieur Biscarros, venez!

## SCÈNE V

LES MÊMES, BISCARROS, puis COURTANVAUX.

NANON, assise.

Monsieur, vous aviez ce soir, chez vous, un jeune gentilhomme nommé le baron de Canolles, n'est-ce pas?

LE DUC, assis près de la table.

Oui; qu'est-il devenu?

Digitized by Google

BISCARROS.

Monsieur, il est parti.

NANON.

Parti!

LE DUC.

Bien parti? véritablement parti?

BISCARROS.

Véritablement.

LE DUC.

Et où est-il parti?

BISCARROS.

Cela, je ne saurais vous le dire, car je l'ignore.

LE DUC.

Vous savez du moins quelle route il a prise?

BISCARROS.

Celle de Paris.

LE DUC.

Et à quelle heure a-t-il pris cette route?

BISCARROS.

Mais voilà une demi-heure, à peu près.

NANON.

Comment! il est parti ainsi, sans rien dire?

BISCARROS.

Dame, il m'avait recommandé de faire remettre une lettre à mademoiselle Francinette.

LE DUC.

Et pourquoi ne la lui avez-vous pas fait remettre, maraud?

BISCARROS.

J'ai mieux fait, je la lui ai remise moi-même.

LE DUC.

Francinette! Francinette!

FRANCINETTE.

Voilà!

LE DUC.

Pourquoi n'avez-vous pas remis à votre maîtresse la lettre que M. de Canolles avait laissée pour elle?

FRANCINETTE.

Monseigneur...!

BISCARROS.

Monseigneur, c'est quelque prince déguisé,

Digitized by Google

NANON.

Je ne la lui ai pas demandée, voilà pourquoi.

LE DUC.

Vous ne pouviez pas la lui demander, puisque vous ignoriez qu'elle eût été remise... Donnez cette lettre.

FRANCINETTE.

La voici !

LE DUC, prenant la lettre.

Hum !

FRANCINETTE, à Biscarros.

Imbécile!

LE DUC.

Qu'est-ce que ce grimoire?

NANON.

Lisez !

LE DUC,

« Chère Nanon, je profite du congé que m'accorde M. d'Epernon, et je vais, pour me distraire, faire un temps de galop sur la route de Paris... Au revoir! Je vous recommande ma fortune. » Mais il est fou, ce Canolles.

NANON, respirant.

Fou !... Et pourquoi?... Comment ! vous ne devinez pas ce dont il s'agit?

LE DUC.

Pas le moins du monde.

NANON.

Eh bien, mais Canolles a vingt-sept ans, il est jeune, il est beau, il est insouciant; à quelle folie pensez-vous qu'il donne la préférence? A l'amour! Il aura vu, de l'hôtel de M. Biscarros, passer quelque belle voyageuse, et il l'aura suivie.

LE DUC.

Amoureux! vous croyez Canolles amoureux?

NANON.

Sans doute. Tenez, demandez à maître Biscarros; n'est-ce pas, maître Biscarros, que j'ai deviné juste ?

(Francinette fait signe à Biscarros de dire oui.)

BISCARROS, à part.

Je crois que le moment est venu de réparer ma sottise, (Haut.) En effet, madame pourrait bien avoir raison,

Digitized by Google

NANON.

Vous le pensez?

BISCARROS.

Le fait est que vous m'ouvrez les yeux.

NANON.

Ah! contez-nous cela, maître Biscarros. Voyons, dites, quelles sont les voyageuses qui se sont arrêtées chez vous cette nuit?

LE DUC.

Oui, contez-nous cela.

BISCARROS.

Il n'est pas venu de voyageuses.

NANON, respirant.

Ah!

BISCARROS.

Mais seulement un petit gentilhomme châtain, mignon, potelé, qui ne mangeait pas, qui ne buvait pas, qui avait peur de se mettre en route la nuit... Un gentilhomme qui avait peur, comprenez-vous?

LE DUC.

Ah! ah! ah! oui, je comprends.

NANON.

Continuez, c'est charmant! Et sans doute le petit gentilhomme attendait M. de Canolles?

BISCARROS.

Non pas, non! Il attendait à souper un grand monsieur à moustaches; il a même quelque peu rudoyé M. de Canolles, quand M. de Canolles a voulu souper avec lui; mais il ne se démonta pas pour si peu de chose, le brave gentilhomme. Ah! c'est un compagnon entreprenant, et, ma foi, après le départ du grand, qui avait tourné à droite, il a couru après le petit, qui avait tourné à gauche.

LE DUC.

Vraiment!

NANON.

Oh! mais qui vous fait penser que le petit gentilhomme soit une femme, que M. de Canolles soit amoureux de cette femme, et qu'il ne coure pas le grand chemin par ennui ou par caprice?

BISCARROS.

Ce qui me le fait penser, je vais vous le dire.

Digitized by Google

LE DUC.

Oui, dites-nous-le, mon ami; en vérité, vous êtes fort réjouïssant.

BISCARROS.

Monseigneur est bien bon... Ce qui me le fait penser, voilà... c'est un gant.

NANON.

Comment, un gant?

BISCARROS.

Moi, je ne me doutais de rien, j'avais pris le petit cavalier châtain pour un homme, quand M. de Canolles m'appela tout furieux. Il tenait à la main un petit gant qu'il examinait et flairait passionnément.

NANON.

Un gant !... un gant dans le genre de celui-ci?

(Elle lui donne un gant.)

BISCARROS.

Non pas, un gant d'homme.

NANON, le reprenant.

Un gant d'homme? Vous êtes fou !

BISCARROS.

Non; car ce gant, c'était celui du petit gentilhomme, du joli cavalier châtain qui ne buvait pas, qui ne mangeait pas, qui avait peur; un tout petit gant où la main de madame eût passé à peine, quoique madame ait certes une jolie main !

NANON.

Eh bien, monsieur le duc, j'espère que vous voilà suffisamment renseigné, et que vous savez tout ce que vous vouliez savoir.

FRANCINETTE, bas, à Biscarros.

Oh ! malheureux !

BISCARROS, bas.

Comment, malheureux ?

FRANCINETTE.

Oui, malheureux !

BISCARROS, haut.

Après tout, M. de Canolles est parti, c'est vrai; mais, d'un moment à l'autre, il peut revenir.

LE DUC.

C'est vrai; dans sa lettre, il ne parle que d'un temps de



Digitized by Google

galop... Allez voir, maître Biscarros, s'il est revenu, et amenez-nous-le.

BISCARROS.

Monseigneur...

(Il va pour sortir.)

NANON.

Mais vous n'y pensez pas! et le souper, monsieur le duc? Moi, d'abord, je meurs de faim.

LE DUC.

C'est juste; restez, maître Biscarros; Courtanvaux ira... Courtanvaux! Courtanvaux! venez çà... Courez jusqu'à l'hôtel de maître Biscarros, et voyez si M. de Canolles ne serait pas de retour... et s'il n'y était pas, informez-vous, courez aux environs, cherchez!... Je tiens à souper avec ce gentilhomme.

COURTANVAUX.

Ce sera fait, monseigneur.

FRANCINETTE, bas, à Biscarros.

Vous venez de faire de belle besogne, vous!

BISCARROS.

Moi?

FRANCINETTE.

Allons, venez, et, à l'avenir, tâchez de vous taire.

BISCARROS, sortant.

Si j'y comprends quelque chose...

## SCÈNE VI

### NANON, LE DUC.

NANON.

Quel malheur que l'étourderie de ce fou de Canolles le prive d'un honneur comme celui que vous alliez lui faire; s'il eût été là, son avenir était assuré. Attendez...

LE DUC.

Quoi?

NANON.

Ne vouliez-vous pas l'envoyer à la reine?

LE DUC.

Sans doute; mais puisqu'il n'est pas revenu...

Digitized by Google

NANON.

Eh bien, faites courir après lui... et puisqu'il est sur la route de Paris, le chemin qu'il aura fait sera fait.

LE DUC, se levant.

Vous avez pardieu raison !

NANON, se levant.

Chargez-moi de cela, et M. de Canolles aura l'ordre demain matin, je vous en réponds.

LE DUC.

Oh! la bonne tête de diplomate... Vous irez loin, Nanon.

NANON.

Que je reste éternellement à faire mon éducation avec un si bon maître, c'est tout ce que j'ambitionne.

LE DUC.

Hum!

NANON.

Quelle délicieuse plaisanterie à faire à notre céladon, hein? Tenez, ne perdons pas de temps... Voyons, duc, préparez votre dépêche, je vais préparer la mienne.

LE DUC.

Oh! la mienne est courte.

NANON.

Et la mienne ne sera pas longue.

(Elle va écrire à la table près du canapé.)

LE DUC, écrivant.

« Bordeaux !... Non ! »

(Il cachette la lettre.)

NANON, écrivant.

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine; sur votre vie, portez-la à l'instant, il s'agit du salut du royaume. Votre bonne sœur, NANON. »

LE DUC, de même.

« A Sa Majesté la reine Anne d'Autriche, régente de France ! »

NANON, de même.

« A M. le baron de Canolles, sur la route de Paris ! » Tenez, duc !

LE DUC.

Tenez, chère !

Digitized by Google

COURTANVAUX, entrant.

M. de Canolles !

NANON.

Canolles !

LE DUC.

Le baron !

COURTANVAUX.

Je l'ai rencontré à cent pas d'ici.

NANON, tombant sur le canapé.

Il est dit que je ne l'éviterai pas !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, CAUVIGNAC, magnifiquement vêtu.

NANON, apercevant Cauvignac.

Lui !

CAUVIGNAC.

Eh ! sans doute, moi, bonne petite sœur...

NANON.

Cauvignac ! Cauvignac !

CAUVIGNAC, au Duc.

Pardon, je vous importune peut-être ?

LE DUC.

Soyez le bienvenu, monsieur de Canolles ; votre sœur et moi ne faisons que parler de vous depuis une heure, et, depuis une heure, nous vous désirons.

CAUVIGNAC.

Ah ! vous me désirez... vraiment ?

NANON.

Oui ; M. le duc a eu la bonté de vouloir que vous lui soyez présenté.

CAUVIGNAC.

Monsieur le duc, la crainte seule d'être importun m'a empêché de réclamer plus tôt cet honneur.

LE DUC.

En effet, baron, j'ai admiré votre délicatesse, et je vous en ferai un reproche.

CAUVIGNAC.

Un reproche de ma délicatesse, à moi, monsieur le duc ? Ah ! vous me confusionnez !

Digitized by Google

LE DUC.

Oui; car, si votre bonne sœur n'avait pas soigné vos intérêts...

CAUVIGNAC.

Ah ! ma bonne sœur a soigné les intérêts de...?

NANON, vivement.

Son frère... Quoi de plus naturel ?

LE DUC.

Et, aujourd'hui même, à quoi dois-je le plaisir de vous voir ?

CAUVIGNAC.

Oui, à quoi devez-vous le plaisir de me voir ?

LE DUC.

Eh bien, au hasard... au simple hasard, qui fait que vous êtes revenu.

CAUVIGNAC, à Nanon.

Ah !

NANON.

Oui, vous étiez parti, mauvais frère ! et sans me prévenir autrement que par deux mots qui n'ont fait que redoubler mon inquiétude.

LE DUC.

Que voulez-vous, chère Nanon ! il faut bien passer quelque chose aux amoureux.

CAUVIGNAC, à Nanon.

Oh ! oh ! cela se complique. Amoureux, moi ?

NANON.

Allons, avouez que vous l'êtes, mauvais sujet !

CAUVIGNAC.

Eh bien, je ne le nierai pas.

LE DUC.

Bien, bien... Mais soupons, vous nous conterez vos amours tout en soupant. Francinette, un couvert pour M. de Canolles. Nous pouvons donc le mettre sur le compte du petit gentilhomme ?

NANON.

Parfaitement.

CAUVIGNAC.

Pardon, mais de quel gentilhomme ?

NANON.

Du petit gentilhomme que vous avez rencontré ce soir...



Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Ah ! c'est ma foi vrai... le petit gentilhomme.

NANON.

Ah ! ah ! vous l'avez donc réellement rencontré ?...

CAUVIGNAC.

Le petit gentilhomme ?... Parbleu !

NANON.

Comment était-il ? Voyons, dites cela franchement.

CAUVIGNAC.

Ma foi, c'était un charmant petit compagnon châtain, svelte, élégant, quinze à seize ans peut-être, pas de moustaches encore, voyageant avec un vieil écuyer... (A part.) Dame, je leur donne ce que j'ai vu, moi ; tant pis si cela ne leur va pas.

NANON.

C'est cela !

LE DUC.

C'est cela !

CAUVIGNAC, à part.

Tiens, cela leur va.

LE DUC.

Avez-vous toujours le petit gant gris-perle sur votre cœur ?

CAUVIGNAC.

Le petit gant gris-perle ?

LE DUC.

Oui, celui que vous baisiez et flairiez si passionnément, celui enfin qui vous a fait soupçonner la ruse, la métamorphose.

CAUVIGNAC.

Ah ! c'était donc une femme ? Eh bien, je m'en étais douté, parole d'honneur !

LE DUC.

Allons, allons, tout cela est fort bien, et, pourvu que les affaires du roi ne souffrent pas de cette aventure...

CAUVIGNAC.

Les affaires du roi en souffrir ? Jamais ! Les affaires du roi, c'est sacré !

LE DUC.

On peut donc compter sur votre dévouement, baron ?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Pour le roi?... Mais, pour le roi, je me ferais couper en quatre.

NANON.

Et c'est tout simple, n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de M. le duc?

CAUVIGNAC, se levant et mettant une main sur son cœur.

Et je ne l'oublierai jamais !

LE DUC.

Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir. En attendant, votre sœur va, en deux mots, vous mettre au courant de ce que nous avons fait déjà.

CAUVIGNAC, à part.

Ça ne fera pas de mal.

LE DUC.

Elle a une lettre à vous confier de ma part; peut-être votre fortune est-elle dans le message que je vous donne; sur ma recommandation, prenez les avis de votre sœur, jeune homme, prenez ses avis; c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux... Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

CAUVIGNAC.

Monseigneur, ma sœur sait à quel point je l'aime; je ne désire rien tant que de la voir heureuse, puissante et riche, riche surtout !

(Nanon se lève.)

LE DUC.

Cette chaleur me plaît... (Il se lève.) Restez donc avec Nanon, tandis que je vais, moi, m'occuper de certain drôle.

CAUVIGNAC, à table.

Hein !

LE DUC.

A propos, baron, peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements sur ce bandit?

CAUVIGNAC.

Moi?... Volontiers ! Seulement, il faut que je sache de quel bandit vous voulez parler. Il y en a beaucoup, et de toute sorte, par le temps qui court.

LE DUC.

Vous avez raison; mais celui-là est un des plus impudents que j'aie jamais rencontrés.

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Ah! vraiment?

LE DUC.

Imaginez-vous que ce misérable, en échange de la lettre que votre sœur vous avait écrite hier, et qu'il s'est procurée par une violence infâme, m'a extorqué un blanc-seing. Je voulais donc vous demander si vous aviez quelques soupçons sur celui qui a joué le rôle de délateur.

CAUVIGNAC.

Non, en vérité!

LE DUC.

N'importe, il aura bien du bonheur si son blanc-seing ne le fait pas pendre, celui-là.

CAUVIGNAC.

Vous avez retenu son signalement?

LE DUC.

Non; mais à son blanc-seing j'ai fait une marque.

NANON.

Une marque?

CAUVIGNAC.

Une marque? Et il ne s'en est pas aperçu, l'imbécile?

LE DUC.

Invisible, mon cher, invisible pour tous; mais visible pour moi à l'aide d'un procédé chimique.

CAUVIGNAC.

Ah! ah! oui... Tiens, tiens, tiens! mais c'est du plus grand ingénieux, ce que vous avez fait là, monseigneur; seulement, il faut prendre garde qu'il ne se doute du piége.

LE DUC.

Oh! il n'y a pas de danger; qui voulez-vous qui le lui dise?

CAUVIGNAC.

Au fait, ce ne sera pas Nanon, ce ne sera pas moi.

LE DUC.

Ni moi!

CAUVIGNAC.

Ni vous! Ainsi, vous avez raison, monseigneur, vous ne pouvez manquer de savoir un jour quel est cet homme, et alors...

LE DUC.

Alors, comme je serai quitte envers lui, attendu qu'en

Digitized by Google

échange du blanc-seing il aura reçu ce qu'il désirait, alors, je le ferai pendre!

CAUVIGNAC.

*Amen!*

LE DUC.

Maintenant, puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur ce drôle...

CAUVIGNAC.

Non, monseigneur, je ne puis pas.

LE DUC.

Eh bien, je vous laisse avec votre sœur... Nanon, donnez à ce garçon des instructions précises, et qu'il ne perde pas de temps surtout.

NANON.

Soyez tranquille, monseigneur.

LE DUC.

Ainsi, à vous deux!

(Nanon reconduit le Duc jusqu'à la porte.)

CAUVIGNAC.

Diable! il a bien fait de me prévenir, le digne seigneur... Mais que ferai-je du blanc-seing?... Dame, ce qu'on fait d'un billet, je l'escompterai. Madame de Condé, justement, avait écrit à Nanon... C'est une affaire à traiter à Chantilly.

## SCÈNE VIII

### NANON, CAUVIGNAC.

NANON.

Maintenant, monsieur, à nous deux, comme disait tout à l'heure M. d'Épernon.

CAUVIGNAC.

Oui, chère petite sœur; car je suis venu pour causer avec vous.

(Il s'assied sur le canapé.)

NANON, avec colère.

Monsieur, dites-moi comment un frère, comblé de mes bontés, a froidement conçu le projet de perdre sa sœur?

CAUVIGNAC.

Moi, chère Nanon?... Jamais! je perdrais trop en vous perdant.

Digitized by Google

NANON.

Nierez-vous que cette lettre anonyme soit de votre écriture?

CAUVIGNAC.

Non, puisque vous l'avez reconnue.

NANON.

Ainsi, vous avouez?

CAUVIGNAC.

Qu'avez-vous contre cette lettre? la trouveriez-vous mal tournée, par hasard? J'en serais fâché pour vous, cela prouverait que vous n'avez pas de littérature.

NANON.

Mais quel motif vous a fait écrire cette lettre?

CAUVIGNAC.

Quel motif? Nanon, c'est une petite vengeance.

NANON.

Une vengeance contre moi, malheureux! Mais que vous ai-je donc fait de mal pour que l'idée vous vienne de vous venger de moi?

(Elle s'assied sur le canapé.)

CAUVIGNAC.

Ce que vous m'avez fait?... Ah! Nanon, mettez-vous à ma place... Je quitte Paris parce que j'ai trop d'ennemis, c'est le malheur des hommes politiques; je viens à vous, je vous implore, vous en souvient-il? Vous avez reçu trois lettres, vous ne direz pas que vous n'avez pas reconnu mon écriture, c'était exactement celle du billet anonyme, et les lettres étaient signées. Je vous écris donc trois lettres pour vous demander cent malheureuses pistoles!... cent pistoles, à vous qui avez des millions!... (Il se lève.) Eh bien, ma sœur me repousse... Je me présente chez ma sœur; ma sœur me fait éconduire: naturellement, je m'informe... Peut-être est-elle dans la détresse, c'est le moment de lui prouver que ses bienfaits ne sont pas tombés sur une terre ingrate. Peut-être même n'est-elle plus libre; en ce cas, elle est pardonnable... Vous le voyez, mon cœur vous cherchait des excuses, et c'est alors que j'apprends que ma sœur est libre, heureuse, riche, richissime, et qu'un baron de Canolles, un étranger, usurpe mes priviléges et se fait protéger à ma place. Alors, la jalousie m'a tourné la tête.

Digitized by Google

NANON.

Dites la cupidité, monsieur! Que vous importait que j'eusse ou non des relations d'amitié avec M. de Canolles?

CAUVIGNAC.

A moi? Rien; je ne m'en fusse pas même inquiété si vous aviez continué à avoir, avec moi des relations d'argent, ingrate!

NANON.

Comment, ingrate?

CAUVIGNAC.

Oui, ingrate, Nierez-vous que je viens de vous tirer d'une des positions les plus fausses où une femme puisse se trouver. Je profite de ce qu'il m'est rentré quelque argent pour me vêtir à neuf afin que vous n'ayez pas honte de moi... Regardez-moi un peu; il me semble que j'ai assez bon air comme ça; hein?

NANON.

Hum!

CAUVIGNAC.

Comment, *hum?* Chère amie, vous êtes difficile; mais n'importe. J'arrive ici et je comprends, au premier mot, au premier coup d'œil, que vous pataugez dans une fausse fraternité réelle. Je prends pour mon compte l'aventure du petit gentilhomme châtain; j'avoue avoir baisé un gant, au risque... Enfin, dès lors, et grâce à ce bon petit Cauvignac, votre roman de famille devient une histoire; ma présence sauve tout, votre frère n'est plus un mensonge, vous voilà libre comme le vent, vous allez dormir sur vos deux oreilles, toujours, grâce à ce bon petit Cauvignac... Moi, je m'installe à votre seuil; M. d'Épernon me fait nommer colonel; au lieu d'une escouade de cinq hommes, j'ai un régiment de deux mille; avec ces deux mille hommes, je renouvelle les travaux d'Hercule! On me nomme duc et pair; madame d'Épernon meurt, et M. d'Épernon vous épouse...

NANON.

Trêve de plaisanterie, monsieur.

CAUVIGNAC.

Oh! je ne plaisante pas.

NANON.

Deux choses,

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Lesquelles ? Dites !

NANON.

*Primo* : vous allez rendre le blanc-seing au duc; sans quoi, vous êtes pendu.

CAUVIGNAC.

*Primo* pendu !... Et *secundo ?*

NANON.

*Secundo* : vous allez sortir d'ici à l'instant même.

CAUVIGNAC.

Deux réponses, chère dame : *Primo* : le blanc-seing étant ma propriété, je le garde. Vous ne pouvez pas m'empêcher de me faire pendre si tel est mon bon plaisir.

NANON.

Oh ! qu'à cela ne tienne !

CAUVIGNAC.

Merci ! mais il n'en sera rien, soyez tranquille... Quant à me retirer, dans votre désir de vous débarrasser de moi, vous oubliez une chose.

NANON.

Laquelle ?

CAUVIGNAC.

C'est que, si je me retire, je ne pourrai pas remplir cette mission importante dont le duc m'a parlé tout à l'heure, et qui doit faire ma fortune.

NANON.

Mais, malheureux, vous savez bien que cette mission ne vous est pas destinée ; elle est destinée à M. de Canolles.

CAUVIGNAC.

Eh bien, mais est-ce que je ne m'appelle pas M. de Canolles?... Ainsi, croyez-moi, chère sœur, ce n'est point à vous de m'imposer vos conditions, c'est à moi de vous imposer les miennes.

NANON.

Voyons, quelles sont-elles ?

CAUVIGNAC.

D'abord, la première de toutes, amnistie générale.

NANON.

Après?

CAUVIGNAC.

Puis solde de nos comptes.

Digitized by Google

NANON.

Je vous redois quelque chose, à ce qu'il paraît.

CAUVIGNAC.

Vous me redevez les cent pistoles que je vous avais demandées et que vous m'avez inhumainement refusées.

NANON.

C'est bien, l'amnistie est accordée.

CAUVIGNAC.

Alors, votre main, chère petite sœur. (Il baise la main de Nanon.) Ah! et les cent pistoles?

NANON, allant au meuble.

En voilà deux cents.

CAUVIGNAC.

Deux cents! à la bonne heure, Nanon, voilà où je reconnais ma sœur.

NANON.

Mais à une condition.

CAUVIGNAC.

Laquelle?

NANON.

C'est que vous réparerez le mal que vous avez fait.

CAUVIGNAC.

Je ne suis venu que pour cela... Que faut-il faire? Voyons!

NANON.

Vous allez monter à cheval et courir sur la route de Paris jusqu'à ce que vous ayez rencontré M. de Canolles.

CAUVIGNAC.

Que dois-je lui dire?

NANON.

Vous lui remettrez cet ordre... Mais comment serai-je sûre que vous faites ma commission? S'il y avait quelque chose de sacré pour vous, je vous demanderais un serment.

CAUVIGNAC.

Faites-mieux!

NANON.

Quoi?

CAUVIGNAC.

Promettez-moi deux cents autres pistoles, une fois la commission faite.

NANON.

C'est conclu.



Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Eh bien, voyez, je ne vous demande pas de serment, moi; votre parole me suffit... Ainsi, c'est convenu, deux cents pistoles à la personne qui vous remettra le reçu de M. de Canolles.

NANON, joyeuse.

Vous parlez d'un tiers; comptez-vous ne pas revenir, par hasard?

CAUVIGNAC.

Qui sait? une affaire m'appelle moi-même aux environs de Paris.

NANON, respirant.

Ah!

CAUVIGNAC.

Ah! voilà un *ah!* qui n'est pas gentil... Mais n'importe, sans rancune, chère sœur.

NANON, allant chercher le manteau de Cauvignac et le lui mettant sur les épaules.

Sans rancune, mais à cheval!

CAUVIGNAC.

A l'instant même, le temps seulement de boire le coup de l'étrier... A la santé de M. d'Épernon, c'est un brave homme

## QUATRIÈME TABLEAU

Une chambre à coucher dans une hôtellerie du bourg de Jaulnay. — Porte vitrée à gauche, porte au fond. Alcôve à deux lits dans un pan coupé. Fenêtre à droite.

### SCÈNE PREMIÈRE

CASTORIN, s'accommodant sur des chaises puis; L'HÔTE.

C'est étonnant! il me semble que je suis encore à cheval, et que le mouvement... Oh! la bonne chose que le sommeil, quand on peut dormir... Ah! M. le baron ferait bien de n'arriver que dans deux heures: j'aurais déjà pris un petit-compte.

Digitized by Google

L'HÔTE, d'en bas.

Voilà, monsieur, voilà !

CASTORIN.

Hein ! plaît-il ?... Décidément, il n'y a que le lit...

L'HÔTE, entrant du côté gauche.

Par ici, monsieur, par ici... Voilà l'homme que vous cherchez, je crois.

CANOLLES.

Comment ! il dort, le drôle ! sans ma permission ?... Allez vite, mon cheval fond en eau.

L'HÔTE.

J'y vais !

## SCÈNE II

### CANOLLES, CASTORIN.

CANOLLES.

Allons, allons, Castorin, à cheval !

CASTORIN.

Mais, j'y suis, monsieur, à cheval !

(Il fait le mouvement d'un homme à cheval.)

CANOLLES.

Voyons, réveille-toi, et réponds, maraud !

CASTORIN, arrêtant la chaise.

Oh !...

CANOLLES.

Je vais te couper une oreille, cela te réveillera.

CASTORIN.

Je suis réveillé, monsieur. Tiens ! où sommes-nous donc ?

CANOLLES.

A l'auberge de Jaulnay, drôle, où je t'ai ordonné de me précéder.

CASTORIN.

Ah ! c'est vrai, et je vous ai même précédé d'un tel train, que mon cheval est tombé mort en arrivant dans la cour... Pauvre animal !... Eh bien, je suis sûr qu'il était moins fatigué que moi.

CANOLLES.

Imbécile !... Voyons, tu es sûr que le vicomte n'a pas dépassé le village où nous sommes ?

Digitized by Google

CASTORIN.

Pardieu ! grâce au chemin de traverse que vous m'avez fait prendre, j'ai plus d'une heure sur lui.

CANOLLES.

Et, d'après mon ordre, tu as loué toutes les chambres de cette auberge ?

CASTORIN.

Toutes !... Monsieur en a huit... Oh ! monsieur sera bien couché cette nuit.

CANOLLES.

Et tu es sûr que M. le vicomte ne descendra pas à une autre auberge que la nôtre ?

CASTORIN.

Oh ! ça, j'en suis sûr, il n'y a qu'elle dans le village.

CANOLLES.

L'hôte n'a pas fait de difficultés ?

CASTORIN.

Pour louer ses huit chambres ? Au contraire... Seulement, il ne comprenait pas comment un maître seul pouvait avoir besoin de huit chambres ; mais j'ai payé d'avance, et il a compris.

CANOLLES.

Très-bien !... On dirait que tu as envie de dormir ?

CASTORIN.

On le dirait, oui, monsieur !

CANOLLES.

Eh bien, dans ces huit chambres, il y en a bien une qui t'a plu ?

CASTORIN.

Elles me plaisent toutes ; seulement, il y a le nº 7, qui est tout doré.

CANOLLES.

Prends le nº 7.

CASTORIN.

Pour moi ?

CANOLLES.

Pour toi ! et je t'ordonne d'y dormir douze heures.

CASTORIN.

Monsieur sera obéi.

(Il va pour sortir.)

Digitized by Google

CANOLLES.

Douze heures, tu comprends... sans remuer, quelque bruit que tu entendes dans la maison.

CASTORIN.

Ah ! monsieur, on peut tirer le canon, ça m'est bien égal.

CANOLLES.

C'est bien !... Envoie-moi l'hôte, et va-t'en !

## SCÈNE III

CANOLLES, seul.

J'avais bien pensé à rattraper mon petit vicomte sur la grande route, à renouer conversation avec lui, à partager son dîner, son souper... et à... Mais il est rusé, l'enfant ; il m'eût joué un tour, il m'eût échappé une seconde fois... Ce qu'il y a d'affreux, c'est de ne pas savoir, au bout du compte, si je cours après un ou une... Si c'était un homme, il y aurait de quoi mourir écrasé sous une pareille bévue... Ah ! Canolles, vous êtes abruti par le doute, comme Castorin par le sommeil... D'ailleurs, ce doute, dans une heure, j'en aurai raison. En attendant, examinons la chambre... Une porte vitrée qui donne dans une autre chambre... une alcôve à deux lits... Bon ! plaçons ici le quartier général.

(Il sonne.)

## SCÈNE IV

CANOLLES, L'HÔTE.

L'HÔTE, entrant du fond.

Monsieur m'a fait appeler ?

CANOLLES.

Oui. A quelle heure fermez-vous vos portes, d'habitude ?

L'HÔTE.

A onze heures, monsieur... Mais, comme je n'attends plus personne, vu que monsieur a retenu tout l'hôtel, je fermerai quand monsieur voudra.

CANOLLES.

Eh bien au contraire, je désirerais que vos portes restassent ouvertes.

Digitized by Google

L'HÔTE.

Mais, monsieur, puisque je n'attends plus personne.

CANOLLES.

C'est possible; mais, moi, j'attends quelqu'un.

L'HÔTE.

Ah! (Regardant par la fenêtre.) Est-ce que ce seraient les personnes qui s'arrêtent?

CANOLLES.

Quelles sont ces personnes?

L'HÔTE.

Un petit jeune homme de seize ou dix-huit ans, et un vieil écuyer.

CANOLLES.

C'est cela?

L'HÔTE.

Je vais leur dire que monsieur les attend.

CANOLLES.

Chut!... au contraire, pas un mot.

L'HÔTE.

Je vais leur dire, alors, qu'il n'y a pas de place pour eux.

CANOLLES.

Tu vas les loger.

L'HÔTE.

Où cela?

CANOLLES.

Dans cette chambre.

L'HÔTE.

Ah! je comprends!... Monsieur prendra le nº 7.

CANOLLES.

Non, attendu que c'est mon domestique qui l'a pris.

L'HÔTE.

Mais...

CANOLLES.

Mon cher, vous êtes payé, n'est-ce pas?

L'HÔTE.

Oui, monsieur.

CANOLLES.

Eh bien, alors, de quoi vous inquiétez-vous

L'HÔTE.

Mais s'ils me payent?

Digitized by Google

CANOLLES.

Vous serez payé deux fois.

L'HÔTE.

Voilà tout?

CANOLLES.

Oui !... Seulement...

L'HÔTE.

Ah!

CANOLLES.

Une fois les étrangers entrés, fermez vos portes... (On parle dans la coulisse.) Allez vite, je crois que les voyageurs s'impatientent.

L'HÔTE.

J'y cours!

CANOLLES.

Tenez, encore ces trois pistoles... A propos, cette chambre a une porte donnant sur le corridor.

L'HÔTE.

Pareille à celle-ci, oui, monsieur!

(Bruit au dehors.)

CANOLLES.

Descendez donc vite! on vous appelle! (L'Hôte sort.) Je crois vraiment qu'il se fâche, foi de gentilhomme, c'est une voix de vicomte... Il monte l'escalier!... Il approche... Quand il marche, c'est un pas de vicomtesse!

(Il sort par la porte vitrée.)

## SCÈNE V

LA VICOMTESSE, POMPÉE, L'HÔTE, avec une lumière.

LA VICOMTESSE, dans la coulisse.

Eh bien, y sommes-nous, enfin?

L'HÔTE, rentrant.

Par ici, monsieur, par ici!

LA VICOMTESSE.

Voilà ce que vous avez à m'offrir?

L'HÔTE.

Oh! la chambre est bonne; ce sera pour vous: celle d'à-côté, un peu moins élégante, sera pour votre écuyer.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Une porte vitrée? Oh! non, merci!

L'HÔTE.

Dame, c'est à prendre ou à laisser, mon gentilhomme.

LA VICOMTESSE.

C'est à laisser.

L'HÔTE.

Comme il vous plaira.

POMPÉE.

Monsieur le vicomte, je mettrai mon manteau sur le vitrage.

LA VICOMTESSE.

Non... Et vous n'avez pas un cabinet, une soupente, un...?

L'HÔTE.

J'ai un petit grenier au fond du corridor.

LA VICOMTESSE.

Oh! j'aime mieux cela. Excuse-moi, mon brave Pompée; tu sais que ne puis souffrir avoir quelqu'un près de moi quand je dors.

L'HÔTE.

Décidez-vous bien vite, monsieur, parce que, d'un moment à l'autre, il peut nous arriver quelqu'un... La chambre était occupée, même...

LA VICOMTESSE.

Comment, elle était occupée?

L'HÔTE.

Oui, par un gentilhomme; mais il l'a quittée en disant qu'il coucherait probablement chez un ami qu'il a aux environs.

LA VICOMTESSE.

Mais s'il revenait?

L'HÔTE.

Oh! à onze heures, ce n'est pas probable.

LA VICOMTESSE.

C'est bien, je prends votre chambre.

POMPÉE.

Bah! à la guerre comme à la guerre, monsieur le vicomte, et, quand on a fait seize lieues...

LA VICOMTESSE.

Tu es fatigué, mon brave Pompée?

Digitized by Google

POMPÉE.

Moi ? Jamais !

(Il s'assied.)

L'HÔTE.

Vous n'avez besoin de rien ?

LA VICOMTESSE.

De rien, non.

L'HÔTE, sur le pas de la porte.

De rien ?

LA VICOMTESSE.

Non, de rien. (L'Hôte sort.) Pompée, ma valise

POMPÉE.

Voici !

LA VICOMTESSE.

Mon nécessaire ! Bien, c'est cela... Attends !

POMPÉE.

Quoi ?

LA VICOMTESSE.

Je voudrais visiter cette chambre. (Elle prend un flambeau.) Oh ! comme elle est noire !

POMPÉE.

Attendez que j'aille en éclaireur... (Il entre.) Ah ! ah ! il y a une porte.

LA VICOMTESSE.

Une porte ?

POMPÉE.

Oui, donnant sur le corridor.

LA VICOMTESSE.

Mais, alors, je ne suis plus chez moi.

POMPÉE.

Ah ! si, elle ferme en dedans.

LA VICOMTESSE.

Donne un tour de clef, et ferme les verrous, s'il y en a.

POMPÉE, poussant les verrous.

Il y en a.

LA VICOMTESSE.

Et celle-ci ?

POMPÉE, entrant.

Du moment que l'autre est fermée, et qu'il n'y a personne dans cette chambre...



Digitized by Google

LA VICOMTESSE, fermant la porte au verrou.

C'est égal, ferme. Maintenant, visite la fenêtre...

POMPÉE.

Est-ce que vous croyez que, derrière les rideaux... ?

(Il avance, le rideau remue, il s'arrête.)

LA VICOMTESSE.

Bon ! ferme le contrevent.

POMPÉE.

Avec une barre?

LA VICOMTESSE.

Une barre de fer?

POMPÉE.

Oui.

LA VICOMTESSE.

Bien !... Maintenant, va, Pompée, va! et, demain, au point du jour...

POMPÉE, redescendant.

Voulez-vous que je vous laisse mon mousqueton?

LA VICOMTESSE.

Mais voulez-vous donc me faire mourir de peur, Pompée? Allez, et emportez votre mousqueton.

POMPÉE.

A demain !

(Il sort par la droite; la Vicomtesse va fermer la porte derrière lui.)

## SCÈNE VI

LA VICOMTESSE, puis CANOLLES, en dehors.

LA VICOMTESSE.

En vérité, madame la princesse ne saura jamais ce qu'il m'en coûte pour courir ainsi les grands chemins... Oh! qu'est-ce que j'entends-là?... Rien... La porte de la rue se ferme probablement... Décidément, le ciel ne me destine pas à devenir un chef très-redoutable... Allons, tout va bien. Où donc est mon nécessaire?... (Elle met son chapeau sur une chaise.) J'ai toujours peur que mes cheveux ne passent sous ma perruque... Hier, M. de Canolles la regardait bien attentivement, ma perruque.

Digitized by Google

CANOLLES, dans l'escalier.

C'est bien! c'est bien !

LA VICOMTESSE.

Hein !... Ce que c'est que d'avoir l'esprit frappé, il me semblait que cette voix... Ah ! mais... on monte l'escalier... on vient dans le corridor... on s'arrête à ma porte... on met la clef dans la serrure !... Qui est là? qui est là?

CANOLLES, de l'autre côté de la porte.

C'est moi qui demanderai qui est là.

LA VICOMTESSE.

Comment, vous?

CANOLLES.

Sans doute, moi... Que diable ! j'ai bien le droit de demander qui est dans ma chambre.

LA VICOMTESSE.

Dans votre chambre?... Oh ! mon Dieu, c'est sans doute ce gentilhomme qui ne devait pas revenir, et qui sera revenu. Monsieur, que voulez-vous?

CANOLLES.

C'est bien simple, j'ai retenu une chambre, je désire l'occuper. L'hôte ne vous a-t-il pas prévenu que cette chambre était occupée par un gentilhomme qui est allé dîner chez un de ses amis?

LA VICOMTESSE.

Oui, monsieur, c'est vrai ; mais il avait dit que, selon toute probabilité, ce gentilhomme ne reviendrait pas.

CANOLLES.

L'hôte s'est trompé, et le gentilhomme est revenu. (Après un temps.) Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Quoi, monsieur?

CANOLLES.

J'attends que vous ayez la bonté de m'ouvrir, à moins que vous n'aimiez mieux que j'enfonce la porte.

LA VICOMTESSE.

Non pas, monsieur, j'ouvre ! j'ouvre !

(Elle ouvre.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII

### CANOLLES, LA VICOMTESSE.

CANOLLES.

En vérité, voilà bien des façons.

LA VICOMTESSE.

M. de Canolles !

CANOLLES.

Le vicomte !... Ah ! tiens, c'est vous qui me prenez mon gîte?... Bonsoir, vicomte... Comment va ?

LA VICOMTESSE.

Croyez, monsieur le baron, que je suis désespéré...

(Elle arrange son nécessaire.)

CANOLLES.

Il était déjà installé, Dieu me pardonne... Eh bien, que faites-vous donc là?

LA VICOMTESSE.

Je rassemble mes effets, et je vais appeler l'hôte.

CANOLLES.

Pour quoi faire ?

LA VICOMTESSE.

Mais je ne veux pas vous faire coucher dehors, et, puisque c'est moi qui suis venu trop tard, je cède la place.

CANOLLES.

Mais où irez-vous ? Il n'y a pas d'autre hôtellerie à Jaulnay.

LA VICOMTESSE.

J'irai... Enfin, je ne sais pas où, mais je m'en irai.

CANOLLES.

Mais non, non. Vous êtes ici chez vous : restez-y... Vous êtes délicat, vous tombez de fatigue ; couchez-vous tranquillement et dormez... Moi, je vais chercher fortune ailleurs... C'est bien le diable si je ne trouve pas un coin dans cette maison !

LA VICOMTESSE.

Ah ! monsieur le baron, vous êtes d'une obligeance ! Oui, je suis délicat, je suis fatigué, je reste !

CANOLLES.

Et vous faites bien.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Merci ! merci !

CANOLLES.

Bonsoir, vicomte.

LA VICOMTESSE.

Bonsoir!

CANOLLES, revenant.

Ah ! mais qu'avez-vous donc là?... Une chambre... une chambre vide ; voilà mon affaire !

LA VICOMTESSE.

Oh ! non, non... Pompée y couche... il dort.

CANOLLES.

Eh bien, mais il se réveillera, et il découchera.

LA VICOMTESSE.

Oh ! pardon, vous me trouvez bien incivil, mais Pompée est vieux, Pompée n'est pas un serviteur... c'est un ami.

CANOLLES.

Eh bien, soit ! dors tranquille, Pompée, je sais où trouver un lit.

LA VICOMTESSE.

Oh ! tant mieux !

CANOLLES.

Dormez sur les deux oreilles.

LA VICOMTESSE.

Je vous en réponds.

CANOLLES.

Une poignée de main, vicomte.

LA VICOMTESSE.

Bien volontiers.

(Canolles sort.)

## SCÈNE VIII

LA VICOMTESSE, seule.

Oh ! mais c'est mon mauvais génie, que ce jeune homme ! il me fait trembler, il me fait mourir... Pauvre garçon ! au contraire, il est charmant ! il est d'une facilité, d'une complaisance... Car enfin, cette chambre, l'excuse était assez impertinente... Allons, je n'entends plus rien ; il aura trouvé fortune ailleurs, comme il dit... Encore ce danger passé...

Digitized by Google

(Elle ôte sa veste.) Pourquoi aurais-je peur? L'hôtel est bien tranquille, ce me semble; tout le monde dort, et, dans un quart d'heure, il dormira comme les autres... J'avoue que je ne serais pas fâchée d'en faire autant. (On frappe à la porte.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela?

## SCÈNE IX

### LA VICOMTESSE, CANOLLES.

CANOLLES, en dehors.

Vicomte!... vicomte!

LA VICOMTESSE.

Encore!... Baron, qu'y a-t-il?

CANOLLES.

Ouvrez, ouvrez, c'est très-sérieux.

LA VICOMTESSE, ouvrant.

Dites vite, voyons!

CANOLLES.

Ah! vous êtes encore habillé ou à peu près, tant mieux!

LA VICOMTESSE.

Que signifie cette agitation?

CANOLLES.

Asseyez-vous.

(Il lui donne une chaise.)

LA VICOMTESSE.

Non, non, inutile!

CANOLLES.

Oh! si fait, la chose en vaut la peine.

LA VICOMTESSE.

Vraiment!

(Elle s'assied.)

CANOLLES.

Il faut vous dire que la chambre sur laquelle j'avais jeté mon dévolu... la chambre nº 7... est occupée par deux officiers suisses.

LA VICOMTESSE.

Ah!

CANOLLES.

Oui, j'ai été leur demander l'hospitalité, je ne voulais pas

Digitized by Google

vous déranger; vous me paraissiez avoir si grand besoin de sommeil.

LA VICOMTESSE.

C'est vrai, je suis très-fatiguée.

CANOLLES.

Savez-vous ce qu'ils m'ont répondu, vicomte? J'en suis vraiment encore exaspéré... Non, c'est une injure qui ne peut rester impunie! (Il se lève.) Vicomte, faites-moi le plaisir de prendre votre épée.

LA VICOMTESSE.

Mon épée! et pour quoi faire?

CANOLLES.

Eh! pardieu! pour venir avec moi faire lever ces drôles et les inviter à descendre au jardin... Il fait noir en diable, mais il y a une lanterne dans la cour... Allons, allons, vicomte, venez.

LA VICOMTESSE.

Mais...

CANOLLES, lui passant son épée.

Vous sentez bien que, si ces maraud savent qu'il y avait ici deux gentilshommes français, et qu'ils en sortent sans être roués de coups, la nation française est déshonorée.

LA VICOMTESSE.

Sans doute; mais...

CANOLLES.

Vous cherchez votre épée... La voici.

LA VICOMTESSE.

Non, je voulais vous faire comprendre...

CANOLLES.

Quoi?

LA VICOMTESSE.

Que vous n'êtes pas offensé, baron.

CANOLLES.

Comment cela?

LA VICOMTESSE.

Ces gens-là dormaient, et, quand on est dans le premier sommeil, on a parfois l'humeur difficile... Puis ce sont des Suisses, avez-vous dit?

CANOLLES.

Sans doute.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Eh bien, peut-être n'entendent-ils pas notre langue.

CANOLLES.

Si je vous répétais ce qu'ils m'ont répondu, vous verriez que c'est parfaitement français.

LA VICOMTESSE.

Voyons, baron, mettez-vous à leur place; des gens couchés, des gens qui dorment! mais il me semble qu'ils sont bien excusables.

CANOLLES.

En effet, vous qui êtes Français, vous qui êtes mon compatriote, vous m'avez un peu mis à la porte tout à l'heure; il est vrai que vous ne m'avez pas dit... enfin ce qu'ils m'ont dit.

LA VICOMTESSE.

Pardon, baron.

CANOLLES.

Vous croyez donc que je ne suis pas offensé?

LA VICOMTESSE.

Oh! pas le moins du monde.

CANOLLES.

De sorte qu'à ma place vous ne croiriez pas votre honneur engagé à demander une réparation.

LA VICOMTESSE.

Non, non, je vous jure.

CANOLLES.

Vous êtes plein de sens, parole d'honneur! Ah! vous n'êtes pas un jeune homme, vous!

LA VICOMTESSE.

Moi, je ne suis pas un jeune homme?

CANOLLES.

Pour la raison, vous êtes un Nestor... Eh bien, je rengaine.

LA VICOMTESSE, respirant et s'asseyant.

Ah!

CANOLLES.

Comment deux gentilshommes français se seront laissé désarçonner par deux faquins? Non, non, tenez, mordieu! il faut que je chasse ces drôles de leur chambre, il le faut.

LA VICOMTESSE, se levant.

Allons, voilà que ça vous reprend?

Digitized by Google

CANOLLES.

Sans doute; si je ne les chasse pas, où voulez-vous que je couche? Si vous ne venez pas, j'irai seul, j'en tuerai toujours bien un... J'aurai son lit.

LA VICOMTESSE.

Mais, si l'on vous tue, vous?

CANOLLES.

Eh bien, alors, mon lit est tout trouvé.

LA VICOMTESSE.

Oh! non, non, je ne veux pas... Je vous en prie, baron, cause de moi; je ne m'en consolerais pas.

CANOLLES.

Dame, que voulez-vous que je fasse?

LA VICOMTESSE, montrant la chambre à côté.

Il y a bien cette chambre.

CANOLLES.

La chambre de Pompée?

LA VICOMTESSE.

Oui.

CANOLLES.

De Pompée qui dort?... Moi, déranger Pompée?... un vieux brave, votre ami? Non, j'aime mieux déranger mes Suisses!

LA VICOMTESSE.

Pompée n'est plus là.

CANOLLES.

Il n'est plus là?... Et où est-il donc?

LA VICOMTESSE.

Tout à l'heure, je l'ai envoyé coucher au fond du corridor.

CANOLLES.

Pauvre Pompée! et pourquoi donc?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, il ronflait trop haut.

CANOLLES.

Oh! moi, j'ai un sommeil d'oiseau.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, prenez cette chambre... Prenez!

CANOLLES.

Oh! merci, vicomte!

LA VICOMTESSE.

Oui, oui!

Digitized by Google

CANOLLES.

Voilà un trait que je n'oublierai pas.

LA VICOMTESSE.

Prenez et dormons vite !

CANOLLES.

Oh ! je ne demande pas mieux, je tombe de sommeil.

LA VICOMTESSE.

Alors, bonsoir !

CANOLLES.

Bonsoir, cher ami... (Revenant.) Je ne sais pas pourquoi, j'ai idée que vous venez de me donner un conseil qui m'a sauvé la vie.

LA VICOMTESSE.

Oh !

CANOLLES.

Ces Suisses m'eussent tué, peut-être !

LA VICOMTESSE.

Dame, c'est très-possible !

CANOLLES.

Par ma foi ! cela vaut que je vous embrasse.

LA VICOMTESSE.

Oh ! le beau service ! (Elle le repousse dans la chambre.) Allez ! allez !

CANOLLES.

Voulez-vous que je vous prête Castorin, pour délacer vos aiguillettes ?

LA VICOMTESSE.

Non, non, merci !

(Elle referme la porte derrière lui.)

CANOLLES, dans la chambre.

Ah çà ! mais c'est un four que votre chambre ; donnez-moi de la lumière, au moins.

LA VICOMTESSE, éteignant la lumière.

Oh ! tant pis ! j'ai éteint et je n'en ai plus pour moi-même. (Elle monte sur une chaise, et étend son manteau sur le vitrage.) Oh ! je donnerais les vingt mille livres que je porte à madame de Condé, pour être à demain... au jour... (Bruit chez Canolles.) Ah ! mon Dieu, il va se briser les jambes contre les meubles !... Bon ! on n'entend plus rien ; il aura trouvé son lit... Oh ! comme, demain, je partirai sans bruit ! comme, au lieu de suivre la route, je me jetterai dans la traverse... ah ! oui, par

Digitized by Google

xemple !... Malheureuse perruque ! elle me serre la tête omme un étau... Ah ! je respire... (Elle secoue la tête, ses cheeux tombent. Bruit épouvantable.) Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?

CANOLLES.

Oh ! vicomte ! oh ! vicomte !

LA VICOMTESSE.

Quoi ?

CANOLLES.

En voilà bien d'une autre !

LA VICOMTESSE.

Qu'y a-t-il ?

CANOLLES.

Ouvrez-moi donc, que je vous conte cela.

LA VICOMTESSE.

Lui ouvrir ?... Oui !... (Une vitre se casse.) Ah ! mon Dieu !

CANOLLES.

Bon ! voilà qu'en cherchant la serrure, j'ai cassé une vitre.

(Il passe sa main par le carreau cassé et ouvre la porte.)

LA VICOMTESSE, se cachant.

Monsieur ! monsieur !

CANOLLES.

Imaginez-vous, vicomte, qu'en tirant les rideaux... (Il va près du lit, la Vicomtesse est près de la fenêtre.) Patatras ! voilà le ciel du lit qui s'est abîmé... Hein ! comme c'est heureux que je n'aie pas été dedans. N'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, c'est bien heureux !

(Elle se sauve et se met derrière les rideaux de la fenêtre.)

CANOLLES.

Est-ce que nous jouons à colin-maillard ? (Il heurte une chaise.) Criez-moi casse-cou, alors... J'étais englouti dans la poussière, j'y nageais... Pourquoi diable aussi éteignez-vous votre lumière ?... Où êtes-vous ? Voyons ! Pareil à l'Orphée de Virgile, je n'embrasse que l'air.

LA VICOMTESSE.

Mon habit, grand Dieu ! mon habit !... Eh bien, que faites-vous donc par là ?

CANOLLES.

Mais je cherche un lit.

(Il s'assied.)

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Quel lit?

CANOLLES.

Un des vôtres; vous n'allez pas coucher dans deux lits, j'espère?... N'y a-t-il donc pas moyen d'avoir de la lumière?

LA VICOMTESSE.

Oui, je cherche, je cherche.

CANOLLES.

Que cherchez-vous donc?

LA VICOMTESSE.

La clochette pour appeler Pompée.

CANOLLES, s'emparant de la clochette, qu'il a trouvée, en tâtonnant, sur la table.

La clochette, c'est cela... Pour quoi faire, Pompée? que lui voulez-vous, à Pompée?

LA VICOMTESSE.

Je veux, je veux qu'il fasse un lit dans notre chambre.

CANOLLES.

Pour qui?

LA VICOMTESSE.

Pour lui.

(Elle monte à l'alcôve.)

CANOLLES.

Pour lui?... Que dites-vous là, vicomte? des laquais dans notre chambre?... Allons donc! vous avez des habitudes de petite fille peureuse... Fi!... nous sommes assez grands garçons pour nous garder nous-mêmes; non, donnez-moi seulement la main, et guidez-moi vers mon lit, que je ne puis trouver... ou bien, rallumons la bougie.

LA VICOMTESSE.

Non! non! non!

CANOLLES.

Ah! je crois que j'y suis.

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, vous y êtes.

CANOLLES.

Lequel des deux est le mien?

LA VICOMTESSE

Celui que vous voudrez.

(Elle court dans l'alcôve pour prendre sa veste.)

Digitized by Google

CANOLLES.

Comment cela ?

LA VICOMTESSE.

Non, je ne me coucherai pas, moi; je passerai la nuit sur une chaise.

CANOLLES, se retournant.

Ah ! par exemple, voilà ce que je ne souffrirai jamais; mais c'est de l'enfantillage... Venez, vicomte, venez.

(Il ouvre le volet. La clarté du réverbère de la cour inonde la chambre. Canolles s'avance les bras étendus vers la Vicomtesse.)

LA VICOMTESSE.

Baron, n'avancez pas, je vous en supplie !... pas un pas de plus si vous êtes gentilhomme... (A genoux.) Grâce ! grâce!

CANOLLES.

A mes pieds, vous?... Oh !

(Il étend les bras.)

LA VICOMTESSE.

Par l'honneur de votre mère !

CAUVIGNAC, dans la rue.

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

LA VICOMTESSE.

Je suis sauvée !

CANOLLES.

Mon nom?

LA VICOMTESSE.

On vous appelle, monsieur !

CANOLLES.

Pardieu ! j'entends bien !

CAUVIGNAC.

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CASTORIN, derrière la porte.

Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CANOLLES, ouvrant la fenêtre.

Monsieur le braillard ?

CAUVIGNAC.

Courrier d'État !

CANOLLES.

De la part de qui ?

CAUVIGNAC.

De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez !

Digitized by Google

CASTORIN.

De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez !

LA VICOMTESSE.

De monseigneur le duc d'Épernon... Ouvrez ! ouvrez !

(Canolles ouvre ; on apporte des lumières.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, CASTORIN, CAUVIGNAC.

CANOLLES, à Castorin.

De la part de monseigneur le duc d'Épernon ?... Et que me veut-il, double brute ?

(Il le prend par l'oreille et le jette de l'autre côté.)

CAUVIGNAC, entrant.

Service du roi !

CANOLLES.

Oh ! morbleu ! c'est dommage !

CAUVIGNAC.

Peste ! de quel train vous marchez, baron ! j'ai cru que je ne vous rejoindrais jamais, et cependant j'ai crevé deux chevaux.

CANOLLES.

Votre nom, monsieur ?

CAUVIGNAC.

Oh ! quand je vous dirais mon nom, il ne vous apprendrait pas grand'chose ; ce qui vous importe, c'est de savoir d'où je viens, et cette lettre vous le dira.

CANOLLES, lisant.

« Mon cher baron, comme vous le voyez, la dépêche ci-jointe est pour Sa Majesté la reine ; sur votre vie, portez-la à l'instant même, il y va du salut du royaume. — Votre bonne sœur, NANON. » Ah ! il paraît qu'elle s'est tirée d'embarras en me faisant passer pour son frère... La lettre pour Sa Majesté, monsieur ?

CAUVIGNAC.

La voici. Monseigneur le duc d'Épernon m'a chargé de vous dire que Sa Majesté était à Mantes.

CANOLLES.

C'est bien.

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Vous avez vu que la dépêche est pressée?

CANOLLES.

Je pars dans un instant, monsieur.

CAUVIGNAC.

Maintenant, veuillez me signer ce reçu, la lettre étant d'importance.

CANOLLES, signant.

Voici !

CAUVIGNAC.

Monsieur le baron, cette signature-là va me rapporter deux cents pistoles; je souhaite que chacune de celles que vous donnerez vous en rapporte autant. Vous n'avez rien de particulier à faire dire à mademoiselle de Lartigues?

CANOLLES.

Vous lui direz que son frère apprécie le sentiment qui la fait agir, et lui est fort obligé.

CAUVIGNAC, saluant Canolles et ensuite la Vicomtesse.

Il paraît qu'il était temps que j'arrivasse?

(Il sort.)

CANOLLES.

Castorin, selle les chevaux.

CASTORIN, sortant.

Ah! si j'avais su, comme je serais resté au nº 7 !

## SCÈNE XI

CANOLLES, LA VICOMTESSE, qui a remis son pourpoint et sa perruque.

CANOLLES.

Soyez contente, madame, vous allez être débarrassée de moi, je pars!

LA VICOMTESSE.

Et quand cela?

CANOLLES.

A l'instant même.

LA VICOMTESSE.

Adieu, monsieur!

CANOLLES.

Ainsi, nous voilà séparés, peut-être pour jamais!

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Qui sait?

CANOLLES.

Promettez une chose à un homme qui gardera éternellement votre souvenir.

LA VICOMTESSE.

Laquelle?

CANOLLES.

C'est que vous penserez à lui quelquefois.

LA VICOMTESSE.

Je vous le promets!

CANOLLES.

Sans colère?

LA VICOMTESSE.

Oui!

CANOLLES.

Une preuve... votre main. (La Vicomtesse lui donne sa main; la portant à ses lèvres.) Adieu, madame, adieu!... Oh! souvenez-vous que vous avez promis de ne pas m'oublier!...

LA VICOMTESSE.

Hélas!

---

# ACTE TROISIÈME

## CINQUIÈME TABLEAU

Au château de Chantilly. — La chambre à coucher de madame de Condé.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

LA DOUAIRIÈRE, MADAME LA PRINCESSE, MADAME DE TOURVILLE.

LA DOUAIRIÈRE.

Nous échouerons, ma fille, nous échouerons, et nous serons humiliées.

Digitized by Google

MADAME DE TOURVILLE.

Il faut un peu payer beaucoup de gloire, et il n'y a pas de victoire sans combat.

LA PRINCESSE.

Et si nous échouons, et si nous sommes vaincues, nous nous vengerons.

LA DOUAIRIÈRE.

Et de qui?... De Dieu, car Dieu seul aura vaincu M. le prince... Ce n'est pas une chose facile, croyez-moi, que d'ouvrir, surtout de force, les portes des prisons de Vincennes.

MADAME DE TOURVILLE.

M. de Tourville, mon mari, en sa qualité de mestre de camp des armées du roi, avait fait de son vivant, et du temps que M. le grand prieur y était enfermé, un plan pour prendre Vincennes; ce plan, il m'en parla souvent, je me le rappelle, et je puis vous le communiquer.

LA DOUAIRIÈRE.

Merci, ma bonne madame de Tourville; mais, ayant pour nous M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de la Rochefoucauld, j'espère qu'à eux trois ils trouveront quelque moyen de tirer mon pauvre fils de captivité.

LA PRINCESSE.

Ah! M. de la Rochefoucauld, M. de Bouillon et M. de Turenne nous oublient... Claire elle-même n'arrive pas.

LA DOUAIRIÈRE.

Ma fille, il faut que quelque obstacle arrête madame de Cambes; car, vous le savez, son dévouement à notre maison est inaltérable.

LA PRINCESSE.

En attendant, elle n'arrive pas.

LA DOUAIRIÈRE.

Madame de Cambes aura été obligée de faire des détours; les chemins de Bordeaux, où l'on se doute que nous voulons nous retirer, sont gardés par l'armée de M. de Saint-Aignan, et, comme madame de Cambes vient de Bordeaux...

MADAME DE TOURVILLE.

Elle pouvait écrire, au moins.

LA DOUAIRIÈRE.

Ah! chère Tourville, pour un stratégiste de votre force! écrire, confier au papier l'adhésion d'une ville comme Bor-



Digitized by Google

deaux au parti de MM. les princes, ce serait fort imprudent, vous en conviendrez.

MADAME DE TOURVILLE.

Un des trois plans que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Altesse avait pour but immanquable de soulever la Guienne, et, si on l'eût adopté...

LA PRINCESSE.

Bon! bon! chère Tourville, nous y reviendrons s'il est besoin... Mais, en attendant, je me range à l'avis de madame ma mère, et je commence à croire que Claire aura essuyé quelque disgrâce; autrement, elle serait déjà ici... Peut-être ses fermiers lui ont-ils manqué de parole...

MADAME DE TOURVILLE.

Et tout cela, quand on pense que, si M. Lenet, M. Pierre Lenet, cet opiniâtre conseiller que vous vous obstinez à garder, et qui n'est bon qu'à contrarier tous nos projets; quand on pense, dis-je, que, si M. Lenet n'eût pas repoussé mon second plan, nous tiendrions maintenant Bordeaux assiégé, et il faudrait bien que Bordeaux capitulât!

## SCÈNE II

LES MÊMES, LENET.

LENET, entrant du fond.

J'aime mieux, sauf l'avis de Leurs Altesses, que Bordeaux s'offre de plein gré. Ville qui capitule cède à la force et ne s'engage à rien... Ville qui s'offre se compromet et est obligée de suivre jusqu'au bout la fortune de ceux à qui elle s'est offerte.

LA PRINCESSE.

Oh! vous avez beau dire, mon cher Lenet, tout va de mal en pis, et j'aimerais mieux un bon courrier que toutes ces maximes.

LENET.

Votre Altesse sera donc satisfaite, car elle en recevra trois aujourd'hui.

LES TROIS FEMMES.

Comment, trois?

LENET.

Oui, madame; le premier a été vu sur la route de Bordeaux,

Digitized by Google

e second vient de Stenay, et le troisième arrive de la Roche ɔucauld.

LA DOUAIRIÈRE et LA PRINCESSE.

Oh !

MADAME DE TOURVILLE.

Il me semble, mon cher monsieur Lenet, qu'un habile né- romancien comme vous ne devrait pas rester en si beau che- nin, et qu'après nous avoir annoncé les courriers, il devrait ıous dire le contenu des dépêches.

LENET.

Ma science ne va pas si loin que vous croyez, madame; je ne borne à être un serviteur fidèle, j'annonce et je ne devine ɔas.

UN HUISSIER.

Un cavalier arrivant en toute hâte de Bordeaux, réclame l'honneur d'être introduit près de Son Altesse.

LENET.

Premier courrier, madame.

LA PRINCESSE.

Vous êtes sorcier, mon cher Lenet... Faites entrer.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Madame!...

LA PRINCESSE.

Claire ! ma chère Claire... sous ce déguisement?

LA VICOMTESSE.

Oui, madame, et qui vous supplie d'agréer ses respectueux hommages... Mais que me dit-on, mon Dieu ! qu'en tombant de cheval, Votre Altesse s'est cassé la jambe?

LA PRINCESSE.

Chut ! on dit cela; mais rassure-toi, chère vicomtesse, il n'en est rien... C'est pour nos ennemis seulement que je me suis cassé la jambe... Il faut que le Mazarin me croie hors d'état de remuer pour qu'il ne se doute pas que je veux fuir.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Votre Altesse me rassure ! (Elle veut s'agenouiller.) Que Votre Altesse permette donc...

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Dans mes bras, chère vicomtesse, dans mes bras... (Elle l'embrasse.) Et maintenant, parle, parle vite!

LA DOUAIRIÈRE.

Oh! oui, parlez vite, chère vicomtesse! Avez-vous vu Richon?

LA VICOMTESSE.

Oui; il m'a chargé d'une mission pour Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Bonne ou mauvaise?

LA VICOMTESSE.

Je l'ignore... Elle se compose de deux mots.

LA PRINCESSE.

Lesquels? Je meurs d'impatience.

LA VICOMTESSE.

*Bordeaux!... Oui!*

LA PRINCESSE.

Oh! bravo! chère Claire, quel bonheur, quel triomphe! Venez, Lenet! Savez-vous quelle bonne nouvelle nous apporte cette chère vicomtesse!

LENET.

*Bordeaux! Oui!* n'est-ce pas?

LA DOUAIRIÈRE.

Oui; décidément, Lenet, vous êtes sorcier.

MADAME DE TOURVILLE.

Mais, si vous le saviez, pourquoi ne le disiez-vous pas?

LENET.

Parce que je voulais laisser à madame la vicomtesse de Cambes la récompense de ses fatigues.

LA PRINCESSE.

Et vous avez raison, Pierre, mon bon Pierre, toujours raison. C'est pourtant à ce brave Richon que nous devons cela... Que ferons-nous pour lui?

LA DOUAIRIÈRE.

Il faudra lui donner quelque poste important; vous a-t-il dit ce qu'il désirait?

LA VICOMTESSE.

Oui; il désirerait qu'on obtînt pour lui le commandement d'une place forte comme Vayres ou le fort Saint-Georges.

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Hélas! nous sommes trop mal en cour maintenant, pour recommander quelqu'un...

LA VICOMTESSE.

Il nous faudrait un blanc-seing dont nous ferions un brevet pour Richon.

LENET.

C'est fait, madame.

LES PRINCESSES.

Comment, c'est fait?

LENET.

Une lettre a été adressée par moi à mademoiselle Nanon de Lartigues; on dit que cette femme vend tout ce qu'on lui achète, et, comme elle dispose de la signature de M. d'Épernon...

LA DOUAIRIÈRE.

En vérité, mon cher Lenet, vous êtes un homme miraculeux! seulement, supposez que mademoiselle de Lartigues mette un prix un peu élevé au blanc-seing du duc, je ne vois pas trop comment, avec l'état de notre caisse...

LENET, à la Vicomtesse.

Voici le moment, madame, de prouver à Leurs Altesses que vous avez pensé à tout.

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous dire, Lenet?

LA VICOMTESSE.

Que je suis assez heureuse pour vous offrir une pauvre somme de vingt mille livres, que, toute misérable qu'elle est, j'ai eu grand'peine à obtenir de mes fermiers.

LA PRINCESSE.

Vingt mille livres?

LA DOUAIRIÈRE.

Mais c'est une fortune dans des temps comme les nôtres!... Et cette somme, chère vicomtesse...?

LA VICOMTESSE.

Est dans votre chambre, madame, si toutefois Pompée à exécuté l'ordre qne je lui ai donné.

LA PRINCESSE.

Quel est ce bruit?

LENET.

Probablement notre second courrier.



Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Et de quelle part vient celui-ci?

LENET.

Probablement de la part de M. de la Rochefoucauld, dont le père vient de mourir à Verteuil.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER.

Un envoyé de M. de la Rochefoucauld sollicite l'honneur de présenter ses hommages à Leurs Altesses.

LA PRINCESSE.

Faites entrer.

LA VICOMTESSE.

Vous permettez que je quitte ce costume?

LA PRINCESSE.

Allez! et revenez-nous bien vite!

(La Vicomtesse sort.)

L'HUISSIER, annonçant.

M. de Gourville!

## SCÈNE V

LA DOUAIRIÈRE, MADAME LA PRINCESSE, MADAME DE TOURVILLE, LA ROCHEFOUCAULD, puis CAUVIGNAC.

LA PRINCESSE.

Vous venez de la part de M. de la Rochefoucauld, monsieur? Quelle nouvelle apportez-vous?... Mais c'est M. de la Rochefoucauld lui-même!

LA ROCHEFOUCAULD.

Qui, madame; j'ai pris le prétexte des funérailles de mon père pour occuper la route d'Orléans, avec trois cents gentilhommes, et me mettre ainsi aux ordres de Vos Altesses.

LA DOUAIRIÈRE.

Mais ne craignez-vous pas qu'une si forte troupe n'éveille les soupçons?

LA ROCHEFOUCAULD.

Ces gentilshommes, Votre Altesse, sont censés aller à l'enterrement du feu duc de la Rochefoucauld.

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Mais nous, monsieur le duc, n'aurons-nous pas une escorte pour vous rejoindre?

LA ROCHEFOUCAULD.

Je laisserai à la disposition de Son Altesse tout le monde dont elle pourra avoir besoin.

LA PRINCESSE.

Merci, monsieur le duc.

L'HUISSIER.

Un gentilhomme arrivant de Guyenne demande instamment à parler à M. Lenet; c'est pour affaire de la plus haute importance.

LENET.

J'y vais.

LA PRINCESSE.

Non pas, recevez ici. Un gentilhomme arrivant de Guyenne pour affaire de la plus haute importance, il est peut-être essentiel que M.le duc sache ce qu'il va vous dire. Venez, monsieur le duc; et vous, Lenet...

LENET.

Soyez tranquille, madame, j'ai compris.

(La Rochefoucauld s'éloigne avec les dames. La Princesse rentre bientôt, écoutant la scène entre Lenet et Cauvignac.)

CAUVIGNAC, entrant.

Ah! monsieur Lenet!... Votre très-humble serviteur, monsieur Lenet.

LENET.

Vous avez demandé à me parler, monsieur?

CAUVIGNAC.

Oui, monsieur.

LENET.

J'attends, monsieur que vous ayez la bonté de me dire de quelle part vous venez.

CAUVIGNAC.

Je viens de votre part, monsieur.

(Il lui remet une lettre.)

LENET.

Ma lettre à mademoiselle Nanon de Lartigues.

CAUVIGNAC.

Cette lettre, elle est bien de vous, monsieur?

Digitized by Google

LENET.

Parfaitement! mais cette lettre avait un but.

CAUVIGNAC.

Oui, de vous procurer un blanc-seing de M. le duc d'Épernon; voici ce blanc-seing.

LA PRINCESSE.

Oh! merci, trois fois, monsieur! merci pour mon époux, merci pour mon fils, merci pour moi!

CAUVIGNAC.

Cette dame est...?

LENET.

Madame la princesse, monsieur.

CAUVIGNAC.

Votre Altesse...

LENET.

Monsieur, une pareille pièce est trop précieuse pour que vous consentiez à nous l'abandonner sans conditions; d'ailleurs, ce n'est pas sans conditions qu'elle a été demandée. Seulement, ce blanc-seing est bien à vous, n'est-ce pas?

CAUVIGNAC.

Il est à celui qui le possède, puisque, comme vous pouvez le voir, il n'y a d'autre nom dessus que celui de M. d'Épernon.

LENET.

A-t-on pris avec M. d'Épernon l'obligation de faire une chose plutôt qu'une autre?

CAUVIGNAC.

On n'a pris avec M. le duc aucun engagement.

LENET.

Maintenant, monsieur, ma lettre à mademoiselle de Lartigues disait qu'on traiterait des conditions avec le porteur de ce blanc-seing.

CAUVIGNAC.

Eh bien, me voilà, monsieur : traitons!

LENET.

Que désirez-vous?

CAUVIGNAC.

Deux choses.

LENET.

Lesquelles?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

De l'argent d'abord.

LENET.

Nous n'en avons guère.

CAUVIGNAC.

Je serai raisonnable.

LENET.

Et la seconde?

CAUVIGNAC.

Un grade dans l'armée de MM. les princes.

LENET.

MM. les princes n'ont pas d'armée.

CAUVIGNAC.

Ils vont en avoir une.

LENET.

Un grade dans l'armée vous met en contact avec des inférieurs et des supérieurs; vous ne pourriez pas vous entendre. Que diriez-vous de quelques mille livres ajoutées à la somme que nous vous devons et d'un brevet pour lever une compagnie?

CAUVIGNAC.

J'allais vous proposer cet arrangement

LENET.

Reste donc l'argent.

CAUVIGNAC.

Oui, reste l'argent.

LENET.

Quelle somme désirez-vous?

CAUVIGNAC.

Quinze mille livres... Je vous ai dit que je serais raisonnable!

LENET.

Quinze mille livres?

CAUVIGNAC.

Ou dix mille livres et un grade, les cinq mille livres étant destinées à armer et équiper ma compagnie.

LENET.

Nous préférons quinze mille livres et un brevet.

CAUVIGNAC.

Ainsi, vous consentez?

Digitized by Google

LENET.

C'est marché fait... Venez, monsieur, je vais sceller votre brevet et vous compter votre argent.

LA PRINCESSE.

Lenet...

CAUVIGNAC, saluant.

Madame la princesse...

LENET.

Vous m'excusez?

CAUVIGNAC.

Comment donc, monsieur Lenet!... faites!

LENET.

Attendez-moi dans cette salle, je vous y rejoins!

(Cauvignac sort par le fond.)

LA PRINCESSE.

Lenet, qu'allez-vous faire de ce blanc-seing?

LENET.

Vous ne comprenez pas, madame? J'en fais une commission de gouverneur du fort de Vayres, je l'envoie à Richon, il est introduit avec les trois cents hommes qu'il a levés, et, une fois entré dans la place, eh bien, il en referme les portes; pour le reste, rapportez-vous-en à lui.

LA PRINCESSE.

Bien! Et nous?...(A la Douairière, qui rentre avec madame de Tourville.) Venez, madame, venez! il sagit de notre départ qui approche.

LENET.

Nous, à dix heures précises, nous quittons le château par la petite porte du parc; une heure après notre départ, nous quittons l'escorte, qui nous rejoint sur la route; demain, nous nous joignons aux trois cents gentilshommes de M. de la Rochefoucauld, notre marche se grossit de tous les mécontents, et nous arrivons à Bordeaux avec une armée.

LA DOUAIRIÈRE.

Mais, si l'on nous inquiète en chemin, Lenet, que ferons-nous?... Les hommes de M. de Saint-Aignan sont sur la route, et il est impossible que nous n'en rencontrions pas quelques-uns.

MADAME DE TOURVILLE.

C'est une affaire de stratégie, et je me charge de diriger notre marche de telle façon...

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Et puis, d'ailleurs, s'il nous faut combattre, nous combattrons... L'esprit de M. de Condé marchera avec nous, et nous serons vainqueurs.

LENET.

Au nom du ciel, mesdames, écoutez votre vieux serviteur ; sortez de Chantilly comme des femmes que l'on persécute, et non comme des hommes qui se révoltent !... Notre plan est concerté, ne le faites pas faillir... Nous sommes sûrs d'une bonne escorte, avec laquelle nous éviterons les insultes du chemin ; car, aujourd'hui, vingt partis différents tiennent la campagne, et vivent indistinctement sur l'ami et sur l'ennemi... Voilà dix heures qui sonnent... Consentez, tout est prêt.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, entrant vivement.

Madame la princesse ! madame la princesse !

LA PRINCESSE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu? et comme tu es pâle!

LA VICOMTESSE.

Il y a, madame, qu'un gentilhomme vient d'arriver à Chantilly, et demande à vous parler de la part de la reine.

LA PRINCESSE.

Grand Dieu ! nous sommes perdues !

LENET.

Non pas, vous êtes sauvées, au contraire.

LA PRINCESSE.

Mais ce messager de la reine, ce n'est qu'un surveillant, un espion peut-être !

LENET.

Votre Altesse l'a dit.

LA PRINCESSE.

Alors, sa consigne est de nous garder à vue?

LENET.

Qu'importe, si ce n'est pas vous qu'il garde !

LA PRINCESSE.

Je ne comprends pas.

Digitized by Google

LENET, à la Vicomtesse, lui montrant le lit.

Comprenez-vous, vous, madame?

LA VICOMTESSE.

Oh! oui!... Oh! madame, je vais donc pouvoir vous rendre un véritable service!

LA PRINCESSE.

Comment! chère vicomtesse, tu consens?...

LA VICOMTESSE.

Partez, madame!... partez sans retard, partez sans bruit; l'accident à la réalité duquel chacun croit, me sera un prétexte pour recevoir le gentilhomme couchée; on laissera brûler une seule lumière, et, à moins qu'il n'ait l'honneur de connaître particulièrement Votre Altesse, on gagnera le temps nécessaire à votre fuite.

LA PRINCESSE.

Et tu nous rejoins?

LA VICOMTESSE.

Aussitôt que je suis libre.

LENET, à l'Huissier.

Madame la princesse recevra ce gentilhomme dès qu'il se présentera.

L'HUISSIER.

Il est en bas, à la porte de la galerie.

LENET.

Allez le querir.

LA PRINCESSE.

Mais le blanc-seing de M. d'Épernon, c'est chose précieuse, ne l'oublions pas.

LENET.

Cela me regarde... Que madame la vicomtesse nous gagne une demi-heure, et c'est tout ce qu'il nous faut.

LA VICOMTESSE.

Soyez tranquille... Allez! allez!

(Tandis que les Princesses se sauvent, madame de Cambes se couche sur le lit; Lenet souffle les bougies, à l'exception d'une seule.)

## SCÈNE VII

LA VICOMTESSE, L'HUISSIER, CANOLLES.

L'HUISSIER.

Qui annoncerai-je à Son Altesse, monsieur?

Digitized by Google

CANOLLES.

Annoncez M. le baron de Canolles, de la part de Sa Majesté la reine régente.

L'HUISSIER.

M. le baron de Canolles.

LA VICOMTESSE.

M. de Canolles?... Oh ! mon Dieu !

(Elle tire le rideau.)

## SCÈNE VIII

### LA VICOMTESSE, CANOLLES.

CANOLLES, s'approchant.

Madame, j'ai eu l'honneur de demander, de la part de Sa Majesté la reine régente, une audience à Votre Altesse ; Votre Altesse daigne me l'accorder. Veut-elle, maintenant, mettre le comble à ses bontés en me faisant connaître, par un mot, par un signe, qu'elle a bien voulu s'apercevoir de ma présence, et qu'elle est prête à m'entendre?

LA VICOMTESSE.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

CANOLLES.

Sa Majesté la reine m'envoie vers vous, madame, pour assurer Votre Altesse du désir qu'elle a de continuer avec elle ses bonnes relations d'amitié.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, ne parlez plus de la bonne amitié qui règne entre Sa Majesté la reine et la maison de Condé. Il y a des preuves du contraire dans les cachots du donjon de Vincennes... Mais, au fait, monsieur, que voulez-vous?

CANOLLES.

Moi, madame, je ne veux rien ; c'est la reine qui veut, et non pas moi... Je serais même au désespoir que Votre Altesse me jugeât par la mission que je remplis. Avant-hier, j'arrivai à Mantes, porteur d'un message pour la reine ; le post-scriptum du message recommandait le messager à Sa Majesté. La reine m'ordonna de rester près d'elle, et, hier, elle m'appela pour m'envoyer ici. Force a été pour moi d'obéir, madame ; mais, tout en acceptant, comme c'était mon devoir, la mission



Digitized by Google

dont Sa Majesté daignait me charger, j'oserai dire que je ne l'avais pas sollicitée, et que je l'eusse réfusée même si les rois étaient personnes qui pussent essuyer un refus.

LA VICOMTESSE.

Mais, enfin, que veut la reine?

CANOLLES.

Elle veut que je demeure dans ce château, et que j'y tienne, si indigne que je sois de cet honneur, compagnie à Votre Altesse.

LA VICOMTESSE.

C'est-à-dire, soyez franc, monsieur, c'est-à-dire que la reine nous fait espionner, n'est-ce pas?

CANOLLES.

Si la reine fait espionner Votre Altesse, alors, moi, je suis un espion?... Je remercie Votre Altesse de sa franchise.

LA VICOMTESSE.

Monsieur!

CANOLLES.

Non pas, j'accepte le mot... Faites-moi traiter comme on traite de pareils misérables, madame; oubliez que je ne suis qu'un atome obéissant au souffle d'une reine, faites-moi chasser par vos laquais, faites-moi tuer par vos gentilshommes, mettez-moi en face de gens auxquels je puisse repondre avec le bâton ou avec l'épée; mais veuillez ne pas insulter aussi cruellement un gentilhomme qui remplit son devoir de soldat et de sujet, vous, madame, qui êtes si haut placée par la naissance, le mérite et le malheur!

LA VICOMTESSE.

Oh! excusez-moi, monsieur, pardonnez-moi; à Dieu ne plaise que mon intention soit d'insulter un aussi brave officier que vous! Non, monsieur de Canolles, je ne suspecte pas votre loyauté; je retire mes paroles, elles sont blessantes, j'en conviens. Non, non, vous êtes un noble cœur, monsieur le baron, et je vous rends justice pleine et entière.

CANOLLES, à part.

Oh! mais je ne me trompe pas! cette voix, je l'ai déjà entendue... Cette voix, ce n'est pas celle de madame de Condé! cette voix...

(Il va à la bougie.)

LA VICOMTESSE.

Que faites-vous?

Digitized by Google

CANOLLES.

Pardon, madame, je supplie Votre Altesse de ne pas oublier, dans cette circonstance surtout, que je ne suis que l'instrument passif d'une auguste volonté... Madame, je suis chargé par le roi de garder Votre Altesse; je dois, par conséquent, pour être sûr que c'est bien madame de Condé que je garde, je dois constater votre identité, et, pour constater votre identité, je réclame l'honneur de voir votre visage.

LA VICOMTESSE.

Oh ! mais c'est une insupportable inquisition, monsieur ! Si le roi vous a donné de pareils ordres, c'est que le roi n'est qu'un enfant, et ne connaît pas encore les devoirs d'un gentilhomme... Forcer une femme à montrer son visage, monsieur, c'est la même insulte que si on lui arrachait son masque.

CANOLLES.

Madame, j'ignore encore, heureusement, comment on persécute une femme, et, à plus forte raison, comment on offense une princesse. Il y a un mot devant lequel se courbent les hommes quand ce mot vient des rois, et les rois quand ce mot vient du destin, madame : il le faut !

LA VICOMTESSE.

Monsieur, vous oubliez que j'ai là vingt-cinq gentilshommes et un domestique nombreux et armé... et que, si vous me poussez aux dernières extrémités...

CANOLLES, allant à la fenêtre et l'ouvrant.

Madame, vous ne savez pas que j'ai là, à cinq cents pas, cachés dans les bois qui environnent Chantilly, deux cents cavaliers que je puis réunir en cinq secondes, et qu'il me suffira d'un signal...

LA VICOMTESSE.

Oh ! alors, monsieur, ce n'est plus une inquisition, c'est une violence, et cette poursuite obstinée...

CANOLLES.

Madame, c'est Son Altesse madame de Condé que je poursuis, et non pas vous, qui n'êtes pas madame de Condé.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

CANOLLES.

Je veux dire qu'il ne me reste plus qu'à retourner à Paris, avouer à la reine que, pour ne pas déplaire à une femme que

Digitized by Google

j'aimais, — je ne nomme personne, madame, ainsi n'armez pas vos yeux de colère, — j'ai violé ses ordres, j'ai permis la fuite à son ennemie; car madame de Condé a profité, pour fuir, du temps que je viens de vous consacrer; elle court à cette heure sur un bon cheval, entre M. de la Rochefoucauld, son champion, et M. Lenet, son conseiller, avec ses gentilshommes et ses capitaines, avec toute sa maison, enfin, sur la route de Bordeaux, et n'a rien à faire dans ce qui se passe à cette heure entre le baron de Canolles et le vicomte ou la vicomtesse de Cambes! Mais je puis changer cette scène de mystification en une scène de deuil, je vous l'ai dit, madame; je n'ai qu'à ouvrir cette fenêtre, siffler trois fois avec ce sifflet d'argent, et, dans cinq minutes, deux cents cavaliers auront joint et arrêté madame la princesse, garrotté ses officiers, qui, à cette heure, fuient et me raillent, ignorant, les insensés, que je les tiens entre mes mains.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, par toutes les choses saintes, par tous les principes sacrés, monsieur, ne faites pas cela! ne le faites pas pour l'honneur du roi, pour l'honneur de la reine, pour votre honneur! ne le faites point par grâce pour moi qui vous prie, pour moi qui vous supplie, pour moi qui vous honore... pour moi qui vous estime, pour moi, pour moi qui vous aime!

CANOLLES, laissant tomber le sifflet.

Oh! je suis perdu!

LA VICOMTESSE.

Que dites-vous?

CANOLLES.

Je dis que, du moment que je vous ai reconnue, je dis que, du moment qu'en vous reconnaissant, j'ai laissé fuir madame de Condé, je dis... je dis que je suis un traître!

LA VICOMTESSE.

Mais que faire, alors?

CANOLLES.

Répétez-moi que vous m'aimez!... à chaque remords, redites-moi ce mot magique que vous venez de me dire, et j'oublierai tout! tout! tout!... oui, car vous me rendez fou de bonheur.

LA VICOMTESSE, dans les bras de Canolles.

Eh bien, oui, oui, je vous aime!

Digitized by Google

CANOLLES.

Oh ! M. de Mazarin est assez riche pour perdre toutes ces princesses ; mais je ne suis pas assez riche, moi, pour perdre le seul trésor que j'aie jamais rencontré.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, CAUVIGNAC, BARRABAS.

CAUVIGNAC.

Monsieur le baron de Canolles, au nom du roi, je vous arrête !

CANOLLES.

Monsieur !

CAUVIGNAC.

Votre épée !

CANOLLES.

L'ordre ?

CAUVIGNAC.

Le voici !

CANOLLES.

Vous le voyez, madame, l'illusion n'a pas été longue !... Avec le jour, ce grand chasseur de fantômes, tous mes rêves dorés ont disparu. Voici mon épée, monsieur... Mais je vous connais, ce me semble.

CAUVIGNAC.

Parbleu ! si vous me connaissez ! c'est moi qui, à Jaulnay, vous ai apporté, de la part de M. le duc d'Épernon, commission de partir pour la cour, et qui viens de recevoir celle de vous arrêter... Ah ! mon gentilhomme, votre fortune était dans cette commission, vous l'avez manquée ; tant pis pour vous ! Allons, monsieur, partons !

CANOLLES.

Puis-je vous demander, monsieur, où vous avez ordre de me conduire, et vous est-il défendu de me donner cette satisfaction de savoir où je vais ?

CAUVIGNAC.

Non, monsieur, je puis vous le dire. Nous vous conduisons à la forteresse de l'île Saint-Georges.

LA VICOMTESSE.

A l'île Saint-Georges ?

Digitized by Google

CANOLLES.

Adieu, madame, adieu !

LA VICOMTESSE.

Et moi, où me conduit-on ? car, si le baron est coupable, je suis bien autrement coupable, moi !

CAUVIGNAC.

Vous, madame, vous pouvez vous retirer, vous êtes libre!

LA VICOMTESSE.

Libre!... Je pourrai donc veiller sur lui !

(Elle sort d'un côté, tandis que Canolles sort de l'autre.)

CAUVIGNAC.

Lieutenant Barrabas, c'est vous qui conduirez le prisonnier au fort Saint-Georges... Vous en répondez sur votre tête!

BARRABAS.

Mais nous sommes donc pour le parti du roi?

CAUVIGNAC.

Parbleu !

## SIXIÈME TABLEAU

L'intérieur du fort Saint-Georges. — Galerie au fond. A droite, les appartements du Gouverneur.

### SCÈNE PREMIÈRE

CANOLLES, BARRABAS.

BARRABAS.

Eh bien, monsieur, la route a été longue, mais nous voilà arrivés.

CANOLLES.

Il paraît que l'on me traite en homme d'importance.

BARRABAS.

Oui, ma foi, toute la garnison est sur pied.

CANOLLES.

Croyez-vous que je reste longtemps prisonnier, monsieur?

Digitized by Google

BARRABAS.

Je l'ignore, monsieur le baron; mais, à la façon dont vous n'êtes recommandé, je pense que oui.

CANOLLES.

Pensez-vous qu'on m'interroge?

BARRABAS.

C'est assez la coutume.

CANOLLES.

Et si je ne réponds pas?

BARRABAS.

Diable! dans ce cas, vous savez...

CANOLLES.

Non, je ne sais pas.

BARRABAS.

Dame, il y a... il y a la question.

CANOLLES.

Ah! ah! ordinaire?

BARRABAS.

Ordinaire ou extraordinaire... C'est selon l'accusation. De quoi êtes-vous accusé, monsieur?

CANOLLES.

J'ai bien peur d'être accusé de crime d'État.

BARRABAS.

Dans ce cas, vous jouirez de la question extraordinaire : dix pots!

CANOLLES.

Comment, dix pots?...

BARRABAS.

Oui, vous aurez dix coquemars.

CANOLLES.

C'est donc l'eau qui est en vigueur à l'île Saint-Georges?

BARRABAS.

Vous comprenez, monsieur : sur la Garonne...

CANOLLES.

C'est juste; on a la chose sous la main. Et combien de seaux font dix coquemars?

BARRABAS.

Trois seaux, trois seaux et demi.

CANOLLES.

Oh! oh! je ne contiendrai jamais tout cela.

Digitized by Google

BARRABAS.

Mais, si vous avez le soin de vous faire bien venir du geôlier...

CANOLLES.

Du geôlier?

BARRABAS.

Oui, vous aurez bonne composition.

CANOLLES.

Et en quoi consiste, s'il vous plaît, le service que le geôlier peut me rendre?

BARRABAS.

Il peut vous faire boire de l'huile.

CANOLLES.

L'huile est donc un spécifique?

BARRABAS.

Souverain, monsieur!

CANOLLES.

Vous croyez?

BARRABAS.

J'en parle par expérience: j'ai bu...

CANOLLES.

Comment, vous avez bu?

BARRABAS.

Pardon, l'habitude de vivre avec des Gascons fait que je prononce parfois les *v* comme les *b*; je voulais dire: j'ai vu...

CANOLLES.

Bien!

BARRABAS.

Oui, monsieur, j'ai vu un homme moins grand que vous boire les dix coquemars avec une facilité extrême, grâce à l'huile qui avait préparé les voies... Il est vrai qu'il enfla, comme c'est l'habitude; mais, avec un bon feu, on le fit désenfler sans trop d'avaries; c'est l'essentiel de la seconde partie de l'opération... Retenez bien ces deux mots: chauffer sans brûler.

CANOLLES.

Je comprends... Monsieur était exécuteur des hautes œuvres, peut-être?

BARRABAS.

Non, monsieur, non, je n'ai jamais eu cet honneur.

Digitized by Google

CANOLLES.

Aide, alors?

BARRABAS.

Non, monsieur: curieux, amateur seulement.

CANOLLES.

Et monsieur s'appelle...?

BARRABAS.

Barrabas!

CANOLLES.

Beau nom, vieux nom! avantageusement connu dans les Écritures.

BARRABAS.

Dans la Passion, oui, monsieur?

CANOLLES.

C'est cela même; mais, par habitude, j'ai dit les Écritures.

BARRABAS.

Monsieur est huguenot?

CANOLLES.

Très-huguenot... On a été fort pendu et fort brûlé dans ma famille.

BARRABAS.

J'espère que pareil sort n'est pas réservé à monsieur.

CANOLLES.

Non, l'on se contentera de me submerger... Mais on tarde bien, ce me semble.

BARRABAS.

Ne vous impatientez pas, monsieur; car je vois un officier qui m'a bien l'air d'avoir affaire à vous.

CANOLLES.

Le commandant de la place, sans doute; il vient reconnaître son nouveau locataire.

BARRABAS.

En effet, il paraît que vous ne languirez pas comme certaines personnes qu'on laisse huit jours entiers dans les vestibules; vous serez écroué tout de suite.

CANOLLES.

Tant mieux!



Digitized by Google

## SCÈNE II

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Monsieur, c'est à M. le baron de Canolles, capitaine dans Navaille, que j'ai l'honneur de parler?

CANOLLES.

Monsieur, je suis en vérité confus de votre politesse; oui, je suis le baron de Canolles... Maintenant, traitez-moi avec la courtoisie d'un officier envers un autre officier, et logez-moi le moins mal que vous pourrez.

L'OFFICIER.

Monsieur, la demeure est toute spéciale; mais, pour prévenir vos désirs, on y a fait toutes les améliorations possibles.

CANOLLES.

Et qui dois-je remercier de ces prévenances inusitées, monsieur?

L'OFFICIER.

Le roi, monsieur, qui fait bien tout ce qu'il fait.

CANOLLES.

Sans doute, monsieur, sans doute; Dieu me garde de calomnier Sa Majesté, en cette occasion surtout! cependant je ne serais pas fâché d'obtenir certains renseignements.

L'OFFICIER.

Je suis à votre disposition, monsieur; mais je prendrai la liberté de vous faire observer que la garnison vous attend.

CANOLLES.

Pour quoi faire, monsieur?

L'OFFICIER.

Pour vous reconnaître.

CANOLLES, à part.

Peste! une garnison tout entière pour reconnaître un prisonnier; voilà bien des façons, ce me semble... (Haut.) Monsieur, je suis à vos ordres, et tout prêt à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

BARRABAS.

Je crois que vous en serez quitte pour la question ordinaire.

CANOLLES.

Tant mieux! j'enflerai moitié moins!

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Mais, d'abord, permettez-moi de vous remettre les clefs de la forteresse.

CANOLLES.

Les clefs?

L'OFFICIER.

Nous accomplissons le cérémonial habituel, selon les plus rigoureuses lois de l'étiquette.

CANOLLES.

Mais pour qui me prenez-vous donc?

L'OFFICIER.

Pour ce que vous êtes, ce me semble : pour M. le baron de Canolles.

CANOLLES.

Après?

L'OFFICIER.

Gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges.

CANOLLES.

Gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges? (A Barrabas.) Non, n'est-ce pas?

(Barrabas fait signe que non.)

L'OFFICIER.

J'aurai l'honneur de remettre, dans un instant, à M. le gouverneur les provisions que j'ai reçues et qui m'annoncent l'arrivée de monsieur pour aujourd'hui.

CANOLLES.

Ainsi, je suis gouverneur du fort et de l'île Saint-Georges?

L'OFFICIER.

Oui, monsieur, et Sa Majesté nous a rendus heureux par un tel choix.

CANOLLES.

Vous êtes sûr qu'il n'y a pas erreur?

L'OFFICIER.

Parfaitement sûr. D'ailleurs, monsieur, le brevet et la lettre sont chez moi.

CANOLLES.

Signés?

L'OFFICIER.

Sans doute.

CANOLLES.

Et je puis avoir ce brevet, lire cette lettre?

Digitized by Google

L'OFFICIER.

A l'instant même.

CANOLLES.

Eh bien, monsieur, rendez-moi le service de les aller chercher, je vous prie.

L'OFFICIER.

Comment donc! j'y vais, monsieur.

(Il sort.)

## SCÈNE III

### CANOLLES, BARRABAS

BARRABAS.

Eh bien, monsieur le gouverneur?

CANOLLES.

M'expliquerez-vous ce qui vient de se passer? J'avoue que j'ai peine à ne pas prendre tout ce qui m'arrive pour un rêve.

BARRABAS.

Ma foi, monsieur, le rêve est agréable; d'autant plus agréable que vous ne vous y attendiez pas. Quant à moi, je l'avoue, lorsque je vous parlais des dix coquemars, foi de Barrabas, je croyais vous dorer la pillule.

CANOLLES.

Vous étiez donc convaincu...?

BARRABAS.

Que je vous amenais ici pour être roué; oui, monsieur.

CANOLLES.

Merci! Maintenant, avez-vous quelque opinion arrêtée sur ce qui m'arrive?

BARRABAS.

Eh! eh! peut-être!

CANOLLES.

Faites-moi la grâce de me l'exposer, alors.

BARRABAS.

Monsieur, voici : La reine aura compris combien était difficile la mission dont elle vous avait chargé. Le premier mouvement de colère passé, elle se sera repentie, et, comme, à tout prendre, vous n'êtes pas un homme haïssable, Sa gracieuse Majesté aura voulu vous récompenser de ce qu'elle vous avait trop puni.

Digitized by Google

CANOLLES.

Inadmissible, monsieur Barrabas!

BARRABAS.

Inadmissible?

CANOLLES.

Invraisemblable, du moins.

BARRABAS.

Invraisemblable?

CANOLLES.

Oui.

BARRABAS.

En ce cas, monsieur, il ne me reste plus qu'à vous présenter mes très-humbles salutations. Vous pouvez être heureux comme un roi à l'île Saint-Georges... Bon vin, beau gibier, poisson frais... Et les femmes, monsieur, les femmes des environs de Bordeaux... Ah! voilà qui est miraculeux, par exemple!

CANOLLES.

Très-bien!

BARRABAS, remontant la scène.

J'ai donc l'honneur, monsieur...

CANOLLES.

Attendez!

(Il fouille dans ses poches.)

BARRABAS, redescendant.

Que cherche monsieur?

CANOLLES.

Ma bourse, pardieu!

BARRABAS.

Inutile!

CANOLLES.

Comment, inutile?

BARRABAS.

Oui, monsieur ne la trouvera pas.

CANOLLES.

En effet, ma bourse a disparu... Mais qui diable m'a donc pris ma bourse?

BARRABAS.

Moi, monsieur.

CANOLLES.

Vous! Et pourquoi cela?

Digitized by Google

BARRABAS.

Pour que monsieur ne puisse pas me corrompre.

CANOLLES.

Ah! ah! comme c'est bien imaginé! Alors, vous m'avez pris mon argent?

BARRABAS.

Et j'ai bien fait, monsieur; car enfin, si vous m'aviez corrompu, ce qui était possible, vous auriez fui, et, si vous aviez fui, vous auriez perdu tout naturellement la position élevée à laquelle vous voilà parvenu, ce dont je ne me serais jamais consolé.

CANOLLES.

En vérité, monsieur Barrabas, vous m'étonnez, et je regrette de n'avoir pas une seconde bourse... Mais, tenez, j'ai envie de faire un essai pour savoir si je suis véritablement gouverneur de l'île Saint-Georges.

BARRABAS.

Lequel?

CANOLLES.

J'ai envie de vous donner un bon de vingt pistoles sur le payeur.

BARRABAS.

Inutile, monsieur.

CANOLLES.

Comment! vous refusez mes vingt pistoles?

BARRABAS.

Dieu m'en garde! je n'ai jamais eu, grâce au ciel, de ces fausses fiertés.

CANOLLES.

A la bonne heure!

BARRABAS.

Mais j'aperçois, sortant d'un coffre placé sur cette table, certains cordons qui me font l'effet de cordons de bourse.

CANOLLES.

Vos prévisions pourraient bien être justes, maître Barrabas; car vous paraissez vous connaître en cordons.

BARRABAS.

Mais, oui, monsieur.

CANOLLES.

En effet! (Lisant un petit papier attaché à une bourse.) « Mille pis-

Digitized by Google

toles pour la caisse particulière de M. le gouverneur de Saint-Georges. »

BARRABAS.

Recevez mes compliments, monsieur; la reine fait bien les choses; malheureusement, elle a vingt ans de plus que du temps de Buckingham.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Voici votre brevet, monsieur; voici votre lettre:

CANOLLES.

En effet, il n'y a plus de doute. Et maintenant que me voilà gouverneur du fort Saint-Georges, que je suis forcé de le reconnaître moi-même, quand vous voudrez, je passe la revue.

L'OFFICIER.

Congédiez monsieur.

CANOLLES.

Mon cher monsieur Barrabas, je ne vous chasse pas; mais...

BARRABAS.

Oui; mais vous aimez autant que je m'en aille? Cela me va à merveille... et quand vous m'aurez donné...

CANOLLES.

Ah! c'est vrai; pardon, mon cher monsieur... Ainsi, vous nous quittez?

BARRABAS.

Oui, monsieur; je suis recommandé à M. Richon.

CANOLLES.

En quelle qualité?

BARRABAS.

Comme officier-major de la garnison de Vayres.

CANOLLES.

Ainsi, vous servez le roi ?

BARRABAS.

Je crois que oui!

CANOLLES.

Comment! vous n'en êtes pas sûr?

Digitized by Google

BARRABAS.

On n'est sûr de rien dans ce monde ; vous voyez bien que vous m'aviez promis vingt pistoles, et que...

CANOLLES.

C'est juste ! les voici... Allez, allez, mon cher Barrabas, et que Dieu vous conduise !

BARRABAS.

Monsieur, je vous suis bien reconnaissant. Vous n'avez rien à faire dire à M. Richon?

CANOLLES.

Mille amitiés... Mais nous sommes voisins, et nous aurons occasion de nous voir.

BARRABAS.

Monsieur...

(Il sort.)

## SCÈNE V

CANOLLES, L'OFFICIER, puis NANON.

L'OFFICIER.

Monsieur, j'ai pensé qu'avant d'accomplir un devoir de soldat, vous ne seriez point fâché d'accomplir un devoir de galant homme.

CANOLLES.

Un devoir de galant homme?... Parlez, monsieur.

L'OFFICIER.

Vous ne vous doutez pas de ce que je veux dire?

CANOLLES.

Non, le diable m'emporte !

L'OFFICIER.

Vous savez qu'il est arrivé ici quelqu'un ce matin?

CANOLLES.

Quelqu'un?

L'OFFICIER.

Quelqu'un dont la chambre est là,

CANOLLES.

Dont la chambre est là?

L'OFFICIER.

Et, comme je présume que vous aurez plaisir à revoir ce quelqu'un...

Digitized by Google

CANOLLES, l'arrêtant.

Pardon, monsieur; je suis très-fatigué d'avoir voyagé nuit et jour; je n'ai pas la tête bien saine ce matin; expliquez-moi donc, je vous prie...

NANON, paraissant.

Comment! vous ne devinez pas?

CANOLLES.

Nanon!

NANON.

Mauvais frère, qui a besoin de voir sa sœur pour se souvenir d'elle!... (A l'officier.) Merci, monsieur, de m'avoir ménagé ces quelques instants; comme vous l'avez dit, M. de Canolles passera la revue demain matin.

(L'Officier sort.)

## SCÈNE VI

### CANOLLES, NANON.

CANOLLES.

Nanon! Nanon!... Nanon! vous?

NANON.

Oui, moi!

CANOLLES.

Ah! je comprends, c'est vous qui m'avez sauvé, tandis que je me perdais comme un insensé... Vous veillez sur moi, vous! vous êtes mon ange tutélaire, Nanon!

NANON.

Ne m'appelez pas votre ange, mon ami, car je ne suis qu'un démon; seulement, je n'apparais qu'au bon moment, avouez-le!

CANOLLES.

Vous avez raison, et, cette fois surtout, il était temps, Nanon: vous m'avez sauvé de l'échafaud.

NANON.

En vérité? Eh bien, je le pense aussi, s'il faut vous parler avec franchise. Mais comment fîtes-vous donc, vous si clairvoyant, si fin, pour vous laisser tromper par cette mijaurée de princesse?

CANOLLES.

Ma foi, je ne sais, je ne comprends pas moi-même.

Digitized by Google

NANON.

C'est qu'elles sont rusées, voyez-vous, mon cher Canolles! Ah! messieurs, vous voulez faire la guerre aux femmes! Que m'a-t-on conté? on vous a fait voir, à la place de la princesse, une fille d'honneur, une femme de chambre, un soliveau.

CANOLLES.

J'ai cru voir la princesse, je ne la connaissais pas.

NANON.

Et qui était-ce donc?

CANOLLES.

Mais, comme vous l'avez dit, une dame d'honneur, une femme de chambre, que sais-je?

NANON.

Et c'est la faute aussi de ce traître de Mazarin, que diable! Quand on charge les gens d'une mission aussi difficile que celle-là, on leur donne un portrait. (Canolles va s'asseoir.) Si vous eussiez eu un portrait de madame la princesse, ou si vous en eussiez trouvé un dans le château, vous eussiez bien reconnu que ce n'était pas elle que vous gardiez... Heureusement, je vous avais suivi, j'avais d'avance fait signer à M. d'Épernon, pour mon frère, le gouvernement de Saint-Georges; car vous savez que vous êtes mon frère, mon pauvre Canolles?

CANOLLES.

J'ai cru le deviner en lisant votre lettre.

NANON.

Eh! oui, nous avions été trahis par un autre frère que j'ai, et qui malheureusement est bien mon frère, celui-là; le duc est arrivé furieux, je lui ai fait la belle histoire que vous savez; il y a cru, ce pauvre M. d'Épernon!... il a une trop grande réputation de diplomate pour n'être pas un peu niais, de sorte que, maintenant, vous voilà protégé par la plus légitime des unions.

CANOLLES.

Et vous êtes venue m'attendre ici?

NANON.

Oui, vous comprenez: ces braves Gascons, ils me font l'honneur de m'exécrer; ils ont voulu me lapider, me brûler, que sais-je?... J'ai choisi pour retraite le fort Saint-Georges, pour défenseur Canolles... Il n'y a que vous au monde qui m'aimiez un peu, mon ami, n'est-ce pas? Voyons, dites-moi donc que vous m'aimez, ne fût-ce que comme une sœur.

Digitized by Google

CANOLLES.

Oh ! en effet, je serais bien ingrat si je ne vous aimais point.

NANON.

Eh bien, j'ai donc choisi le fort Saint-Georges pour y mettre en sûreté mon argent, mes pierreries et ma personne. Tout est entre vos mains, cher ami : existence et richesse. Veillerez-vous soigneusement sur tout cela ? dites, serez-vous ami sûr, gardien fidèle ?

CANOLLES, se levant.

Eh bien, oui, Nanon, oui ! vos biens et votre personne sont en sûreté près de moi, et je mourrai, je vous le jure, pour vous sauver du moindre danger.

NANON, se levant.

Merci, mon noble chevalier... Oh ! j'étais bien sûre de votre générosité et de votre courage. Hélas ! je voudrais être aussi sûre de votre amour !

CANOLLES.

Oh ! soyez certaine...

NANON.

Mon ami, l'amour ne se prouve pas par des serments, il se prouve par des actions. Par ce que vous ferez, Canolles, je jugerai de votre amour.

CANOLLES, l'embrassant.

Eh bien, tu en jugeras.

(Tambours et clairons.)

NANON, à part.

Maintenant, il faut qu'il oublie, et il oubliera.

CANOLLES.

Qu'est ceci ?

NANON.

N'est-ce point quelque honneur que la garnison s'apprête à vous rendre ?

CANOLLES.

Non, non, ce sont des nouvelles du dehors qui nous arrivent. Arrêté depuis plus de quinze jours, je ne sais pas ce qui s'est passé.

NANON.

Oh ! en deux mots, je vais vous mettre au courant. M. Richon, avec un blanc-seing signé de M. d'Épernon, s'est em-

Digitized by Google

paré du fort de Vayres, sur lequel l'armée royale se dirige en ce moment.

CANOLLES.

Je me doutais que Richon tenait pour les princes... Mais comment ce blanc-seing est-il tombé entre ses mains ?

NANON.

Hélas! j'ai bien peur, mon cher Canolles, que cela ne soit encore un tour de mon vrai frère... Il a appris, je ne sais comment, le besoin qu'on avait à Chantilly d'un blanc-seing; en échange de ma lettre, — vous savez, cette fameuse lettre où je vous invitais à souper, — il a exigé de M. d'Épernon ce blanc-seing, dont il aura traité avec madame de Condé.

CANOLLES.

Mais madame de Condé, où est-elle?

NANON.

A Bordeaux, où elle a été reçue avec enthousiasme !

CANOLLES.

De sorte que nous nous trouvons à six lieues de distance seulement?

NANON.

Oui.

CANOLLES.

Et que, d'un moment à l'autre, nous pouvons être attaqués par l'armée des princes ?

NANON.

Oui.

CANOLLES.

Bon ! voilà tout ce que je voulais savoir.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, dans le haut.

Pardon, monsieur le gouverneur.

CANOLLES.

Ah ! c'est vous, monsieur; qu'y a-t-il ?

L'OFFICIER.

Un parlementaire est à la porte.

CANOLLES.

Un parlementaire?... Et de la part de qui?

Digitized by Google

L'OFFICIER.

De la part des princes.

CANOLLES.

Venant d'où ?

L'OFFICIER.

De Bordeaux.

CANOLLES.

Ah ! ah ! la guerre est sérieusement déclarée, à ce qu'il paraît.

L'OFFICIER.

L'armée bordelaise n'est qu'à une lieue d'ici, on la voit de l'esplanade, et, si vous refusez les propositions que le parlementaire est chargé de vous faire, vous serez attaqué ce soir.

CANOLLES.

Et par qui est accompagné ce parlementaire?

L'OFFICIER.

Par deux gardes de la milice bourgeoise de Bordeaux.

CANOLLES.

Quel est-il lui-même?

L'OFFICIER.

Un jeune homme, autant qu'on en peut juger.

CANOLLES.

Comment cela, autant qu'on en peut juger?

L'OFFICIER.

Oui, il porte un large feutre et est enveloppé d'un grand manteau, de sorte que j'ai pu à peine le voir.

CANOLLES.

Et il attend?

L'OFFICIER.

Dans la salle d'armes.

CANOLLES.

C'est bien, monsieur; une seconde !... Vous avez entendu, chère Nanon?

NANON.

Un parlementaire? que veut dire cela?

CANOLLES.

Cela veut dire que MM. les Bordelais veulent m'effrayer ou me séduire.

NANON.

Et vous le recevez?

Digitized by Google

CANOLLES.

Je ne puis m'en dispenser.

NANON.

Oh! mon Dieu!

CANOLLES.

Quoi?

NANON.

J'ai peur!... Ne m'avez-vous pas dit que ce parlementaire venait pour vous effrayer ou pour vous séduire?

CANOLLES.

Avez-vous peur qu'il ne m'effraye?

NANON.

Non; mais il vous séduira peut-être.

CANOLLES.

Oh! vous doutez de moi à ce point!

NANON.

Ami, une grâce!

CANOLLES.

Laquelle?

NANON.

Permettez-moi d'assister à cette entrevue.

CANOLLES.

Un parlementaire ne dira pas un seul mot devant vous.

NANON.

Cachée!

CANOLLES.

Où?

NANON.

Derrière ces rideaux... Laissez-moi demeurer près de vous, Canolles; j'ai foi dans mon étoile, je vous porterai bonheur.

CANOLLES.

Mais, si ce parlementaire venait pour me confier quelque secret d'État?...

NANON.

Ne pouvez-vous confier un secret d'État à celle qui vous a confié sa vie et sa fortune?

CANOLLES, souriant et la conduisant.

Eh bien, puisque vous le voulez absolument... Introduisez ce parlementaire, monsieur.

(L'Officier sort.)

Digitized by Google

NANON.

Soyez béni pour le bien que vous me faites !

CANOLLES.

Oui ; mais pas un seul mot qui trahisse votre présence !

NANON.

Je vous le jure !

CANOLLES.

Allez !

(Nanon se cache.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA VICOMTESSE, NANON, cachée.

L'OFFICIER, annonçant.

L'envoyé des princes.

CANOLLES.

Faites entrer.

(L'Officier sort.)

LA VICOMTESSE, en homme.

C'est moi, monsieur ; me reconnaissez-vous ?

CANOLLES.

Vous, madame ! Oh ! que venez-vous faire ici ?

NANON, à part.

Ah !...

LA VICOMTESSE.

Je viens vous demander, monsieur, si, depuis quinze jours que nous nous sommes quittés, vous vous souvenez encore de moi ?

CANOLLES.

Oh ! silence, silence, madame !

LA VICOMTESSE.

Ne sommes-nous pas seuls ici ?

CANOLLES.

Si fait ; mais, à travers ces murailles, quelqu'un ne peut-il pas nous entendre ?

LA VICOMTESSE.

Je croyais les murailles du fort Saint-Georges plus épaisses et plus sourdes que cela.

CANOLLES.

Enfin, vous aviez un but en venant ici ?

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

D'après ce qui s'était passé à Chantilly entre nous, monsieur, j'ai dû croire que vous passeriez facilement au parti des princes.

CANOLLES.

Hélas! ce qui se pouvait alors, ne se peut plus aujourd'hui.

LA VICOMTESSE.

Et pourquoi cela?

CANOLLES.

Parce que, depuis ce temps, bien des événements inattendus sont arrivés, bien des liens que je croyais rompus se sont renoués! A la punition que je croyais avoir méritée pour avoir laissé fuir madame la princesse, la reine a substitué une récompense dont j'étais indigne. Aujourd'hui, je suis lié au parti de Sa Majesté par la reconnaissance.

NANON, à part.

Hélas!...

LA VICOMTESSE.

Dites par l'ambition, monsieur, et je comprendrai cela; vous êtes noble, de haute naissance; on vous a fait, à votre âge, lieutenant-colonel, gouverneur d'une place forte, c'est beau, je le sais; mais ce n'est que la récompense naturelle de votre mérite, et ce mérite, M. de Mazarin n'est pas le seul qui l'apprécie.

CANOLLES.

Pas un mot de plus, je vous prie!

LA VICOMTESSE.

Vous oubliez, monsieur, que ce n'est point la vicomtesse de Cambes qui vous parle, mais l'envoyé de madame la princesse. Je me suis chargée d'une mission pour vous. Cette mission, il faut que je l'accomplisse.

CANOLLES.

Parlez. Mais pourquoi est-ce vous justement que madame la princesse a choisie?

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas madame la princesse qui m'a choisie, monsieur; c'est moi qui me suis offerte. Les sentiments que vous m'avez manifestés à Jaulnay d'abord, à Chantilly ensuite, m'avaient fait croire que j'étais le plus agréable parlementaire que l'on pût vous envoyer.

Digitized by Google

CANOLLES.

Merci, madame la vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Voici donc ce que je vous propose au nom de madame la princesse; vous entendez bien? au nom de madame la princesse, pas au mien.

CANOLLES.

J'écoute.

LA VICOMTESSE.

Vous rendrez l'île Saint-Georges, à l'une des trois conditions que je vais vous offrir.

CANOLLES.

Parlez.

LA VICOMTESSE.

Une somme de trois cent mille livres...

CANOLLES.

Aller plus loin serait m'offenser, madame... J'ai été chargé par la reine de la défense du fort Saint-Georges, et, pour or ni pour argent, je ne le rendrai.

LA VICOMTESSE.

Écoutez ma seconde proposition.

CANOLLES.

A quoi bon? Ne vous ai-je pas répété que j'étais inébranlable dans ma résolution? Ne me tentez donc pas, ce serait inutile.

LA VICOMTESSE.

Pardon, monsieur, mais je dois continuer mes offres; toute liberté de les refuser ne vous est-elle pas laissée?

CANOLLES.

Faites; mais, en vérité, vous êtes bien cruelle!

LA VICOMTESSE.

Vous donnerez votre démission, vous vous retirerez du service, et, dans un an, vous accepterez, sous M. le prince, le grade de brigadier, dont le brevet vous sera signé d'avance.

CANOLLES.

Merci de ce que l'idée ne vient pas de vous; merci encore de l'embarras avec lequel vous avez abordé la proposition; non pas que ma conscience se révolte à servir tel ou tel parti, non, je n'ai pas de conviction, moi... Qui donc en a dans cette guerre, à part les intéressés? Quand l'épée sera sortie du fourreau, que le coup vienne d'ici ou de là, que m'im-



Digitized by Google

porte ! Indépendant, sans ambition, je n'attends rien, ni des uns ni des autres ; je suis officier, voilà tout. Mais, ne l'oubliez pas, madame, un transfuge est toujours un traître : le premier nom est plus doux, mais les deux sont équivalents.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, monsieur, écoutez ma dernière proposition : c'était celle par laquelle j'eusse commencé, si leur ordre ne m'eût pas été prescrit, car je savais que vous refuseriez les deux premières ; les avantages matériels, et je suis heureuse d'avoir deviné cela, ne sont point choses qui tentent un cœur comme le vôtre... Il vous faut, à vous, d'autres espérances que celles de l'ambition et de la fortune ; il faut aux nobles instincts de nobles récompenses... Écoutez donc.

CANOLLES.

Au nom du ciel, ayez pitié de moi !...

LA VICOMTESSE.

Si, au lieu d'un intérêt vil, on vous offrait un intérêt pur et honorable ? si l'on payait votre démission, cette démission que vous pouvez donner sans blâme, — car, les hostilités n'étant point commencées, cette démission n'est ni une défection ni une perfidie, c'est un choix pur et simple ; — si, dis-je, on payait cette démission d'une alliance ? si une femme à laquelle vous avez dit que vous l'aimiez, à laquelle vous avez juré de l'aimer toujours, si cette femme venait à son tour vous dire : « Monsieur de Canolles, je suis libre, je suis riche, je vous aime, devenez mon mari, partons ensemble, allons où vous voudrez, hors de toutes les dissensions civiles, hors de France !... » cette fois, n'accepteriez-vous pas ?

CANOLLES.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LA VICOMTESSE.

Mais répondez-moi donc, monsieur, au nom du ciel ! car, en vérité, je ne comprends rien à votre silence. Me suis-je trompée ? n'êtes-vous pas M. de Canolles ? n'êtes-vous pas le même homme qui m'a dit à Jaulnay qu'il m'aimait, qui me l'a répété à Chantilly ? Dites, dites, au nom du ciel ! répondez, mais répondez donc !

NANON, tombant évanouie.

Ah ! je meurs !... je meurs !...

LA VICOMTESSE.

Une femme !

Digitized by Google

CANOLLES.

Nanon !...

(Il va à elle.)

LA VICOMTESSE, tombant sur une chaise.

Monsieur, je comprends maintenant ce que vous appelez le devoir, la reconnaissance... (Elle se lève.) Je comprends qu'il est des sentiments inaccessibles à toutes les séductions, et je vous laisse tout entier à ces sentiments, à ce devoir, à cette reconnaissance. Adieu, monsieur, adieu ! (Revenant.) Monsieur de Canolles...

CANOLLES.

Allez, madame, allez !

LA VICOMTESSE.

Oh ! il ne m'aime pas !... Et moi, malheureuse que je suis... Oh ! je l'aime !... je l'aime !

(Elle sort.)

CANOLLES.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que ce que je souffre en ce moment est pire que la mort !

---

# ACTE QUATRIÈME

## SEPTIÈME TABLEAU

Une chambre de la maison de Nanon, à Libourne. — A droite, une table servie. A gauche, un meuble.

### SCÈNE PREMIÈRE

CASTORIN, FRANCINETTE.

CASTORIN, la bouche pleine, servi par Francinette.

Oh ! mon Dieu, oui, mademoiselle Francinette, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, vous voyez en moi une victime du devoir.

Digitized by Google

FRANCINETTE, lui versant à boire.

Une victime! pauvre garçon!

CASTORIN.

C'est le mot. C'est-à-dire, mademoiselle, que, depuis le jour où les porte-bâtons de M. d'Épernon m'ont attrapé sur la route de Libourne, je suis devenu un symbole du mouvement perpétuel. Je ne suis plus un homme, je suis un centaure. Je ne descends de mon cheval que pour donner le temps d'en seller un autre. Je ne me couche plus que sur des chaises, et je ne dors plus que d'un œil... (Francinette lui passe son bras autour du cou.) Ah!

FRANCINETTE.

Eh bien, qu'avez-vous? Voyons!

CASTORIN.

Oh!... ne me touchez qu'avec les plus grandes précautions, comme si j'étais de porcelaine. Je vous disais donc que, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, ou plutôt, depuis que j'ai eu le regret de ne pas vous voir, puisqu'il m'a été impossible de pénétrer jusqu'à vous, j'ai fait quelque chose comme cinq cents lieues, et je vous assure que c'est très-long à avaler, cinq cents lieues les unes au bout des autres. Encore, si j'avais le loisir de me reposer, ce ne serait rien; mais je me repose juste comme un volant, le temps de toucher la raquette; on m'envoie et l'on me renvoie.

FRANCINETTE.

Ce n'est pas moi qui vous renvoie, monsieur Castorin, vous me rendrez cette justice.

CASTORIN.

Non, c'est mon maître. « Va te coucher, mon pauvre Castorin. — Merci, monsieur. — Dors bien, mon ami. — Merci, monsieur. » Cinq minutes après : « Castorin! — Monsieur? — Allons, en route pour Jaulnay! — Oui, monsieur. » A Jaulnay : « En route pour Mantes. — Oui, monsieur. » A Mantes, enfin, il a pitié de moi. Il me laisse à Mantes. J'étais roide comme un pendu!... « Je pars pour Chantilly, Castorin. — Oui, monsieur. — Repose-toi, Castorin. — Oui, monsieur. — Et pourvu que tu m'aies rejoint demain matin... (vingt-quatre lieues à faire en douze heures!) — Oui, monsieur. » J'arrive à Chantilly : « Où est monsieur? — Monsieur est parti. — Pour aller où? — Pour le fort Saint-Georges. » Cent quatre-vingts lieues, bagatelle! J'arrive au

Digitized by Google

fort Saint-Georges; le fort Saint-Georges est pris. « Où est monsieur? — A Bordeaux! » J'arrive à Bordeaux : « C'est toi, Castorin? — Oui, monsieur. — Castorin, tu vas partir — Pour quel endroit? — Pour Libourne. — Oui, monsieur. — Tu remettras cette lettre à mademoiselle Nanon. — Oui, monsieur. » J'arrive à Libourne... Ah! cette fois, heureusement, mademoiselle Nanon n'y est pas, et mademoiselle Francinette y est. J'ai bien bu, j'ai bien mangé, je vais bien dormir... Tiens, qu'est-ce que cela? Il me semble qu'on frappe.

FRANCINETTE, à la fenêtre.

Une litière, des chevaux, des officiers!

NANON, dans la rue.

Francinette, ouvrez vite, c'est moi!

FRANCINETTE.

Ah! c'est madame!

CASTORIN.

Bon!

FRANCINETTE.

Restez ici, vous lui donnerez la lettre que vous apportez cela la mettra de belle humeur.

(Elle enlève la serviette, tout ce qu'il y a dessus, et sort par le fond.)

## SCÈNE II

CASTORIN, seul.

Je vous demande un peu, puisqu'elle était en route, si elle ne pouvait pas marcher plus doucement et n'arriver que demain. Je ne sais pas quelle rage ont les maîtres d'être toujours comme cela par vaux et par chemins! C'est si bon de se reposer! (Il s'assied.) Ah!...

(Il s'endort.)

## SCÈNE III

CASTORIN, NANON, FRANCINETTE.

NANON.

Une lettre de M. de Canolles, dites-vous?

FRANCINETTE.

Oui, madame.



Digitized by Google

NANON.

Et qui l'apporte?

FRANCINETTE.

Castorin.

CASTORIN, se réveillant, se levant et donnant la lettre à Nanon.

Voici, madame.

NANON.

Ah! merci!

FRANCINETTE, à Nanon.

Et il n'est pas arrivé d'accident, pas arrivé de malheur à madame, à la prise du fort Saint-Georges?

NANON.

Non, rien.

FRANCINETTE.

C'est que, dans une ville prise d'assaut, on dit qu'il arrive quelquefois...

CASTORIN, dormant debout.

Qu'est-ce qui arrive?

NANON, lisant.

« Chère Nanon, prisonnier, mais libre dans Bordeaux, sur ma parole d'honneur de ne pas fuir et de ne pas avoir de correspondance extérieure, avant de donner cette parole, je m'empresse de vous écrire pour vous assurer de mon amitié, dont pourrait vous faire douter mon silence. Je m'en rapporte à vous pour défendre mon honneur près du roi et de la reine. Votre frère, baron de CANOLLES. » Votre frère! voilà de la prudence, j'espère; trop de prudence, hélas! (à Francinette.) Est-ce que M. d'Épernon est à Libourne?

FRANCINETTE.

Oui, madame, près du roi et de la reine; mais il a donné l'ordre qu'on le prévînt de votre arrivée, et je suis sûre que Courtanvaux a déjà fait la commission, et que M. le duc sera ici dans dix minutes.

NANON.

Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Du papier, des plumes, de l'encre! (Francinette prend tout cela sur le meuble, ainsi que le timbre qu'elle met sur la table. A Castorin.) On dirait que tu es fatigué, mon pauvre garçon!

(Elle écrit.)

Digitized by Google

CASTORIN.

Oui, madame, on le dirait. (A part.) Tiens ! juste comme mon maître.

NANON.

Tu vas te reposer... à Bordeaux. (Lui donnant la lettre.) Tiens ! voici pour ton maître.

CASTORIN, tristement.

Merci, madame !

NANON, lui donnant une bourse.

Et voilà pour toi !

CASTORIN, gaiement.

Oh ! l'on m'avait bien dit que madame était généreuse.

NANON.

Va, mon ami, va ! Dis à ton maître qu'il peut compter sur moi, et qu'il ne sera pas longtemps prisonnier.

CASTORIN, à part.

C'est égal ! après la guerre, je pourrai demander une place de coureur chez le roi. J'aurai fait mes preuves.

## SCÈNE IV

### NANON, FRANCINETTE.

NANON.

Çà, maintenant que nous sommes seules, mademoiselle, le duc n'a-t-il aucun soupçon?

FRANCINETTE.

Ah bien, oui, madame ! M. le duc est plus affolé que jamais. Quand il a su la prise du fort Saint-Georges, il a été comme un fou. Puis, quand il a reçu la lettre dans laquelle vous lui disiez que, par les soins de votre frère, M. de Canolles, il ne vous était rien arrivé, il a répeté plus de dix fois : « Cher Canolles ! brave Canolles ! je te ferai général. »

NANON.

Pauvre duc! Et tu dis qu'il va nous arriver?

FRANCINETTE.

Tenez, je suis sûre que c'est lui que j'entends sur l'escalier. Par ici, par ici, monsieur le duc !

(Elle sort après l'entrée du Duc.)

Digitized by Google

## SCÈNE V

NANON, LE DUC, puis COURTANVAUX.

NANON.

Oh ! cher duc, c'est vous? Vous n'avez aucune idée de l'impatience avec laquelle je vous attendais.

LE DUC.

Et moi donc !

NANON.

Vous savez tout ce qui nous est arrivé? Vous savez que M. de Canolles... ?

LE DUC.

S'est défendu comme un tigre, comme un lion.

NANON.

Ah ! vous savez cela?...

LE DUC.

Est-ce que je ne sais pas tout? Enfin, je sais qu'il ne s'est pas rendu, mais qu'on l'a surpris par un souterrain dont l'existence était ignorée de tout le monde.

NANON.

Alors, vous ne lui en voulez pas de sa défaite, à ce pauvre frère? Et la reine lui en veut-elle?

LE DUC.

Pas le moins du monde; le sort des armes est journalier. Paul-Émile a été battu à Cannes, Annibal à Zama, et Pompée à Pharsale.

NANON.

Alors, vous ne vous opposerez pas à ce qu'on le rachète, à ce qu'on l'échange?

LE DUC.

Au contraire, j'y pousserai de toute ma force, et même, attendez donc, Nanon, votre frère sera libre...

NANON.

Quand cela?

LE DUC.

Demain.

NANON.

Oh ! demain ! Et comment?

Digitized by Google

LE DUC.

C'est bien simple. Je viens d'apprendre à l'instant que le gouverneur de Vayres...

NANON.

Richon?

LE DUC.

Oui, s'est laissé prendre. Eh bien, mais on l'échangera pour ce brave Canolles.

NANON.

Oh! voilà une grâce du ciel, mon cher duc!

LE DUC.

Vous aimez donc bien votre frère?

NANON.

Plus que ma vie!

LE DUC.

Quelle étrange chose! vous ne m'en aviez jamais parlé avant le jour où j'eus la sottise...

NANON, l'interrompant.

Ainsi, monsieur le duc...?

LE DUC.

Ainsi, je renvoie le gouverneur de Vayres à madame de Condé, qui nous renvoie Canolles; et, quand notre brave commandant de l'île Saint-Georges rentrera à Libourne, eh bien, nous lui ferons un triomphe!... Qui vient là?

COURTANVAUX.

La reine régente fait demander monseigneur.

LE DUC.

Sait-on pourquoi?

COURTANVAUX.

M. Richon, le gouverneur de Vayres est arrivé.

(Il salue et sort.)

LE DUC.

Vous voyez, chère Nanon, cela tombe à merveille. Je passe chez la reine, et vous rapporte le cartel d'échange.

NANON.

De sorte que mon frère pourra être ici...?

LE DUC.

Demain! peut-être ce soir même, en se hâtant.

NANON.

Oh! ne perdez pas un instant. Demain, ce soir même... Oh! Dieu le veuille!

Digitized by Google

LE DUC.

Adieu, chère, je reviens.

NANON.

Allez, duc ! allez !

(Le Duc sort.)

## SCÈNE VI

NANON, seule.

Oui, qu'il revienne ! et alors, je lui dis tout; alors, j'entraîne Canolles loin de tous ces dangers terribles qui passent sans cesse autour de lui comme des fantômes. Oh ! c'est trop souffrir que de craindre pour celui qu'on aime ! aujourd'hui, l'échafaud; demain, la balle ou le boulet...

## SCÈNE VII

NANON, CAUVIGNAC.

CAUVIGNAC, entr'ouvrant la porte.

Eh ! bonjour, chère petite sœur !

NANON.

Encore vous, monsieur ?

CAUVIGNAC.

Encore !... oh ! le mot n'est pas gracieux. Je veux vous faire part des bonheurs qui m'arrivent, je monte sans façon, Francinette m'apprend que le duc est avec vous, je me cache, j'entre quand il est parti, et voilà comme vous me recevez... Ah !

NANON.

C'est que, toutes les fois que je vous vois, monsieur, il m'arrive un malheur.

CAUVIGNAC.

Oh ! par exemple ! est-ce que votre dernière commission n'a pas été bien faite ? est-ce que je ne suis pas arrivé à temps à Jaulnay, à temps à Chantilly ?

NANON.

Assez !...

CAUVIGNAC.

Vous avez raison ! parlons un peu de moi.

Digitized by Google

NANON.

Oui ! qu'est-ce que cette écharpe? qu'est-ce que ce chapeau brodé?

CAUVIGNAC.

Mais ce sont les insignes de ma charge. Je suis gouverneur.

NANON.

Gouverneur de quoi?

CAUVIGNAC.

D'un fort!

NANON.

Vous?

CAUVIGNAC.

Pourquoi pas? On a bien fait votre faux frère gouverneur du fort Saint-Georges, on peut bien faire votre vrai frère gouverneur du fort de Branne.

NANON.

Et qui vous a fait gouverneur du fort de Branne?

CAUVIGNAC.

La reine, que je quitte, et avec laquelle je suis au mieux.

NANON.

Quelque trahison nouvelle.

CAUVIGNAC.

Oh ! par exemple!

NANON.

Enfin, pourquoi êtes-vous venu?

CAUVIGNAC.

Parce que vous vous êtes engagée à me payer deux cents pistoles si je rejoignais M. de Canolles sur la route de Paris, et je l'ai rejoint.

NANON, allant au meuble.

C'est juste ! et voilà vos deux cents pistoles.

CAUVIGNAC.

Et voilà votre reçu.

NANON.

Inutile.

CAUVIGNAC.

Oh ! il faut de la régularite dans les comptes, et, comme ce n'est peut-être pas la dernière affaire que nous ferons ensemble...

Digitized by Google

NANON.

La dernière !

CAUVIGNAC.

Oh ! non ; car enfin, si vous continuez à mener de front cette noble fraternité des Canolles, il vous sera difficile de vous passer de moi.

NANON.

J'y compte pourtant bien, et cela dès demain, quand la reine aura signé l'échange de M. de Canolles, gouverneur de Saint-Georges, contre M. Richon, gouverneur de Vayres.

CAUVIGNAC.

Ah ! vous comptez sur cet échange ?

NANON.

Eh bien, ai-je tort ?

CAUVIGNAC.

Je crois que oui.

NANON.

Pourquoi ?

CAUVIGNAC.

Parce que l'on ne rendra pas la liberté à M. Richon ; parce qu'on va lui faire un bel et bon procès.

NANON.

A quel propos ?

CAUVIGNAC.

A propos de ce qu'il est entré dans Vayres avec une fausse commission.

NANON.

Avec une fausse commission ?... Impossible.

CAUVIGNAC.

Ne me dites pas cela, à moi.

NANON.

A vous ?

CAUVIGNAC.

Sans doute. C'est moi qui l'ai nommé gouverneur de Vayres.

NANON.

Vous êtes fou !

CAUVIGNAC.

Vous rappelez-vous ce blanc-seing ?

NANON.

Le blanc-seing du duc ?

Digitized by Google

CAUVIGNAC.

Oui ! celui-là même sur lequel il avait fait cette fameuse marque.

NANON.

Eh bien ?

CAUVIGNAC.

Eh bien, je m'en suis défait en faveur de Richon ; de sorte que...

NANON.

Ah ! mon Dieu !

CAUVIGNAC.

De sorte que, comme M. d'Épernon avait juré de faire pendre le porteur du blanc-seing, et que Richon est porteur du blanc-seing, comme le petit roi a juré de faire pendre celui qui a tiré le canon sur l'armée royale et que c'est Richon qui a tiré le canon... Enfin, vous comprenez ?

NANON.

Mais comment se laisse-t-on prendre lorsque l'on joue si gros jeu ?

CAUVIGNAC.

Ah ! voilà ! c'est encore moi qui l'ai pris.

NANON.

Vous ?

CAUVIGNAC.

Oui, et je commence à croire que ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

NANON.

Vous, malheureux ! mais comment cela ?

CAUVIGNAC.

J'avais introduit dans la place trois ou quatre hommes à moi : comme bandits, il n'y a rien à dire sur eux ; mais, comme honnêtes gens, c'est autre chose. Il paraît... eh bien, il paraît qu'ils ont rendu la place sans consulter le gouverneur, et...

NANON.

Et... ?

CAUVIGNAC.

Et, ma foi, je ne voudrais pas être dans la peau de ce malheureux Richon.

NANON, sonnant.

Francinette ! Francinette !



Digitized by Google

FRANCINETTE, accourant.

Madame?

NANON.

Faites courir après le duc; qu'on pénètre jusqu'à lui, fût-il près de la reine; qu'on lui dise que je l'attends, que je le demande, que je l'appelle!

FRANCINETTE.

M. le duc est de retour et cause en bas avec deux personnes. J'accourais vous prévenir.

(Elle sort.)

NANON, à Cauvignac, après avoir ouvert la porte.

Partez! partez!

CAUVIGNAC, en s'en allant.

Oh! cette fois, je ne me le ferai pas dire à deux reprises, et j'avoue même que je ne serai tranquille que derrière les murailles de Branne.

(Il sort.)

FRANCINETTE, revenant.

M. le duc!

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII

NANON, LE DUC, puis COURTANVAUX.

NANON.

Rentrez, monsieur, rentrez vite!

LE DUC.

Vous savez ce qui nous arrive?

NANON.

Oui, j'en sais quelque chose; mais dites toujours.

LE DUC.

Tout est découvert!

NANON.

Qu'est-ce qui est découvert?

LE DUC.

Vous rappelez-vous cette délation touchant vos amours avec votre frère?

NANON,

Eh bien?

Digitized by Google

LE DUC.

Vous rappelez-vous ce blanc-seing qui m'a été extorqué?

NANON.

Oui.

LE DUC.

Eh bien, le délateur est entre nos mains, ma chère, pris dans les lignes de son blanc-seing, comme un renard au piége.

NANON.

Ah! mon Dieu! mais cet homme, cet homme, qu'en avez-vous fait?

LE DUC.

Ce que nous en avons...? Vous allez le voir vous-même, ce que nous en avons fait. (Bruit dans la coulisse, en face de la fenêtre.) Eh! tenez, ma foi, cela tombe à merveille; ouvrons franchement cette fenêtre... Ma foi, c'est un ennemi du roi et l'on peut le voir pendre.

(Il ouvre la fenêtre.)

NANON.

Pendre! Que dites-vous, monsieur! pendre l'homme du blanc-seing?

LE DUC.

Oui, et il ne l'aura pas volé. Ah! voilà le roi qui se met à sa fenêtre.

NANON.

Mais, monsieur, ce malheureux n'est pas coupable; ce malheureux...

LE DUC.

Ah! voilà qu'on amène M. Richon, il va être pendu haut et court à une solive de la Halle. Cela lui apprendra à calomnier les femmes.

NANON.

Mais, monsieur, cet homme est un brave officier, vous allez assassiner un honnête homme. Ah! monsieur, donnez des ordres, il en est temps encore. Faites un signe. Arrêtez cette mort! quelque chose me dit que cette mort nous portera malheur. Au nom du ciel, vous qui êtes puissant, vous qui dites n'avoir rien à me refuser, accordez-moi la grâce de cet homme, je vous la demande à genoux, à genoux!

(On entend un coup de canon.)

Digitized by Google

LE DUC.

Il est trop tard ! regardez !

NANON, allant à la fenêtre.

Ah !...

(Elle recule épouvantée.)

LE DUC, fermant la fenêtre et allant vers Nanon.

Allons, allons ! soyez moins bonne, moins sensible, chère Nanon ! Quand on fait la guerre civile, on ne joue pas comme des enfants.

NANON.

Oh ! non, non !

LE DUC.

Et à Bordeaux surtout, à Bordeaux ! quand ils verront qu'on les provoque aux représailles, quand ils verront qu'on pend leur gouverneur, vous verrez ce qu'ils feront.

NANON.

Des représailles à Bordeaux, mon Dieu ! Mais vous oubliez donc qu'il y a de nos prisonniers à Bordeaux... de nos prisonniers... et que...? Ah ! soyez maudit, monsieur ! c'est vous qui l'aurez tué.

LE DUC.

Tué ! qui?

NANON.

Ne comprenez-vous pas, fou sanguinaire, ne comprenez-vous pas qu'à Bordeaux il y a un capitaine, un gouverneur prisonnier, un malheureux sur lequel les Bordelais vont venger le meurtre de celui que vous avez fait assassiner tout à l'heure? ne comprenez-vous pas enfin que M. de Canolles est à Bordeaux?

LE DUC.

Ah ! c'est vrai, votre frère, ce pauvre Canolles !

NANON.

Mon frère, oui, mon frère, mon ami bien-aimé. Il est perdu !

LE DUC.

Non, pas encore, Dieu merci !

NANON, au désespoir.

Je vous dis qu'il est perdu, monsieur, et que j'en mourrai.

Digitized by Google

LE DUC.

Soyez tranquille, chère Nanon, j'ai fait le mal et je le réparerai.

NANON.

Comment cela?

LE DUC.

La reine a des amis dans Bordeaux, le gouverneur de Guyenne a de l'or dans ses coffres. Tout ce qu'on peut faire avec du pouvoir et de l'or, je le ferai pour sauver M. de Canolles, votre frère chéri.

NANON.

Ah! si vous réussissez, comme je vous aimerai, monseigneur!

(Elle se jette à ses pieds, il la relève, l'embrasse, et va à la table.)

LE DUC.

Regardez bien ce que je vais écrire. Dans un quart d'heure, le messager porteur de cette lettre courra sur le chemin de Bordeaux. Ce soir, l'avocat du roi, M. Lavie, qui est à nous, aura donné ses ordres au geôlier de M. de Canolles; ce soir, votre frère sera libre. (Il se lève.) Pour sauver M. de Canolles, pour sauver le gouverneur d'un château royal, pour sauver le frère de Nanon, j'offre un million, j'autorise le meurtre et l'incendie. Est-ce là ce qu'il vous faut? Trouvez-vous que j'aie réparé ma faute?

NANON, lisant.

Pour que M. de Canolles soit libre, le gouverneur, le frère de Nanon? Oui, oui.

LE DUC.

Vous êtes satisfaite?

NANON.

Je vous bénis!... Holà! quelqu'un!

(Courtanvaux paraît.)

LE DUC.

Prenez votre déguisement accoutumé. Crevez mon meilleur cheval, et qu'à cinq heures, cette lettre soit remise à M. Lavie.

COURTANVAUX.

A Bordeaux?

NANON.

A Bordeaux! Allez, monsieur, allez. (A part.) Mon Dieu!

Digitized by Google

s'il m'accuse en ce moment de l'avoir perdu, peut-être m'aimera-t-il ce soir pour l'avoir sauvé! Ah! merci, monseigneur, merci!

(Ils sortent par le fond.)

## HUITIÈME TABLEAU

Les jardins de la maison de madame de Cambes, à Bordeaux. — A droite, un perron donnant sur une allée de tilleuls.

### SCÈNE PREMIÈRE

CANOLLES, entrant; RAVAILLY.

CANOLLES.

Ah! vous voici, mon cher ennemi!... Qui diable vous amène donc dans cette maison?

RAVAILLY.

J'y venais prendre les ordres de madame la princesse, monsieur.

CANOLLES.

Madame la princesse y est-elle donc en ce moment?

RAVAILLY.

Elle l'habite.

CANOLLES.

Bah! madame la princesse habite chez la vicomtesse de Cambes?

RAVAILLY.

Deux boulets sont tombés ce matin sur l'hôtel de ville, que MM. les échevins avaient mis à la disposition de madame la princesse. Madame la vicomtesse de Cambes l'a appris et est venue offrir sa maison, et madame la princesse l'a acceptée.

CANOLLES.

Ah! vraiment... Mais vous me semblez sur votre départ.

RAVAILLY.

Oui, je conduis un secours d'hommes à M. Richon, qui est vivement pressé dans le fort de Vayres, à ce qu'il paraît.

Digitized by Google

CANOLLES.

Alors, je ne vous retiens pas; Richon est de mes amis, et des meilleurs même.

RAVAILLY.

Comment! et vous servez l'un contre l'autre?

CANOLLES.

Hélas! vous le savez, un des malheurs de la guerre civile est de n'avoir pas le droit de choisir ses ennemis... Mais vous perdez du temps, et mon brave Richon vous appelle... Allez, monsieur, allez.

RAVAILLY.

Et vous, monsieur, ne songez-vous point aussi à votre rançon?

CANOLLES.

Ma foi, non; je me trouve à merveille ici, moi... Je sais bien que la reine pourrait m'échanger contre un bon militaire, ou me racheter moyennant quelques sacs d'écus; je ne vaux pas cette dépense, j'attendrai que Sa Majesté ait pris Bordeaux, elle m'aura pour rien.

RAVAILLY.

Eh bien, mais qu'allez-vous faire ici?

CANOLLES.

Ce que j'y ai fait jusqu'à présent; les femmes se sont emparées de la guerre; moi, je me tiens à la porte des églises, et j'offre de l'eau bénite aux dévotes.

RAVAILLY.

Alors, je dirai à M. Richon que vous n'êtes pas bien désespéré d'être prisonnier.

CANOLLES.

Dites-lui que je n'ai jamais été si heureux.

(Ravailly sort.)

## SCÈNE II

### LA VICOMTESSE, CANOLLES.

LA VICOMTESSE.

Prenez garde, baron, si vous vous plaignez un jour de votre captivité, je vous dirai ce que je viens d'entendre.

Digitized by Google

CANOLLES.

Et je vous répéterai, moi, ce que je viens de dire... Hélas! oui, je n'ai jamais été si heureux!

LA VICOMTESSE.

Baron, voilà un *hélas!* qui, permettez-moi de vous le dire, me paraît bien déplacé dans une pareille phrase.

CANOLLES.

Non, madame, au contraire, il renferme toute ma pensée... Je suis heureux quand je vous vois.

LA VICOMTESSE.

Mais vous ne me voyiez pas tout à l'heure?

CANOLLES.

Je vous devinais... Croyez-vous donc qu'on ne voie qu'avec les yeux du corps? Non, quand vous vous approchez de moi, je le sens à l'air qui devient plus doux, aux fleurs qui deviennent plus belles, je me dis : « Elle est là... » Je me retourne, et je vous vois.

LA VICOMTESSE.

Vous étiez si désespéré, cependant, en arrivant ici!

CANOLLES, conduisant la Vicomtesse et s'asseyant.

Que voulez-vous! ma vie se passe dans une alternative étrange... Oui, j'étais désolé; car je me suis laissé surprendre la nuit, car ma réputation de soldat était perdue.

LA VICOMTESSE.

Pouviez-vous deviner cette voûte secrète, ce passage creusé sous la Garonne, et qui s'ouvre au cœur même de la forteresse, ce passage connu de quelques personnes seulement?

CANOLLES.

Je ne pouvais le deviner; mais je devais le découvrir... Oui, j'étais désolé... Mais je vous ai revue; cette influence que vous avez sur moi, que vous avez conquise dès les premiers jours, qui n'a fait qu'augmenter depuis, vous l'avez reprise... Me voilà donc redevenu votre esclave, et, je vous l'avoue à ma honte, je suis heureux!

LA VICOMTESSE.

Dites-vous la vérité?

CANOLLES.

Est-ce que je sais mentir?

LA VICOMTESSE.

Si vous ne savez pas mentir, baron, dites-moi donc alors franchement, loyalement, quelle place a, dans votre cœur,

Digitized by Google

cette femme qui était enfermée avec vous au fort Saint-Georges, qui nous écoutait et qui, me reconnaissant pour une femme, s'est évanouie ?

CANOLLES.

La place qu'a droit d'y réclamer une amie dévouée. Cette femme m'aimait avant que je vous connusse; je ne vous dirai point que je lui rendisse, même alors, un amour égal à son amour; non, pauvre esclave craintive, elle n'exigeait pas qu'on l'aimât : elle demandait seulement qu'on lui permît d'aimer; ne sachant pas combien cet amour était grand, profond, réel, désintéressé, j'ai donné au mien les proportions d'un caprice, voilà tout; même avant de vous connaître, j'étais ingrat pour la pauvre Nanon ! et, je vous le dis, je serais véritablement le plus heureux des hommes...

LA VICOMTESSE.

Si...?

CANOLLES.

Si je n'avais pas de remords.

LA VICOMTESSE.

Des remords ! des remords !

CANOLLES.

Oui, madame, des remords ! car, aussi vrai que je vous parle, que je vous dis que je vous aime, que je n'aime que vous, au moment où je vous dis cela, il y a une femme qui pleure, qui gémit, qui donnerait sa vie pour moi, et qui do se dire cependant que je suis un lâche ou un traître.

LA VICOMTESSE.

Oh ! monsieur !

CANOLLES.

Eh ! madame, n'avais-je pas fait serment de la défendre, de la protéger ?... ne répondais-je pas de sa liberté, de sa vie ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous savez qu'elle a la vie sauve, vous savez qu'elle est libre, vous savez qu'elle a rejoint M. d'Épernon.

CANOLLES.

Oui, vous me l'avez déjà dit.

LA VICOMTESSE.

Ah ! monsieur, vous aimez encore mademoiselle de Lartigues.



Digitized by Google

CANOLLES.

Madame, si je vous disais que je n'ai point pour elle une amitié reconnaissante, je mentirais... Croyez-moi, Claire, prenez-moi avec ce sentiment; je vous donne tout ce que je puis donner d'amour, et je vous en donne beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Hélas! je ne puis accepter; car peut-être faites-vous preuve d'un cœur plus généreux qu'aimant.

CANOLLES.

Écoutez! je mourrais pour vous épargner une larme, et j'ai fait pleurer sans être ému celle que vous dites! Pauvre femme, elle a des ennemis, elle; ceux qui ne la connaissent pas la maudissent, et ceux qui la connaissent la méprisent. Vous n'avez que des amis, vous; ceux qui ne vous connaissent pas vous respectent, et ceux qui vous connaissent vous aiment! Jugez donc de la différence de ces deux sentiments, dont l'un est commandé par ma conscience, l'autre par mon cœur.

LA VICOMTESSE.

Merci, mon ami... Mais peut-être cédez-vous à un mouvement d'entraînement produit par ma présence, et dont vous pourriez vous repentir; pesez donc bien mes paroles... Je vous laisse jusqu'à demain pour y répondre; si vous voulez faire dire quelque chose à mademoiselle de Lartigues, si vous voulez lui écrire ou lui envoyer un messager, si, même vous voulez la rejoindre, vous êtes libre, Canolles; je vous prendrai par la main, et je vous conduirai moi-même hors des portes de Bordeaux.

CANOLLES.

Madame, il est inutile d'attendre à demain; je vous le dis avec un cœur ardent, mais avec une tête froide, je vous aime! je n'aime que vous! je n'aimerai jamais que vous!

LA VICOMTESSE.

Oh! merci! merci! Eh bien, j'en crois votre parole, j'en crois votre serment, j'en crois surtout mon propre cœur... et, dès ce soir, si vous voulez, un prêtre... dans la chapelle des Carmélites...

CANOLLES, tombant à genoux.

Oh! madame, que vous me faites heureux!

LA VICOMTESSE.

Écoutez, mon ami, il me faut la permission de la prin-

Digitized by Google

cesse. Oh! ne vous inquiétez pas, c'est une simple formalité... Revenez ici ce soir. A ce soir! votre femme vous attendra.

CANOLLES.

Madame, tout mon amour, toute ma vie!

LA VICOMTESSE.

Allez, allez, baron! voici madame la princesse... Nous ne nous quittons pas, puisque je vais m'occuper de nous réunir pour toujours.

CANOLLES.

Elle n'est pas seule.

LA VICOMTESSE.

C'est M. de la Rochefoucauld.

CANOLLES.

Eh bien, qu'avez-vous?

LA VICOMTESSE.

Je ne sais, mon ami; la vue de cet homme insensible, froid comme le marbre, inflexible comme l'acier... la vue de cet homme qui a dit qu'il y avait toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous faisait plaisir... la vue de cet homme fait mal. Il me semble, je ne sais pourquoi, il me semble que la présence de cet homme ici nous sera fatale.

CANOLLES.

Et comment cela, madame? Nous ne le connaissons ni l'un ni l'autre, et il ne nous connaît pas.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison!

(Canolles sort.)

## SCÈNE III

LA VICOMTESSE, LA PRINCESSE, LA ROCHEFOUCAULD.

LA ROCHEFOUCAULD.

Oh! madame, je vous réponds de Richon, autant toutefois, entendons-nous bien, qu'un homme peut répondre d'un autre homme...

LA PRINCESSE.

Puisque vous en répondez, monsieur le duc, c'est tout ce qu'il faut.

Digitized by Google

LA ROCHEFOUCAULD.

Entendons-nous, madame la princesse; je ne réponds de personne. Je vous l'ai donné, vous l'avez pris, et je croirais que c'est un très-honnête homme... mais un très-honnête homme... si je croyais aux honnêtes gens.

LA PRINCESSE.

En vérité, duc, vous êtes désespérant... Et nos Bordelais, croyez-vous qu'ils tiendront, eux?

LA ROCHEFOUCAULD.

Oh! oui! tant qu'ils y verront leur intérêt... En attendant, princesse, laissez-moi faire; je sais ce qu'il faut leur promettre.

LA PRINCESSE.

C'est bien, allez, duc... J'aperçois là une amie à moi, qui, ne pouvant me voir à chaque instant du jour, m'a demandé une audience; ce qui me fait croire qu'elle a quelque chose de tout à fait solennel à me dire. Allez tenir vos promesses, je vais tâcher d'acquitter mes obligations.

LA ROCHEFOUCAULD.

J'ai l'honneur de présenter mes respectueux hommages à Votre Altesse... (A la Vicomtesse.) Madame...

(Il sort.)

## SCÈNE IV

### LA PRINCESSE, LA VICOMTESSE.

LA PRINCESSE.

Eh bien, petite, qu'y a-t-il donc de si grave? Tu le vois, au lieu de t'attendre, je suis accourue.

LA VICOMTESSE.

Il y a, madame, qu'au milieu de la félicité si bien due à Votre Altesse, je viens la prier de jeter tout particulièrement les yeux sur sa fidèle servante, qui a besoin aussi d'un peu de bonheur.

LA PRINCESSE.

Avec grand plaisir, ma bonne Claire! et jamais le bonheur que Dieu t'enverra n'égalera celui que je te souhaite! Quelle grâce désires-tu? Dis, et, si elle est en mon pouvoir, compte d'avance qu'elle t'est accordée.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Veuve, libre, trop libre!... car cette liberté m'est plus pesante que ne me serait l'esclavage, je voudrais changer mon isolement en une condition meilleure.

LA PRINCESSE.

C'est-à-dire que tu voudrais te marier, n'est-ce pas, petite?

LA VICOMTESSE.

Je crois que oui!

LA PRINCESSE.

Eh bien, soit! cela nous regarde... Oh! sois tranquille, nous aurons soin de ton orgueil; il te faut un duc et pair, vicomtesse; je te chercherai cela parmi nos fidèles.

LA VICOMTESSE.

Oh! Votre Altesse prend trop de soins, et je ne comptais pas lui donner cette peine.

LA PRINCESSE.

Mais tu me parles là comme si ton choix était déjà fait, comme si tu avais sous la main le mari que tu me demandes.

LA VICOMTESSE.

C'est qu'en effet, la chose est ainsi que le dit Votre Altesse.

LA PRINCESSE.

En vérité! et quel est cet heureux mortel? Parle! ne crains rien... Est-ce que je le connais?

LA VICOMTESSE.

Votre Altesse l'a vu du moins.

LA PRINCESSE.

Il n'est pas besoin de demander s'il est jeune!

LA VICOMTESSE.

Trente ans.

LA PRINCESSE.

S'il est noble!

LA VICOMTESSE.

Il est bon gentilhomme.

LA PRINCESSE.

S'il est brave!

LA VICOMTESSE.

Sa réputation est faite.

LA PRINCESSE.

S'il est riche!

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Je le suis.

LA PRINCESSE.

A merveille ! Maintenant, il ne me reste plus qu'une chose à savoir.

LA VICOMTESSE.

Laquelle, madame?

LA PRINCESSE.

Le nom du bienheureux gentilhomme qui possède déjà le cœur, et qui possédera bientôt la personne de la plus belle guerrière de mon armée.

LA VICOMTESSE.

Madame, c'est...

## SCÈNE V

LES MÊMES, RAVAILLY, couvert de poussière; puis MADAME DE TOURVILLE, LENET et PLUSIEURS AUTRES PERSONNES, accourues aux cris de Ravailly.

RAVAILLY.

Son Altesse!... où est Son Altesse?

LA PRINCESSE.

Qui vient là?

RAVAILLY.

Ah ! madame !

LA PRINCESSE.

Vous n'êtes pas encore parti, monsieur de Ravailly?

RAVAILLY.

J'étais déjà en route, madame, avec les cinq cents hommes que je menais à Richon, lorsque j'ai appris... je demande pardon à Votre Altesse d'être le messager d'une si mauvaise nouvelle ! lorsque j'ai appris que le fort de Vayres avait capitulé...

LA PRINCESSE.

Le fort de Vayres a capitulé?... Richon s'est rendu?

RAVAILLY.

Hélas! madame, il n'y a point à en douter.

LA PRINCESSE.

Oh ! le lâche!

Digitized by Google

LENET.

Madame, Richon n'est point un lâche! je réponds de lui corps pour corps, et, s'il a capitulé, c'est qu'il ne pouvait faire autrement.

LA PRINCESSE.

Eh! monsieur, il devait mourir plutôt que de se rendre...

LENET.

Eh! madame, meurt-on quand on veut? Mais, au moins, il est prisonnier avec garantie, je l'espère?

RAVAILLY.

Sans garantie, monsieur, j'en ai peur. On m'a dit que c'était un major, un lieutenant qui avait traité, de sorte qu'il pourrait bien y avoir quelque trahison là-dessous, et qu'au lieu d'avoir fait des conditions, Richon eût été livré!

LENET.

Oui, trahi! livré! c'est cela! je connais Richon, je le sais incapable d'une lâcheté, même d'une faiblesse... Oh! madame, trahi! livré! entendez-vous? Occupons-nous de lui, vîte! écrivez vite, madame, écrivez, je vous en supplie.

LA PRINCESSE.

Moi, moi, que j'écrive? et pour quoi faire?

LENET.

Mais pour le sauver, madame.

LA PRINCESSE.

Bah! mon cher Lenet, quand on rend une forteresse, on prend ses précautions.

LENET.

Mais n'entendez-vous pas qu'il ne l'a point rendue? n'entendez-vous pas ce que dit M. le capitaine: « Trahi! vendu! » que c'est avec un lieutenant, et non pas avec lui, qu'on a traité? Oh! madame, je vous en supplie, écrivez à M. de la Meilleraie, envoyez un messager, un parlementaire.

LA PRINCESSE.

Et quelle mission donnerons-nous à ce messager?

LENET.

Celle d'empêcher la mort d'un brave capitaine, peut-être; car, si vous ne vous hâtez... Oh! je connais la reine, madame, et peut-être votre messager arrivera-t-il trop tard.

LA PRINCESSE.

Trop tard? N'avons-nous pas des otages? n'avons-nous pas,

Digitized by Google

à Chantilly, à Montrond, ici même, n'avons-nous pas des officiers du roi prisonniers?

LA VICOMTESSE.

Oh! madame, madame, faites ce que vous demande M. Lenet; les représailles ne rendront pas la liberté à M. Richon.

LENET.

Il ne s'agit pas de la liberté, il s'agit de la vie.

LA PRINCESSE.

Eh bien, ce qu'ils feront, on le fera; la prison pour la prison, l'échafaud... pour l'échafaud.

LA VICOMTESSE, à genoux.

Oh! madame, M. Richon est un de mes amis; je venais vous demander une grâce, et vous avez promis de me l'accorder... Eh bien, madame, au nom de mon profond respect, au nom de mon inaltérable dévouement pour vous, je vous demande de sauver M. Richon.

LA PRINCESSE.

Eh bien, soit... Donnez-moi une plume, de l'encre, du papier.

LA VICOMTESSE.

Tenez, madame, voici ce que Votre Altesse a demandé.

LA PRINCESSE.

Merci, petite. Trouvez-moi un messager.

RAVAILLY.

Ce messager est tout trouvé, madame; me voici. Je n'ai vu M. Richon qu'une ou deux fois; mais ç'a été assez pour me convaincre que c'était un brave et loyal officier!

LENET, à la Vicomtesse, à part.

Madame, je ne sais si vous prenez un intérêt quelconque à un prisonnier; mais, en ce cas, croyez-en un homme qui est en toute chose votre serviteur, il faudrait donner à ce prisonnier le conseil...

LA VICOMTESSE.

Le conseil?

LENET.

Le conseil de ne pas rester prisonnier, si c'est possible.

LA VICOMTESSE.

Oui, vous avez raison... Mais le retrouverai-je? Et moi qui lui ai donné rendez-vous ici... Merci, monsieur Lenet, merci! Je vous recommande Richon.

Digitized by Google

LENET.

Oh ! soyez tranquille !

(La Vicomtesse sort.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, hors LA VICOMTESSE.

LA PRINCESSE.

Tenez, monsieur de Ravailly, voici une lettre pour M. de la Meilleraie; j'espère que, tout ennemis que nous sommes, il ne refusera pas... (Bruit dans la cour.) Qu'est-ce encore ?

CRIS, au dehors.

Branne ! Branne ! le gouverneur de Branne, prisonnier !

LENET.

Ah ! ah ! le gouverneur de Branne, prisonnier ! je n'en suis pas fâché : si la nouvelle est vraie, cela nous fera un ôtage qui répondra de Richon.

LA PRINCESSE.

N'avons-nous pas le gouverneur de l'île Saint-Georges, M. de Canolles ?

MADAME DE TOURVILLE.

Je suis heureuse que le plan que j'avais proposé pour prendre Branne ait si bien réussi.

LENET.

Oh ! madame, ne nous flattons pas d'une victoire aussi complète; le hasard se joue des plans de l'homme, et quelquefois même des plans de la femme.

CRIS, au dehors.

A mort ! à mort le gouverneur de Branne ! à mort !

LA PRINCESSE.

Ah ! ah ! décidément, il paraît qu'il y a un prisonnier

LENET.

Oui, madame, et même que ce prisonnier court un danger de mort... Entendez-vous ces menaces ?...

(Il court au parapet.)

CRIS, au dehors.

A mort le prisonnier ! à mort le gouverneur de Branne ! à mort ! à mort !

LENET, par-dessus le parapet.

Tenez ferme, messieurs ! Tenez ferme, monsieur de Ra-

Digitized by Google

vailly! prenez quelques hommes et courez... Courage!... courage!... Ah! le voilà!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, CAUVIGNAC, ramené par RAVAILLY et DES SOLDATS; puis LA ROCHEFOUCAULD.

CAUVIGNAC.

Ma foi, merci, messieurs; car vous m'empêchez d'être dévoré par les cannibales. Peste! s'ils mangent comme cela les hommes, le jour où l'armée royale donnera l'assaut à votre ville, ils la dévoreront toute crue.

LA FOULE, à la porte, au fond.

Allons, c'est un brave! Vive le gouverneur de Branne!

CAUVIGNAC.

Ma foi, oui! vive le gouverneur de Branne!... j'aimerais assez qu'il vécût.

LENET.

M. Cauvignac!

LA PRINCESSE.

M. Cauvignac, dans l'armée royale! M. Cauvignac, gouverneur de Branne!... Mais cela sent sa belle et bonne trahison.

CAUVIGNAC.

Hein! que dit Votre Altesse? Je crois qu'elle a prononcé le mot trahison,

LA PRINCESSE.

Oui, monsieur, trahison! car sous quel titre vous présentez-vous devant moi?

CAUVIGNAC.

Sous le titre de gouverneur de Branne.

LA PRINCESSE.

Par qui sont signées vos provisions?

CAUVIGNAC.

Par M. de Mazarin.

LA PRINCESSE.

Et comment servez-vous dans l'armée royale, après avoir pris un engagement dans la nôtre?

CAUVIGNAC.

Mais parce que Son Altesse, en manquant à ses engagements vis-à-vis de moi, m'a dégagé des miens.

Digitized by Google

LA PRINCESSE.

Que dit cet homme?

CAUVIGNAC.

La vérité... J'en appelle à M. Lenet.

LA PRINCESSE.

Que pensez-vous de ceci, monsieur Lenet?

LENET.

Je suis forcé d'avouer, madame, que c'est l'exacte vérité. J'ai eu le temps, avant le départ de Votre Altesse, de donner les dix mille livres à monsieur; mais je n'ai pas eu le temps de lui donner le brevet.

LA PRINCESSE.

Enfin, vous vous reconnaissez mon prisonnier, n'est-ce pas?

CAUVIGNAC.

Madame, j'ai l'habitude de me rendre à l'évidence, et j'avoue même que j'aime mieux être le prisonnier d'une grande princesse comme vous que d'être celui de cette populace qui allait me mettre en morceaux, si M. Lenet n'était venu à mon secours. (Pendant ce temps, M. de la Rochefoucauld est rentré et a parlé bas à la Princesse.) Oh! oh! qu'est-ce que celui-là?

LA ROCHEFOUCAULD.

Veuillez demander au prisonnier s'il peut vous donner quelques détails sur la mort de M. Richon.

LA PRINCESSE.

Sur la mort de M. Richon?

LENET.

Richon est mort?

CAUVIGNAC, à part.

Diable! voilà où la chose s'embrouille!

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, et on a voulu que cette mort fût infamante.

TOUS.

Infamante?

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui!

LA PRINCESSE.

Quoi! Richon...?

Digitized by Google

LA ROCHEFOUCAULD.

Il est mort de la mort des voleurs et des assassins. Richon est mort pendu !

CAUVIGNAC, à part.

Aïe! aïe! aïe!

LA PRINCESSE.

Oh! mais j'espère que nous allons nous venger, et cela cruellement.

CAUVIGNAC, à part.

Gare les représailles !

LA PRINCESSE.

Rentrons, monsieur le duc, réunissons-nous en conseil. En attendant, prenez le commandement de la ville ; je m'en rapporte à vous du soin de venger mon honneur et vos affections; car, avant d'entrer à mon service, Richon avait été au vôtre. Je le tiens de vous, et vous me l'avez donné plutôt comme un de vos amis que comme un de vos domestiques.

LA ROCHEFOUCAULD.

Soyez tranquille, madame, je me souviendrai de ce que je dois à moi, à vous et à ce pauvre mort... Que l'on conduise M. le gouverneur de Branne au château Trompette. Monsieur de Ravailly ne vous éloignez pas, il y aura des ordres à exécuter... En attendant, faites garder les issues. Venez, madame.

CAUVIGNAC, à part.

Ça va mal! ça va mal ! ça va mal !

(On entend sonner dix heures.)

## SCÈNE VIII

RAVAILLY, plaçant les sentinelles ; CANOLLES, puis LENET.

CANOLLES, montant par le fond.

Dix heures du soir, c'est bien cela. Allons, j'ai le cœur un peu plus tranquille; j'ai écrit à cette pauvre Nanon pour lui dire que tout était fini entre nous; puis, chose étrange, comme si j'étais poursuivi par quelque danger inconnu, je suis entré dans une église, et j'ai prié... Claire ne m'a pas dit si je devais la faire demander ou attendre... Attendons !

Digitized by Google

RAVAILLY.

C'est cela; sergent, deux hommes au bas de cet escalier, deux autres à cette porte.

CANOLLES.

Oh! oh! qui parle là?

RAVAILLY.

Il me semble que je vois quelqu'un... Sont-ce déjà les ordres qui m'arrivent?

CANOLLES.

Ah! c'est vous, monsieur de Ravailly?

RAVAILLY, à part.

M. de Canolles, pauvre garçon!

CANOLLES.

Vous n'êtes pas encore parti pour votre expédition?

RAVAILLY.

Tout au contraire, j'en suis déjà revenu.

CANOLLES.

Ah!

RAVAILLY, à part, voyant entrer Lenet.

M. Lenet!...

LENET, de même.

Cet officier!...

CANOLLES.

Que disiez-vous tout à l'heure?

RAVAILLY, à demi-voix.

Moi, monsieur?... Je disais que, si j'étais prisonnier de guerre, fût-ce sur parole, de peur qu'on ne tînt pas vis-à-vis de moi la parole engagée, je sauterais sur un bon cheval, je gagnerais la rivière, je donnerais dix louis, vingt louis, cent louis, à un batelier, et, ma foi, le lendemain, arrive qui arrive!

CANOLLES.

Ah! vous disiez cela?

RAVAILLY.

Oui, monsieur.

CANOLLES.

Et à qui disiez-vous cela, capitaine?

RAVAILLY.

A moi-même, attendu que je risquerais mon grade en le disant à un autre... (Il s'éloigne.) Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu.

CANOLLES, à lui-même.

Que signifient ces paroles?

Digitized by Google

LENET.

Monsieur de Canolles!...

CANOLLES.

Monsieur Lenet?

LENET.

Savez-vous les nouvelles?

CANOLLES.

Non; mais dites-les-moi, je les saurai.

LENET.

Je n'ai pas le temps; seulement, courez bien vite jusqu'au cloître des Carmélites, et vous y trouverez madame de Cambes, qui vous les dira.

CANOLLES.

Madame de Cambes? Mais elle m'a dit de venir l'attendre ici.

LENET.

Elle a changé d'avis... Allez sans perdre un instant, et, si elle n'y est pas, attendez dans l'angle le plus noir qu'elle vienne vous y rejoindre. Avez-vous de l'argent?

CANOLLES.

Pour quoi faire?

LENET.

On ne sait pas; en temps de guerre civile, on peut avoir besoin de quitter un pays au moment où l'on s'y attendait le moins.

CANOLLES, à part.

Oh! oh! tous deux me disent la même chose en termes différents.

LENET.

Vous hésitez?

CANOLLES.

Non, monsieur, j'y vais!

(Il s'éloigne.)

LENET, voyant qu'on donne un ordre à Ravailly.

Je crois qu'il était temps.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Ah! c'est vous!

Digitized by Google

CANOLLES.

Oui.

LA VICOMTESSE.

Que faites-vous ici?

CANOLLES.

Je vous attendais!

LA VICOMTESSE.

Et moi, je vous cherche.

CANOLLES.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Venez!

CANOLLES.

Où?

LA VICOMTESSE.

Venez, vous dis-je!

CANOLLES.

Mais...

LENET.

Allez donc, il sera trop tard.

CANOLLES.

Je vous suis.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas!

LA VICOMTESSE.

Comment! je ne puis pas passer?

LA SENTINELLE.

Vous, oui! monsieur, non!

LENET.

Essayez à l'autre.

DEUXIÈME SENTINELLE.

On ne passe pas!

LA VICOMTESSE.

Oh!

CANOLLES.

Ah! je comprends les conseils que l'on me donnait.

RAVAILLY.

Mon cher colonel, je suis au désespoir, mais de nouvelles mesures prises par le conseil de madame la princesse...

CANOLLES.

Vous m'arrêtez? Oh! dites franchement; je suis tellement

Digitized by Google

habitué à être arrêté depuis quelque temps, que, s'il se passait seulement huit jours sans que je le fusse, cela m'étonnerait.

RAVAILLY.

Vous ne serez privé que momentanément, je l'espère, de votre liberté.

CANOLLES.

Mais j'étais déjà prisonnier?

RAVAILLY.

Seulement, vous aviez la ville pour prison, tandis que maintenant...

CANOLLES.

C'est juste, vous me conduisez à la forteresse?

RAVAILLY.

Ce n'est pas ma faute, colonel : j'en avais assez dit, ce me semble, et, à moins d'ajouter que M. Richon était mort...

CANOLLES.

Merci, monsieur Ravailly... Merci, monsieur Lenet... Madame la vicomtesse, je me recommande à vos prières.

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu! que faire?

LENET.

L'ordre vient de madame la princesse, madame la princesse peut révoquer l'ordre qu'elle a donné... Laissez aller M. de Canolles, et occupez-vous de la princesse.

LA VICOMTESSE.

Baron, ne craignez rien, je suis là, je veille... Demain, oh! demain, je vous le jure, vous serez libre.

CANOLLES.

Tâchez que ce soit vous qui m'annonciez ma liberté, madame, et ce me sera une double joie.

RAVAILLY.

Êtes-vous prêt, monsieur de Canolles?

CANOLLES.

Je vous suis, messieurs!

## SCÈNE X

### LA VICOMTESSE, LENET.

LA VICOMTESSE, à Lenet.

Madame la princesse est là?

Digitized by Google

LENET.

Oui, mais avec M. de la Rochefoucauld.

LA VICOMTESSE.

Grand Dieu ! il faut pourtant que je lui parle à l'instant même, sans retard.

LENET.

Laissez-moi la prévenir... Mais je crois la chose inutile, tenez.

## SCÈNE XI

LENET, LA VICOMTESSE, MADAME DE TOURVILLE, LA ROCHEFOUCAULD, LES OFFICIERS.

MADAME DE TOURVILLE.

Ah ! c'est vous, monsieur Lenet ! C'était, ma foi, bien heureux que vous ne fussiez point là ?

LENET.

Et pourquoi, madame ?

MADAME DE TOURVILLE.

Parce que, pour la première fois, mon plan a prévalu.

LENET.

Ah ! vous êtes pour les représailles, je crois ?

MADAME DE TOURVILLE.

Oui, comme tout le monde, au reste ! les représailles à l'unanimité.

LA VICOMTESSE.

Pardon, madame, mais je suis moins savante que vous en termes de guerre, et je désire savoir ce que vous entendez par représailles.

MADAME DE TOURVILLE.

J'entends que ce qui a été fait à M. Richon sera fait au premier officier de l'armée royale que nous trouverons sous notre main.

LA VICOMTESSE.

Richon a donc été arrêté, mis en prison ? Richon est donc mort ?

MADAME DE TOURVILLE.

Richon a été jugé, condamné et exécuté.

LA VICOMTESSE.

Richon a été exécuté ?



Digitized by Google

MADAME DE TOURVILLE.

Richon a été pendu, ma chère, et nous cherchons un officier de l'armée royale pour le pendre.

LA ROCHEFOUCAULD.

Mais il me semble que cet officier est tout trouvé, et que, par ordre de madame la princesse, on a arrêté M. de Canolles.

LA VICOMTESSE.

M. de Canolles?

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, ou bien M. de Ravailly aurait désobéi.

LA VICOMTESSE.

Non, non, M. de Canolles a bien été arrêté, là, devant moi, à l'instant même... Mais c'est une feinte, n'est-ce pas, monsieur le duc? une manifestation, voilà tout... On ne peut rien faire, il me semble du moins, on ne peut rien faire à un prisonnier sur parole.

LA ROCHEFOUCAULD.

Richon aussi, madame, était prisonnier sur parole.

LA VICOMTESSE.

Monsieur le duc, je vous en supplie!

LA ROCHEFOUCAULD.

Inutile, madame, c'est une décision prise et sur laquelle il n'y a pas à revenir... Un officier de l'armée royale sera exécuté comme l'a été M. Richon... Venez, messieurs.

(Il sort avec les Officiers.)

## SCÈNE XII

LA VICOMTESSE, LA PRINCESSE, LENET.

LA VICOMTESSE.

Oh! madame, au nom du ciel, écoutez-moi, ne me repoussez pas!

LA PRINCESSE.

Qu'y a-t-il, mon enfant, et pourquoi pleures-tu?

LA VICOMTESSE.

Je pleure, madame, parce que j'ai appris que vous avez voté la mort en conseil, et cependant, madame, vous ne pouvez pas tuer M. de Canolles!

LA PRINCESSE.

Et pourquoi cela? Ils ont bien tué Richon, eux!

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Mais, madame, rappelez-vous que c'est ce même M. de Canolles qui a sauvé Votre Altesse à Chantilly.

LA PRINCESSE.

Dois-je lui savoir gré d'avoir été dupe de notre ruse?

LA VICOMTESSE.

Et voilà l'erreur, madame!... c'est que M. de Canolles m'a reconnue; c'est que M. de Canolles avait deux cents hommes à la porte de Chantilly, qu'il pouvait appeler d'un coup de sifflet; c'est que M. de Canolles, et peut-être a-t-il eu tort, c'est que M. de Canolles a sacrifié son devoir à son amour.

LA PRINCESSE.

Mais il t'aimait donc?

LA VICOMTESSE.

Il m'aime!

LA PRINCESSE.

Mais celui que tout à l'heure tu venais me demander la permission d'épouser, c'était donc...?

LA VICOMTESSE.

C'était M. de Canolles, madame! M. de Canolles fait prisonnier à Saint-Georges, par moi, puisque c'est moi qui ai livré ce passage inconnu de tout le monde! Ainsi, réfléchissez donc bien, madame: si on le tuait, ce serait moi qui l'aurais tué!

LA PRINCESSE.

Ma chère enfant, songe donc que tu me demandes là une chose impossible... Richon est mort, il faut que Richon soit vengé.

LA VICOMTESSE.

Oh! malheureuse! malheureuse! c'est moi qui aurai perdu celui que j'aime!

LENET.

Madame!

LA PRINCESSE.

Ah! vous aussi, Lenet?

LENET.

Pardon, madame, il a été dit que la mort de M. Richon serait vengée sur un officier de l'armée royale.

LA PRINCESSE.

Eh bien, M. de Canolles n'est-il pas un officier de l'armée royale?

Digitized by Google

LENET.

Si fait, madame; mais cette espèce d'aventurier, ce gouverneur de la ville de Branne, ce M. de Cauvignac est aussi un officier de l'armée royale.

LA PRINCESSE.

Ah! monsieur l'homme sévère! c'est-à-dire que vous me demandez la vie de l'un et la mort de l'autre... Est-ce bien juste, cela?

LENET.

D'abord, il est juste madame, quand un seul homme doit mourir, que l'on n'en fasse pas mourir deux : c'est bien assez de souffler une fois sur ce flambeau allumé par la main de Dieu et que l'on appelle la vie. Ensuite, il est juste, s'il y a un choix à faire, que l'honnête homme soit sauvé de préférence à l'intrigant...

LA PRINCESSE.

Eh bien, mon vieil ami, sois content! sois heureuse, ma douce Claire! rassurez-vous tous deux : un seul mourra, puisque vous le voulez... Mais qu'on ne vienne pas me redemander la grâce de celui qui sera destiné à mourir.

LA VICOMTESSE.

Oh! merci, madame! à partir de ce moment, ma vie et la sienne sont à vous.

LENET.

Et, en faisant ainsi, madame, vous serez à la fois juste et miséricordieuse! ce qui, jusqu'à présent, n'avait été le privilége que de Dieu seul.

LA VICOMTESSE.

Et maintenant, madame, puis-je le voir? puis-je le délivrer?

LA PRINCESSE.

Le voir, oui; le délivrer, non; mais vous avez ma parole de princesse, Claire, allez la lui porter.

LA VICOMTESSE.

Un mot de vous, madame, pour pénétrer dans cette forteresse?

LA PRINCESSE, s'asseyant.

Le voici!

(Pendant qu'elle écrit, la Vicomtesse est à genoux et baise le bas de sa robe.)

Digitized by Google

LENET.

Pourquoi les princes font-ils si rarement des heureux? C'est cependant chose si facile à faire!

LA PRINCESSE.

Parce qu'ils n'ont pas souvent près d'eux des conseillers comme vous, Lenet.

LA VICOMTESSE, emportant le laisser passer.

Oh! merci, madame, merci!

---

# ACTE CINQUIÈME

## NEUVIÈME TABLEAU

La prison.

### SCÈNE PREMIÈRE

RAVAILLY, CANOLLES, assis.

RAVAILLY.

Monsieur de Canolles!... monsieur!...

CANOLLES, se retournant.

Monsieur?

RAVAILLY.

Avez-vous besoin de souper?

CANOLLES.

Mais volontiers.

RAVAILLY.

En ce cas, donnez vos ordres; le geôlier est averti de vous faire faire telle chère qu'il vous conviendra.

CANOLLES.

Vraiment? Allons, il paraît que je serai traité honorablement tout le temps que je demeurerai ici. C'est toujours quelque chose.

RAVAILLY.

J'attends!



Digitized by Google

CANOLLES.

Ah ! c'est juste ! Pardon, votre demande m'avait suggéré certaines réflexions... Revenons à la matière... Oui, mon cher ami, je souperai, j'ai grand'faim ; mais je suis sobre, et un repas de soldat me suffira.

RAVAILLY.

Maintenant, vous n'avez aucune recommandation à faire ?

CANOLLES.

Aucune !

RAVAILLY.

En ville ?

CANOLLES.

En ville ? Pourquoi en ville ?

RAVAILLY.

Oui, n'attendez-vous rien ?... Tenez, vous venez de me dire que vous êtes soldat ; je le suis aussi, agissez envers moi comme avec un camarade.

CANOLLES.

Non, cher ami, je n'ai aucune recommandation à faire en ville ; je n'attends rien... Si fait, j'attends bien une personne, mais je ne puis vous la nommer. Quant à vos offres bienveillantes, merci, mon cher lieutenant ; si j'ai besoin de vous, je vous le dirai franchement.

RAVAILLY.

Du moment que vous ne demandez qu'à souper...

CANOLLES.

Eh bien ?

RAVAILLY.

Vous allez être servi, monsieur... Adieu !

## SCÈNE II

CANOLLES, seul.

Comme il a l'air solennel à l'endroit du souper ! est-ce qu'on ne soupe pas en prison ?... Voilà que le souper, en tête-à-tête avec moi-même, me rappelle celui que je fis seul chez Biscarros le jour où Richon refusa de s'attabler avec moi... Pauvre Richon ! c'était un brave... La sotte chose que la guerre ! vivant hier, mort aujourd'hui ! Il se sera fait tuer sur ses canons, l'intrépide ! comme j'aurais fait à Saint-Georges

Digitized by Google

sans ce maudit souterrain... Ah ! le contre-temps est fâcheux ; cette mort de Richon va redoubler les rigueurs de ma captivité, on ne me laissera plus courir la ville, plus de rendez-vous dans les beaux jardins ! Peut-être m'enverra-t-on croupir à quinze pieds sous terre, tandis que j'aurais pu vivre et m'épanouir au soleil, près d'une femme aimée. Poétique espérance changée en une brutale déception ! Plus de mariage même, à moins que Claire ne se contente de la chapelle d'une prison... Bah ! elle s'en contentera... On est aussi bien marié dans une chapelle que dans une autre. (Bruit, cris au dehors.) Ah ! voilà qu'on apporte mon souper.

## SCÈNE III

DEUX SOLDATS, apportant la table ; CANOLLES, regardant à travers les barreaux de sa fenêtre.

CANOLLES.

Quel diable de mouvement dans la ville ! où vont tous ces gens-là ? On dirait que c'est du côté de l'esplanade... Il n'y a cependant ni parade ni exécution à cette heure-ci... Ils courent tous du même côté... Enfin !... Bien, mon couvert est mis... (Il soupe.) Du bordeaux !... il sera aussi bon pour ces braves gens que pour moi !... (Aux Soldats.) Mes amis, buvez donc cette bouteille à ma santé ; je bois à la vôtre. (Il boit ; les Soldats boivent tour à tour dans la bouteille.) Ils ne sont pas polis, mais ils boivent bien, on ne peut pas tout avoir.

RAVAILLY, entrant.

Monsieur !... pardon !

CANOLLES.

Ah ! très-bien... Vous venez souper avec moi ?

RAVAILLY.

Je ne saurais avoir cet honneur, monsieur : je sors de table et je reviens...

CANOLLES.

Pour me tenir compagnie ? C'est bien aimable à vous.

RAVAILLY fait signe aux Soldats de sortir ; ils sortent.

Non, monsieur ; je viens vous demander si vous êtes catholique ou huguenot.

CANOLLES.

Quelle idée ! pourquoi cela ?

Digitized by Google

RAVAILLY.

Voici : nous n'avons qu'un chapelain catholique dans la prison ; cela vous gênera si vous êtes de la religion...

CANOLLES.

En quoi cela me gênera-t-il ?

(Il se lève.)

RAVAILLY, embarrassé.

Mais pour faire vos prières.

CANOLLES.

Oh ! soyez tranquille, je penserai à cela plus tard ; je ne fais mes prières que le matin, moi.

RAVAILLY.

Soit, monsieur, soit !

(Il salue et sort.)

## SCÈNE IV

### CANOLLES, puis LA VICOMTESSE.

CANOLLES.

De plus en plus solennel !... Ah çà ! mais ils se détraquent tous... Depuis la mort de ce pauvre Richon, tous ceux que je vois ont l'air d'idiots ou d'enragés... Cordieu ! je donnerais mon souper de demain pour apercevoir un visage raisonnable.

LA VICOMTESSE, se précipitant à son cou.

Ah !

CANOLLES.

Bon ! encore un fou !... Ah ! mais... Claire !... vous ici !... Oh ! pardonnez, pardonnez-moi de ne pas vous avoir devinée.

LA VICOMTESSE.

Enfin !... enfin !... Oh ! mon Dieu, que je suis heureuse ! Merci ! merci, mon Dieu ! d'avoir pu le revoir encore.

CANOLLES.

Encore ?... m'avoir revu encore ?... Et vous dites cela en pleurant ?... Eh ! mais vous ne devez donc plus me revoir ?...

LA VICOMTESSE.

Oh ! ne riez pas, votre gaieté me fait mal ! ne riez pas, je vous en supplie !... j'ai eu tant de peine à venir près de vous !... Si vous saviez à quoi a tenu que je ne puisse venir !...

Digitized by Google

sans Lenet, sans cet ami excellent qui m'a fait accorder la permission de vous voir une demi-heure... Mais parlons de vous, mon ami. C'est donc vous que je retrouve, c'est donc bien vous?

CANOLLES.

Mais oui, c'est bien moi.

LA VICOMTESSE.

Tenez, n'affectez pas ce maintien joyeux, c'est inutile. Je sais tout, on ne s'était pas caché de moi.

CANOLLES.

Ah! on ne s'était pas caché de vous?

LA VICOMTESSE.

On ne savait pas que je vous aime.

CANOLLES.

Mon amie, je ne vois pas bien...

LA VICOMTESSE.

Avouez que vous m'attendiez, que vous étiez mécontent de mon silence, que vous m'accusiez déjà.

CANOLLES.

Je vous attendais, tourmenté, mécontent; mais je ne vous accusais pas... Pourquoi l'eussé-je fait? « Elle est retenue, me disais-je, par quelque circonstance plus forte que sa volonté... » Le plus grand malheur pour moi, c'est que notre mariage se trouvait différé, remis à huit jours, à quinze peut-être.

LA VICOMTESSE.

Parlez-vous sérieusement?

CANOLLES.

Mais oui.

LA VICOMTESSE.

Vous n'êtes pas plus effrayé que cela?

CANOLLES.

Effrayé! de quoi? Est-ce que, sans m'en douter, je cours un danger quelconque?... Ah! tout est possible!

LA VICOMTESSE.

Le malheureux! il ne savait rien.

CANOLLES.

Ah! ah! il y a quelque chose... Non, je ne savais rien, je ne sais rien encore; mais, comme je suis un homme, comme je suis votre ami, vous allez tout me dire; n'est-ce pas, Claire? Voyons, je vous en prie, parlez.

Digitized by Google

LA VICOMTESSE.

Vous savez que Richon est mort?

CANOLLES.

Ah! cela, oui, je le sais... Ah! je comprends, je comprends mon arrestation, mon interrogatoire; je comprends les offres de service de l'officier, le silence des soldats; je comprends votre démarche, votre joie de me revoir, vos pleurs et les cris de cette foule qui va vers l'esplanade. Richon est mort, n'est-ce pas, et c'est sur moi qu'on vengera la mort de Richon?

LA VICOMTESSE.

Non, non, mon bien-aimé; non, pauvre ami de mon cœur, non, tu ne seras pas sacrifié, chère victime!... Oh! tu ne t'étais pas trompé. Oui, tu étais désigné, oui, tu allais périr; tu as vu de bien près la mort, mon beau fiancé! Mais, rassure-toi, nous pouvons parler de bonheur, d'avenir. J'ai sauvé ta vie, et je puis te consacrer la mienne; ce n'est pas ton sang qui payera le sang de Richon,

CANOLLES.

Quelqu'un mourra, dites-vous? Oh! chère amie, silence, silence! c'est impossible.

LA VICOMTESSE.

Oui, silence! l'autre nous entendrait peut-être; notre joie serait un crime.

CANOLLES.

Qui donc mourra? qui donc?

## SCÈNE V

LES MÊMES, RAVAILLY.

RAVAILLY.

Madame, la demi-heure est expirée.

LA VICOMTESSE.

Déjà!

CANOLLES.

Déjà!

LA VICOMTESSE, à Ravailly.

Oui, monsieur! (A Canolles.) Voyons, au lieu de vous attrister ainsi, réjouissez-vous avec moi... Cette nuit, dans une heure peut-être, vous sortirez de prison, la grâce sera signée; alors, sans perdre une minute, nous fuirons... Cette ville maudite,

Digitized by Google

m'épouvante... Riez donc. Adieu ! Oh ! non pas adieu, au revoir, au revoir !

## SCÈNE VI

### CANOLLES, RAVAILLY.

CANOLLES.

Ah ! mon cher Ravailly !

RAVAILLY.

Maintenant, monsieur, il ne suffit pas d'être heureux, il faut être compatissant.

CANOLLES.

Compatissant ?

RAVAILLY.

Oui ; votre voisin, l'autre gouverneur, il demande à vous voir.

CANOLLES.

L'autre gouverneur ?

RAVAILLY.

Le gouverneur qui a été pris comme vous, le pauvre homme qui va mourir.

CANOLLES.

Il demande à me voir ?

RAVAILLY.

Y consentez-vous ?

CANOLLES.

Si j'y consens ?... Oh ! je crois bien, oui, pauvre infortuné ! je l'attends, je lui ouvre mes bras ; je ne le connais pas, mais n'importe !

RAVAILLY.

Oh ! il vous connaît bien, lui.

CANOLLES.

Ah !... Sait-il sa condamnation ?

RAVAILLY.

Je ne crois pas.

CANOLLES.

Oh ! laissons-le ignorer, mon Dieu ! Allez vite me le chercher, monsieur ; je vous en prie, allez vite.

RAVAILLY.

J'y vais. Au revoir.

Digitized by Google

CANOLLES.

Vous me le ramènerez, vous resterez avez nous.

RAVAILLY.

Non, je rentre au poste. A partir de onze heures, les geôliers seuls règnent en maîtres dans la prison. Le vôtre est prévenu, il sait que votre compagnon sera chez vous, il viendra l'y prendre au moment... Ainsi, quand vous le verrez venir...

CANOLLES.

C'est affreux !

RAVAILLY.

Au revoir, quand vous serez libre.

CANOLLES.

Merci ! (Ravailly sort.) Mon Dieu ! faites que le malheureux ne vienne pas me reprocher mon bonheur!

## SCÈNE VII

### CANOLLES, CAUVIGNAC.

CAUVIGNAC.

Monsieur l'officier, grand merci ! C'est M. de Canolles qui est là?

RAVAILLY, derrière la porte.

Oui.

CANOLLES.

Sa voix me fait mal.

CAUVIGNAC.

Monsieur le baron, permettez !

CANOLLES.

Eh ! monsieur, c'est vous?

CAUVIGNAC.

Vous me reconnaissez?

CANOLLES.

Pardieu ! si je reconnais l'homme qui m'a fait deux fois de suite tant de chagrin : la première à Jaulnay, la seconde à Chantilly... Je crois bien que je vous reconnais !

CAUVIGNAC.

Vous êtes bien bon, merci ! Eh bien, que pensez-vous de la situation précaire, hein... difficile?... Est-ce que, de votre cachot, vous n'avez pas vu, comme je l'ai vu du mien, tous

Digitized by Google

ces lourdauds qui courent vers un certain endroit qui doit être l'esplanade? Vous connaissez l'esplanade, mon cher monsieur, et vous savez à quoi elle sert?

CANOLLES.

A passer des revues, oui!

CAUVIGNAC, à part.

Allons encore un qui s'abuse sur sa position... Il faut le préparer un peu, lui adoucir la pente... (Haut.) Monsieur, mon cher monsieur, vous voyez les choses un peu trop en beau... Des revues, des revues, c'est faible... Je crois qu'il s'agit de quelque chose de mieux : une petite exécution, par exemple.

CANOLLES.

Allons donc!

CAUVIGNAC.

Ah! vous êtes rassuré, vous? Tant mieux! vous n'avez pas les mêmes raisons que moi d'avoir...

CANOLLES.

D'avoir peur!

CAUVIGNAC.

D'être inquiet... Ah! ne vous vantez pas trop de votre affaire, elle n'est pas superbe, allez... Mais, si je dois le dire, la vôtre ne fait rien à la mienne, et la mienne est terriblement embrouillée. Savez-vous bien qui je suis?

CANOLLES.

Voilà une question singulière!... Vous êtes le capitaine Cauvignac, gouverneur de...

CAUVIGNAC.

De Branne, oui... pour le moment; mais je n'ai pas toujours porté le nom de Cauvignac, je n'ai pas toujours été gouverneur de Branne.

CANOLLES.

Ah! comment donc vous appelait-on, quand on ne vous appelait pas Cauvignac?

CAUVIGNAC.

Par exemple, un jour que je ne m'appelais pas Cauvignac, je me suis appelé le baron de Canolles, comme vous.

CANOLLES.

Hein?

CAUVIGNAC.

Oui, je comprends, vous vous demandez si je suis bien dans mon bon sens.



Digitized by Google

CANOLLES.

Ma foi, oui!... à moins que vous ne m'expliquiez...

CAUVIGNAC.

Eh bien, un seul mot... Mon vrai nom est Roland de Lartigues... Nanon est ma sœur.

CANOLLES.

Vous, le frère de Nanon? vous?... Ah! pauvre garçon!

CAUVIGNAC.

Eh bien, oui, pauvre garçon, très-pauvre garçon!... car, outre une foule de petits désagréments qui vont résulter du procès qu'on va me faire ici, j'ai la disgrâce de m'appeler Roland de Lartigues, et d'être le frère de Nanon...

CANOLLES.

Et qu'est devenue Nanon, monsieur de Cauvignac? que fait-elle?

CAUVIGNAC.

Oh! pardieu! elle pleure... non pas sur moi, elle ignore mon arrestation, mais sur vous, dont elle doit connaître le sort, à l'heure qu'il est.

CANOLLES.

Tranquillisez-vous, Lenet ne dira pas que vous êtes le frère de Nanon, M. de la Rochefoucauld n'a pas de motifs de vous perdre, on ne saura rien de tout cela.

CAUVIGNAC.

Soit; mais on saura une chose: on saura, par exemple, que c'est moi qui ai donné à M. Lenet certaine signature de M. d'Épernon, et que cette signature a causé... Bah! oublions! oublions!

CANOLLES.

Voyons, monsieur de Cauvignac, du courage!

CAUVIGNAC.

Eh! pardieu! croyez-vous que j'en manque? Vous me verrez au fameux moment, quand nous irons faire un tour sur l'esplanade... Pour moi, une chose me taquine: serons-nous fusillés, décapités ou pendus?

CANOLLES.

Que dites-vous là! des gens d'épée...

CAUVIGNAC.

Eh bien, est-ce que Richon n'était pas un homme d'épée?... Cela ne l'a pas empêché d'être pendu.

Digitized by Google

CANOLLES.

Pendu!... Richon! un soldat?... Oh! mon Dieu:

CAUVIGNAC.

Vous ne saviez pas cela? Jugez de la situation à présent. Oui, pendu! j'étais à Libourne quand on a fait le procès de ce pauvre Richon. Eh bien, procès, jugement, exécution, le tout a duré dix minutes. Nous sommes déjà en retard, nous autres.

CANOLLES.

Qu'est-ce que cela? on vient!

CAUVIGNAC.

Diable!

CANOLLES.

J'avais demandé du vin, le geôlier l'apporte peut-être.

CAUVIGNAC.

Ah! il y a encore cela. Si le geôlier entre avec des bouteilles, cela va bien; mais, s'il vient les mains vides...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE GEÔLIER, puis LA VICOMTESSE.

LE GEÔLIER.

Lequel de vous deux est le baron de Canolles?

CANOLLES et CAUVIGNAC.

Ah! diable!

CANOLLES.

J'ai porté ce nom trente ans, c'est assez connu pour que je n'hésite pas à l'avouer.

CAUVIGNAC.

Moi, je l'ai porté trois heures, et cela suffit pour me donner beaucoup d'inquiétude.

CANOLLES.

Je suis M. de Canolles.

LE GEÔLIER.

Vous étiez gouverneur de place?

CANOLLES.

Oui.

CAUVIGNAC.

Et moi aussi... sans compter que je me suis appelé Canolles, comme monsieur... Ah! expliquons-nous bien, et pas

Digitized by Google

de méprise; c'est assez de ce qui m'est arrivé avec Richon, sans que je fasse tuer encore un homme.

LE GEÔLIER, à Canolles.

Ainsi, Canolles est le nom que vous portez maintenant?

CANOLLES.

Oui.

LE GEÔLIER, à Cauvignac.

Et vous vous vous êtes appelé autrefois Canolles?

CAUVIGNAC.

Hélas! oui.

LE GEÔLIER.

Et vous êtes tous deux gouverneurs de place?

CANOLLES et CAUVIGNAC.

Tous deux!

LE GEÔLIER.

Heureusement que j'ai une dernière question à vous faire, et cette question éclairera tout.

CAUVIGNAC.

Aïe!... Faites votre question?

LE GEÔLIER.

Lequel de vous deux est le frère de Nanon de Lartigues?

CAUVIGNAC, à Canolles.

Qu'est-ce que je vous disais, que ce serait par là que l'on m'attaquerait!

CANOLLES.

Oh!

LE GEÔLIER.

Eh bien?

(La Vicomtesse entre.)

CAUVIGNAC.

Et si c'était moi qui fusse le frère de mademoiselle Nanon, que me diriez-vous?

LE GEÔLIER.

Je vous dirais de me suivre.

CAUVIGNAC.

Peste! merci!

CANOLLES.

Mademoiselle Nanon m'a aussi appelé son frère.

LE GEÔLIER.

Ah! tâchez de vous entendre, messieurs, la chose en vaut la peine: il y va de vie et de mort.

Digitized by Google

CANOLLES.

Raison de plus, monsieur, pour que je réclame mon nom de Canolles.

CAUVIGNAC.

Et moi, monsieur, mon titre de frère de Nanon.

CANOLLES.

Cependant...

LA VICOMTESSE.

Mon ami ! mon ami !

CANOLLES.

Vous !... vous !... Elle ici !

LE GEÔLIER.

Voyons, hâtons-nous, messieurs, que je sache à quoi m'en tenir.

CAUVIGNAC.

Tiens, comme vous êtes pressé !

LA VICOMTESSE, à Canolles.

Monsieur !... et moi ?... et ma vie ?... et tout notre avenir ?... et cette grâce que j'ai là, monsieur ?... Oh ! vous ne m'aimez donc pas? Mais vous ne pouvez pas dire que vous êtes le frère de cette femme ; ne mentez pas, monsieur, ne mentez pas !

CAUVIGNAC.

Allons, allons, j'ai dans ma vie assez fait payer les autres ; à mon tour de payer aujourd'hui.

CANOLLES, à part.

Le malheureux !

LA VICOMTESSE.

Laissez-le partir, laissez cet homme l'emmener.

LE GEÔLIER.

Allons, qu'on se décide !

CAUVIGNAC.

Holà ! notre ami, doucement... Cher compagnon, me voilà fixé sur un point, c'est que je passe le premier.

LE GEÔLIER.

Allons, monsieur !

CAUVIGNAC.

Patience, vous ! vous êtes fatigant, mon brave homme... Cher frère, cher beau-frère... Madame, mille compliments... Ah ! madame, monsieur me rendra cette justice de dire que ce n'est pas moi qui vous l'enlèverai.

Digitized by Google

CANOLLES.

Adieu !

CAUVIGNAC.

Un mot, vou ez-vous?

CANOLLES.

Dites !

CAUVIGNAC.

Pardon, madame ! (A Canolles.) Priez-vous quelquefois ?

CANOLLES.

Oui.

CAUVIGNAC.

Eh bien, quand vous prierez, dites un *Pater* et un *Ave* pour moi ! (Au Geôlier.) C'est moi qui suis le frère de mademoiselle Nanon de Lartigues, son vrai frère. Marchez, mon brave.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IX

CANOLLES, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Nous, partons, mon ami ! partons !

CANOLLES.

Oui, partons ! (On entre.) Qu'est cela ?

## SCÈNE X

LA ROCHEFOUCAULD, LENET, CANOLLES, LA VICOMTESSE, OFFICIERS.

LA VICOMTESSE, à la Rochefoucauld.

Monsieur, voici l'ordre d'élargir M. de Canolles.

LA ROCHEFOUCAULD.

Très-bien, madame. Monsieur est libre.

LA VICOMTESSE.

Venez, mon ami.

CANOLLES.

Partons, messieurs !

(Il salue.)

Digitized by Google

LENET.

Allez vite!

LA ROCHEFOUCAULD.

Ne m'a-t-on pas dit qu'une autre personne était dans ce cachot avec M. de Canolles?

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur.

LENET, bas, à Canolles.

Partez donc!

LA VICOMTESSE, aux Officiers rangés en haie.

Permettez, messieurs!

LA ROCHEFOUCAULD.

Pardon, madame...

LA VICOMTESSE.

Quoi donc, monsieur le duc?

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est que je ne vois pas l'autre prisonnier.

LENET.

On l'aura reconduit dans son cachot, au no 3.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, il ne sert à rien que j'attende; madame la princesse a signé la liberté de M. de Canolles?

LA ROCHEFOUCAULD.

Oui, certes!

LA VICOMTESSE.

Eh bien, voici l'ordre; le reconnaissez-vous?

CANOLLES.

Laissez donc, madame, M. le duc accomplit les formalités.

LENET, bas.

Partez! partez!

LA VICOMTESSE.

Oh! mais venez, venez donc!

UN OFFICIER.

Le no 8 est vide, le prisonnier n'y est plus.

LA ROCHEFOUCAULD.

Ah! ah! vous voyez!... fermez, messieurs!

LA VICOMTESSE.

Monsieur...

CANOLLES, à part.

Je devine tout! Nanon veillait sur moi, Nanon m'avait dé-

Digitized by Google

signé a M. d'Épernon comme son frère... Nanon ignorait l'arrestation de Cauvignac, elle l'a fait libre, je suis mort.

LA VICOMTESSE.

Je passerai ! je passerai, vous dis-je ! j'ai l'ordre, l'ordre est au nom de monsieur, je passerai.

LA ROCHEFOUCAULD.

Madame, cela ne me regarde plus; madame la princesse a fait grâce à l'un des prisonniers, mais elle veut punir l'autre; cet autre ayant disparu...

LA VICOMTESSE.

Oh !

LENET.

Monsieur le duc !

LA VICOMTESSE.

Vous désobéissez à Son Altesse.

LA ROCHEFOUCAULD.

Non, madame; mais je vais la faire prévenir de ce qui arrive, j'y vais.

LENET, bas, à la Vicomtesse.

Ne le laissez pas aller.

LA VICOMTESSE, à Lenet.

Oh ! non !... (Au Duc.) Pourquoi vous ?

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est vrai, madame; vous alors... Qui peut plus que vous sur l'esprit de la princesse ?

LENET, bas, à la Vicomtesse.

N'y allez pas,

LA ROCHEFOUCAULD.

Eh bien, partez-vous, madame ?

LA VICOMTESSE.

Je ne quitterai pas monsieur.

L'OFFICIER, à Canolles.

Monsieur de Canolles, éloignez-la !

CANOLLES, bas.

Je comprends ! (Haut.) Écoutez, chère Claire, j'ai grande confiance en M. le duc; mais, je l'avoue, j'ai plus grande confiance encore en vous; ce... ce que madame la princesse refuserait à un autre, elle ne le refusera pas à la vicomtesse de Cambes.

LA VICOMTESSE.

C'est vous qui me le dites !

Digitized by Google

CANOLLES.

C'est moi qui vous le dis.

LA VICOMTESSE.

J'y vais ! Lenet ! Lenet ! jurez-vous de ne pas le quitter?

LENET.

Je ne le quitterai pas, je le jure.

LA VICOMTESSE.

Merci ! je reviens !

CANOLLES.

Adieu !

LENET.

Embrassez-la donc !

CANOLLES, l'embrassant.

Claire !

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi courir chez la princesse, laisse-moi ! (Du fond. Je reviens ! Je reviens !

(Elle part.)

LA ROCHEFOUCAULD, à Canolles.

Monsieur, nous vous attendons.

CANOLLES.

Moi ?... Mais on n'attend donc pas le retour de madame de Cambes?

LA ROCHEFOUCAULD.

On vous a laissé éloigner la femme que vous aimez, c'est tout ce que l'on pouvait faire.

CANOLLES, à Lenet.

Je comprends, je ne la verrai plus ! quand vous m'avez dit de l'embrasser, c'était donc pour la dernière fois?

RAVAILLY.

On dirait qu'il pleure !

CANOLLES.

Orgueil ! seul et unique courage qui soit réel, viens à mon secours ! moi, pleurer une chose aussi futile que la vie?... Allons donc ! comment ai-je fait au fort Saint-Georges, quand mille morts me menaçaient?... J'ai combattu, j'ai ri. (Entrée des Gardes.) Eh bien, aujourd'hui, comme ce jour-là, si je ne combats pas, du moins rien ne m'empêchera de rire... Pardon, messieurs, il m'a fallu une minute pour m'accoutumer à la mort; si c'est trop, excusez-moi, messieurs, de vous



Digitized by Google

avoir fait attendre... Quand vous voudrez; c'est moi qui vous attends.

(Il appelle Lenet, lui prend le bras et sort avec lui.)

---

## DIXIÈME TABLEAU

L'esplanade. — Il fait nuit.

### SCÈNE PREMIÈRE

NANON et COURTANVAUX, sur la contrescarpe; LES AIDES DE L'EXÉCUTEUR, mangeant au pied de la potence; CAUVIGNAC et LE GEÔLIER, descendant par le chemin couvert.

NANON.

Rien encore!... Mon ami, vous avez bien remis la lettre à l'avocat du roi lui-même?

COURTANVAUX.

A lui-même.

NANON.

Et il a été à la prison tout de suite?

COURTANVAUX.

A l'instant!

NANON.

Et il est revenu, vous disant de me rassurer?

COURTANVAUX.

Il est revenu, me disant qu'il répondait de tout.

NANON.

Ainsi, M. de Canolles, mon frère, devait fuir par la poterne?

COURTANVAUX.

Par la poterne.

NANON.

A côté de l'esplanade?

COURTANVAUX.

A côté de l'esplanade.

NANON.

C'est bien ici, n'est-ce pas?

Digitized by Google

COURTANVAUX.

Voici la poterne, voici l'esplanade.

NANON.

Oui, c'est vrai, et les terribles apprêts du supplice...

(La Sentinelle, sur l'esplanade, a cru entendre parler; elle s'approche et regarde.)

COURTANVAUX.

Silence, madame! la sentinelle nous a entendus, et, si elle nous voyait...

LA SENTINELLE.

Eh! là-bas, de l'autre côté du fossé, y a-t-il quelqu'un? (Courtanvaux et Nanon se cachent et restent muets.) Je me trompais!

(Elle continue sa promenade.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, CAUVIGNAC, LE GEÔLIER.

CAUVIGNAC.

Eh! un instant, l'ami! où me menez-vous?

LE GEÔLIER.

Venez!

CAUVIGNAC.

Venez! c'est bientôt dit: on aime à savoir où l'on va.

LE GEÔLIER.

Venez, vous dis-je! nous y sommes.

CAUVIGNAC.

Où cela?

LE GEÔLIER.

A la poterne.

CAUVIGNAC.

A la poterne?

LE GEÔLIER.

Une seconde...

CAUVIGNAC.

Que faites-vous?

LE GEÔLIER.

J'éteins ma lenterne.

CAUVIGNAC.

Nous n'y verrons plus.

Digitized by Google

LE GEÔLIER.

Bah! et les étoiles?

CAUVIGNAC.

Comment, les étoiles?

LE GEÔLIER, ouvrant la porte.

Oui!

CAUVIGNAC.

Mais qu'est-ce que ceci? Que c'est noir! ça m'a l'air de l'Achéron.

LE GEÔLIER.

Ce sont les fossés de la ville.

NANON.

Il me semble que j'ai entendu...

COURTANVAUX.

Le bruit d'une porte, n'est-ce pas?

NANON.

Chut!

(Elle s'approche du bord.)

CAUVIGNAC.

Les fossés... Ah!

LE GEÔLIER.

Savez vous nager?

CAUVIGNAC.

Oui..., non..., si... c'est-à-dire... Mais pourquoi diable me demandez-vous cela?

LE GEÔLIER.

C'est que, si vous ne savez pas nager, nous serons forcés d'attendre le bateau qui stationne là-bas; or, c'est un quart d'heure perdu, et, pendant ce quart d'heure, on peut s'apercevoir de votre fuite et nous rattraper.

CAUVIGNAC.

Ah çà! mais je fuis donc? mais nous nous sauvons donc?

LE GEÔLIER.

Pardieu! certainement que nous nous sauvons.

CAUVIGNAC.

Et où cela?

LE GEÔLIER.

Où vous voudrez.

CAUVIGNAC.

Je suis donc libre?

Digitized by Google

LE GEÔLIER.

Libre comme l'air.

CAUVIGNAC.

Ah!

(Il saute à l'eau.)

COURTANVAUX.

Il me semble que je vois deux ombres.

NANON.

Et moi, j'entends des voix.

CAUVIGNAC, de l'autre côté.

Ouf! m'y voilà... Cher geôlier de mon cœur, Dieu vous récompensera.

NANON.

Est-ce vous, mon ami?

CAUVIGNAC.

En effet, il y a quelqu'un.

NANON.

Est-ce vous?

CAUVIGNAC, bas.

La voix de ma sœur! (Haut.) Oui, c'est moi!

NANON, à Courtanvaux.

Laissez là les armes, et faites avancer les chevaux.

COURTANVAUX.

Oui.

NANON.

O mon Dieu! je vous rends grâce, il est sauvé. (Reconnaissant son frère.) Cauvignac!

CAUVIGNAC.

N'était-ce pas moi que vous attendiez?

NANON.

Malheureux! où est M. de Canolles?

CAUVIGNAC.

Mais en prison, à ce que je suppose.

NANON.

Non, non, pas en prison, car le voilà! le voilà! (Le Peuple force les Sentinelles, et vient se placer pour voir l'exécution.) Oh! malheureuse que je suis!

CAUVIGNAC.

Eh bien, pour la première fois que j'ai eu de la conscience, il faut avouer que la chose a assez mal tourné.

Digitized by Google

NANON.

Canolles! Canolles!

CAUVIGNAC.

Attendez, peut-être tout n'est-il pas perdu.

NANON.

Oh!

LA SENTINELLE.

Qui vive?

CAUVIGNAC.

Silence!... Pauvre garçon, c'est lui qui va être pendu!

## SCÈNE III

LES MÊMES, LENET, CANOLLES, L'OFFICIER, PEUPLE, SOLDATS.

CANOLLES.

Oh! je voudrais bien cependant la voir encore une fois!

LENET.

Voulez-vous que j'aille vous la chercher? voulez-vous que je l'amène?

CANOLLES.

Oh! oui! oui!

LENET.

Eh bien, j'y cours; mais vous la tuerez?

CANOLLES.

Non, restez!

RAVAILLY, à Canolles.

Que dites-vous, monsieur!

CANOLLES.

Je dis que je ne croyais pas qu'il y eût si loin de la prison à l'esplanade.

LENET.

Hélas! ne vous plaignez pas, monsieur, car vous êtes arrivé.

CANOLLES.

C'est bien!... (Il ôte son manteau, le donne à un Soldat et embrasse Lenet.) Allons!... (Il monte les premières marches, puis; relevant la tête, il s'écrie.) Qu'est-ce que je vois là-bas? qu'est-ce que cette chose lugubre et informe que je distingue à peine dans la nuit? (Aux Soldats qui sont montés devant lui.) Éclairez donc! Mais je ne me trompe pas, c'est la hideuse silhouette d'un gibet! mais ce n'est pas ce que j'ai le droit d'attendre, cela, mes-

Digitized by Google

sieurs ! Ce n'est pas l'échafaud, ce n'est pas la hache, ce n'est pas le billot.

(Ses yeux se tournent vers Ravailly.)

RAVAILLY.

Hélas ! monsieur !

CANOLLES.

Où est M. le duc de la Rochefoucauld ? Je veux parler au duc de la Rochefoucauld ?

LENET.

Que voulez-vous lui dire ?

CANOLLES.

Je veux lui dire que je suis gentilhomme, tout le monde le sait, le bourreau lui-même ne l'ignore pas... Je suis gentilhomme, j'ai le droit d'avoir la tête coupée !

RAVAILLY.

Hélas ! monsieur, le roi a fait pendre Richon, et il s'agit ici de représailles.

CANOLLES.

Je ne demande pas grâce, je demande justice ! Ah ! l'on ne se contente pas seulement de ma mort, on veut que cette mort soit infamante ! Il y a des gens qui m'aiment, messieurs. Eh bien, dans le cœur de ces gens-là, vous allez imprimer à jamais, avec le souvenir de ma mort, l'ignoble image d'un gibet... Ah ! pas une arme !... (Allant à Ravailly.) Monsieur, vous êtes officier, vous êtes gentilhomme ; monsieur, par grâce, par pitié, un coup d'epée, monsieur, un coup d'épée, une balle de mousquet, ce que vous voudrez, pourvu que ce soit quelque chose qui tue !... Ah ! je ne veux pas mourir de la mort des misérables, des assassins, de la mort des lâches ! je ne le veux pas, je ne le veux pas !

(Il gagne du côté du Peuple, Lenet vient près de lui.)

NANON, au Geôlier.

Mon ami, ma fortune pour rentrer dans la ville ; conduis-moi.

CAUVIGNAC.

Que voulez-vous ?

NANON.

Ils me détestent, ils me haïssent, ils m'exècrent, je vais me livrer à sa place... Pour m'avoir, il le lâcheront.

CAUVIGNAC, l'arrêtant.

Ma sœur ! ma sœur !

Digitized by Google

CANOLLES.

Mes amis, mes amis, un couteau ! un couteau ! jetez-moi un couteau, par grâce, par pitié !

LA VICOMTESSE, dans le lointain.

Que je le revoie au moins avant de mourir !

(Canolles et madame de Cambes se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

TOUS DEUX.

Oh !...

NANON.

Mon Dieu, sauvez-le, fût-ce pour elle !

(Le Bourreau s'approche et touche l'épaule de Canolles.)

CANOLLES.

C'est bien, me voilà; faites votre office !

NANON.

Un regard pour moi ! un seul regard !

CAUVIGNAC, à Courtanvaux.

Retenez cette femme. (Il prend une carabine derrière un arbre.) Monsieur de Canolles ! monsieur de Canolles !

CANOLLES, s'arrêtant.

Je comprends !... (Il découvre sa poitrine, Cauvignac fait feu ; Canolles chancelle et tombe en disant.) Merci !... (Appelant.) Claire ! Claire !...

LA VICOMTESSE.

Oh !

(Elle se précipite sur le corps.)

NANON.

Plus heureuse que moi jusqu'à la fin !

FIN DE LA GUERRE DES FEMMES

Digitized by Google

LE

# COMTE HERMANN

DRAME EN CINQ ACTES ET UN ÉPILOGUE

Théâtre-Historique. — 22 novembre 1849.

## PRÉFACE

Cette préface, contre toutes les habitudes reçues, est faite la veille de la représentation de la pièce, au lieu d'être faite le lendemain.

Elle offrira, par conséquent, cet avantage de renfermer la pensée de l'auteur tout entière et pure de ces modifications qu'introduit de force dans son esprit la chute ou le succès de son œuvre.

Cette œuvre est donc encore, pour lui comme pour le public, la vierge à la robe blanche et à la couronne de lis qu'aucun contact humain n'a souillée, l'ange chaste descendu du ciel sur les ailes de sa pensée, et qui va, demain, ou rester ici-bas dans la fange de la chute, ou remonter là-haut avec l'auréole du succès.

Hélas ! depuis le mois de février 1829, époque où l'auteur du *Comte Hermann* a fait représenter son premier drame, bien des événements ont passé, emportant les hommes et les choses ; et celui qui écrit ces lignes, appuyé sur les deux croyances qui ne l'ont jamais quitté un seul instant, — sa foi en Dieu et sa foi dans l'art, — a déjà vu tomber trois trônes que ce que l'on appelle les hommes d'État croyaient aussi enracinés dans la terre, aussi inébranlables, aussi éternels que

Digitized by Google

ces sombres et mystérieux monuments que bâtissaient, entre Memphis et Alexandrie, les pharaons égyptiens et les courtisanes du Nil.

Ainsi, Napoléon mourant à Sainte-Hélène, Charles X mourant à Gratz, Louis-Philippe vivant à Claremont, ont passé tour à tour devant l'enfant rêveur, devant le jeune homme ivre d'espérance, devant l'homme plein de réalités, pour lui dire : « Aucune puissance n'est éternelle ici-bas que la puissance de l'art. »

L'art, qui, pareil à l'oiseau de l'Éthiopie, se fait, s'il se sent vieillir, un bûcher de ses propres œuvres, et, des flammes de ce bûcher, sort plus jeune et plus resplendissant que jamais.

L'auteur du *Comte Hermann* est un de ceux qui ont tout essayé au théâtre. Quarante drames joués en vingt ans lui ont permis — il le croit du moins — de sonder cet abîme dont si peu ont touché le fond, et que l'on appelle le caprice du public. Il sait que ce caprice n'est point un effet du hasard ; il sait que cette foule, comme les moissons, comme les forêts, comme les flots, comme tout ce qui se courbe enfin, se courbe sous une chose invisible, plus puissante qu'elle. Pour les moissons, pour les forêts, pour les flots, cette chose invisible, c'est l'haleine du vent ; pour la foule, cette chose invisible, c'est le souffle de Dieu.

Il y a des époques où un peuple est calme comme un lac. Il y a des époques où un peuple est tempêtueux comme un océan. — La voix qui parlera à ce peuple sera-t-elle toujours la même? — Non, elle aura un accent pour le calme, un accent pour la tempête.

Voilà pourquoi l'auteur du *Comte Hermann*, quand on lui a dit : « Faites-nous, en 1849, un drame comme vous en faisiez en 1832, un drame simple, intime et passionné, comme *Angèle* et *Antony*, » a répondu :

— Oui, je vous ferai un drame simple, intime et passionné, comme *Antony* et comme *Angèle;* seulement, les passions ne seront plus les mêmes, parce que l'époque où nous vivons

Digitized by Google

est différente, parce que l'âge où j'écris est différent, parce que j'ai passé à travers ces passions que j'ai décrites, parce que j'en ai mesuré le vide, parce que j'en ai sondé la folie, parce qu'à cette heure enfin, je revois la vie de l'autre côté de l'horizon.

Il y a des temps où la société, pleine d'agitation et de doute, devine qu'elle va au gouffre, sent qu'on la pousse à l'abîme. Alors, comme dans un bâtiment qui sombre et où toute manœuvre devient inutile, chacun suit la pente de son instinct. Les uns descendent vers la bête, les autres essayent de remonter à Dieu. Ceux-ci se gorgent d'eau-de-vie, de rhum, de gin, et font de l'heure suprême une orgie; ceux-là s'agenouillent, espèrent et prient; puis, au milieu de ces grandes divisions que le péril opère dans l'espèce humaine, il y a quelques esprits étranges qui rêvent l'impossible, une apparition, un miracle, une alliance avec l'inconnu!

Ainsi, c'était un temps pareil à celui-là que le temps où apparurent Cagliostro et Mesmer. On sentait trembler sous soi le vaisseau de l'État; on sentait qu'un courant fatal poussait le vieux monde à sa perdition; on voyait, debout et sombre à l'horizon, le rocher contre lequel il allait se briser. Et les uns chantaient comme Dorat, Parny et Demoustier; les autres priaient comme Chateaubriand, et quelques-uns, enfin, désireurs de l'impossible, aspiraient à la vie matérielle, comme Cagliostro, à la vie spirituelle, comme Mesmer.

Tous attendaient la tempête.

Ainsi, c'était encore une époque analogue à celle que nous venons de décrire, que cette période de 1830 à 1834, pendant laquelle furent écrits les drames d'*Antony* et d'*Angèle*. Il y avait quelque chose qui flottait en l'air, — le dernier soupir de Byron, peut-être; — et qui jetait une incertitude profonde dans les esprits, un doute mortel dans le cœur. Cette fois encore, on sentait frémir le pont du bâtiment sous les pieds des passagers; c'était à notre tour de faire orgie. Lamennais n'était point encore l'abbé Rouge : il priait. — Saint-Simon

Digitized by Google

et Fourier, ces Cagliostro et ces Mesmer du XIXe siècle, rêvaient leur monde impossible et inconnu.

Comme 1780 allait à 1793, — 1830 allait à 1848; c'est-à-dire au but proposé par le Seigneur à tout grand peuple: à l'unité, à la liberté, à la fraternité.

Et que l'on nous comprenne bien : par le mot *fraternité*, nous n'entendons pas ici cette fraternité de corps de garde que des badigeonneurs, aux gages de tribuns ivres, écrivent avec de la boue rougie sur les murailles criblées de balles d'une ville encore chaude de l'émeute. Non; — nous entendons cette grande fraternité des peuples qui ne connaît pas ces limites idéales qu'en langage politique on appelle frontières, qui traverse les fleuves en flottant sur les eaux comme l'esprit du Seigneur, qui s'élève au-dessus des montagnes comme l'aigle, qui n'a d'autre horizon que les horizons, — périple infini du monde que les rois retardent parfois dans sa course, mais ne sont pas assez puissants pour distraire de son but.

Nous sommes arrivés à ce temps, ou, du moins, celui qui écrit ces lignes, prenant le relais pour le terme du chemin, croit y être arrivé. Il avait donc raison de dire, à son point de vue, qu'il ferait un drame simple, intime et passionné, comme *Antony*, et comme *Angèle*,— mais mouvementé par d'autres passions.

En effet, *Angèle*, c'est le rêve du matérialiste : d'Alvimar s'enivre, chante et meurt.

En effet, *Antony*, c'est le rêve du fou : Antony rêve, croit à l'impossible et meurt.

Tous deux meurent maudits, tous deux meurent damnés.

Dans *le Comte Hermann*, au contraire, au lieu de l'amour physique, au lieu de la brutalité matérielle, la chasteté d'une femme et le dévouement d'un homme sont appelés à produire ces effets d'émotions et de larmes que, quinze ans auparavant, l'auteur a demandés à d'autres passions. L'effet sera-t-il aussi puissant? Il l'espère.

Digitized by Google

Antony et d'Alvimar, avons-nous dit, meurent maudits et damnés.

Vous verrez demain comment meurt le comte Hermann.

ALEX. DUMAS.

21 novembre 1849.

---

DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| LE COMTE HERMANN DE SCHAWEMBOURG..... | MM. | MÉLINGUE. |
| LE BARON KARL DE FLORSHEIM..... | | LAFERRIÈRE. |
| LE DOCTEUR FRITZ STURLER..... | | ROUVIÈRE. |
| LE BARON FRANTZ DE STAUFFENBACH..... | | PIERRON. |
| LE PRINCE ÉLIM DEMBINSKI, jeune Russe..... | | BONDOIS. |
| LE VICOMTE AMÉDÉE D'HORNOY, jeune Français. | | H. ARMAND. |
| WALTHER DE THORKILL..... | | PEUPIN. |
| DE FALK, conseiller du grand-duc de Bade..... | | BOILEAU. |
| STURLER père, directeur des Bains..... | | VIDEIX. |
| WILDMANN, garde-chasse..... | | BARRÉ. |
| GEORGES, domestique..... | | PAUL. |
| HUBERT, domestique..... | | DÉSIRÉ. |
| UN CROUPIER..... | | TOURNOT. |
| UN GARÇON D'HÔTEL..... | | LANGLOIS. |
| MARIE DE STAUFFENBACH..... | Mmes | PERSON. |
| MARTHE, sa nourrice..... | | FONTENAY. |

---

# ACTE PREMIER

Le salon de conversation à Baden-Baden.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

STURLER, GEORGES.

STURLER, à Georges, qui dresse une table à droite.

Encore un couvert. Ces messieurs sont quatre : le prince Élim, M. le conseiller de Falk, M. Walther de Thorkill, et

Digitized by Google

M. le vicomte Amédée d'Hornoy. Bien ! Maintenant, dites au chef de faire servir à onze heures précises.

## SCÈNE II

### STURLER, KARL DE FLORSHEIM.

KARL, sur le seuil de la porte; costume de voyage, des bottes poudreuses aux pieds, un fouet à la main.

Il parle dans la coulisse à quelqu'un qu'on ne voit pas.

A merveille !... Je vous ai insulté, n'est-ce pas, monsieur? C'est dit, c'est convenu : vous avez le choix des armes. Voici ma carte; je me tiens à la disposition de vos témoins. Je ne puis pas mieux dire, j'espère ! (Se retournant.) Bonjour, papa Sturler.

STURLER.

Qu'y a-t-il donc, monsieur, s'il vous plaît?

KARL.

Rien, absolument rien.

STURLER.

C'est qu'il me semblait avoir entendu...

KARL.

Oh ! vous avez mal entendu, mon cher monsieur.

STURLER, étonné.

Pardon, mais vous me faites l'honneur de me parler...

KARL.

Comme à un vieil ami, n'est-ce pas?... Voyons, regardez-moi en face.

STURLER.

Monsieur, je vous regarde, et, en effet, il me semble...

KARL.

Vous ne me reconnaissez pas?

STURLER.

Si fait!... attendez... Mais vous êtes...

KARL.

Allons donc!

STURLER.

Vous êtes... vous êtes... Dieu me pardonne, vous êtes le baron Karl de Florsheim !

KARL.

Dieu n'a rien à vous pardonner, mon cher ami; car vous

Digitized by Google

avez dit la vérité... Un peu bruni, n'est-ce pas?... Dame, que voulez-vous, mon cher Sturler! il faut vous en prendre au soleil de Montevideo et de Buenos-Ayres.

STURLER.

Oh! alors, si vous êtes le baron Karl de Florsheim, vous pouvez me donner des nouvelles de votre oncle, le comte Hermann.

KARL.

Et des plus fraîches, même, mon bon Sturler... Je l'ai quitté il y a une heure, et, dans dix minutes, il sera ici.

STURLER.

Mais, en ce cas, Fritz, mon enfant...?

KARL.

Eh bien, Fritz, votre enfant, vous allez le revoir... Soyez heureux, pauvre père!

STURLER.

Comment!... là?... ici?... dans un instant?... Ah! c'est à ne pas croire!

KARL.

Croyez!... c'est si bon de croire au bonheur!

STURLER.

Merci, merci, monsieur Karl... Mais, avant toute chose, M. le comte est-il content de Fritz?

KARL.

Oh! comme médecin, enchanté... Il lui a rendu d'énormes services, et, malheureusement, il est appelé à lui en rendre encore.

STURLER.

Comment! la santé de M. le comte...?

KARL.

Déplorable, mon cher Sturler... Depuis une blessure qu'il a reçue en duel à Montevideo, il a, de temps en temps, et à chaque émotion un peu forte qu'il éprouve, des crachements de sang qui le tuent... Cela fait notre désespoir à tous. Nous le ramenons en Europe. Fritz prétend que l'air natal lui fera du bien.

STURLER.

Pardon, monsieur Karl, mais vous disiez que le comte Hermann était content de Fritz comme médecin. Serait-il mécontent de lui comme homme?

Digitized by Google

KARL.

Non. C'est un charmant compagnon, au contraire, que votre fils. Dame, un peu sceptique, un peu matérialiste, un peu athée. Mais, que voulez-vous! on ne fait pas de l'anatomie pendant trois ans sans laisser le meilleur de sa croyance au bout de son scalpel.

STURLER.

Oh! le malheureux!... Je le disais encore aujourd'hui à sa fiancée : « Ce qui lui manque, ce n'est pas la volonté, ce n'est pas l'étude, ce n'est pas la science, c'est la foi!

KARL.

Cependant, mon cher Sturler, il faut bien qu'il ait foi en quelque chose, puisqu'il se marie.

STURLER.

Eh bien, croyez-moi si vous voulez, monsieur Karl... mon Dieu, c'est peut-être mal à moi de dire cela de mon fils, de mon unique enfant... mais ce mariage... si noble, si belle, si pure que soit sa fiancée, j'ai peur que ce ne soit qu'un calcul d'ambition, une combinaison de fortune... Cette amitié, voyez-vous, d'un simple étudiant, du fils d'un pauvre maître d'auberge comme moi avec un jeune seigneur comme M. Frantz de Stauffenbach, cache quelque pacte connu d'eux seuls. M. de Stauffenbach est joueur, il mange son patrimoine, il a d'impérieux besoins d'argent.

KARL.

Eh bien, votre fils est-il assez riche pour fournir à ses besoins?... Non; il ne peut y avoir entre eux d'autre pacte qu'une liaison d'Université... Je ne crois pas à tous ces calculs dans les hommes de notre âge, mon cher Sturler. La jeunesse a ses défauts, des passions plutôt que des vices; mais elle a aussi ses qualités.

STURLER.

Fritz n'a jamais été jeune!

KARL.

Ah çà! mais, mon cher Sturler, c'est vous qui accusez votre fils, et c'est moi qui le défends... En vérité, nous intervertissons les rôles.

STURLER.

C'est vrai; excusez-moi, monsieur Karl.

Digitized by Google

KARL.

Vous êtes tout excusé... Revenons à mon oncle. Vous avez un logement pour lui, n'est-ce pas?

STURLER.

Un logement pour le comte Hermann?... Toute la maison, s'il la désire.

KARL.

Oh! vous comprenez bien que nous ne voulons déranger personne; néanmoins, je désire que le comte soit logé à son goût et selon ses habitudes. Voilà pourquoi j'ai pris les devants.

STURLER, à demi-voix.

Cette idée ne lui est pas venue, à lui, de me revoir un quart d'heure plus tôt.

KARL, continuant.

Donnez-moi donc un de vos garçons pour me conduire dans l'hôtel, et je choisirai ce que je croirai convenable.

STURLER.

Oh! par exemple! je vais moi-même...

KARL.

Non pas, c'est chose inutile. Tenez, ces messieurs ont affaire à vous, je crois. (Il montre Walther et Amédée d'Hornoy, qui sont entrés pendant la conversation.) Puis vous oubliez que votre fils va venir, et qu'en montant avec moi, vous ne serez pas là pour le recevoir.

STURLER.

Bon monsieur Karl, il pense à tout, lui! (A un Domestique.) Georges, accompagnez M. le baron, montrez-lui ce qu'il y a de logements vacants dans cet hôtel.

(Karl s'éloigne, salue les étrangers et sort.)

## SCÈNE III

STURLER, WALTHER DE THORKILL, AMÉDÉE D'HORNOY, puis ALBERT DEFALK et LE PRINCE ÉLIM, puis GEORGES.

WALTHER.

Pardon, mon cher Sturler, mais je viens d'entendre nommer le comte Hermann...

STURLER.

Oui, par son neveu, qui m'annonce son retour.



Digitized by Google

AMÉDÉE.

Qu'est-ce que c'est que ça, le comte Hermann, Walther?

WALTHER.

On voit bien que c'est la première fois que vous venez en Allemagne, vicomte.

AMÉDÉE.

Pourquoi cela?

WALTHER.

C'est comme si je vous demandais, à vous, Français, ce que c'est qu'un Armagnac ou un Guise, s'il vous restait des Guises ou des Armagnacs.

AMÉDÉE.

Vieille noblesse, alors que cet Hermann?

WALTHER.

Qui remonte à Arminius, voilà tout.

DE FALK, entrant.

De qui parlez-vous? Ce n'est pas d'Hermann de Schawembourg?

WALTHER.

Si fait, c'est de lui en personne.

DE FALK.

Est-il donc ici?

WALTHER.

Non; mais il va y être dans un instant.

AMÉDÉE.

Est-il de vos amis, monsieur de Falk?

DE FALK.

Eh! nous sommes des compagnons d'Université... Nous avons étudié ensemble à Heidelberg. Et vous, Thorkill, le connaissez-vous?

WALTHER.

Non; mais nos aïeux se sont connus en 1337, heureusement pour votre serviteur, qui ne serait pas venu au monde sans cette circonstance.

ÉLIM, entrant à son tour.

Ces diables d'Allemands! ils vous parlent du XIVe siècle comme s'ils étaient encore au temps de l'empereur Maximilien.

WALTHER.

Cela vous étonne, vous autres Russes, qui êtes nés d'hier; aussi êtes-vous tous princes... tandis que, nous autres, nous

Digitized by Google

sommes tout simplement gentilshommes... Il est vrai que c'est depuis six cents ans que nous le sommes.

AMÉDÉE.

En réalité, quel homme est-ce que votre comte Hermann?

DE FALK.

Quel homme? Je vais vous le dire, vicomte : c'est la chevalerie du XVe siècle unie à la courtoisie du XVIIIe; c'est l'accomplissement de toutes les qualités qui font, de l'homme, le roi de la création : courage, loyauté, poésie... Grâce à son immense fortune, fortune transmise par des fidéicommis, conservée par des majorats, il a visité le monde entier, tout vu, tout tenté, tout osé, tout usé... Maintenant, il use sa vie.

WALTHER.

Comment cela?

DE FALK.

Oui, il s'en va mourant... de je ne sais quelle maladie de poitrine... d'une blessure, dit-on; mais mourant comme un homme qui n'a rien à regretter ici-bas et rien à craindre là-haut. Son neveu, le baron Karl, sera l'héritier d'une douzaine de millions éparpillés sur la surface du globe, en Allemagne, en Amérique, dans l'Inde... Si le comte fût né au moyen âge, à l'époque des grandes aventures, c'eût été un héros à la manière de Goetz de Berlichingen ou de Jean des Bandes-Noires... Partout où l'on a tiré un coup de fusil depuis qu'il est homme, il y a été attiré par l'odeur de la poudre : en Espagne, en 1823; en Grèce, en 1826; en Afrique, en 1832... Partout il a risqué sa vie avec cette insouciance qui impose au fer et au feu... Eh! pardieu! si vous doutez, demandez plutôt à Sturler, qui, à chaque parole que je prononce, approuve de la tête. N'est-ce pas, Sturler, que tout ce que je dis sur le comte est vrai?

STURLER.

Oui, bien certainement, monsieur le conseiller, que j'approuve tout ce que vous dites; car vous ne dites pas le quart de ce que le comte Hermann mérite qu'on dise de lui. (*Au Domestique, qui rentre.*) Eh bien, M. Karl a-t-il trouvé ce qu'il désirait?

GEORGES.

Il prend le pavillon tout entier.

STURLER.

Et cela suffit?

Digitized by Google

GEORGES.

A ce qu'il paraît... Seulement, il a oublié de vous recommander le déjeuner du comte; mais il espère en votre diligence pour réparer cet oubli.

ÉLIM, s'approchant.

Un déjeuner! Mais en voilà un tout préparé, mon cher Sturler.

STURLER.

Oui; seulement, c'est le vôtre, messieurs.

ÉLIM.

Nous pouvons proposer au comte de le partager avec nous... Il a dû parfois, dans ses voyages, manger en plus mauvaise compagnie.

DE FALK.

J'appuie la proposition.

WALTHER.

Et moi, je me charge de la présenter.

AMÉDÉE.

Bravo!

STURLER.

Cela tombe à merveille, car je crois que le voilà.

WALTHER.

Allons, vite, maître Georges! deux couverts de plus: un pour l'oncle, l'autre pour le neveu.

STURLER.

Tu entends? Moi, je cours au-devant de mon fils.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE HERMANN, FRITZ, STURLER, TOUTE UNE SUITE PRINCIÈRE.

HERMANN.

Eh! tenez, voilà votre fils, on vous le rend sain et sauf, mon cher Sturler.

STURLER, ouvrant les bras.

Vous permettez, monsieur le comte?

HERMANN.

Si je permets qu'un fils embrasse son père, qu'il n'a pas vu depuis trois ans?... En vérité, ce serait fâcher Dieu que de

Digitized by Google

dire non. Allons donc, Fritz (il pousse le jeune homme), moins de respect et plus de cœur!

STURLER.

Mon enfant, mon cher Fritz! mon fils bien-aimé!...

FRITZ.

Mon père, croyez que je suis heureux de vous revoir.

HERMANN.

Voilà une belle phrase, et il n'y a rien à y redire... Eh bien, Fritz, les anges aimeraient mieux une pauvre larme, si petite qu'elle fût... Enfin, chacun ne peut donner que ce qu'il a... Moi, Sturler, je te donne ton fils. A moins de quelque chose d'extraordinaire, mon cher Fritz, je vous rends votre liberté pour toute la journée.

STURLER, baisant la main d'Hermann.

Merci, monsieur le comte... Oh! viens, mon cher Fritz, viens me conter tout ce qui t'est arrivé depuis trois ans... Sais-tu que je n'ai reçu que deux lettres de toi, une du Havre et l'autre de Rio-de-Janeiro.

(Il sort.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, hors STURLER et FRITZ.

HERMANN, les suivant des yeux.

C'est juste, il faut que les choses soient ainsi : la nature regarde en avant. Après tout, peut-être sera-t-il à son tour un bon père. (Il se retourne et aperçoit les trois convives tenant chacun à la main un verre de vin du Rhin. Thorkill, le plus proche du Comte, en tient deux.) Pardon, messieurs, j'étais tout entier à la joie de notre hôte... Veuillez agréer mes excuses.

WALTHER, présentant son verre à Hermann.

Monsieur le comte, refuserez-vous de faire raison au toast que nous allons porter?

HERMANN.

Quel est ce toast, messieurs, je vous prie?

WALTHER.

Le voici : A l'heureux retour du comte Hermann dans son pays natal!... Aux beaux et longs jours que doit promettre la patrie à l'un de ses plus nobles enfants!



Digitized by Google

HERMANN.

Ce serait par trop discourtois de ma part si je n'accueillais ce toast avec la plus cordiale reconnaissance... Merci donc, messieurs, et Dieu vous rende en félicités répandues sur vous et sur les vôtres le souhait de bonheur que vous venez de faire! Maintenant, puis-je savoir ce qui me mérite de votre part une si gracieuse réception?

WALTHER.

Comte, nous ne nous sommes jamais vus; mais, pour peu que vous soyez familier avec l'histoire de vos ancêtres, si glorieusement mêlée à celle de la vieille Allemagne, mon nom ne doit pas vous être tout à fait inconnu... Je m'appelle Walther de Thorkill.

HERMANN.

Vous avez raison, monsieur, et notre connaissance est d'autant plus respectable, qu'elle date de 1337.

ÉLIM.

Vous avez déjà dit cela, Thorkill; mais vous ne nous avez pas raconté dans quelles conditions cette connaissance s'était faite.

HERMANN.

Voici l'histoire en deux mots, messieurs : Un de mes ancêtres, Hermann Théoderic de Schawembourg, conspira contre l'empereur Charles IV, et entraîna dans sa conspiration trois aventureux compagnons comme lui. Tous quatre furent pris et condamnés à être décapités... C'était leur droit: ils étaient non-seulement gens d'épée, mais encore de vieille noblesse. L'empereur voulut assister au supplice... Était-ce pour leur faire honneur? était-ce pour être certain qu'ils fussent bien exécutés? La chronique ne le dit pas... Mais tant il y a, messieurs, que cette présence amena un résultat inattendu...Hermann de Schawembourg était déjà agenouillé et attendait le coup mortel, lorsqu'il aperçut l'empereur et fit signe de la tête qu'il avait quelque chose à demander. « Parle, dit l'empereur. — César, daigne m'accorder une grâce, fit Hermann. — Oui, pourvu que ce ne soit pas la tienne. — Permets que je sois décapité le premier. — Je le permets, répondit l'empereur. — Permets que mes compagnons soient rangés en ligne à trois pas l'un de l'autre : le premier à trois pas de moi, le second à six, le troisième à neuf. — Je le permets. — Permets enfin que ni mes pieds

Digitized by Google

ni mes mains ne soient liés pendant l'exécution. — Je le permets encore; mais où veux-tu en venir? — Voici, magnifique césar, dit Hermann : si, la tête tranchée, je me relève et vais toucher du doigt le premier de mes complices, lui fais-tu grâce? — Oui. — Si, du premier, je vais au second et le touche du doigt, lui fais-tu grâce encore? — Oui. — Enfin, si, du second, je vais au troisième et le touche aussi du doigt, lui fais-tu grâce toujours? — Oui. — J'ai ta parole impériale? — Foi de césar! — C'est bien. » Alors, sur un signe de l'empereur, le bourreau délia les pieds et les mains du condamné. Hermann aussitôt s'agenouilla; puis, après une courte prière : « Dieu soit avec moi! dit-il, frappe!... » A peine avait-il prononcé ce mot, que l'épée de l'exécuteur flamboie et que la tête saute. Mais, aussitôt, le comte Hermann se relève, et, corps sans tête, va toucher du doigt l'un après l'autre ses trois compagnons; puis il demeura debout, comme s'il attendait que l'empereur tînt sa parole. « C'est bien, comte Hermann, dit l'empereur, ils ont leur grâce. » Et, alors seulement, le comte Hermann tomba... De là l'homme a la tête tranchée que nous portons dans nos armes... « Traditions, chroniques, fables! » direz-vous... N'importe, messieurs! c'étaient des hommes géants que ceux sur lesquels on faisait de pareils récits, tandis que nous... oh! nous! j'ai bien peur qu'aux yeux de la postérité nous ne soyons de misérables nains... Votre main, baron de Thorkill.

DE FALK.

Ne ferez-vous pas le même honneur à un homme dont les relations avec vous datent simplement de 1817?

HERMANN, le regardant.

Ah! en vérité, c'est vous, mon cher de Falk? (Embrassant le Conseiller.) Permettez, messieurs, nous sommes deux vieux compagnons d'Université, deux étudiants de Heidelberg. Nous avons plus d'une fois manié la rapière l'un contre l'autre... Voilà une cicatrice qui lui vient de moi, et j'ai là une écorchure qui me vient de lui... Enchanté de vous avoir rencontré, mon cher de Falk. Je ne vous demanderai pas de me présenter à ces messieurs, qui me connaissent déjà; mais faites-moi la grâce de me présenter ces messieurs, que je ne connais pas encore.

DE FALK.

Le prince Élim... M. le vicomte d'Hornoy...

Digitized by Google

HERMANN.

Prince, je crois avoir eu l'honneur de connaître votre père à Varsovie. Il commandait un régiment de la garde.

ÉLIM.

C'est vrai, monsieur.

HERMANN.

Vicomte, je vous demanderai votre amitié pour mon neveu, qui est, non pas un étudiant de Heidelberg, mais un élève du collége Henri IV.

AMÉDÉE.

Mais nous avons déjà fait sa connaissance, ou à peu près, monsieur le comte; nous étions là quand il est arrivé, et c'est de sa bouche que nous avons appris votre retour.

DE FALK.

Et cette connaissance sera complète, mon cher comte, si vous acceptez pour vous et pour lui place à notre table et part à notre déjeuner.

HERMANN.

Soit, et avec le plus grand plaisir, mon cher de Falk; qui sait si nous ne serons pas encore vingt ans sans nous revoir?... La dernière fois que nous nous vîmes, vous vous le rappelez, mon cher conseiller... le souvenir est triste... c'était dans une verte prairie, au pied d'un échafaud sanglant.

AMÉDÉE.

Au pied d'un échafaud?

HERMANN.

C'était le 24 mai 1820. On exécutait Sand, le pauvre Sand! il avait vu Kotzebue plus grand qu'il n'était, et il l'avait tué... Nous étions là tous : vous, de Falk, Grudner, Hammerstein, deux mille autres encore... Quand la tête tomba, nous nous écriâmes au martyre, puis nous nous précipitâmes pour tremper nos mouchoirs dans le sang fraternel, tout cela en hurlant : « Mort aux tyrans de l'Allemagne! Vive la liberté du monde!... » C'était guerre déclarée à tous les princes, à tous les rois, à tous les empereurs? Qu'êtes-vous devenu, mon cher de Falk? Vous êtes, je crois, conseiller du grand-duc de Bade... Qu'est devenu Grudner? Je l'ai rencontré à Paris, ambassadeur du roi de Prusse, il me semble... Qu'est devenu Hammerstein? J'ai lu je ne sais où qu'il était ministre de l'empereur... Que suis-je moi-même, et qu'est-ce que ce ruban que je porte à ma boutonnière?... Pauvre Sand!

Digitized by Google

pauvre martyr! pauvre fou! Mourez donc pour un peuple, ou sacrifiez-vous donc à une idée! Vingt ans après votre mort, il ne reste pas un des deux mille mouchoirs qu'on a trempés dans votre sang... ou, s'il en reste, ils servent, redevenus blancs comme la neige, à épousseter sur les souliers des courtisans la poussière des antichambres. Mais, par exemple, il reste des conseillers auliques, des ambassadeurs, des ministres... Les ministres, les ambassadeurs et les conseillers auliques sont éternels. (Au Garçon.) Mon ami, prévenez M. Karl de Florsheim qu'il est attendu ici pour déjeuner.

GEORGES.

Justement, monsieur le comte, je le cherchais.

HERMANN.

Vous le cherchiez?

GEORGES.

Deux officiers bavarois désirent lui parler... Voici leurs cartes.

HERMANN.

Donnez. (Il regarde les cartes.) Priez le baron de descendre à l'instant même; il doit être dans son appartement. (Le Domestique sort.) Excusez-nous, messieurs; nous arrivons à l'instant et nous sommes dans les embarras d'un retour.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, KARL.

KARL.

Vous me demandez, mon oncle?

HERMANN.

Oui, d'abord pour te présenter à ces messieurs, qui veulent bien partager leur déjeuner avec nous.

KARL, saluant.

Messieurs...

HERMANN.

Ensuite, pour te remettre ces deux cartes. (Il le regarde.) Ce sont celles de deux officiers bavarois.

KARL.

Ils sont là?

HERMANN, le regardant toujours.

Oui, ils t'attendent.

Digitized by Google

KARL.

Bien, merci; je me doute pour quel motif ils sont venus.

HERMANN, l'arrêtant.

Rien de sérieux?

KARL.

C'est selon; je vous dirai cela tout à l'heure. Seulement, je ne puis ni ne dois les faire attendre... Messieurs, je reviens.

(Il sort.)

AMÉDÉE.

Faites comme si nous étions de vieux amis, baron.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, hors KARL.

DE FALK.

Maintenant, mon cher comte, nos craintes sont-elles fondées? On assure que, depuis certaine blessure que vous avez reçue, votre santé est devenue mauvaise.

HERMANN.

Oui, en effet, on assure cela.

DE FALK.

Comment, on assure?...

HERMANN.

Sans doute; c'est fort ennuyeux d'avoir à s'occuper de sa santé. Moi, j'ai donné ma démission de malade. Cela ne me regarde plus.

AMÉDÉE.

Et qui cela regarde-t-il?

HERMANN.

Cela regarde mon médecin, le docteur Fritz Sturler, le fils de notre hôte. On me l'a recommandé comme un praticien très-savant; seulement, le praticien n'avait pas de pratiques. Je l'ai fait surintendant de ma santé avec douze mille livres de rente tant que je vis, et six mille après ma mort. Il a donc tout intérêt à ce que je vive; aussi me soigne-t-il à merveille. Oh! ce n'est pas une sinécure que sa place, je vous en réponds.

WALTHER.

En effet, monsieur le comte, de Falk nous disait que vous

Digitized by Google

étiez d'un caractère fort aventureux... courant après le danger comme un autre court après la fortune ou après le plaisir.

HERMANN.

Je vous répondrai, mon cher monsieur Walther, ce que Shakspeare fait répondre à César : « Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour; seulement, je suis l'aîné. » Ah! mon Dieu, croyez-moi, messieurs, il n'y a pas grand mérite à être brave, quand on est à peu près seul sur la terre; quand on a épuisé les honneurs que donne un grand nom, les plaisirs que donne une grande fortune; quand on a laissé de la société ce qu'elle a de mauvais; quand on a pris ce qu'elle a de bon; quand, en faisant le tour du monde, ou à peu près, on s'est trouvé dix fois face à face avec la mort dans le combat, avec Dieu dans la tempête. Je ne sais ni où, ni quand, ni dans quelle condition je mourrai; mais, je vous le dis, si à l'heure de ma mort, Karl, mon seul parent et ma seule affection, est là pour me serrer la main, je passerai de ce monde à l'autre sans une larme, sans un regret, sans un soupir, sans demander, à ce Dieu qui m'appellera un jour, une heure, une seconde au delà du temps fixé.

ÉLIM.

Mais vous êtes jeune encore, comte.

DE FALK.

Trente-huit ans à peine.

HERMANN.

C'est vrai; mais, vous le savez, l'existence se mesure, non par les jours révolus, mais par les émotions éprouvées. Raphaël et Byron, morts à trente-huit ans, ont plus vécu que tel vieillard qui s'est couché dans une tombe centenaire; à la dernière heure, ce sont les souvenirs qui mesurent le temps; or, bons ou mauvais, j'ai amassé grand nombre de souvenirs.

WALTHER.

Et cette blessure dont vous souffrez est sans doute un de ces souvenirs-là?

HERMANN.

Oui, et même un des plus terribles... C'était à Montevideo... J'avais pris pour maîtresse une de ces belles créatures de sang mêlé, une de ces descendantes des Portugais et des

Digitized by Google

anciens maîtres de la côte, une fille de la terre, comme on dit là-bas... On l'appelait Juana... Un soir, je la vis pâle et tremblante ; elle me dit qu'un chef de chasseurs des pampas, son ancien amant, était revenu à Montevideo, et qu'elle craignait pour elle et pour moi. Je souris, et j'essayai, mais inutilement, de la rassurer... Elle avait de longs cheveux noirs, d'un noir de jais, près desquels tous les autres cheveux paraissaient blonds ; des cheveux qui tombaient jusqu'à terre... Elle insista pour que je les coupasse et que je les prisse avec moi. Je refusai... A minuit, je la quittai. Un homme était embusqué à l'angle de la maison voisine de la sienne et me suivit jusque chez moi, mais silencieusement, sans insultes, sans attaque... Le lendemain, on m'éveilla en me disant qu'un chef de chasseurs passait et repassait à cheval devant le seuil de ma porte, et qu'une partie de la population de Montevideo était rassemblée sous mes fenêtres. Je me levai et jetai les yeux dans la rue. Le chef, dans son plus beau costume de guerre, monté sur un cheval sauvage dressé par lui, passait et repassait effectivement devant ma maison ; mais, au lieu des crins ondoyants de sa queue, le cheval traînait dans la poussière de la rue une magnifique chevelure de femme, avec cette inscription : « Ces cheveux sont les cheveux de la Juana. » Pour toute arme, il n'avait que son couteau de boucanier passé à sa ceinture. Je pris un couteau pareil et un pistolet... Je sortis, je marchai droit à lui ; avec le pistolet, je cassai la tête du cheval ; puis, jetant loin de moi l'arme déchargée, je tirai mon couteau en disant : « Et maintenant, au maître !... » Le maître se débarrassa des étriers, vint à moi, appuya son pied gauche contre mon pied gauche... et alors... alors, je vous le dis, commença un combat à la vue duquel, excepté les combattants peut-être, tout le monde pâlit et trembla. Les deux lames, qui brillaient au soleil, disparurent en même temps ; seulement, la lame de son couteau ne m'avait traversé que le poumon, tandis que la lame du mien lui avait traversé le cœur ; aussi tomba-t-il mort à l'instant même, tandis que, moi, je ne mourrai que dans un temps donné... Fritz vous dira cela... c'est une affaire de chronologie... Ce récit vous paraît étrange, n'est-ce pas ? De pareilles aventures sont un peu en dehors de nos mœurs, à nous autres, hommes du Nord... Mais, que voulez-vous, messieurs ! il faut bien hurler avec les loups et rugir avec

Digitized by Google

les lions. (A Karl, qui entre et qui lui touche l'épaule.) Que veux-tu, mon cher Karl ?

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, KARL.

KARL.

Deux mots, mon oncle.

HERMANN, se levant.

Vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

DE FALK.

D'autant mieux, mon cher comte, que le prince Elim et moi sommes forcés de vous quitter, ayant audience du grand-duc à une heure précise.

HERMANN.

Allez, cher. — Prince, à l'honneur de vous revoir. (Les deux personnages qui doivent sortir s'éloignent un instant, accompagnés des deux autres, causent à la porte, et finissent par sortir.) Qu'y a-t-il, Karl?

KARL.

Une chose dont, avant tout, il ne faut pas vous inquiéter.

HERMANN.

Tu as ramassé quelque méchante affaire?

KARL.

Oui; en prenant les devants pour venir préparer les logis, j'ai traversé la promenade, juste au moment où deux femmes, l'une jeune, l'autre âgée, gagnaient leur voiture, qui les attendait au bout de l'allée. Une espèce d'étudiant à moitié ivre, à ce qu'il m'a semblé, suivait les deux femmes en insistant pour que la plus jeune acceptât son bras. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que celle qui était en butte à cette persécution levait les yeux sur moi et implorait mon secours. Appelé ou non, je poussai mon cheval vers l'insulteur, et, pour attirer son attention, je le touchai du bout de mon fouet à l'épaule.

HERMANN.

Tu as eu tort, Karl... Qui touche, frappe.

KARL.

Aussi s'est-il prétendu offensé; je ne lui ai pas dénié cette qualité... Je lui ai donné ma carte, pour qu'il sût qui j'étais



Digitized by Google

et m'envoyât ses témoins. Ses témoins sont venus, et ce sont eux qui me faisaient demander.

HERMANN.

Et qu'ont-ils décidé?

KARL.

Que l'on se battrait à vingt pas, chacun avec ses armes, ou que je ferais des excuses... D'excuses, vous comprenez qu'il ne pouvait en être question; j'ai accepté les conditions proposées.

HERMANN, d'une voix qui s'altère au fur et à mesure qu'il parle

Quand le combat doit-il avoir lieu?

KARL.

Le plus tôt possible, vous comprenez: la discussion a eu lieu sur la promenade; le duel est sévèrement défendu dans les États du grand-duc.

HERMANN.

Ces messieurs attendent à la porte?

KARL.

Non pas, mais derrière les murs du parc, où je dois les rejoindre.

HERMANN.

C'est bien! Fais-toi donner par mon valet de chambre les pistolets à crosse d'ivoire; ce sont les meilleurs. Tu tireras juste avec eux, n'est-ce pas?

KARL.

Mais oui,

HERMANN.

Y a-t-il longtemps que tu ne t'es exercé?

KARL.

Pendant la traversée, j'ai tiré quelques oiseaux fatigués qui venaient se poser sur nos vergues.

HERMANN.

Et tu es content de toi?

KARL.

J'avais la main bonne.

HERMANN.

Des témoins?

KARL.

Dame, je n'en ai pas.

Digitized by Google

HERMANN.

Je m'offrirais bien; mais, étant trop proche parent avec toi, ton adversaire pourrait me récuser.

KARL, indiquant Walther et Amédée.

Si ces messieurs voulaient me rendre ce service...

HERMANN.

Il faut le leur demander. Va, j'ai deux mots à dire à Fritz.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, FRITZ.

Karl, Walther et Amédée au fond, Hermann et Fritz sur le devant.

HERMANN.

Viens, Fritz, viens.

FRITZ.

Que me dit-on, monsieur le comte? une discussion, une querelle...

HERMANN.

Chut! que cela reste entre nous... J'allais vous appeler; merci d'être venu. Oui, une querelle dans laquelle, Dieu merci, les torts sont du côté de l'adversaire de Karl... Une jeune fille insultée dont il a pris la défense : il vous contera cela. Vous allez l'accompagner sur le terrain, Fritz; vous ne le quitterez pas d'une seconde... Karl est mon seul parent, vous savez comme je l'aime... C'est plus qu'un neveu pour moi, c'est un fils.

KARL.

Ces messieurs acceptent, comte.

HERMANN.

Merci, messieurs, merci, au nom de mon neveu et au mien.

WALTHER.

Comment donc!

KARL.

Je vais chercher les armes. Je ne fais que monter et descendre; attendez-moi.

HERMANN.

Vous me le ramènerez sain et sauf, Fritz?

Digitized by Google

FRITZ.

Nul ne peut répondre de la direction que prend une balle, monsieur le comte.

HERMANN.

C'est juste ! Logique comme un médecin !

FRITZ.

Mais ce dont je puis vous répondre, c'est qu'en cas de malheur, tout ce que peut faire la science, je le ferai.

HERMANN.

C'est beaucoup ; c'est même tout ce que je puis te demander, Fritz; mais, tu comprends, dans l'un ou l'autre cas, je veux être averti à l'instant même... Pas de ménagements, pas de détours : la vérité !

FRITZ.

Soyez tranquille... Mais qu'avez-vous ?

HERMANN.

Moi ?... Rien !

FRITZ.

Vous le savez, monsieur le comte, ces émotions vous sont fatales.

HERMANN.

Moi ?... Je ne suis pas ému.

FRITZ.

En attendant, si vous crachiez le sang, pressez un citron dans un verre d'eau, et buvez.

HERMANN.

Merci, Fritz... Ne dis rien à ton père de tout cela, et envoie-le-moi, je veux causer avec lui. (Fritz sort.) Viens ici, Karl. Tu ferais bien d'armer et désarmer plusieurs fois les pistolets pour accoutumer ton doigt à la gâchette. Boutonne ta redingote, qu'on ne voie pas ton gilet blanc; rentre le col de ta chemise dans ta cravate; efface tous les points sur lesquels pourrait se fixer l'œil de ton adversaire. Bien, c'est cela... Maintenant, sois brave et calme comme un homme qui a pour lui son bon droit... Embrasse-moi, Karl, et que Dieu te garde !... Messieurs, je vous le recommande ; partage égal pour lui et pour son adversaire des avantages du terrain et des désavantages du soleil... Rien de plus, rien de moins... Allez, messieurs, allez !

(Ils sortent.)

Digitized by Google

## SCÈNE X

HERMANN, puis LE CROUPIER DES JEUX, JOUEURS, au fond.

HERMANN.

Pauvre destinée humaine, sur quoi reposes-tu ! Voilà un homme : il a fallu vingt-cinq ans à la nature pour faire le côté matériel, quinze ans à l'éducation pour faire le côté intelligent... Nature et éducation viennent d'arriver enfin à compléter leur œuvre; cet homme va prendre sa place parmi les autres hommes, il va être époux, il va être père, il va transmettre à des descendants le nom, la vie, la fortune qu'il a reçus d'une longue suite d'aïeux... Cet homme passe sur une place publique, rencontre un étudiant ivre qui insulte une femme; il prend le parti de cette femme, et voilà l'existence de cet homme qui dépend... de quoi?... non plus de son intelligence, non plus de sa vertu, non plus de son courage... mais du plus ou moins de fermeté de la main, du plus ou moins de justesse de l'œil de son adversaire... Mon Dieu ! pardonnez à celui qui dirait que votre providence est parfois la sœur du hasard ! (On ouvre la porte du fond.) Qu'est-ce que cela?... Ah ! l'heure du jeu qui arrive.

LE CROUPIER, dans la pièce du fond.

Faites votre jeu, messieurs.

(On entend le bruit de l'or.)

HERMANN.

La vie, jeu éternel, roulette sans fin, autour de laquelle se succèdent les générations... où les uns jouent leur honneur, les autres leur or, d'autres leur existence !... C'est incroyable comme la crainte rend superstitieux... Quelle idée étrange, et pourquoi se présente-t-elle à mon esprit?... Voyons... (Il tire un billet de mille francs de son portefeuille et le tord.) Mille francs sur la rouge !

UNE VOIX.

Sur la rouge?

HERMANN.

Oui... J'ai chance égale. (Apercevant Starler.) Ah !

Digitized by Google

## SCÈNE XI

LES MÊMES, STURLER.

STURLER.

Comment, vous jouez, monsieur le comte, vous qui ne jouiez jamais?

HERMANN, agité.

C'est vrai; mais, depuis quelque temps... que voulez-vous! je suis devenu joueur.

LE CROUPIER.

Rien ne va plus.

HERMANN.

Eh bien, mon cher Sturler, êtes-vous content? êtes-vous heureux?

STURLER.

Oh! oui, bien heureux! monsieur le comte. Fritz m'a dit que vous étiez si bon pour lui!

HERMANN.

C'est un savant médecin, et il fera sa fortune... La boule tourne.

LE CROUPIER.

Vingt-neuf, rouge, impair et passe.

HERMANN.

J'ai gagné... C'est bien! laissez les deux mille francs.

LE CROUPIER.

Sur la rouge?

HERMANN.

Sur la rouge, oui... (A Sturler.) Mais, voyons, il y a autre chose que la fortune en ce monde... N'était-il pas amoureux, ton fils, Sturler... amoureux d'une jeune personne?

LE CROUPIER.

Faites votre jeu, messieurs.

HERMANN.

J'ai entendu parler d'une jeune fille qu'il devait épouser à son retour.

LE CROUPIER.

Rien ne va plus.

Digitized by Google

STURLER.

Oui, justement, monsieur le comte : un ange de bonté et de douceur!... mademoiselle Marie de Stauffenbach.

HERMANN.

Stauffenbach?... Marie?... tu dis Marie de Stauffenbach? Mais c'est un vieux nom, cela!

LE CROUPIER.

Vingt-cinq, rouge, impair et passe.

UNE VOIX.

Rouge gagne.

HERMANN.

Encore! encore! Allons, courage, pauvre cœur; Dieu t'envoie l'espérance... Laissez sur la rouge.

STURLER.

Comme vous êtes agité, comte!

HERMANN.

C'est le jeu! c'est le jeu! Tel que vous me voyez, cher Sturler, je suis horriblement joueur.

LE CROUPIER.

Rien ne va plus.

HERMANN.

Ah! si j'allais gagner trois fois de suite... (Revenant à Sturler.) Un vieux nom, ma foi!... N'y a-t-il pas un frère?

STURLER.

Oui, un baron Frantz de Stauffenbach... C'est lui qui fait le mariage; c'est un camarade de Fritz.

HERMANN.

Une alliance très-honorable, Sturler, une grande alliance; je vous en félicite, mon cher Sturler.

STURLER.

Honorable, honorable... Il y a bien des choses à dire... Un jeune homme sans conduite, plein de vices, qui se ruine au jeu, et qui, en ce moment-ci, joue ses derniers louis peut-être...

HERMANN.

Il est là?

STURLER.

Oui, tenez, ce jeune homme en habit de chasse.

LE CROUPIER.

Trente et un, rouge, impair et passe.

Digitized by Google

HERMANN.

Rouge gagne! rouge gagne!... Comprenez-vous, Sturler? trois fois de suite. Laissez toujours sur la rouge. (Passant à une autre idée.) Non, ce serait tenter Dieu! N'importe... sur le zéro : j'aurai trente-cinq chances contre moi. Si je perds, cela ne signifiera rien, tandis que, si je gagne... (Haut.) Sur le zéro...

LE CROUPIER.

Les huit mille francs?

HERMANN.

Les huit mille francs.

LE CROUPIER.

Rien ne va plus.

HERMANN, à Sturler.

Et la fiancée de Fritz, où est-elle? où habite-t-elle?

STURLER.

Imaginez-vous qu'elle était ici, monsieur le comte, dix minutes avant l'arrivée de Fritz... Elle était venue à la ville avec son frère et sa nourrice. Un quart d'heure plus tôt, Fritz la trouvait. C'eût été de bon augure, n'est-ce pas?

HERMANN.

Vous croyez donc aux augures, vous, Sturler? N'est-ce pas, n'est-ce pas que vous y croyez?... Oh! la roulette tourne, elle tourne... mon Dieu! mon Dieu!

LE CROUPIER.

Zéro!

HERMANN.

Zéro gagne!

STURLER.

Ah çà! mais vous allez faire sauter la banque : trente-six fois huit mille francs!

HERMANN.

Assez! assez!... Donnez-moi cet argent ou apportez un plateau plein d'or et de billets... Sturler, Sturler, mon ami, allez porter cet or et ces billets au pasteur voisin. Or et billets, tout est pour les pauvres... Quant au pasteur, dites-lui de prier pour un homme qui court un grand danger dans ce moment-ci. Allez, mon bon Sturler, allez!

Digitized by Google

## SCÈNE XII

Les Mêmes, FRANTZ.

FRANTZ, entrant pâle et agité.

Pardon, monsieur... Attendez, Sturler... (Au Comte.) Je vous ai entendu dire que cette somme était destinée à une bonne œuvre?

HERMANN.

Oui, monsieur.

FRANTZ.

Pouvez-vous en distraire dix mille francs?

HERMANN.

Dans quel but?

FRANTZ.

Je jouais sur la noire, tandis que vous jouiez sur la rouge; j'ai donc perdu à mesure que vous gagniez. Je suis gentilhomme, monsieur; je suis le baron de Stauffenbach... Je vous demande dix mille francs sur votre gain; j'engage mon château comme garantie.

HERMANN.

Monsieur Frantz de Stauffenbach, cet argent appartient aux pauvres; il m'est donc impossible d'en distraire la moindre partie; mais ce portefeuille est à moi... Au lieu de dix mille francs que vous me demandez, il en contient vingt mille, pour lesquels j'accepte hypothèque sur votre château de Stauffenbach.

FRANTZ.

Merci, monsieur, merci! On m'avait bien dit que vous étiez un vrai gentilhomme.

## SCÈNE XIII

Les Mêmes, KARL.

KARL, ouvrant la porte.

Mon oncle!

HERMANN.

Karl! Oh! l'intention me porte bonheur. Dieu juge les intentions des hommes et les récompense... Porte cet or où j'ai



Digitized by Google

dit, Sturler, porte... Eh bien, mon enfant, comment cela s'est-il passé?

KARL.

Ma foi, mon oncle, nous avons tiré l'un sur l'autre en même temps... Lui, il m'a manqué; moi, je l'ai touché je ne sais pas trop où... Je l'ai vu chanceler... Mais j'ai pensé à vous, mon oncle; je l'ai recommandé à Fritz et je suis accouru.

HERMANN.

Merci, mon cher Karl! merci, mon enfant!... Maintenant, il faut songer à fuir, il faut...

KARL.

Mon Dieu, qu'avez-vous? Vous pâlissez!...

HERMANN.

Rien, Karl!... Donne-moi un verre d'eau et la moitié de ce citron.

(Il appuie son mouchoir sur sa bouche et reste un instant faible.)

KARL.

Ah! malheureux que je suis!... Voilà!... Bois, bois, bon et cher oncle!

HERMANN.

Ce n'est rien... Bah! la joie ne fait pas de mal. (Il boit.) Merci, tout va bien... Je disais, mon ami, qu'il n'y avait pas un instant à perdre... Le duel est sévèrement défendu dans les États du grand duc; ne t'expose pas à être arrêté; pars pour mon château de Schawembourg. Dans une heure, tu auras traversé la frontière, et, ce soir, tu seras arrivé...

KARL.

Merci! merci!

HERMANN.

A propos, où sont tes témoins?..

KARL.

A la poste, où ils commandent des chevaux... Je les rejoins, c'est convenu, sur la route de Wildbad.

HERMANN.

Invite-les à t'accompagner au château... C'est bien le moins que tu leur offres l'hospitalité.

KARL.

Et vous, mon oncle?..

HERMANN.

Oh! sois tranquille, je ne tarderai pas à te rejoindre... Va,

Digitized by Google

prends de l'argent... N'oublie pas ton passe-port... Fais-toi accompagner par Blum, je te le donne.

KARL.

Mais vous?...

HERMANN.

Moi, j'attends Sturler; je veux savoir si la blessure de ton adversaire est grave. Va, mon ami, va.

KARL.

Au revoir, mon oncle, au revoir.

HERMANN.

Au revoir.

## SCÈNE XIV

HERMANN, puis FRANTZ.

HERMANN, combant.

Ah! pauvre machine humaine, à laquelle la joie fait autant de mal que la douleur... Ah! mon pauvre Karl, à qui donc pourrais-je rendre service pour remercier Dieu?

FRANTZ.

Monsieur le comte, vous avez déjà une hypothèque de vingt mille livres sur mon château: vous plairait-il de l'acheter tout à fait? Ce serait une belle dot à donner à Fritz, votre médecin et mon futur beau-frère!

HERMANN.

Combien désirez-vous vendre Stauffenbach, monsieur?

FRANTZ.

Cent mille livres.

HERMANN.

Mettez-vous, là, monsieur et faites-moi votre reçu.

(Hermann se met à une table, Frantz à l'autre.)

FRITZ, au fond.

Le comte et Frantz chacun à une table... Que font-ils?

(Hermann et Frantz se lèvent et vont l'un à l'autre.)

HERMANN.

« M. Heckeren, mon banquier à Baden-Baden, est prié de payer à vue à M. Frantz de Stauffenbach la somme de quatre-vingt mille francs. Comte HERMANN. »

FRANTZ.

« Reçu de M. le comte Hermann de Schawembourg la

Digitized by Google

somme de cent mille francs, pour prix de mon château de Stauffenbach, qui, à partir de ce moment, lui appartient avec contenances et dépendances. FRANTZ DE STAUFFENBACH. » Merci, comte.

HERMANN.

Merci, monsieur. Ah! c'est toi, Fritz! Eh bien, notre adversaire?...

FRITZ.

Blessé légèrement à l'épaule.

HERMANN.

Ah! tant mieux!... Fritz, nous partons.

FRITZ.

Nous partons, comte? et où allons-nous?

HERMANN.

Ma foi, nous allons visiter mon chateau de Stauffenbach.

FRITZ, joyeux.

Ah!

HERMANN.

Venez-vous avec nous, baron?

FRANTZ.

Ma foi, non; j'aime mieux jouer. La fortune me doit une revanche.

HERMANN.

A votre fantaisie.

FRANTZ.

Bon voyage, comte!

HERMANN.

Bonne chance, baron!... Viens, Fritz.

FRANTZ, à Fritz.

N'oublie pas que ce n'est qu'en échange de trois cent mille livres comptant que je donne mon consentement au mariage de ma sœur.

FRITZ.

Sois tranquille, Frantz, on tâchera de faire encore mieux qu'on ne t'a promis.

HERMANN.

Eh bien, Fritz?

FRITZ.

Voilà, monsieur le comte, voilà.

Digitized by Google

# ACTE DEUXIÈME

Une salle du château de Stauffenbach.

## SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, au fond, filant un rouet; KARL et MARIE, sur le devant.

KARL.

M'en voulez-vous d'avoir cru que, malgré notre courte connaissance, faite d'une si singulière façon, vous désiriez être rassurée sur les suites de cette affaire?

MARIE.

Non, monsieur, et je vous sais gré d'avoir pris en personne la peine de me tranquilliser. Mais ce billet que vous avez reçu, et que vous prétendez vous avoir servi de guide, ne portait ni mon nom ni ma signature cependant.

KARL.

C'est vrai; il faisait foi seulement d'un intérêt dont je suis fier, et qui me sert d'excuse pour me présenter devant vous.

MARIE.

Il était bien naturel, ce me semble, que mon intérêt fût pour mon défenseur. Mais comment mon défenseur a-t-il su mon nom et ma demeure, voilà ce que je désire savoir.

ARL.

Et voilà ce qu'il se gardera bien de vous dire, lui.

MARIE.

Pourquoi cela?

KARL.

Quand il est donné à un homme d'apparaître dans la vie d'une femme pour lui rendre un léger service; quand cette femme est jeune, pure et belle, comme est Marie de Stauffenbach, la récompense de cet homme est de laisser dans cette existence qu'il effleure un sillon de lumière pareil à celui que trace une étoile glissant au ciel dans une sombre et sereine nuit d'été. Le souvenir de celui qui passe est d'autant plus durable qu'il a été plus mystérieux, et sera plus rapide. Il n'y a pas de gens qu'on oublie plus vite que ceux

Digitized by Google

que l'on connaît trop; il n'y a pas d'homme qui devienne plus indifférent que celui que l'on rencontre tous les jours.

MARIE, se levant sans bouger de place.

Voilà, vous me permettrez de le dire, monsieur, une étrange et inexplicable théorie.

KARL.

Étrange, peut-être; inexplicable, non. — Tenez, j'arrive de l'autre côté de la mer. (Marie se rassied.) Dix fois, sur les vastes solitudes de l'Océan, nous rencontrâmes de riches bâtiments de commerce ou de puissants vaisseaux de guerre. Nous marchâmes de conserve avec eux deux jours, quatre jours, une semaine. Pendant ces marches plus ou moins longues, nous passames, pour nous distraire, d'un bord à l'autre. Les officiers de ces bâtiments nous reçurent à leur table; nous les invitâmes à dîner à notre tour; puis, un beau jour, après nous être jure une amitié éternelle, nous nous séparâmes. Ne me demandez pas le nom de ces officiers, la coupe de leur bâtiment, le lieu où ils allaient : j'ai tout oublié. Mais, une fois, par une de ces belles nuits du tropique, plus lumineuse que nos jours d'hiver, une fois je vis poindre, entre l'azur du ciel et l'azur de la mer, une voile blanche qui s'avançait grandissante, et faisant route opposée à celle que nous suivions. Au moment où elle nous croisa, je pris un porte-voix, et, m'adressant à la gracieuse apparition : « D'où viens-tu? comment te nommes-tu? où vas-tu? lui criai-je. — Je viens du passé, je me nomme l'Espérance, je vais vers l'avenir, » me répondit-elle. Puis elle disparut à l'horizon opposé, pareille à un songe qui, sorti des ténèbres, rentre dans la nuit... Comprenez-vous maintenant, que, de tous ces vaisseaux, de tous ces bâtiments, de tous ces navires que nous rencontrâmes, le seul dont je me souvienne, le seul que mon imagination suive sur les océans infinis, ce soit cette voile éphémère parue et disparue pendant le temps qu'a mis mon cœur à compter soixante secondes? Il en est de même de vous, Marie. (Elle se lève.) Vous venez du passé, vous vous nommez l'Espérance, vous allez vers l'avenir. Or, cet avenir, je le sais, il est arrêté d'avance dans les desseins du Seigneur... Vous êtes fiancée. Marie n'appartient plus à Marie, elle appartient à Fritz Sturler. Adieu, Marie! Celui qui a pris votre défense sans savoir qui vous étiez, celui qui a risqué sa vie pour venger la rougeur qu'un instant a monté jusqu'à votre front vir-

Digitized by Google

ginal, celui qui n'a pas voulu prendre la route de l'exil sans vous dire : « Je passe près de vous ; » celui-là s'appelle Karl de Florsheim. Voilà probablement tout ce que vous saurez jamais de lui. Adieu, Marie ! Marie, adieu !...

## SCÈNE II

### MARIE, MARTHE.

Scène presque muette. Marthe s'est levée aux derniers mots de Karl. Comme celui-ci s'éloigne, elle s'approche de Marie, immobile.

MARIE porte la main à son front, pousse un soupir, va lentement à une fenêtre, dont elle soulève le rideau ; puis, après avoir regardé s'éloigner Karl, elle monte l'escalier qui conduit chez elle en répétant.

Karl de Florsheim !...

(Elle sort.)

## SCÈNE III

### MARTHE, seule.

Qu'a donc cette chère enfant ?... Je ne l'ai jamais vue ainsi. (Allant à la fenêtre, et soulevant le rideau déjà soulevé par Marie.) Ah ! oui !... Voilà le jeune homme qui s'éloigne avec deux compagnons, voilà qu'il salue en agitant son mouchoir .. Qui salue-t-il donc ?... Ah ! sans doute Marie est au balcon de sa chambre. Brave jeune homme, qui a risqué sa vie pour nous... comme cela... sans nous connaître ! Ma foi, il mérite bien qu'on le suive un peu des yeux, quand il s'en va pour ne plus revenir peut-être. J'aurais bien voulu entendre ce qu'il disait à Marie ; car cela me paraissait bien beau ; malheureusement, j'ai l'oreille qui se fait un peu dure.

## SCÈNE IV

### MARTHE, WILDMANN.

WILDMANN, entrant ; costume de garde-chasse, carnier à l'épaule, fusil à un coup en bandoulière.

Cela va mal, cela va mal, cela va mal !

Digitized by Google

MARTHE.

Ah! c'est toi, Wildmann! Et en quoi cela va-t-il mal, mon pauvre ami?

WILDMANN.

Cela va mal, la mère, en ce que, tous les ans, à la même époque, la saison des eaux revient; en ce que, dès que la saison des eaux revient, M. Frantz part pour Bade; en ce qu'une fois arrivé à Bade, M. Frantz joue; en ce que, quand M. Frantz joue, M. Frantz perd, et, quand M. Frantz perd...

MARTHE.

Eh bien?

WILDMANN.

Eh bien, il ne se connaît plus alors, et il vend le domaine jour par jour, pièce par pièce, morceau par morceau. Hier, c'était le bois, avant-hier la plaine, l'autre avant-hier, les étangs. Un si beau domaine! où mon père est né, où mon père est mort, où je suis né, et où j'espérais mourir!... le voir ainsi s'en aller lambeau par lambeau, comme un pauvre cerf dont on découpe les membres, et dont il ne reste plus que la carcasse! et encore, le château, qui est la carcasse du domaine, peut-être suivra-t-il le reste, peut-être demain sera-t-il vendu à son tour.

(Fritz entre et écoute.)

MARTHE.

Wildmann!

WILDMANN.

Pardieu! il a bien vendu sa sœur, qui est une créature de chair et d'os, faite par le bon Dieu en personne; il peut bien vendre un vieux château, bâti de pierre et de ciment, dont on ne connaît même plus l'architecte.

MARTHE.

Hélas! il y a malheureusement du vrai dans ce que tu dis là, pauvre Wildmann!

WILDMANN.

Est-ce que c'est un mari pour une Stauffenbach, dont les ancêtres ont été en croisade, dont l'aïeul était vicaire de l'Empire, et dont le père était major général, qu'un petit étudiant, que le fils d'un directeur des Bains, qu'un Fritz Sturler, enfin...

Digitized by Google

## SCÈNE V

LES MÊMES, FRITZ, puis LE COMTE HERMANN.

FRITZ.

Tu as raison, Wildmann ; seulement, quand tu dis ces choses-là, tu devrais fermer les portes, non pas pour toi, mais pour ceux dont tu parles, qui peuvent entrer et entendre ce que tu penses d'eux. Heureusement, je l'espère du moins, que ta maîtresse a de moi une autre opinion que la tienne, mon bon Wildmann. (Se retournant.) Venez, monsieur le comte ; je voulais vous annoncer à la châtelaine de Stauffenbach ; mais il paraît qu'elle n'y est pas. Entrez, entrez, monsieur le comte.

MARTHE, à Wildmann.

Malheureux !

WILDMANN.

Tant pis, ma foi ! Il m'eût demandé ce que je pense de sa personne, que je le lui eusse dit. Il l'a entendu, cela revient au même.

HERMANN, entrant.

Mademoiselle Marie de Stauffenbach n'est-elle point au château, mes amis?

MARTHE.

Si fait, monsieur, elle est à sa chambre.

FRITZ.

Asseyez-vous, comte.

(Il approche un fauteuil.)

MARTHE.

Monsieur souffre-t-il ?

HERMANN.

Le château est sur une hauteur, et, en montant, la respiration m'a manqué. Ce n'est rien, braves gens. Annoncez à mademoiselle Marie de Stauffenbach que son fiancé, Fritz Sturler, vient d'arriver, lui amenant un de ses amis.

MARTHE.

J'y vais.

(Elle sort.)

FRITZ.

Et toi, mon cher Wildmann, cours puiser à la source une

Digitized by Google

ou deux carafes d'eau ferrugineuse. Cette eau est bonne pour M. le comte.

WILDMANN.

A l'instant.

(Il sort.)

## SCÈNE VI

### LE COMTE HERMANN, FRITZ.

FRITZ.

Eh bien, monsieur le comte?

HERMANN.

Cela va à merveille, mon cher Fritz.

FRITZ.

Oh! je vous l'ai dit là-bas, je vous l'ai redit pendant la route, je vous le répète ici, si vous vous laissez aller aux moindres émotions, ces émotions vous tueront.

HERMANN.

Tu ranges au nombre des moindres émotions, philosophe Fritz, celles qu'éprouve un père quand son fils est en danger de mort. Eh! tu sais bien que Karl, le fils de ma sœur bien-aimée, n'est pas mon neveu, mais mon enfant.

FRITZ.

N'importe, monsieur le comte. Je vous le dis, si vous ne vous abandonnez pas à moi, si vous ne devenez pas ma propriété entière, si je ne fais pas de vous, enfin, tout ce que je veux, je ne réponds plus de rien.

HERMANN.

Et qui te dit de répondre de quelque chose? Quand je commets de ces erreurs-là, Fritz, c'est pour les autres, jamais pour moi.

FRITZ.

Oh! je sais bien que vous êtes bon, monsieur le comte. Je sais que, si vous pouviez faire, des jours qui vous restent à vivre, un bouquet de roses, vous l'effeuilleriez sur le chemin de l'humanité. Voilà pourquoi je veux vous conserver aux hommes, monsieur le comte.

HERMANN.

Cela te regarde, Fritz.

FRITZ.

Ce qu'il vous faudrait, voyez-vous, à cette heure où vous

Digitized by Google

tes arrivé au sommet qui sépare les deux horizons de la vie; e qu'il vous faudrait, ce n'est plus cette existence de voyages t d'aventures qui vous a conduit où vous êtes. Non, ce se- rait, au lieu de la grande route, de la mer, des savanes, ce serait un château calme comme celui-ci. (Ouvrant la fenêtre.) Voyez, quel admirable paysage! voyez cette charmante ri- vière, qui semble un ruban de moire argenté au milieu de la prairie: voilà le miroir où vous devriez voir passer votre vie, limpide, tranquille, marbrée d'ombre et de soleil comme le cours de cette eau.

HERMANN.

Cela tombe bien, mon cher Fritz; me retirer du monde, c'est justement ce que je compte faire. Mon château de Schawembourg est calme et solitaire comme celui-ci; il domine une rivière limpide et tranquille comme celle-ci, et, si c'est là que tu vois pour moi la santé et le bonheur, je puis encore espérer l'un et l'autre, Fritz.

FRITZ.

Oh! vous demandez trop, monsieur le comte, santé et bonheur à la fois. Oui, le calme, la tranquillité, l'air pur vous donneront la santé, sans doute; mais le bonheur, le bonheur vient d'en haut, et ce sont les anges qui l'apportent sur la terre. Demandez plutôt à celui qui descend... N'est-ce pas, Marie, que le bonheur est une fleur du ciel?

## SCÈNE VII

Les Mêmes, MARIE.

MARIE.

Fritz, mon ami, mon frère, vous voilà donc de retour! (Elle lui donne son front à baiser; puis, désignant le comte.) M. le comte Hermann, sans doute?

FRITZ.

Oui, Marie, M. le comte, notre protecteur, notre ami.

MARIE.

M. le comte sait que je suis votre fiancée?

HERMANN.

Je sais tout, Marie, et, depuis trois ans, je vous connais. Bien souvent nous avons parlé de vous. Je vous le ramène,

Digitized by Google

ou plutôt c'est lui qui me ramène; car, vous le savez, je lui appartiens, et il a le droit de faire de moi ce qu'il veut.

FRITZ.

Je vous ai dit dans mes lettres, Marie, combien M. le comte était bon pour moi. Remerciez-le donc, pour vous et pour moi, comme vous savez remercier, Marie, avec le cœur.

(Marie va au Comte et lui donne son front à baiser.)

HERMANN, lui saisissant les deux mains.

Oh ! chère enfant !

MARIE.

Et M. le comte demeure avec nous... quelque temps du moins ?

FRITZ.

Un jour ou deux, peut-être davantage, cela vous regarde, Marie. Faites-lui aimer Stauffenbach, et il restera.

(Il prend son chapeau.)

MARIE.

Vous sortez ?

FRITZ.

Je vais prévenir Marthe et Wildmann que nous sommes leurs hôtes aujourd'hui et demain. Restez, Marie. Je vous laisse seuls, vous le voyez, monsieur le comte; n'en profitez pas pour lui dire de moi tout le mal que vous en pensez.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII

### MARIE, LE COMTE HERMANN.

MARIE.

Que faut-il faire pour que vous aimiez Stauffenbach, monsieur le comte ? Dites vite.

HERMANN.

Ce qu'il faut faire, chère Marie? Oh ! laissez-moi vous appeler ainsi. J'ai le double de votre âge, et, à défaut du nom, j'ai le droit d'avoir pour vous le cœur d'un père. Ce qu'il faut pour que j'aime Stauffenbach, puisqu'il est convenu que je vous parle ainsi, n'est-ce pas ?...

MARIE.

J'écoute.

Digitized by Google

HERMANN.

Ce qu'il faut, c'est d'abord que Stauffenbach soit à Marie, et qu'en me recevant, Marie me reçoive chez elle.

MARIE.

Ah! voilà que, du premier coup, afin de se réserver un moyen de nous quitter, voilà que le comte Hermann demande l'impossible. Stauffenbach est un fief de famille qui ne tombe pas en quenouille, monsieur le comte; Stauffenbach est à mon frère Frantz, et je regrette qu'il ne soit pas ici pour vous en faire les honneurs.

HERMANN.

Stauffenbach n'est plus à votre frère, Marie; Stauffenbach est à moi.

MARIE.

Comment?

HERMANN.

Votre frère Frantz m'a vendu Stauffenbach il y a deux heures.

MARIE.

Vendu! Frantz a vendu le château de nos pères?

HERMANN.

Sans doute, et il a bien fait, car il devinait ceci, Marie: c'est qu'en passant entre mes mains, Stauffenbach n'était qu'un dépôt, et devenait naturellement la dot de sa sœur.

MARIE.

Monsieur le comte!

HERMANN.

C'est une façon de vous payer ma bienvenue, Marie, et vous me rendrez cela en prières.

MARIE.

Monsieur le comte!

HERMANN.

Et, quand Marie aura accepté, je resterai à Stauffenbach tant qu'elle voudra; car Marie sera chez elle, et elle aura le droit d'ordonner.

MARIE.

Merci, monsieur le comte, j'accepte.

(Elle va à un prie-Dieu, ouvre une Bible, prend une plume et écrit quelques lignes à la marge.)

HERMANN, s'approchant.

Que faites-vous?

Digitized by Google

MARIE.

Monsieur le comte, cette Bible est celle où mon père, de son vivant, où ma mère, après lui, consignaient, au moment même de l'événement, tout ce que le Seigneur leur envoyait d'heureux. C'est un grand bonheur pour moi que le château où mon père naquit et où mourut ma mère ne sorte pas de la famille.

(Marie s'éloigne un peu, le Comte lit.)

HERMANN, lisant.

« Aujourd'hui, 7 juin 1839, le château de Stauffenbach, qui était sorti de la famille, y est rentré par le don généreux qu'en a fait le comte Hermann de Schawembourg à sa bien reconnaissante Marie... Dieu donne de longs jours au comte Hermann!... » Vous êtes une adorable enfant, Marie; mais vous oubliez de consigner, à la même date, un événement que vous devez tenir pour plus heureux encore.

MARIE.

Lequel?

HERMANN.

Le retour de votre fiancé.

MARIE.

Vous avez raison. (Elle écrit.) « Le même jour, j'ai revu Fritz Sturler, et Fritz Sturler m'a présenté le comte Hermann. »

HERMANN.

C'est bien. Donnez-moi votre bras, Marie, et causons.

MARIE.

Volontiers.

HERMANN.

Ainsi, vous êtes heureuse de revoir Fritz?

MARIE.

Heureuse, oui : c'est un ami d'enfance. Mon père l'aimait et l'a fait élever avec mon frère.

HERMANN.

Et vous, l'aimez-vous?

MARIE.

D'une amitié bien réelle et bien vraie, oui, monsieur le comte.

HERMANN.

Faites attention, Marie, que vous ne parlez que d'amitié. Croyez-vous l'amitié un sentiment assez vif pour le lien qui va vous unir?

Digitized by Google

MARIE.

Sans doute, si ce sentiment suffit à Fritz.

HERMANN.

Fritz sait que vous n'avez pour lui que de l'amitié?

MARIE.

Je le lui ai dit à son départ. Je suis prête à le lui redire à son retour.

HERMANN.

Et, malgré cet aveu, il vous épouse sans crainte?

MARIE.

Quelle crainte voulez-vous qu'éprouve Fritz? Ne ferai-je pas, sur l'autel et devant Dieu, serment d'être épouse chaste, amie fidèle?

HERMANN.

Ce serment fait sans amour, vous êtes sûre de le tenir?

MARIE.

Je serai toujours sûre de remplir un devoir, monsieur le comte.

HERMANN.

Même aux dépens de votre bonheur?

MARIE.

Où serait la vertu sans cela, monsieur le comte?

HERMANN.

Comment! jamais vous n'avez désiré que ce mariage se rompît? jamais la vue d'un autre homme ne vous a fait regretter l'engagement pris avec Fritz?

MARIE.

Cet engagement a été pris, de mon aveu, entre mon frère et M. Sturler. Je l'ai ratifié. Mon frère et M. Sturler peuvent seuls délier ce qui a été lié.

HERMANN.

Ainsi, quelque chose qui arrive, à moins que votre fiancé et votre frère ne vous rendent la parole donnée, vous serez la femme de Fritz?

MARIE.

Quelque chose qui arrive, oui, monsieur le comte. Mais il n'arrivera rien, je l'espère.

HERMANN.

Marie, vous êtes un ange, et, si vous avez une sœur sur la terre, dites-moi où elle est. Fût-elle au bout du monde, j'irai l'y chercher.

Digitized by Google

## SCÈNE IX

### MARIE, LE COMTE HERMANN, FRITZ.

FRITZ.

Marie, Marthe vous appelle; elle a besoin de vous.

MARIE.

J'y vais. Excusez-moi, monsieur le comte; c'est un grand événement pour deux solitaires que votre présence et celle de Fritz au château de Stauffenbach, et il n'est pas étonnant qu'il fasse perdre un peu la tête à la pauvre Marthe.

HERMANN.

Allez.

(Marie sort.)

## SCENE X

### LE COMTE HERMANN, FRITZ, WILDMANN.

Hermann suit des yeux Marie jusqu'à ce qu'elle ait disparu, puis va lentement s'asseoir sur un fauteuil.

WILDMANN, rentrant.

Voilà l'eau que vous avez demandée, monsieur Fritz.

FRITZ.

Donne, Wildmann, et va porter à la cuisine ta chasse de la matinée; on l'attend avec impatience.

WILDMANN, prenant son carnier.

J'y vais, monsieur Fritz.

(Il sort.)

FRITZ, regardant avec beaucoup d'attention Hermann plongé dans une profonde rêverie; il emplit un verre d'eau et le porte au Comte.

Comte, je vous offre votre santé future.

HERMANN.

Fritz, ma santé future boit à ton bonheur présent.

(Il boit.)

FRITZ.

Merci!

HERMANN.

Il faut avouer que tu es un heureux coquin, Fritz.

FRITZ.

Trouvez-vous, monsieur le comte?

Digitized by Google

HERMANN.

Il n'y a rien de tel que ces hommes qui ne croient à rien pour trouver la plus rare des réalités. Mets la main sur ton cœur, Fritz, et dis-le franchement : merites-tu une semblable fiancée ?

FRITZ.

Je n'ose dire que oui; mais ce que je dirai hardiment, car c'est la vérité, c'est qu'à l'homme auquel je dois tout, c'est-à-dire à vous, monsieur le comte, dans les plus profonds élans de ma reconnaissance, je n'ai rien trouvé de mieux que d'en souhaiter une pareille.

HERMANN, se levant.

Et voilà encore une preuve des influences secrètes et inconnues sur la destinée humaine. Si à ton âge, Fritz, j'eusse rencontré une Marie, moi le voyageur infatigable, moi pour qui le foyer paternel n'a été qu'une halte, séparant le retour du départ; moi qui, selon l'expression du poëte, ai mêlé la poussière des trois mondes aux cendres de mon foyer, — je n'eusse jamais quitté le château de Schawembourg; le comte Hermann se serait passé de l'univers, et l'univers du comte Hermann. Je ne sais ce que l'univers y eût perdu; mais le comte Hermann, à coup sûr, y eût gagné le bonheur.

FRITZ.

Que cherchait donc M. le comte en parcourant l'univers ?

HERMANN.

Le sais-je ? Demande à l'hirondelle ce qu'elle cherche quand elle franchit l'espace : un autre climat, d'autres horizons. J'aspirais à l'inconnu, espérant, sans avoir un but marqué à mon espoir. Sais-tu une chose étrange, Fritz? c'est que je n'ai jamais aimé.

FRITZ.

Sans doute votre cœur s'était créé un idéal impossible à rencontrer.

HERMANN.

Oui; j'avais rêvé une femme comme Marie.

FRITZ.

Une femme comme Marie eût donc fait votre bonheur, monsieur le comte?

HERMANN.

Pourquoi me demander cela, Fritz?



Digitized by Google

FRITZ.

Je vous le demande.

HERMANN.

Je ne sais dans quel poëte arabe j'ai lu que le bonheur était mort le jour où le premier homme était né. Ce que l'on prend pour lui, Fritz, c'est son ombre. Si bien que, depuis ce jour-là, l'humanité court après un fantôme.

FRITZ, s'approchant du Comte.

Comte, vous m'avez dit souvent que j'étais un sophiste, un matérialiste, un athée. — Savez-vous ce que je demandais à Dieu tandis que vous m'accusiez de ne pas croire en lui? Je lui demandais de me donner un jour l'occasion, dût-il m'en coûter la vie, de vous prouver que j'étais capable d'une reconnaissance profonde, d'un dévouement infini. Dieu m'a exaucé, monsieur le comte. Pour vous, la vie est dans un avenir de calme et de bonheur. Marie, — vous l'avez dit, — c'est la perle merveilleuse, c'est le diamant introuvable qui peut vous donner cet avenir. Je renonce à elle, monsieur le comte... Faites-vous aimer de Marie, et Marie est à vous!

HERMANN, qui a écouté jusque-là sans comprendre, se lève vivement.

Fritz, vous êtes fou!

FRITZ.

Vous m'avez dit: « Mets ta main sur ton cœur, Fritz, et avoue franchement que tu ne mérites pas une pareille fiancée! » J'ai mis ma main sur mon cœur, et j'avoue, — je suis indigne!

HERMANN.

Fritz! ou tu plaisantes, ou tu te proposes, en me parlant ainsi, un but mystérieux visible pour toi seul. — Oh! j'aime mieux croire cela, car, si les paroles que tu viens de dire sortaient de ton cœur sans restriction, sans réticence, sans arrière-pensée, je tomberais à tes genoux et je crierais grâce, tant je serais épouvanté de mon néant comparé à ta grandeur! (Il sort vivement.) Au revoir, Fritz!

## SCÈNE XI

FRITZ, seul.

Il l'aime! ou, s'il ne l'aime pas encore, avant la fin du jour, il l'aimera... Allons, allons, les choses ont marché plus vite encore que je ne l'eusse cru.

Digitized by Google

## SCÈNE XII

### FRITZ, FRANTZ.

FRANTZ, entrant.

Fritz ! Fritz ! eh bien, où es-tu donc ?

FRITZ.

Ah ! te voilà, toi. Le jeu est donc fermé là-bas ?

FRANTZ.

Jusqu'à neuf heures du soir, tu le sais bien.

FRITZ.

Et nous avons profité du répit que nous donne le croupier pour venir faire une dernière visite à notre château ?

FRANTZ.

Ma foi, oui. C'est incroyable comme on aime les choses au moment de s'en séparer ! Pauvre Stauffenbach ! J'aurais dû en demander cent cinquante mille livres : le comte me les eût données tout aussi bien que cent mille.

FRITZ.

Et deux cent mille aussi bien que cent cinquante.

FRANTZ.

Tu crois ?

FRITZ.

Ah ! je t'en réponds.

FRANTZ.

Décidément, je suis un niais.

FRITZ.

Écoute, Frantz : tu aimes Marie ?

FRANTZ.

Belle question ! si j'aime ma sœur ? Parbleu !

FRITZ.

Oui, comme ton château, pour la vendre.

FRANTZ.

Avec cette différence, cependant, que j'y mets un prix assez élevé pour que celui qui veut l'acheter n'y puisse atteindre.

FRITZ.

Tu dis cela pour moi, Frantz ?

FRANTZ.

Je dis cela pour le fiancé de Marie.

Digitized by Google

FRITZ.

Et tu crois que trois cent mille livres... ?

FRANTZ.

Je crois que trois cent mille livres, c'est une grosse somme pour tout le monde, et surtout pour le docteur Fritz Sturler. Voilà ce que je crois; et, comme ma parole n'est engagée avec le docteur Fritz Sturler que pour trois ans, que le terme de l'engagement expire dans un mois, je dis que, si, d'ici à un mois, les trois cent mille livres ne me sont pas comptées...

FRITZ.

Je puis te faire compter les trois cent mille livres dans une heure, Frantz.

FRANTZ.

Alors, Marie est à toi. Un baron de Stauffenbach n'a que sa parole.

FRITZ.

Oui; mais, moi aussi, je suis comme Frantz: j'aime Marie; seulement, je l'aime d'une autre manière; j'aime Marie pour Marie, pour son avenir, pour son bonheur. Marie n'a point les préjugés de sa caste, je le sais, et elle serait devenue, sans regrets, la femme du docteur Fritz Sturler; mais je veux faire mieux que cela d'elle. Je veux faire de Marie la plus riche, la plus noble, la plus grande dame de toute l'Allemagne; je veux faire de Marie la comtesse Hermann de Schawembourg.

FRANTZ.

Tiens! mais c'est une idée, cela.

FRITZ.

Oui; et une idée que je nourris depuis longtemps. C'est dans ce but, Frantz, que j'ai fait renoncer le comte à ses voyages; c'est dans ce but que je l'ai ramené en Allemagne; c'est dans ce but que je l'ai conduit ici.

FRANTZ.

Eh bien?

FRITZ.

Eh bien, il a vu Marie.

FRANTZ.

Et...?

FRITZ.

Et... il l'aime.

FRANTZ.

Mordieu! Fritz, tu es un grand homme.

Digitized by Google

FRITZ.

Je puis donc compter sur toi pour me seconder ?

FRANTZ.

Je le crois bien !

FRITZ.

Tu feras près de ta sœur tout ce que tu pourras pour la décider ?

FRANTZ.

Tout.

FRITZ.

Et, si tu y réussis, Frantz, je te promets trois cent mille livres aujourd'hui et un million dans un an.

FRANTZ.

Qui me donnera les trois cent mille livres ?

FRITZ.

Le comte, pardieu !

FRANTZ.

Et le million ?

FRITZ, lui mettant la main sur l'épaule.

Moi... Adieu, Frantz.

## SCÈNE XIII

FRANTZ, seul.

Lui ?... Allons, soit, je le veux bien. Il aura trouvé la pierre philosophale dans ses voyages, et il désire m'en faire part. (Il s'assied.) Trois cent mille livres, c'est trois fois ce qu'il me faut pour essayer ma martingale ; et, pour perdre, il faudrait qu'elle manquât trois fois, ce qui est impossible. (Il se lève.) D'abord, j'ai remarqué une chose, c'est que le jeu ne ruine que les pauvres ; il respecte et caresse les riches. Ce comte Hermann, qui a des millions, il jette au hasard un billet de mille francs sur la rouge ou la noire, et en un quart d'heure il gagne Dieu sait combien. Oh ! quand j'aurai mes trois cent mille livres, gare à la banque !



Digitized by Google

## SCÈNE XIV

### FRANTZ, MARIE.

MARIE.

Qu'as-tu donc de si intéressant à te raconter, Frantz, que tu parles ainsi tout seul?... Encore quelque combinaison de jeu?

FRANTZ.

Oui; mais, cette fois-ci, je joue en grand et te mets de moitié dans ma partie.

MARIE.

Moi, Frantz, je ne joue pas; compter sur le hasard, c'est offenser Dieu.

FRANTZ.

Et si, cette fois, au lieu d'être le mandataire du hasard, je me présente au nom de la Providence?

MARIE.

Est-ce la Providence qui t'a donné le conseil de vendre le château de nos pères, Frantz?

FRANTZ.

Peut-être; car je l'ai vendu au comte Hermann... Que dis-tu du comte Hermann, Marie?

MARIE.

C'est, je crois, un noble esprit et un noble cœur, un homme tel, que toute fille serait heureuse de l'avoir pour père.

FRANTZ.

Et toute femme heureuse de l'avoir pour époux, n'est-ce pas?

MARIE.

Que voulez-vous dire, Frantz?

FRANTZ.

Moi? Rien. Je pensais seulement que parfois ce hasard que tu dédaignais tout à l'heure, chère Marie, fait des choses si merveilleuses, que la Providence pourrait les prendre pour son compte.

MARIE.

Je ne vous comprends pas, mon frère.

(Elle va s'asseoir.)

Digitized by Google

FRANTZ.

Voyons, n'est-ce pas une chose merveilleuse que le comte Hermann emmène avec lui de l'autre côté des mers Fritz Sturler, son fiancé; que le comte Hermann reçoive là-bas un coup de couteau dont il serait déjà mort cent fois pour une, s'il n'avait eu pour le panser Esculape en personne; qu'il revienne chercher la santé en Europe, et descende à la maison des bains juste au moment où je suis en train de perdre; qu'il me vienne à l'idée de lui vendre le château de Stauffenbach, à lui celle de me l'acheter; qu'il s'empresse, le jour même de cette acquisition, de visiter cette propriété avec Fritz Sturler; que, dans cette propriété, il trouve Marie; qu'en voyant Marie, il s'aperçoive d'une chose, c'est qu'il n'a jamais aimé, mais qu'il est assez jeune pour aimer encore? Enfin, n'est-ce pas une chose merveilleuse, bien autrement merveilleuse que toutes les autres, que Fritz Sturler, à qui, jusqu'à cette heure, j'avais accordé, je l'avoue, beaucoup plus de science que de dévouement, se trouve avoir tout à coup encore plus de dévouement que de science, et se dévoue en abandonnant la main de Marie de Stauffenbach au comte Hermann, si le comte Hermann parvient à se faire aimer de Marie de Stauffenbach?

MARIE.

Frantz, je vous ai écouté pour savoir jusqu'où la folie peut aller. Frantz, vous etes insensé!

FRANTZ.

Tu te trompes, chère sœur : jamais, au contraire, je n'ai été plus calme, et n'ai dit de choses plus raisonnables.

MARIE.

J'ai vu le comte pour la première fois il y a deux heures; pour la première fois en même temps, le comte m'a vue. Comment voulez-vous, Frantz, qu'il ait eu le temps d'éprouver pour moi un autre sentiment que celui de la bienveillance?

FRANTZ.

Tu as bien eu le temps, toi, de juger que c'était un noble esprit et un noble cœur.

MARIE.

Assez, Frantz, assez!

(Elle s'assied.)

Digitized by Google

FRANTZ.

Non pas, non pas; car ce que je te propose là, c'est non-seulement une bonne affaire, comme dirait notre notaire, mais encore une belle action, comme dirait notre pasteur.

MARIE.

Comment, une belle action? Que veux-tu dire?

FRANTZ.

Sans doute... Ne vois-tu pas que ce pauvre comte, avec oute sa noblesse, avec tous ses trésors, est atteint mortellement? Eh bien, Fritz prétend que, pour le sauver, il lui faudrait la vie tranquille du foyer, la douce paix du ménage. Selon Fritz, la blanche main d'une femme peut seule fermer sa blessure profonde; l'aile céleste d'un ange peut seule rafraîchir son front brûlant. Eh bien, pour toi, Marie, la vierge des montagnes, la fée des bois et des eaux, pour toi, la poétique châtelaine de Stauffenbach, n'est-ce pas une sainte mission que de ramener ce noble esprit vers la lumière, ce noble cœur vers la vie? Crois-tu que le Seigneur ne te saura point gré d'avoir pensé à celui qu'il oubliait? Je t'ai vue pleurer, enfant, quand on racontait devant toi l'histoire d'Alceste. Eh bien, l'histoire de l'épouse d'Admète sera la tienne. Tu auras, comme elle, lutté avec la mort, et, comme elle, tu l'auras vaincue.

MARIE.

Vous avez raison, Frantz, et, si ce que vous dites là n'était point une froide raillerie, ce serait un conseil miséricordieux. Si, en effet, une femme peut conserver cette noble existence, heureuse sera celle-là qui, à son heure dernière, tendra ses deux mains vers Dieu en disant : « Seigneur ! Seigneur ! c'est moi qui ai sauvé le comte Hermann ! »

FRANTZ.

Eh bien, à la bonne heure ! te voilà dans les dispositions où je désirais te voir. Adieu, Marie ! je t'envoie le comte.

## SCÈNE XV

MARIE, seule.

Frantz ! Frantz ! que faites-vous? Au nom du ciel, Frantz ! (Elle se trouve à la porte avec le Comte.) Ah ! mon Dieu !

Digitized by Google

## SCÈNE XVI

### MARIE, LE COMTE HERMANN.

HERMANN.

Qu'avez-vous, Marie?

MARIE.

J'appelais mon frère : je ne m'attendais pas à vous trouver cette porte, et...

HERMANN.

Et je vous ai effrayée?

MARIE.

Non... Mais comme vous êtes pâle!

HERMANN.

Vous trouvez, Marie?

MARIE.

Oui.

HERMANN.

Plus pâle que tout à l'heure?

MARIE.

Oh! oui!

HERMANN.

C'est que j'ai vécu une heure de plus.

MARIE.

Oh! mon Dieu! souffrez-vous donc à ce point qu'une heure puisse produire en vous un pareil changement?

HERMANN.

Pourquoi pas? Si, dans une heure, je vis toute une année, par le désir ou par l'espérance! Croyez-vous la chose impossible, Marie? (Marie se tait. — Après un silence.) Vous quittiez votre frère, me disiez-vous?

MARIE.

Oui.

HERMANN.

De quoi vous a-t-il parlé, Marie? Dites-le-moi franchement.

MARIE.

Mon frère est d'un caractère railleur, monsieur le comte, et j'ai pour habitude de ne pas attacher une grande importance aux paroles de mon frère.

Digitized by Google

HERMANN.

Même quand il choisît pour sujet de conversation la vie ou la mort de vos amis?

MARIE.

La vie et la mort sont entre les mains de Dieu : et je prierai Dieu bien ardemment, je vous le jure, pour que votre vie soit longue et heureuse.

HERMANN.

C'est tout ce que vous consentirez à faire pour moi, Marie?

MARIE.

Puis-je d'avantage?

HERMANN.

Fritz est-il aussi d'un caractère railleur, et dois-je oublier les paroles de Fritz, comme vous avez oublié celles de votre frère?

MARIE.

Monsieur le comte, vous êtes noble de nom, noble de cœur; vous parlez à une jeune fille, noble de nom, noble de cœur comme vous. Au lieu de lui parler ainsi, regardez-la en face comme elle vous regarde, et dites-lui ce que vous désirez d'elle. Si votre désir est de ceux que puisse exaucer une sainte et profonde amitié, Marie de Stauffenbach tient le comte Hermann en trop haute considération pour lui refuser sa demande.

HERMANN.

Marie, ce que je demande de vous, ce n'est pas votre cœur, c'est votre âme; ce que j'espère, ce n'est pas votre amour, c'est votre dévouement.

MARIE.

Fritz vous a-t-il rendu sa parole, comme mon frère vient de me rendre la sienne?

HERMANN.

Sur mon honneur, Marie; et trois fois je lui ai fait me renouveler l'offre d'un sacrifice auquel je refusais de croire.

MARIE.

Voici ma main, monsieur le comte: Dieu sait que je vous la donne pure et vous la garderai pure.

(Hermann prend la main de Marie, la baise et va à la Bible.)

MARIE.

Que faites-vous?

Digitized by Google

HERMANN.

N'avez-vous pas dit que vous inscriviez sur cette Bible tout ce qui vous arrivait d'heureux?

MARIE.

Oui.

HERMANN.

Permettez-moi donc de suivre votre exemple et celui de vos parents, à moi qui vais être de la famille. (Il écrit au-dessus des lignes tracées par Marie.) « Aujourd'hui, 7 juin 1839, Marie de Stauffenbach a consenti à prendre pour époux le comte Hermann de Schawembourg; et, sur ce livre saint, le comte Hermann de Schawembourg a juré de consacrer son existence au bonheur de Marie de Stauffenbach, et de tout sacrifier à ce bonheur, même sa vie... Dieu soit avec l'époux, comme il est avec l'épouse! » (Pendant ce temps, Marie s'est laissée glisser à genoux.) Prenez cet anneau, Marie; c'est celui de ma mère. J'ai vécu trente-huit ans sans croire qu'il pût exister autre part qu'aux cieux une créature digne de le porter après elle! Cet anneau, il est à vous, Marie!

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, FRANTZ et FRITZ, qui sont entrés pendant la fin de la scène précédente.

HERMANN, les apercevant.

Sturler! Frantz! mon ami! mon frère! Oh! réjouissez-vous, car vous avez fait de moi un homme bien heureux. (Pensant tout à coup à son neveu.) Et lui, lui, mon enfant, moi qui l'oubliais!

MARIE.

Qui, lui?

HERMANN.

Qu'un de mes coureurs monte à cheval à l'instant et ramène du château de Schawembourg mon neveu Karl de Florsheim.

MARIE, à part.

Karl de Florsheim! c'était son neveu!

HERMANN.

Marie, chère Marie, c'est le seul parent que j'aie au monde. Tu l'aimeras, un peu, n'est-ce pas?

Digitized by Google

MARIE.

Hélas !...

FRANTZ, bas, à Fritz.

Et mes trois cent mille livres?

FRITZ.

Oh! tu attendras bien jusqu'à demain, que diable! maintenant que le comte est mon endosseur.

---

# ACTE TROISIÈME

Une chambre du château de Schawembourg.

## SCÈNE PREMIÈRE

FRITZ, seul.

Il est assis devant une table et tient un volume de Schiller ouvert devant lui; il lit tout haut.

« FRANÇOIS MOOR, seul. Il tarde bien à mourir!... et cependant le docteur prétend que cela ne peut aller longtemps ainsi. C'est incroyable quelle éternité peut durer une agonie! Et quand je pense que ma route est libre dès qu'a disparu ce triste assemblage de muscles, de chair et d'os qui, pareil au dragon magique des contes de fées, m'empêche d'arriver à la caverne où sont enfouis mes trésors!... Mes plans, si bien combinés, doivent-ils se laisser retarder en assujettissant leur marche à la marche lente de cette matière que le néant appelle, et qui se débat pour ne pas rentrer dans le néant? Une lampe près de s'éteindre et qui n'a plus qu'une goutte d'huile. Voilà tout... Soufflerai-je dessus par impatience, et l'éteindrai-je avant l'heure? Non! pour tous les biens de la terre, non! Mais je puis agir dans le sens inverse du médecin habile. Au lieu de barrer le chemin à la nature, je puis l'abandonner à sa propre pente... Ainsi, je ne tue pas. Je laisse mourir, voilà tout. » (Posant le livre.) C'est écrit.

Digitized by Google

## SCÈNE II

### KARL, FRITZ.

KARL.

Que faisais-tu là?

FRITZ.

Je lisais une scène des *Bandits* de Schiller. Savez-vous, monsieur Karl, que c'est non-seulement un grand poëte, mais encore un grand philosophe que Schiller?

KARL.

Oui, certes. — Je te cherchais, Fritz.

FRITZ.

Moi?

KARL.

Oui.

FRITZ, se levant.

Que désirez-vous de moi? Je suis à vos ordres, monsieur le baron.

KARL.

Fritz, je voudrais que tu me ménageasses une entrevue avec mon oncle.

FRITZ.

Avec votre oncle? Vous, le neveu bien-aimé, vous avez besoin que je vous ménage une entrevue avec M. le comte! Vous plaisantez, n'est-ce pas?

KARL.

Non, pas le moins du monde. Mon oncle a toujours maintenant quelqu'un près de lui, — sa femme, — elle ne le quitte pas un instant.

FRITZ.

Oh! quant à cela, c'est vrai. La comtesse est un modèle de vertus conjugales; et certes, si les soins les plus assidus, si l'amour le plus réel pouvaient quelque chose sur les décisions du destin, la comtesse obtiendrait de lui ce que nul autre n'eût obtenu.

KARL.

En attendant, Fritz, je désire parler à mon oncle, lui parler aujourd'hui même; et cette présence éternelle de la comtesse m'ôte toute chance de voir mon désir se réaliser, si tu ne viens à mon aide.



Digitized by Google

FRITZ.

Ainsi, vous dites que vous voulez parler à votre oncle?

KARL.

Oui.

FRITZ.

Et quand cela?

KARL.

Aujourd'hui.

FRITZ.

A quelle heure?

KARL.

Tout de suite, s'il est possible.

FRITZ.

C'est bien.

KARL.

Merci, Fritz.

FRITZ, revenant.

Pardonnez-moi, monsieur le baron.

KARL.

Moi? que veux-tu que je te pardonne?

FRITZ.

Le tort que j'ai eu envers vous... Vous comprendrez, cela vous chez qui le cœur est tout. Dans ma reconnaissance profonde pour votre oncle, croyant voir dans les soins assidus d'une épouse une chance de succès, j'ai, sans consulter vos intérêts, introduit une étrangère au foyer de la maison. Je le regrette d'autant plus maintenant que j'ai peur que le secours que j'en attendais ne soit bien peu efficace.

KARL.

Tu as bien fait, Fritz. Qui songe à te faire un reproche de tout cela? Mais tu ne peux empêcher, n'est-ce pas, un neveu d'être jaloux de l'affection de son oncle, un fils de regretter l'amour de son père? Je sais qu'il serait mieux que cela fût autrement; mais, que veux-tu! je n'ai pas le courage de supporter la position que m'a faite, comme tu dis, l'introduction d'une étrangère dans la maison; c'est pour cela que je veux partir.

FRITZ.

Partir! vous voulez partir?

KARL.

Fritz, mon ami, je t'en prie, rends-moi le service que je te

Digitized by Google

mande : que je voie mon oncle, que je puisse lui parler sans noins.

FRITZ.

Attendez ici. (Il remonte la scène, se retourne et dit.) Attendez.

## SCÈNE III

KARL, seul.

Ils croient tous que je la hais ; ils croient qu'une basse ipidité me la rend odieuse ; ils croient que je suis jaloux de t ange du ciel qui veille sur lui, qui ne le quitte pas, qui rse sa jeunesse et son amour, goutte à goutte, comme un ıume sur ses douleurs. Oh ! qu'ils croient cela : que le terble secret à qui je donne mon cœur à dévorer ne jaillisse mais de mes yeux dans un regard, ne s'échappe jamais de ıa poitrine dans un soupir... Oh ! qu'elle... elle surtout si ure, si chaste, qu'elle ignore à quel point j'ai pu m'oublier ; surtout à quel point je m'oublierais, si je ne me hâtais employer le seul remède qui me reste... l'éloignement... la ɛparation... la distance... Ah ! voici le comte, avec elle encore !... avec elle toujours !...

## SCÈNE IV

KARL, LE COMTE HERMANN, MARIE, FRITZ.

HERMANN, très-affaibli et très-pâle.

Il est là, dis-tu, Fritz ?

FRITZ.

Le voici.

HERMANN.

Ah ! te voilà, mon cher Karl... La chasse te laisse donc quelques instants à me donner ?... Merci.

KARL.

Mon oncle...

HERMANN.

Tu deviens bien rare !... tu as tort, Karl... Tu sais que, orsque tu n'es pas là, il manque un pendant à ce que j'aime, et que mon cœur prend le deuil du côté où tu n'es pas.

Digitized by Google

KARL.

Cher oncle, vous êtes bon.

FRITZ, à Marie.

Laissez-les seuls : il veut lui parler.

MARIE.

Lui parler ! et savez-vous pourquoi?

FRITZ.

Je crois qu'il désire lui demander son agrément pour voyage.

MARIE.

Il part?... Oh ! tant mieux !

KARL.

On vous a dit que je désirais vous parler, mon oncle?

HERMANN.

Oui, et je suis venu. (A Marie.) Prends un instant le br de Fritz, Marie, et va me choisir une place à ce beau sole d'automne.

MARIE, lui donnant son front à baiser.

Vous allez venir me rejoindre, n'est-ce pas?

HERMANN.

Fais mieux : viens me reprendre ici.

MARIE, saluant.

Monsieur...

KARL.

Madame...

(Marie sort, au bras de Fritz.)

## SCÈNE V

### LE COMTE HERMANN, KARL

HERMANN.

Regarde-moi donc, Karl. Comme tu es pâle et comme tu sembles fatigué ! Serais-tu malade aussi? Tu aurais tort. C'est un vilain métier, va !

KARL.

Mon oncle, vous vous trompez. Je me porte très-bien, au contraire ; et la preuve de ma bonne santé est justement dans la demande que je vais vous faire.

HERMANN.

Parle.

Digitized by Google

KARL.

Votre état de malaise presque continuel fait que vous ne ouvez guère vous occuper de vos affaires, et... vos intérêts souffrent.

HERMANN.

C'est pour me parler de mes affaires, c'est pour soigner es intérêts que tu me fais demander un entretien particuer, mon cher Karl? Bien! c'est non-seulement d'un bon eveu, cela, mais encore d'un excellent économe.

KARL.

Vous riez?

HERMANN.

Sans doute. Je ris de trouver tant de sagesse et de préoyance dans une tête de vingt-cinq ans. Eh bien, voyons, on cher Karl, en quoi tes soins peuvent-ils améliorer mes ffaires? Parle, je t'écoute.

KARL.

Tenez, par exemple, vous avez à Madras une immense actorerie, n'est-ce pas?

HERMANN.

Oui, je crois.

KARL.

Un établissement qui vaut au moins deux millions.

HERMANN.

Eh bien?

KARL.

Vous savez que la Compagnie anglaise désire acheter cet établissement?

HERMANN.

N'avons-nous pas reçu une lettre de Londres à ce sujet?

KARL.

Le désir de la Compagnie est si grand, que je suis sûr qu'un mandataire habile tirerait d'elle quatre millions.

HERMANN.

Je le crois aussi.

KARL.

Eh bien, mon oncle, chargez-moi de cette négociation.

HERMANN.

Volontiers. Je te donne tout pouvoir. Écris.

KARL.

Écrire? On ne fait rien de bon par correspondance.

Digitized by Google

HERMANN.

Eh bien, mais que faire à cela?

KARL.

Autorisez-moi à partir.

HERMANN.

Pour Londres?

KARL.

Pour Madras.

HERMANN.

Tu veux partir pour l'Inde, Karl? mettre quatre mille lieue entre nous? Songes-tu à ce que tu dis, mon enfant?

KARL.

Je vous suis inutile ici, mon oncle, et je veux essayer d vous rendre ailleurs les services qu'il est en mon pouvoir d vous rendre.

HERMANN.

Les services qu'il est en ton pouvoir de me rendre? Eh qui te demande, bon Dieu! de me rendre des services? Tu veux soigner mes intérêts au détriment de mes affections faire fructifier mon argent aux dépens de mon cœur. Songe donc dans quel moment tu me quittes, dans quel état tu m'a bandonnes! Regarde-moi, mon cher Karl: est-ce que tu penses que je m'abuse sur ma situation, que je crois aux promesses de Fritz, aux sourires de Marie, aux fausses espérances de mes amis? Non, Karl, je n'ai pas de ces illusions-là; je sens, chaque jour, le progrès du mal dans ma poitrine. Chaque jour, je suis sa marche sur mon visage. Je combats, c'est vrai; mais, d'avance, je suis vaincu, et, si je prolonge la lutte, c'est moins, crois-moi, pour ce qui vit de moi en moi-même, que pour ce qui vit de moi dans les cœurs où j'ai mis une portion de mon cœur. N'as-tu pas senti, lorsque mourait près de toi une personne aimée, qu'il mourait en même temps quelque chose d'elle en toi? Tu m'es inutile, dis-tu, toi qui, en restant, m'aideras à mourir? Karl, Karl, crois-tu donc que ce soit trop des deux bras sur lesquels je m'appuie pour me soutenir dans ce terrible voyage qu'on appelle l'agonie? Non, Karl, ne pars pas; reste, mon ami, je ne te l'ordonne pas, je t'en prie...

KARL.

Mon oncle!... mon père!...

Digitized by Google

HERMANN.

Eh bien, oui, ton père... Crois-tu donc que ce soit une action pieuse à l'enfant que d'abandonner le père au moment de sa mort? De deux choses l'une, Karl : au delà de la tombe, u l'aurore d'un autre avenir avec les gens que nous aimons, u le néant triste, solitaire, glacé. Si Dieu, dans sa miséricorde, nous a donné l'autre vie, conduisez-moi tous deux, ous les seuls êtres que j'aime, jusqu'au seuil resplendissant le cette existence éternelle. Si Dieu, dans sa colère, nous a oués au néant, plus encore j'ai besoin de vous voir, Marie et oi, jusqu'à ma dernière heure; plus encore j'ai besoin de ous serrer sur mon cœur jusqu'au moment suprême, puisque le moment suprême nous séparera pour jamais. Reste, mon Karl, reste!

KARL.

Oh! cependant... cependant, si vous saviez!

HERMANN.

Je ne sais rien, je ne veux rien savoir. On devient avare quand, d'un trésor immense, on s'aperçoit qu'il ne reste plus que quelques pauvres pièces d'argent. Moi, du trésor de mes années, il ne me reste plus que quelques jours. Il dépend de vous de me faire ces jours tristes ou joyeux... Faites-les-moi joyeux. Tu resteras, n'est-ce pas, Karl?

KARL.

Je vous obéirai, mon oncle.

HERMANN.

J'ai ta parole?

KARL.

Vous l'avez.

HERMANN.

Tu ne reviendras pas sur cette résolution? tu ne t'éloigneras pas sans me le dire?

KARL.

J'attendrai vos ordres, mon oncle, pour rester ou partir.

(Il s'éloigne.)

HERMANN.

Où vas-tu?

KARL.

Voici la comtesse qui vient vous chercher. Je vous laisse

HERMANN.

Va, mon enfant, va. (A part, tandis que Karl sort.) Il l'aime!

Digitized by Google

## SCÈNE VI

### LE COMTE HERMANN, MARIE.

MARIE.

Suis-je venue trop tôt, mon ami?

HERMANN.

Trop tôt? Jamais, Marie!

MARIE.

Vous étiez avec votre neveu; il avait quelque chose d'important à vous dire, et je craignais de ne point lui avoir laissé tout le temps de vous faire ses confidences.

HERMANN.

Ses confidences, Marie, veux-tu que je te les dise?

MARIE.

A moi, Hermann? Les secrets du baron de Florsheim ne sont pas les miens.

HERMANN.

Oh! il y a des secrets qui, par leur peu d'importance, appartiennent à tout le monde. Karl me demandait ma permission pour entreprendre un voyage.

MARIE, vivement.

Il veut partir?

HERMANN.

Oui.

MARIE.

Et quelle est la raison qu'il donne à son départ? Excusez-moi si je vous interroge, mon ami, mais vous me dites qu'il n'y a pas de secret.

HERMANN.

Comment! la raison de ce départ? Des intérêts très-graves que j'ai à régler dans un pays où se trouve occupée une partie de ma fortune.

MARIE.

Et ce pays est-il bien éloigné?

HERMANN.

Ce pays, c'est l'Inde... Que me conseilles-tu, Marie

MARIE.

Vous avez là-bas de graves intérêts, dites-vous?

HERMANN.

Oui.

Digitized by Google

MARIE.

Eh bien, il faut le laisser partir

HERMANN

C'est ton avis?

MARIE.

Mon Dieu, ai-je donné mon avis sans que vous me le demandiez? Pardonnez-moi, alors.

HERMANN.

Oh ! à toi, au contraire, de me pardonner, Marie.

MARIE.

Et pourquoi cela?

HERMANN.

Parce que j'ai été d'une opinion contraire à la tienne.

MARIE.

Vous gardez le baron?

HERMANN.

Oui.

MARIE.

Ici?

HERMANN.

Ici.

MARIE.

Ah!

HERMANN.

Écoute, Marie. Je sais tout ce qu'il y a en toi de dévouement et de volonté; mais, crois-moi, bientôt les forces te manqueront...

MARIE.

Oh! non, jamais! Soyez tranquille.

HERMANN.

Près du malade, tu suffis encore, Marie; mais, près du mourant, il faudra quelqu'un qui te supplée.

MARIE.

Oh! quelque chose que Dieu ait ordonnné de vous, et j'espère que ce n'est pas votre mort, je ne veux pas vous quitter une heure.

HERMANN.

Qui te soutiendra, alors?

MARIE.

Seule... seule près de vous, mon ami. Je veux être seule.



Digitized by Google

HERMANN, se levant.

Regarde comme je suis ingrat, comme je suis égoïste : j'ai besoin de vous deux, Marie. Karl restera.

MARIE, à part.

Mon Dieu ! vous voyez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éloigner... Il reste, ayez pitié de moi !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT.

M. le baron Frantz vient d'arriver au château.

HERMANN.

Bon ! le baron Frantz sait que, chez moi, il est chez lui. S'il veut nous rejoindre, nous sommes au jardin. (A lui-même.) Elle l'aime !... (Haut.) Viens, Marie... J'ai besoin d'air et de soleil.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VIII

HUBERT, FRANTZ, entrant.

FRANTZ.

Eh ! non, non ! ne dérange personne, Hubert ; je viens voir ma sœur, je viens voir le comte ; mais j'ai le temps de les voir, que diable ! Je viens surtout voir Fritz.

HUBERT.

M. Sturler est dans son cabinet. Je vais le prévenir.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

Inutile, Hubert ; j'ai vu le baron descendre de cheval, j'ai deviné qu'il avait affaire à moi, et me voici. Va, mon ami, va !

(Hubert sort.)

Digitized by Google

## SCÈNE X

FRITZ, FRANTZ.

FRANTZ.

Eh bien, où en sommes-nous ici, Sturler?

FRITZ, lui montrant le Comte par la fenêtre.

Regarde.

FRANTZ.

Pauvre comte!

FRITZ.

Il a fait son testament.

FRANTZ.

Et...?

FRITZ.

Il partage ses biens entre son neveu et sa femme... Cela fait sept à huit millions, à peu près, qu'il laisse à chacun d'eux.

FRANTZ.

Et à toi, que te laisse-t-il?

FRITZ.

A moi?... Il me laissait cinq cent mille francs; mais j'ai fait rayer l'article.

FRANTZ.

Tant pis!

FRITZ.

Pourquoi?

FRANTZ.

Parce que c'était déjà la moitié du million que tu m'avais promis.

FRITZ.

Et l'autre moitié, où l'eussé-je prise?

FRANTZ.

Et où prendras-tu le tout?

FRITZ.

Comprends-tu les apologues, Frantz?

FRANTZ.

Mais oui, quand ils ne sont pas trop inintelligibles.

FRITZ.

Eh bien, écoute... Cela commence comme un conte de fée:

Digitized by Google

Il y avait une fois... un médecin très-savant qui était amoureux à la fois de la femme et de la fortune de son ami...

FRANTZ.

Je comprends.

FRITZ.

Pendant que cet ami causait... un matin ou un soir, peu importe, avec lui, dans un endroit écarté du jardin, où nul ne savait qu'ils fussent ensemble, cet ami tomba tout à coup frappé d'une apoplexie foudroyante. Dix minutes après cet accident, le docteur sonnait à la porte du château, disant qu'il avait une nouvelle très-importante à annoncer à son ami. On se mit aussitôt à la recherche du maître de la maison, que l'on trouva expirant... Le docteur tira sa lancette et le saigna; mais il était trop tard : le sang ne vint point. « Quelle fatalité ! s'écria le docteur; si j'eusse été là quand l'accident est arrivé, je le sauvais... » L'ami mourut. Le docteur, un an après, épousa la veuve et ses huit millions... Mariage qui le mit à même d'acquitter une dette qu'il avait contractée avec le frère de cette veuve, lequel, de son côté, dans l'espoir de ce million, aida au mariage de tout son pouvoir.

FRANTZ, reculant.

Fritz, Fritz, sur mon honneur, on a pendu des gens qui le méritaient moins que toi.

FRITZ.

Tu te trompes, Frantz : ce sont les assassins et les meurtriers que l'on pend, les niais qui tuent; mais dans aucun code il n'y a de peine pour le médecin qui laisse mourir.

FRANTZ.

Et... et, la main sur la conscience, en supposant que tu aies une conscience, tu le guérirais si tu voulais ?

FRITZ.

Pardieu!

FRANTZ.

Adieu, Sturler. Sur mon honneur, si je restais ici...

FRITZ.

Eh bien, qu'arriverait-il ?

FRANTZ.

Il arriverait que je lui conterais tout.

FRITZ.

Et ce serait une grande sottise que tu ferais; car il ne te

Digitized by Google

croirait pas, et tu y perdrais un million. Mais tu étais venu ici pour quelque chose?

FRANTZ.

Oui.

FRITZ.

Pour me dire qu'il ne te restait pas un sou de tes trois cent mille livres?

FRANTZ.

Justement.

FRITZ, se levant et prenant une clef dans sa poche.

Voici la clef de la caisse du comte... Prends dix mille francs et pars... Je me charge de justifier de l'emploi de cette somme.

FRANTZ.

N'importe, Sturler, tu n'es pas moins un infâme brigand.

FRITZ.

Le jour où je te compterai ton million, tu me tiendras pour le plus honnête homme de la terre. Va!

(Frantz sort.)

## SCÈNE XI

FRITZ, seul.

J'ai peut-être eu tort. Le drôle n'aurait qu'à avoir un remords de conscience. Mais j'ai besoin de lui près de sa sœur, et je suis plus sûr d'un complice que d'un ami.

## SCÈNE XII

FRITZ, LE COMTE HERMANN.

HERMANN.

Fritz!

FRITZ, tressaillant.

Plaît-il? Ah! c'est vous, comte?

HERMANN.

Tu es seul?

FRITZ.

Vous voyez.

Digitized by Google

HERMANN.

Je croyais M. de Stauffenbach avec toi?

FRITZ.

Il venait pour emprunter dix mille francs à M. le comte; j'ai pensé que M. le comte ne les lui refuserait pas : je les lui ai donnés, et il est parti en me chargeant de tous ses remercîments pour son beau-frère et de toutes ses tendresses pour sa sœur.

HERMANN.

Tant mieux ! Je suis bien aise que nous soyons seuls... Fritz, je veux te parler.

FRITZ.

A moi, monsieur le comte? Me voici.

HERMANN.

Veille à ce que personne ne nous dérange.

FRITZ.

Personne ne nous dérangera. (A lui-même.) Que veut-il me dire?

HERMANN.

Fritz, réponds-moi à la fois en ami et en médecin. La maladie dont je suis atteint est mortelle, n'est-ce pas?

FRITZ.

Monsieur le comte...

HERMANN.

Je suis homme... Au nom du ciel, Fritz, parle-moi donc, non pas comme tu parlerais à une femme ou à un enfant, mais comme tu parlerais à un homme.

FRITZ.

Ainsi, vous voulez la vérité?

HERMANN.

Toute la vérité. Je suis condamné, n'est-ce pas?

FRITZ.

Par la science humaine, oui; mais pas encore peut-être par la toute-puissance de Dieu.

HERMANN.

C'est-à-dire qu'il ne faudrait pas moins qu'un miracle pour me sauver. Maintenant, Fritz, si Dieu ne fait le miracle, et il est probable qu'il ne le fera pas, combien crois-tu qu'il me reste de mois à vivre?... Tu te tais. Allons! je suis trop exigeant, je le vois bien. De semaines?... (Fritz ne répond pas.) De jours?...

Digitized by Google

FRITZ.

Donnez-moi votre main, comte. (Il lui tâte le pouls.) Vous voulez la vérité?

HERMANN.

Je la veux.

FRITZ.

Vous savez que nul ne peut fixer un terme positif à la vie humaine?

HERMANN.

Positif, non... mais approximatif, oui.

FRITZ.

Eh bien, comte, si les accidents vont toujours se rapprochant, comme ils font depuis un mois, vous pouvez compter sur huit ou dix jours encore... quoique, d'un moment à l'autre, une crise plus forte...

HERMANN.

Puisse m'emporter, n'est-ce pas? Eh bien, tu vois qu'il était temps que je te fisse cette question, mon cher Fritz.

FRITZ.

Avec des ménagements, néanmoins...

HERMANN.

Merci, Fritz... Fais appeler Karl et Marie... Je veux leur parler à l'instant même.

FRITZ.

Vous voulez... ?

HERMANN.

Fais ce que je désire, Fritz.

FRITZ.

Hubert, prévenez la comtesse et le baron que M. le comte les attend ici. (Revenant.) Je me retire, monsieur le comte.

HERMANN.

Non, non, mon cher Fritz. Tes soins et ton dévouement t'ont fait de la famille. Reste, mon ami, reste.

FRITZ, à part.

Oh! que va-t-il donc se passer?

Digitized by Google

## SCÈNE XIII

Les Mêmes, MARIE.

MARIE.

Vous m'avez fait demander, mon ami. J'étais là. Je ne vous avais quitté que pour un moment. J'attendais.

HERMANN.

Viens, la bien-aimée de mon âme!... viens!

## SCÈNE XIV

Les Mêmes, KARL.

KARL.

Mon oncle, vous m'avez appelé? Oh! pardon...

MARIE, à elle-même.

Karl!

KARL, de même.

Marie!

(Il veut se retirer.)

HERMANN.

Non, non; viens ici... C'est moi qui t'ai fait demander. Approche-toi... Toi aussi, Marie, approche... Je veux vous parler à tous deux.

KARL et MARIE.

A tous deux?...

(Ils se regardent.)

FRITZ, au fond.

Oh!

HERMANN.

A tous deux, oui. Il y a un instant, mes enfants, j'étais dans le jardin; la tête appuyée sur l'épaule de Marie, je regardais se coucher le soleil; il semblait attirer tout à lui, pour emporter tout avec lui, vapeur des montagnes, chants des oiseaux, parfums des fleurs. Je suivis des yeux sa lente et splendide agonie, et, lorsqu'il mourut, avec lui toute la création sembla mourir. Alors, je me dis que lui qui renaissait le lendemain, plus jeune et plus brillant; que lui qui, en renaissant, rapportait chaque matin à la nature sa robe

Digitized by Google

de fiancée ; que lui, il avait le droit d'accepter ce deuil d'un instant, cette nuit momentanée, ce trépas éphémère ; mais qu'un homme qui ferait ainsi quand sa mort à lui est éternelle, que cet homme ressemblerait à ces rois d'Orient qui font égorger sur leur bûcher leurs plus proches parents et leurs plus chers esclaves. Je n'ai donc pas voulu qu'il en fût ainsi de moi et de vous. Après moi, je ne veux pas laisser le deuil, je veux laisser la joie ; je ne veux pas laisser la nuit, je veux laisser la lumière ; je ne veux pas laisser le trépas, je veux laisser la vie. Marie, tu aimes Karl ! Karl, tu aimes Marie !

MARIE.

Grand Dieu !

KARL

Que dites-vous ?

FRITZ.

Oh !

HERMANN.

Ne rougissez pas, fronts chastes ! ne vous détournez pas, regards loyaux !

MARIE.

Je vous jure...

HERMANN.

Ne jurez pas. Ce serait un saint et pieux parjure, je le sais ; mais n'importe, ne jurez pas. Oh ! je sais bien que non-seulement vous vous êtes caché cet amour l'un à l'autre, mais encore que vous eussiez voulu vous le cacher à vous-mêmes, que vous eussiez voulu le cacher à Dieu ; mais, moi, moi, avec cet œil avide et jaloux d'un mourant, j'ai tout vu : vos luttes, vos combats, vos angoisses.

KARL.

Mon Dieu ! mon Dieu !

HERMANN, à Karl.

C'est parce que tu l'aimes, mon enfant, que tu voulais partir aujourd'hui, t'exiler, me quitter. (A Marie.) C'est parce que tu l'aimes, ma fille, que tu voulais, toi, qu'il partît.

KARL.

Mais je n'ai rien dit, je n'ai rien fait... Comment avez-vous pu savoir que je l'aimais ?

HERMANN.

Tes absences, ta pâleur, ton inquiétude l'ont dit pour toi.

Digitized by Google

MARIE.

Mais moi ! moi !

HERMANN.

Toi, ma fille? Avant-hier, accablée de fatigue, tu t'es endormie près de moi. Alors, un rêve est venu visiter ton front brûlant, soulever ta poitrine haletante. Ta chasteté d'ange, pauvre enfant, n'était plus là pour veiller sur ton cœur. Tes lèvres alors se sont ouvertes, et, dans ton sommeil, le secret de ton amour s'est échappé.

MARIE, tombant à genoux.

Oh ! pardon, mon père; mais nous sommes moins coupables que vous ne le croyez. Oh ! nous avons besoin d'excuse tous deux. Écoutez-nous, écoutez-moi. Avant de vous voir, je l'avais vu; avant de vous connaître, je le connaissais.

HERMANN.

C'est vrai, cela ?

KARL.

Oui, oui.

MARIE.

Cette inconnue dont il avait pris la défense, cette jeune fille pour laquelle il s'est battu, c'était moi. Un quart d'heure avant que vous arrivassiez au château avec Fritz, il y était venu, lui. Oh ! si vous aviez vu ma pâleur, quand vous avez nommé Karl de Florsheim devant moi, alors vous eussiez tout deviné, tout compris, mon père. Sans le savoir, je l'aimais déjà.

FRITZ.

Oh !

HERMANN.

Tu vois bien, Marie, que Dieu lui-même est dans tout ceci. Dieu vous a conduits l'un vers l'autre. Et moi qui devais vous réunir, je vous ai séparés. J'étais un obstacle au bonheur que Dieu vous réservait. Dieu m'appelle à lui. Ce que Dieu fait est bien fait.

KARL et MARIE, sanglotant.

Oh ! oh ! oh !

HERMANN.

Karl, tu avais raison. Tu vas partir, tu vas quitter l'Allemagne. Il faut qu'entre vous tout soit pur et chaste comme vos cœurs; va où tu voulais aller; veille sur cette fortune qui

Digitized by Google

maintenant est la vôtre. Pars, Karl ! Mais, avant de partir, attends. Marie ! Marie ! donne-moi ta main.

(Il tire l'alliance de son doigt.)

MARIE.

Que faites-vous?

HERMANN.

Prends cet anneau, Karl. Je le tire du doigt de la veuve du comte Hermann ; dans un an, tu le rapporteras à ta femme.

KARL.

Jamais ! jamais !

HERMANN.

Ta main, Karl !

KARL, sanglotant.

Oh !

(Hermann joint la main de Karl à celle de Marie.)

MARIE.

Oh !

HERMANN.

Mon Dieu, puis-je faire davantage? Dites-le-moi, et je le ferai. (Les deux jeunes gens se jettent dans les bras d'Hermann.) Mes enfants, mes enfants ! oh ! c'est trop, vous me tuerez... Laissez-moi, laissez-moi. Allez, allez. Au nom du ciel, allez ! (Karl et Marie fuient chacun par une porte.) Mon Dieu ! Seigneur !

## SCÈNE XV

### LE COMTE HERMANN, FRITZ.

HERMANN, retombant évanoui sur son fauteuil.

Oh !

FRITZ, venant lentement du fond et lui posant le bout du doigt sur le front.

C'est bien ! tu vivras !

Digitized by Google

# ACTE QUATRIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte.

## SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, WILDMANN, FRITZ.

MARIE.

Courez, Fritz!... courez, mon ami! il paraît que M. de Falk, le conseiller aulique, est blessé.

WILDMANN.

Rien!... Eh! je vous dis que ce n'est rien... Le sanglier lui a décousu son pantalon, et, en le décousant, il a pris un peu de doublure avec, voilà tout.

MARIE.

N'importe, courez!

FRITZ.

Où les trouverai-je?

WILDMANN.

A cent pas d'ici, aux trois chemins: près du Regard.

FRITZ.

J'y vais.

## SCÈNE II

MARIE, WILDMANN.

MARIE.

Mais enfin, mon bon Wildmann, comment cela est-il arrivé?

WILDMANN.

Ça est arrivé, voyez-vous, madame la comtesse, parce que les sangliers et les conseillers auliques, ça ne se connaît pas. Heureusement qu'il tire bien, M. le comte... Ah! mais je ne savais pas qu'il tirât comme cela, moi... je ne voulais pas lui donner mon fusil... Je lui disais : « Non, non!... laissez-

Digitized by Google

moi donc faire... » Il lui a, ma foi, mis la balle là... juste au défaut de l'épaule.

MARIE.

Ah ! mon Dieu !... à M. de Falk ?

WILDMANN.

Non, au sanglier.

MARIE.

Enfin, mon ami, voyons, dis-moi...

WILDMANN.

Je vous le dis, il tenait aux chiens... Il était... comme cela, appuyé contre une cépée, un vieux solitaire... quinze ans au moins !... un gaillard qui pèse plus de trois cent cinquante... Vous verrez, des défenses longues comme cela ! pires que les dents du maître d'école... Ravageot le tenait par une oreille... Oh ! mais, c'est que, quand il tient, Ravageot, il tient bien... Louchonneau le tenait par l'autre. Voyez-vous, madame la comtesse, je l'appelle Louchonneau parce qu'il a comme ça du poil qui lui tire l'œil... De sorte qu'il était coiffé à la chinoise... Il avait éventré Hariadan et Carmagnole... Oh ! c'est fini... eux, ils sont morts, morts au champ d'honneur... Il faut que M. le comte en fasse son deuil... Il en avait vingt-cinq autres autour de lui... toute la meute... qui a chassé, voyez-vous, madame la comtesse... on les aurait tous couverts avec une nappe ! Tout ça piaillait... A toi, à moi ! ouah ! ouah !... Le conseiller, il était là sur son cheval... arrivé le premier comme un lion. Seulement, ce n'était pas lui qui avait conduit son cheval, c'était son cheval qui l'avait conduit... Moi, je sonnais l'hallali tant que j'avais de poumons... Nous n'étions que nous deux... Le conseiller disait, à chaque chien que le sanglier faisait sauter en l'air : « Ah ! c'est étonnant ! ah ! c'est extraordinaire !... » Il paraît que c'était la première fois qu'il voyait cela. Il s'en souviendra, je vous en réponds... De sorte que, pour mieux voir, voilà qu'il pousse son cheval... Dame, quand le sanglier l'aperçoit avec son lorgnon, vous comprenez, cet animal, qui était déjà enragé de ce que Ravageot lui dévorait l'oreille, ça l'offusque... Il ne fait ni une ni deux... V'lan ! il s'élance, passe entre les jambes du cheval... Le cheval se cabre et envoie mon conseiller aulique à dix pas... Le sanglier dit : « Bon ! c'est cela que je demandais, moi. » Il revient sur lui, et... zing ! zing ! zing ! voilà

Digitized by Google

qu'il commence à découdre le pantalon de Son Excellence... Je crie : « Ne bougez pas!... » J'empoigne mon fusil... Tout à coup, je sens qu'on me le tire des mains... C'était M. le comte. Je ne voulais pas le lui donner; mais il me le prend de force... Il vous ajuste mon solitaire, comme s'il n'avait pas eu un conseiller sous la dent... et, paf! un véritable manchon... brrrou!... Ah! c'est un joli coup, celui-là! (Il aperçoit le Comte.) Ah! oui, monsieur le comte, je le disais en arrière de vous, je le dis devant vous... Ah! l'on m'avait raconté que vous tiriez bien; mais, non, non, non... je ne savais pas que vous tiriez comme cela.

## SCÈNE III

Les Mêmes, LE COMTE HERMANN.

MARIE.

Oh! cher Hermann, vous êtes donc aussi adroit que brave?

HERMANN, très-gaiement.

Vous voyez Méléagre en personne, chère amie, et le sanglier de Calydon n'était qu'un marcassin, à côté de celui que nous venons de mettre à mort.

MARIE.

Et M. de Falk?

HERMANN.

Beaucoup plus de peur que de mal, heureusement... Maintenant, vous qui êtes restée à la maison, ma belle ménagère, vous êtes-vous occupée...?

MARIE.

De tout... Chacun de ces messieurs a sa chambre, son feu, son bain, et, en sortant de sa chambre, le dîner prêt au pavillon.

HERMANN.

Bravo!... voilà de l'hospitalité arabe!... Maintenant, voulez-vous permettre que je sonne la curée pour rappeler tout notre monde?

MARIE.

Vous ne craignez pas...?

HERMANN.

Quoi?

Digitized by Google

MARIE.

De vous fatiguer la poitrine.

HERMANN.

Allons donc! je suis de fer maintenant, et il faudra me tuer pour que je meure.

MARIE.

Faites, mon ami.

(Hermann passe sur le balcon et sonne la curée.)

## SCÈNE IV

MARIE, MARTHE, LE COMTE HERMANN, sur le balcon.

MARTHE.

Es-tu seule?

MARIE.

Oui.

MARTHE.

Une lettre.

MARIE.

Une lettre?

MARTHE.

Pour toi seule... pressée..! et qui, depuis deux jours, attendait au château de Schawembourg. Quand il a vu que vous ne reveniez pas, Blum l'a apportée.

MARIE.

Oh! mon Dieu!...

MARTHE.

Quoi?

MARIE.

Il me semble...

MARTHE.

Que c'est son écriture, n'est-ce pas? (Marie fait un mouvement vers le balcon.) Que fais-tu?

MARIE.

Je vais remettre cette lettre à Hermann.

MARTHE.

Vois d'abord ce qu'elle dit, puisqu'elle est adressée à toi.

MARIE.

Oui, tu as raison, Marthe... D'ailleurs, le moment serait mal choisi. (Elle met la lettre dans sa poitrine.) Je la lirai.

Digitized by Google

HERMANN.

Allons, messieurs, à la curée!... à la curée!... (Il rentre.) Viens-tu, Marie?

MARIE.

Merci, mon ami; vous savez que je suis peu curieuse de ces sortes de spectacles; mais vous reverrai-je un peu seul avant le dîner?

HERMANN.

Sans doute! tant que tu voudras, chère enfant... As-tu quelque chose à me dire?

MARIE.

Peut-être.

HERMANN, sortant, à Marthe.

Qu'a-t-elle donc?

MARTHE.

Je ne sais pas.

## SCÈNE V

MARIE, seule.

Oh! c'est bien de lui! et je ne m'étais pas trompée... Datée de Toulon... Est-il donc en France, malgré les deux lettres qu'Hermann lui a écrites? (Elle lit.) « L'année d'épreuve est écoulée ou va l'être... J'ai rigoureusement accompli les volontés dernières de notre bien-aimé Hermann : j'ai augmenté votre fortune de deux millions... Je suis revenu par Aden, Suez et Alexandrie, pour abréger le chemin... En trente-deux jours, j'ai franchi la distance qui existe entre Madras et Toulon, et, dans sept ou huit jours, en traversant le Dauphiné et la Suisse, j'espère être près de vous... C'est merveilleux, n'est-ce pas?... Mais aussi, la science et l'industrie se sont faites les serviteurs de mes désirs... O Marie! Marie! m'aimes-tu toujours comme je t'aime?... Marie, songe qu'après cette année d'amour et d'espérance, je deviendrais fou s'il me fallait renoncer à toi! Marie, je te rapporte notre bague, bague précieuse, que je presse sur mon cœur, que j'appuie contre mes lèvres!... J'arrive! j'arrive! j'arrive!... Ton KARL. » Oh! le malheureux!... le malheureux!... il n'a pas reçu les lettres que son oncle lui a écrites, et il revient, croyant que je suis libre.

Digitized by Google

MARTHE.

Le comte!

MARIE.

Oh! un verre d'eau, Marthe.

(Elle boit; Marthe sort sur un signe.)

## SCÈNE VI

### MARIE, LE COMTE HERMANN.

HERMANN.

Me voilà, Marie... Tous nos hôtes sont à leur toilette, et moi, avant de me mettre à la mienne, je suis venu, comme tu le désirais... Tu as quelque chose à me dire, mon enfant?... (Appelant.) De la lumière!

MARIE, vivement.

Non, c'est inutile.

HERMANN.

Parle.

MARIE.

Je n'ai rien de beaucoup plus important à vous dire aujourd'hui qu'hier; cependant...

HERMANN.

Cependant?...

MARIE.

Excusez-moi, mon ami, mais j'éprouve toujours quelque embarras à vous parler du passé.

HERMANN.

J'écoute.

MARIE.

Il y a un an bientôt, cher Hermann, que l'heureuse audace de Fritz vous a sauvé la vie par une heureuse opération qui, sous la main de tout autre, eût peut-être été mortelle... La veille de cette opération, votre neveu Karl était parti pour Madras... croyant... comme nous tous... comme vous-même... à votre mort prochaine.

HERMANN, souriant.

Allez-vous m'en vouloir de ne pas avoir tenu ma parole, Marie?



Digitized by Google

MARIE.

Oh! Hermann!... seulement, je veux vous rappeler que vous ne songez peut-être pas assez à celui qui est là-bas.

HERMANN.

Je ne vous comprends pas, Marie... J'ai écrit deux fois à Karl; je lui ai raconté le miracle que Dieu avait fait en ma faveur... Par la seconde de ces lettres, je lui donnais en toute propriété cette factorerie de Madras qu'il était allé vendre; puis je l'invitais, m'en rapportant pour cela à son honneur, à ne revenir en France que lorsqu'il pourrait vous voir sans danger... Karl est un cœur loyal et sur lequel je puis compter, du moins je l'espère... et... pourquoi voulez-vous que je pense plus souvent à lui, Marie... puisque, vous... vous y pensez pour nous deux?

MARIE.

Hermann!...

HERMANN.

Oh! ne prends pas cela pour un reproche, ma douce enfant; ton amitié de femme et ton dévouement d'ange ne se sont pas démentis un seul instant... Ni ta veille, ni ton sommeil,.. et je te demande pardon d'avoir plus d'une fois interrogé l'un et l'autre : ils n'ont pas exprimé un seul regret... Crois donc, que je te suis reconnaissant de cette force sur toi-même... Merci, Marie.

MARIE.

Mon ami, il y a de ces hasards étranges qui ressemblent à une fatalité. Supposons... vous me permettez cette supposition, n'est-ce pas?... supposons que ces lettres que vous avez chargé Fritz de faire passer dans l'Inde...

HERMANN.

Eh bien?

MARIE.

Supposons que ces lettres ne soient pas parvenues.

HERMANN.

Qui peut vous faire croire cela?

MARIE.

Mon Dieu!... je vous ai dit de me permettre de supposer, Hermann.

HERMANN.

C'est vrai; supposez donc, chère amie.

Digitized by Google

MARIE.

Eh bien, si ces lettres, par hasard, n'étaient pas parvenues.

HERMANN.

Après?

MARIE.

Ces lettres interceptées ou perdues... Karl n'est point prévenu, et, alors...

HERMANN.

Alors?

MARIE.

Sans avoir l'intention de vous désobéir, Karl...

HERMANN.

Peut revenir en Allemagne... C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, Marie?

MARIE.

Dans la crainte que quelque chose ne trouble votre tranquillité... Vous comprenez, je suppose tout, mon ami.

HERMANN.

Et pourquoi ma tranquillité serait-elle troublée par le retour de Karl? Dites.

MARIE.

Mais parce que...

HERMANN.

Oh! j'ai meilleure opinion de vous que vous-même, Marie; vous m'avez dit à cette même place, ici, près de cette Bible... et côte à côte comme nous sommes... vous m'avez dit : « Voici ma main, monsieur le comte; Dieu sait que je vous la donne pure et que je vous la garderai pure. » Cette promesse me suffit... Que Karl revienne ou ne revienne pas, dès que j'ai cette promesse, ma tranquillité ne peut être troublée... Soyez donc aussi calme que moi, Marie, et attendez les événements avec toute confiance en nous-mêmes et en Dieu... Allons, allons, chassons ces folles idées, mon enfant, et n'oublions pas que, dans un instant, nos convives seront prêts.

(Il embrasse Marie et sort. A peine est-il sorti, que Marie s'affaisse sur une chaise.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII

MARIE, MARTHE.

MARIE.

Marthe ! Marthe !

MARTHE.

Me voici.

MARIE.

Blum est toujours là ?

MARTHE.

Oui.

MARIE.

Le comte ne l'a pas vu ?

MARTHE.

Non.

MARIE.

Il faut qu'il parte, il faut qu'il aille attendre Karl... Karl arrive... Comprends-tu, Marthe?... il n'a pas reçu les lettres que le comte lui a écrites, il ne sait rien... Il faut que Blum attende Karl à Schawembourg... Heureusement, c'est là qu'il va d'abord, croyant que j'y suis... Il lui remettra une lettre que je vais écrire... Tu donneras cette bourse à Blum... Il ne faut pas que Karl me revoie.

MARTHE.

Mais il m'a semblé cependant que le comte...

MARIE.

Marthe, le comte est jaloux.

MARTHE.

Jaloux ! tu es sûre?

MARIE.

Je te dis qu'il l'est... J'entendais sa respiration oppressée tandis qu'il faisait un effort pour me parler tranquillement, et, quand il m'a appuyée contre sa poitrine, j'ai senti bondir son cœur !

MARTHE.

Oh ! je suis bien sûre que, malgré sa jalousie... quand il reverra son neveu qu'il aime tant...

MARIE.

Oui; mais, moi, Marthe, puis-je répondre de moi?... Rien

Digitized by Google

u'à cette idée de revoir Karl, je sens ma vie qui s'en va. Si, près une pareille absence, il m'apparaissait tout à coup, oh! e crois que je mourrais! Une plume, de l'encre, du papier, Marthe, il faut que j'écrive.

MARTHE.

Mais ne vaudrait-il pas mieux tout dire à ton mari?

MARIE.

Que lui dirai-je? Voyons, veux-tu que je lui dise que je 'aime! Eh! mon Dieu, il ne le sait déjà que trop, puisqu'il a lu ce secret dans le fond de mon cœur, quand j'essayais de e cacher encore à moi-même... Veux-tu que je lui remette ette lettre que je viens de recevoir, cette lettre dans laquelle e pauvre insensé ne parle que de son retour, de son bonheur?... Veux-tu que je lui dise que cette année qui s'est écoulée, loin de l'éteindre, a soufflé sur le feu de notre cœur: chez moi par la bouche du désespoir, chez lui par celle de l'espérance?... Veux-tu que je lui dise qu'il revient, m'aimant plus que lorsqu'il est parti... et moi, que je l'attends, l'aimant davantage encore que lorsque je l'ai quitté?... Non, non, Marthe, crois-moi, mieux vaut que le comte ignore tout, mieux vaut que Karl apprenne tout... Je vais lui écrire, je vais le supplier, je vais le conjurer, au nom du ciel... Je lui dirai que me revoir, c'est me tuer!... Une plume, de l'encre, du papier, Marthe.

MARTHE.

Tiens, voilà, pauvre enfant.

MARIE.

Bien!... mets-toi là sur le chemin du comte; veille à ce qu'il ne me surprenne pas... Moi, pendant ce temps, je... je... O mon Dieu! mon Dieu!

MARTHE.

Marie, un peu de force.

MARIE.

Oui, oui; tant qu'il ne sera pas là, j'en aurai... Va, va, laisse-moi.

## SCÈNE VIII

MARIE, seule, écrivant.

« Karl, au nom du ciel.., en recevant cette lettre, quittez



Digitized by Google

l'Allemagne, quittez l'Europe, retournez d'où vous venez... Dieu a conservé l'homme... le meilleur qui soit au monde... » (S'arrêtant.) Je n'y vois plus... « Le meilleur qui soit au monde. Votre oncle vit : un miracle l'a sauvé... Je l'aime... je suis... heureuse... » (Jetant un cri.) Ah

## SCÈNE IX

MARIE, KARL, puis MARTHE.

KARL, entrant.

Marie !

MARIE.

Ah !

(Elle tombe évanouie.)

KARL.

Marie, Marie !... J'allais droit à Schawembourg, quand cette inspiration m'est venue de me détourner pour revoir Stauffenbach, où je vous avais vue pour la première fois... De loin, j'ai aperçu cette lumière tremblante,... et je me suis dit que peut-être elle vous éclairait ; j'ai repris pas à pas cette route que j'avais déjà suivie... et me voilà... Marie, Marie... O mon Dieu ! évanouie ! évanouie !... Du secours ! (A Marthe, qui entre.) Du secours !

MARTHE.

Mon Dieu, mon enfant !

KARL.

Un flacon ! des sels !... Courez !... Marie ! Marie ! Marie !... Mais c'est moi, entends donc ma voix... Marie, c'est Karl... ton Karl bien-aimé... qui va mourir... si tu ne lui réponds pas... Oh ! oh !

(Il laisse tomber sa tête sur les genoux de Marie et sanglote.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, LE COMTE HERMANN.

Hermann descend lentement l'escalier, et vient poser sa main sur l'épaule de Karl.

KARL, levant la tête.

Mon oncle !... (Il recule épouvanté.) Oh ! (Il reste un instant immo-

Digitized by Google

bile, se tâte pour savoir s'il rêve ou s'il veille, puis prenant à son doigt l'anneau.) Tenez, mon oncle, je vous rends ce qui est à vous... Vous vivez, vous vivez! peu importe le reste.

(Il se jette dans les bras d'Hermann, où il reste presque évanoui, tandis que Marie revient à elle. Elle trouve le regard du Comte fixé sur elle, saisit la lettre de Karl, celle qu'elle écrivait, et les présente toutes deux au Comte.)

MARIE.

Oh! lisez! lisez...

HERMANN, prenant les lettres et les froissant.

Oui, je sais qu'il n'y a de votre faute ni à l'un ni à l'autre; je sais que c'est la fatalité qui a tout fait... Eh bien, nous verrons (regardant Karl) si la loyauté d'un homme (regardant Marie) et si la vertu d'une femme peuvent lutter contre la fatalité.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, WILDMANN.

WILDMANN, entrant.

Les convives de M. le comte attendent M. le comte au pavillon... Tiens, M. Karl!

HERMANN.

Qui, mon cher Wildmann, Dieu vient de nous le renvoyer à l'instant même... et la fête sera complète. Annonce à ces messieurs cette bonne nouvelle, et préviens-les qu'il faudra doubler les toasts; que, par conséquent, il en coûtera la raison à quelques-uns... (Wildmann sort.) Karl, tu as entendu, nous sommes des hommes, c'est-à-dire que nous devons avoir toute puissance sur nous-mêmes... Viens donc... Vous, Marie, c'est autre chose... vous êtes une femme, restez; j'excuserai votre absence. Viens, Karl, viens.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XII

MARIE, MARTHE.

MARIE.

Je te le disais bien, qu'il était jaloux.

MARTHE.

Que faire?

Digitized by Google

MARIE.

Rien. Attendre... attendre ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous. Il y a certaines situations dans la vie, vois-tu, Marthe, où l'on ne dépend plus de soi-même; on est dans la main de la destinée, et l'on respire ou l'on étouffe, selon qu'elle ouvre ou serre la main... Nous sommes tous perdus, Marthe! je sens cela!... (Elle met la main sur son cœur.) Là, là, tiens! (Puis lentement elle gagne les premières marches de l'escalier en disant.) Karl de Florsheim!

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, FRITZ.

MARTHE, allant à Fritz.

Oh! monsieur Fritz, ma pauvre Marie souffre bien...

FRITZ, appelant.

Marie!

MARIE.

C'est vous, Fritz?

FRITZ, à Marthe.

Laissez-nous.

MARTHE.

Vous êtes bien savant, monsieur Fritz; mais il y a des maladies dont on ne guérit pas.

(Elle sort.)

## SCÈNE XIV

FRITZ, MARIE.

FRITZ.

Venez, Marie, venez un instant.

MARIE.

Vous savez qu'il est revenu, n'est-ce pas?

FRITZ.

Oui.

MARIE.

Eh bien, que pouvez-vous me dire, vous qui étiez là quand il nous a forcés de tout avouer?

FRITZ.

Je ne devais cependant pas laisser mourir mon bienfaiteur,

Digitized by Google

n'est-ce pas, Marie, puisque la science m'offrait une dernière ressource?

MARIE.

Oh! qui vous dit cela?... Soyez béni pour l'avoir sauvé, Fritz!... C'est le meilleur de nous tous, et il est bien juste que ce soit celui-là qui vive.

FRITZ.

Voulez-vous voir Karl avant son départ?

MARIE.

Il part donc?

FRITZ.

Oui, ce soir pour Schawembourg... Il m'a dit de l'attendre ici; il veut me parler avant de quitter Stauffenbach.

MARIE.

Merci, Fritz... mieux vaut que je ne le voie pas... Je ne l'ai déjà que trop vu, mon Dieu! pour notre tranquillité à tous.

FRITZ.

Alors...

MARIE, écoutant un bruit de pas.

C'est lui qui vient!...

FRITZ.

Oui.

MARIE.

Comment a-t-il quitté la table?

FRITZ.

Il devait prétexter la fatigue de la route, et, au lieu de se retirer dans sa chambre, partir pour Schawembourg. Le comte a, devant moi, donné l'ordre de seller un cheval... Que lui dirai-je de votre part?

MARIE.

Rien, hélas!... Nous n'avons pas besoin de paroles, nous, pour savoir ce que nous pensons... Au revoir, Fritz... Moi aussi, peut-être, aurai-je à causer avec vous.

(Elle sort.)

## SCÈNE XV

FRITZ, KARL.

KARL, regardant la tapisserie qui tremble encore.

C'est elle qui était là avec toi, n'est-ce pas?

Digitized by Google

FRITZ.

Oui.

KARL.

Et elle est partie, sachant que je venais?

FRITZ.

Oui.

KARL.

Elle a raison... Et cependant, une fois encore, il faudra que je la revoie, Fritz.

FRITZ.

Vous avez désiré me parler, baron?

KARL.

Tu n'es pas un homme comme les autres, Sturler: tu es un philosophe, toi... un penseur, un stoïque... Tu ne dois pas comprendre tes devoirs de médecin à la façon du vulgaire... Si un homme était condamné à une mort douloureuse ou infamante, et qu'on te le donnât mourant, ce n'est pas toi qui aurais la cruauté de le rendre à la vie pour que la justice des hommes eût la satisfaction de le tuer.

FRITZ.

Où voulez-vous en venir?

KARL.

Oh! je te dis cela comme je te dirais autre chose... D'ailleurs, c'est de moi que je veux te parler.

FRITZ.

Eh bien, je vous écoute.., Voyons, plaignez-vous; cela fait du bien, de se plaindre.

KARL.

Oui, Fritz, tu as raison... Écoute donc mes plaintes, comme tu dis, et, après, tu jugeras toi-même... Depuis un an, vois-tu, depuis un an que j'ai quitté l'Allemagne, depuis un an que j'habite l'Inde et qu'aucune lettre, aucune nouvelle n'est venue détruire l'espoir que j'y emportais,.. depuis un an, cet espoir est devenu ma vie... Une seule pensée a circulé dans mes veines, avec mon sang, et a fait battre mon cœur!... Cette pensée, c'est que Marie était destinée à devenir ma femme, et que rien au monde ne pouvait empêcher que cela ne fût... Au commencement de mon séjour dans l'Inde, j'ai compté par mois, puis par semaines, puis par jours... Alors, je suis parti, et j'ai compté par heures, et, au fur et à mesure que j'approchais, ce n'était plus par heures, c'était par mi-

Digitized by Google

nutes, par secondes... Enfin, je suis arrivé, je l'ai revue, j'ai cru toucher au bonheur... Un spectre, un spectre bien-aimé! est venu se dresser entre elle et moi et m'a dit : « Karl, tout cela était un rêve! il faut renoncer au bonheur vers lequel tu tendais les bras, que tu touchais de la main... Il faut... il faut... » Moi, j'ai cessé d'écouter, et je me suis dit : « Il faut mourir. »

FRITZ.

Mourir!

KARL.

Et que veux-tu que je fasse?... Voyons, dis... L'oublier?... Je repartirais pour l'Inde, j'irais jusqu'au bout du monde, que je ne l'oublierais pas... Ce qui aurait fait ma vie fera ma mort, voilà tout... Non, je ne veux pas m'en aller, je veux rester, rester et mourir près d'elle... C'est bien le moins qu'on m'accorde ce bonheur... ou, si on ne me l'accorde pas, que je me le donne. J'ai compté sur toi, Fritz, comme on compte sur un frère et sur un ami dans le malheur, comme on compte sur un témoin dans un duel.

FRITZ.

Mais un témoin, dans un duel, a pour mission, au contraire, d'empêcher la mort, au lieu de la donner.

KARL.

Oui, dans les conditions ordinaires du combat, quand on joue sa vie sur une frivolité... Mais, si celui qui va combattre, au contraire, veut mourir; s'il regarde la mort comme un bienfait, si sa mort... si sa mort peut seule assurer la tranquillité de deux êtres qu'il respecte et qu'il aime... si, en mourant, il meurt pur, honorable, regretté... si, en vivant, au contraire, il risque de devenir traître, parjure, infâme... s'il prend ce témoin, cet ami, ce frère entre ses bras, comme je te prends, Fritz... s'il lui dit la main sur le cœur : « Au nom de ce que l'amitié a de plus saint, laisse-moi mourir!... » est-ce que ce ne serait pas une cruauté, une impiété, un sacrilége, que de le forcer de vivre?... Dis, sur ton âme et conscience, Fritz, dis!

FRITZ.

Karl, je te comprends... Seulement, ce n'est pas à l'ami, ce n'est pas au frère, ce n'est pas au témoin que tu t'adresses à cette heure : c'est au médecin, au chimiste, n'est-ce pas?

Digitized by Google

KARL.

C'est à tous ceux que tu viens de nommer... Écoute : quand je saurai que j'ai la mort là, sous ma main, quand je saurai que je n'ai qu'à vouloir pour mourir, eh bien, peut-être redeviendrai-je fort, peut-être alors guérirai-je à la fois et de la douleur et de l'amour! Tu sais, dans nos excursions en Amérique, au milieu des dangers de toute espèce que nous avons courus, et que, toi surtout, tu affrontais sans pâlir, tu sais que tu me disais : « Je n'ai pas de mérite à n'avoir pas peur, Karl... J'ai là, — et tu tirais de ta poitrine un flacon contenant une liqueur rouge comme du sang, — j'ai là une mort douce, rapide, presque instantanée; pourquoi veux-tu que j'aie peur?... » C'était du poison, n'est-ce pas?... et plus d'une fois tu m'as dit qu'au besoin la moitié de ce poison m'appartiendrait... Alors, moi aussi, j'ai cessé de craindre, j'ai dit : « Fritz est là, c'est un ami qui ne me laissera pas souffrir... Je suis tranquille : au jour venu, je lui tendrai la main et je lui dirai : « Fritz, rappelle-toi ta promesse... » Le jour est venu, Fritz... Fritz, par tout ce que tu as de plus cher au monde, ne me refuse pas... Fritz, donne-moi ce poison, ou, si tu ne veux pas me le donner, laisse-le-moi prendre.

FRITZ.

Karl, c'est bien sincèrement, bien profondément que tu me dis cela?

KARL.

Oh! du plus sincère et du plus profond de mon cœur.

FRITZ.

Karl, ce n'est pas le désespoir d'un instant qui te pousse à me faire cette fatale demande?

KARL.

C'est le désespoir de toute ma vie.

FRITZ.

Prends garde, Karl! ce poison est rapide, il n'a pas d'antidote... Quelques gouttes suffisent pour donner la mort.

KARL.

Il est tel que je le désire... Donne, donne!

FRITZ.

Karl, crains l'exaltation du premier moment, crains le repentir impossible, qui se change en imprécations et en blasphèmes!

Digitized by Google

KARL.

Donne ! et fixe un terme avant lequel je n'en pourrai pas faire usage... Demain... après-demain...

FRITZ.

Huit jours.

KARL.

Huit jours, soit... Sur l'honneur, je ne ferai rien avant huit jours... Donne, donne !

FRITZ.

Tu le veux?

KARL.

Fritz, mon ami, je te supplie...

FRITZ.

Tiens donc!

KARL.

Embrasse-moi, Fritz... A huit jours, à huit jours !

(Il s'élance hors de la chambre.)

## SCÈNE XVI

### FRITZ, MARIE.

MARIE, sortant de derrière la tapisserie où elle a tout entendu, et tombant à genoux les mains étendues vers Fritz.

Fritz ! Fritz! n'est-ce pas que tu m'en donneras aussi, à moi ?

FRITZ, à lui-même.

L'un et l'autre !... l'un par l'autre !... Décidément, j'ai bien fait de supprimer les lettres!

---



Digitized by Google

# ACTE CINQUIÈME

Même décoration.

## SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE HERMANN, GEORGES.

HERMANN, entrant, trouve Georges en scène.

Ah! c'est toi, mon brave Georges... On me dit que tu as une lettre à me remettre de la part de M. Sturler?

GEORGES.

Oui, monsieur le comte.

HERMANN.

Donne.

GEORGES.

La voici.

HERMANN, décachetant la lettre.

Tout le monde se porte bien, là-bas?

GEORGES.

Grâce au ciel, oui, monsieur le comte.

HERMANN, lisant.

« Excellence, je crois de mon devoir de vous prévenir qu'aujourd'hui, au jeu, M. le baron de Stauffenbach, sur un coup qui lui a paru douteux, s'est pris de querelle avec un officier étranger; des provocations ont été échangées, et une rencontre doit avoir lieu demain, près de Wilbad. En votre qualité de beau-frère du baron de Stauffenbach, j'ai cru devoir vous prévenir de l'incident survenu, et j'ajoute que votre présence à Baden-Baden empêcherait peut-être cet incident d'avoir des suites. Si vous désirez d'autres détails, Georges vous les donnera de vive voix. J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc., etc. » Et la querelle a eu lieu aujourd'hui?

GEORGES.

Vers deux heures, oui, monsieur le comte.

HERMANN.

Au jeu public, ou dans un jeu particulier?

Digitized by Google

GEORGES.

A une bouillotte.

HERMANN.

Tu n'as pas entendu les propos échangés entre ces messieurs?

GEORGES.

Je crois que M. de Stauffenbach a reproché à l'officier d'avoir trop de bonheur les cartes à la main... J'ai même entendu dire qu'il avait ajouté qu'il ne serait pas si sûr de son coup d'épée ou de pistolet qu'il l'était au brelan.

HERMANN.

Alors, comme dit Sturler, c'est grave!... Descends à l'office, mon brave Georges, dis à Marthe de ne te laisser manquer de rien, et ordonne à Hubert, de ma part, de seller deux chevaux.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, qui entre sur les derniers mots, au Comte.

Vous quittez Stauffenbach, Hermann?

HERMANN.

Ah! vous avez entendu...?

MARIE.

Sans le vouloir; j'entrais... Oui, j'ai entendu que vous donniez l'ordre de seller deux chevaux.

HERMANN.

Une affaire pressée m'appelle à Baden... Je ne reviendrai probablement que fort avant dans la nuit, si toutefois je reviens dans la nuit. (Marie fait un mouvement. Hermann, bas, à Georges.) N'oublie pas que le baron de Stauffenbach est le frère de la comtesse... Tu comprends, pas un mot qui puisse l'inquiéter.

GEORGES.

Oh! soyez tranquille, monsieur le comte.

HERMANN.

Va.

Digitized by Google

## SCÈNE III

LE COMTE HERMANN, MARIE.

HERMANN.

Savez-vous où est Fritz, Marie?

MARIE.

Je crois l'avoir vu sortir à cheval, mon ami.

HERMANN.

Avez-vous quelque idée de l'endroit où il est allé?

MARIE.

Non.

HERMANN sonne; un Domestique entre.

M. Fritz est-il rentré?

LE DOMESTIQUE.

Il rentre à l'instant même, et le valet de chambre monte.

(Hermann fait signe au Domestique de sortir.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FRITZ.

HERMANN.

Vous étiez sorti, Fritz?

FRITZ.

Oui; quelqu'un qui avait à me parler m'avait donné rendez-vous aux Étangs. (Bas, à Marie.) J'ai une lettre pour vous.

(Marie tressaille.)

HERMANN.

Aux Étangs?... Très-bien!... Marie, vous m'excuserez, n'est-ce pas?... j'ai quelques mots à dire à Fritz à l'occasion de ce petit voyage.

MARIE.

Je vous laisse, Hermann. (A part.) Une lettre!... En effet, c'est le huitième jour.

(Elle sort.)

Digitized by Google

## SCÈNE V

### LE COMTE HERMANN, FRITZ.

HERMANN, agité.

C'est Karl qui t'attendait aux Étangs, n'est-ce pas?

FRITZ.

Oui.

HERMANN.

Que faisait-il donc là?... Ne peut-il se tenir à Schawembourg?

FRITZ.

Il eût desiré vous voir.

HERMANN.

Est-ce bien moi qu'il désire voir?

FRITZ.

Oui.

HERMANN.

Et quand désire-t-il me voir?

FRITZ.

Aujourd'hui, si c'est possible.

HERMANN, riant.

Ici, sans doute?

FRITZ.

Ici... ou ailleurs.

HERMANN.

Et tu ignores pour quoi il désire me voir?

FRITZ.

Je le crois sur le point de prendre une grande résolution.

HERMANN.

Et cette grande résolution, ne peut-il la prendre d'abord et m'en faire part après?

FRITZ, regardant le Comte.

Comte, le médecin a fait près de vous une belle étude sur la blessure du corps; mais, en vérité, le philosophe a encore une belle étude à faire sur celle de l'âme.

HERMANN.

Je ne comprends pas ce que tu veux dire, Fritz.

FRITZ.

Je veux dire que vous êtes injuste, comte.

Digitized by Google

HERMANN.

Injuste! moi?

FRITZ.

Oui.

HERMANN.

Et envers qui, je te prie?

FRITZ.

Vous êtes un de ces grands esprits faits pour entendre toutes les vérités... Vous êtes injuste envers Karl et envers Marie, comte.

HERMANN.

Et toi aussi, Fritz!

FRITZ.

Qui donc est coupable, d'eux ou de vous? Dites!... Qui donc, pauvres jeunes gens, quand ils renfermaient leur secret fatal au plus profond de leur cœur, qui donc les a forcés, ici, dans cette chambre même, d'avouer l'un à l'autre ce secret? quand, vis-à-vis d'eux-mêmes, ils ne voulaient pas convenir qu'ils s'aimaient, qui donc leur a dit: « Vous vous aimez?... » quand tout espoir était éteint dans leur cœur, qui leur a dit: Espérez, je le veux? »

HERMANN.

Oui, tu as raison, tu as raison pour cette fois-là... Mais pourquoi est-il revenu?

FRITZ.

Parce que vous lui aviez dit de revenir.

HERMANN.

Ne lui avais-je pas écrit de rester?

FRITZ.

S'il n'a pas reçu vos lettres, comment voulez-vous qu'il obéît aux ordres qu'elles contenaient?

HERMANN.

Oui, s'il ne les a pas reçues.

FRITZ.

Il y a un an, comte, vous n'eussiez pas douté de la parole votre neveu.

HERMANN.

Tu as raison, Fritz; oui, cette fois encore, tu as raison, je suis injuste... Oh! mais que veux-tu! avec les forces sont revenues les passions, et, avec les passions, les mauvaises pensées... A mesure que mes pieds ont repris racine à la

Digitized by Google

terre, je suis redevenu homme, et toutes les misères de l'humanité sont rentrées dans mon pauvre cœur, un instant épuré par le chemin qu'il avait déjà fait vers Dieu... Oh! plains-moi, Fritz, plains-moi, mais ne m'accuse pas.

(Pause d'un instant.)

FRITZ.

Vous avez renvoyé madame la comtesse en disant que vous aviez affaire à moi, comte.

HERMANN.

Oui, c'est vrai, j'avais oublié... Son frère Frantz a pris une querelle au jeu et se bat demain... Ton père m'écrit que la chose est grave, et qu'il croit ma présence nécessaire à Baden-Baden.

FRITZ.

Et vous allez partir?

HERMANN.

C'est-à-dire que nous allons partir : moi pour arranger l'affaire si elle est arrangeable ; toi, pour le suivre sur le terrain s'il se bat.

FRITZ, à part.

Bien! ils auront le temps de faire ici, pendant notre absence, tout ce qu'ils ont à faire.

HERMANN.

Nous irons à cheval, si tu n'es pas trop fatigué... J'ai besoin de mouvement, de grand air... La fraîcheur de la nuit me fera du bien.

FRITZ.

Nous irons comme il vous plaira, comte.

HERMANN.

Alors, descends et vois si l'on s'occupe des chevaux.

FRITZ.

Je descends. (Bas.) Décidément, si je n'ai pas Satan contre moi, demain je suis le seul héritier du comte.

(Il sort.)

## SCÈNE VI

LE COMTE HERMANN, seul.

Oui, il a raison, je suis injuste ; oui, j'en suis arrivé à douter de tout : de l'honneur, de la loyauté, du serment!...

Digitized by Google

et, comme il le disait, le terrible anatomiste, le pis de tout cela, c'est que je suis le seul coupable et que je ne puis accuser que moi... Allons, allons, Hermann, reprends ta raison... Parce que tu es changé, toi, pourquoi supposer que ceux qui t'entourent ont subi le même changement? Parce que tu es devenu soupçonneux, inquiet, défiant, pourquoi vouloir que les autres soient devenus traîtres, parjures et déloyaux?... Non, non, Hermann, Karl est toujours ton dévoué Karl... Marie est toujours ta chaste Marie... Il m'a semblé que, lorsqu'il a dit qu'il venait des Étangs, elle a tressailli... Il m'a semblé qu'avant qu'il partît, il lui a parlé bas... Il venait de voir Karl... Peut-être avait-il quelque lettre à lui remettre de la part de Karl... J'aurais dû le suivre. (Il va vers l'escalier.) Je devrais... (Il va vers la fenêtre.) Oh!... (Il prend sa tête entre ses mains.) En vérité, je m'épouvante... Je suis donc coupable de soupçonner mon neveu! de suivre ma femme! d'épier mon ami!... Me voilà donc descendu à la jalousie vulgaire, à la basse suspicion... Non, non, je ne m'épouvante pas, je me fais honte!...

(Il tombe dans un fauteuil.

## SCÈNE VII

### LE COMTE HERMANN, WILDMANN

Wildmann entre mystérieusement par la porte de côté, regarde si le Comte est bien seul, puis s'approche de lui sans être vu.

WILDMANN.

Pardon, monsieur le comte; mais, voyez-vous, c'est que je me suis dit: « C'est à M. le comte qu'il faut que je parle de cela, attendu que c'est M. le comte que cela regarde. »

HERMANN, relevant la tête.

Ah! c'est toi, Wildmann!

WILDMANN.

Dans un endroit ouvert ou même entouré de fossés, ça passe encore, parce qu'on est libre... et même entouré de fossés, on est déjà répréhensible... Mais, dans un parc clos de murs, c'est un délit.

HERMANN.

Que dis-tu là, mon ami?

Digitized by Google

WILDMANN.

Je dis, monsieur le comte, que j'ai reconnu des passées.

HERMANN.

Où cela?

WILDMANN.

Dans le parc, du côté du Regard.

HERMANN.

C'est bien, mon cher Wildmann; mais je ne suis pas en train de chasser... Plus tard... un autre jour... nous verrons.

WILDMANN.

Ce ne sont pas des passées de bête fauve, monsieur le comte; ce sont des passées d'homme.

HERMANN.

Hein! que dis-tu là?... Tu as reconnu des traces d'homme dans le parc?

WILDMANN.

Depuis cinq ou six jours, quand je me levais le matin pour faire ma tournée, je me disais : « Voilà des pas! voilà des pas! Hum! »

HERMANN.

Oh! des pas de braconnier, sans doute.

WILDMANN.

Des braconniers avec des bottes vernies! des braconniers avec des pieds comme cela! (Tirant deux pailles de son carnier.) Tenez, voilà la longueur des pieds, et puis voilà leur largeur.

HERMANN.

Ah! ah!

WILDMANN.

Seulement, il y avait un moment où je les perdais, ces satanés pas... c'est sur la grande pelouse... parce que, vous comprenez, la rosée du matin, ça redresse l'herbe... Alors, je me suis dit : « Attention, Wildmann! tu es garde du parc, et tout ce qui se passe dans le parc, le jour comme la nuit, tu en réponds au comte. »

HERMANN.

Eh bien?

WILDMANN.

Eh bien, j'ai pris Louchonneau, je lui ai mis une bonne laisse au cou, et je l'ai lâché sur la piste... Oh! lui, il n'a fait ni une ni deux, il est allé tout droit au massif.



Digitized by Google

HERMANN.

Au massif! sous les fenêtres de la comtesse?

WILDMANN.

Tiens, oui, justement, c'est sous les fenêtres de madame la comtesse! Je n'y avais pas fait attention... C'est, ma foi, sous les fenêtres de madame la comtesse... Là, j'en ai revu; il y avait même des brisées... Tenez (il fouille dans son carnier), voilà une branche d'acacia de la nuit dernière... Voyez-vous, voilà ce qui passe... Il attache son cheval derrière le mur, à vingt pas, du chêne de l'empereur Maximilien. Là, on peut voir... la terre est toute piétinée. Un vrai marché aux chevaux! Puis il franchit le mur... Voilà un petit morceau de plâtre de l'avant dernière nuit... il vient droit jusqu'au Regard... Arrivé là, il suit l'allée de tilleuls... Au troisième tilleul, il prend la pelouse et pique droit au massif... C'est là son repaire... Maintenant, que faut-il faire, monsieur le comte? Il y a trois moyens...

HERMANN.

Lesquels?

WILDMANN.

On peut planter des verres cassés sur la crête du mur, et il s'éventrera. On peut tendre un piége au pied du mur, et il se prendra. On peut se mettre à l'affût, et...

HERMANN.

Rien de tout cela, Wildmann.

WILDMANN.

Ah!

HERMANN.

Non. (A lui-même.) Oh! c'est lui!... c'est lui qui franchit le mur du parc comme un voleur, qui vient jusque sous les fenêtres de la comtesse... et peut-être jusque... (Haut.) Wildmann, pas un mot de cela à qui que soit au monde.

WILDMANN.

Pardieu! c'est M. le comte seul que cela regarde : c'est à lui le parc... Du temps que le parc était à M. Frantz, c'est à M. Frantz que j'aurais fait mon rapport, et c'est M. Frantz que ça aurait regardé... Je ne connais que mon devoir, moi.

HERMANN.

Oui, c'est vrai, tu es un fidèle serviteur... Tu m'attendras chez toi, Wildmann... Ne sors pas cette nuit, entends-tu? ne mets pas le pied dans le parc, et enchaîne les chiens.

Digitized by Google

WILDMANN.

Bon ! alors, j'attendrai M. le comte?

HERMANN.

Oui, va, et, en descendant, dis à Fritz de partir devant avec Hubert... Je les rejoindrai sur la route de Baden.

WILDMANN.

Bon ! M. le comte les rejoindra ?

HERMANN.

Oui.

WILDMANN.

Alors, il ne faut pas que je bouge?

HERMANN.

Non, va, va.

WILDMANN.

Je ne bougerai pas. (Apercevant Frantz.) Tiens, voilà M. Frantz.

HERMANN.

Frantz!

## SCÈNE VIII

LES MEMES, FRANTZ.

FRANTZ.

Oui, c'est moi, comte... J'ai à vous parler.

HERMANN.

Et moi, baron j'étais sur le point de partir pour vous aller trouver à Baden.

FRANTZ.

Vous?

HERMANN.

Oui. Sturler m'a écrit ce qui vous était arrivé aujourd'hui, et j'allais vous offrir mes services.

FRANTZ.

Eh ! c'est justement à propos de cela que je viens...

HERMANN.

J'allais envoyer Fritz devant... Vous voilà, il est inutile qu'il parte.

FRANTZ.

Vous alliez envoyer Fritz à Baden?

HERMANN.

Oui.

Digitized by Google

FRANTZ, après un silence.

Laissez-le partir.

HERMANN.

Que je laisse partir Fritz ?...

FRANTZ.

Oui, demain, vous le rappellerez... si vous désirez encore le revoir.

HERMANN.

Vous me dites cela d'un singulier ton, Frantz.

FRANTZ.

Laissez-le partir.

HERMANN.

C'est bien ! Descends, Wildmann... (A Frantz.) Il est inutile qu'il dise à Fritz qu'il vous a vu, n'est-ce pas ?

FRANTZ.

Inutile ! il resterait... et, je vous l'ai dit, il ne faut pas qu'il reste.

HERMANN.

Vous n'avez pas vu M. le baron Frantz, Wildmann.

WILDMANN.

C'est dit, je ne l'ai pas vu... (A demi-voix.) Et j'attendrai toujours M. le comte cette nuit?

HERMANN.

Toujours. Va.

## SCÈNE IX

### FRANTZ, LE COMTE HERMANN.

HERMANN.

Nous voilà seuls, baron. Vous avez quelque chose à me dire; parlez.

FRANTZ.

Oui... Ainsi, vous savez ce qui s'est passé là-bas?

HERMANN.

Je le sais.

FRANTZ.

Une querelle de jeu... Bref, je me bats demain.

HERMANN.

C'est chose arrêtée?

Digitized by Google

FRANTZ.

Oui; mais comprenez-vous, comte, ce que c'est qu'une mauvaise disposition... Voilà dix affaires que j'ai peut-être; les autres fois, je n'y songeais pas, tandis qu'aujourd'hui...

HERMANN.

Eh bien, aujourd'hui ?...

FRANTZ.

J'ai là quelque chose qui me tracasse, quelque chose comme un pressentiment.

HERMANN.

Un pressentiment ?

FRANTZ.

Oui, qu'il m'arrivera malheur...

HERMANN.

Ah bah!

FRANTZ.

Je ne sais pas si c'est parce que je crois que j'ai insulté légèrement un galant homme; mais enfin, tant il y a, que je n'ai pas voulu aller demain sur le terrain sans vous voir... J'ai des torts envers vous, comte, des torts graves.

HERMANN.

Vous, baron ?

FRANTZ.

Oui... De compte à demi avec un autre, c'est vrai... Mais, pour ma part, ces torts...

HERMANN.

Ces torts ?

FRANTZ.

Ces torts me pèsent... Si, par hasard, j'étais tué demain, ce qui peut parfaitement arriver, je ne veux pas mourir la conscience chargée d'un crime. Je suis dissipé, joueur; je suis tout ce qu'on voudra ; mais je ne suis pas un brigand comme Fritz.

HERMANN.

Comme Fritz ?

FRANTZ.

Oui, comme Fritz.

HERMANN.

Faites attention à ce que vous dites, baron ; vous parlez de mon meilleur ami.

Digitized by Google

FRANTZ.

Comte, je parle de votre plus cruel ennemi.

HERMANN.

Frantz!

FRANTZ.

Tenez, voici une petite enveloppe ; elle renferme ma confession tout entière... J'ai mieux aimé écrire que de raconter; c'est moins embarrassant... Puis, en cas de besoin, un écrit signé fait foi... Demain, de deux choses l'une, ou je serai mort, ou je serai vivant... Si je suis tué, on ne dément pas les morts, car les morts n'ont pas d'intérêt à mentir... Si je suis vivant, je me fais fort de répéter tout haut, et en face de qui voudra l'entendre, ce qui est écrit là... Où est ma sœur, comte?

HERMANN.

Votre sœur?...

FRANTZ.

Oui; je ne serais pas fâché, à elle aussi, de lui dire adieu... Si j'étais tué, comte, vous causeriez de tout cela avec elle, n'est-ce pas?... vous la prieriez de me pardonner; vous lui diriez qu'au fond il en est d'elle comme de ma pauvre mère, que j'aimais tant et à qui j'ai fait tant de peine... Vous reverrai-je avant que je parte, comte?

HERMANN.

Non; je quitte moi-même Stauffenbach ce soir pour toute la nuit.

FRANTZ.

Eh bien, comte, bon voyage, quelque part que vous alliez... et au revoir, demain ou après-demain, s'il plaît à Dieu!

HERMANN.

Au revoir, baron.

FRANTZ.

Vous ne voulez pas me donner la main?

HERMANN.

Si fait, et de grand cœur, au contraire.

FRANTZ.

Ah! par ma foi! je respire plus à mon aise, maintenant que j'ai la conscience libre... Au revoir, comte, au revoir!

(Il entre chez Marie.)

Digitized by Google

## SCÈNE X

### LE COMTE HERMANN, seul.

Que se passe-t-il donc ce soir, mon Dieu?... Il y a des jours où les événements qui suffiraient à toute une vie s'entassent et se précipitent pour venir tomber sur nous en quelques heures... Fritz, mon ennemi! Fritz, un brigand!... Qu'est-ce encore qui me menace de nouveau?... et n'ai-je point assez de mes anciennes douleurs?... En vérité, il me semble que je tiens là, dans cette main, quelque chose d'infâme, quelque chose d'odieux, quelque chose de mortel... Oh! livre fatal de la vie, dont chaque crépuscule tourne un feuillet, je croyais cependant bien en être à la plus terrible page. (Il ouvre la lettre et lit, puis relève lentement la tête.) Horreur!... horreur!... horreur!... il ne me tuait pas, il me laissait mourir... Il voulait épouser à la fois ma veuve et ma fortune... Ma guérison elle-même est une vengeance... Oh! si c'était de moi que tu voulais te venger, Fritz... oh! oh! comme tu as réussi!... Pourquoi Dieu égare-t-il donc la science humaine aux mains d'un pareil démon?... (Lisant.) C'est lui qui a supprimé les lettres... C'est lui qui est cause que Karl est revenu... C'est lui qui les a ramenés en face l'un de l'autre, eux que je croyais séparés pour toujours... C'est lui enfin qui me fait la torture que je souffre en ce moment... Oh! le misérable, le misérable!... moins misérable pourtant que ceux qui me trompent... Lui, lui n'a jamais fait semblant de m'aimer; lui n'attiédissait pas pour moi sa main glacée; lui n'a jamais adouci pour moi son œil d'hyène; lui n'a jamais donné une bouche humaine à son baiser de serpent!... Oh! ce n'est pas sur lui que tombera ma vengeance... Pourquoi le punirais-je?... Je ne l'aime pas!... Qu'il apprenne que je sais tout, que je lui pardonne tout, et que ce soit sa seule punition. (Il prend une plume et écrit au-dessous de la confession de Frantz.) « J'ai lu, je crois et je pardonne... » Maintenant, comme je dois une récompense à ses soins; comme, après tout, il m'a sauvé la vie; comme il refuserait probablement une pareille bagatelle, après l'espoir qu'il a eu de tout posséder, eh bien, ce que je voulais lui laisser, à lui, je le laisserai à son père. (Il écrit.) « Bon pour deux cent mille florins,

Digitized by Google

que je prie M. Heckeren de payer à M. Sturler père, à titre de rémunération des soins que m'a donnés son fils, soins pour lesquels Fritz a eu la délicatesse de ne rien vouloir accepter. » (Il met les papiers dans deux enveloppes et écrit les deux adresses.) Sturler père... Sturler fils... On monte... Ah! c'est lui... J'espérais ne pas le revoir... De la force, mon Dieu!... Je suis le comte Hermann, et lui est un misérable.

## SCÈNE XI

### FRITZ, LE COMTE HERMANN.

FRITZ.

On me dit que je dois partir sans vous attendre, comte, et que vous me rejoindrez.

HERMANN, sans le regarder.

Oui... Rendez-moi un service, Fritz.

FRITZ.

Lequel, monsieur le comte?

HERMANN.

Cette lettre est pour votre père; remettez-la-lui vous-même.

FRITZ.

Je la lui remettrai... Est-ce tout ce que M. le comte avait à me dire?

HERMANN.

Tout.

(Il sonne.)

FRITZ.

Que désirez-vous?

HERMANN.

Dire un dernier mot à Georges, le messager de votre père.

FRITZ, par l'escalier.

Montez, Georges... M. le comte n'a rien autre chose à me recommander avant que je parte?

(Georges entre.)

HERMANN.

Rien.

Digitized by Google

FRITZ, à lui-même.

Oh ! oh ! resterait-il au lieu de me rejoindre ?... Voilà qui pourrait bien changer le dénoûment que j'attendais.

(Il sort.)

## SCÈNE XII

### LE COMTE HERMANN, GEORGES.

HERMANN, suivant des yeux Fritz, puis quand il a disparu.

Bien !... Tiens, Georges, prends cette lettre et porte-la à M. Sturler père... Il la donnera à son fils en échange de celle que son fils va lui remettre.

GEORGES.

M. le comte remarquera que la lettre est à l'adresse de M. Fritz.

HERMANN.

Oui, Georges ; mais je désire que M. Fritz la reçoive des mains de son père... et pas avant, tu comprends bien, Georges, pas avant qu'il ait remis lui-même à son père la lettre dont il est porteur... C'est la réponse.

GEORGES.

C'est bien, monsieur le comte !

HERMANN, lui donnant sa bourse.

Tiens, mon bon Georges, voilà pour toi... pour la peine que tu as prise et pour celle que je te donne.

GEORGES.

Oh ! monsieur le comte !...

HERMANN.

Prends et va.

(Il lui serre la main.)

GEORGES.

M. le comte me fait l'honneur...

HERMANN.

La main d'un honnête homme est si rare, mon pauvre Georges, qu'il est bon de la serrer partout où on la rencontre... Va, va, va !...

Digitized by Google

## SCÈNE XIII

LE COMTE HERMANN, seul.

Et maintenant, il ne reste plus ici que Frantz... et, quand Frantz va être parti, tout se dénouera entre nous trois... Ah! voilà les chiens de Wildmann qui hurlent; sans doute, il franchit le mur du parc... Oh! quelque signal lui aura bien appris que je ne serais pas au château cette nuit et qu'il pouvait venir en toute liberté...Oh! s'ils me trompent... s'ils ont menti... s'ils sont parjures... malheur à eux!... Bon! voilà Frantz qui s'en va... Il est temps que je parte.

(Il sort.)

## SCÈNE XIV

FRANTZ, MARIE.

FRANTZ.

Regarde un peu comme cela tombe, pauvre sœur, moi qui venais chercher un peu de gaieté auprès de toi, voilà que tu me renvoies plus triste que je n'étais venu.

MARIE.

Que veux-tu, Frantz! il y a des jours marqués d'avance d'une raie sombre... Nous sommes tous dans un de ces jours-là.

FRANTZ.

Est-ce que notre beau-frère, le comte Hermann, n'est plus le même, par hasard?

MARIE.

Chut! Frantz, ne parlons du comte qu'avec vénération et respect.

FRANTZ.

A la bonne heure! cela me tranquillise pour toi, du moins. C'est que, vois-tu, comme il avait l'air fort triste de son côté... comme tu es fort triste du tien... comme il est parti sans te dire adieu, à ce qu'il m'a paru...

MARIE, tressaillant.

C'est vrai, il est parti sans me dire adieu.

FRANTZ.

Moi, je n'en ferai pas autant; j'aurais peur que cela ne me

Digitized by Google

ortât malheur... Au revoir, Marie, au revoir, ma petite œur!... et si tu trouves une place dans tes prières pour y ourrer le nom de Frantz, ne l'oublie pas, hein, ce pauvre rantz!... on ne sait pas ce qui peut arriver.

MARIE.

Oui, Frantz, sois tranquille, je prierai ce soir pour toi... our moi... pour tout le monde. (Appelant.) Marthe! ma bonne larthe!... Éclaire Frantz, et reste en bas... Je désire être eule... tu entends, seule... Adieu, Frantz!

FRANTZ.

Dis donc, Marie, il ne t'est pas égal de dire au revoir?

MARIE.

Adieu!

FRANTZ.

Diable! mauvais augure... Enfin!...

MARIE.

Bonsoir, Marthe!

MARTHE.

N'as-tu pas besoin de moi, que tu me dis bonsoir?

MARIE.

Non... Embrasse-moi... Bonsoir. (D'une voix étouffée.) Éclaire Frantz.

MARTHE.

Venez, baron.

(Elle sort avec Frantz.)

## SCÈNE XV

MARIE, seule.

Le comte est parti sans me dire adieu... Cela vaut peut-tre mieux ainsi... Qui sait si j'eusse été maîtresse de moi, i, en quittant cet homme si bon, si grand, avec cette idée ue c'est pour toujours... peut-être... qui sait si le terrible ecret ne se fût pas échappé de mon cœur?... (Elle tire de sa oitrine le billet de Karl.) « Marie... ma résolution est prise, je ars; seulement, avant de partir, je veux vous voir une fois, ne fois encore... C'est un voyage de séparation que celui que e vais faire... long, certainement... éternel peut-être... » Parlant.) Éternel, oui! (Lisant.) « Venez, je vous en supplie, ô ma sœur, me rejoindre dans le petit pavillon de chasse dont

Digitized by Google

j'ai la clef... Si vous êtes libre, si le comte est absent, si vous voulez me recevoir au château, ouvrez la fenêtre, paraissez sur le balcon et faites flotter une écharpe... Je saurai ce que cela veut dire. Demandez au Seigneur, qui est avec vous, Marie, sa puissante miséricorde pour moi. — KARL. »

(Marie se lève lentement, va à la fenêtre, l'ouvre, s'avance sur le balcon et fait flotter son écharpe.)

## SCÈNE XVI

MARIE, au balcon; LE COMTE HERMANN, au haut de l'escalier.

HERMANN.

Je ne m'étais pas trompé; elle l'attend.

(Il passe dans la chambre du fond.)

MARIE.

Il était là... comme les autres nuits... seulement, les autres nuits, il ne savait pas que je le voyais.

(Elle s'assied près de la table, laisse pendre sa main droite et appuie sa tête sur sa main gauche.)

## SCÈNE XVII

MARIE, KARL.

Karl ouvre la porte placée près de la fenêtre, regarde, voit que Marie est seule, s'approche lentement d'elle, et, sans la toucher, met un genou en terre.

KARL.

Marie!

MARIE.

Vous avez voulu me dire adieu, Karl; je ne pouvais vous refuser cette dernière demande.

KARL.

Merci; vous comprenez cela, n'est-ce pas, vous?... Je ne pouvais pas partir, quitter la terre qui vous porte, l'air que vous respirez... je ne pouvais pas mettre le temps et la distance entre nous... sans vous dire une dernière fois que je vous aimais, sans vous entendre dire que, si ce n'est cette destinée fatale, vous aussi, vous m'eussiez aimé.

MARIE.

Hélas! non-seulement je vous eusse aimé, Karl, mais je

Digitized by Google

vous aime... Seulement, laissez-moi vous faire un reproche... Pourquoi me demander une dernière entrevue?... et, quand je vous l'accorde, pourquoi essayer de me tromper?

KARL.

Moi, essayer de vous tromper?

MARIE.

Oui, Karl; ce n'est pas le temps et la distance que vous allez mettre entre nous : c'est l'éternité.

KARL.

Mon Dieu! mon Dieu! que dites-vous là?

MARIE, montrant la porte de sa chambre.

Karl, j'étais là il y a huit jours... là, derrière cette tapisserie, quand vous avez demandé du poison à Fritz, et quand Fritz vous en a donné.

KARL, tombant à genoux.

Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi!... mais je ne puis me faire à cette idée de vous perdre à tout jamais en réalité, après vous avoir possédée si longtemps en espérance... Marie, Marie, mourir pendant de longues années, ce ne serait point vivre... Marie, Marie, laissez-moi mourir.

MARIE, tirant un flacon de sa poitrine.

Regardez, Karl.

KARL, se retirant vivement.

Du poison!

MARIE.

Pareil au vôtre... Est-ce que, sans cela, j'eusse consenti à vous revoir!

KARL.

Marie! Marie! que dites-vous là? que faites-vous là?... Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi!

MARIE.

Et pourquoi cela? Vous mourez bien, vous!

KARL.

Mais lui, Marie, lui!... vous allez donc l'abandonner? vous allez donc le laisser seul au monde?... Ah! mon Dieu! je m'épouvantais déjà à l'idée du mal que j'allais lui faire... Marie, pour lui, qui me maudirait, par grâce, ne mourez pas!...

MARIE.

Le comte est un noble cœur qui sait aimer les gens comme

Digitized by Google

il convient à leur bonheur... Il m'aimera mieux morte que désespérée.

KARL.

Marie, ne mourez pas! oh! je vous le demande en son nom à genoux!... à genoux!

MARIE.

Et si, à force de vous regretter, vous... oh! le cœur est injuste parfois!... si, à force de vous regretter, j'allais arriver à le haïr?

KARL.

Oh! alors, oui... vous avez raison... oui, Marie, mieux vaut que vous mouriez l'aimant, le bénissant, comme je l'aime et comme je le bénis... Nous serons deux là-haut, deux êtres purs, deux créatures chastes, n'ayant jamais eu une mauvaise pensée... nous serons deux qui prierons Dieu pour lui... Tu as raison, Marie, mourons ensemble!... mourons... ma main dans ta main!... mourons en nous disant que nous nous aimons, en nous le répétant encore des yeux... quand nous ne pourrons plus le dire avec les lèvres!... mourons... ta poitrine contre la mienne... afin que Dieu n'envoie qu'un ange pour toi et pour moi, afin que cet ange puisse prendre nos deux âmes dans sa main et les déposer comme deux blanches colombes aux pieds du Seigneur!...

MARIE.

Non, non, Karl, ne nous donnons pas cette joie... car, mourant ensemble... mourant l'un près de l'autre... on calomnierait notre mort... Il faut que le comte, quand il mettra son épouse dans le tombeau de ses pères, soit encore fier de son épouse, sachant qu'il l'y met chaste comme elle lui a promis d'y descendre... Non, Karl, vous allez me quitter, vous allez regagner ce pavillon... puis, dans cinq minutes, quand l'heure sonnera... vous disant : « Marie, je t'aime!... » moi disant : « Karl, je t'aime!... » nous dirons adieu à ce monde que nous quittons si jeunes et si malheureux!

KARL.

O Marie! vous le voulez?...

MARIE.

Oui, il faut que cela soit ainsi.

KARL.

Mais, si d'ici là quelque obstacle imprévu... si... la force

Digitized by Google

ous manquait... oh! rappelez-moi, Marie... je vous en prie, e vous en supplie!

MARIE.

Si quelque obstacle survenait, s'il me manquait la force, e prendrais cette lumière, et je l'élèverais ainsi. (Elle prend la ougie et l'élève.) Maintenant, partez, Karl... Adieu! adieu!

KARL.

Oh! vous quitter ainsi, sans un baiser, sans une caresse!

MARIE.

Karl, c'est justement cela qui nous réunira au ciel.

KARL.

Vous êtes un ange... Adieu, Marie, adieu!

MARIE.

Adieu, Karl!

(Karl sort.)

## SCÈNE XVIII

MARIE, seule, puis LE COMTE HERMANN.

lle verse le poison dans le verre d'eau, le regarde un instant, puis va tomber à genoux devant le prie-Dieu en disant.

N'est-ce pas, mon Dieu, que vous me pardonnez? (Hermann uvre les rideaux du fond, apparaît très-pâle; puis, sans dire une parole, 'un pas ferme, s'approche de la table, prend le verre, le vide d'un trait, t, prenant la lumière, l'élève au ciel. — Marie se retournant.) Ah!...

## SCÈNE XIX

LES MÊMES, KARL.

KARL, se précipitant.

Marie! Marie! qu'y a-t-il?... Le comte!

MARIE.

Karl... Karl... il était là!

HERMANN, allant à la Bible, et l'ouvrant.

« Aujourd'hui, 7 juin 1839, Marie de Stauffenbach a consenti à prendre pour époux le comte Hermann, et, sur ce livre saint, le comte Hermann a juré de consacrer son existence au

Digitized by Google

bonheur de Marie de Stauffenbach... et de tout sacrifier à ce bonheur, même sa vie. » Ai-je tenu parole, Marie?

(Il tombe mort.)

KARL et MARIE, tombant à genoux.

Oh!...

---

# ÉPILOGUE

Une chambre de docteur et de chimiste.

## SCÈNE UNIQUE

FRITZ, seul.

Il a devant lui une table. Sur cette table sont deux verres : l'un contient une liqueur d'un rouge épais, l'autre une liqueur brune.

Quand un homme comme moi a vu s'évanouir une espérance nourrie trois ans, et, avec cette espérance évanouie, échouer un projet qui eût changé la face de sa vie, cet homme ne fait pas un second essai, ne tente pas une seconde expérience, — cet homme meurt...

D'ailleurs, à quoi bon vivre, et qu'est-ce que le temps que l'homme vit? Un éclair dans l'éternité. — Supposons que l'éclair qui représente ma vie a commencé de luire il y a soixante ans et s'est éteint aujourd'hui, ne sera-ce pas exactement la même chose que si, ayant commencé de luire aujourd'hui, cet éclair s'éteignait dans soixante ans? Il eût éclairé d'autres événements et d'autres hommes, voilà tout. Ces événements eussent-ils été plus curieux que ceux que j'ai vus s'accomplir? Ces hommes eussent-ils été meilleurs ou pires que ceux que j'ai connus? C'est ce dont je doute. Depuis trois mille ans que nous lisons au livre du passé, la somme du bon et du mauvais, en augmentant ou en diminuant, a-t-elle changé l'équilibre du bien et du mal? Non : depuis le jour où Socrate est mort par la ciguë jusqu'au jour où Lavoisier est mort par la guillotine; d'Annibal s'empoisonnant chez

Digitized by Google

'rusias, à Napoléon mourant d'un cancer à Sainte-Hélène, je ie vois d'autre progrès dans l'ordre moral que la substitution 'un Dieu à des dieux, d'un Ciel à un Olympe?

Le ciel est-il autre chose que l'éther insaisissable, transpaent, infini? Dieu est-il autre chose que le mot qui me sert à ıommer cet être inconnu que je cherche et que je ne trou'erai pas... pas plus que ne l'ont trouvé ces milliards de géné'ations qui ont précédé la nôtre et qui la suivront?

« Je crois en Dieu, » dit la foi. « Je crois au néant, » dit a science. (Il se promène.) Au néant, d'où je suis sorti, — au ıéant, où je vais rentrer. — Pourquoi, puisque rien n'existait ıvant moi, pourquoi quelque chose de moi existerait-il après ıoi?

Mon âme est ou n'est pas. Si elle est, elle est de toute éterıité... et sera de toute éternité.

Comment, alors, n'ai-je pas même un souvenir vague, une ɔerception confuse du passé? L'âme de Pythagore se souveıait des corps qu'elle avait animés, des siècles pendant lesquels elle avait vécu.

Pythagore mentait comme tout chef de secte. Étrange chose! ɹui veut être cru doit mentir.

Au reste, dans un quart d'heure, ce mystère, si je le veux, n'en sera plus un pour moi. Pourquoi ne voudrais-je pas? Cela vaut bien la peine de vouloir, ce me semble.

Mais aussi, dans un quart d'heure, j'aurai cessé d'exister...

Qu'importe si, en cessant d'exister, je lègue à la science un ɹom plus éclatant que mon nom ne le deviendra jamais en ɔontinuant de vivre?

Rien de plus facile. Au lieu de mourir à mon profit, mourons au profit de la science.

D'ailleurs, s'il me plaît de ne pas mourir, je dirai à la mort, mon esclave : « Assez! » Et la mort rentrera dans l'abîme. (Montrant la liqueur rouge.) Voici dans ce verre le poison. (Montrant la liqueur brune.) Voici le contre-poison.

O homme, créature orgueilleuse, vante donc ton admirable machine, animée, éclairée, mue par ton âme immortelle!

Trente grains d'opium dans une once de vin, voilà qui peut te donner la mort!

Trente gouttes de citron dans une once de café, voilà qui peut te rendre à la vie!

A un moment donné, si je me repens de ce que j'ai fait, je



Digitized by Google

puis détruire ce que j'ai fait. Ne suis-je pas Dieu comme Dieu, — plus Dieu que Dieu, — puisque je puis reprendre et redonner la vie, faire naître la mort et tuer la mort?

(Il tire sa montre et la pose sur la table.)

A la cent trentième pulsation, nous verrons ce que nous aurons à faire.

(Il s'assied, prend une plume et écrit.)

« Ce 10 octobre 1840, — moi, Fritz Sturler, docteur de l'université d'Heidelberg, désireux de laisser au monde une grande étude, ambitieux de faire pour la science ce que personne n'a fait encore, je me suis décidé à me donner la mort avec le laudanum de Sydenham, et à écrire, les unes après les autres, toutes les sensations qui seraient le résultat de ce poison... depuis le moment où ma main aura reposé sur la table le verre vide jusqu'à celui où elle laissera échapper la plume impuissante.

» J'ai choisi le laudanum de Sydenham, parce qu'il contient deux principes opposés, encore mal définis dans les effets qu'ils produisent: la narcotine qui excite, la morphine qui stupéfie.

» Quels sont les coups que la mort frappe avec la première, quels sont les coups que la mort frappe avec la seconde de ces deux substances?

» Quels sont les effets primitifs? quels sont les effets secondaires?

» C'est ce qu'il s'agit de constater. »

(Il relit ce qu'il vient d'écrire.)

C'est cela. Ainsi, au moment où je prends cette résolution de mourir, ma pensée et mon corps sont calmes.

Ma pensée a dicté sans trouble; ma main a écrit sans tremblement.

Je suis donc entièrement maître de moi... Je n'éprouve ni orgueil ni faiblesse. Je prends le verre d'une main ferme, je le porte à ma bouche d'une main ferme (il vide le verre d'un seul trait, puis le pose sur la table), et je le repose d'une main ferme.

(Il regarde la montre, reprend la plume et continue d'écrire.)

« A onze heures dix minutes, j'ai tenté l'expérience en

Digitized by Google

buvant sans hésitation une once de vin de Malaga dans laquelle j'ai fait dissoudre trente grains d'opium.

(Moment de silence.)

» ONZE HEURES DOUZE MINUTES. — Rien encore.

» ONZE HEURES UN QUART. — Rien.

» ONZE HEURES VINGT MINUTES. — Rien. Je suis fâché de n'avoir pas mis quarante grains au lieu de trente.

» ONZE HEURES ET DEMIE. — J'éprouve les premières atteintes du poison.

» Le pouls monte de soixante-huit à soixante-douze pulsations, et je sens battre mon cœur, que je ne sentais pas tout à l'heure.

» C'est donc la narcotine, c'est-à-dire le principe excitant, qui agit le premier.

» MIDI MOINS UN QUART. — Le pouls a monté de soixante-douze à quatre-vingt-dix pulsations. Je ressens de légers vertiges, comme ceux qui précèdent l'ivresse. J'éprouve des étourdissements, des pesanteurs et des embarras dans la tête, un certain besoin de me coucher auquel je résiste en marchant...

» De temps en temps, les idées affluent; elles sont tantôt gaies, et alors touchent à la folie; tantôt profondes, et alors pourraient devenir sublimes.

» Jusqu'à présent, tout ce que je ressens me semble appartenir au premier principe, au principe excitant, c'est-à-dire à la narcotine.

» Je ne me repens pas, et ne trouve dans mon esprit ni dans mon cœur l'apparence de la moindre idée religieuse.

» MIDI. — Le pouls s'accélère de plus en plus; je compte cent vingt pulsations à la minute; mon imagination semble bondir comme un cheval qui a désarçonné son cavalier; mon sang se précipite vers le cerveau. Le pouls s'accélère de plus en plus. A midi cinq minutes, il bat cent trente fois; à midi huit minutes, cent quarante.

» J'ai ma connaissance pleine et entière, mais avec une sensation de chaleur dans les yeux et avec un besoin presque irrésistible de les fermer.

» La narcotine a accompli son œuvre; sans doute la morphine va commencer la sienne.

» Si je veux vivre, je n'ai pas un instant à perdre; le con-

Digitized by Google

tre-poison peut encore agir, le café peut encore neutraliser l'opium; mais, dans cinq minutes, il ne sera plus temps. »

(Il porte la main au verre qui contient le contre-poison. — Moment de silence pendant lequel la figure de Fritz reste impassible. Toute sa vie est passée dans son regard fixe et brillant. On dirait que, par la force de sa volonté, il suspend l'effet du poison. Enfin il pose le verre sur la table et se remet à écrire.)

« J'ai tenu le contre-poison dans ma main pendant quatre minutes. Deux fois, j'ai été tenté de m'en servir. Une fois je l'ai porté jusqu'à mes lèvres; mais le dédain de la vie l'a emporté...

» Si je croyais à quelque chose au delà de ce monde, j'eusse bu et j'étais sauvé... Je ne crois à rien et me décide à mourir !...

» A midi un quart, le pouls diminue; les yeux sont convulsés, à demi ouverts, hagards; la vue s'obscurcit; les paupières retombent; les pupilles sont dilatées et immobiles... Le principe stupéfiant se substitue au principe excitant.

» Dans quelques instants, je ne verrai plus les heures sur le cadran de ma montre.

» Je ne puis mesurer le temps, mais je puis encore décrire mes sensations; il y a à peu près une heure et demie que je suis empoisonné.

» Dans cette avant-dernière période, voici ce qu'on éprouve :

» Symptômes de sommeil; commencement de torpeur; froid aux extrémités; doutes.

» On a le teint pâle, terreux, le visage hâve, qui, par moments, devient rouge et brûlant; on ressent une grande laxité dans tous les muscles de la face, des tressaillements dans les coins de la bouche.

» On a la respiration brûlante, on éprouve une grande sécheresse de langue et de gorge, une soif ardente vous brûle, le pouls devient misérable, la face bleue; on fait de violents efforts pour tousser, la peau se crispe et pâlit, la plume échappe à la main... »

(La plume s'échappe, en effet, de la main de Fritz; mais il continue de parler.)

On tressaille par secousse, on se sent défaillir; c'est la troisième, la dernière période : on comprend que, dans dix mi-

Digitized by Google

lutes, le corps sera cadavre... On sent la mort s'approcher, on la voit venir; alors, on recule, on craint, on s'épouvante; et, comme on comprend que tout est fini en ce monde, qu'on n'a plus que quelques paroles à dire, après lesquelles la parole sera éteinte pour jamais, on rassemble toutes ses forces, on tend ses bras vers le ciel, et on crie à Dieu :

« Mon Dieu ! Seigneur ! pardonnez-moi !... »

(Il tombe, se roule et meurt.)

## UN DERNIER MOT A MES LECTEURS

Ce dernier mot est adressé à mes lecteurs, car mes lecteurs ont compris que c'était pour eux seuls que l'épilogue — ce monologue philosophico-toxicologique — était écrit.

En effet, au point de vue dramatique, le drame est complet à la mort du comte Hermann; mais, au point de vue philosophique, il n'en est point ainsi.

Que devient Fritz, — cet assassin pardonné par la justice humaine, mais non point pardonné par la justice divine; ce matérialiste qui, n'ayant jamais disséqué que des cadavres, a cherché inutilement l'âme dans les muscles inertes, dans les nerfs distendus, dans les viscères glacés?

Fritz pouvait-il, voyant tous ses projets anéantis, toutes ses espérances éteintes, Fritz pouvait-il vivre de la vie des autres hommes? pouvait-il, quoique le comte Hermann eût emporté son secret dans la tombe, Fritz pouvait-il être encore — citoyen, — époux, — père?

Non; Fritz est une de ces exceptions monstrueuses comme en produit parfois la nature. La société, dans laquelle Dieu ne leur a pas fait de place, les détruit presque toujours, et, quand la société ne les détruit pas, elles se détruisent elles-mêmes, comme ces scorpions qui, enfermés dans un cercle



Digitized by Google

de feu, se tuent avec leur propre dard, s'empoisonnent avec leur propre venin.

Un critique, qui ignorait ce que devait contenir l'épilogue, a attaqué le caractère de Fritz.

« Il n'y a point d'athée, » a-t-il dit.

Il se trompe. Il aurait dû dire : « Il n'y a pas d'athée absolu. »

Supposez qu'au lieu de mourir seul, dans une chambre où personne ne le voit; supposez qu'au lieu de mourir face à face avec Dieu, Fritz meure sur l'échafaud, face à face avec le peuple, Fritz verra se dresser son orgueil entre lui et le repentir, Fritz mourra matérialiste et athée; car, aux yeux de la foule ignorante, le retour de Fritz vers Dieu ne sera point le repentir, ce sera la faiblesse.

Mais, nous qui avons écrit à la fois cet ouvrage, et comme une œuvre d'art et comme un enseignement social, nous n'avons pas voulu qu'il en fût ainsi. Nous avons mis l'orgueil aux prises avec l'agonie, nous avons isolé les combattants, et, quand l'orgueil a plié enfin sous l'étreinte de ce rude lutteur qu'on appelle la mort, nous avons laissé s'échapper de la poitrine haletante de Fritz ce dernier cri de terreur auquel Dieu, sous le nom de *contrition parfaite*, a promis sa miséricorde infinie.

Voilà pour la pièce, voilà pour l'œuvre, voilà pour le théâtre enfin.

Mais après cet épilogue, qui ramène dans le silence et l'isolement une âme rebelle à Dieu, les législateurs ne verront-ils pas pénétrer un rayon de lumière jusqu'au fond de cet abîme légal qu'on appelle la PEINE DE MORT?

La peine de mort, telle qu'elle est appliquée aujourd'hui, a déjà subi une grande modification, non pas dans son résultat, mais dans les détails qui précèdent le dernier moment du condamné.

Il y a vingt ans, la peine de mort s'appliquait encore au centre de Paris, à l'heure la plus vivante de la journée, devant le plus grand nombre de spectateurs possible.

Digitized by Google

Ainsi, on donnait au condamné des forces contre sa propre faiblesse : on ne faisait pas du patient un coupable repentant, on en faisait une espèce de triomphateur, qui, au lieu de confesser Dieu sur l'échafaud, attestait l'insuffisance de la justice humaine, laquelle pouvait bien tuer le criminel, mais était impuissante à tuer le crime.

Aujourd'hui, il n'en est déjà plus ainsi : on a fait un pas vers l'abolition de la peine de mort, en transportant l'instrument du supplice jusque hors de l'enceinte de la ville, en choisissant l'heure qui, pour la majorité des habitants, de Paris, est encore l'heure du sommeil, en donnant aux derniers moments du coupable les rares témoins que le hasard ou une excessive curiosité attire autour de l'échafaud.

Ce serait aux prêtres qui se vouent au salut des condamnés de nous dire s'ils trouvent autant de cœurs endurcis dans le trajet qui conduit de la Conciergerie à la barrière Saint-Jacques, qu'ils en ont trouvé dans celui qui menait de la Conciergerie à la place de Grève; et s'il y a plus de larmes répandues sur les pieds du crucifix, aujourd'hui à quatre heures du matin, qu'il n'y en avait autrefois à quatre heures du soir.

Nous le croyons fermement : oui, il y aura plus de repentirs dans le silence et l'isolement, qu'il n'y en a jamais eu dans le tumulte et dans la foule.

Et supposons que l'exécution, soustraite aux regards avides du peuple, qu'elle ne corrige pas, qu'elle n'instruit pas, qu'elle endurcit à la mort, voilà tout; supposons que l'exécution ait lieu dans la prison, ayant pour seuls témoins le prêtre et le bourreau; pour tout agent, au lieu de la guillotine, qui, au dire du docteur Guillotin, n'occasionne qu'une légère fraîcheur sur le cou, mais qui, au dire du docteur Sue, cause une douleur terrible; supposons, dis-je, que l'exécution ait pour tout agent, ou l'électricité qui tue comme la foudre, ou bien un de ces poisons stupéfiants qui agissent comme le sommeil; croit-on que le cœur du condamné ne s'amollira pas plus encore dans cette nuit,

Digitized by Google

dans ce silence, dans cette solitude, qu'il ne le fera en plein air, fût-ce à quatre heures du matin, fût-ce en présence des rares témoins qui assisteront au supplice, mais qui, si rares qu'ils soient, n'ent iront pas moins dire à ses compagnons de crime, à ses amis de bagne : *Un tel est bien mort*, c'est-à-dire un tel est mort sans se repentir et en repoussant le crucifix?

Voilà donc notre réponse au critique qui nous a dit : « Il n'y a plus d'athées. »

Il est vrai que nous eussions pu nous contenter de prononcer le nom de *Lacenaire*, et que tout était dit.

Mais ce n'était pas assez pour nous que d'avoir raison par le fait, nous voulons encore avoir raison par le raisonnement.

Maintenant, deux autres critiques ont dit, l'un, que la pièce était traduite, l'autre, que la pièce était imitée d'un drame allemand.

Nous les défions, non-seulement de nommer ce drame, mais encore de trouver la moindre analogie entre une pièce allemande, quelle qu'elle soit, et *le Comte Hermann*.

ALEX. DUMAS.

1er décembre 1849.

FIN DU COMTE HERMANN

Digitized by Google

# TROIS ENTR'ACTES

POUR

# L'AMOUR MÉDECIN

Théâtre-Français. — 15 janvier 1850

( Jour anniversaire de la naissance de Molière )

DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| LE CHEVALIER | MM. | Leroux. |
| LE MARQUIS | | Mirecour. |
| LE GENTILHOMME | | Maubant. |
| L'ABBÉ | | Delaunay. |
| LA TRUFFARDIÈRE | | Got. |
| SUBTIL, allumeur | | Raphael Félix. |
| LAGRANGE | | Bouchet. |
| SAMUEL, financier | | Micheau. |
| CHANTOURNÉ, charpentier-décorateur | | Louis Monrose. |
| LA DUPARC | Mlles | Augustine Brohan. |
| LA DUCROISY | | Judith. |

## PREMIER ENTR'ACTE

( précédant la pièce)

Au lever du rideau, le théâtre est plongé dans la plus complète obscurité. Il représente une place publique. D'un côté sont les fauteuils des Seigneurs; de l'autre, le banc des Violons. A droite et à gauche, deux maisons parallèles avec balcon.

### SCÈNE PREMIÈRE

SUBTIL, CHANTOURNÉ, puis LA DUCROISY.

Subtil entre avec sa lanterne, sans voir Chantourné, qui est appuyé à la maison de droite.

SUBTIL, se heurtant aux fauteuils.

Bon! voilà que je me casse les jambes, moi!

Digitized by Google

CHANTOURNÉ.

Pourquoi n'allumes-tu pas avant d'entrer, imbécile? Tu ne viendrais pas déranger toute la mise en scène de M. Molière.

SUBTIL, levant sa lanterne à la hauteur du visage de Chantourné.

Tiens! c'est toi, Chantourné?

CHANTOURNÉ.

Sans doute, c'est moi.

SUBTIL.

Que fais-tu là?

CHANTOURNÉ.

Je suis à mon poste.

SUBTIL.

Un quart d'heure avant qu'on commence? Allons donc!

CHANTOURNÉ.

Pourquoi pas? Ce n'est pas comme toi, fainéant, qui es toujours en retard!

SUBTIL.

En retard!... en retard! Avec ça que c'est amusant, quand on a été comédien, comme les autres... qu'on a débuté, comme les autres... qu'on a joué, comme les autres... et qu'on a été...

CHANTOURNÉ.

Sifflé, comme les autres.

SUBTIL.

Hein?

CHANTOURNÉ.

Rien; c'est l'écho!... Mais de quoi diable te plains-tu, je te le demande? N'es-tu pas le personnage le plus important de la troupe? Il me semble que c'est toi qui fais la nuit et le jour.

SUBTIL.

Le fait est que je suis le soleil de la maison. Seulement, si le soleil ne flambe pas à heure fixe, Apollon est mis à l'amende et Phébus ne soupe pas. (Allumant.) Tâchons de souper ce soir.

LA DUCROISY, ouvrant sa fenêtre.

Chantourné!... P'st!

CHANTOURNÉ.

Ah! c'est vous, mademoiselle Ducroisy?

Digitized by Google

LA DUCROISY.

As-tu quelque chose pour moi ?

CHANTOURNÉ.

Oui... Attendez !

SUBTIL, se retournant.

Qu'est-ce ?

CHANTOURNÉ.

Rien.

(Il tire un mât à la portée du balcon et monte dessus.)

SUBTIL.

Que fais-tu donc là ?

CHANTOURNÉ.

Je m'assure que le balcon, côté cour, est solide.

LA DUCROISY.

As-tu vu mon financier ?

CHANTOURNÉ.

Oui.

LA DUCROISY.

Et il ne t'a rien remis pour moi ?

CHANTOURNÉ.

Si fait : ce billet.

LA DUCROISY.

Voilà tout ?

CHANTOURNÉ.

Et cet écrin.

LA DUCROISY.

A la bonne heure !... Tiens, voilà pour toi.

CHANTOURNÉ.

Merci.

(La Ducroisy rentre.)

SUBTIL.

C'est drôle ! Je croyais que la maison de Sganarelle était du côté jardin.

CHANTOURNÉ.

Oui, quand c'est mademoiselle Duparc qui joue, mais non pas quand c'est mademoiselle Ducroisy. Tu sais bien qu'elles ne veulent absolument rien faire l'une comme l'autre.

SUBTIL.

Je crois bien : elles se haïssent ! Deux jolies femmes, c'est bien naturel. C'est à qui des deux volera à l'autre, aujour-

Digitized by Google

d'hui son rôle, demain son amant... quelquefois tous les deux le même jour. Mais comment se fait-il que, pour une première représentation, mademoiselle Duparc, qui est chef d'emploi, cède son rôle à la Ducroisy?

CHANTOURNÉ.

Bah! première!... première à la ville. Elle a créé le rôle à la cour, c'est tout ce qu'elle voulait.

LA DUPARC, à la fenêtre, côté jardin.

Chantourné!... P'st!

CHANTOURNÉ.

Oh! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?

LA DUPARC.

P'st!

(Chantourné traverse le théâtre.)

SUBTIL.

Tiens! que fais-tu donc par là, toi?

CHANTOURNÉ.

Je m'assure si le balcon du côté jardin ne tombera point.

LA DUPARC.

As-tu facilité de faire remettre ce billet au chevalier?

CHANTOURNÉ.

Certainement. Je le lui rendrai moi-même, si cela vous est agréable.

LA DUPARC.

Tu peux lui dire en même temps, s'il t'interroge, que ses poursuites sont parfaitement inutiles; et que, lorsqu'il aura quelque chose à me dire, je l'invite à prendre de l'encre de M. Samuel.

CHANTOURNÉ.

Ah! de l'amant de la Ducroisy?

LA DUPARC.

Qui demain sera le mien, si je veux.

CHANTOURNÉ.

C'est bien, on lui dira cela. Il n'y a rien pour le porteur?

LA DUPARC.

Demande au chevalier.

CHANTOURNÉ.

Ah! bon! le chevalier, je n'ai qu'à compter sur lui! Il doit jusqu'aux talons peints qu'il porte à ses souliers. C'est égal,

Digitized by Google

n'en aura pas moins le billet. — A propos, comment êtes-ous ici? C'est donc vous qui jouez le rôle de Lisette?

LA DUPARC.

Oui.

CHANTOURNÉ.

Mais la Ducroisy... elle est là, dans la maison en face.

LA DUPARC.

Je le sais bien.

CHANTOURNÉ.

Alors?

LA DUPARC.

Chut!

(Elle disparaît.)

CHANTOURNÉ.

Bon! cela va être curieux! (A Subtil.) Eh bien, as-tu fini?

SUBTIL.

Je voudrais bien te voir allumer quarante-huit chandelles, oi, et les moucher surtout! Le jour où j'ai débuté dans emploi, j'en ai éteint quinze. (Passant devant le trou du Souffleur.) h! vous voilà déjà dans votre trou, monsieur Félix? Vous 'avez pas un emploi désagréable, vous, à regarder comme ela l'humanité de bas en haut... *Felix qui potuit rerum...*

CHANTOURNÉ.

Tu sais donc le grec, toi?

SUBTIL.

Oui, je sais le grec... Boileau le sait bien! — Au revoir, hantourné... Voilà ma besogne finie, à moi; la tienne va ommencer.

(Il sort.)

## SCÈNE II

### CHANTOURNÉ, LA DUPARC, LA DUCROISY.

CHANTOURNÉ.

Oh! elle est déjà commencée depuis une demi-heure... et a voilà même qui continue.

LA DUCROISY, à sa fenêtre.

Chantourné!

CHANTOURNÉ.

Voilà.



Digitized by Google

LA DUCROISY.

Chut! Un billet.

CHANTOURNÉ.

Pour M. Samuel?

LA DUCROISY.

Non, pour le chevalier.

CHANTOURNÉ.

Ah! bon! c'est M. Samuel qui vous écrit, et c'est au chevalier que vous répondez.

LA DUCROISY.

Tu lui remettras la lettre à lui-même.

CHANTOURNÉ.

A lui-même!

LA DUCROISY.

Crois-tu qu'il soit vrai qu'il fasse sa cour à la Duparc?

CHANTOURNÉ.

Bon! je suis sûr qu'il n'y pense même pas.

LA DUCROISY.

Merci, Chantourné! Tu es un honnête garçon.

(Elle ferme sa fenêtre.)

CHANTOURNÉ.

Eh bien, au moins, le pauvre chevalier, s'il est maltraité du côté jardin, il pourra se consoler du côté cour.

LA DUPARC, ouvrant sa fenêtre.

Chantourné!

CHANTOURNÉ.

Voilà.

LA DUPARC.

Tout bien réfléchi, tu ne remettras pas mon billet au chevalier.

CHANTOURNÉ.

Non, n'est-ce pas? Cela lui ferait trop de peine.

LA DUPARC.

Tu as raison; rends-le-moi.

CHANTOURNÉ.

Attendez... Le voilà.

LA DUPARC.

Et tu ne lui diras rien non plus de mes sévérités. Pauvre garçon! il ne faut pas le désespérer.

CHANTOURNÉ, à part.

Bon! elle en est amoureuse!

Digitized by Google

LA DUPARC, lui donnant un écu.

Tiens, prends ! c'est pour la peine que je t'ai donnée.

CHANTOURNÉ.

Merci.

LA DUPARC.

Ah ! dis donc !

CHANTOURNÉ.

Quoi ?

LA DUPARC.

As-tu jamais entendu dire que le chevalier fût bien avec la Ducroisy ?

CHANTOURNÉ.

Moi ? Jamais !

LA DUPARC.

A la bonne heure ! Tu es un brave garçon, Chantourné.

(Elle ferme sa fenêtre.)

## SCÈNE III

### CHANTOURNÉ, SAMUEL, SUBTIL.

SUBTIL, à Samuel.

Vous demandez M. Chantourné, n'est-ce pas ?

SAMUEL.

Je demande un décorateuë qui s'est chargé de remettre un billet pour moi à celle dont *les yeux d'amour mourir me font.*

CHANTOURNÉ, à part.

Tiens ! je donnerai celle-là à M. Molière.

SUBTIL.

Ah ! Chantourné, mon ami, voilà donc le commerce que tu fais ? Ça ne m'étonne plus que tu sois ici de si bonne heure.

SAMUEL, à Chantourné.

Lui as-tu remis mon billet ?

CHANTOURNÉ.

Je crois bien !

SAMUEL.

Et mon écrin ?

CHANTOURNÉ.

Pardieu !

Digitized by Google

SAMUEL.

A-t-elle paru satisfaite ?

CHANTOURNÉ.

Elle a jeté des cris...

SAMUEL.

Des cris... de quoi ?

CHANTOURNÉ.

D'admiration !

SAMUEL.

Oh !... Et elle ne t'a rien remis ?

CHANTOURNÉ.

Si fait.

SAMUEL.

Ah ! Que t'a-t-elle remis ?

CHANTOURNÉ.

Un billet.

SAMUEL.

Un billet ! Donne.

CHANTOURNÉ.

Ce n'est pas pour vous.

SAMUEL.

Pour qui donc ?

CHANTOURNÉ

Pour le chevalier.

SAMUEL.

Pour ce muguet !... Elle t'a donné un billet pour lui ?

CHANTOURNÉ.

Son congé, monsieur Samuel, son congé.

SAMUEL.

Cependant, si tu te trompais ?

CHANTOURNÉ.

Vous allez voir comme il va être triste.

SAMUEL.

Je regarde... et, s'il est triste, tu seras content, toi !

CHANTOURNÉ, à part.

Bon ! s'il n'y a pas un louis là-dessous, je suis dévalisé.

Digitized by Google

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Chantourné!

CHANTOURNÉ.

Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Tu n'as rien pour moi?

CHANTOURNÉ.

De qui?

LE CHEVALIER.

De l'une ou de l'autre de nos Lisettes; car je suis comme notre financier... aux finances près : je chasse deux belles à la fois.

CHANTOURNÉ.

Eh bien, vous avez fait coup double : j'ai réponse de toutes deux.

LE CHEVALIER.

Ah!

CHANTOURNÉ.

Un billet de la Ducroisy, d'abord.

LE CHEVALIER.

Donne, mon ami, donne! (Il lit.) « Mon cher chevalier, on ne demande pas mieux que de vous écouter, bien qu'on en écoute autant d'un financier. » C'est charmant!

SAMUEL, à Chantourné.

Il n'a pas l'air triste du tout... au contraire!

CHANTOURNÉ.

Attendez donc qu'il ait lu le post-scriptum.

LE CHEVALIER, lisant.

« *Post-Scriptum.*—Voilà ce qu'on aurait pu répondre à ce que vous dites, si vous n'en disiez autant à la Duparc... » Le post-scriptum fait semblant de déchirer la lettre; mais la lettre est entière... et nous sommes à la comédie.

SAMUEL, à Chantourné.

Eh bien, mais, il résiste au post-scriptum.

CHANTOURNÉ.

Il est de dure constitution. Heureusement, vous allez voir.

Digitized by Google

(Au Chevalier.) Pour ce qui est de la Duparc, j'ai d'elle, à votre adresse, des paroles et un billet. « Donne cette lettre au chevalier, m'a-t-elle dit, et invite-le de vive voix à m'écrire de l'encre dont se sert Samuel pour écrire à la Ducroisy. »

LE CHEVALIER.

Et de quelle encre se sert-il donc?

CHANTOURNÉ.

D'encre noire comme la vôtre, je présume; seulement, il la fait sécher avec de la poudre d'or. (Le Chevalier pousse un gros soupir. A Samuel.) Vous entendez?

SAMUEL.

J'entends! (Lui donnant une pièce de monnaie.) Tiens!

CHANTOURNÉ, regardant la pièce.

Rien qu'un petit écu?... Attends! attends!

LE CHEVALIER, à Chantourné.

N'importe! Donne-moi sa lettre.

CHANTOURNÉ.

Eh! je ne l'ai plus! Elle me l'a reprise, et elle a rouvert cette fenêtre pour me recommander de ne rien vous dire du tout.

LE CHEVALIER.

Et sais-tu pourquoi?

CHANTOURNÉ.

Parbleu!... parce qu'elle vous aime.

LE CHEVALIER.

Comment, elle m'aime?... Ah! mon bon ami! mon bon ami!

SAMUEL, tirant Chantourné à part.

Mais, dis donc, Chantourné, il redevient très-gai.

CHANTOURNÉ, sèchement.

Je l'espère bien!... Un petit écu! Ah! vous voulez qu'on soit triste pour un petit écu, vous? C'est votre présent qui était triste... Un petit écu!

SAMUEL.

Ce pauvre Chantourné! Je croyais t'avoir donné un louis. Tiens!

CHANTOURNÉ.

A la bonne heure!... Regardez maintenant. (Au Chevalier.) Vous avez une petite maison quelque part?

LE CHEVALIER.

Ma foi, non!

Digitized by Google

CHANTOURNÉ.

Non?... Enfin, vous avez en bas votre carrosse?

LE CHEVALIER.

Non plus, hélas!

CHANTOURNÉ.

Vous avez bien sur vous votre bourse?

LE CHEVALIER.

Pas un sol.

CHANTOURNÉ.

Ah bien, si vous n'avez ni petite maison, ni carrosse, ni bourse, je n'ai rien à vous dire; et soyez sûr que la Dupare n'a rien à vous dire non plus.

LE CHEVALIER, frappant du pied.

C'est désespérant!

CHANTOURNÉ, à Samuel.

Monsieur Samuel, voilà votre homme lugubre pour plus de mille livres.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE GENTILHOMME.

Le Gentilhomme entre le premier, d'un air morose.

LE MARQUIS.

Vous n'avez point vu ceci à Versailles? Voulez-vous que je je vous raconte la pièce?

LE GENTILHOMME.

Non.

LE MARQUIS.

C'est fort drôle, en vérité; ce Molière a quelque esprit.

LE GENTILHOMME.

Non.

LE MARQUIS.

Mais vous venez à Molière pour vous divertir?

LE GENTILHOMME.

Non.

LE MARQUIS.

Pourquoi y venez-vous?

LE GENTILHOMME.

Je ne sais où aller.

Digitized by Google

LE MARQUIS, à part.

Voyons où il va s'asseoir, car j'irai m'asseoir ailleurs.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, L'ABBÉ et LA TRUFFARDIÈRE; puis UNE ACTRICE, représentant la Comédie; LAGRANGE.

L'ABBÉ.

Mon cher monsieur de la Truffardière, vous m'avez demandé de venir à la comédie avec nos seigneurs à la mode... Nous y voilà... Maintenant, tirez-vous de là comme vous pourrez.

LE MARQUIS.

Quel diable d'homme nous amènes-tu donc là, l'abbé?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas un homme : c'est un provincial.

LA TRUFFARDIÈRE, allant toucher la toile des décorations.

Tiens! ce ne sont pas de vraies maisons. (A l'Abbé, en lui montrant la Comédie.) Qu'est-ce que c'est que cette marionnette? Est-ce que c'est peint comme les maisons?

L'ABBÉ.

Assurez-vous-en, mon cher.

LE CHEVALIER, bas, à la Comédie.

Ne bougez pas!

LA TRUFFARDIÈRE, allant toucher la Comédie, qui lui donne un soufflet.

Ah!... c'est une vraie femme!... Que disiez-vous donc l'abbé, que c'était peint?

L'ABBÉ.

C'est peint... mais pas sur toile.

LAGRANGE, entrant.

Allons, mesdames la Musique, le Ballet, la Comédie, dans la gloire!

LA TRUFFARDIÈRE, à l'Abbé.

Dites donc, on nous a fait payer en entrant, et, si nous ne sommes pas contents à la fin?... Peste! six violons!

L'ABBÉ.

Vous n'êtes pas malheureux : vous tombez sur un jour de grande symphonie.

LA TRUFFARDIÈRE.

Et combien donne-t-on à ces racleurs?

Digitized by Google

L'ABBÉ.

Quinze sous d'habitude; mais, comme vous êtes là, il y aura peut-être des ritournelles.

LA TRUFFARDIÈRE.

Et quand il y a des ritournelles?

L'ABBÉ.

C'est trente sous.

LA TRUFFARDIÈRE.

Oh! oh!... Moi, quand j'ai des violons, je paye cinq sous par archet.

VOIX DU PARTERRE.

Silence donc, messieurs!

LA TRUFFARDIÈRE.

Tiens! il y a du monde là-bas!

VOIX DU PARTERRE.

A vos places! vous nous empêchez de voir. Nous ne sommes pas venus pour vous voir.

LE CHEVALIER.

En vérité, ils sont charmants! quand ils ne verraient pas, le beau malheur!... Est-ce que c'est pour eux qu'on joue la comédie?

VOIX DU PARTERRE.

Chut! chut! chut!

(Les Violons jouent la symphonie; tous les Seigneurs prennent leurs places.

---

# PROLOGUE

## DE L'AMOUR MÉDECIN

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LES MÊMES, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle;
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour:



Digitized by Google

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

Est-il plus grande gloire ?
Est-il bonheur plus doux ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

(Les trois Personnages se retirent.)

## SCÈNE II

LE CHEVALIER, LE GENTILHOMME, SAMUEL, L'ABBÉ, LE MARQUIS, LA TRUFFARDIÈRE.

LE CHEVALIER.

Ah ! vivat ! la Comédie, vivat !

LE GENTILHOMME.

Oui, elle est belle !

L'ABBÉ.

Tiens ! voilà déjà M. de la Truffardière qui est endormi.

LE CHEVALIER.

Il a payé sa place ?

L'ABBÉ.

Oui.

LE CHEVALIER.

Eh bien, laissez-le dormir.

(On voit le rideau d'avant-scène se baisser.)

SAMUEL.

Mais prenez donc garde, chevalier !

LE CHEVALIER.

A quoi ?

SAMUEL.

Au rideau.

(Le rideau tombe ; le Chevalier et Samuel se trouvent en avant.)

Digitized by Google

## SCÈNE III

### LE CHEVALIER, SAMUEL.

LE CHEVALIER.

Cela tombe à merveille! je désirais vous entretenir en tête-à-tête, cinq minutes, mon cher Samuel.

SAMUEL.

Moi? (A part.) Je le vois venir... Il va m'emprunter de l'argent.

LE CHEVALIER, regardant le chapeau de Samuel.

Ah! mon cher, quelle plume! ce n'est pas une plume d'autruche, ceci : c'est une plume de phœnix! Où diable ces financiers vont-ils chercher les oiseaux qu'ils plument? (Il met le chapeau sur sa tête.) Quand on est coiffé de la sorte, c'est fini; on n'a plus besoin d'avoir de l'esprit, on n'a plus besoin d'avoir de la tournure, on est... on est coiffé!

SAMUEL.

En vérité, chevalier, vous me rendez confus!

LE CHEVALIER.

Je vous disais donc que j'avais un service à vous demander. Oui, vous avez une fortune de prince, mon cher Samuel, un carrosse de cardinal, et une petite maison... en vérité, une petite maison de marquis. — Oh! qu'est-ce que j'aperçois là! et quel prodigieux nœud d'épée! D'honneur, cette petite vie est de la meilleure faiseuse. Laissez-moi donc voir. (Il essaye de tirer du fourreau l'épée de Samuel.) Ouais! qu'y a-t-il donc à votre épée?

SAMUEL.

C'est inutile.

LE CHEVALIER.

Comment, c'est inutile?

SAMUEL.

La poignée ne fait qu'un avec le fourreau.

LA CHEVALIER.

Ah! vraiment?

SAMUEL.

Oui... Vous comprenez, je connais ma mauvaise tête et je m'en défie. J'ai la main malheureuse! Pour une bagatelle,

Digitized by Google

je mets flamberge au vent... et les duels sont sévèrement défendus.

LE CHEVALIER.

Oui ; et, pour ne pas désobéir au roi, vous avez fait faire une épée inamovible, comme dit mon procureur. — Je vous disais donc, mon cher Samuel, qu'il faut absolument que vous me prêtiez pour ce soir...

SAMUEL.

Quoi ? ma bourse, mon carrosse ou ma petite maison ?

LE CHEVALIER.

Tous les trois, mon cher Samuel. Il faut vous dire que je suis sur le point d'être du dernier mieux avec une femme de la cour.

SAMUEL.

Mon cher chevalier, vous ne m'en donnerez pas à garder. Vous ne m'empruntez pas ma bourse, mon carrosse et ma petite maison pour celle que vous dites.

LE CHEVALIER.

Et pour qui donc?

SAMUEL.

C'est pour vous divertir avec la Duparc, ou avec la Ducroisy.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon cher monsieur Samuel, quand cela serait? Vous ne pouvez pas les prendre toutes deux, que diable !

SAMUEL.

Pourquoi pas ? Je suis assez riche.

LE CHEVALIER.

Soit; usez de vos écus, j'userai de mon mérite, et nous verrons qui l'emportera.

SAMUEL.

Soit; usez de vos mérites; mais vous n'userez pas de mes écus.

LE CHEVALIER.

En conséquence?...

SAMUEL.

En conséquence, je garde ma clef, mon carrosse et ma bourse.

LE CHEVALIER.

Gardez, mon cher, gardez; il viendra une heure où vous m'offrirez tout cela.

Digitized by Google

SAMUEL.

Et vous refuserez?

LE CHEVALIER.

Non, ou j'accepterai. Je n'ai pas de rancune, moi.

(Le rideau se relève.)

SAMUEL, en le lui montrant.

En attendant, chevalier...

LE CHEVALIER.

Oui, c'est vrai; voilà la comédie qui recommence.

(Ils reprennent leurs places.)

---

# L'AMOUR MÉDECIN

## ACTE PREMIER

—

### SCÈNE PREMIÈRE

AMINTE, LUCRÈCE, SGANARELLE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

(On joue la scène entière.)

### SCÈNE II

SGANARELLE, LUCINDE.

(On joue la scène entière.)

### SCENE III

LISETTE-DUPARC, LISETTE-DUCROISY, LUCINDE, SGANARELLE, puis LAGRANGE.

LES DEUX LISETTE, ensemble.

*Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille..*

Digitized by Google

SGANARELLE, les apercevant.

Ah! mon Dieu!

LUCINDE, de même.

Ah! mon Dieu!

LA DUCROISY, à la Duparc.

Pardon, mademoiselle, pardon!

LA DUPARC.

De quoi me demandez-vous pardon, mademoiselle?

LA DUCROISY.

Mais de vous interrompre.

LA DUPARC.

Ah! vous êtes bien libre de m'interrompre; mais, moi, je suis libre de continuer. (A Sganarelle.) *Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille...*

LA DUCROISY, après la Duparc.

*Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille...*

LAGRANGE, intervenant.

Mesdemoiselles, Sganarelle ne peut cependant pas avoir deux Lisette.

CRIS, au parterre et sur les fauteuils des Seigneurs.

La Ducroisy! La Duparc! — La Ducroisy! La Duparc!

LAGRANGE, au Public.

Messieurs, un peu de patience, je vous prie!

CRIS, au parterre.

Silence! silence!

LAGRANGE.

Messieurs, en l'absence de M. de Molière, j'ai l'honneur d'être le premier orateur de la troupe. (Au Public.) Ces dames sont en rivalité de rôle, en rivalité de talent, et surtout en rivalité de désir d'avoir l'honneur de jouer devant vous. Si jamais interruption fut excusable, c'est donc celle-ci.

CRIS, au parterre.

Vivat! vivat! vivat!

LAGRANGE.

Mais je vais en deux mots terminer ce petit différend. — Allons, mesdemoiselles, faisons vite.

LA DUPARC.

Ayant créé le rôle à Versailles, j'ai le droit de le reprendre quand je veux, je suis chef d'emploi.

Digitized by Google

LA DUCROISY.

Et moi, ayant reçu mon avertissement pour ce soir, j'ai le droit de le jouer ce soir.

LA DUPARC.

Je suis chef d'emploi.

LA DUCROISY.

Oui, vous avez le droit de créer les rôles ; mais vous n'avez pas le talent de les jouer.

LA DUPARC.

Je suis chef d'emploi.

LAGRANGE.

Mademoiselle Ducroisy, vos raisons sont excellentes...

LA DUCROISY.

Ah !

LAGRANGE.

Mais celle que fait valoir mademoiselle Duparc est meilleure encore.

LA DUPARC.

Ah !

LA DUCROISY.

Comment, meilleure?

LAGRANGE.

Ainsi donc, mademoiselle Ducroisy, vous êtes invitée à rendre le rôle.

LA DUCROISY.

Abomination des abominations!

LAGRANGE.

Et vous, mademoiselle Duparc, à continuer.

LA DUPARC.

C'est le jugement de Salomon.

LA DUCROISY, enrageant.

Ah !...

LAGRANGE, au Public.

Messieurs, nous vous présentons nos très-humbles excuses pour ce qui vient de se passer. Il y a eu, comme vous voyez, un petit malentendu entre ces dames; mais tout est éclairci, et la représentation va continuer sans être désormais interrompue.

Digitized by Google

LA DUCROISY, en sortant.

Oui, compte là-dessus !

(Lagrange sort. — On reprend la scène III de *l'Amour médecin*, et l'on continue jusqu'à la fin du premier acte.)

---

## DEUXIÈME ENTR'ACTE

(après le divertissement, et avant de commencer le deuxième acte.)

### SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, L'ABBÉ, LA TRUFFARDIÈRE, LE GENTILHOMME, SAMUEL.

LE CHEVALIER.

Eh bien, marquis, que dis-tu de ce premier acte ?

LE MARQUIS.

Que le sieur de Molière se gâte et va de mal en pis. Il a cependant des exemples sous les yeux, que diable ! M. Scarron, M. Jodelle, M. Cyrano de Bergerac... Et puis avez-vous remarqué comme c'est écrit? Est-ce que Sganarelle ne dit pas trivialement : « Vous êtes orfévre, monsieur Josse ! »

L'ABBÉ.

Eh bien, vous verrez que cette bêtise-là passera en proverbe, comme *tarte à la crème*.

LE CHEVALIER.

Et quand on pense que le roi trouve cela admirable !

LE MARQUIS.

Ce sont les épicuriens de M. Fouquet qui ont perverti le goût de Sa Majesté.

L'ABBÉ.

Votre avis, la Truffardière? (La Truffardière ronfle.) Eh bien, vous le voyez, messieurs, pour un provincial, il n'est pas si bête ! (Appelant.) La Truffardière ! la Truffardière !

Digitized by Google

LA TRUFFARDIÈRE.

Quoi?

L'ABBÉ.

Vous pouvez vous réveiller, mon cher, l'acte est fini.

LA TRUFFARDIÈRE.

Ah! l'acte est fini? J'en suis fort aise. S'est-on bien amusé?

L'ABBÉ.

Beaucoup.

LA TRUFFARDIÈRE.

Oui, des phrases! Moi, j'y perds mon latin. D'honneur, je ne sais pourquoi ce M. Molière est si goûté à Paris, et même en province. Je n'y ai jamais rien compris.

L'ABBÉ.

Dame, mon cher, vous avez une si curieuse manière d'écouter.

LA TRUFFARDIÈRE, à part.

Pédant! (Haut.) Moi, je ne me complais pas à toutes ces recherches de la grammaire. Mon vocabulaire n'a que deux maximes: Aller à la chasse sur mes terres, aller à l'amour sur les terres des autres.

L'ABBÉ.

Comment avez-vous dit, la Truffardière? C'est assez recherché, ce qui vient de vous échapper là.

LA TRUFFARDIÈRE.

Mais oui, n'est-ce pas? Je ne sais pas comment cela se fait, il y a des gens qui sont toujours sur le point de dire une bêtise; moi, je suis toujours sur le point d'avoir de l'esprit.

(Il éternue.)

L'ABBÉ.

Alors, mon cher, vous espérez que l'esprit est comme la fortune, et qu'il vous viendra en dormant? Est-ce pour cela que vous fréquentez la comédie?

LA TRUFFARDIÈRE.

Non, c'est pour les violons... Et puis je ne suis pas fâché de dire dans ma province que j'ai vu la troupe de M. Molière.

L'ABBÉ.

Eh bien, qu'en dites-vous, de la troupe de M. Molière?

LA TRUFFARDIÈRE.

J'aime mieux *Geneviève de Brabant.*

Digitized by Google

LE CHEVALIER, au Gentilhomme morose.

Et vous?

LE GENTILHOMME.

Ce que j'aime dans Molière, c'est la statue du Commandeur.

LA TRUFFARDIÈRE.

A vous parler franc, votre M. Molière n'est point galant dans son langage. Il m'a été répété qu'il lâchait le mot *cocu*, comme si cela ne blessait personne; tandis qu'au contraire...

(Il s'étend dans son fauteuil.)

L'ABBÉ.

Eh bien, que faites-vous donc? vous vous rendormez?

LA TRUFFARDIÈRE.

Non, j'attendrai le commencement du deuxième acte. Vous m'avertirez, n'est-ce pas? A la comédie, voyez-vous, on rêve tout éveillé: comédie pour comédie, j'aime mieux, moi, rêver tout endormi.

LE CHEVALIER.

Mais c'est un la Rochefoucauld de province que tu nous as amené là, l'abbé?

L'ABBÉ, à la Truffardière.

Eh! mon cher, vous vous plaignez d'avoir payé votre place; vous n'avez payé que pour un fauteuil; on aurait dû vous faire payer pour un lit.

LA TRUFFARDIÈRE.

Aussi, je ne me plains plus.

(La Ducroisy passe.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, LA DUCROISY.

LE MARQUIS, arrêtant la Ducroisy.

Que veux-tu, Lisette?

LA DUCROISY.

Ce n'est pas vous.

L'ABBÉ.

Est-ce moi, la belle enfant?

LA DUCROISY.

Ce n'est pas vous non plus; c'est M. Samuel.

Digitized by Google

L'ABBÉ.

Holà, Midas! Crésus! Mondor! (Allant à Samuel et lui frappant sur l'épaule.). Comment! mon cher Samuel, je vous fais la politesse de vous donner tous vos noms de baptême, à vous qui n'êtes pas baptisé, et vous ne répondez pas?

SAMUEL.

Non, je faisais remarquer à ces messieurs une nouvelle impertinence du sieur Molière, à l'endroit de la noblesse...

L'ABBÉ.

Eh bien, en quoi cela vous touche-t-il, vous? Tenez, tournez l'œil par ici, et voyez ce qui vous attend.

SAMUEL, apercevant la Ducroisy.

Ah! c'est vous, mon petit bouchon?

LA DUCROISY.

Oui, c'est moi.

SAMUEL.

Et vous me demandez?

LA DUCROISY.

Je vous demande.

SAMUEL.

Serais-je assez heureux...?

LA DUCROISY.

Vous serez aussi heureux que vous voudrez.

SAMUEL.

Que voulez-vous pour cela? mon portefeuille, ma caisse, mes contrats de rente?...

LA DUCROISY.

C'est trop et trop peu ; rien de ce que vous venez de dire.

SAMUEL.

Voyons, expliquez-vous et promptement. Ne voyez-vous pas que je brûle?

LA DUCROISY.

Il s'agit d'enlever la Duparc.

SAMUEL.

Comment, d'enlever la Duparc?

LA DUCROISY.

Oui.

SAMUEL.

Ah! vous voulez me tenter, friponne!

LA DUCROISY.

Vous tenter, moi?

Digitized by Google

SAMUEL.

Vous avez entendu dire que je m'occupais d'elle, et vous voulez savoir...

LA DUCROISY.

Oh! ma foi, non. Occupez-vous d'elle, ou ne vous en occupez pas, cela m'est bien égal.

SAMUEL.

Que désirez-vous donc, alors?

LA DUCROISY.

Je vous l'ai dit.

SAMUEL.

Et quelle sera ma récompense?

LA DUCROISY.

Vous la fixerez vous-même.

SAMUEL.

Je fixerai ma récompense?... Après le spectacle, la Duparc est une femme enlevée.

LA DUCROISY.

Ce n'est pas après le spectacle qu'il faut l'enlever, c'est tout de suite.

SAMUEL.

Comment, tout de suite?

LA DUCROISY.

Dans cinq minutes.

SAMUEL.

Mais, dans cinq minutes, elle va être en scène.

LA DUCROISY.

Eh bien, avant qu'elle soit en scène.

SAMUEL.

Oh! oh!

LA DUCROISY.

Vous ne voulez pas? Je vais m'adresser à un autre, et un autre aura la récompense.

SAMUEL.

Halte-là! Oh! je ne dis point que je ne veux pas. Entendons-nous seulement un peu sur cet enlèvement.

LA DUCROISY.

Eh! mon Dieu, ne dirait-on pas qu'un enlèvement est une affaire? En deux mots, voici mon traité : celui qui enlèvera la Duparc, avant le commencement du deuxième acte, sera

Digitized by Google

e bienvenu à souper ce soir, chez moi, entre onze heures t minuit.

SAMUEL.

Foi de Ducroisy?

LA DUCROISY.

Foi de Lisette!

SAMUEL.

Allons, je me dévoue.

LA DUCROISY.

Plaignez-vous donc! une jolie femme vous en fait enlever ne autre et vous promet à souper pour votre récompense. 'ous êtes trop heureux!

SAMUEL.

Trouvez-vous?

(La Ducroisy sort en haussant les épaules.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, hors LA DUCROISY.

SAMUEL, à part.

Il y a quelque chose là-dessous... J'ai surpris un coup d'œil échangé entre elle et le chevalier. On veut m'éloigner sans doute. Ouais! Croit-on avoir affaire à l'un des Gérontes de M. Molière? On se trompe, alors. — Samuel, un Géronte!... Pas de ça, Lisette. Le tout est de trouver une idée... Hum!... hum!...— Ah! tiens!... mais c'est une idée, cela!... Si je proposais... Ah! c'en est une...Si je proposais au chevalier... Oh! mais... et une excellente!... Je l'éloignerais, tandis que, caché derrière quelque toile, grâce à mon ami Chantourné... (Il appelle.) Chevalier! chevalier!...

LE CHEVALIER.

Je vous préviens, mons Samuel, que, si vous ne m'appelez pas pour faire amende honorable, je ne me compromets pas à causer avec vous.

SAMUEL.

Eh bien, chevalier, c'est vrai, j'ai réfléchi.

LE CHEVALIER.

Vous avez réfléchi, vous? Impossible! C'est calculé que vous voulez dire.

Digitized by Google

SAMUEL.

Non, réfléchi!... J'ai réfléchi qu'à tout prendre, vous faisiez bien état de moi, en me choisissant pour vous obliger.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voilà la première fois de votre vie, mon cher Samuel, que vous dites une chose qui ait le sens commun.

SAMUEL.

Je viens donc vous offrir...

LE CHEVALIER.

Quoi?

SAMUEL.

Ma bourse.

LE CHEVALIER.

Ah!

SAMUEL.

Mon carrosse.

LE CHEVALIER.

Ah! ah!

SAMUEL.

Et la clef de ma petite maison, libertin!

LE CHEVALIER.

Ah! ah! ah!

SAMUEL.

Mais à une condition.

LE CHEVALIER.

Voyons, de quoi s'agit-il?

SAMUEL.

Il s'agit tout bonnement d'enlever la Duparc.

LE CHEVALIER.

D'enlever la Duparc? Cela me va... Et quand faut-il l'enlever?

SAMUEL.

Tout de suite.

LE CHEVALIER.

Cela me va de mieux en mieux!

SAMUEL.

Avant que le deuxième acte commence.

LE CHEVALIER.

Très-bien, mon cher!... (Il fait un mouvement. — A part.) Moi qui allais l'embrasser!

Digitized by Google

SAMUEL.

En conséquence, voici ma bourse.

LE CHEVALIER, la soupesant.

Peuh !

SAMUEL.

Voici mon laquais. (Appelant.) Venez ici, grison, et obéissez à monsieur.

LE CHEVALIER.

Belle livrée!

SAMUEL.

Et voici la clef de ma petite maison.

(Il lui donne une clef de porte cochère.)

LE CHEVALIER.

La maison peut être petite, mais la clef!... où diable vais-je la mettre? Ah! je la ferai porter par le grison. — Portez cette clef, mon ami.

SAMUEL.

Ainsi, dans cinq minutes...?

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille; dans cinq minutes, Hélène sera enlevée.

(Il sort avec le grison.)

SAMUEL.

Ces diables de gentilshommes, cela ne doute de rien! S'il m'avait fallu enlever la Duparc, j'en aurais eu pour deux jours, moi... sans compter les nuits. Ah! voyons, où me cacher maintenant? Que mon adorable Lisette me croie à l'œuvre.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, CHANTOURNÉ.

CHANTOURNÉ, entrant, à la cantonade.

Très-bien, monsieur le chevalier, très-bien, soyez tranquille. (A part.) Il m'a donné trois louis; est-ce qu'il aurait hérité de l'empereur du Mogol, par hasard? (Haut.) Pardon, monsieur Samuel, il faut que j'avance le manteau d'Arlequin.

SAMUEL.

Ah! c'est toi, mon ami? Je te cherchais

Digitized by Google

CHANTOURNÉ.

Du train dont vous y alliez, si je n'étais pas venu à vous, vous ne m'eussiez certainement pas trouvé.

SAMUEL.

Il s'agit de me rendre un service.

CHANTOURNÉ.

Un service, à vous? Deux, si vous voulez.

SUBTIL, qui est entré.

Pardon, voulez-vous me laisser moucher les chandelles, s'il vous plaît? (A part.) Voilà encore cet intrigant de Chantourné qui fait quelque changement à vue.

SAMUEL, à Chantourné.

Écoute : il faut que tu me caches dans un endroit.

CHANTOURNÉ.

Dans quel endroit?

SAMUEL.

Dans un endroit d'où je puisse tout voir sans être vu.

CHANTOURNÉ.

Eh! ce n'est pas facile... Le théâtre représente une place publique. Voulez-vous vous cacher dans la maison de Sganarelle, côté cour?

SAMUEL.

Ouiche! Et la Ducroisy?

CHANTOURNÉ.

Voulez-vous vous cacher dans la maison de Sganarelle, côté jardin?

SAMUEL.

Ouais! Et la Duparc!

CHANTOURNÉ.

Excepté ce que je vous offre, je ne vois pas... — Attendez donc!... si fait; j'ai votre affaire.

SAMUEL.

Ah! mon ami!

CHANTOURNÉ.

Une idée!

SAMUEL.

Tu as donc une idée aussi, toi? Mais tout le monde en a donc, des idées, ici?

CHANTOURNÉ.

Je vous mets avec les Jeux, les Ris et les Amours. J'espère que vous ne serez pas en mauvaise compagnie, hein?

Digitized by Google

SAMUEL.

Où cela me mets-tu ?

CHANTOURNÉ.

Dans la gloire, parbleu !

SAMUEL, étonné.

Dans la gloire !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHANTOURNÉ.

Le nuage du dénoûment, parbleu !

SAMUEL.

Tiens, dans la gloire, et avec les Jeux, les Ris et les Amours... Diable !

CHANTOURNÉ.

Que dites-vous de cela ?

SAMUEL.

Je dis que c'est affriolant. Mais peut-on s'y fier, à ta gloire ? Moi, je n'aime pas quitter la terre. — N'importe ! je me risque.

CHANTOURNÉ.

Vous savez que, lorsqu'on emménage, le premier terme se paye d'avance.

SAMUEL.

Volontiers !... Ah ! mais le chevalier a ma bourse.

CHANTOURNÉ.

Tant pis ! Pas d'argent, pas de... gloire.

SAMUEL.

Comment ! tu me refuses crédit, Chantourné !

CHANTOURNÉ.

Faites-moi votre billet.

SAMUEL, lui donnant une bague.

Tiens, bourreau ! voilà une bague.

CHANTOURNÉ, la mettant à son doigt.

Eh bien, si l'on t'avait dit, Chantourné, que tu porterais un diamant à ton petit doigt, ni plus ni moins qu'un marquis.

LE MARQUIS, mettant son petit doigt à côté de celui de Chantourné.

Avec cette différence, mon ami, que le tien est vrai, et que les nôtres sont faux.

SAMUEL.

Eh bien ?

CHANTOURNÉ.

Me voilà ! venez. — Allons, les Ris, les Jeux et les Amours,



Digitized by Google

rentrons dans notre machine. — Hein ! monsieur Samuel, le joli petit troupeau dont je vous fais berger !

(Samuel entre dans la gloire, que l'on enlève tandis qu'on baisse le rideau. — On frappe les trois coups; chacun reprend sa place. — Le rideau se lève pour le deuxième acte.)

## SCÈNE V

### L'ABBÉ, LA TRUFFARDIÈRE, LAGRANGE, LE MARQUIS, CHANTOURNÉ.

L'ABBÉ, à la Truffardière.

Mon cher, je vous avertis que l'acte commence; vous pouvez vous coucher.

LA TRUFFARDIÈRE.

Ah ! bonsoir, l'abbé.

LAGRANGE, entrant.

Eh bien, Lisette?... Je ne vois pas Lisette.

L'ABBÉ.

Elle était là tout à l'heure.

LAGRANGE, appelant.

Mademoiselle Duparc !

DANS LES COULISSES.

Mademoiselle Duparc ! mademoiselle Duparc !

LES SEIGNEURS.

Que diable est-il donc arrivé?

LE MARQUIS.

Où est le chevalier?

L'ABBÉ.

Où est Samuel?

TOUS LES SEIGNEURS.

Où est la Duparc?

LAGRANGE.

Messieurs, il paraît qu'on ne la trouve pas; mais on la cherche. (Chantourné vient lui parler bas.) Que me dites-vous là, Chantourné?

CHANTOURNÉ, innocemment.

Oui, monsieur Lagrange, le bruit court qu'elle a marché sur une trappe, que la trappe n'était pas chevillée, et qu'elle a passé dans le dessous.

Digitized by Google

LAGRANGE.

Eh bien, a-t-on été voir dans le dessous?

CHANTOURNÉ.

J'y suis descendu en personne; mais j'ai eu beau la chercher, appeler, crier, elle n'y était pas.

LAGRANGE.

Que faire?

LES SEIGNEURS.

Eh bien, le second acte? Le second acte, allons!

CHANTOURNÉ.

Il y aurait bien un moyen...

LAGRANGE.

Lequel?

CHANTOURNÉ.

Si mademoiselle Ducroisy était encore là, et si elle voulait continuer...?

LAGRANGE.

Voyez vite. (Chantourné sort. — Lagrange s'adressant au public.) Messieurs, je ne sais comment vous annoncer cette singulière nouvelle; mais mademoiselle Duparc... mademoiselle Duparc... eh bien, mademoiselle Duparc a disparu. (Brouhaha parmi les Seigneurs.) Nous espérons néanmoins que la représentation ne sera pas interrompue, et, si l'on peut retrouver mademoiselle Ducroisy, qui était là tout à l'heure, nous sommes convaincus qu'elle se fera un honneur de reprendre le rôle.

LES SEIGNEURS.

Oui, oui, la Ducroisy! la Ducroisy!

(Chantourné rentre et parle bas à l'oreille de Lagrange.)

LAGRANGE, joyeux.

Messieurs, mademoiselle Ducroisy était heureusement dans sa loge, à moitié défaite; mais elle se rajuste, et, dans un instant, elle va pouvoir faire son entrée.

LES SEIGNEURS.

Vivat, vivat, la Ducroisy!

D'AUTRES.

Non, la Duparc! — La Ducroisy! — La Duparc!

LAGRANGE.

Il va sans dire, messieurs, que mademoiselle Ducroisy se recommande à l'indulgence du public.

LES SEIGNEURS.

La voilà! la voilà! — Vivat, La Ducroisy!

Digitized by Google

LA DUCROISY, suivie du Poudreur, saluant.

Messieurs... messieurs... (A elle-même.) Où est donc le chevalier?

LAGRANGE.

A vos places, s'il vous plaît, messieurs!

(On prend la première scène du deuxième acte de *l'Amour médecin*, et l'acte se joue en entier.)

---

## TROISIÈME ENTR'ACTE

(pendant que plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches se réjouissent en dansant.)

—

### SCÈNE PREMIÈRE

SAMUEL, CHANTOURNÉ, LE MARQUIS, LES SEIGNEURS.

SAMUEL, dans la gloire.

Chantourné! Chantourné!

CHANTOURNÉ.

Plaît-il, monsieur?

SAMUEL.

Chantourné, je sais ce que je voulais savoir. Descends-moi, la tête me tourne.

CHANTOURNÉ.

Impossible avant la fin du spectacle, monsieur Samuel.

SAMUEL.

Comment, impossible?

CHANTOURNÉ.

Oui, prenez patience.

LE MARQUIS.

Silence donc, là-haut! on n'entend point le ballet.

L'intermède finit. — Le troisième acte de *l'Amour médecin* commence. — NOTA. La scène première du troisième acte est supprimée.)

---

Digitized by Google

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE II

FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS, LISETTE-DUCROISY, puis LISETTE-DUPARC.

LISETTE-DUCROISY.

*Quoi! messieurs, vous voilà! et vous ne songez pas à réparer le tort que l'on vient de faire à la médecine?*

TOMÈS.

*Comment? qu'est-ce?*

LISETTE-DUPARC, tout essoufflée.

*Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.*

LA DUCROISY.

Ah çà! mademoiselle, je voudrais bien savoir d'où vous sortez.

LA DUPARC.

D'où je sors? Vous vous en doutez bien, vous qui venez de me faire enlever par votre amant.

LE SOUFFLEUR, soufflant.

*Je vous permets de me tuer...*

LA DUCROISY.

Moi! par mon amant? Est-ce que M. Samuel est mon amant, par hasard?

LA DUPARC.

Mais ce n'est pas M. Samuel qui vient de m'enlever, puisque c'est le chevalier.

LA DUCROISY.

Le chevalier?... le chevalier?... Ah! voilà donc pourquoi il n'était pas là! (Appelant.) Monsieur Samuel! monsieur Samuel!

SAMUEL, dans la gloire.

Oui, prends garde que je te réponde!

LE SOUFFLEUR, soufflant.

*Je vous permets de me tuer...*



Digitized by Google

LE MARQUIS, au Souffleur.

Mais taisez-vous donc, mon ami ! vous m'empêchez d'entendre ce que disent ces dames.

LE GENTILHOMME.

Pardon... Nous sommes venus ici pour voir *l'Amour médecin*, pièce de M. Molière : nous désirons entendre la pièce de M. Molière, quoiqu'elle nous semble médiocre, et non les disputes de ces dames, à propos de leurs amants et de leurs rôles.

LE MARQUIS.

Plaît-il, monsieur, là-bas ? qu'est-ce que vous dites?

LE GENTILHOMME.

Je dis ce qu'il me plaît.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous plairait-il de faire un tour dans la rue?

LE GENTILHOMME.

Volontiers, monsieur; d'autant plus qu'il y a une lanterne à la porte.

LE MARQUIS.

Sortons !

LE GENTILHOMME.

Sortons.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, hors LE MARQUIS et LE GENTILHOMME.

LA DUPARC.

Laissez-moi, chevalier; je veux parler au public.

LA DUCROISY.

Moi aussi.

LA DUPARC.

Je veux que l'on sache comme on me traite.

LA DUCROISY.

Je veux qu'on voie comme on me sacrifie.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Messieurs, il faut d'abord que vous sachiez, avant toute chose...

LA DUPARC.

Monsieur Lagrange, comme chef d'emploi, je demande la parole; faites votre devoir.

Digitized by Google

LAGRANGE.

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY.

Non.

LAGRANGE.

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY

Non, non.

LAGRANGE.

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY.

Non, non, non! On m'a fait rhabiller malgré moi, on m'a fait rentrer en scène malgré moi; je jouerai malgré elle, malgré vous, malgré tout le monde!

LAGRANGE.

Mademoiselle, je vais être obligé de faire mon rapport à M. l'exempt, et gare au Châtelet!

LA DUCROISY, enrageant.

Ah!...

LA DUPARC, au Public.

Messieurs, pour avoir l'honneur de créer le rôle devant vous, j'ai quitté ce matin sur son lit de douleur une tante dont je suis l'unique héritière.

LA DUCROISY.

Ah! la menteuse!... Ce matin, elle était avec le marquis dans sa petite maison du faubourg Saint-Antoine! Est-ce vrai, l'abbé?

L'ABBÉ.

Chut!

LE PUBLIC.

Chut! chut! chut!

LA DUPARC, au Public.

Vous avez vu avec quelle insistance j'ai réclamé l'honneur de jouer devant vous.

LA DUCROISY.

Oui, c'est-à-dire devant le chevalier.

LA DUPARC.

Taisez-vous, pécore!

LA DUCROISY.

Oh! pécore!

Digitized by Google

LE PUBLIC.

Chut ! chut ! chut !

LA DUCROISY.

J'enrage !

LA DUPARC.

Justice m'a été faite, et le rôle m'a été rendu. Vous avez bien voulu, messieurs (elle fait la révérence), dans le premier acte, encourager par vos bravos mon faible talent.

LE PUBLIC.

Bravo !

(Brouhaha.)

LA DUCROISY.

Oh ! si je savais siffler ! Une clef ! une clef ! une clef !

LE CHEVALIER.

J'ai eu tort de laisser au grison la clef de la petite maison de Samuel. La belle occasion de l'utiliser !

LA DUPARC, au Public.

Encouragée par votre indulgence, je me préparais à entrer en scène pour le second acte, lorsqu'en marchant sur une trappe, je sens la trappe qui s'enfonce, et je passe dans le dessous. Là, trois hommes m'attendaient, trois infâmes ravisseurs, trois sbires soudoyés par ma rivale. Je veux crier, on m'emporte, on me jette dans un carrosse où je trouve... Chevalier, soyez mon témoin, et dites ce que je trouve dans le carrosse.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous me trouvez, moi !

LA DUPARC.

Aussitôt, l'ordre est donné au cocher de marcher ; le cocher obéit ; je me débats, je crie, je pleure... Chevalier, vous êtes témoin de la résistance que j'ai faite. Rendez témoignage.

LE CHEVALIER.

Une résistance... invraisemblable. C'est vrai, messieurs.

LA DUPARC.

Enfin, après dix minutes de résistance, le chevalier comprend ses torts, me fait ses excuses ; je lui pardonne, à la condition qu'il me ramènera ; il me ramène, et me voilà. — Est-ce vrai, chevalier ?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Parfaitement vrai. (A demi-voix.) Seulement, il me semble que vous avez oublié...

LA DUPARC.

Chut! (Au Public.) Voilà, messieurs, le récit parfaitement véridique de l'horrible événement qui m'a, pendant une heure, privée de vos applaudissements.

TOUS.

Vivat, la Duparc! la Duparc!

LAGRANGE, à Ducroisy.

Avez-vous quelque chose à répondre?

LA DUCROISY.

Si le chevalier prend son parti, rien; mais nous ne sommes pas à la fin de la soirée. Ah! mademoiselle Duparc... ah! monsieur Samuel... vous me payerez cela tous deux.

(Elle sort.)

SAMUEL, dans la gloire.

Je crois qu'elle a prononcé mon nom.

LAGRANGE.

Silence, messieurs, s'il vous plaît!

(On se remet en place pour la scène II de *l'Amour médecin*.)

LE SOUFFLEUR.

D'où reprenons-nous?

LAGRANGE.

Reprenez du commencement.

(Il sort. — On reprend *l'Amour médecin* à la scène II du troisième acte, et l'on continue jusqu'à la fin de la scène VII.)

LISETTE-DUPARC, aux Médecins.

*Quoi! messieurs, vous voilà! et vous ne songez pas à réparer le tort que l'on vient de faire à la médecine?*

TOMÈS.

*Comment? qu'est-ce?*

LISETTE-DUPARC.

*Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.*

LE MARQUIS, rentrant.

Oui, j'ai tué ce hibou.

(Il reprend sa place.)

Digitized by Google

TOMÈS, à Lisette.

*Écoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.*

Etc., etc., jusqu'à la réplique :

*Dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.*

SAMUEL, criant dans la gloire.

Mademoiselle Duparc ! mademoiselle Duparc !... Descendez moi donc, morbleu !

LE MARQUIS.

Ah ! Samuel ! Que diable fait-il là-haut?

SAMUEL.

Mademoiselle Duparc, voici mademoiselle Ducroisy qui vous enlève le chevalier, et voilà le chevalier qui m'enlève mademoiselle Ducroisy.

LA DUPARC.

Mademoiselle ! mademoiselle !

LA DUCROISY, au bras du Chevalier.

Pardon... vous êtes chef d'emploi pour les rôles, mais pas pour les amants. C'est à choisir : le rôle ou le chevalier.

LA DUPARC.

Eh bien, je garde le rôle. — Mon amant, c'est le public.

LA DUCROISY, à part.

Je trouverai bien encore le moyen de lui enlever celui-là. (Haut.) Et moi, j'emmène le chevalier.

SAMUEL.

Et moi donc ? et moi ?

LE CHEVALIER.

Ne vous dérangez pas, Samuel. J'ai le carrosse et la clef; je vous les rendrai demain.

SAMUEL.

Morbleu ! corbleu ! palsambleu !

TOUS.

Taisez-vous donc là-haut ! — Chut ! chut ! chut !

SAMUEL.

J'enrage !

Digitized by Google

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

Divertissement. — Le divertissement fini, tout le monde se lève et sort. La Truffardière reste endormi dans son fauteuil.

SUBTIL, venant éteindre.

Monsieur l'abbé, vous oubliez votre ami.

L'ABBÉ.

Non, laissez-le: il sera le premier arrivé pour demain.

(Il sort.)

FIN DU TOME SEIZIÈME.

Digitized by Google

# TABLE

Pages

LA GUERRE DES FEMMES. . . . . 1

LE COMTE HERMANN. . . . . 197

TROIS ENTR'ACTES POUR L'AMOUR MÉDECIN. . . . . 321

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

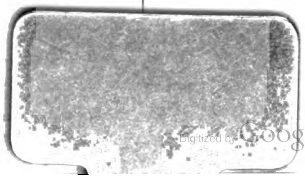
Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.



Digitized by Google